

Perles d'Afrique, des données archéologiques aux objets actuels : utilisations et symbolisme à travers l'exemple des perles du Cameroun

Mathilde Buratti

▶ **To cite this version:**

Mathilde Buratti. Perles d'Afrique, des données archéologiques aux objets actuels : utilisations et symbolisme à travers l'exemple des perles du Cameroun. Archéologie et Préhistoire. Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2016. Français. ⟨NNT : ⟩. ⟨tel-01679352⟩

HAL Id: tel-01679352

https://hal.science/tel-01679352v1

Submitted on 9 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

UFR 03- Archéologie, ethnologie, Préhistoire

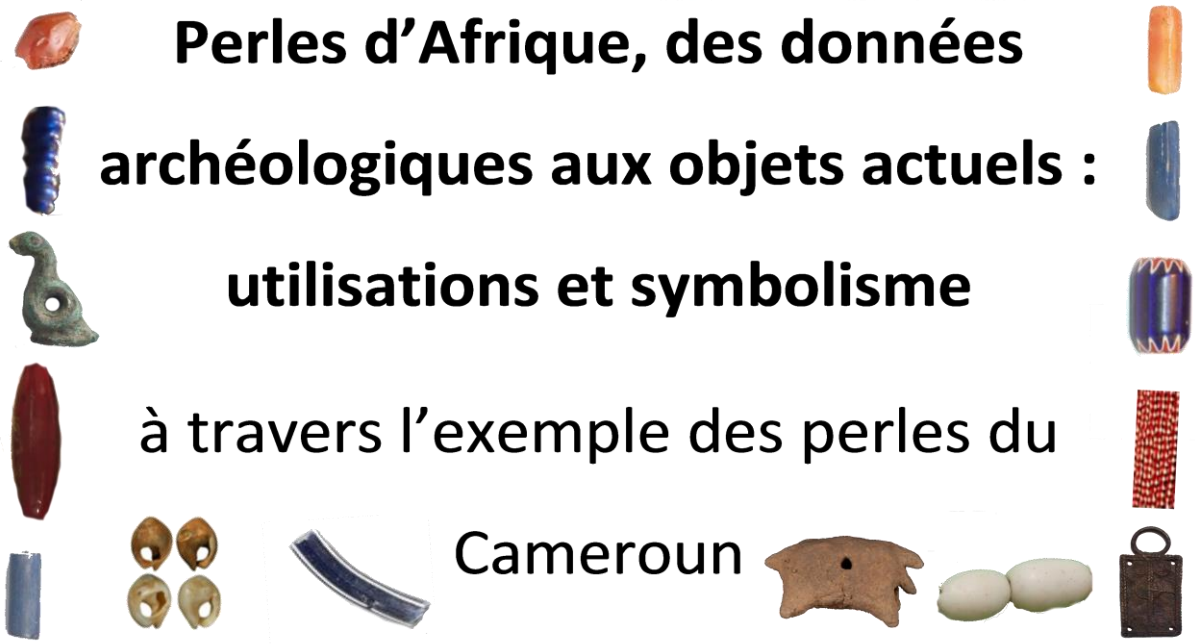
Ecole doctorale d'archéologie de Paris 1 ED 112 & Equipe ethnologie préhistorique de l'UMR 7041 (ArScAn)

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de docteur en archéologie



Perles d'Afrique, des données archéologiques aux objets actuels : utilisations et symbolisme

à travers l'exemple des perles du Cameroun



Par : Mathilde BURATTI

Dirigée par Manuel GUTIERREZ, maître de conférences HDR à Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Membres du jury :

Philippe COLOMBAN, Rapporteur, directeur de recherches CNRS à l'université Paris 6, UPMC

Bienvenu Cyrille BELA, Rapporteur, professeur à l'Université Yaoundé 1 FALSH

Abdelhamid FENINA, Président, Professeur d'histoire et d'archéologie à l'Université de Tunis

Manuel VALENTIN, maître de conférences à l'Ecole du Louvre et au MNHN Paris

Alain PERSON, maître de conférences à l'université Paris 6, UPMC

Manuel GUTIERREZ, maître de conférences HDR à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Soutenance le 22 juin 2016 à la Sorbonne, salle Duroselle

Volume 1

Remerciements

Je tiens à remercier Manuel Gutierrez, mon directeur de thèse, qui a été d'un soutien indéfectible. Il s'est lancé dans ce projet malgré l'opinion de certaines personnes qui jugeaient ce sujet trop court ou trop long pour en faire une thèse. Il m'a accordé sa confiance et une grande liberté de travail, ce que je lui suis gréée.

Plusieurs membres de l'équipe ethnologie préhistorique de l'UMR 7041, mon laboratoire d'accueil, m'ont permis de mener à bien mes projets par leur bienveillance et leur politique d'intégration des doctorants dans la recherche collective. Les chercheurs de la thématique Afrique m'ont gratifié de leurs conseils avisés, tant sur le fond que sur la forme des présentations orales. Une solidarité entre doctorants s'est installée, se caractérisant par des relations cordiales et des transmissions d'informations.

Certains établissements muséaux m'ont ouvert leurs portes, leur collection et leur documentation, qu'ils soient situés en Amérique ou en Europe. Je remercie le personnel de ces musées qui m'a accueillie, et tout particulièrement les conservateurs et bibliothécaires étrangers francophiles qui m'ont parlé dans ma langue natale dans l'objectif de m'être agréable. Des collectionneurs privés ont aussi permis que j'étudie en détail leurs objets perlés, en particulier la famille Journiac chez qui j'ai séjourné à de multiples reprises.

Sous l'impulsion de Manuel Gutierrez, j'ai donné quelques cours aux étudiants de master et de licence en histoire de l'art et archéologie sur mon sujet de recherche. Je les remercie pour l'intérêt qu'ils ont porté à ma thèse, et pour leurs questions pertinentes montrant une soif d'apprendre intarissable.

Mes enseignants en histoire des arts et archéologie de l'Afrique de l'université Paris 1 m'ont transmis leur passion pour l'étude des objets provenant de ce continent. Leur approche pluridisciplinaire a été une révélation et sans leur séminaire, cette thèse n'aurait probablement pas existé. J'ai retrouvé ce climat d'ouverture d'esprit dans l'école doctorale d'archéologie 112 qui m'a intégrée en son sein et m'a aidé financièrement à voyager et à étudier les objets éparpillés dans divers musées, avec le concours de mon laboratoire.

Mes proches ont enduré des logorrhées sur mes recherches et n'ont pas renoncé à ma compagnie malgré cela ; ils m'ont même soutenue de leur mieux mon projet. Ils ont ainsi veillé à mon bien être spirituel et matériel, éléments nécessaires pour réaliser une thèse.

Enfin, une dédicace à Jean-Paul Notué est naturelle, car il fut le premier à s'enthousiasmer sur l'idée de cette thèse.

Pour toutes ces raisons je remercie notamment Michèle Ballinger, Catherine Baroin, Nadia Bastide, Maria Helena Benjamim, Fanny Bocquentin, Alain et Danielle Buratti, Mégane Coelho, Nadine Cointet, Els Cornelissen, Elisée Coulibaly, Fleur Foucher, Valérie de Galembert, Nejma Goutas, Manuel Gutierrez, Emmanuelle Honoré, Jack Howard, Claudine Karlin, la famille Journiac, Chérubin Missié Ngoulo, Marc Ottino-Garanger, Maxime Leiser, Alain Person, Jennifer Phetsarath, Sylvie Amblard-Pison, Benoît Poisblaud, Jean Polet, Annette Schmidt, Emily Salaberry, Elise Tartar, Manuel Valentin, Frédérique Valentin, Romain Vincent, Julien Volper…

Sommaire du 1er volume

Avant-propos : Liste des abréviations utilisées

Introduction

Ière partie : Présentation des perles du Cameroun

Chapitre 1 : Le Cameroun, une Afrique miniature

Chapitre 2 : Les perles, définition et intérêts de l'étude

Chapitre 3 : Typologie des principales perles au Cameroun

Chapitre 4 : Les perles d'aigris ou accory

Chapitre 5 : Les objets perlés et leur montage

2ème partie : Les usages des perles au Cameroun

Chapitre 6 : La fonction pécuniaire des perles

Chapitre 7 : Le rôle social des perles

Chapitre 8 : Les perles à usage artistique

Chapitre 9 : Les pratiques spirituelles

Chapitre 10 : Bilan et confrontation des usages avec les autres régions du monde

3ème partie : Le symbolisme des perles au Cameroun

Chapitre 11 : La symbolique universelle des perles

Chapitre 12 : Les symboliques culturelles des représentations abstraites et figurées

Chapitre 13 : La sémiotique des couleurs

Chapitre 14 : La recherche sémiotique en archéologie

Chapitre 15 : Quelques objets intégralement étudiés

Conclusion

Bibliographie

Table des matières

Le second volume est consacré aux annexes et au glossaire.

Liste des abréviations utilisées et informations liminaires

Liste des abréviations :

Ap. J. C. (ou A.D.) : après Jésus-Christ

Av. J. C. (ou B.C.) : avant Jésus-Christ

B. P.: « before present », avant 1950.

^{14}C : isotope radioactif du carbone comprenant huit neutrons et six protons

Ca. : Contraction de la locution latine circa, signifiant « aux alentours de »

Cf. : confère

E : est

Ha : hectare

Km^2 : kilomètres carrés

MQB : musée du quai Branly, Paris

Mm : millimètre

MRAC : Musée royal d'Afrique Centrale, établissement situé à Tervuren en Belgique

N : nord

s. : pages suivantes

Notes sur les citations en langue étrangère ou en vieux français :

Il a été choisi de citer la version originale, avec une traduction en français en note de bas de page afin de déformer le moins possible les propos. Concernant les écrits anciens, lorsque les formules n'étaient pas trop désuètes et que l'archaïsme se limitait à des substitutions de lettres et variantes orthographiques, nous avons opté pour inscrire directement l'écriture moderne afin d'alléger la grosseur de la thèse. Sauf mention explicite contraire, les traductions en note de bas de page sont personnelles.

Notes sur la topographie, les noms vernaculaires et les populations :

Les noms de lieux, de populations et la désignation d'objets en langue vernaculaire sont susceptibles de comporter des variations orthographiques. Quelques précisions me semblent nécessaires concernant le choix de certains termes.

Au fil de la thèse, vous trouverez le mot « Foulbé » pour désigner une des populations d'Afrique. Il est le synonyme de Peul et de Fulani, ce dernier terme étant utilisé

majoritairement dans les écrits anglophones tandis que le premier se trouve principalement dans les sources anciennes francophones. Concernant les Foulbé habitant au Cameroun, ils font partie d'un sous-groupe appelé Wodaabé ou Mbororo selon les sources.

Les termes « Kirdi » ou « Habbé » ont été volontairement peu utilisés dans cet ouvrage car ils ont une connotation péjorative en langue peule. Nous avons préféré désigner ces populations hétéroclites n'étant pas de confession musulmane ou chrétienne par une périphrase ou par leur habitat privilégié, les massifs montagneux Atlantika et Mandara du Cameroun septentrional. De même, le terme Béti-Fang a été préféré au mot « Pahouin », assez négatif. Bien que le terme Namji ou Namtchi soit fréquemment utilisé par la communauté internationale, j'ai préféré nommer ce peuple par son véritable nom, les Dowayo, plutôt que celui qui leur est donné par des étrangers.

« Iffini » renvoie à Issinie, le royaume implanté en Côte d'Ivoire avant la conquête Baoulé au XVIIIe siècle.

Introduction

La présente thèse est le résultat de recherches sur les perles au Cameroun et en Afrique entamées en novembre 2010. Contrairement à la coutume, ce sujet n'est pas une continuité de mes mémoires de master 1 et 2. Il convient donc d'expliquer les raisons qui m'ont conduite à choisir d'étudier les usages et les symboliques des perles au Cameroun, avant de préciser la problématique associée à ce sujet, les techniques d'analyse, les moyens de la thèse et les difficultés rencontrées, ainsi que les objectifs attendus.

Le choix du sujet

Les sujets de mes mémoires réalisés sous la direction de Jean Polet en 2009 et 2010 avaient été dictés par ma curiosité. Lors de mes visites au musée du Louvre et au musée du quai Branly, les boîtes à souris de Côte d'Ivoire et les *ogo banya* des Dogon avaient retenu mon attention. Avant de prendre sa retraite, mon directeur de mémoire m'avait conseillé de choisir mon sujet de thèse en fonction de trois critères : goût personnel, intérêt scientifique mais aussi facilité d'accès aux œuvres et à la documentation première. La constitution du corpus dans mes deux sujets de mémoire avait été laborieuse car les objets, peu nombreux, étaient disséminés dans le monde et appartenaient essentiellement à des collections privées. Concernant l'art dogon, sa valeur vénale était telle qu'il était impossible de manipuler à loisir les œuvres, ce qui limitait l'analyse à son seul aspect visuel extérieur ; les notions de poids et de texture qui m'avaient aidé à comprendre les subtilités de conception des boîtes à souris de Côte d'Ivoire, n'avaient pas pu être exploitées. Je décidai donc de me focaliser sur l'art d'un pays d'Afrique où les collections étaient regroupées dans un espace restreint, si possible *in situ* pour avoir le maximum d'informations disponibles, et suffisamment sûr pour pouvoir y séjourner. La région du Grassland répondait à ces exigences. L'art perlé m'attirait particulièrement par son exotisme et l'emploi de couleurs chatoyantes. Jean Polet m'avoua ne pas connaître suffisamment l'art de cette région pour savoir si le sujet était faisable et contacta par conséquent Jean-Paul Notué, professeur d'histoire de l'art à l'université de Yaoundé, Grasslandais et spécialiste de l'art de cette région. Il répondit avec enthousiasme à ce projet de thèse dont il avait aperçu les lacunes lors de la rédaction de l'avant-propos du

livre de Ly Dumas *Perles d'Afrique*. Il se proposa même pour être mon tuteur de thèse. Nous convenions d'une approche classique d'histoire de l'art avec définition des styles des artistes perliers, et étude de leur évolution artistique en fonction des évènements historiques. Ce projet ne vit pas le jour, l'école doctorale d'histoire de l'art de Paris 1 (ED 441) considérant que l'étude de la création artistique africaine ne relevait pas de cette discipline. Ayant suivi tout au long de mon cursus des séminaires en archéologie africaine, j'ai demandé à Manuel Gutierrez d'être mon directeur de thèse et l'école doctorale d'archéologie de Paris 1 (ED 112) a validé mon inscription. Le décès prématuré de Jean-Paul Notué et l'inscription en archéologie ont entraîné des modifications sensibles du sujet d'études.

L'approche conventionnelle d'histoire de l'art fut délaissée au profit d'une démarche plus originale et personnelle. L'essentiel des données archéologiques publiées concernant le Cameroun se trouve dans la partie septentrionale du pays, et non dans la contrée du Grassland. Il fallait donc ouvrir géographiquement les limites de cette étude. Très rapidement, il s'est avéré que les deux régions avaient des traditions très différentes, tant par les chaînes opératoires que par les usages des objets perlés. Elles offraient ainsi un aperçu de la diversité des productions perlées en Afrique. La question des styles a donc été oblitérée au profit de celle de l'utilisation des objets perlés et de leur connotation symbolique pour les sociétés utilisatrices. *Perles d'Afrique, des données archéologiques aux objets actuels : usages et symbolisme à travers l'exemple des perles du Cameroun* est donc une étude généraliste, correspondant à mon parcours pluridisciplinaire.

Problématique et objectifs de la thèse

La thèse s'articule autour d'une problématique simple : pourquoi les perles sont-elles si prisées en Afrique et notamment au Cameroun ? Je m'étais posée déjà cette question à l'époque où l'on apprenait au collège l'histoire de l'esclavage et le principe du commerce triangulaire. Je voyais la logique des Colons d'Amérique d'acquérir des travailleurs au meilleur prix puisqu'une grande partie des Amérindiens avait succombé aux mauvais traitements et aux maladies, ce qui avait engendré une pénurie de main d'œuvre. De même, les effets psychoactifs du cacao et du sucre sont reconnus scientifiquement et empiriquement. Le chocolat, mélange de cacao et de sucre, est apprécié par le cerveau humain qui délivre de la dopamine, l'hormone du plaisir à chaque fois que l'on en mange. De ce fait, ces biens de

consommation peuvent être ingérés par gourmandise et non seulement par besoin. Or, ces deux denrées ne peuvent pas pousser[1] dans le climat tempéré de l'Europe, ce qui nécessitait la mise en place d'un commerce avec des régions tropicales et notamment en Amérique. En revanche, la raison pour laquelle les chefs africains acceptaient de vendre des esclaves contre de la verroterie n'était pas claire.

Les perles sont utilisées au Cameroun dans divers types d'objets : non seulement les colliers et les bracelets, mais aussi dans l'ornementation des coiffures, dans les vêtements, les instruments de musique, la statuaire et le mobilier. Aussi peut-on dire que les perles accompagnent les habitants du Cameroun tout au long de leur vie dans divers domaines d'activité.

Les statues entièrement recouvertes de perles paraissent étranges au regard de l'Occidental. En effet, cette tradition est absente dans notre culture. La statuaire de tradition européenne se résume aux techniques de modelage, de fonte et de sculpture. Elle se concentre sur les volumes et joue avec la matière. La polychromie n'est pas essentielle et permet juste de renforcer un effet trompe-l'œil. Or, l'objectif de la statuaire perlée du Grassland est autre : elle ne cherche pas à mimer la réalité, comme le montrent certains objets aux couleurs discordantes avec la nature. Par ailleurs, la broderie de perles est une activité nécessitant davantage de temps par rapport aux autres techniques d'adjonction de couleurs comme la peinture. Les motivations qui ont conduit les Camerounais à développer cet art nous paraissent ainsi obscures de prime abord.

L'objectif de cette thèse est donc de comprendre les particularités des cultures de l'Afrique envers les perles. L'attachement des Africains aux perles n'est pas nouveau puisque les premiers écrits de marchands arabes ayant franchi le Sahara mentionnaient déjà au IXe siècle de notre ère une passion pour les perles. De plus, les fouilles archéologiques en Afrique présentent souvent des perles lorsque celles-ci n'ont pas été collectées par les habitants pour les intégrer à de nouveaux montages. Il s'agit donc de comprendre le mode de pensée qui a permis l'utilisation si généreuse des perles dans la vie quotidienne des populations habitant le Cameroun.

[1] Avant la culture de la betterave à sucre au cours du XIXe siècle.

Moyens de la thèse et difficultés rencontrées

Pour pouvoir mener à bien cette enquête, j'ai disposé du soutien intellectuel et financier de mon directeur de thèse ainsi que de mon laboratoire de rattachement. Grâce à cela, j'ai pu aller en Amérique et y découvrir les recherches scientifiques menées sur les perles. Le Canada et les Etats-Unis sont à la pointe avec de nombreuses publications comme la revue *Beads* publiée à Ottawa et vendue dans de nombreux musées des deux pays. J'ai pu aussi aller dans les réserves de certains musées européens et chez des particuliers pour étudier de près leurs collections, ce qui fut d'une très grande utilité.

Cependant, le décès de Jean-Paul Notué, la radicalisation de Boko Haram avec ses incursions dans le Cameroun septentrional, et quelques problèmes de santé transitoires ont constitué des embûches à la réalisation de la thèse. Ces obstacles m'ont empêchée de me rendre sur le terrain, ce qui m'a amenée à passer davantage de temps à réétudier les anciennes fouilles réalisées par Jean Paul Lebeuf et Jean Gabriel Gautier et à visionner le maximum de documents ethnographiques sur le Cameroun. Concernant les périodes anciennes, j'ai élargi mon aire de recherche puisqu'il ne me semblait pas logique d'écarter de grands sites situés à quelques kilomètres seulement d'une frontière qui a été fondée en 1961.

Une réflexion articulée en trois parties et quinze chapitres

La thèse *Perles d'Afrique, des données archéologiques aux objets actuels : utilisations et symboliques à travers l'exemple des perles au Cameroun,* s'articule en trois parties.

La première est consacrée à la présentation du sujet avec cinq sections ou chapitres. Le premier chapitre présente le cadre historique, géographique et humain du Cameroun. Il développe l'idée d'un pays à l'image de son continent, très diversifié. Le deuxième chapitre traite de l'étude des perles, notamment de ses particularités, et fait un état des lieux des recherches sur les perles en Afrique. Le troisième chapitre présente les principales perles employées au Cameroun, et le chapitre quatre se focalise sur une catégorie particulière, supposée avoir été produite localement : les perles d'aigris. Enfin, le cinquième chapitre présente les techniques d'assemblage des perles et les principales catégories d'objets perlés présents au Cameroun.

La deuxième partie est centrée sur les utilisations des perles et objets perlés par les populations du Cameroun. Les usages sont présentés non pas en fonction de chaque catégorie d'objets, mais groupés selon les domaines d'application : commercial (chapitre six), social (chapitre sept), artistique (chapitre huit) et spirituel (chapitre neuf). Le dixième chapitre tire les conclusions des chapitres précédents et confronte ces résultats à ceux obtenus dans d'autres régions d'Afrique voire dans d'autres régions du monde.

La troisième partie découle des observations de la partie précédente et se centre sur la symbolique des objets perlés. Le chapitre onze est consacré à la symbolique générale des perles, le chapitre douze traite de l'iconographie actuelle et subactuelle, le chapitre treize de l'usage sémiotique des couleurs, le chapitre quatorze du symbolisme en archéologie, et le chapitre quinze fait la synthèse des analyses précédente pour divers types d'objets perlés afin de déterminer s'il existe des contradictions entre les diverses symboliques et leurs usages.

Partie I-

Présentation des perles du Cameroun

Chapitre 1 - Le Cameroun, une Afrique en miniature

Le Cameroun est un pays d'Afrique situé à la limite entre l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale (Figure 1). Le pays possède un accès à la mer à sa frontière ouest, sur la partie orientale du Golfe de Guinée (grande anse maritime formée par l'Océan Atlantique). Le Cameroun possède des frontières communes avec le Nigéria au Nord-Ouest et à l'Ouest, le Tchad au Nord et au Nord-est, la république Centrafricaine à l'Est, le Congo au Sud-est, le Gabon au Sud et la Guinée équatoriale au Sud-ouest. Le pays a également au Nord un accès à une vaste étendue d'eau douce endoréique : le lac Tchad.



Figure 1 : carte géographique du Cameroun

Le Cameroun a une superficie assez restreinte (475 442 km²) mais présente une grande variété d'écosystèmes, ce qui lui vaut le surnom d' « Afrique miniature ».

UNE GRANDE VARIETE D'ECOSYSTEMES

Le nombre d'écosystèmes varie en fonction de nombreux paramètres géographiques, notamment : la variation des reliefs, des climats, de la nature des sols et l'occupation par la flore et la faune plus ou moins dense.

❖ Les reliefs du Cameroun

Comme le montre la carte précédente, le Cameroun possède des reliefs contrastés. Le point culminant du pays est un volcan, le mont Cameroun qui s'élève à 4 095 mètres d'altitude. Ce mont est situé sur la côte atlantique, près de la ville de Douala et face à l'île de Bioko appartenant à la Guinée équatoriale.

Autour de ce mont, le sol est proche du niveau de la mer (entre 0 et 50 m d'élévation). Il en va de même pour la cuvette de Mamfé, située près de la frontière sud ouest du Nigéria dont l'altitude maximale ne dépasse pas 200 mètres.

Au sud, le relief est marqué par un vaste plateau dont la hauteur moyenne s'élève à 650 mètres. Celui-ci couvre près de la moitié du territoire camerounais et déborde sur la partie nord-est du Gabon (Martin & alii, 1981, p.8).

Le horst de l'Adamaoua surplombe le plateau. Cet escalier rocheux en forme d'arc de cercle traverse d'est en ouest le Cameroun. L'Adamaoua se poursuit également au Nigéria et en Centrafrique. Ce relief vallonné est représenté en beige sur la carte du Cameroun (Figure 1) et coloré en marron sur la carte récapitulative (Figure 2) du fait de ses hauts reliefs dont l'altitude moyenne est comprise entre 1000 et 3000 mètres.

Le Nord du pays possède également des reliefs disparates : la cuvette de la Bénoué et les plaines du Nord sont de basse altitude (inférieure à 500 mètres) tandis que les monts Mandara, situés à la frontière nord du Nigéria, ont un relief plus marqué avec un point culminant à 1494 mètres.

Les hauts reliefs sont d'origine volcanique. Ils interfèrent sur le climat et sur la pluviométrie créant ainsi une multitude de variations climatiques et influençant le tracé de certains cours d'eau.

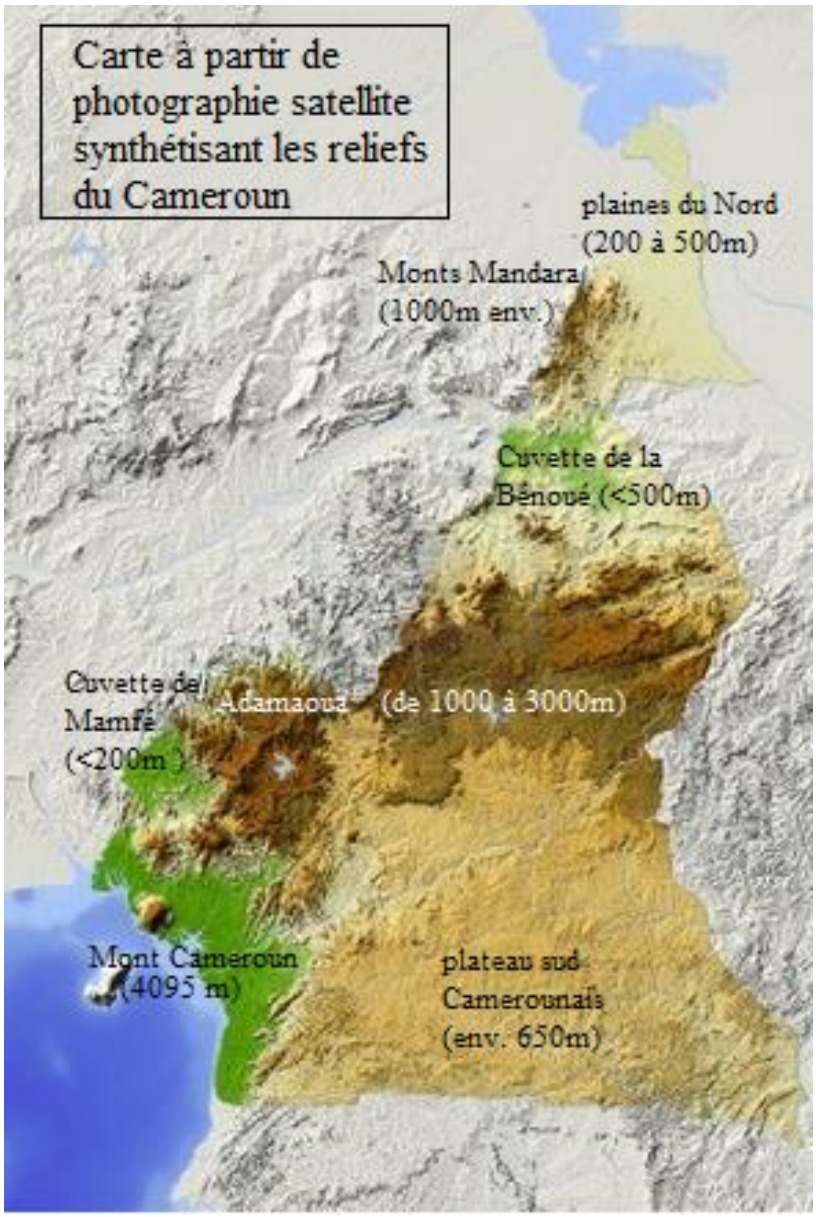


Figure 2: carte représentant les différents reliefs du Cameroun

❖ Les climats du Cameroun

Le Cameroun est un pays fortement irrigué, comprenant de nombreux réservoirs d'eau douce comme celui de Lagdo et Mbakou et une multitude de cours d'eau. Parmi les rivières les plus connues, figurent la Sanaga qui traverse d'est en ouest le Cameroun, la Bénoué qui alimente le réservoir du Lagdo au nord, et les rivières Logone et Chari affluant au lac Tchad et qui marquent la frontière avec le Tchad. Au sud, la rivière du Dja-Ngoko, confluent de la

Sangha (prenant aussi sa source au Cameroun), traverse le plateau du sud Camerounais. Cette importante quantité d'eau potable est un vivier pour toutes les espèces végétales et animales du Cameroun, en particulier dans les régions situées les plus au Nord où la pluviométrie est irrégulière.

Le Cameroun est un pays tout en longueur : sa latitude est comprise entre 13°04 N pour le point le plus au nord et 1°40 N pour le point le plus au midi. Cette extension en latitude confère au pays un climat varié allant du tropical à l'équatorial. Dans les régions septentrionales, le climat est tropical, c'est-à-dire, d'après la définition de Köppen, qu'il n'est pas aride et que la température ne descend pas en dessous de 18° en moyenne tout au long de l'année. Il existe deux saisons, marquées par les précipitations pluviométriques. La saison sèche a lieu en hiver (de novembre à avril) alors que la saison humide s'étale sur les mois d'été (de mai à octobre en moyenne). Dans les régions méridionales, le climat équatorial domine. Les précipitations abondantes s'étalent sur les douze mois et l'amplitude thermique est minime sur toute l'année.

Mais le golfe de Guinée et le relief contrasté influencent largement les climats du Cameroun, ce qui contribue à la présence d'une multitude de microclimats. Le climat le plus humide se trouve à proximité de Douala, dans les plaines côtières entourant le mont Cameroun. La pluviométrie annuelle atteint des records, pouvant aller jusqu'à 9 000 mm/an (Figure 3) ! Seuls les mois de décembre et de janvier ne sont pas fortement pluvieux. En revanche, au niveau des plaines de l'extrême nord du Cameroun, la pluviométrie est plus faible (entre 500 et 1 000 mm/an) et concentrée sur trois à quatre mois seulement. L'amplitude thermique est forte. Ce climat est tout à fait similaire au climat sahélo-soudanien que l'on rencontre notamment au Mali. A quelques kilomètres au sud, au niveau de la cuvette de la Bénoué, le climat se modifie : les précipitations sont plus importantes (de l'ordre de 1 000 à 1 300 mm/an) et étalées sur une plus longue période, allant de mai à octobre. Néanmoins, l'enclavement de cette cuvette dans des massifs renforce l'effet de l'Harmattan (vent desséchant), et provoque des tornades, affectant la régularité des pluies.

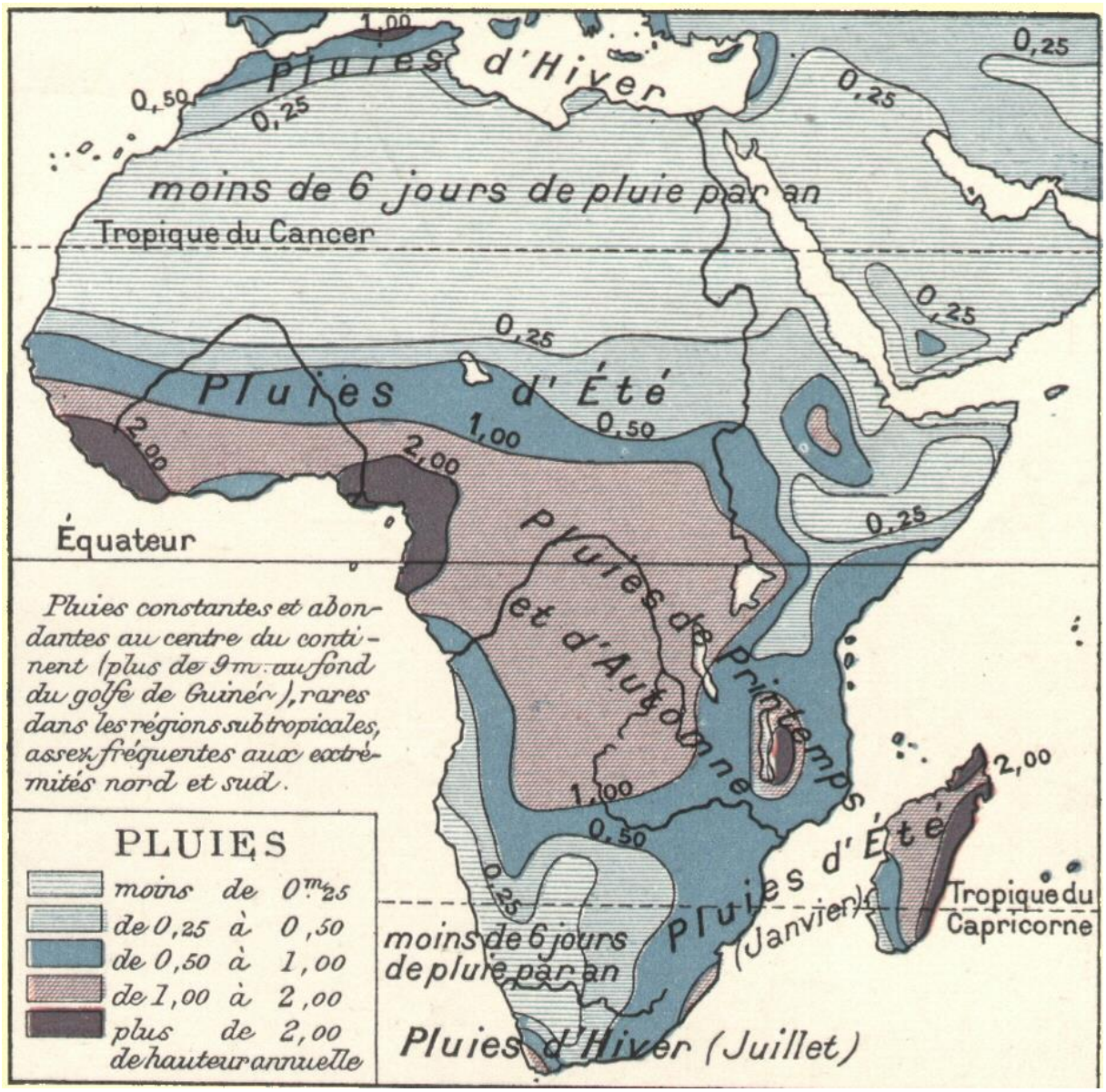


Figure 3 : carte des précipitations annuelles en Afrique (1970, Pierre Gourou)

L'altitude a aussi une incidence sur les températures : plus le relief est élevé, plus les températures sont basses. Ainsi, les températures dans les monts de Mandara et le horst de l'Adamaoua seront inférieures à celles observées dans la cuvette de Mamfé, de la Bénoué ou des plaines du Nord : une vingtaine de degrés en moyenne pour les zones d'altitude élevée, alors que les zones de plaines affichent une moyenne d'une trentaine de degrés : 29° à Maroua avec un maxima de 46°C (B. Lembezat, 1965, p. 21).

Le plateau sud camerounais a une légère incidence : il rend les températures plus clémentes d'un à deux degrés en moyenne, avec des minima plus marqués, et module les précipitations en quatre saisons, alternant saisons « sèches » (précipitations < 130 mm/mois)

et saisons humides (>140 mm par mois) comme le montre le tableau annuel des précipitations (Tableau 1).

Mois	Jan	Fev	Mar	Avr	Mai	Juin	Juil.	Aou	Sep	Oct	Nov	Dec	Année
Yaoundé (mm)	23	51	140	**172**	**218**	**162**	80	103	**254**	**300**	108	24	1635
Lomié (mm)	28	45	135	**161**	**207**	135	114	130	**213**	**295**	119	34	1616
Moloundou (mm)	61	91	137	**180**	**147**	104	71	94	**224**	**211**	135	63	1518

Tableau 1 : Précipitations moyennes à Yaoundé et à Lomié (à 400km à l'est de la capitale) et à Moloundou (frontière sud-est)

Grâce à cette multitude de climats, les paysages du Cameroun sont très diversifiés, et ressemblent à un panorama de l'Afrique.

❖ Un pays alliant forêt dense et savane sèche

La végétation est liée au climat. Une quantité d'eau suffisante répartie de façon régulière favorise la croissance des végétaux. Selon les espèces, le végétal a plus ou moins besoin d'eau. La nature du sol, l'altitude et le taux de salinité influent aussi sur la prolifération des espèces dans un milieu.

Le climat ultra humide chaud du pourtour du golfe de Guinée, présentant un taux de salinité important et des marécages dus au sol sédimentaire meuble, est favorable aux plantes de mangrove comme les palétuviers, les herbiers et arbustes halophiles. Les forêts de palétuviers *Rhizophora racemosa* constituent près de 72 % de la végétation de la mangrove, comme l'illustre la photographie ci-dessous (Figure 4 ; U. Waffo 2009).



Figure 4: mangrove du Cameroun (estuaire du rio del Rey) issue du mémoire de 2009 par U. Waffo

Néanmoins, les palétuviers ne sont pas les seules espèces végétales à prospérer dans ce type de climat. Sur la photographie suivante prise près de Limbé (Figure 5) c'est-à-dire dans la zone côtière de plaine à proximité du mont Cameroun, la présence d'herbiers halophiles est visible avec probablement du *Paspalum vaginatum* sur les berges et des massifs de papyrus au centre du cours d'eau. Des palmiers, arbres halophiles, se développent également dans ce milieu.



Figure 5: plaine côtière du Cameroun vers Limbé

Plus au sud, sur la côte, la mangrove cède place à un paysage côtier typique avec présence de plages (Figure 6). L'étendue de sol sableux est peu propice à l'établissement de la végétation contrairement à un sol limoneux. Ce sable est charrié par les courants marins de l'Atlantique puis déposé sur la côte grâce à la marée. La végétation est toujours halophile avec la présence de cocotiers (*Coco nucifera*) et de quelques plantes herbacées comme le *Paspalum vaginatum*.



Figure 6 : plage de Kribi

Le climat du plateau sud camerounais situé à l'est de Kribi, est propice au développement d'une forêt pluviale luxuriante, éternellement verte grâce à l'absence de réelle saison sèche et une température clémente. Le sol, ferralitique[2], est sensible à l'érosion. Ce type de terrain est peu utile pour l'agriculture céréalière car les lessivages non assortis d'une grande production d'humus rendraient la terre peu fertile. Il est donc logique de trouver peu de champs cultivés dans cette région. Le plateau sud camerounais abrite la réserve

[2] J. P. Nguetnkam, R. Youngue Fouateu, D. Bitom, P. Bilong, B. Volkoff, 2006, p. 89-102. Voir aussi P. Segalen, 1967, section 1.3.

naturelle de Dja, qui est une forêt modèle selon le Réseau International des Forêts Modèles, inscrite au patrimoine mondial de l'humanité.

L'Adamaoua et le mont Cameroun, aux climats montagnards, ont une pluviométrie suffisante et un sol rocheux volcanique combiné à une altitude élevée. Or, si la végétation apprécie les sols volcaniques pour leur apport en minéraux (notamment en phosphates) nécessaires à sa croissance, l'altitude sous cette latitude constitue un obstacle au-delà de 1 500 mètres. En effet, avec l'altitude, les précipitations sont moins abondantes, la température plus faible, l'ensoleillement moins important et les radiations solaires plus nombreuses. La hauteur d'un arbre constitue deux problèmes majeurs en altitude : sa taille constitue une prise au vent et sa canopée (strate supérieure des arbres qui concentre la majorité du feuillage) crée de l'ombre à son pied, refroidissant le sol et les racines, menaçant ainsi la pérennité de l'arbre. C'est pour cela que les altitudes les plus hautes présenteront une végétation rase, sans arbre, alors que le pied du mont Cameroun sera couvert de forêt.

La partie ouest de la chaîne de l'Adamaoua est constituée de hautes collines couvertes d'herbages. On appelle cette région le Grassland. La partie Nord-est de l'Adamaoua présente un taux d'humidité moindre du fait de sa position géographique qui est plus éloignée de l'Océan et qui succède à des monts d'altitude similaire. La végétation est donc plus rare car le climat est plus aride. L'Adamaoua possède une végétation de forêt dans les parties les moins élevées, et de savane humide dans les parties les plus élevées. Les espèces végétales pourront différer entre la savane de l'ouest et celle de l'est du fait de la variation du taux d'humidité. Néanmoins, le paysage de savane humide est composé de rares arbres peu hauts, de quelques arbustes et essentiellement de graminées (aussi appelés poacées) comme le montre la Figure 7.



Figure 7: paysage de l'Adamaoua près de Ngaoundéré

Les paysages des régions nord du Cameroun varient fortement en fonction de la saison. L'absence de précipitation durant plusieurs mois modifie profondément le type de végétaux visibles. Les plantes vivaces (ou pérennes, c'est-à-dire qui ont une vie longue) doivent pouvoir supporter les écarts de température et de précipitations. Ces plantes doivent notamment avoir une capacité de résistance à la sécheresse, même si de nombreux réservoirs d'eau sont présents. Les arbres sont donc assez rares, et les essences sont typiques des régions tropicales. On retrouve notamment les baobabs (*Adansonia digitata*). Les arbustes sont souvent des épineux comme l'accacia. Les plantes se développant dans ce milieu sont pour la plupart héliophiles, c'est-à-dire qu'elles croissent dans un milieu ensoleillé, avec peu d'ombre.

Les plantes annuelles (non pérennes) modifient le paysage car elles diffèrent selon la saison. Elles sont moins abondantes en période de sècheresse. Le niveau des réservoirs d'eau variant fortement d'une saison à l'autre, les alentours des lacs sont souvent couverts d'une prairie herbacée sans arbre, inondable. C'est le cas par exemples, au niveau de la cuvette de la Bénoué, sur les rives du lac Lagdo et autour du lac Tchad.

La savane est de plus en plus sèche au fur et à mesure que l'on se dirige vers le lac Tchad. La plaine de Yaéré où a été prise la vue de la Figure 8 illustre ce type de paysage. La faune est adaptée à l'aridité périodique de ces zones.



Figure 8 : savane sèche dans les plaines du Nord

La cuvette de la Bénoué a une savane sèche plus boisée que les plaines du Nord. De ce fait, la faune habitant ces lieux varie. La présence de nombreuses rivières dont la Bénoué et du lac Lagdo contribuent à alimenter la végétation durant la période sèche. La Figure 9 a été prise dans le parc de la Bénoué, montrant une densité d'arbres importante, et un singe, animal arboricole qu'on ne trouve pas dans les plaines du Nord.



Figure 9: parc de la Bénoué, dans la cuvette de la Bénoué

Les monts Mandara sont les lieux les plus arides en période sèche : en plus d'une pluviométrie irrégulière, l'altitude et la forte amplitude thermique empêchent la végétation de pleinement se développer, rendant ce faciès proche des déserts avant la saison des pluies (cf. Figure 10).



Figure 10: monts Mandara en période sèche

La période des pluies dans les monts Mandara modifie profondément le paysage qui s'apparente alors aux monts de l'Adamaoua : les fabacées et autres plantes à croissance rapide poussent et donnent alors un paysage verdoyant.

En conclusion, le Cameroun possède une grande variété d'écosystèmes qui rappelle la variété des paysages du continent Africain. Mangrove, forêt pluviale, forêt tropicale de montagne, savane humide, savane sèche et même « quasi-désert » visible au niveau des monts Mandara en période sèche, sont présents en un petit territoire. Ces écosystèmes sont gérés différemment, du fait de leur spécificité, par les peuples du Cameroun. Ces populations ont, par leur adéquation avec leur environnement, des modes de vie différents.

❖ Les humains et leur environnement : des agrosystèmes multiples

Les cultures et les modes de vie des Camerounais sont aussi diversifiées que leur environnement.

▪ La bordure côtière : zone portuaire

La zone côtière au climat très humide, constituée de mangroves et de plages avec une végétation halophile dense, a pour principal atout sa proximité avec l'Océan Atlantique. Les ports s'y développent, comme celui de Douala, principale ville économique du pays. En effet, l'Océan Atlantique permet d'exporter les marchandises du Cameroun dont les bananes, l'huile de palme, le caoutchouc et le pétrole produits dans la région en grandes quantités vers les continents Amérique et Europe. Il permet aussi de s'approvisionner en produits extérieurs, à faible coût et rapidement.

L'Océan Atlantique est aussi une source vivrière avec la pêche maritime et celle dans les mangroves des crevettes, crustacé aquatique qui est à l'origine du nom du pays : Cameroun viendrait de Camarões qui désigne les crevettes en portugais.

Enfin, Kribi, avec ses belles plages de sable blanc et son climat guinéen[3], vit du tourisme qui est à la fois interne et extérieur au pays. Du fait de leur activité tournée vers la pêche, le commerce et le tourisme, la grande majorité de la population vivant sur le littoral est urbaine :

[3] Climat guinéen est un climat de type équatorial, moins humide que celui que l'on trouve aux alentours du mont Cameroun.

96,1% en 2010 selon le rapport démographique publié par statistics-cameroon. La densité de population est forte: 141 habitants/ km².

- Le plateau sud Camerounais : des activités fondées sur l'exploitation de la forêt et des sols

Le plateau du sud du Cameroun couvre un tiers du pays. La population y est inégalement répartie. La capitale Yaoundé, qui se trouve au centre ouest de ce plateau, a une forte densité de population alors que le sud et l'est du plateau ont une densité de population très faible (7 habitants/km² pour l'est en moyenne et 14 pour le sud). Hors de la capitale, la population est majoritairement rurale. Les humains exploitent principalement deux éléments du plateau : la forêt et le sol.

L'exploitation directe de la forêt à travers la coupe d'arbres, la transformation de grumes dans les scieries et la sylviculture constitue une source d'emploi dans la région. La production de grumes est stable depuis des décennies, supérieure à deux millions de mètres cubes de grumes par an, et le taux de transformation des grumes (industrie du bois) est de 88%. Selon l'observatoire Comifac, le taux de déforestation nette de cette zone est de 0,14%, grâce à la reforestation.

Nous l'avons écrit précédemment, l'écosystème n'est pas favorable à la production de céréale dans la région. Néanmoins, l'agriculture de commerce est présente. Le cacaoyer est une plante exigeante, nécessitant une température quasi constante, l'arbre ne supportant pas les températures supérieures à 32°C et inférieures à 15°C. C'est aussi une plante ombrophile qui a besoin d'une pluviométrie régulière et abondante (de l'ordre de 1500 mm/an) ainsi qu'un couvert forestier[4]. Le plateau sud camerounais convient donc parfaitement à cette plante qui est cultivée à vaste échelle : 218 000 tonnes de fèves de cacao ont été récoltées en 2012, ce qui fait du Cameroun le cinquième producteur mondial. La production de latex issue de la sève de l'hévéa est aussi une composante de l'agriculture du plateau camerounais partagé avec la côte. L'agro-industrie, dominée par l'exploitation de l'hévéa, et l'agroforesterie, spécialisée dans le cacao, couvrent 400 000 Ha de terres selon le rapport Comifac de 2008.

[4] Conditions de culture du cacaoyer développé par J. Champaud, 1966, pp. 105-107.

Outre les productions basées sur la forêt, une autre exploitation du plateau est en train de se développer. Il s'agit de l'extraction minière. En effet, le sol est riche en bauxite, en fer, en diamants, en cobalt, en manganèse et en nickel. Les concessions minières sont louées à des étrangers, de plus en plus nombreux à investir car le sous-sol de ce pays est très diversifié et contient de nombreux éléments générant du profit. D'après la société coréenne C&K Mining, les terres de l'est du Cameroun abriteraient le plus grand gisement de diamants au monde après la Sibérie. Cette annonce qui a fait couler beaucoup d'encre n'est pas encore étayée dans les faits puisque l'exploitation des diamants vient seulement de débuter.

- Le Grassland : une région dynamique, culturale et culturelle

Le Grassland, région montagneuse de l'ouest du pays, est célèbre pour sa production de café, de thé et de noix de kola. Ces trois denrées à forte teneur en caféine, sont issues de graines d'arbres (colatier et caféier), qui sont des plantes se développant dans des climats tropicaux humides. Ces arbres apprécient la chaleur, l'humidité et la lumière. Le Grassland convient donc parfaitement à ces cultures qui sont produites à grande échelle.

Les cultures vivrières sont moins importantes. Pourtant, le Grassland est propice aux cultures maraîchères, du fait de son climat chaux, humide et lumineux. La banane plantain et l'igname sont des cultures souvent associées aux caféiers et aux colatiers, car elles permettent de garder le terrain propre et sont facilement commercialisables. L'élevage est également présent dans une moindre mesure, privilégiant le petit bétail et la culture intensive pour maximiser l'espace.

En effet, cette zone est densément peuplée : 110 habitants/km². On estime que près de cinq millions de personnes vivent sur ces terres, soit un quart de la population. La très grande majorité vit dans des chefferies, avec une multitude de petites villes peu distantes les unes des autres.

Si l'agriculture est importante, elle n'est pas la seule ressource économique de la région ; la production artistique est également une source de revenus et contribue à la reconnaissance du Cameroun à l'international.

- Le reste de l'Adamaoua : une zone d'élevage extensif du grand bétail

L'Adamaoua de l'est a un climat plus rude que le Grassland car la pluviométrie est plus irrégulière avec des températures minimales plus froides. Par conséquent, les cultures commerciales contenant de la caféine ne sont pas développées. En revanche, la région est célèbre dans le pays pour son élevage bovin qui couvre la majorité du territoire.

Les grands espaces herbeux sont propices à l'élevage de grands ruminants. Les équidés, particulièrement sensibles aux trypanosomiases, ne sont pas produits dans cette contrée où les insectes hématophages pullulent en période des pluies. En revanche, les vaches sont plus résistantes et donnent du lait, aliment riche en protéines servant de base à la nourriture des habitants de cette province. Pour accroître la quantité d'acide butyrique présente dans le lait (c'est-à-dire accroître sa valeur nutritive), la culture de céréales destinées à l'alimentation du bétail -comme le maïs- a été entreprise. La culture céréalière se développe de plus en plus dans cette région, si bien qu'elle devient la première région camerounaise en production de maïs (250 000 tonnes par an).

L'Adamaoua de l'est présente une faible importance démographique de l'ordre de 15,9 habitants/km² selon le rapport Comifac de 2010. Elle ne concentre que 5% de la population camerounaise sur un territoire représentant 13,7% de la surface du pays. N'Gaoundéré est la ville la plus importante de la région avec environ 200 000 habitants. Par ailleurs, comme dans le plateau sud camerounais, des études sont en cours pour développer l'industrie minière dans cette région relativement peu peuplée.

- Le Nord : une préoccupation vivrière

Dans les régions allant du lac Tchad à la cuvette de la Bénoué en passant par les monts Mandara et les plaines du Nord, plus de 90% des habitants travaillent dans le secteur primaire (pêche, agriculture, élevage et extraction pétrolière sans raffinage). Hormis le pétrole, dont la production est modeste comparée aux régions côtières, et le coton, dont la production annuelle est estimée à 250 000 tonnes, la globalité de la production du secteur primaire est tournée vers l'alimentation de subsistance.

L'élevage est assuré par des groupes distincts de ceux s'occupant de l'agriculture végétale. L'élevage concerne surtout les bovidés de type zébus. La culture concerne principalement l'oignon, les céréales comme le mil et le maïs, et certaines légumineuses en

particulier l'arachide, les pois et les haricots. Les plantes sont utilisées dans leur majorité : les graines, mais aussi les tiges et feuilles, vendues en tant que fourrage, aliment (pour les feuilles de haricot) et paille pour la construction.

Dans les monts Mandara, on cultive essentiellement le pois de terre, aussi nommé voandzou, qui a une forte teneur en glucides et en protéines. La récolte est ensuite stockée dans des greniers ayant un toit de paille pentu qui sert à protéger les graines des précipitations de la saison humide, et une base en pierre et brique crue surélevée, pour éviter que les animaux fouisseurs viennent s'y nourrir. La Figure 11 présente ces greniers ainsi qu'une femme faisant sécher la paille issue de la culture du mil.



Figure 11: greniers et séchage de la paille dans les monts Mandara.

De manière générale, les cultivateurs du Nord du Cameroun sont obligés d'avoir des greniers car le climat tropical soudanien et sahélo-soudanien empêche la culture en continu d'une plante. Les poacées (graminées) et fabacées (légumineuses) ont un temps de maturation assez court, moins d'un an, ce qui permet d'adapter la culture en fonction de la période de l'année. Afin de ne pas appauvrir la terre et d'éviter un nombre accru de maladies végétales, on alterne les plantations : sur une même terre, on mettra une culture de fabacées

pour rendre le sol riche en azote puis de poacées qui consomment une grande quantité d'azote dans le sol pour croître. Cette rotation des cultures est observable sur toute la partie septentrionale du Cameroun, y compris les monts Mandara où les voandzou sont cultivés en alternance avec le sorgho[5] (cf. A. Hallaire, 1976, p. 4-6).

Il est à remarquer que les espèces cultivées sont choisies pour être en adéquation avec l'écosystème. Dans les milieux plus rudes, les plantes sélectionnées sont plus rustiques, résistant mieux aux maladies et aux écarts pluviométriques et thermiques. Par exemple : le voandzou est plus résistant aux maladies que l'arachide qui est produite dans les plaines du Nord.

L'oignon est implanté depuis une soixantaine d'années au Cameroun. Différentes variétés sont cultivées selon la région et la saison : ainsi l'extrême nord cultive la variété Goudami alors que les régions au climat plus soudanien s'intéressent à son évolution pour la saison sèche, le Violet de Goudami, qui est plus fragile mais de meilleure qualité. En saison des pluies, la variété Chagari, plus résistante aux inondations, est plantée[6].

La pêche en particulier dans les lacs constitue une autre ressource vivrière. Elle est de type artisanal et se développe de plus en plus avec l'instauration de barrages comme au lac de Lagdo. La cueillette est plus anecdotique mais constitue un complément de revenu : les fruits des arbres notamment ceux du baobab et les graines de certaines plantes sont récoltés et vendus sur le marché.

En conclusion, les activités humaines diffèrent selon les régions. Sur la côte atlantique, la vie est tournée vers le commerce international et l'échange avec l'étranger ; la population y est essentiellement urbaine, contrairement aux régions du Nord, de l'Adamaoua et de la majeure partie du plateau sud Camerounais. Le sud comprend des métiers variés comme producteur de cacao, collecteur de latex, mineur, scieur et bûcheron. L'Adamaoua est centrée sur le pastoralisme, tandis que le Nord est tourné autant vers l'élevage que vers la culture

[5] Autre nom du mil.

[6] Pour plus d'informations sur la culture des oignons dans l'Extrême Nord et le Nord du Cameroun, lire l'article « les producteurs d'oignons du Nord Cameroun : les défis d'une filière à la quête d'une place au soleil » par Y. Maldangoï, N. Woin et M. Cathala.

végétale. Enfin, le Grassland, producteur de thé-café-kola, est très célèbre aussi pour son artisanat d'art.

Puisque les modes de vie diffèrent, il n'est pas étonnant de trouver une multitude de cultures avec des organisations politiques et sociales différentes, ainsi que des manifestations culturelles distinctes à travers les arts, les langues et les traditions.

DES POPULATIONS DIVERSES SE COTOYANT ET SE MELANT

Outre ses climats, le Cameroun constitue une Afrique miniature par la diversité de sa population. Différents groupes culturels se sont installés sur ce territoire. Bien qu'ils aient conservé leurs particularismes, les peuples du Cameroun ont échangés et se sont unis pour donner une nouvelle identité se superposant aux notions de groupes culturels : la nation Camerounaise.

❖ Diversité linguistique

Sur le continent Africain, les linguistes (Heine & Nurse 2004) ont répertorié cinq groupes linguistiques différents ainsi que l'indique la Figure 12:

- Les langues Afro-asiatiques principalement développées dans les pays africains bordant la Méditerranée (en jaune)
- Les langues Nilo-Sahariennes principalement parlées en amont du Nil et au niveau du Tchad (en brun)
- Les langues Niger-Congo avec les langues bantoues en Afrique Centrale et les langues non bantoues en Afrique de l'Ouest (en marron)
- Les langues Khoi-San (ou à clic) parlées par certains peuples d'Afrique du Sud (en gris)
- Les langues austronésiennes parlées à Madagascar (en rouge brique)



Figure 12 : groupes linguistiques en Afrique

Le Cameroun comporte trois des cinq groupes linguistiques identifiés en Afrique, qui sont les trois plus grands groupes en nombre de locuteurs comme l'illustre la Figure 13.

Au Kotoko, à l'extrême nord du Cameroun, on parle un dialecte arabe (choa) qui est une langue sémitique rattachée au groupe Afro-asiatique. Au bord du lac Tchad ainsi que dans les monts Mandara, les populations parlent une soixantaine de langues d'origine tchadique, telles que le haoussa, aussi rattachées au groupe Afro-Asiatique.

Le phylum Nilo-Saharien est composé de langues sahariennes comme le kanuri qui est parlé à l'extrême nord-est du Cameroun, ainsi que de langues nilotiques comme le sara-ngambay parlé le long du fleuve Chari.

Mais la majorité des deux cents cinquante langues parlées au Cameroun appartiennent au phylum Niger- Congo. La catégorie B Niger-Congo regroupe presque toutes les langues parlées dans la partie méridionale du Cameroun (zone côtière, Grassland et la quasi-totalité du plateau du sud Camerounais) qui sont bantoues ou proches du bantou. La catégorie A se situe dans la région ouest-atlantique (langue peule) et dans de nombreux isolats du Cameroun au Nord du Cameroun, sur la chaîne de l'Adamaoua et au nord-est du plateau sud camerounais. Le gbaya, le baya et le fali figurent parmi la trentaine de langues étiquetées adamaoua-oubanguiennes.

Face à la multiplicité des langues vernaculaires, l'Etat a instauré deux langues officielles extérieures : le français et l'anglais. Ces langues ont été choisies car elles sont parlées par tous les groupes du Cameroun, vestiges de l'époque coloniale. En outre, rappelons que les langues évoluent au gré des échanges culturels avec d'autres populations. Les langues d'un certain phylum peuvent donc comprendre du vocabulaire proche de langues appartenant à d'autres phylums.

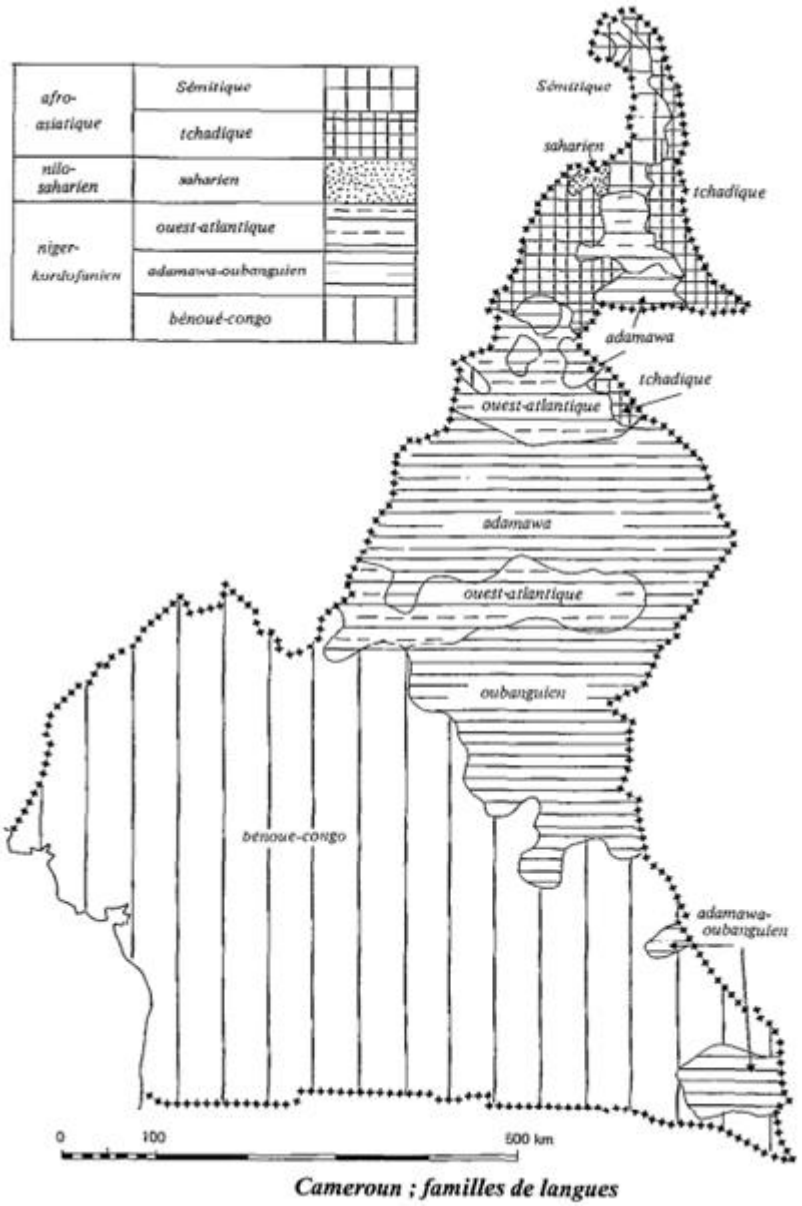
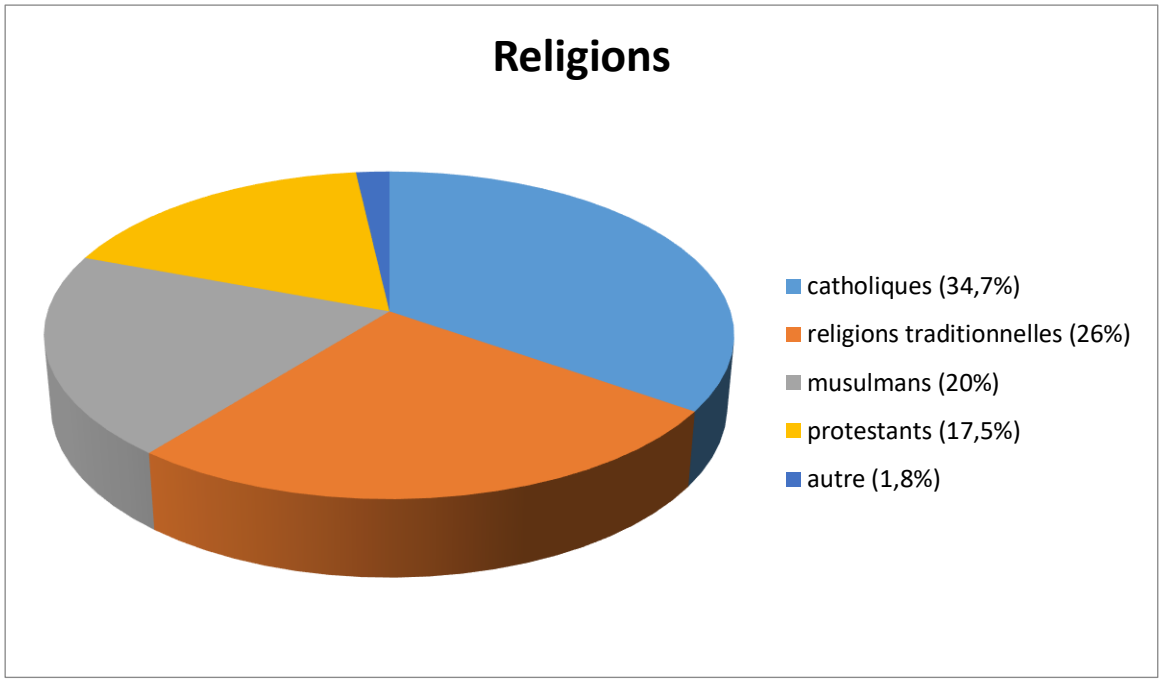


Figure 13 : carte des langues et familles du Cameroun issue de l'ouvrage de Daniel Barreteau, Roland Breton et Michel Dieu, p.171

❖ Diversité religieuse

Contrairement à ses voisins Nigérian et Centrafricain, le Cameroun est un pays où les religions cohabitent sans heurts. Le pays est laïc, ce qui permet à toutes les religions de s'exprimer. Le catholicisme, le protestantisme, l'islam, les religions traditionnelles sont très pratiquées selon le Graphique 1 issu de données publiées par l'UNESCO. Le syncrétisme religieux est également présent même s'il n'est pas comptabilisé dans ce genre de sondage. Or, ce sont les courants religieux les plus développés sur le continent Africain. En cela aussi, le Cameroun est un échantillon de l'Afrique.



Graphique 1 : les religions du Cameroun d'après l'UNESCO

S'il n'y a pas de religion officielle, certaines cultures sont traditionnellement liées à une religion précise. Les Haoussa et les Peuls, vivant au Nord du pays et dans le massif de l'Adamaoua, sont majoritairement musulmans depuis le XIVe siècle. Les Kirdi, rassemblement de populations non musulmanes du Nord appelées ainsi par leurs voisins Peuls (« kirdi » signifiant païen), pratiquent les religions traditionnelles africaines. Les peuples de la côte atlantique sont davantage chrétiens du fait de leurs multiples échanges avec les Européens. Les peuples du Grassland sont connus pour leur syncrétisme religieux, mêlant en une croyance des éléments du christianisme, des religions traditionnelles et de l'islam. Les Grassfields ont en effet une organisation sociale hiérarchisée où le souverain est à la fois chef politique et

religieux. Il se doit d'incarner l'ensemble de ses citoyens et d'éviter les soulèvements religieux d'où ce choix hétérodoxe.

❖ Politique et organisations sociales

Depuis 1960, la nation a une législation étatique qui organise les droits et les devoirs de chaque citoyen. Néanmoins, l'organisation sociale du pays s'appuie sur les traditions sociales de chaque région, ce qui constitue un certain fédéralisme et par là-même une diversité dans les sociétés camerounaises.

La population du Nord non Peule possède une structure sociale infra-étatique non ostentatoire qui se fonde sur la cohésion des groupements de villages et des alliances familiales. Les Foulbé (ou Peuls) ont en revanche une structure sociale plus visible : le lamidat (Kpwang, p.37 et s.). Le *lamido* (chef) est secondé par le *fada*, un ensemble de notables ayant chacun un titre et une fonction précise. Contrairement à ses conseillers qui peuvent provenir de minorités, le lamido est obligatoirement Peul.

Dans l'Ouest du pays, les populations sont d'origine bantoue : Bamilékés, Bamoum, Tikar et Sawa. Les Sawa vivent sur la côte camerounaise. Les autres groupes vivent sur l'Adamaoua, dans les Grassfields. Ils ont prospéré grâce au commerce transatlantique. L'histoire et les coutumes de ces groupes socioculturels sont mal connues avant le XVIIIe siècle. Néanmoins, il semble que le commerce triangulaire ait été un bouleversement majeur tant au niveau culturel que social. Depuis le XVIIIe siècle, ces peuples sont organisés en *gung*[7] où la hiérarchie sociale est très marquée. Chaque *gung* possède un chef suprême, le *fon*, qui administre de nombreux aspects de la vie politique, sociale et religieuse des habitants d'une chefferie.

Le Sud est peuplé essentiellement par les Bétis-Fang et les Pygmées Baka. Comme tout peuple Bantou, les Fang ont une organisation sociale clanique. Les Pygmées ont une organisation s'appuyant sur le système de parenté et de classe d'âge. Le conseil des Anciens y fait figure d'autorité.

[7] Que l'on traduit souvent par chefferie même si des critiques ont été émises : voir notamment J. P. Notué, 2005, *Baham*, p. 19.

Concernant la succession patrimoniale, le Cameroun possède trois systèmes différents. Dans la plupart des cultures camerounaises comme dans la plupart des régions d'Afrique et du monde, la filiation est patrilinéaire. Néanmoins, on trouve des systèmes matrilinéaires comme chez les Kom du Grassland (cf. J. C. Barbier, 1985, p.190) ou chez les Pérè du Nord (cf. C. H. Pradelles de Latour, 2005). Parfois, matriarcat et patriarcat se mêlent pour former des règles successorales particulières : les Dii de l'Adamaoua (cf. J.-C. Muller, 2009*)* et les Tikar du Grassland (cf. article de M. Annaud, 2000) sont des exemples de ces règles mixtes.

Ainsi, le Cameroun présente de nombreux systèmes sociaux. Il est à noter que du point de la filiation, les règles ne sont pas en rapport même étroit, avec la géographie des lieux : dans un même écosystème, on peut retrouver des populations ayant un système matrilinéaire, tandis que d'autres auront un système patrilinéaire voire mixte. Il est probable que les mouvements migratoires au cours des siècles précédents dus à des conflits ou des alliances comme les mariages ou les accords commerciaux aient eu une forte incidence sur l'hétérogénéité des systèmes sociaux dans un biotope donné[8].

❖ Pratiques culturelles

Nous l'avons vu, si l'environnement a une influence indéniable sur le mode de vie de ses habitants, cultivateurs et éleveurs au Nord, mineurs, bûcherons et ouvriers du bois pour le plateau sud, pêcheurs et commerçants pour le littoral…, la religion et l'organisation politique et sociale ne sont pas directement liées à un milieu géographique et climatique. Il en va de même pour les pratiques culturelles. Celles-ci dépendent de nombreux facteurs : environnemental, religieux, social, historique, mais aussi du sens esthétique d'une société et de l'individu qui est créateur.

▪ Architecture

Les domaines où peuvent s'exprimer une sensibilité artistique sont nombreux. Le développement d'un domaine s'exerce en fonction du mode de vie du créateur (et donc de son milieu). Par exemple, un individu vivant du pastoralisme aura tendance à moins s'intéresser au domaine architectural qu'un sédentaire vivant dans un milieu peu favorable climatiquement. Dans ces conditions, il est cohérent que peu de peuples au Cameroun aient

[8] Voir infra « histoire du Cameroun ».

investi dans l'architecture. Seules deux régions ont développé un art architectural typique : le Grassland et la région montagneuse septentrionale du pays.

- Région Mandara (partie septentrionale du Cameroun)

Les habitants du massif montagneux Mandara excellent dans l'art des *saré*. Ces structures architecturales sont constituées de cases rondes et de greniers ceints d'une fortification en pierre et glaise (Figure 11). Ce type de construction montre l'importance de l'agriculture dans cette région, grâce à la présence des greniers. Ceux-ci sont d'ailleurs souvent ornés de motifs géométriques colorés (cf. C. Seignobos, F. Lafarge, 1982).

De nombreux peuples Sahéliens ont développé un art des greniers et des concessions, le cas le plus célèbre étant celui des Dogons au Mali. Or, ces cultures ont un mode de vie très semblable : population vivant principalement de l'agriculture, avec un relief d'altitude, un climat tropical avec une saison humide courte, une religion locale complexe où l'eau joue un rôle primordial, une alimentation basée sur les récoltes, ainsi qu'une organisation politique peu centralisée. Elles ont pour voisins des plaines les conquérants Peuls qui les ont traités pareillement dans le passé, les considérant comme un réservoir d'esclaves[9]. Toutefois, chaque peuple d'Afrique développe son propre style avec une ornementation et des formes spécifiques. Les Dogons créent des greniers de forme quadrangulaire avec des gravures sur les parties en bois (volets et serrures), alors que les peuples du Mandara ont des greniers de base circulaire et les ornementations sont majoritairement des peintures et des modelages sur les murs.

Les fouilles archéologiques menées dans les zones refuges du Sahara ont aussi révélé des concessions similaires abandonnées suite à l'aridification de la zone Saharienne (voir travaux de l'UMR 7041, archéologie des zones refuges en Afrique). Il semble que ce type d'architecture constitué de concessions avec grenier en pierre sèche, terre crue et paille soit profondément lié au climat et au mode de vie de ses habitants. Il témoigne d'un écosystème présentant une alternance de périodes sèches et humides et d'une population sédentaire pratiquant l'agriculture.

[9] D'où une appellation commune péjorative de « Kirdi » ou « Habbé » pour ces populations, souvent réutilisée par les textes Européens.

o Région du Grassland

Les habitants du Grassland sont reconnus internationalement pour leur maison de chef (*bung die*) présentant une terrasse en façade avec des poteaux monoxyles sculptés (Figure 14). Dans ce cas, l'architecture est une expression de la place accordée au fon, chef politique et religieux, au sein de cette société très hiérarchisée. L'art architectural, outre sa fonction de délimiter un lieu pour une activité spécifique, sert à montrer la magnificence du *fon* et par extension, de la chefferie tout entière[10].

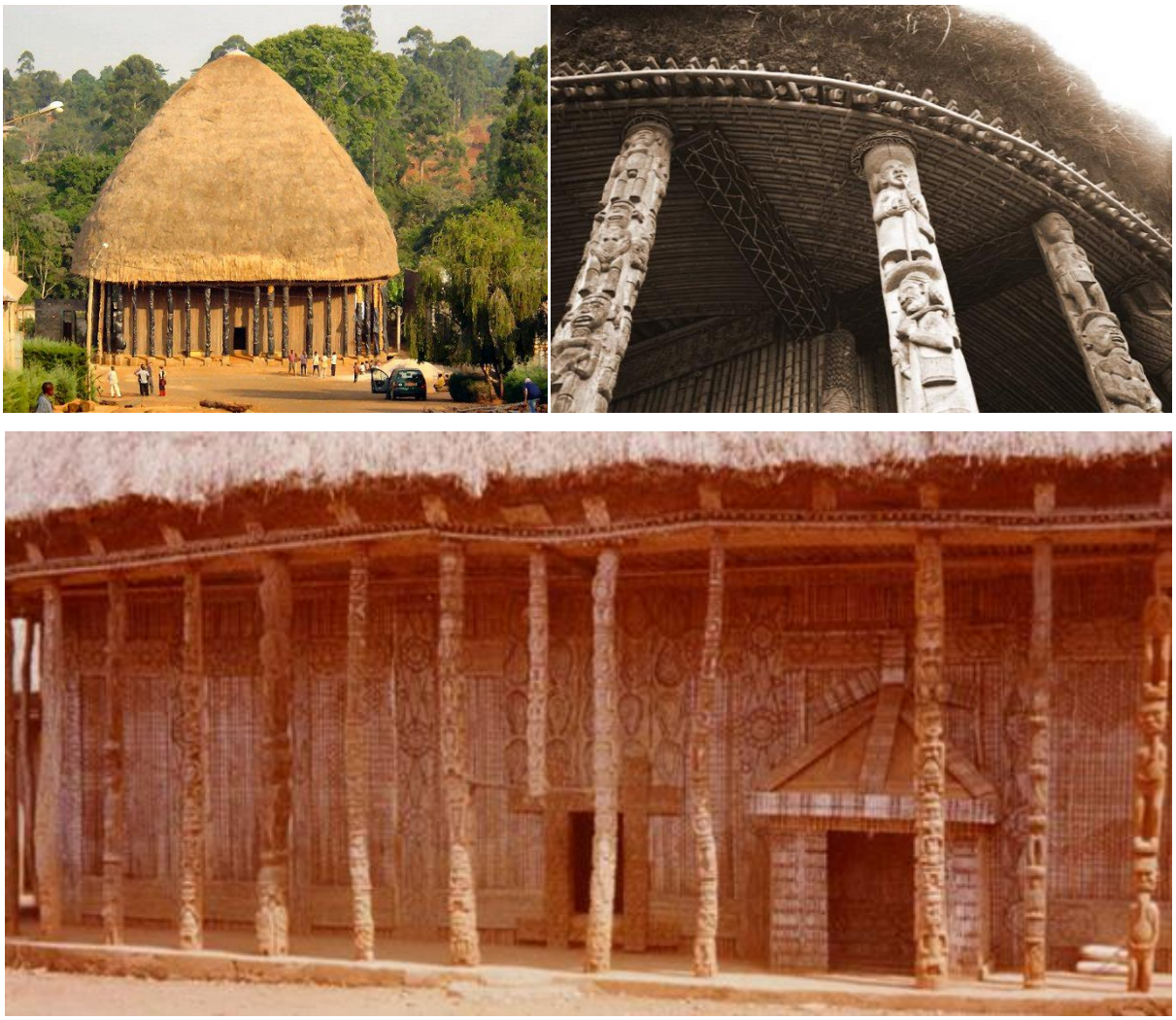


Figure 14: Bung dié du Grassland avec des détails de piliers sculptés

[10] Pour plus d'information, consulter le mémoire de master 2 de Valérie de Galembert (2012) sur les *piliers sculptés du Cameroun occidental,* Université Paris 1.

Les matériaux de construction des *Bung dié* témoignent d'une architecture adaptée à son écosystème. Le toit est en chaume, obtenu par l'assèchement des herbes hautes si présentes dans cette région qu'elles en ont donné le nom (Grassland ou Grassfields). Les piliers sculptés sont créés à partir de fût d'essences locales taillés et gravés de figurations anthropomorphes. Des panneaux de bois aux motifs géométriques ornent les murs de la façade de ce grand bâtiment.

L'*horror vacui* des ornementations ainsi que le choix de répartition iconographique sont des choix non dictés par l'environnement mais par un goût esthétique et des références symboliques spécifiques aux populations Bamiléké et Bamoun. D'après Dominique Malaquais, le *bung dié* orné tel que nous le connaissons daterait du siècle dernier (D. Malaquais, 2002, p.345). Les poteaux sculptés montrent également une maîtrise des techniques artistiques sculpturales dans cette région, comme dans d'autres parties du Cameroun.

- ### Sculpture et modelage

Du fait de l'omniprésence d'arbres dans une majeure partie du pays, la sculpture sur bois est abondamment pratiquée dans l'ouest et sur le plateau sud-Camerounais. Les objets en bois taillé de la région méridionale du pays ont des affinités stylistiques avec celles des peuples vivant le long du fleuve Congo.

La partie septentrionale du pays au climat plus aride et à la végétation moins dense est moins célèbre pour ses sculptures que pour ses modelages, qu'ils soient d'argile ou en métal. La maîtrise du modelage est attestée depuis plusieurs siècles dans cette région comme le montrent les vestiges archéologiques mis au jour, en particulier dans les sites étiquetés « Sao ».

- ### Poterie, vannerie et autres arts appliqués

A travers l'architecture et le modelage, l'utilisation de l'argile et des fibres végétales séchées a été évoquée. Ces matériaux sont également traités seuls, en poterie et en vannerie par l'ensemble des peuples du Cameroun.

Le tissage textile, proche techniquement de la vannerie, est aussi pratiqué. Le *ndop (cf.* Figure 15), appelé ainsi par métonymie, est un tissu réalisé dans les environs de Ndop, dans le Grassland. Il est traditionnellement utilisé par les Fon mais est aussi actuellement un article

commercial estimé à l'international. Il est réalisé à partir de bandes de coton[11] tissées cousues entre elles. L'artiste dessine alors à l'encre végétale les motifs qui vont figurer sur le tissu. Ceux-ci sont brodés avec des fibres végétales de raphia puis trempés dans une teinture indigo. Les fibres ayant servi de cache sont alors ôtées, laissant apparaître les motifs en manque blancs.



Figure 15: ndop (détail)

Outre ses tissus, le Cameroun est connu pour son travail perlé qui sera étudié plus en détail dans les chapitres suivants de cette thèse.

- Peintures et gravures sur roche

Bidzar, situé au nord du pays entre Garoua et Maroua, recèle des gravures rupestres inscrites sur la liste indicative du patrimoine de l'UNESCO. Elles sont réalisées sur du marbre cipolin, une roche assez tendre avec des effets d'hétérochromie blancs, bleus, verts, roses et jaunes. Les motifs gravés sur la roche sont majoritairement des cercles, mais il existe aussi quelques autres formes géométriques ou schématiques. Elles ont été décrites pour la première fois dans les écrits de l'administrateur colonial Buisson en 1933 et Alain Marliac y a consacré sa thèse de troisième cycle en 1978 intitulée *Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun septentrional*.

[11] Rappelons que le coton est cultivé à grande échelle dans la partie septentrionale du pays.

Les peintures rupestres semblent être également présentes au Cameroun, notamment dans le Nord (cf. Gauthier, 1993) mais ont fait l'objet de peu de publications en comparaison avec les peintures rupestres des sites des pays voisins comme l'Ennedi au Tchad ou la zone de Toulou en République Centrafricaine. Il est probable que la qualité esthétique des peintures rupestres répertoriées à ce jour explique cette disparité.

En conclusion, si l'environnement a une incidence sur les créations artistiques, cette influence sur l'art n'est que partielle. L'originalité des productions est liée aussi à l'histoire du peuplement. Il convient donc de se pencher sur la chronologie de cet espace.

HISTOIRE DU CAMEROUN : DE LA DIVERSITE A L'UNITE

A l'instar des autres pays d'Afrique, le Cameroun est une entité récente. La création du pays dans ses limites géographiques actuelles date du 1er octobre 1961[12]. L'Etat a donc une cinquantaine d'années. Comme la majorité des pays du continent, le Cameroun a un passé mal connu ; les périodes les plus récentes, à savoir la période coloniale et l'indépendance, sont les plus documentées.

❖ Une volonté d'unification : de 1884 à nos jours

La volonté d'unification du territoire a commencé avec la création du Kamerun. Auparavant, le territoire était morcelé en une centaine de groupes différents (Owana, 1973, p.17). En 1868, un marchand de Hambourg s'installa près de Douala et y créa un comptoir commercial. On y commerçait de l'ivoire et de l'huile de palme. Face aux profits générés par ce nouveau comptoir, l'Allemagne décida d'étendre sa zone d'influence sur ces contrées. Le 12 juillet 1884, Gustav Nachtigal, mandaté par le chancelier allemand Otto von Bismarck, conclut un traité avec les rois Bell et Akwa. Cet accord international instituait un protectorat allemand sur ces deux territoires qui, unifiés, formaient le Kamerun. De 1884 à 1916, le Kamerun ne cesse de s'étendre. Son expansion se fait majoritairement par la force et seuls les chefferies Douala et le royaume Bamoun (par l'intermédiaire du sultan Njoya) seront annexés au Kamerun par négociation. Le sud forestier est conquis en 1887, avec la prise de Kribi le 15 octobre. L'extension vers le nord est plus lente, puisque l'Adamaoua est inclus au Kamerun en 1899 et les rives du lac Tchad en 1902. L'est du pays est pacifié en 1907. Le coup d'Agadir de

[12] Date correspondant à l'indépendance et à la réunification de la partie sud du Cameroun britannique au pays.

1911 permet la création du Neukamerun, une partie des terres de l'Afrique équatoriale française étant cédées à l'Allemagne. Le Cameroun comprend alors une partie de l'actuel Tchad, du Nigéria, de la Centrafrique, du Congo et du Gabon. Le Kamerun et le Neukamerun réunis forment alors un vaste espace en Afrique Centrale, plus grand que l'actuel Cameroun. Suite à la défaite des Allemands lors de la première guerre mondiale, le Kamerun allemand disparaît au profit d'une tutelle française et d'une tutelle britannique, ce qui de fait, sépare le pays en deux entités distinctes. Le 1er janvier 1960, le gouvernement français reconnaît le Cameroun oriental comme un Etat souverain et indépendant. En 1961, la Grande Bretagne demande par plébiscite aux Cameroons (zone sous protectorat anglais) de se rallier au Nigéria ou au Cameroun. La partie nord se rallie au Nigéria en juin alors que la partie sud se rallie au Cameroun le 1er octobre. Les frontières actuelles du Cameroun sont délimitées. De 1961 à 1972, le Cameroun est une république fédérale. Le 2 juin 1972, le pays franchit une nouvelle étape vers l'unification en devenant un Etat unitaire. La Figure 16 résume les étapes de l'unification du Cameroun, en mettant en relief les frontières changeantes de ce pays.

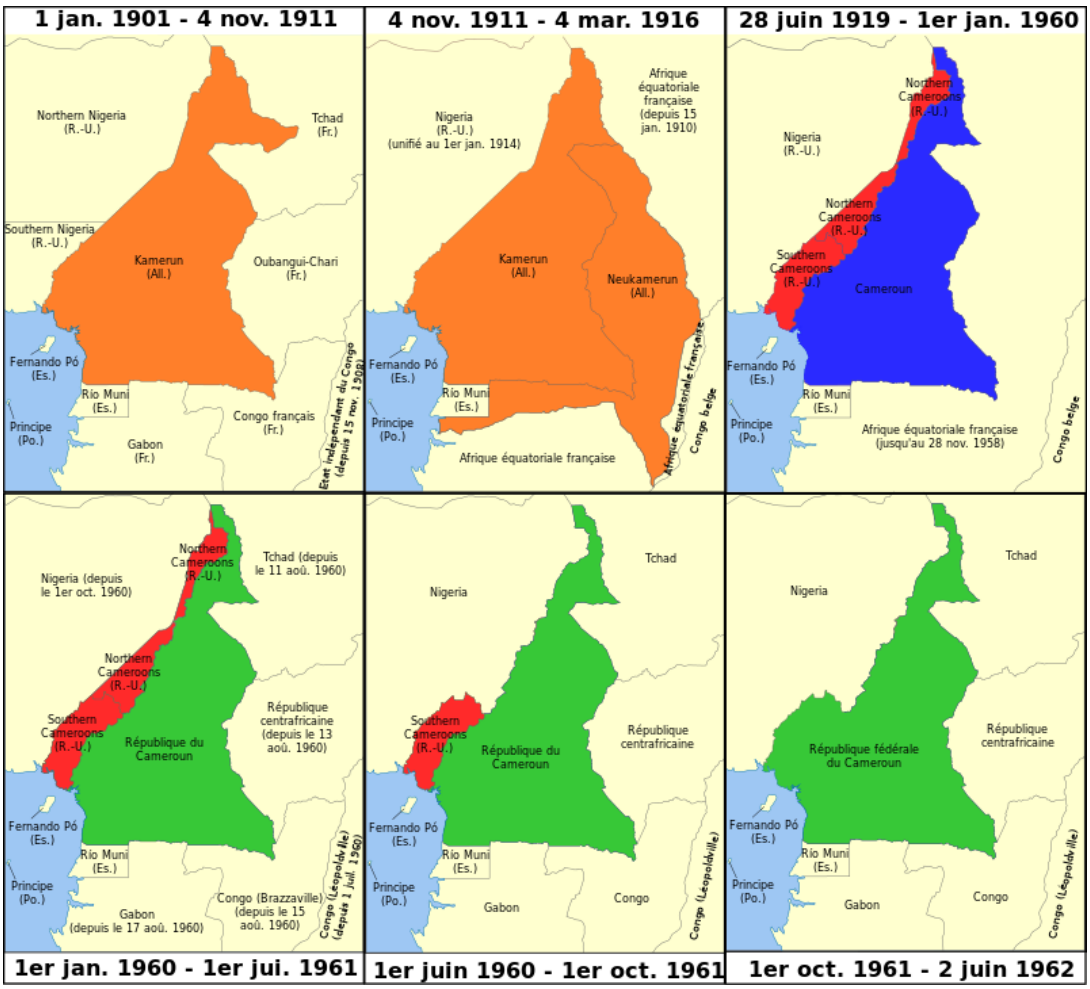


Figure 16: cartes présentant les frontières du Cameroun au XXe siècle

Les coups d'Etat successifs (1982, 1984) et les révoltes de 1987 à 1989 n'ont pas détruit cette nouvelle unité. La majorité de la population étant jeune (âge médian estimé à 18,4 ans en 2015), le sentiment d'appartenance nationale est majoritaire.

En examinant ne serait-ce que l'histoire du Cameroun au siècle précédent, il semble que se fonder sur les limites actuelles du Cameroun en excluant systématiquement les données archéologiques trouvées dans les pays limitrophes serait une erreur. C'est pourquoi le champ d'étude de cette thèse sera le Cameroun dans son acception large.

Par ailleurs, si l'on regarde en amont de la période coloniale, les diverses régions de l'actuel Cameroun ne semblaient pas être reliées par une organisation politique ou une culture unique. En effet, bien que l'histoire du Cameroun précolonial soit largement méconnue, un faisceau d'indices nous porte à affirmer l'absence de cohérence politique ou culturelle.

❖ Histoire précoloniale

Les sites archéologiques montrent une hétérogénéité dans les productions matérielles et les modes d'inhumation entre la région du Nord, celle du Grassland, et celle du sud Camerounais pour une même unité chronologique. De plus, les écrits (cartes et récits des Européens et des Arabes) confirment une division culturelle et politique.

▪ Exploitation des données archéologiques et des écrits étrangers (ou conservés à l'étranger) pour reconstituer l'histoire précoloniale récente

La période précoloniale récente bénéficie de deux sources d'informations complémentaires : historique et archéologique. La mémoire populaire est lacunaire en ce qui concerne les périodes antérieures au siècle dernier. Il est donc difficile de retracer l'histoire des régions du Cameroun par ce seul biais. De plus, comme tout témoignage, cette source d'information peut être partiellement erronée du fait de multiples facteurs : perte d'information lors de la transmission entre les générations, déformations du passé pour paraître plus glorieux ou correspondre à une mentalité actuelle. La présence de sources archéologiques et historiques permet d'éviter certains de ces écueils, même si chaque source doit être recoupée par une autre pour être plus crédible.

Les cartes européennes du XVe au XVIIIe siècle montrent des territoires divisés en royaumes. Cependant, il faut comprendre le terme « royaume » comme unité spatiale et non

comme organisation monarchique. Ces cartes anciennes sont difficiles à interpréter notamment en ce qui concerne les régions situées à l'intérieur des terres. Le tracé n'est pas toujours précis, et la sphère d'influence d'un royaume est variable d'une publication à une autre. Par ailleurs, les toponymes ont souvent changé, ce qui constitue un obstacle à la pleine lisibilité de ces documents géographiques.

La façade maritime du Cameroun est facilement identifiable sur les cartes grâce à l'île de Fernando Po aujourd'hui appelée île de Bioko qui lui fait face (cf. carte 1 et annexe A). La mangrove est bien figurée sur ces cartes avec la présence d'une multitude de petits cours d'eau, dont un est toujours nommé : le rio de Camarones aussi nommé Camaroes, Camarone, Camaroel selon les cartes. C'est par cet estuaire que le navigateur portugais Fernando Po découvrit la côte orientale du Golfe de Guinée en 1472. Outre cette référence historique, le rio de Camarones est indiqué car il délimite, pour la grande majorité des cartographes du XVIe au XVIIIe siècle, la frontière orientale du royaume du Bénin.

Le rio de Camarones est clairement identifiable même s'il ne porte plus le même nom depuis l'annexion allemande en 1884. Camaroes signifie en portugais « crevettes » et ce nom a été attribué au fleuve car son embouchure contenait une telle quantité de crevettes que l'eau en devenait frémissante. Or, ce phénomène biologique est encore actuellement observable vers Douala, dans l'estuaire du Wouri à raison d'une fois tous les trois à cinq ans. Cette association entre le Wouri et le rio de Camarones est confirmée par la mémoire collective locale, le terme ayant été encore usité officieusement après 1884.

Ainsi une partie du Cameroun appartenait à la sphère d'influence de Bénin (ou Edo), ville située dans l'actuel Nigéria.

- Le royaume du Bénin

Le royaume du Bénin est un vaste espace dont les frontières semblent légèrement varier au gré des époques et des géographes (cf. cartes en annexe A). La carte de Sanuto Livio datée du XVIe siècle semble la seule à placer le royaume de Bénin aussi bas en latitude[13], jouxtant la frontière nord du royaume de Manicongo. En revanche, le royaume de Bitum,

[13] Excepté la carte de Vaugondy 1778 qui présente un royaume étendu en latitude, réparti sur toute la partie orientale du golfe de Guinée

borné à l'est par le rio Camerones et à l'ouest par le rio do Lago, a le même territoire que le royaume du Bénin selon Hondius (XVIIe siècle), Guiljelmus Blaeu (c. 1640) et Pieter Goos (1666).

Si la frontière orientale fait presque consensus, il n'en est pas de même pour la frontière occidentale. Cornelis Danckert la place au niveau de la côte des palmiers « C. aas palmas » dans sa carte de 1670. Le Bénin serait alors un véritable empire s'étendant jusqu'à l'actuelle frontière entre le Libéria et la Côte d'Ivoire ! A l'inverse, les cartes de Benjamin Wright (1600) ou d'Ortelius (1570) montrent une limite orientale proche de la ville, au niveau du cap Fermosa. On peut expliquer ces différences par de multiples raisons : d'abord, les frontières d'un "royaume" peuvent évoluer au fil des siècles ; ensuite, les cartes comprennent des approximations géographiques (voir notamment le Niger qui prend sa source au niveau du lac Tchad et se déverse dans l'océan atlantique au niveau du Sénégal) mais aussi parce que le terme de royaume est ambigu et n'a pas la même signification pour tous les auteurs. Dans le cas de la carte de Danckert, il est probable qu'il comprenne le terme royaume au sens de territoire à forts échanges, notamment commerciaux. Au contraire, un petit territoire peut faire référence à une unité politique, et non à une sphère d'influence commerciale et culturelle. Dans la définition la plus large, le royaume du Bénin inclut le royaume d'Adra, qui implosera au cours du XVIIe siècle en plusieurs identités dont le royaume de Juda aussi écrit Ouidah et le royaume d'Abomey ou Dahomey. Or, ces deux royaumes sont rivaux : l'apogée de l'un correspond au déclin de l'autre[14], de nombreuses guerres ont été menées, et les populations sont clairement distinctes : l'Adra étant composée majoritairement de Yorubas alors que le royaume du Bénin est constitué d'une multitude de peuples. De surcroît, leur politique envers les Européens n'est pas la même : le royaume d'Adra puis le Dahomey se concentrera sur le commerce des esclaves, alors que le royaume du Bénin commercialisera majoritairement de l'huile de palme, des ivoires, des peaux de panthère, du poivre et des accoris[15]. En revanche, il existe une forte interaction culturelle : les rites religieux sont similaires, et des échanges artistiques ont lieu tout particulièrement entre la ville de Bénin et celle d'Ifé, ville yoruba.

[14] Le royaume Dahomey, héritier du royaume d'Ardra, atteint son apogée au XVIIIe siècle, période de déclin notoire du royaume du Bénin ; au XIXe siècle, le royaume de Bénin reprend son essor alors que le royaume de Dahomey décline.

[15] Sorte de perle dont un chapitre lui sera consacré dans cette thèse.

Les textes des Européens mentionnent la richesse du pays et de sa la capitale, appelée Bénin, Edo, ou Oedo. L'abbé Prévost, se référant à Nyendal, fait éloge de la qualité de vie de ces habitants dans *Histoire générale des voyages* :

> « Le roi, les grands & les gouverneurs des provinces, font subsister les pauvres dans les villes de leur demeure, emploient à divers exercices ceux que leur âge & leur santé rendent propres au travail, & nourrissent gratuitement les vieillards & les malades. Aussi ne voit-on pas de mendiants dans le pays. »
>
> (Green, Deleyre et Prévost, 1747, vol.15, p. 170).

Mais la splendeur de la ville dont les auteurs du XVIe et du XVIIe siècle ont fait l'éloge est remise en cause au début du XVIIIe siècle. Bosman qui, contrairement à Olfert Dapper, a effectué des voyages en Afrique et ne s'est pas fondé sur les anciens témoignages, écrit en 1705 :

> « Vous m'avez ordonné de vous faire la description de la ville de Bénin, en cas où j'eusse l'occasion d'y aller. Je l'ai vue deux fois & je vous la présenterai dans l'état où elle est présentement, & vous jugerez si ce que le Sieur Dapper en a dit est conforme ou non. Le village de Bénin (car il ne mérite pas d'être appelé ville, dans l'état où il est) qui est le lieu de la résidence des rois & donne le nom à tout le pays & à la rivière (…) a pour le moins quatre lieues d'étendue. On y voit des rues fort longues et fort larges où l'on tient des marchés deux fois le jour, & où l'on vend des vaches, du coton, des dents d'éléphant, des marchandises d'Europe & tout ce que l'on peut trouver dans le pays. Le village a été très bien bâti ci-devant, lorsqu'il était fort peuplé, ce que l'on peut voir par les maisons demi-ruinées qui y sont encore ; mais présentement les maisons sont fort éloignées les unes des autres. »
>
> (Bosman, 1705, p. 490)

Par cette description, il est évident que la population dans la capitale a fortement diminué et ne possède plus la trésorerie suffisante pour entretenir la ville qui se décrépit. La raison du déclin du royaume du Bénin au XVIIIe siècle n'est pas entièrement connue. Néanmoins elle coïncide avec l'expansion d'un royaume Yoruba, « le grand Ardra » selon Bosman, société guerrière qui s'est enrichie grâce au commerce des esclaves avec les Européens.

Le royaume de Bénin reprendra de son lustre grâce à l'abolition de l'esclavage entraînant le déclin du royaume voisin, et au développement de la demande d'huile de palme, denrée commercialisée par ce royaume. En 1897, le royaume de Bénin entre en guerre contre les Britanniques, et le roi (Oba) est contraint de se retrancher au Calabar, région frontalière entre le Cameroun et le Nigéria. La défaite contre le Royaume-Uni sonne la fin de l'indépendance du royaume de Bénin.

Cet ancien territoire a fait l'objet de fouilles programmées au courant du XXe siècle, cependant les sites mis au jour concernent aussi des périodes antérieures au royaume du Bénin. Les artefacts associés au royaume de Bénin sont principalement issus du pillage de la capitale en 1897. L'exposition internationale « Bénin, cinq siècles d'art royal » produite par le musée ethnologique de Vienne et exposé notamment au musée du quai Branly en 2007-2008, a rassemblé de nombreux objets issus de ce sac et dispersés dans les musées européens. Elle atteste d'un art de cour raffiné avec une grande maîtrise des bronzes et de l'ivoire ainsi qu'une profusion de perles, majoritairement en corail rouge. L'analyse iconographique montre un intérêt prédominant pour les portraits anthropomorphes parés de perles. Ces personnages sont identifiés comme des personnes de la cour, de la famille royale aux serviteurs de la garde armée de sabres et de fusils, ou des musiciens identifiés grâce à leurs instruments. Les représentations animales sont nettement plus rares et limitées à quelques espèces : léopards, béliers, silures, crocodiles, serpents, éléphants, oiseaux et gastéropodes. Ces animaux ont une forte connotation symbolique et sont réputés nobles. Les représentations purement abstraites sont inexistantes et les végétaux, rares, ne sont pas figurés indépendamment de représentation humaine ou faunique. L'analyse physico-chimique des bronzes a permis de révéler une évolution dans leur composition : d'un alliage de cuivre et d'étain avec une faible teneur en étain pour les objets les plus anciens, de faux « bronzes » sont réalisés dès le milieu du XVe siècle avec du laiton, alliage de cuivre et de zinc, à forte teneur en zinc comprise entre 10 et 30% selon les époques.

Les fouilles dans la capitale du royaume ont été réalisées par Graham Connah. La ville d'Edo est antérieure au royaume puisque l'on trouve dans les phases antérieures au XVe siècle un amoncellement de murs linéaires et de terrasses dans les périodes les plus anciennes et un système défensif constitué d'une enceinte extérieure datée du XIIIe siècle. Cette dernière donnée est corroborée par la tradition orale qui attribue ces fortifications à l'Oba Oguola

ayant régné à la fin XIIIe siècle. Ainsi d'après les données fournies par les fouilles de Graham Connah, la ville d'Edo aurait préexisté à l'instauration du royaume de Bénin, que les traditions orales et l'analyse des objets pillés en 1897 situent vers le XVe siècle. Les murailles d'enceinte montrent une ville opulente et ce, dès le XIIIe siècle. Les autres sites archéologiques de ce territoire ont fourni un matériel abondant qui présente des ressemblances avec les objets du royaume de Bénin, mais aussi de nombreux points de divergences. Igbo-Ukwu compte parmi les sites archéologiques les plus remarquables de cette aire. Le lieu est composé de trois ensembles, à vocation funéraire et cultuelle, dans un contexte urbain. Le recoupement des datations ^{14}C effectuées par Thustan Shaw situe l'exploitation du site entre le IXe et le XIe siècle[16]. Les objets mis au jour sont précieux et raffinés, ce qui indique que la personne inhumée était de haut rang. Près de huit cent objets en bronze ont été exhumés. La composition du bronze diffère sensiblement des bronzes de Bénin : l'alliage est constitué majoritairement de cuivre mêlé à de l'étain et du plomb à quantités égales (cf. T. Shaw, 1977, *Unearthing Igbo-Ukwu*, pp. 24-25). Or, le plomb ne se retrouve pas dans les bronzes anciens du royaume de Bénin (cf. analyses métallurgiques de têtes commémoratives de Berlin, in *Bénin, cinq siècles d'art royal* p.188). En revanche, les objets en bronze montrent la même maîtrise du moulage[17] et certains éléments iconographiques sont communs. Les têtes d'éléphants, les léopards, les béliers, les poissons, les serpents, les oiseaux et les gastéropodes sont des motifs récurrents dans l'art d'Igbo Ukwu. Mais, contrairement à l'art du Bénin, le bestiaire est élargi comprenant des représentations de chevaux, de divers insectes et du pangolin, les figurations humaines sont nettement moins importantes, les motifs géométriques sinueux et les représentations florales sont plus fréquents. D'un point de vue stylistique, les ornementations sont fines, complexes et très nombreuses. Les espaces non ornés sont rares voire inexistants. Généralement, des perles régulières courtes en verre sont incluses dans les objets ou sont figurées. Outre les perles, les cloches sont également très fréquentes. Or ces éléments sont récurrents dans les zones occidentales du Cameroun et le long de la frontière avec le Nigéria. Par ailleurs, les bronzes fabriqués dans les massifs camerounais et le long de la rivière Cross ont une composition similaire à ceux d'Igbo Ukwu d'après Nancy Christine Neaher (1979, p.43).

[16] Estimation la plus probable.
[17] Cire perdue ou moulage en latex.

- Biafra

La partie est et sud du Cameroun à partir de Douala semble faire partie d'une autre sphère d'influence. Selon les cartes anciennes, il y aurait un royaume nommé Biafra parfois Belafra, Biafa, Biafara ou Biafar, situé à l'intérieur des terres à l'est du royaume de Bénin qui lui aussi a des frontières mal définies. Les données écrites sont particulièrement discordantes non seulement en ce qui concerne les limites de cet « Etat » mais aussi son influence géopolitique. Généralement, les auteurs admettent leur ignorance sur cette partie du territoire, comme Nicolas Léger Moutard.

> « Enfin vient le royaume de Biafara, le plus peuplé & le plus puissant de toute la Nigritie, si l'on excepte ceux de Bénin, de Tombut, de Mandingue & de Jalof ; les bornes sont Dauma et une partie de Gaoga à l'ouest, Bito & Temiam au nord, Madra à l'est & au sud[18] le désert de Seth qui le sépare de Bénin. C'est tout ce que l'on en sait. Les Modernes connaissent si peu cette partie intérieure de l'Afrique, que nous n'avons pu qu'indiquer la situation des pays avec toute la précision qui nous a été possible, en comparant les cartes modernes avec les descriptions de Léon Africain & de Marmol. »
>
> (*Histoire universelle*, 1766, vol. 26, p.122)

Cette description succincte est une des plus longues concernant le royaume de Biafara. Généralement, il est invoqué incidemment. Les informations éparses donnent l'image d'un royaume plus ou moins vaste situé à l'est ou au sud du royaume de Bénin avec une capitale mal bâtie située sur les rives du fleuve à l'intérieur des terres [19]; les gens y sont barbares dans leurs coutumes rituelles[20].

[18] Il faut comprendre au nord et non au sud, comme le montre la suite du texte « directement au sud du royaume de Biafara est le désert de Seth » ainsi que la carte.

[19] Abraham du Bois, 1736, *la géographie moderne, naturelle historique & politique* p.753 : « Biafara est un grand royaume, dont le roi est fort puissant, qui a pour tributaires les rois de Maccoco, & de Gabon. L'air y est fort chaud, & le terrain fort fertile. Il s'y trouve beaucoup de forêts. Biafara la capitale est une petite ville mal bâtie, située sur une rivière qu'on appelle dos Camerones. »

[20] Louis Moreri, 1759, *le grand dictionnaire historique*…, p. 266 : « ceux de Biafara sont forts barbares, s'adonnent aux sortilèges et sacrifient quelques fois leurs enfants aux démons » et dans l'article « sacrifices » du *grand vocabulaire françois* de 1773, p. 738 : « les habitants de Biafara sur la côte occidentale de l'Afrique, sacrifient leurs propres enfants au démon. »

Le portrait de cet Etat africain est si flou, lacunaire et caricatural que Vincent Hiribarren (2007) dans sa première partie de mémoire ainsi qu'Athanase Bopda (2001) dans un article paru dans les *cahiers de géographie du Québec* (p.460) ont conclu à une totale fictivité de ce royaume.

L'insuffisance de recherches archéologiques approfondies dans la partie orientale et méridionale du Cameroun ne permet pas d'affirmer une quelconque unité ou sphère d'influence. Néanmoins, l'argument avancé par Athanase Bopda concernant la construction d'un pays aux délimitations proches du *GrossKamerun* pour légitimer celui-ci est anachronique, les cartes présentant un royaume de Biafara étant antérieures à la volonté de créer une colonie allemande. Pour Vincent Hiribarren, Biafar serait un terme utilisé pour désigner des lieux dont on ne connaît rien (p.12-23). Cette hypothèse fondée sur la récurrence du mot dans les cartes et son emplacement toujours flou, n'a pas pu être validée par une analyse étymologique du mot, celui-ci ayant disparu. Cependant, si Biafar désigne bien ce qui est inconnu, alors aucune ville ni lieu ne devrait s'appeler ainsi. Etant donné que les frontières du royaume diffèrent fortement d'une carte à l'autre mais que la capitale est toujours située de la même manière, j'ai tenté de retrouver cette fameuse capitale à partir de la description contenue dans *Histoire générale des voyages, livre XI*, p.451 :

> « Rio Camarones, que d'autres appellent Jameor ou Yamur, borde la Guinée au Sud et le royaume de Biafara au Nord. Cette rivière tombe dans l'océan par une large embouchure, qui ne la rend pas plus favorable à la navigation. Elle ne reçoit que des Brigantins & des chaloupes, & ne les reçoit pas sans difficulté. (…) Le mouillage le plus sûr est à l'entrée d'une petite rivière qui vient de l'est, nommée Manoka par les nègres, & Tandegatt par les Hollandais. Plus haut du même côté, rio Camarones reçoit une autre petite rivière, que les Hollandais appellent Monambafchagatt, sur les bords de laquelle est une ville du même nom, où les Européens font le commerce. Les montagnes d'Ambozes se présentent au Nord, & forment une longue chaîne, qui s'étend fort loin dans les terres au Nord- Nord-Est. Au dessus de Monambafchagatt est un village nommé Bafcha, et plus loin au Nord-Est, sur la rivière même de Camarones, une grande ville qui se nomme Biafara, capitale de toutes ces contrées. »

Le rio Camerones a été identifié avec certitude comme étant le fleuve Wouri. Biafara se situe donc sur le Wouri ou sur un de ses affluents majeurs en amont de son embouchure. D'après cette description, la ville devrait également se trouver sur la chaîne volcanique camerounaise de l'Adamaoua. En recoupant ces deux informations, la ville de Biafara devrait logiquement se trouver dans le Grassland. D'ailleurs, un village-chefferie situé au sud du Grassland s'appelle Batcha, ce qui rappelle le nom Bafcha, qui est situé près de Fibi, affluent de Makombe, et de Makombe, affluent du Wouri. Or, il n'existe pas de lieu dans le Grassland s'appelant « biafara ». Cela ne confirme pas nécessairement la théorie de Vincent Hiribarren, puisque la toponymie peut varier dans le temps, néanmoins il n'existe aucun argument pour l'infirmer.

La taille de ce royaume est variable et cela s'explique notamment par la représentation ou l'absence d'individualisation d'Etats vassaux comme le royaume de Mujac et de Medra, dont on ne connaît pas davantage d'information.

- Bornou, Sao & Mandara

L'extrême nord du pays, rive sud du lac Tchad, est dissocié du royaume de Bénin et de celui de Biafara. Le lac Tchad, malgré son éloignement des côtes océanes, est figuré même sur les cartographies anciennes du XVIe siècle. Il est identifié comme le lac « Borno » jusqu'au XIXe siècle[21]. Les géographes européens font relier ce grand espace d'eau douce au fleuve Niger et Sénégal, ce qui rappelle que l'intérieur des terres africaines ainsi que le tracé de ses grands fleuves étaient inexplorés jusqu'à la colonisation par les Européens. Ayant entendu parler de cette vaste étendue d'eau douce au milieu d'une contrée aride, ils ont supputé qu'un grand fleuve devait l'alimenter, et ont donc relié le fleuve Niger au lac.

Mais, hormis les détails géographiques, les Européens n'ont presque pas livré d'information ancienne sur ce territoire. En revanche, les sources arabes apportent des renseignements sur l'organisation sociale de cette région, puisqu'un commerce est attesté entre le Maghreb et les alentours du lac Tchad sur plusieurs siècles. La correspondance entre

[21] Les termes « Tsaad » ou « Tchad » sont utilisés depuis le XIXe siècle suite aux expéditions d'Hugh Clapperton et Dixon Denham en 1820 chargées d'explorer l'intérieur de l'Afrique ; le terme « Wangarah » fut popularisé par James Rennell et Mungo Park dans leur ouvrage *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique fait en 1795, 1796 et 1797* édité en 1799 mais fut abandonné au fur et à mesure que le terme « Tchad » se diffusa.

l'Etat de Bornou et celui du Touat situé dans l'actuelle Algérie a pu être partiellement conservée. Elle a été traduite et publiée en français dans l'ouvrage de Joseph M. Cuoq. Ces lettres sont très courtes si l'on écarte les formules de politesse ; cependant, malgré leur concision, elles sont riches d'information. Le royaume de Bornou est de confession musulmane. Il est allié au Touat, et ces deux sultanats ont lutté contre les So ou Sao, qui ne sont ni Musulmans, ni Chrétiens, ni Juifs. La défaite face aux So ayant tué le sultan Saghir, les relations se sont interrompues et Slimane, roi du Bornou, a tenté cent trente ans plus tard de renouer le contact en leur accordant un privilège commercial qui se traduit par l'absence de taxe.

Que commerçaient-ils ? Les lettres ne le mentionnent pas, mais Léon l'Africain signale : « Mais ce Roy-cy [Bornou] a tant fait avec les marchands de Barbarie, qu'ils y amènent des chevaux, leur donnant pour cheval quinze ou vingt efclaves en échange. » (1556, chapitre VII, p. 347). Ce passage confirme l'hypothèse d'une alliance entre les deux entités puisque les Berbères vendent au royaume de Bornou une ressource stratégique militaire : les chevaux servant à faire des razzias. Le royaume de Bornou les achète avec le tribut des razzias : les esclaves. Ces marchandises indiquent aussi que le Bornou était un Etat guerrier. Il a entretenu par ailleurs des relations diplomatiques avec les peuples de l'actuelle Tunisie au XIIIe siècle (voir le *Kitab al Ibar*) ainsi qu'avec l'Egypte (voir l'ouvrage encyclopédique d'Al Kalkashandi *Subh al- a'sha fi sinaat al insha* écrit en 1387, tome V chapitre 3). Ce même auteur évoque deux villes du royaume, Kutniski et à l'ouest à un jour de marche la capitale Kaka. Ahmad al Makrizi, historien égyptien ayant vécu entre 1364 et 1442, dresse l'historique des sultans du Bornou à partir des correspondances gardées en Egypte. Cet historique est repris et résumé dans le tableau 2. Cette généalogie présente des lacunes et des incohérences. Par exemple, plusieurs règnes durent plusieurs siècles ce qui est physiologiquement impossible[22]. De plus, les deux colonnes de la durée du règne et de la période ne se correspondent pas : entre Ibrahim ben Sayf et Umé ben Abd al Djalil il y a quatre siècles d'écart mais sept cent seize ans de règne !

Malgré ces éléments peu crédibles, quelques informations peuvent être tirées du document : l'analyse des noms montre un aspect arabisant, avec un mode de succession du trône héréditaire patrilinéaire. Par ailleurs, Hadjdj Ibrahim se revendique descendant de Sayf

[22] Le record de vie d'un humain est de cent-vingt-quatre ans.

ben dhi Yazan, roi Yéménite du VIe siècle. Si la filiation n'a pas pu être vérifiée, cette revendication montre un grand intérêt pour le monde arabe. La généalogie, basée sur la correspondance, indique une relation entre l'Egypte et le royaume de Kanem Bornou vieille de plusieurs siècles, au moins de la fin du VIIe siècle jusqu'en 1398, mais probablement avec des périodes d'échanges moins intenses.

Nom du sultan du Kanem Bornou	***Durée du règne***	***Période***
Sayf	20 ans	
Ibrahim ben Sayf	16 ans	Fin du VIIe siècle- début du VIIIe siècle
Dugu ben Ibrahim	250 ans	
Fune	50 ans	
Arsu		
Katuri ben Arsu	300 ans	
Ayuma ben Katuri	20 ans	
Bulu ben Ayuma	16 ans	
Arkaman ben Bulu	44 ans	
Shu ben Arkaman	4 ans	
Abd al Djalil ben Shu	4 ans	
Umé ben Abd al Djalil	12 ans	1093-1096
Hadjdj Idris, (son frère) Hadjdj Ibrahim, Da'ud ben Ibrahim, Uthman ben Idris		Hadjdj Ibrahim a vécu vers 1300.
Révolte		1397-1398

Tableau 2 : généalogie des rois du Kanem Bornou d'après Al Makrizi traduit par Joseph Cuoq

D'un point de vue archéologique, on trouve dans cette région autour du lac Tchad des éléments en verre de style égyptien et des sépultures orientées vers la Mecque dans les périodes récentes confirmant la pratique de l'Islam dans cette région.

Si l'on s'intéresse à la région située un peu plus au sud du royaume de Bornou, on remarque dans les cartes européennes un royaume Zanfara aussi appelé Mandara pour le XIXe siècle. Cet espace est antagoniste au royaume de Bornou : lorsque le Bornou s'étend, Zanfara se retranche et vice-versa. Les textes médiévaux de langue arabe appellent les peuples de cette région les So (ou Sao). Ce peuple disparu a fait l'objet d'une vaste étude anthropologique auprès de divers groupes voisins (cf. *les Sao légendaires* de Marcel Griaule). Les Sao ont tant marqué les esprits qu'ils sont considérés comme des géants aux pouvoirs surhumains (Lebeuf, 1945, p.130 et s.). Attirée par ces légendes, l'équipe de Marcel Griaule a entrepris des fouilles le long du Logone-Chari entre le Nord et l'extrême Nord du Cameroun. Des buttes anthropiques avec enceinte en pierre sèche ont été prospectées et datées diversement selon les lieux. Les buttes situées les plus au sud au niveau de l'actuel pays Fali, dans la partie méridionale des montagnes du Mandara, sont nettement plus récentes que les sites proches du lac Tchad et ne seraient pas antérieures au XVIe siècle. Léon l'Africain déclarait que le commerce entre les Berbères et les habitants du Bornou était si florissant que l'actuel roi (1556) recevait des chevaux de la part de ses homologues. Or, les barbes (Figure 17) sont des chevaux taillés pour la vitesse et l'endurance à l'effort, qualités essentielles pour les guerres et razzias. Les barbes, comme les pur-sang arabe, ont un corps fin avec une taille au garot limitée, de bons aplombs, des articulations larges et des tendons secs. Cette morphologie leur permet des accélérations supérieures à des chevaux de traits, demi-sang et chevaux de selle qui ont un gabarit plus imposant. Contrairement aux pur-sang anglais, les barbes sont dotés d'une bonne endurance et ont une génétique rustique, ce qui les rend moins sensibles aux maladies que les anglo-arabes. Les seuls endroits où l'on peut être protégé des attaques cavalières sont les lieux difficiles d'accès comme les montagnes[23] ou les zones marécageuses. Il n'y a donc rien d'étonnant à voir les Sao migrer vers le sud face à la puissance nouvelle des Bornou.

[23] Pour la même raison, les Dogon du Mali se sont réfugiés sur la falaise de Bandiagara ; la représentation des chevaux associée au pouvoir et à la guerre dans l'iconographie traditionnelle du Mali en témoigne (cf. M. Buratti, M. 2014, p.68-69).

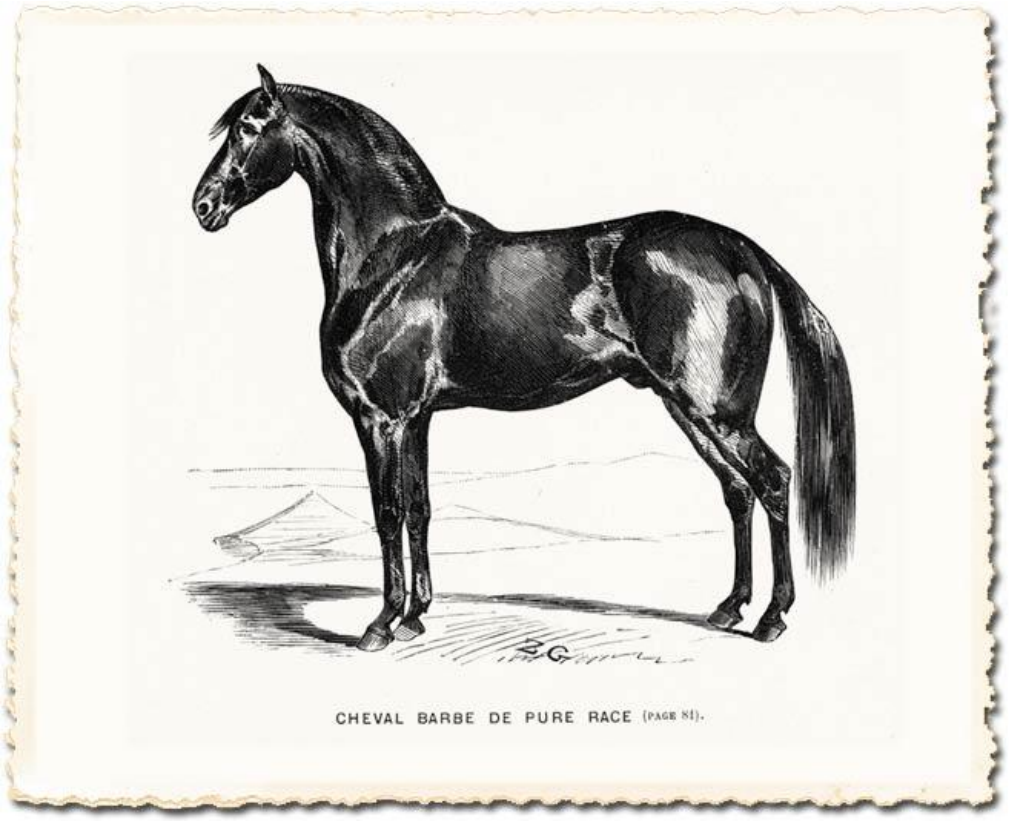


Figure 17 : Cheval barbe (dessin issu de l'ouvrage *Essai sur l'extérieur du cheval* daté de 1890).

L'archéologie a mis en évidence une désertion de la plupart des sites Sao des plaines du Nord vers le XVIe siècle, ce qui signe la fin du peuple Sao. Une partie semble avoir fui vers les monts Mandara mais l'importance des saccages et les inhumations collectives rapides montrent qu'une partie des Sao fut éradiquée.

Cette rage du royaume de Bornou face à leurs ennemis s'éclaire par le passé entre ses deux peuples, notamment la mort du Sultan Saghir par les Sao, mais aussi par leur différence religieuse. Les fréquentes allusions à Dieu dans les correspondances du royaume de Bornou montrent un fort attachement à l'Islam ou du moins au monothéisme. Or, les inhumations des sites Sao montrent que ce peuple n'était pas fortement islamisé car les squelettes n'étaient pas orientés vers la Mecque. Ainsi, en plus des intérêts vivriers du lac et des terres avoisinantes, les différences religieuses ont contribué à l'extinction de la civilisation Sao par les Bornou même si les Kotoko et les peuples Mandara ont hérité de certains aspects de cette ancienne civilisation. La tradition orale rapporte que le royaume Mandara serait fondé concomitamment à la fin des Sao, de l'union d'une reine avec un local appelé Gaya. Cependant, on retrouve des mentions de celui-ci antérieurement au XVIe siècle (cf. Figure 18).

Sur l'atlas de Fra Mauro, on remarque une petite forteresse située au nord-ouest du palude (marécage) et au sud de Mergi, qui s'appelle Mandera.

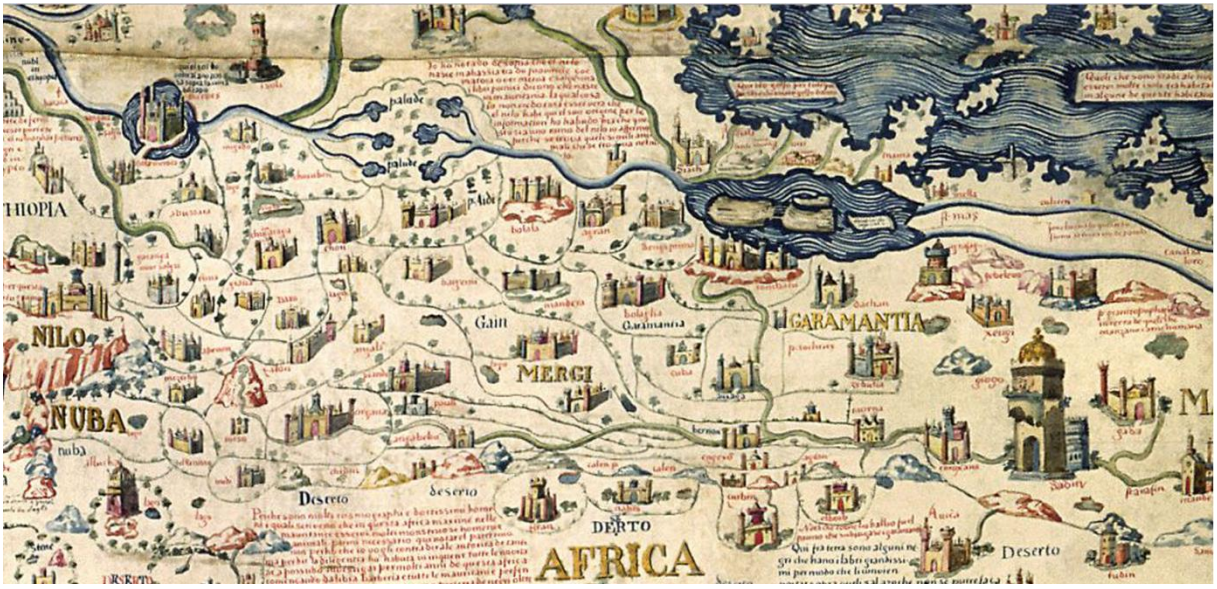


Figure 18 : détail de l'atlas de Fra Mauro présentant l'Afrique avec le sud en haut

Si l'origine du royaume Mandara demeure incertaine, en revanche on connaît bien son histoire au XIXe siècle. La thèse de Mohammadou Eldrige soutenue en 1974 et publiée en 1982 porte précisément sur ce sujet. A cette époque, le Mandara est une unité puissante qui recèle une population hétéroclite dont la majorité est musulmane mais dont les hauteurs sont habitées par des populations non musulmanes appelés par leurs congénères les Kirdi ou Kindi selon le rapport de l'expédition anglaise menée par Oudney, Denham et Clapperton[24]. Cette équipe est également passée par le royaume de Bornou qui leur avait été conseillé par le pacha de Tripoli se revendiquant un ami du souverain de Bornou. Le royaume est situé dans le pourtour du lac Tchad et est verdoyant. La tolérance religieuse envers les Chrétiens est observée et Engornou, une des villes les plus peuplées du royaume, possède un gigantesque marché où sont vendus de l'ambre, du corail et des verroteries, objets d'origine européenne[25]. Ces denrées proviennent vraisemblablement du commerce entretenu avec le Nord de l'Afrique qui communique avec l'Europe via la mer Méditerranéenne. D'ailleurs, l'amitié entre le dirigeant de Tripoli et celui du Bornou est un indice en faveur de ce trajet commercial.

[24] cf. Veneur 1824 p.76 traduisant l'extrait de correspondance publié au *Quartely review* en décembre 1823
[25] Notons l'étonnement des explorateurs britanniques qui s'aventurent dans l'intérieur de l'Afrique, une contrée inconnue des Européens…

L'expédition menée par M. Denham vers royaume de Bénin au sud montre que malgré une distance relativement courte séparant le Mandara du Calabar, cette route était peu fréquentée.

En résumé, le Cameroun précolonial récent est divisé en trois sphères d'influences distinctes qui communiquent peu entre elles :

- Le royaume de Bénin qui a de grands échanges commerciaux avec les navigateurs européens mais aussi avec le reste du golfe de Guinée
- Le Biafara dont on ne connaît pratiquement rien selon les témoignages écrits, ce qui induit que cette région n'a pas entretenu des liens intenses avec les Européens ou les Arabophones. Les échanges se développent probablement davantage avec le sud (Gabon & Congo) car les populations actuelles sont apparentées avec les populations du sud et la production artistique, en particulier celle provenant du plateau sud camerounais, est assez similaire à l'art du fleuve Congo. Les dialectes font partie du même groupe linguistique : le Bantou.
- Le Nord est composé principalement de deux entités qui s'affrontent, dont l'une, le royaume de Bornou aussi appelé empire de Kanem Bornou, a eu de grandes relations avec les régions sahéliennes, égyptiennes et maghrébines. La seconde entité semble, d'après les données archéologiques, entretenir des liens avec les populations voisines soudanaises.

Ce constat explique la diversité des cultures du Cameroun et son surnom d'Afrique miniature. Mais qu'en est-il du passé plus ancien de cette région ?

Les données archéologiques éparses permettant de reconstituer de façon lacunaire le passé ancien du Cameroun

Hormis l'inscription en grec retraçant le périple d'Hannon dont l'interprétation reste controversée, il n'existe aucun texte antérieur au VIIIe siècle ap. J. C. mentionnant cette partie du monde ou les alentours. De plus, la reconstitution est particulièrement lacunaire du fait du faible nombre de fouilles archéologiques réalisées sur l'ensemble du territoire.

- Le territoire avoisinant le lac Tchad

Les plaines inondables du Nord ont révélé de nombreux sites archéologiques anciens facilement identifiables par leur relief surélevé, parfois ceints d'une muraille. L'équipe de Jean Paul Lebeuf les a recensés sur la Figure 19.

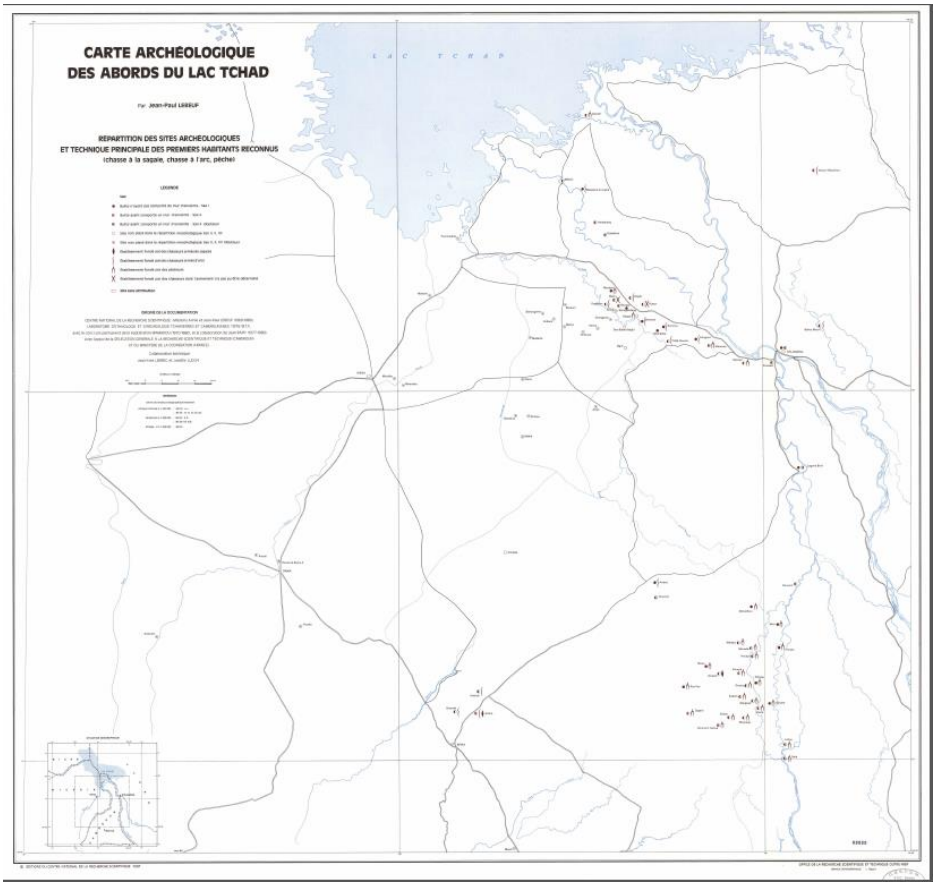


Figure 19: carte archéologique des abords du lac Tchad par Jean-Paul Lebeuf en 1981

Ces lieux ont livré un matériel archéologique spécifique, avec de nombreux objets en terre cuite modelée, notamment de grosses perles sphériques et des figurines anthropomorphes ou zoomorphes très stylisées.

Le plan d'urbanisme de ces buttes anthropiques varie selon les sites. Les tertres peuvent être de forme oblongue comme le site de Sou, circulaire comme Makari ou plus rarement triangulaire comme le site de Sao. La dimension de ces monticules anthropiques est également variable, allant de quelques centaines de mètres de diamètre à plusieurs hectares. Par exemple, le site de Mongossi mesure seulement cent cinquante mètres de diamètre alors qu'Houlouf a une superficie de près de 16 Ha. Certains de ces sites présentent des enceintes. Le mur périphérique peut être réalisé en pierre sèche comme à Dolu Manu ou bien en terre crue agrémentée de bois et coquillages ce qui est le cas de Mongossi. Les sites d'occupation

se trouvent généralement à proximité d'un cours d'eau mais il existe des exceptions notables, visibles sur la carte de Jean-Paul Lebeuf. Ces derniers sites ont des chronologies anciennes et ont été probablement délaissés avec l'aridification de la région.

L'équipe Lebeuf a réalisé des datations au ^{14}C sur les différents sites de la plaine[26]. Ces datations montrent des points communs entre les sites. Tous les sites ont été occupés de façon continue. Ils ont été abandonnés pour la plupart vers 1450 (±130) AD. Néanmoins certains sites de plaine sont toujours habités comme Kousséri et d'autres ont été abandonnés auparavant comme Mongossi. Mais les datations montrent également de grandes différences sur la durée d'occupation des sites. Le niveau le plus ancien de Sou est daté 610 (±90) ap. J. C. alors que Sou Blamé était occupé depuis le IIe millénaire avant J. C. (1330 ±360 B.C.). Les différences de chronologie peuvent expliquer en partie l'hétérogénéité des sites dits « Sao ». Une corrélation entre l'époque et les rites funéraires a été mise en évidence. Les périodes les plus récentes ont une inhumation en double jarre. Le corps du défunt, homme ou femme, est placé seul en position fœtale dans la jarre inférieure, tandis que la jarre supérieure, ornée de motifs, est posée de façon inversée sur le col de l'autre jarre. De nombreuses offrandes sont placées dans et en dehors de la double jarre, notamment des perles. Les périodes plus anciennes, antérieures au Xe siècle AD, présentent des inhumations simples ou collectives en décubitus latéral, la tête posée sur un oreiller de pierre plate polie. La présence d'un foyer à proximité du squelette n'est pas rare. Dans le cas des sépultures simples, le corps est placé selon un axe Nord/Sud avec la tête au sud. Dans le cas d'inhumations collectives, les corps sont souvent placés en étoile avec des axes différents pour chaque corps. Les inhumations collectives ont permis de mettre en exergue une hiérarchie sociale très forte. Ce constat a pu être mis en évidence même dans des nécropoles où les sépultures sont individualisées. Augustin Holl (1994) a mis en évidence à Houlouf des quartiers de notables, où se concentre la majorité des parures en cornaline et en cuivre. Seul un cas de procubitus a été inventorié parmi toutes les tombes Sao fouillées. Situé au niveau 6 du site de Mdaga, le squelette présente la particularité d'être inhumé sans ornement ni mobilier funéraire, les mains posées sur la face de la tête (Lebeuf, Treinen-Claustre & Courtin 1980). Il est possible que ce mode

[26] Cf. J. P. Lebeuf, 1982, « Nouvelles dates de l'ensemble Sao », *Journal des Africanistes*, vol.52, n°1-2, p.169-170.

d'inhumation soit un moyen de montrer l'infamie du défunt, ce qui expliquerait son caractère si rare.

Si la chronologie explique les différences dans les sépultures, elle n'explique pas entièrement la diversité de l'urbanisme Sao. Jean-Paul Lebeuf et son équipe avaient tenté de réaliser trois groupes d'urbanisme et de rattacher cela à des vagues de migrations humaines (Noirs porteurs de sagaies, Noirs archers et Blancs pêcheurs). Les datations réalisées n'ont pas permis de valider sa théorie, les styles n'étant pas forcément en lien avec des périodes chronologiques précises.

Il semble que la diversité des sites découle en partie de la spécialisation du lieu. Par exemple, Houlouf est une nécropole sans lieu d'habitat contrairement à Maltam. Mais les différences d'urbanisme peuvent être aussi liées à leur configuration géographique. Ainsi, le plan triangulaire du site de Sao est en partie due au fait qu'il existait au préalable une déclivité sur une surface triangulaire, accentuée avec une surélévation d'une partie du monticule.

Du point de vue du mobilier, les archéologues ont mis en évidence une maîtrise du modelage de l'argile quel que soit la période choisie. Les productions sont nombreuses et inégales : les plus beaux objets ont été trouvés dans des lieux cultuels ou des cimetières, tandis que les plus rustiques appartiennent aux lieux d'habitats. Le travail du cuivre apparaît dans les couches datées du IIe siècle AD et postérieures. Le cuivre n'est pas travaillé au repoussé mais modelé à la cire perdue. Ces deux éléments montrent une bonne technique des arts du feu. La vannerie devait être également bien maîtrisée, du moins pour les périodes récentes car des empreintes des vanneries ont été découvertes sur les jarres funéraires. La présence de matériel de pêche comme les harpons et hameçons ainsi que la présence de coquillages utilisés dans la construction ou en parure, montrent l'utilisation du lac et des cours d'eau comme ressource vivrière. Compte tenu de l'importance des figurations de bovidés dans l'art Sao, l'élevage semble être très présent. Les pointes de flèches et les sagaies montrent aussi la pratique de la chasse.

Les sites de la plaine du Cameroun ont les mêmes particularités que ceux localisés aux abords du lac Tchad, au nord-est du Nigéria comme le site de Daïma et à l'ouest du Tchad comme le site de Mdaga. C'est pourquoi les résultats de ces sites, hors des frontières de l'actuel Cameroun, seront exploités dans cette thèse.

L'analyse des objets issus de fouilles révèle un goût prononcé pour la cornaline et le cuivre, deux éléments qui ne sont pas endémiques de la région. Ces deux éléments témoignent d'une communication avec la zone saharo-sahélienne. En revanche, les communications avec le sud semblent peu présentes.

- L'ouest et le sud du Cameroun

Ces deux régions ont été comparativement moins fouillées que le nord du pays. La prospection des sites est moins aisée que dans les plaines du nord où chaque relief anthropique annonce un site archéologique. Par ailleurs, les fouilles se sont davantage concentrées sur les périodes très anciennes, afin de mieux comprendre les migrations bantoues. Selon les études linguistiques mais surtout selon l'analyse du lithique et de la céramique fouillés, l'origine des Bantous, groupement humain qui recouvre aujourd'hui toute l'Afrique centrale et une grande partie de l'Afrique australe, serait l'ouest du pays, plus précisément la zone peuplée du Grassland. Shum Laka, grotte située au sud du Bamenda, est un site emblématique de l'archéologie au Cameroun et a été fouillée par une équipe d'archéologues belges. Elle a fait l'objet de deux thèses (R. N. Asombang 1988 & P. Lavachery 1998) et d'un grand nombre d'articles et ouvrages[27]. L'intérêt de ce site est multiple : tout d'abord, renseigne sur une période allant de 30 000 BC à 5 000 B.C. (± 260) couvrant ainsi le pléistocène supérieur et le début de l'holocène. Or, le pléistocène supérieur est mal connu dans cette région d'Afrique. Ensuite, l'industrie lithique est très diversifiée allant du microlithisme au macrolithisme et présentant en outre quelques pierres polies sur divers matériaux tels que le quartz, la rhyolithe ou le trachyte. Enfin, les sépultures sont les plus anciennes de la région, en connexion anatomique et placées de façon peu ordinaire : en décubitus latéral collées dos à dos. Néanmoins, ce site sera peu évoqué dans cette thèse en raison de l'absence de perle et d'art. D'une façon plus générale, aucun site identifié comme provenant de cette société n'a de perle (cf. les sites d'Abeke et Mbi au Cameroun).

Outre l'étude des premières populations bantoues et leur migration vers le sud, les archéologues se sont concentrés sur l'analyse des vestiges de la métallurgie du fer. Les sites d'Obobogo (entre 5956 et 3790 B.C.), d'Oliga (non daté), d'Okolo (800-100 B. P.) au sud du

[27] On peut notamment citer les articles et ouvrages de R. N. Assombang (1983 ; 1992), l'article de Els Cornelissen, J. Moyerson, et P. de Maret (1995); celui de P. de Maret, B. Clist, et W.Van Neer (1987), et celui d'I. Ribot, R. Orban & P. de Maret (2001).

Cameroun et les sites de la plaine du Ndop ont livré des indices permettant de mieux tracer l'histoire de la métallurgie du fer dans cette région d'Afrique.

- L'est du Cameroun

Dans la partie orientale du Cameroun, les recherches menées par Etienne Zangato à Djohong portent également sur la métallurgie du fer. Mais globalement cette région du Cameroun n'a pas été aussi étudiée que le Nord du pays. Le développement des sites miniers dans l'est pourrait contribuer au développement de l'archéologie dans ce secteur via les fouilles de sauvetage comme cela a été fait avec le pipeline oléoduc Tchad – Cameroun qui avait permis de mieux connaître l'archéologie de la province centre comme le site de Nanga Eboko, sur le plateau sud Cameroun, décrit dans le mémoire de P. Kinyock soutenu en 2004. Le développement de l'archéologie préventive permettra de diversifier les zones géographiques étudiées mais également de ne pas se concentrer sur une seule période. Néanmoins, l'urgence des fouilles de sauvetage est au détriment d'une fouille fine qui permettrait de recueillir de petits éléments. En effet, les installations doivent être réalisées avant une date butoir sous peine d'amendes journalières. Or, les archéologues n'ont pas les moyens pécuniers d'indemniser ces compagnies, ce qui les pousse à réaliser rapidement les fouilles. Par ailleurs, en dehors des aménageurs, les utilisateurs des futurs aménagements font pression pour écourter le temps consacré aux opérations de sauvetage des vestiges archéologiques.

Pour résumer, les fouilles archéologiques menées au Cameroun montrent deux zones clairement distinctes : le Nord avec une civilisation dite « Sao » s'étalant sur deux millénaires, et une région ouest et sud ayant une industrie microlithique très ancienne qui se diffuse vers le sud au fil des siècles, confirmant l'hypothèse de l'origine des Bantous au Grassland émise par les linguistes.

CONCLUSION DU CHAPITRE "CAMEROUN, UNE AFRIQUE MINIATURE"

Le Cameroun mérite bien son surnom d' « Afrique miniature ». Sur ses 475 442 km², le pays englobe la majorité des reliefs, des climats et des écosystèmes de l'Afrique. Mais il accueille surtout une grande diversité de cultures et d'expressions culturelles comme l'art, la religion et la langue. Cette hétérogénéité dans les populations du Cameroun s'explique en

partie par la récente unité du pays. Avant la colonisation, la région Nord préférait échanger avec les espaces saharo-sahéliens, tandis que l'ouest et le sud semblent être le point de départ des migrations Bantoues qui occupent l'Afrique centrale et une grande partie de l'Afrique australe. Plus récemment, avec l'essor du commerce via l'Atlantique au XVIe siècle, le golfe de Guinée est devenu un axe prioritaire d'échanges ce qui a contribué à rapprocher l'ouest Camerounais de ses voisins occidentaux, favorisant ainsi la distinction avec les populations du plateau sud Camerounais. Grâce à ces échanges privilégiés avec différentes parties d'Afrique, étudier le passé du Cameroun éclaire sur les cultures anciennes de l'ensemble du continent.

Chapitre 2 - Les perles, définition et intérêts de l'étude

Dans la langue française, le terme « perle » est polysémique. Dans cette étude, nous nous référons à l'élément de parure défini par le dictionnaire Larousse comme une « petite masse percée de part en part et destinée à être enfilée sur un fil, pour servir en particulier d'ornement ».

CARACTERISTIQUES D'UNE PERLE

D'après cette définition, une perle revêt trois caractéristiques : ses dimensions, son percement et son usage. La perle doit être de petite taille : elle doit tenir dans la paume d'une main et mesure habituellement de quelques millimètres à quelques centimètres de diamètre et de longueur. Elle doit être percée de part en part : on appelle le trou formé, une lumière. Il existe différents calibres de lumière. Une perforation peut être naturelle mais est souvent issue d'une action anthropique. Une perle peut être perforée selon un ou plusieurs axes, traversant ou non le centre de gravité de la masse. L'usage est primordial dans la détermination de la perle. Elle sert d'ornement et est destinée à être enfilée. L'enfilage peut servir à fixer une perle sur un tissu (broderie de perles), à porter sur le corps une perle (en parure de tête, pendant de cou…) ou tout simplement à relier des perles entre elles. L'usage est parfois la seule caractéristique qui différencie deux objets similaires. Par exemple, une fusaïole n'est pas destinée à l'ornement ni à être enfilée. Elle n'est donc pas une perle, malgré sa grande ressemblance morphologique puisqu'elle est petite et percée de part en part.

De cette définition, on en conclut que la perle peut couvrir une grande variété de formes, de matériaux et de décors, mais également qu'il sera parfois difficile d'attribuer cette qualification pour un objet archéologique dont le contexte est flou, en particulier lorsque l'esthétique de l'objet percé est discutable. En effet, il est parfois ardu de connaître l'usage d'un objet ancien. Nous tenterons, au cours de cette thèse, de donner des pistes permettant de déterminer si un petit objet percé est bien une perle.

❖ Lexique et méthode d'analyse d'une perle

Du fait de sa grande variété, l'évocation du lemme « perle » est insuffisante pour caractériser un objet. Pour pouvoir se figurer un type de perle, il est nécessaire de recourir à un vocabulaire spécifique.

Horace Beck, archéologue anglais du début du XX e siècle, fut le premier à définir une terminologie dans sa conférence de 1926 « Classification and Nomenclature of Beads and Pendants », publiée en 1927 dans *Archaeologia*. Cet article d'une centaine de pages fut publié à de nombreuses reprises dans les pays anglo-saxons, qui le considèrent comme l'ouvrage de référence concernant l'étude des perles[28]. En France, les travaux de cet archéologue sont largement méconnus puisqu'il n'existe qu'un exemplaire dans toutes les bibliothèques publiques de France : il se trouve à l'INHA sous une côte non répertoriée dans le catalogue interne de la bibliothèque[29]. Pourtant, il donne une méthode rigoureuse pour identifier chaque type de perle.

Selon Horace C. Beck, une perle peut être décrite par sa forme, son type de perforation, sa couleur, son matériau et son éventuelle décoration. Or, pour chacun de ces aspects, il régnait un flou lexical. Il n'existait aucune nomenclature et l'emploi des termes pour décrire les perles étaient à géométrie variable, subjectifs. Une partie de la démarche d'Horace Beck fut de clarifier les vocables utilisés en les soumettant à des critères objectifs, identifiables par tous.

Une perle étant un objet en trois dimensions, la majorité des termes servant à décrire la morphologie d'une perle est empruntée à la géométrie dans l'espace. On utilisera donc les termes d'axe, de sections transversale et longitudinale, de profil, d'apex, d'extrémité, de radius majeur, de rayon, diamètre… Mais d'autres termes sont spécifiques au sujet traité. Les paragraphes suivants définissent ces qualificatifs correspondant à des caractéristiques particulières des perles.

[28] Les ouvrages spécialisés font tous référence à la nomenclature de H. C. Beck. Néanmoins, sa classification, pensée pour les rapports de fouilles, n'est pas utilisée par les archéologues.
[29] Constat réalisé en 2011. L'institut national d'histoire de l'art conserve l'intégralité des revues *archaeologia* mais le personnel de la bibliothèque n'en avait pas connaissance, du fait de son absence dans le répertoire interne.

- Le rapport longueur / largeur : détermination des perles longues, courtes et standard

Les perles n'ont pas toutes le même rapport longueur/largeur. On distingue à partir de ce rapport quatre types de perles : les **perles longues** qui ont une longueur strictement supérieure à onze dixième de la largeur ; les **perles standards** dont la longueur est comprise entre neuf et onze dixièmes de la largeur maximale de l'objet ; les **perles courtes** dont la longueur est supérieure à un tiers de la largeur mais strictement inférieure à neuf dixièmes et enfin les perles discales aussi appelées **disques**, qui ont une longueur strictement inférieure à un tiers de la largeur. La longueur est définie par l'étendue maximale d'une extrémité à une autre dans une coupe longitudinale de l'objet. La coupe longitudinale est la section qui suit l'axe (axis) incluant le radian majeur (major radius). L'axe d'une perle est la droite (imaginaire) passant par le centre de la perforation. La largeur est définie par l'étendue maximale d'une extrémité à une autre dans une coupe transversale de l'objet. La coupe transversale est la section perpendiculaire à l'axe. La Figure 20 schématise les étapes d'analyse pour déterminer le rapport d'une perle précédemment décrites.

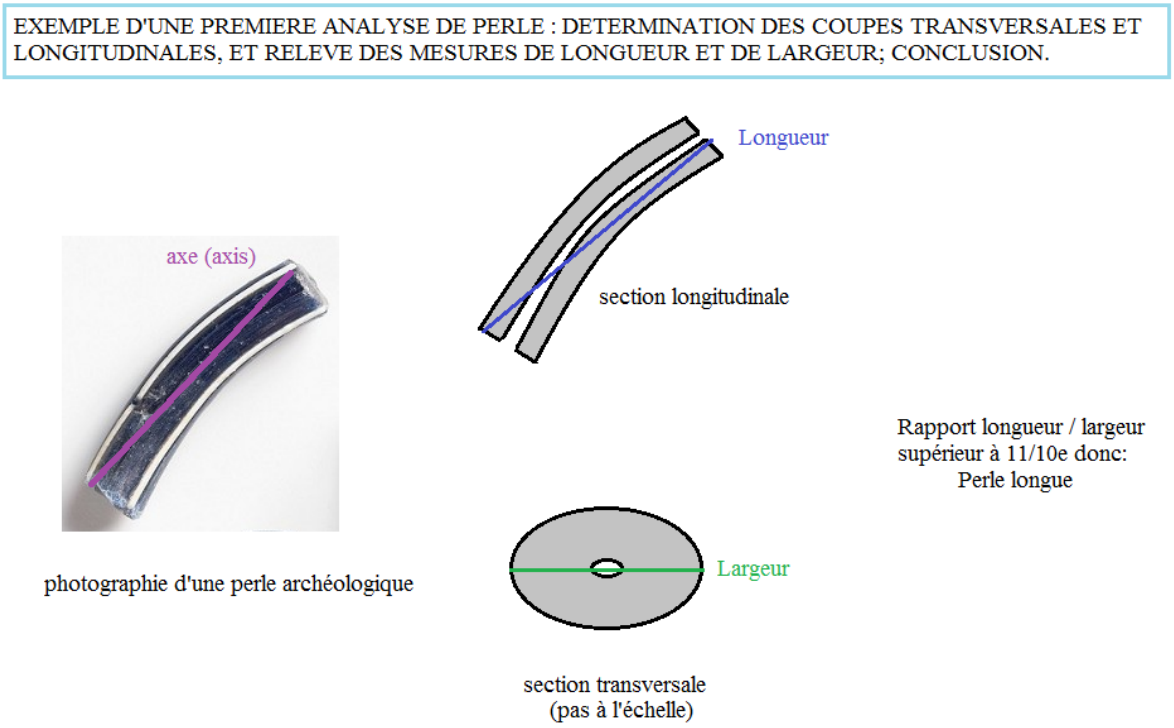


Figure 20: Détermination du rapport longueur/largeur d'une perle

Il peut être utile de préciser dans une description la valeur absolue de la largeur de la perle. En effet, bien que les perles soient par nature de petite taille, il existe une variation entre les perles mesurant moins d'un millimètre d'épaisseur et celles ayant le gabarit d'un œuf de poule. Les perles mesurant plus de trois centimètres de largeur sont rares en fouilles archéologiques, mais très appréciées en Afrique. La majorité des perles font entre un millimètre et un centimètre de large. Aucune taxonomie n'a été mise en place pour traiter de ce critère. Les lemmes « gros », « petit » et « minuscule » sont donc à défaut de définition, laissés à l'appréciation de chaque auteur et relatifs aux normes de chaque culture.

- Vocable associé à la (ou les) lumière(s)

Une perle peut avoir une ou plusieurs lumières, c'est-à-dire un ou plusieurs trou(s) traversant la masse. Dans le cas où l'objet possède plusieurs lumières, il s'agit d'une « **perle d'espacement** », allusion à sa vocation d'ordonner dans l'espace les fils de perles. En effet, les percements ont avant tout une finalité pratique : ils permettent d'enfiler la perle. La présence de plusieurs lumières peut s'expliquer par une volonté de monter la perle selon un assemblage complexe (Figure 21) qui nécessite plusieurs fils ou un fil passé plusieurs fois sur une même perle avec des axes différents. Pour les perles discales, si l'on souhaite orienter la face visible sur la largeur plutôt que la longueur, il faut réaliser plusieurs lumières, comme on le voit sur la coiffe ntumu (Figure 21 droite). Les boutons sont donc des perles discales d'espacement.



Figure 21 : exemples de perles d'espacement : perles parallélépipèdes saumon à gauche, boutons à droite

Par opposition aux perles d'espacement, les perles n'ayant qu'une lumière sont appelées **perles simples**.

Les perforations ne sont pas forcément droites. Elles peuvent former un angle dans la perle (Tableau 3, types VIII et IX). Quel que soit le type de perforation, si la lumière passe en dehors du centre de gravité de la masse, il s'agit d'un **pendant** (syn. pendeloque, pendentif).

En revanche, si la lumière traverse le centre de gravité de la perle, il s'agit d'une perle qui peut être régulière ou irrégulière.

La forme des perforations est due à l'outil employé pour former la lumière et à la technique utilisée. Les perforations de type cylindriques sont dues à des percussions ou un enfoncement dans la masse tandis que les trous de forme conique ou biconique montrent une technique abrasive par mouvements circulaires giratoires. Cette dernière méthode est plus longue que la première mais présente moins d'échecs. En effet, le percement de la perle est un moment délicat car la lumière fragilise la masse. Il n'est pas rare qu'avec la technique de la percussion, la perle se casse. L'analyse des vestiges archéologiques des ateliers de confection de perles atteste du péril de l'opération (cf. l'article de J. P. Duhard (2002) et ceux de H. Lhote (1942 ; 1978)). La perforation biconique témoigne d'un travail sur les deux faces de l'objet à percer. Il s'agit de deux forages par pointe rotative qui se joignent formant ainsi une lumière plus étroite à la jointure des deux forages. La perforation conique atteste en revanche d'un travail à partir d'une seule face, la partie travaillée étant celle présentant la partie la plus large de la lumière. Pour que l'outil servant au forage ne dérape pas, on prépare généralement la surface à percer par des piquetages. Cette étape est parfois encore visible dans l'objet fini.

Le Tableau 3 reprend les différentes techniques de perforation visibles sur les perles. La numérotation des percements est celle figurant dans l'article d'Horace Beck. Selon l'auteur, il existe onze types de perforations, neuf concernant les perles simples, et deux spécifiques aux perles d'espacement.



Tableau 3 : les perforations d'une perle

Dans certains cas, la lumière peut être réalisée sans perforation de la masse. C'est le cas pour les perles moulées mais également des perles métalliques travaillées par enroulement d'une plaque ou d'un fil. La Figure 22 montre des perles issues de fouilles

archéologiques. A gauche, la perle en or provient d'une tombe campaniforme datant du III[e] millénaire avant J. C. (2400 ± 100 B. C.). A droite, les perles en fritte proviennent du site de K2, en Afrique du Sud datées de 980-1200 A. D[30]. Dans le cas de ces dernières, la lumière a été obtenue en plaçant une tige végétale du calibre désiré au centre à l'intérieur du moule rempli de poudre de verre. Lors de la chauffe du moule, la poudre fond et devient une pâte visqueuse occupant les espaces vacants du moule, tandis que la tige sous l'action de la chaleur se carbonise. Le tout est alors retiré du four pour être refroidi, puis l'on brise le moule et on dégage les cendres à l'intérieur de la tige, libérant ainsi la perle.



Figure 22 : perles archéologiques dont les lumières sont réalisées sans forage

Lorsque le diamètre du trou est plus large que les parois de la perle, on parle soit de perle **annulaire** quand la perle est discale, courte ou standard, soit de perle **tubulaire** lorsque la perle est longue. La lumière peut aussi être très fine comme le montrent les vestiges de l'atelier de confection de perles néolithiques fouillé par Pierre Duhard près de Tichitt en Mauritanie. La grosseur de la lumière dépend majoritairement de l'épaisseur du fil que l'on veut passer et du montage que l'on souhaite réaliser.

Hormis les lumières et les dimensions, il est nécessaire de caractériser la forme globale de la perle.

- ## Morphologies de la perle

Horace Beck fait une distinction entre les perles régulières et les perles irrégulières. **Les perles régulières** sont celles qui peuvent être définies par un schéma d'une coupe latérale et d'une coupe longitudinale passant par le centre de gravité de la perle incluant le radian majeur. Au contraire, les **perles irrégulières** sont celles dont la forme ne peut pas être devinée

[30] Résultats publiés par A. Tournié, L. C. Prinsloo, Ph. Colomban (2012).

uniquement par ces deux dessins. Les pendants, du fait de leur lumière déviée du centre de gravité, sont des perles irrégulières. De même, les perles d'espacement sont également une catégorie spécifique de perles irrégulières.

Les perles régulières peuvent être définies par le lexique géométrique. Ainsi, une perle ayant une coupe longitudinale rectangulaire et une coupe transversale circulaire, la perle sera **cylindrique**. Des termes moins scientifiques sont parfois employés pour décrire les formes des perles. Les termes employés sont des synecdoques : les perles en **baril** pour des perles en forme de petit tonneau, les **olives** pour les perles ayant une forme ovale ou encore les perles **en melon** pour le type de perles à cannelures en relief (godrons) réparties de la même manière que les marques de la cosse d'un melon comme l'illustre la Figure 23 détaillant un chapelet tibétain en cornaline.



Figure 23 : perles en melon « melon beads »

- Les décors des perles

Plus que la forme, les perles sont souvent décrites par leur décor. Citons les perles les plus célèbres. Les **perles ocellées** ou *eye bead* sont des perles à motifs de pois rappelant les yeux. Les **millefiori** sont des perles où sont figurées de nombreuses fleurs et sont une spécialité des manufactures européennes, notamment de Murano en Vénétie, Italie. Enfin, les grosses **perles à chevrons** sont une variété de décors en faveur aussi bien dans l'Egypte pharaonique qu'au XIXe siècle. La Figure 24 illustre ces trois catégories de décors particulièrement répandus, pouvant se retrouver dans de nombreuses formes de perles, et réalisées avec différentes techniques selon la matière employée pour constituer la perle.



Figure 24: de gauche à droite : une perle ocellée, des millefiori et des perles à chevrons

Les techniques pour réaliser les décors des perles varient en fonction des matériaux. Les ornementations peuvent être peintes, ciselées, gravées, tamponnées, réalisées à partir d'émaux… Le décor le plus simple est la teinte unie qui peut se faire soit en colorant la masse, soit en appliquant une couche sur la surface de la perle par engobe ou peinture. Pour les perles en métal, on peut utiliser aussi le filigrane et le repoussé pour faire apparaître les motifs en relief. Par conséquent, de nombreuses techniques sont employées pour l'ornementation des perles. Il en va de même pour la confection des perles.

- La technique de fabrication des perles : perles moulées, étirées, taillées, enroulées et soufflées

Il existe de nombreuses techniques pour réaliser des perles quel que soit le matériau choisi. Par exemple, les perles en argile pourront être modelées ou moulées tandis que les perles en verre pourront être soufflées, étirées ou moulées.

Les **perles moulées** recouvrent différentes techniques ayant pour point commun d'utiliser un moule et une matière malléable, liquide ou molle, qui se durcit. Les matériaux utilisés pour cette technique peuvent être un métal en fusion, pur ou en alliage, du verre fondu, du plastique ou bien une pâte composée de particules fines liées par de l'eau comme du plâtre ou de l'argile. Dans les premiers cas, la matière durcira par l'action du refroidissement de la matière, la rendant à nouveau solide. Dans le dernier cas, c'est l'évaporation de l'eau qui consolidera la matière et qui lui accordera la rigidité nécessaire à son emploi en tant que perle. Le moule utilisé peut être à usage unique ou bien réutilisable. La Figure 22 présente à droite un moule à usage unique puisqu'il doit être détruit pour libérer l'objet de cette gangue. En revanche, les moules de la Figure 25 sont réutilisables.

L’archéologie a mis au jour de nombreux moules de perles qui sont conformes aux modèles encore employés de nos jours, ce qui atteste de la continuité des techniques de moulage de perles. La Figure 25 présente côte-à-côte un relevé d'un objet archéologique inventorié lors de la fouille de Tegdaoust en Mauritanie par Claudette Vanecker et un moule actuel provenant du Ghana, conservé au Pitt Rivers museum d'Oxford. Les perles moulées avec des moules réutilisables peuvent être produites en série. Il persiste souvent dans les objets moulés des marques que l’on tente d’atténuer en polissant l’artefact après sa sortie du moule.



Figure 25: des modèles similaires

Les **perles étirées** sont aussi produites en série. Elles nécessitent une infrastructure importante, ce qui explique que le procédé soit circonscrit aux manufactures. Ce sont les ateliers vénitiens qui mirent au point cette technique qui ne fonctionne que sur du verre. Elle consiste à créer des cannes de verre en étirant le matériau visqueux au maximum sans le rompre. Deux verriers munis de longues tiges en métal se placent à proximité l'un de l'autre et une petite quantité de verre visqueux est placé en jointure des deux cannes métalliques. Les verriers s’écartent lentement jusqu’à former un fil de verre long de plusieurs mètres. Ce fil en refroidissant devient une canne que l’on peut couper en plusieurs petits morceaux. Les perles ainsi obtenues peuvent être discales, courtes, standard ou longues mais elles ont toutes une section ronde. La tige de verre étant creuse, et le verre étant étiré au maximum, les perles sont obligatoirement annulaires ou tubulaires. De nos jours, le travail des verriers peut être remplacé par différentes machines qui permettront d’obtenir le même résultat. Parmi les

perles étirées, les **perles de rocaille** aussi nommées indifféremment **charlottes** sont les plus petites. Les **margarites** (syn. marguerites, margriettes) semblent être de calibre supérieur, de taille similaire aux petites concrétions marines d'où elles tirent leur nom. Les **rosetta**, perles étirées au décor de chevrons ont été spécifiquement développées pour le commerce africain. Le verre contient de multiples couches de couleurs différentes qui sont soudées entre elles, puis, après soufflage et étirement, les cannes sont coupées et égrisées sur les apex de la perle. Les perles étirées sont par l'utilisation de ce procédé très bon marché, ce qui a permis aux ateliers vénitiens d'inonder le marché mondial de ses productions dès le XVIe siècle. Les perles de rocailles, de teinte unie et de forme sobre, sont utilisées pour les montages complexes comme la broderie ou le tissage.

Les perles peuvent aussi être taillées. Cette technique peut concerner toutes sortes de matières, notamment le bois, la corne, l'os ou les pierres. Toutes les formes peuvent être réalisées. Contrairement aux deux précédentes techniques, il est impossible de réaliser des perles en série.

Les **perles enroulées** sont les premières perles réalisées en verre avec les perles moulées. Sur une tige de fer enveloppée d'une barbotine d'argile, on dépose le verre rendu visqueux sous l'effet d'une flamme en faisant pivoter la tige afin de former une perle. Grâce à l'argile, on peut désolidariser la perle en verre de la partie métallique. On appelle cette technique l'enduction sur tige. De nos jours, les artisans utilisent le chalumeau pour travailler le verre, ce qui explique que ces perles sont aussi appelées « perles au chalumeau » ou perles « à la lampe ».

Les perles de métal fabriquées à partir d'une plaque de métal que l'on incurve jusqu'à former une perle tubulaire (comme la Figure 22 gauche) pourraient également être appelées perles enroulées mais il s'agit d'une méthode radicalement différente car la procédé est à froid et le métal, bien que malléable par sa finesse, est déjà solide.

Enfin les **perles soufflées** sont réalisées uniquement avec du verre. Comme pour les perles enroulées, seul un artisan est nécessaire et il doit posséder une canne de souffleur en métal. Les perles soufflées demandent du temps car elles sont réalisées une à une et peuvent être périlleuses, en particulier pour la technique de la **perle creuse** qui consiste à emprisonner de l'air dans deux disques sur tige de métal. Elles nécessitent aussi un véritable savoir-faire.

La Figure 26 montre les étapes de la création d'une perle soufflée reprenant l'idée du verre soufflé à la canne :

> « On éclate l'extrémité de la boule et on borde ce trou. On colle un pontil à côté du trou et on le ré-axe pour tenir la perle par ce moyen désormais. On arrache alors la perle de sa tige d'inox et on éclate un trou sur la zone de l'arrachage, que l'on borde. On retire proprement le pontil, en tenant la perle avec une pince. »
>
> Extrait de Cerraverre.fr

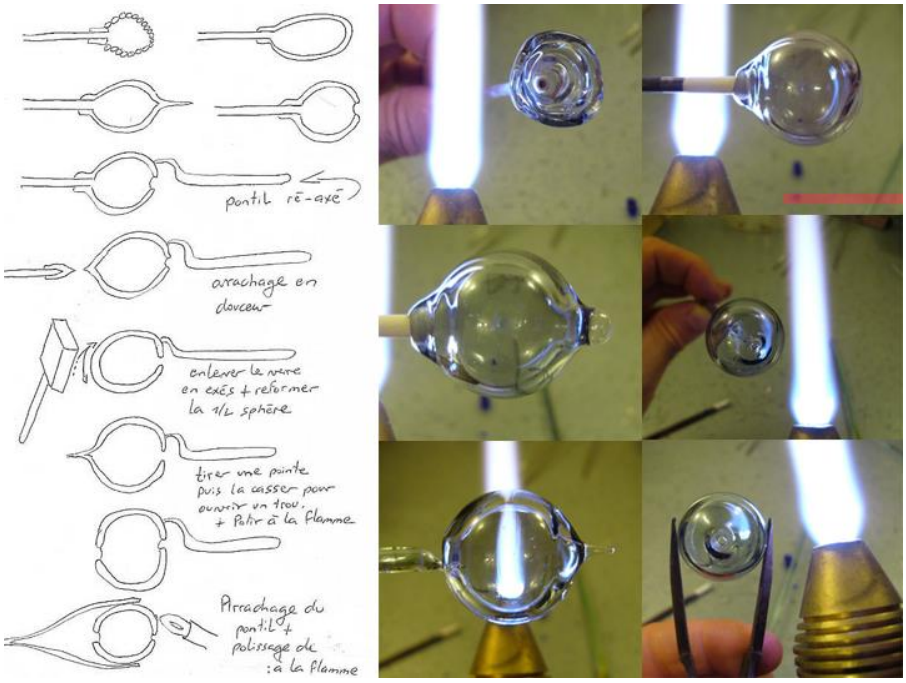


Figure 26: procédé de création d'une perle soufflée

Les perles soufflées sont de formes **rondes** sans **facette** à bords convexes. Cette technique est réputée pour la transparence et l'éclat du verre, particulièrement lorsque l'on compare le rendu à celui des perles moulées. Ainsi, chaque technique présente ses propres caractéristiques et il est souvent aisé de reconnaître la technique utilisée pour chaque perle en l'observant attentivement.

❖ Historique des classifications typologiques des perles

Si la sémantique des perles est généralisée, aucun classement typologique ne fait l'unanimité. A l'instar du lexique, Horace Beck fut le premier à proposer une classification spécifique aux perles.

- La classification d'Horace C. Beck (1927)

La classification d'Horace Beck se présente sous forme alphanumérique. Elle présente ainsi l'avantage de pouvoir désigner rapidement une perle grâce à un code, ce qui a été pensé pour réaliser rapidement un rapport de fouille précis. Horace Beck a dénombré cinquante groupes de perles dans sa classification dont seize étaient des perles régulières. Ces seize groupes sont divisés chacun en quatre sous-groupes et six familles. Il existe donc une multiplicité de perles même dans le groupe des perles régulières (Tableau 4).

Groupe	Nom	Groupe	Nom
I	Perle régulière ronde circulaire	IX	Perle régulière à facettes carrée
II	Perle régulière ronde elliptique	X	Perle régulière à facettes rectangulaire
III	Perle régulière ronde ovoïde	XI	Perle régulière à facettes losangique
IV	Perle régulière ronde lenticulaire	XII	Perle régulière à facettes pentagonale
V	Perle régulière ronde plan-convexe	XIII	Perle régulière à facettes hexagonale
VI	Perle régulière ronde semi-circulaire	XIV	Perle régulière à facettes octogonale
VII	Perle régulière ronde circulaire aplatie	XV	Perle régulière à facettes polygonale
VIII	Perle régulière à facettes triangulaire	XVI	Perle régulière à facettes tabulaire

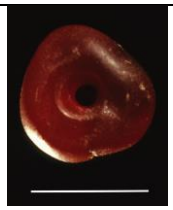
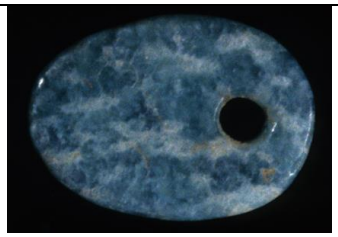
Tableau 4: groupes de perles régulières issus de "Classification and Nomenclature of beads and pendants"

Les perles régulières sont définies par un code de quatre signes. Le premier signe est un nombre romain qui qualifie le groupe. Le second signe est une lettre majuscule qui désigne le rapport longueur/largeur : A pour disque, B pour perle courte, C pour perle standard et D

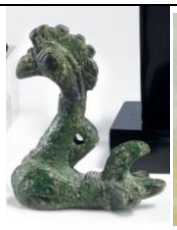
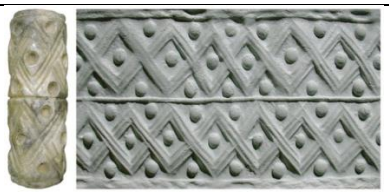
pour perle longue. Le troisième signe est un chiffre arabe compris entre un et six et témoigne de la courbure de l'objet. Le 1 signifie convexe, 2 droit, 3 concave, 4 convexe & droit, 5 droit-concave et 6 convexe-concave. Le dernier signe est une lettre minuscule qui exprime la situation des extrémités et des apex. Il est variable selon le type de figures. Avec ces quatre signes, la perle régulière est parfaitement décrite sans qu'il y ait besoin de faire des schémas ni de longues explications.

Concernant les perles irrégulières, la situation est plus complexe et la classification d'Horace Beck s'avère plus difficile à appliquer du fait du grand nombre de groupes à retenir mais aussi parce que le classement n'est plus seulement formel : il est également iconographique et fonctionnel, ce qui nécessite un plus grand travail d'interprétation. Par ailleurs, les troisième et quatrième signes, compte tenu de la forme irrégulière, sont le plus souvent impossibles à déterminer. On ne peut donc pas définir avec précision la forme de la perle par une combinaison de quatre signes. Le Tableau 5 répertorie les différents groupes de perles irrégulières selon sa classification, avec à droite une photographie d'un objet appartenant à ce groupe afin d'illustrer la catégorie. Certaines perles figurées sont des fabrications contemporaines comme celle du type XVIII, d'autres sont des perles anciennes de contexte inconnu telle la XVII, ou bien encore des perles issues de fouilles archéologiques, comme la perle en cornaline du type XIX.

Groupe	Nom & description	Photographie
XVII	Perle multiple	
XVIII	Perle à spirale	

XIX	Perle à facettes particulières (perles à facettes dont les arêtes ont été volontairement élimées)	
XX	Perle annulaire spéciale et lanternes	
XXI	Bullae	
XXII	Pendants simples	
XXIII	Perles et pendants crantés ou cannelés	 
XXIV	Perles et pendants gravés et/ou en filigranes	 
XXV	Perles et pendants granuleux	

XXVI	Perles en végétaux type fleurs, fruits… ou représentant des végétaux	
XXVII	Perles faites de coquillages entiers	
XXVIII	Représentant des outils et des armes	
XXIX	Emblèmes	 
XXX	Humains ou divinités	 
XXXI	Membres humains (pieds, mains, œil…)	 

XXXII	Animaux ou divinités à tête animale	 
XXXIII	Oiseaux	 
XXXIV	Reptiles et insectes	
XXXV	Parties d'animaux (sabot, patte, serre…)	
XXXVI	Scarabées	 
XXXVII	Sceau cylindrique	
XXXVIII	Sceau en ballon	 

XXXIX	Sceau conique	
XL	Sceau lenticulaire	
XLI	Sceau en bouton ou à rotule	
XLV	Netsukes	 
XLVI	Perles à pois et/ou ocellés	 

XLVII	Perles à chevrons ou autre décor à traits longitudinaux	
XLVIII	Divers : toute perle ne rentrant dans aucune autre catégorie	
XLIX	Perle non taillée, juste perforée (dans la photographie ci-contre, fossile d'oursin percé, période néolithique, région saharienne)	

L	Perle non taillée sur une partie seulement	

Tableau 5: Types de perles irrégulières d'Horace C. Beck

Les figurations attenantes au tableau reprenant les groupes de perles irrégulières illustrent l'extrême diversité des formes d'une perle. On pourrait reprocher que certains groupes morphologiques se distinguent par leur décor, leur technique ou leur matériau. Cependant, dans la mesure où certains décors gravés ou en relief ainsi que certains matériaux affectent la forme globale de la perle, cette classification n'est pas dénuée de sens. Néanmoins, son manque de succès témoigne des faiblesses de cette classification trop lourde et incapable de désigner complètement les perles irrégulières. Par ailleurs, il est parfois complexe de savoir dans quelle typologie placer certaines perles. Le pendant en amazonite de la Figure 27 provient des fouilles de Jarigole au Kenya. Sa forme atypique est volontaire mais il serait hasardeux de le placer dans une catégorie de cette classification.



Figure 27: Pendant inclassable

Outre la forme des perles, Horace Beck propose de qualifier les perles selon leurs perforations (cf. Tableau 3) et de spécifier en détail la couleur selon un code comprenant la

teinte et la saturation qu'il n'a pas pu développer dans l'article faute d'impression couleur de bonne qualité. Enfin l'ornementation doit être décrite selon des termes propres à chaque type de matériau qu'ils soient naturels, propres aux métaux ou artificiels. Néanmoins, certains procédés d'ornementation sont communs aux trois groupes de matières qu'il détermine, ce qui crée des redondances dans la classification. Cela remet en cause également le postulat de traiter les ornementations en association avec les matériaux. Les décors des perles, contrairement au reste de la classification, n'ont pas de code. La variété des ornementations est telle qu'Horace Beck a considéré qu'il ne serait pas concevable de faire des codifications, la description étant plus efficiente.

Il faudra attendre une vingtaine d'années pour qu'un autre archéologue propose une classification typologique des perles. Le principe de cette seconde typologie est entièrement différent de la première.

- La classification de Louis Malleret (1949)

Dans un article publié dans le 49e volume du *Bulletin de la société préhistorique de France*, Louis Malleret, archéologue Français et directeur de l'EFEO, propose une nouvelle classification des grains d'enfilage « selon les critères cristallins » (Malleret, 1949).

Cette classification qui se veut simple et rapide, repose sur la correspondance entre les formes des perles et leur matériau. L'auteur remarque en effet, que pour le site d'Oc-èo au sud Vietnam, les perles sont taillées en facettes pour des minéraux de système rhomboédrique comme le quartz hyalin et l'améthyste. Pour l'auteur, le site d'Oc-èo montre un apprentissage de la taille des minéraux par le quartz, ce qui explique que les cornalines, de structure microcristalline, soient taillées comme des minéraux cristallins rhomboédriques. Cette classification selon les systèmes de symétrie des géologues, présente l'avantage d'utiliser le langage universel de la géométrie. Louis Malleret l'utilise dans cet article que pour l'exploitation des données d'un site, mais il précise :

> « Si notre classification n'est valable dans ses résultats que pour un site ayant fait partie de l'aire d'expansion de la culture indienne, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, il apparaît néanmoins que le principe et la méthode qui l'ont inspiré peuvent recevoir une application générale et convenir à des sites d'âge historique ou préhistorique ayant livré des « perles » ».

(Malleret, 1949).

Malgré cette volonté d'universalité de la méthode, il existe quelques obstacles à l'utilisation généralisée de cette classification. D'abord, elle ne convient qu'aux perles de forme géométrique, et non aux perles de type figuratives qui en sont exclues. Ensuite, même à l'intérieur des perles de forme abstraite, il faut écarter certains types comme le souligne l'auteur :

> « Toute une série dérivée des galets échappe naturellement, à la classification cristalline. Il en est de même pour les types qui sont de pures constructions de l'esprit et que nous appelons *rationnels*. Tels sont, par exemple, les cylindres, les bicônes, les barillets (*barrels beads*) ou les bobines (*capstan beads*). » (Malleret, 1949).

Enfin, cette classification ne prend en compte que la forme générale de la perle et non sa(ou ses) lumière(s) ni son ornementation. Or, le percement est un élément crucial des perles et la décoration est fréquente pour les perles qui ne sont pas d'origine minérale, en particulier pour les perles d'origine synthétique. On retiendra au-delà de la classification, une volonté de chercher le processus intellectuel d'une culture ayant conduit à la création de formes de perles.

- La classification de W. G. N. Van der Sleen (1967)

La classification de W. G. N. Van der Sleen ne porte que sur les perles de verre. Elle s'inspire de la terminologie d'Horace C. Beck, comme le prouve le titre du Chapitre IV –C de son ouvrage *A handbook on beads* publié en 1967 (p.16). Ce livre est composé de deux parties dont seule la première est consacrée à la nomenclature et à la classification des perles. La seconde partie détaille un historique des perles par aires géographiques.

Contrairement à Horace C. Beck, sa classification ne repose pas sur un système alphanumérique. Néanmoins, l'auteur s'appuie sur le travail de ce dernier dans la terminologie et reprend les caractérisations à partir de la forme, du type de perforation, des couleurs, des matériaux et des décorations.

La principale innovation de l'auteur est d'intégrer le procédé de fabrication de la perle à ses critères de classification. Il traite ainsi des perles enroulées (*wound beads* et *folded beads*), des perles moulées (*pressed beads* et *baked beads*), des perles étirées (drawn beads) et des perles soufflées (blown beads).

W.G.N. Van der Sleen différencie deux catégories de perles enroulées : les *wound beads* et les *folded beads*. Cette seconde catégorie est typique des régions indiennes et égyptienne. Les *folded beads* sont réalisées à partir de tiges aplaties en verre que l'on enroule autour d'un fil. Elles diffèrent donc des autres perles enroulées par la forme du matériau de base : dans le cas habituel, il s'agit d'un verre ductile amorphe que l'on travaille, alors que dans le cas des perles « pliées », le verre a été conditionné en tiges aplaties préalablement à la fabrication de la perle.

Par ailleurs, l'auteur distingue aussi deux types de perles moulées : les *pressed beads* littéralement « perles pressées » et les *baked beads* « perles cuites ». On reconnaît ici les deux techniques possibles pour l'utilisation d'un moule : l'impression et le coulage. Les perles coulées (*baked beads)* sont réalisées à partir de verre pilé récupéré. En effet, le verre déjà formé a un point de fusion nettement plus bas que la silice (voir partie I chapitre 3). Le verre doit acquérir les propriétés d'un liquide c'est-à-dire ne pas conserver de forme propre mais prendre la forme du contenant. En revanche, les perles « pressées » sont réalisées à partir d'une pâte siliceuse souple qui conserve ses propriétés de solide. La pression mécanique exercée contraint le verre à prendre l'empreinte du moule.

La nomenclature de Van der Sleen est spécifique aux perles de verre et ne peut pas être appliquée aux autres types de perles comme les perles minérales et organiques. Il s'agit de la principale restriction à l'utilisation de cette classification.

Le choix d'une typologie à système lexical présente des avantages et des inconvénients par rapport à l'utilisation d'un système alphanumérique. Il est plus facile à mémoriser mais il ne présente pas l'économie de caractères de la codification par chiffres et lettres.

- La classification de Kenneth et Martha Kidd (1970)

La classification des époux Kidd a été publiée pour la première fois en 1970 dans *Canadian historic sites : occasional papers in Archaeology and History* sous le titre de « a

classification system for glass beads for the use of field archaeologists ». Le succès de l'article écrit par Martha et Kenneth Kidd a permis d'être publié à nouveau dans divers périodiques dont *Canadian journal of archaeology* de 1978 (2ème numéro) et *Beads : journal of the society of bead researchers* de 2012 (volume 24). A l'instar de la classification de H. Beck, celle des époux Kidd est difficile à trouver en Europe, notamment en France. Dans les bibliothèques publiques françaises, le texte n'est consultable qu'à travers la médiathèque de l'architecture et du patrimoine de Charenton pour la version de 1970 et la bibliothèque universitaire de droit et lettres de Poitiers pour la publication de 1978.

Cette classification a été inspirée par les recherches de terrain sur la partie orientale du Canada. Comme celle de van der Sleen, elle ne concerne que les perles en verre. Elle demeure la classification la plus utilisée pour les sites de la côte est de l'Amérique du Nord. Elle est sous forme alphanumérique ce qui facilite son utilisation pour les rapports de fouilles par sa concision et sa précision. Néanmoins, reposant sur les types de perles trouvés en terrain canadien, elle est lacunaire et ne peut pas se généraliser à tous les terrains de fouilles. Il existe sept types de perles, les quatre premières classes étant des perles étirées, les trois dernières étant des perles fabriquées par enroulement.

- *Les perles étirées*

La classe I englobe toutes les perles étirées de forme tubulaire ou cylindrique n'ayant qu'une couche de verre. La classe II correspond aux perles monocouche de forme ronde c'est-à-dire à surface convexe. La classe III correspond aux perles à bords droits ayant différentes couches de verre visibles au niveau de la lumière. Enfin la classe IV correspond aux perles multicouches de forme ronde.

Les lettres qui suivent indiquent l'ornementation : a pour une couleur unie, **b** pour la présence de lignes longitudinales, **bb** pour des lignes incluses dans d'autres, **b'** pour des tracés courbes, **c** pour la taille en facettes sur fond uni, **c'** pour une taille en facettes incurvées sur fond uni, **d** pour une taille en facette avec des lignes droites, **d'** pour la taille en facettes avec lignes parallèles vrillées, e pour des stries droites (cannelures), **e'** pour des sillons courbes. **F** correspond à une taille en gemme, **g** à un décor ocellé, **h** à un décor mixte comprenant des pois et des lignes, **j** est un décor à vagues, **k** c'est lorsque l'intérieur présente une forme de

rosace (possible uniquement avec des perles de classe III ou IV) **m** est la perle à chevrons aussi appelée rosette ou rosetta et **n** est un mélange entre les décors k et b.

- *Les perles enroulées*

Les perles obtenues par enroulement sont codées d'un W (winding). Les trois classes WI, WII et WIII se caractérisent par leur complexité de formes et de couleurs. Les **WI** sont des perles de formes simples monochromes. Les **WIa** sont cylindriques, **WIb** sont sphériques, **WIc** ellipsoïdes et **WId** toriques. Les **WII** sont également monochromes mais avec des formes plus complexes d'après les époux Kidd. **WIIa** fait référence aux perles coniques, **WIIb** aux perles discales, **WIIc** aux perles à facettes, **WIId** aux perles qui ressemblent à des mures/ framboises, **WIIe** aux perles à cosses ou cannelures, **WIIf** aux perles en forme d'engrenages et **WIIg** aux perles enroulées avec un décor moulé par pression. Enfin les **WIII** sont les perles multicolores.

La désignation des coloris de la perle se fait selon le *Color Harmony Manual* de 1958 similaire à celui de 1942 et les tailles des perles sont classées en cinq catégories : "très petite" <2mm, "petite" entre 2 et 4 mm, "médium" entre 4 et 6 mm, "large" entre 6 et 10 mm et "très large" >10 mm.

Par sa simplicité logique, la classification des perles étirées a séduit un grand nombre. Mais les perles mises au jour se sont avérées plus variées, et la classification a dû être étoffée.

- La version révisée par Karlis Karklins (1982)

Karlis Karklins, ancien directeur du département des cultures matérielles de Canada Parks, a consacré sa vie professionnelle à la recherche sur les perles. Il publie en 1982 l'article « Guide to the description and classification of glass beads » dont il précise en introduction qu'il est dérivé de la classification de K. et M. Kidd. Il précise cependant immédiatement les lacunes de la classification des époux Kidd, à savoir l'absence de place pour les perles moulées notées MP, pressées (PM), ou soufflées (B). De plus, il complète le système ouvert des perles étirées des époux Kidd en fonction des nouvelles découvertes sur la côte est du Canada. Enfin, il substitue la référence colorimétrique du *Color Harmony Manual* par le *Munsell book of color*, qui est plus connu et plus exhaustif. Le caractère transparent, translucide ou opaque doit être spécifié, tout comme le lustre et la patine. En revanche, les cinq catégories de tailles émises par les époux Kidd sont jugées peu utiles, l'auteur soutenant que la taille n'apportait pas

d'information pertinente. De même l'écrivain déclare qu'il est inutile de prendre la taille et la forme de la perforation.

Pour les perles européennes en verre, les perforations sont standardisées, et c'est probablement pour cela que l'auteur fait cette déclaration. Leur taille sera toujours la même quelle que soit l'origine vénitienne, tchèque ou française ou leur date de création du XVIe ou XXe siècle. Mais si l'on s'intéresse à d'autres types de perles, le diamètre de la perforation peut fortement varier, selon la chaîne opératoire utilisée. Une lumière très fine comme celle que l'on trouve sur les galets percés du Tichitt (Figure 28) est un bon indicateur de la matière qui servait à enfiler les perles.

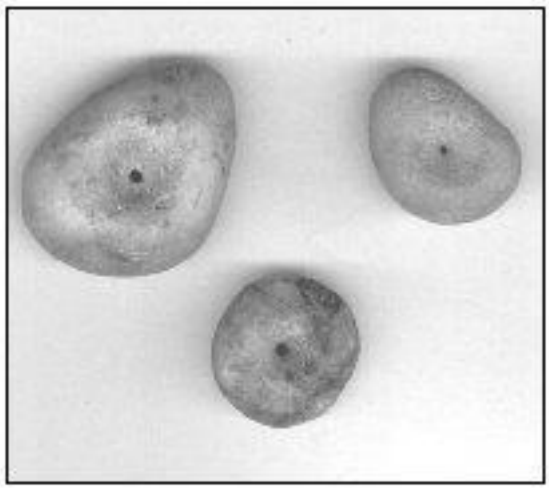


Figure 28 : galets issus de la fouille de Tichitt en Mauritanie (Pierre Duhard)

Enfin, pour ce qui est de la question de la taille moyenne des perles dans leur largeur, il existe de grandes variations, notamment en Afrique, qui ont actuellement une signification. Les grosses perles sont réservées à une élite, et sont un symbole de prestige, indépendamment de leur forme ou de leur couleur.

Cette classification, bien qu'intéressante, ne peut pas être retenue pour l'étude de cette thèse. En effet, on ne peut pas étendre cette classification aux objets ayant un matériau autre que le verre. Or, les perles issues de fouilles au Cameroun ne sont pas toutes en verre. De plus, cette classification typologique fait une sélection de critères ayant pour objectif de dater l'objet. Si la datation d'un artefact est importante en archéologie, cette thèse privilégie les usages et les symboliques des perles sur une chronologie exhaustive des modes des perles. La largeur de la perle et de sa perforation principale font partie des informations nécessaires

à la reconstitution d'une symbolique de l'objet perlé, et constituent un indice potentiellement précieux pour l'utilisation des perles.

- La classification du DAACS (2003)

Le digital archaeological archive of comparative slavery (DAACS) s'est fortement inspiré de la classification de Karlis Karklins pour réaliser sa table des perles. Elle sert à créer une base de données unifiée concernant les sites ayant un lien avec l'esclavage afin de faciliter l'interprétation des perles de cette période. Le principal apport de cette classification est la qualification d'enveloppe *casing* qui désigne ici toute couche quelque soit sa couleur qui se superpose à la perle. Dans la terminologie de Karlis Karklins la définition était plus étroite, puisque ce terme ne s'appliquait qu'aux couches transparentes ou claires ayant pour but de sublimer la couleur sous-jacente de la perle.

Le choix d'une classification proche de celle émise par Karlis Karklins est pertinent compte tenu de l'usage du catalogue qui couvre uniquement la période du commerce triangulaire et les sites situés en Amérique. Les perles trouvées sont donc pour une très large majorité en verre et de facture européenne. Mais les oppositions à son utilisation généralisée hors contexte américain et hors production en verre, demeurent.

- La classification de C. DeCorse, F. G. Richard, I. Thiaw (2003) : le SBDS

Le systematic bead description system (SBDS) est une classification ne reposant pas sur un système alphanumérique ni même sur des catégories typologiques simples. En effet, les auteurs déclarent dans un article intitulé "Toward a systematic bead description system : a view from the lower falemme, Senegal" dans *Journal of African archaeology* de 2003 (p.86) :

> « Unlike other classes of material culture, for which particular combinations of attributes can be used to segregate artifacts into relatively discrete « types », the quasi-infinite variation in manufacture, shape, color and decoration exhibited by beads proscribes the definition of specific categories for each bead. [31]»

[31]Traduction : « Contrairement à d'autres catégories de culture matérielle pour lesquelles des combinaisons particulières d'attributs peuvent être utilisés pour séparer les objets en «types» relativement distincts, la

La classification se présente sous la forme d'un tableau à seize entrées dont la taille, la couleur, le matériau, la méthode de production, la structure, les modifications secondaires, les mesures, le lustre, les décors, l'origine de fabrication et les remarques. Le SBDS présente l'avantage de pouvoir inclure les perles réalisées dans toutes sortes de matériaux. Le tableau est un moyen visuel particulièrement efficace pour comparer les perles entre elles en isolant un élément de classification, la taille par exemple. L'origine est un critère qui semble être déterminé en aval de la fouille, par comparaison typologique ou analyses en laboratoire. Compte tenu de l'état actuel de nos connaissances sur les perles, le tableau est rarement entièrement rempli, notamment en ce qui concerne la date de création des perles. Le SBDS s'intéresse uniquement à l'aspect physique de la perle, son processus de fabrication et son origine. Il délaisse totalement les informations sur la stratigraphie du site, le rapport géographique entre les objets comme l'association des perles entre elles permettant d'identifier un montage préexistant, ou bien le contexte : funéraire, dépôt votif, ancien habitat, etc. Or ces éléments omis sont précieux pour interpréter les usages et les symbolismes des perles sur un site archéologique. En effet, la stratigraphie nous permet d'établir une chronologie relative qui nous indique une date d'abandon de l'objet. La comparaison entre la date de création de l'objet et celle de son utilisation ultime peut être révélatrice de certains comportements comme la tendance à la collection des objets anciens ou la transmission d'objets, si la différence entre les deux dates est grande. De même, les perles sont souvent utilisées en association pour créer un objet perlé. La restitution de l'objet perlé dans son contexte permet d'élaborer des théories sur les usages et les symboliques des perles.

Pour ces raisons, il semble essentiel dans cet ouvrage de réaliser une nouvelle classification ayant pour objectif de mettre en exergue les éléments indiquant les usages et les symboliques possibles des perles.

variation quasi-infinie dans la fabrication, la forme, la couleur et la décoration présentée par perles proscrit la définition des catégories spécifiques pour chaque perle .»

❖ Elaboration d'une nouvelle classification

L'élaboration d'une nouvelle classification servira de support de réflexion à une problématique précise, à savoir les utilisations des perles et leurs significations en Afrique, plus particulièrement au Cameroun. Elle ne constitue pas une classification à visée généraliste.

▪ Nécessité d'une classification ouverte à divers types de matériaux

L'historique des classifications a permis de mettre en lumière la relation entre les classifications portant uniquement sur les perles en verre et la côte orientale américaine. Cela s'explique par la présence quasi exclusive de perles de verre dans les sites amérindiens de la façade atlantique. Avant l'arrivée des perles de verre européennes, les perles étaient réalisées en matériaux périssables comme les piquants de porc épic teints[32]. Ces perles naturelles se sont décomposées avec le temps, ce qui explique qu'elles ne sont pas retrouvées en fouilles. Avec le développement du commerce triangulaire, les perles de verre ont progressivement supplanté les perles traditionnelles en matériaux périssables. Les archéologues de ces régions ne trouvent donc dans leurs fouilles que des perles de facture européenne en verre.

Sur le continent africain, la situation est différente puisque l'on trouve toutes sortes de matériaux non périssables pour les perles quelle que soit la période d'occupation envisagée. Que ce soit dans les niveaux d'occupations anciens ou récents, les perles en coquilles sont présentes. Pour que la classification soit opérante, il faut donc qu'elle puisse être ouverte aux perles naturelles, minérales et synthétiques.

▪ Une classification concise et facilement utilisable

La classification typologique est un support de réflexion des archéologues basé sur des aspects formels physiques. Les classifications doivent être simples et rapides mais suffisamment précises pour donner une idée claire du type de perle décrit. D'une manière générale, les archéologues utilisent les classifications typologiques dans deux buts : reconnaître un espace chronoculturel, c'est-à-dire identifier clairement une population à une période grâce à des objets marqueurs d'une période ou propres à une période, et également comprendre l'utilité d'un objet. Par exemple, les typologies de la céramique grecque permettent grâce à leur style

[32] Pour plus d'informations, se référer au catalogue d'exposition *Travaux en piquants de porc-épic exécutés par les autochtones au Canada/ Quillwork by native people in Canada* des musées McCord d'histoire canadienne (Québec) et le Royal Ontario Museum de Toronto.

décoratif d'émettre une provenance et une datation de création mais aussi grâce à leur forme d'en connaître l'usage. La classification envisagée doit être concise pour pouvoir être intégrée dans deux types de documents : le rapport de fouille et la fiche d'identification d'un objet perlé. Comme il a été précédemment rappelé par les auteurs de classification de perles, la diversité extrême de formes et de décor exclut une identification de types homogènes désignée par un nom. Il existe toutefois quelques types de perles très célèbres ayant un nom connu et faisant immédiatement référence à une typologie précise comme les *rosetta* ou les cauris, que nous étudierons dans le chapitre suivant. Hormis ces rares cas de perles précisément définies, il est nécessaire de recourir à des typologies de type alphanumérique pour pouvoir embrasser la globalité des types de perles tout en économisant le maximum d'espace. Une description utilisant le vocabulaire précité est possible mais très longue, et donc peu adaptée au rapport succinct de fouille et à la fiche d'inventaire de l'objet. De plus, une description ne fait pas ressortir, contrairement à un code, les similitudes et les différences, ce qui ne facilite pas l'interprétation des données archéologiques.

A l'instar de Karlis Karklins, il est nécessaire de déterminer quels sont les critères les plus pertinents au vu de l'objectif de notre thèse. Dans le cadre des utilisations des perles, l'accent doit être porté sur la/les lumière(s). Il s'agit en effet de l'élément caractéristique des perles. Le nombre des perforations, leur grosseur et leur orientation permettent de renseigner sur la fonction de la perle et son éventuelle intégration dans un objet perlé. Le choix de la morphologie de la perle, de sa taille, de ses décors et de ses couleurs voire de ses matériaux, résulte d'une esthétique mais aussi de l'association psychologique entre ces éléments et une symbolique universelle, culturelle ou personnelle.

Les critères techniques renseignent davantage sur la chaîne opératoire et donc sur les connaissances technologiques de la culture productrice. Or, dans la majorité des cas, on constate que les perles présentes au Cameroun sont d'origine étrangère et ce, dès les périodes les plus anciennes. On peut citer par exemple, la présence de perles en cornaline dans des sites réputés néolithiques et protohistoriques alors qu'il n'existe pas de gisement de cornaline à proximité, ni de trace d'un atelier perlier dans les environs. C'est pourquoi ces critères ne seront pas retenus dans l'étude des usages et symboliques des perles en Afrique et au Cameroun.

La composition physico-chimique et les traces d'usure nécessitent d'être analysées en laboratoire pour fournir des informations exploitables. Or, la classification de cette thèse a été envisagée comme un travail de première intention et les coûts d'analyses sont tels qu'il semble difficile de faire analyser l'ensemble des perles du corpus. De plus, l'analyse physico-chimique hormis la tracéologie renseigne sur la première partie du mode opératoire à savoir la date et le lieu de fabrication de la perle et non sur son enfilage, son utilisation ou son dépôt. L'argument précédemment énoncé sur l'origine étrangère des perles peut à nouveau être évoqué. L'analyse fine de la composition et des traces d'usure sera utilisée mais pas de façon systématique, plutôt dans des cas ambigus, pour étayer ou infirmer une hypothèse.

Pour résumer, voici les éléments retenus et délaissés en tant que critères de la classification :

Les critères retenus :	Les critères délaissés :
- Lumière(s) : nombre, grosseur et axe - Forme de la perle et sa taille - Décoration - Couleur & matériau	- La technique de production - Composition du matériau et des agents de coloration - Traces d'usure

Horace Beck avait lui aussi retenu ces mêmes critères, contrairement à la plupart des autres auteurs qui avaient fait de la technique de production un élément principal de leur classification. Il avait déterminé la forme des perles selon différents groupes que l'on peut associer selon les problématiques de la régularité (fait de pouvoir déterminer précisément la forme de la perle avec seulement les coupes longitudinale et transversale) et de lumière (notamment pour la classe des pendants et des perles d'espacement). En reprenant ce processus, on distingue cinq groupes de perles : les perles régulières rondes (type I), les perles régulières à facettes (type II), les perles d'espacement (type III), les pendants (type IV) et les autres perles irrégulières ne relevant pas des perles d'espacement ni des pendants (type V).

Une fois le type déterminé, on analyse le rapport longueur/largeur de la perle. On notera D les perles discales, S les perles courtes (short bead), M les perles standard et L les perles longues. S, M et L sont des sigles souvent utilisés dans la vie courante pour déterminer la taille d'un objet en particulier d'un contenant ou d'un vêtement. Par ailleurs les perles en disques prennent l'initiale comme code lettre. Le rapport longueur/largeur est noté avec la lettre en majuscule.

Comme Malleret, il semble nécessaire de décrire la forme globale de la perle si possible avec le langage universel de la géométrie. Pour les cas de formes non géométriques ou géométriques peu connues, il est utile de décrire la perle par ressemblance avec la morphologie d'un objet courant standardisé. Certaines perles sont d'ailleurs appelées dans le commerce par comparaison avec des fruits comme les *melon beads* et *raspberry beads* ou des ustensiles telles que les *lantern bead*.

Dans l'attribution des types, les lumières sont étudiées en fonction de leur nombre et de leur passage ou non par le centre de gravité de la masse. Néanmoins, les formes de perforation n'ont pas été recensées. Dans la rubrique suivante notée en chiffre arabe, la perforation est étudiée d'une part par son rapport vide/ plein, et d'autre part par son trajet. Il existe sept types de perforations différentes. La première catégorie, la plus courante de nos jours, allie un percement droit avec un rapport diamètre de la lumière sur diamètre de la perle d'environ ½. La deuxième catégorie diffère de la première par la taille élargie de la lumière caractéristique des perles annulaires ou tubulaires. La troisième catégorie a au contraire une lumière fine par rapport à la masse. La quatrième catégorie est le percement en double cône, les extrémités étant plus larges que la lumière du centre de la perle. La cinquième catégorie est caractérisée par un forage en cône, avec un diamètre de lumière décroissant d'une extrémité à une autre. La sixième catégorie, assez rare, présente les perles ayant des percements qui sont courbes ou anguleux. Enfin, la dernière catégorie est constituée de perles ayant des lumières irrégulières. Une lumière peut être irrégulière suite à un accident de percement mais peut être aussi due à la nature de la perle. L'image ci-dessous (Figure 29) illustre cette dernière catégorie, où la partie la plus bombée de la coquille a été arasée, formant ainsi une lumière dont le trajet est complexe, en partie réalisé naturellement, en partie artificiellement.



Figure 29: perles ayant une lumière irrégulière.

L'exemple des cauris dont la lumière est irrégulière montre l'importance du matériau et son incidence sur la forme ou sur les décorations de la perle. Il est possible que le matériau choisi ait aussi une symbolique propre. C'est pour cela que la classification retient le critère du matériau en distinguant trois origines : organique (A), minérale (B) ou synthétique (C).

Les couleurs font partie des caractéristiques principales des perles. D'ailleurs, aucune classification de perle n'a omis de décrire les coloris. L'histoire de l'art mais aussi l'ethnologie ont mis en corrélation la couleur avec un message culturel (Gage 1993 ; Tornay 1978 ; Albert-Vanel 2009). Dans la plupart des classifications, un code mentionne précisément la teinte, la saturation et le rendu mat, satiné, ou brillant ainsi que le degré de transparence. Il ne semble pas nécessaire de pousser aussi loin la précision des couleurs car la symbolique ne semble pas varier selon les nuances de saturation, de transparence et de rendu, comme le prouve le choix de perles de couleur similaires mais non identiques pour finir un objet perlé ou le restaurer (Figure 30).



Figure 30: cache-sexe du Nord Cameroun (Peabody museum of Harvard)

Dans l'exemple de ce "cache-sexe" du Nord Cameroun, on remarque que diverses teintes de vert ont été utilisées sans distinction ; il en va de même pour le bleu. De plus, à l'extrême gauche, le demi-losange est jaune alors qu'à l'extrême droite le demi-losange est vert. Ce cache-sexe n'est pas le seul exemple, et on peut voir dans nombre d'objets perlés de subtiles confusions de nuances. Ces assimilations peuvent être dues à un manque de perles de la même nuance, ou bien possiblement à un problème de vue. Quoiqu'il en soit, ces exemples montrent que les nuances ne sont pas si essentielles. Ce constat rejoint celui réalisé par Michel Pastoureau, historien des couleurs, lors d'une de ses conférences au Louvre, le 8 novembre 2012. Seuls les champs chromatiques importent pour la symbolique associée aux coloris. Encore faut-il pouvoir déterminer les champs chromatiques des populations étudiées. En effet, la culture éduque notre œil et permet de créer des distinctions dans les couleurs en les nommant. L'idéal serait de qualifier les couleurs selon les perceptions du ou des artiste(s) perlier(s). Néanmoins, cette étude portant sur des cultures différentes et des périodes différentes, il n'est pas opportun d'utiliser des termes différents, car il serait alors impossible de comparer les œuvres entre elles. De ce fait et par mesure de facilité, le vocabulaire des couleurs employées sera en français, une langue officielle de l'enseignement en Afrique et au Cameroun.

L'observation d'un certain nombre d'œuvres a néanmoins mis en évidence que si quelques couleurs pouvaient être perçues comme équivalentes telles que le jaune et vert tendre dans l'exemple précédent, quelques teintes relevant du même champ chromatique dans la terminologie française, sont utilisées en opposition. Pour le Cameroun, l'exemple le

plus flagrant est la différence entre le bleu clair et le bleu foncé, comme nous pouvons le voir avec la Figure 31. Face à ce constat, il a semblé utile de préciser la nuance claire ou foncée.



Figure 31 : corne cérémonielle du Cameroun (Grassland)

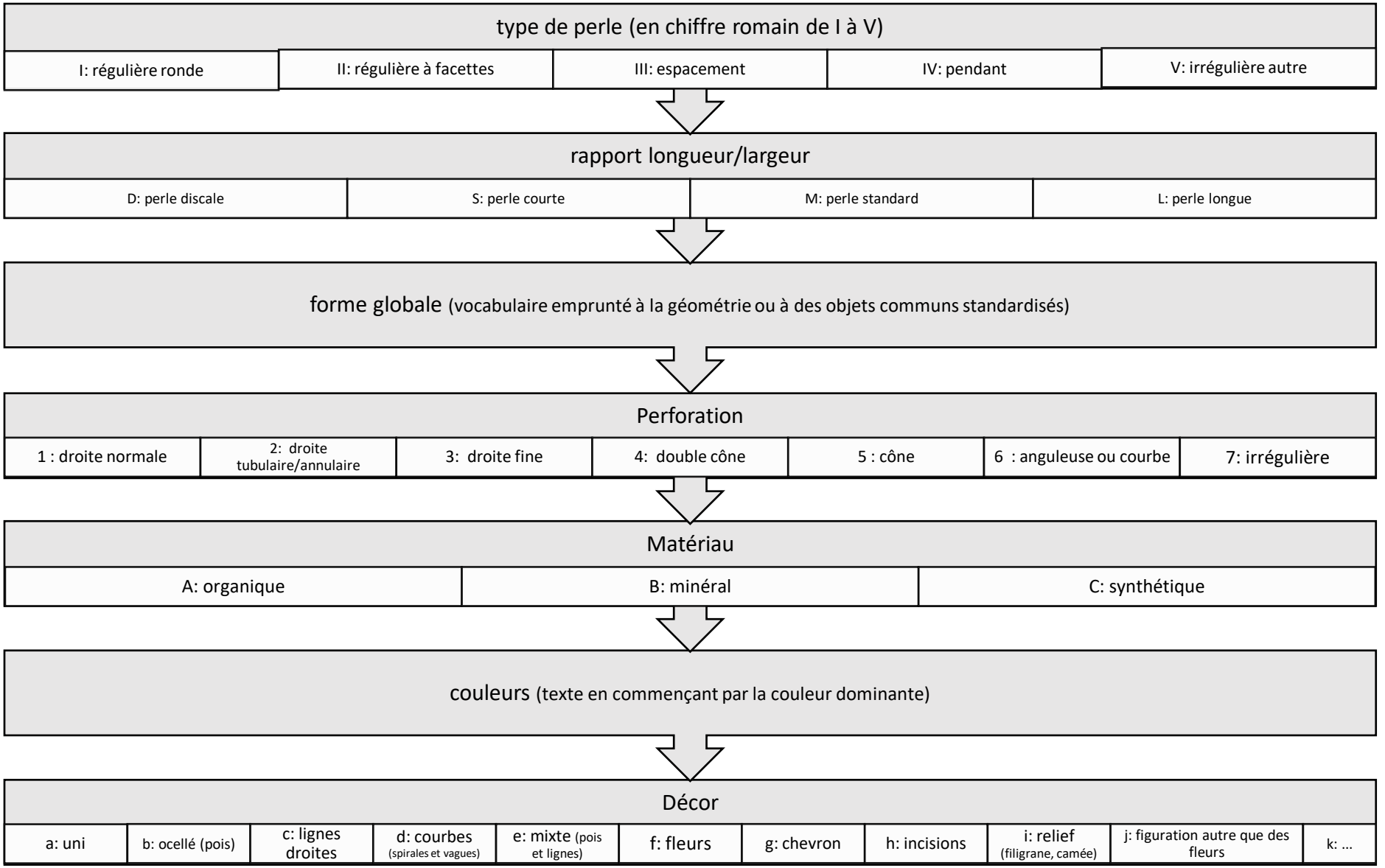
En plus des champs chromatiques classiques, il faut ajouter les teintes métalliques. La corne cérémonielle de la Figure 31 est constituée de perles dorées qui tranchent avec les perles jaunes placées dans le creux des oreilles. En Afrique, le doré est souvent employé, surtout lorsqu'il s'agit de perles. On pourra citer les perles en or retrouvées dans des sites archéologiques comme Mapungubwe et K2 en Afrique du Sud (Koleini, 2014) mais également celles réalisées actuellement par les Ashanti du Ghana et quelques autres bijoutiers Akan situés en Côte d'Ivoire. Rappelons également le succès des objets en laiton qui ont également cette couleur dorée. Enfin, comme dans l'exemple, les perles en verre dorées sont aussi fortement appréciées en Afrique. L'argenté et le cuivré sont également des couleurs répandues dans les arts d'Afrique. Les perles en métal posent parfois des problèmes pour l'attribution des couleurs, car certains métaux et alliages cuivreux s'oxydent et se patinent avec le temps. Selon Maxime Callewaert (2010, p. 42-43) :

> « Les artéfacts métalliques antiques présentent généralement une surface corrodée qui est due à l'enfouissement dans un milieu chimiquement actif. Il est donc souvent impossible de percevoir leurs couleurs originales. Celles-ci ont été soit recouvertes, soit détruites par les produits de corrosion. Par conséquent les archéologues et les historiens de l'art sont confrontés au problème de la perte de l'aspect original des objets métalliques. La couleur d'un objet archéologique

constitue une partie importante du rendu visuel que l'artisan lui a conféré lors de sa conception et doit être prise en compte lors de son interprétation. »

Il faudrait donc définir la couleur de la perle métallique non pas dans l'état dans lequel on l'a découverte, mais selon son coloris originel. Néanmoins, il est possible dans certains cas que la patine soit intentionnelle et que l'artiste ait voulu la couleur du métal oxydé. Pour l'auteur, ces cas sont rares et se limitent au XIXe siècle en Occident avec les bronzes patinés verts. Pour étayer sa position, Maxime Callewaert a analysé par SEM (microscopie à balayage électronique) divers métaux et s'est rendu compte que les productions du XIXe siècle avaient une chaîne opératoire différente des autres objets cuivrés avec une oxydation forcée qui prouve l'intention de l'artiste de voir son œuvre avec une patine verte au plus tôt. Ce n'est pas le cas des autres objets datant de périodes antérieures dont les traitements de restauration montrent un attachement à sa couleur originelle.

Dernier élément crucial d'un point de vue symbolique, la décoration des perles est décrite dans la classification sous forme de lettre minuscule. En Afrique, certains décors sont récurrents comme les perles ocellées à pois ou à yeux, les lignes droites, les courbes incluant spirales et vagues, ou encore les chevrons. En dehors de ces décors géométrisants, il existe des décors figuratifs, dont la majorité en Afrique concerne les fleurs. La classification est ouverte à partir de la lettre k, afin de s'adapter aux prochaines inventions. Pour l'instant, la lettre a est attribuée à une couleur unie, b à des décors à points, c à des bandes ou des lignes droites, d à des courbes comme les spirales et les vagues, e lorsqu'il y a association de pois et de traits, f pour des décors floraux, g pour des chevrons, h pour un décor réalisé à partir d'incisions, i pour des décors avec adjonction ou enlèvement de matière comme le filigrane et j pour les décors figuratifs autres que floraux. Le camée est un décor en relief donc sera classé dans la catégorie i. Le tableau suivant résume les diverses étapes de la classification utilisée dans cette thèse.


type de perle (en chiffre romain de I à V)
I: régulière ronde
II: régulière à facettes
III: espacement
IV: pendant
V: irrégulière autre
rapport longueur/largeur
D: perle discale
S: perle courte
M: perle standard
L: perle longue
forme globale (vocabulaire emprunté à la géométrie ou à des objets communs standardisés)
Perforation
1 : droite normale
2: droite tubulaire/annulaire
3: droite fine
4: double cône
5 : cône
6 : anguleuse ou courbe
7: irrégulière
Matériau
A: organique
B: minéral
C: synthétique
couleurs (texte en commençant par la couleur dominante)
Décor
a: uni
b: ocellé (pois)
c: lignes droites
d: courbes (spirales et vagues)
e: mixte (pois et lignes)
f: fleurs
g: chevron
h: incisions
i: relief (filigrane, camée)
j: figuration autre que des fleurs
k: …

A présent que la classification a été expliquée, tentons de l'appliquer à une perle africaine. La perle ci-dessous (Figure 32) est une perle baoulé contemporaine en laiton réalisée dans le centre de la Côte d'Ivoire, pays d'Afrique de l'Ouest.



Figure 32 : Perle Baoulé

La perle présente une perforation passant par le centre de gravité de la perle et ne présente pas de facettes. Elle paraît régulière mais le traitement de l'axe de perforation varie aux extrémités ce qui ne peut pas être rendu par une coupe transversale ou longitudinale ; elle est donc de type V. Son rapport longueur/ largeur est de 1,25 ce qui la place parmi les perles longues (L). Sa forme globale rappelle un engrenage. La perforation est droite réalisée par un tube (type 2). Le matériau est synthétique (C) puisqu'il s'agit du laiton, un alliage entre du cuivre et du zinc. La couleur est dorée. Le décor est réalisé à partir d'incisions avec présence de courbes (h, d). Par conséquent on notera la perle ainsi : VLengrenage2Cdoréhd. Ce code pourra être repris dans les fiches de rapport de fouilles, ou dans celle d'objets perlés puisque la répartition spatiale de la perle sur le site et par rapport aux autres objets est cruciale pour déterminer l'usage et la symbolique de la perle.

Prenons maintenant cette perle intégrée dans son ensemble. Dans le cas présent, l'objet n'étant pas archéologique, seule la fiche d'objet perlé sera évoquée. Si l'objet avait été archéologique son code se retrouverait aussi dans la fiche de site archéologique avec son niveau d'occupation et les autres éléments associés. Un bref descriptif du site et les références bibliographiques sont également indiquées dans les fiches de site archéologique comprenant des perles. La fiche d'objet (Figure 33) comporte une photographie de l'objet avec les informations de cartel (lieu de conservation, n° d'inventaire, dimensions et matériaux) puis un descriptif comprenant les types de perles (selon la classification s'il n'y a pas de nom usuel) et le diamètre, les couleurs employées et les motifs figurés sur l'objet. Le mode de fabrication de l'objet perlé est résumé. Une partie "remarques" complète la fiche.

Objet du corpus n° : XXX



Conservé à : collection privée

N° d'inventaire : -

Type d'objet : collier

Dimensions : 70 cm de long, 2.2 cm de large.

Matériaux : laiton, cordelette en coton

Descriptif :

-couleurs des perles : doré

- types de perles et diamètre : VLengrenage2Cdoréhd Ø 2,2 cm

- représentations figuratives :-

- représentations abstraites : cercles

Mode de fabrication : procédé de la cire perdue, à la main.

Origine de l'œuvre :

-lieu de création/utilisation/fouille : peuple Akan, probablement Baoulé (côte d'Ivoire=

-date de création : contemporaine fin XXe début XXIe

-acquisition : -

- nom de personne : -

Bibliographie : -

Vues de l'objet (dessin et photographies) : -

Remarques : collier composé de vingt perles de même modèle. Ce type de perle se rapproche d'une perle conservée au British museum (Ashanti, XIXe n° Af-Ash.30.a-b) et de celle d'un collier conservé au Met (1979.206.99a-k origine Baoulé).

Figure 33: Exemple de fiche d'objet de corpus

Les fiches d'objets et de sites constituent des documents de base pour l'étude des perles de cette thèse (cf. annexe H). Ils n'ont pas d'autre finalité que de permettre de comparer des perles entre elles et dans leur ensemble. Si l'on examine les fiches de sites archéologiques, certains éléments sont frappants, comme la récurrence des perles en cornaline en contexte funéraire ou l'évolution des perles selon les niveaux d'occupation.

Avant de décrire les perles présentes au Cameroun (chapitre 3), un préliminaire sur l'histoire et la géographie des perles permettra de situer l'intérêt de l'étude dans un cadre plus vaste et au regard des précédentes recherches sur les perles, en particulier les perles sur le continent africain.

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE DES PERLES

❖ Historique des perles dans le monde : une origine controversée

Entre 1956 et 1961, André Leroi-Gourhan découvre dans les fouilles de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure en France une parure composée de perles pendantes en canines de renard, coquille fossile de rhynconelle et incisives d'ours au niveau des couches stratigraphiques IX et X, associées à l'industrie châtelperronienne (entre 38 000 et 32 000 ans B. P.). Il publie en 1961 dans *Gallia Préhistoire* ses rapports de fouilles et y mentionne « ce lot d'objets de parure ou décorés qui est actuellement le plus ancien connu » (A. Leroi-Gourhan, 1961, p.10). On situait donc l'invention des perles en Europe, par les créateurs de l'industrie châtelperronienne dont on ignore alors si elle est d'origine *sapiens* ou *Neandertal,* même si l'inventeur penche pour une origine néanderthalienne.

La découverte de perles contemporaines ou antérieures dans des sites aurignaciens en Europe centrale (cf. notamment le site de Pestera cu Oase en Roumanie[33] ou Bacho Kiro en Bulgarie) mais également dans des sites situés en Afrique remet en cause cette hypothèse d'origine. Non seulement les nouvelles données archéologiques infirment la création néanderthalienne des perles mais rapidement l'origine européenne devient également sujette à controverse.

▪ Un berceau africain ?

Sur le site d'Enkapune ya muto, un abri sous roche situé le long du rift central du Kenya, l'équipe de Stanley Ambrose met au jour dans les années 1980 le plus ancien atelier de confection de perles fouillé, comprenant treize perles finies en test d'œuf d'autruche datées de 39 900 ans ± 1 100 ans parmi près de six cents fragments de coquilles d'autruche à différents stades de fabrication. Il ne publie cependant l'information qu'en 1998 dans *Journal*

[33] Pour plus d'information, lire : E. Trinkaus et al., 2003. Les perles dateraient de 35 000 B. P. En Bulgarie, elles dateraient de 43 000 B. P.

of archaeological science sous le titre « Chronology of the later stone age and food production in East Africa ».

En 2004, l'équipe de Christopher Henshilwood publie dans *Science*: « Middle Stone Age shell beads from South Africa ». En effet, la fouille de la grotte de Blombos en Afrique du Sud a livré de nombreuses coquilles de *Nassarius kraussanius* percées dont quarante et une ont été datées de 75000 à 80 000 B. P. Ces coquillages présentent des traces d'usure comparables à celles que les frictions d'un lien peuvent engendrer, ainsi que des résidus d'ocre rouge. Cette découverte a été vivement débattue car elle infirme la théorie de Richard Klein (2002) selon laquelle l'art est né d'une mutation génétique datant d'il y a 45000 ans. Randall White et Richard Klein sont les deux auteurs les plus virulents quant à la désignation de ce matériel en tant que perles. Pour eux, il s'agit de coquillages naturellement percés à qui les inventeurs ont donné la qualification d'art alors qu'il n'y avait pas d'esthétisme ou de pensée symbolique. Francesco d'Errico, membre de l'équipe de fouille de Blombos, a réalisé de nombreuses études ces dernières années pour valider sa théorie d'une fabrication de perles. En 2005, il publie un article intitulé « *Nassarius kraussianus* shell beads from Blombos Cave : evidence for symbolic behaviour in the Middle Stone Age» dans la revue *Journal of Human Evolution*, où il mène une étude sur les perforations de ces coquillages, et sur l'apport nutritif des mollusques. Il s'avère que les mollusques ont un bilan énergétique négatif car ils nécessitent plus d'efforts pour être extraits de leur coquille que ce qu'apporte leur rendement nutritif. Cet apport négatif exclut donc la présence de ces coquillages percés comme des résidus de consommation. Par ailleurs, l'auteur s'est penché sur la localisation de la perforation afin de connaître si les axes des perles sont d'origine naturelle ou anthropique. Il en résulte que les trous sur la partie dorsale convexe sont majoritairement de type 6 (>60% pour la période du paléolithique moyen) alors que ce type de perforation est extrêmement rare au naturel. L'archéologie expérimentale, confirmée par les analyses de micro-rayures, a permis de connaître le processus de fabrication de la perle : entaille réalisée par une alêne en os ou en cartilage de crabe (patte) à partir de l'embouchure (pied du gastéropode). Les percements des coquillages au paléolithique supérieur relèvent de techniques différentes, avec des percements sur la face dorsale de la coquille de type 8 et 9. Une analyse réalisée en 2013 montre également que la couleur des coquillages est intentionnelle ce qui confirme une valeur esthétique et/ou symbolique de ces coquillages percés (voir « Assessing the Accidental Versus

Deliberate Colour Modification of Shell Beads: a Case Study on Perforated *Nassarius kraussianus* from Blombos Cave Middle Stone Age levels » dans *archaeometry*).

Un autre argument s'opposant à la reconnaissance des perles en coquillages antérieures à 45 000 B. P., est le caractère isolé de la découverte. C'est pourquoi la même équipe est partie à la recherche des mêmes objets dans d'autres sites. En 2007, la fouille de la grotte des pigeons au Maroc révèle le même type de perles avec une datation probable de 82 000 ans B. P[34]. Le muséum d'histoire naturelle de Paris conservait dans ses collections également un coquillage percé de l'espèce *Nassarius* issu des fouilles de l'oued Djebbana dans les années 1940, en Algérie. Cet exemplaire pourrait dater de 90 000 ans B. P. par analogie avec les huit exemplaires trouvés à Skhul, en Israël durant la fouille de 2006 (Vanhaeren et alii, 2006). Ces huit *Nassarius gibbolosus* ont donc été trouvés hors du continent africain, ce qui laisse planer un doute sur l'origine africaine des perles.

Enfin, en Tanzanie, sur le site de Loiyangalani, deux perles en tests d'œufs d'autruche ont été mis au jour par une équipe canadienne. Si l'origine anthropique et le rôle esthétique et/ou symbolique ne sont pas contestés, le doute concerne la datation de ces perles. La couche stratigraphique dans laquelle ont été trouvées ces perles discales est datée de 110 000 à 45 000 ans (MSA). Néanmoins, les perles ont pu subir des déplacements telluriques les plaçant dans une couche antérieure. Au sujet de la découverte en Tanzanie, Randall White, écrit en 2004 dans *Science*: "if the dates hold up (…)we now seem to be seeing a trail of representational objects that is increasingly older as we move back [from Europe] into Africa[35]."

- Une diffusion à partir d'un centre ou de multiples foyers de création ?

La découverte de perles en coquillages au Nord comme au Sud de l'Afrique appartenant au genre des *Nassarius*, ayant des lumières semblables et présentant des traces d'ocre, laisse penser à une diffusion d'un style de perles sur un vaste territoire, allant jusqu'en Israël et comprenant le continent africain. Il en va de même pour les perles discales en coquille

[34] Bouzouggar, A., Barton, N., Vanhaeren, M., d'Errico, F., Collcutt, S., Higham, T., Hodge, E., Parfitt, S., Rhodes, E., Schwenninger, J-L., Stringer, C., Turner, C., Ward, S., Moutmir, A and Stambouli, A., 2007, pp. 9964-9969.

[35] Traduction : « Si les datations sont confirmées (…) nous voyons un faisceau d'objets représentatifs plus anciens si bien que nous revenons (d'Europe) vers l'Afrique [comme berceau des perles et de la pensée symbolique] »

d'œufs d'autruche. Cependant, la parure trouvée à Arcy-sur-Cure et celle du Quinçay basée sur le même modèle diffèrent totalement des perles trouvées sur le sol africain.

Plusieurs hypothèses peuvent être émises pour expliquer ce phénomène. On peut tout d'abord émettre l'hypothèse qu'il existe des parures semblables en Afrique mais qu'aucune n'a encore été mise au jour. La parure châtelperronienne serait donc une copie d'un type de perles inventées en Afrique ou au Proche-Orient. Cette théorie est possible compte tenu du peu de sites fouillés sur ce continent en particulier durant la période MSA et LSA. La découverte de perles nécessite une minutie de travail qui peut aller à l'encontre des intérêts commerciaux. Par exemple, au Cameroun, les fouilles de sauvetage se réalisent à la pelle mécanique avec godet à dents[36]. Il s'agit d'une pratique répandue dans l'archéologie préventive Camerounaise qui laisse peu de possibilité de découvrir des perles en place.

La théorie d'une production attribuée uniquement à *Homo sapiens* a été débattue ces dernières années avec la remise en cause de l'âge et de l'origine des parures d'Arcy-sur-Cure en 2010. La remise en cause de l'âge de la parure a été infirmée par le rapport de l'équipe d'institut Max Planck d'anthropologie évolutive en 2012. Par cette datation, contemporaine des vestiges d'ossements d'Homo neanderthalensis trouvés sur le même site, il semble désormais peu probable que les perles aient été fabriquées par *Homo sapiens*, à moins d'émettre l'hypothèse d'un échange de biens culturels entre les deux espèces ou sous-espèces[37].

Une dernière hypothèse est la présence de multiples foyers de création des perles. Néandertal aurait eu aussi l'idée de créer des objets à enfiler dans un but artistique, avec ses propres critères esthétiques. Ce serait pour cela que les perles africaines et les perles des sites châtelperroniens seraient si dissemblants. Pour infirmer cette théorie, il faudrait retrouver en fouille une parure semblable dans le continent africain dans des couches plus anciennes.

[36] Communication durant la table ronde « l'archéologie africaine : hommage à Jean Devisse » le 7 décembre 2011.

[37] En effet, la parenté entre Néandertal et l'homme est encore discutée. Avec l'analyse de l'ADN on se réoriente vers une distinction sous-espèce puisque les Européens ont une partie de leur ADN (1 à 4%) qui serait issu de Néandertal ce qui suppose hybridation. Or, une hybridation capable de se reproduire n'est pas possible entre deux espèces distinctes.

En l’absence de preuve, aucune de ces trois théories ne peut être véritablement écartée. Le débat entre création à partir d’un seul ou de plusieurs foyers reste donc ouvert.

❖ L’importance des perles en Afrique et au Cameroun

A défaut de savoir si l’Afrique est le berceau des perles, il est néanmoins certain que les perles constituent un élément important de l’art en Afrique. D'ailleurs, Loïs Sherr Dubin écrit dans son Livre des perles en 1995 : " En Afrique, plus peut-être que dans toute autre partie du monde, l'histoire des perles reflète la multiplicité et la diversité des modes de vie qui s'y sont développés."

Actuellement, plusieurs cultures sont réputées internationalement pour leur art perlé. La Figure 34 répertorie quelques unes des cultures africaines les plus connues actuellement pour leur art perlé. Au Nord, au sud, au centre, à l'est et à l'ouest de l'Afrique, des populations ont inventé des emplois originaux de perles. Les perles sont le plus souvent utilisées en parure corporelle ou vestimentaire avec une grande diversité de styles, comme en témoigne cette mosaïque de photographies. Plus rarement, les perles sont aussi dévolues à l'ornementation des objets comme des calebasses ou des poupées.

Les peuples Ashanti et Krobo du Ghana ou celui de la ville de Kiffa en Mauritanie font figure d'exception car ils sont célèbres non pas pour les montages comme c'est le cas pour les autres populations figurées sur la carte, mais pour la confection de perles. Les procédés de fabrication de perles sont particulièrement bien documentés, avec des films, des articles voire des livres de plus de cent cinquante pages dédiées, comme *Perles de Mauritanie* par Marie-Françoise Delarozière ou *The bead is constant* d'Alexandra Wilson, ouvrage consacré aux perles fabriquées par les Krobo.



Figure 34: carte illustrée des populations actuellement célèbres pour leur art perlé

Les créations perlées d'Afrique du Sud ont fait l'objet de nombreux ouvrages, notamment sur la signification des perles pour les populations Nguni. Parmi les Nguni, figurent les Xhosa dont la tradition perlée est ancienne mais menacée de nos jours, les Ndébélé dont la tradition perlée est récente mais constitutive de leur identité culturelle, et les fameux Zoulous qui concentrent la majorité des ouvrages sur ce thème. *Zulu beadwork: talk with beads* (2009) de Hlengiwe Dube et *Speaking with beads: Zulu arts from Southern Africa* de Jean Morris et Eleanor Preston-Whyte (1994) sont des ouvrages caractéristiques des études

menées sur les arts perlés d'Afrique du Sud. Ils mettent en évidence le rôle des perles comme langage visuel[38].

Les études menées à Madagascar sont sensiblement différentes puisque l'on s'intéresse davantage aux perles choisies qu'aux objets perlés. Le rôle magique des perles est mis en avant dans les travaux de Pierre Pagès et de Solange Bernard-Thierry. Par ailleurs, les archéologues travaillant sur cette île se sont penchés sur les perles archéologiques trouvées à Vohémar et ont cherché à déterminer leur provenance pour connaître l'histoire commerciale du pays. Pierre Gaudebout & Elie Vernier en 1941, Charles Poirier entre 1947 et 1949[39], Andrianaivoaivony Rafolo en 2005 et Bako Rasoarifetra en 2011 ont consacré des études importantes en ce sens. Les premières données sur les perles archéologiques des archipels des Comores notamment le site d'Antsiraka Boira à Mayotte[40], et ainsi que celles découvertes dans les Mascareignes révèlent une relation étroite avec Madagascar. En revanche, il n'existe pas d'étude approfondie sur l'emploi des perles à l'époque contemporaine.

L'Afrique australe et l'Afrique orientale sont souvent étudiées ensemble à cause de l'influence Swahili sur ces régions, comme en témoignent les livres *Beads of life: Eastern and Southern African Beadwork from Canadan collection* de Marie-Louise Labelle ou *Beads and Beadwork of East and South Africa* de Magret Carey.

En Afrique de l'Est, les populations les plus célèbres pour leur art perlé sont les Massaï, les Samburu, les peuples de la vallée de l'Omo en Ethiopie et les Dinka. Il existe une monographie sur les perlages Samburu réalisée en 2005 par Kyoko Nakamura intitulée *Adornments of the Samburu in northern Kenya*. Les autres cultures n'ont pas d'ouvrage spécifique aux perles, ce qui peut sembler étonnant dans la mesure où les parures perlées font partie des productions les plus emblématiques de ces cultures. Néanmoins dans les ouvrages plus globaux concernant ces populations, il existe toujours un passage consacré aux travaux perlés.

[38] Cette idée est développée dans de nombreux ouvrages traitant des perles en Afrique du Sud, notamment dans la thèse de Lakshmi Pather soutenue en 2013 à Paris 1 traitant de la création vestimentaire après l'Apartheid.
[39] Etudes qui ont servi à l'élaboration de son article sur l'influence islamique en 1950.
[40] Cf. données du site officiel de la société d'histoire et d'archéologie à Mayotte : http://archeologiemayotte.over-blog.com/article-antsiraka-boira-bilan-de-la-campagne-de-fouille-2014-125112996.html

Les bijoux berbères d'Afrique septentrionale ont fait l'objet d'ouvrages d'art insistant principalement sur l'esthétisme des objets. *Bijoux touaregs* de Jean-Pierre Burner et *Desert jewels* de Kristine Loughran et Cynthia Becker illustrent cette mouvance.

L'Afrique de l'Ouest est un foyer de fabrication de perles de verre et de métal mais aussi un espace de création d'objets perlés. Les ouvrages spécifiques aux productions de cette région retracent la chaîne opératoire de ces perles synthétiques africaines, et mettent en lumière une sélection de perlages. Deux disciplines de l'anthropologie, l'histoire de l'art et l'archéologie, ont particulièrement développé ce sujet. Les Yoruba du Nigéria ont attiré l'attention des historiens d'art. Les ouvrages *Yoruba beaded crowns: sacred regalia of the Olukuku of Okuku* (1982) et d'Ulli Beier et *Beads, body and soul: art and light in the Yoruba universe* (1998) de Henry John Drewal et John Mason témoignent de cet engouement. William Fagg considère dans son livre *Yoruba beadwork* (1980) que le raffinement de ces objets perlés est l'héritage de celui des royaumes Owo, Ifé et Bénin. Les travaux de l'archéologue Frank Willett (1971, 1977 & 1982) sont une référence pour les arts d'Ifé et l'étude de ses perles médiévales. Une synthèse de l'art du royaume de Bénin en 535 pages a été réalisée à l'occasion d'une exposition au musée du quai Branly en 2007. Elle a été dirigée par Barbara Plankensteiner et livre une mise en contexte historique associée à une étude de corpus d'œuvres. L'art perlé n'a pas de chapitre propre, mais la proportion d'objets perlés ou de représentation de perles dans le corpus est importante : environ la moitié[41]. Les perles du Mali sont surtout étudiées par les archéologues. Ils analysent la chaîne opératoire lorsque le site se révèle être un atelier de production, et émettent des hypothèses quant à l'origine et la date de fabrication des perles trouvées dans les autres sites archéologiques[42]. Les parures peules[43] et dogon, paradoxalement très fréquentes sur les documents visuels, sont peu étudiées de manière approfondie et spécifique.

La population peule est l'une des plus importante d'Afrique, essentiellement concentrée en Afrique de l'Ouest mais un des sous-groupes, les Wodaabé (ou Pororo/Mbororo), vit majoritairement en Afrique Centrale dans les pays du Niger, du Tchad,

[41] 154 objets sur 301.

[42] Voir notamment les articles de J Gaussen, H. Lhote et T. Monod, ainsi que le chapitre 7 de *Recherches archéologiques à Dia dans le delta intérieur du Niger (Mali) : bilan des saisons de fouilles : 1998-2003* par R. Bedaux et alii (2005).

[43] Foulbé ou foulani- ce sont des termes synonymes.

de la République centrafricaine, du Cameroun et du Nigéria. Ce sous-groupe est connu pour apporter encore plus d'attention à leur parure que les autres Foulbé.

Au Cameroun, pays à la frontière entre l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale, deux aires culturelles sont particulièrement reconnues pour leur art perlé : le Grassland qui comprend les cultures bamiléké, tikar et bamoun ; et les monts septentrionaux Mandara et Atlantika avec les populations dites Kirdi dont font partie les Dowayo[44], les Guiziga et les Fali notamment. Ces deux foyers de production d'art perlé fonctionnent très différemment : pour le Grassland les perliers sont des hommes, alors qu'au Mandara la fabrication est féminine. Il n'existe pas de livre spécifique aux perles du Cameroun. Néanmoins, Pierre Harter a consacré en 1981 un article d'une quinzaine de pages sur les perles en verre du Grassland et Jean-Gabriel Gauthier en a réalisé un autre de huit pages sur les perles de pierre et les verroteries anciennes du pays Fali en 1975. Par ailleurs, dans sa thèse consacrée aux arts bamiléké soutenue en 1989, Jean-Paul Notué avait traité notamment des objets royaux perlés. Il avait cherché à connaître le nom des artistes perliers et leur statut, et avait fait une analyse succincte de chaque objet de son corpus. Enfin Christoph Krueger a consacré une étude en 2003 sur les utilisations des poupées perlées chez les Dowayo.

Cette thèse a pour originalité de traiter conjointement l'art perlé du Grassland et celui des autres régions du Cameroun comme le Nord dans le but de montrer la diversité des perles en Afrique, aussi bien du point de vue technique (voir suite de la partie I) qu'utilitaire (cf. partie II).

[44] Appelés Namtchi par les autres peuples.

Chapitre 3 - Typologie des principales perles au Cameroun

Le chapitre précédent a permis l'élaboration d'une nouvelle classification ouverte pour les perles. Ce chapitre reprendra la structure de cette classification en l'appliquant aux perles du corpus afin de faire une synthèse des perles présentes au Cameroun. Dans un second temps, à partir de l'analyse des différentes caractéristiques des perles, nous traiterons de l'opportunité d'utiliser la typologie pour faire des perles archéologiques des marqueurs chronologiques-pilotes des sites de fouille, à l'instar de certaines espèces fossiles pour la datation des couches géologiques.

LES FORMES COURANTES

Cette section présente une synthèse des formes les plus courantes, tant au niveau des types, que des dimensions, de leurs aspects et de leurs lumières.

❖ Les types

Le Cameroun, à l'image de l'Afrique, présente une grande diversité de types. Le type I (perles régulières rondes) est néanmoins le plus fréquemment rencontré dans les objets perlés complexes. Le type II (perles régulières à facettes) est présent dans les sites archéologiques et les objets actuels. Le type III (perles d'espacement) est essentiellement représenté par les boutons, qui ne sont autre que des perles discales avec deux ou quatre lumières non convergentes. Le type IV (pendeloques) est aussi visible même s'il est le type le moins récurrent avec le type III. La plupart des perles pendantes figurent des représentations anthropomorphes, et parfois zoomorphes. Les perles de type V (irrégulières à simple lumière, non pendante) présentent à la fois des perles naturelles et des perles anthropiques, c'est-à-dire dont la forme a été conçue par l'humain.

De ce premier constat, il ressort que le Cameroun possède tous les types possibles de perles. Cela atteste d'un goût profond pour les perles mais également d'une connaissance étendue de toutes les possibilités de formes qu'offrent les perles.

Par ailleurs, le Cameroun a une préférence pour les perles non pendantes, que la perforation passe par le centre de gravité (type I, II et V) ou que les multiples lumières soient équidistantes du centre de gravité (type III), équilibrant ainsi l'objet. Les perles pendantes sont souvent assemblées ensemble de manière à ce que l'objet perlé paraisse stable (Figure 52), mais il existe tout de même des cas de pendeloque utilisés seuls en position centrale (figure 48, statuette à gauche). Quoi qu'il en soit, ces utilisations de perles montrent un goût pour la symétrie. Le fait que les perles pendantes soient généralement des perles figuratives peut expliquer la dérogation au principe d'une perle stable : la lumière est placée de manière à ce qu'elle ne gêne pas l'interprétation.

❖ Les dimensions

Le Cameroun est une partie du monde où les dimensions des perles sont les plus variées. En effet, les perles mesurant plusieurs centimètres de long ne sont pas exceptionnelles et les perles minuscules de l'ordre du millimètre ou inférieur, existent également en grand nombre. Entre ces deux extrêmes, se situe une vaste gamme. Par conséquent, il n'existe pas de dimension standard. Néanmoins, selon la catégorie de perles, un ordre de grandeur est fréquent. Les cauris par exemple font entre 1,5 et 2,5 cm et les perles de verre ou de faïence servant à la broderie ou au tissage serré, dites "perles de rocailles", ont une taille nettement plus petite : entre 1 et 3 mm. Ainsi, ce qui détermine les dimensions est multiple : matière première pour certains, usage pour d'autres.

Les rapports longueur/largeur sont aussi divers. Les perles discales sont nombreuses, en particulier dans le type I et III, mais les perles courtes, standard ou longues existent aussi quelque soit le type. Dans certains cas, c'est le matériau qui dicte le rapport des perles. C'est le cas des perles en test d'œufs d'autruche qui sont obligatoirement discales ou des cauris qui ont une longueur nettement supérieure à sa largeur. Mais pour les matériaux synthétiques, tous les rapports sont susceptibles d'être utilisés.

Pour résumer, concernant les dimensions, les perles du Cameroun sont d'une extrême variété, ce qui montre à nouveau un attachement aux perles de toutes sortes, sans véritable préférence esthétique pour les petites, moyennes ou grosses perles. De plus, cette présence de perles si différentes en terme de taille montre que les sociétés camerounaises ont trouvé un emploi pour chaque perle, quelque soit sa dimension.

❖ Les aspects

Les perles peuvent être à facettes, rondes ou être irrégulières ; mais certaines formes géométriques et représentations figuratives sont récurrentes. Parmi les formes abstraites les plus courantes, se trouvent : la sphère, le bicône (en particulier dans les perles archéologiques), le cône, la goutte, le cylindre court ou long, le fusiforme, et les solides elliptiques de type "olive". Les prismes pyramidaux, les cubes et les parallélépipèdes rectangles sont en revanche plus rares. Par conséquent, à travers ces statistiques, les formes rondes sont privilégiées.

Les formes figuratives représentent principalement des zoomorphes et des anthropomorphes. Elles sont moins nombreuses que les formes abstraites, en particulier dans les périodes actuelles.

❖ Les perforations

Les perforations des perles présentes au Cameroun sont majoritairement droites ou biconiques. Les lumières des perles en matières synthétiques sont souvent droites, alors que celles des perles minérales ou organiques sont souvent biconiques. Ceci est dû à la technique utilisée pour former la lumière. La corrélation entre la typologie de lumière et les techniques a été évoquée au chapitre précédent et sera développée dans les sections suivantes décrivant les techniques de production des perles en fonction de leur matériau.

LES PERLES D'ORIGINE ORGANIQUE

Dès le Paléolithique, l'humanité fabriquait des perles d'origine naturelle. Les plus anciennes perles mises au jour sont réalisées en coquilles de mollusque marin et en tests d'œufs d'autruche. Les perles d'origine organique semblent donc être les plus anciennes perles. Malheureusement, les fouilles entreprises au Cameroun n'ont pas permis de découvrir des perles aussi anciennes. Les plus anciennes, en os, écaille et coquilles, remonteraient au mieux au IIIe millénaire avant notre ère (J. P. Notué, 1993, p. 148 et 1995 p. 264). Les raisons de cette disparité tiennent probablement aux types de fouilles menées dans ce pays. En effet, le Cameroun étant un pays en plein modernisme, les fouilles préventives et de sauvegarde doivent être réalisées rapidement. Cette urgence pousse les archéologues à mener des

travaux sur des grands espaces avec peu de minutie ce qui provoque une disparité dans les découvertes : les grandes structures comme les fours de métallurgistes qui figurent parmi les plus anciens d'Afrique ainsi que les mégalithes sont facilement dégagés tandis que le petit matériel comme les perles n'est souvent pas détecté dans ce cadre d'opérations. Des fouilles fines sont nécessaires à la découverte de perles préhistoriques datant de près de 100 000 ans. Or, les fouilles méticuleuses ne sont réalisées que pour des périodes « pertinentes » : la première civilisation Bantoue et la culture Sao, qui sont toutes deux nettement plus récentes. Par ailleurs, comme évoqué dans le premier chapitre, les premiers Bantous ont une culture matérielle où l'art ne semble pas jouer de rôle majeur.

En dépit de cette absence apparente de perle dans les âges les plus anciens, les arts du Cameroun utilisent de nombreuses perles organiques pour la confection d'objets perlés tels que les coquillages marins et des éléments végétaux.

❖ Les perles en coquillages

Bien que le Cameroun abrite de nombreuses espèces à coquilles, les perles-coquillages les plus courantes au Cameroun sont d'origine exotique. En effet, les cauris proviennent de la zone indopacifique. Leur présence est le reflet de commerces avec des contrées lointaines.

▪ Les cauris

Les cauris sont les coquilles des *Monetaria moneta*, de la famille des porcelaines. Elles ont été inventoriées par Linnaeus en 1758 sous le terme de *Cypraea Moneta*. Ces coquillages mesurent environ 2 cm de long et ont l'épaisseur l'un doigt. Leur forme en volute introversée a contribué à leur nom, Marco Polo y voyant une ressemblance avec la vulve de la truie, d'où le terme de porcelaine. La couleur est claire avec un aspect éclatant comme de l'émail. Ces coquillages ont par conséquent des proportions, une forme et un lustre qui les prédisposent à être utilisés en tant que perle.

Au Cameroun, à l'instar des autres pays d'Afrique, les cauris peuvent être utilisés tels quels, mais plus fréquemment en perles (cf. Figure 35). Selon leur montage, le percement différera. Dans le cas de cauris non assemblés, on laissera la forme naturelle du coquillage en ne procédant pas à un percement anthropique. Pour les cauris utilisés en pendants, on percera

une lumière fine suffisante pour laisser passer un fil, à proximité d'un apex du cauri. Les perles d'espacements auront deux lumières situées de part et d'autre des extrémités du cauri. Les perles destinées à la broderie[45] doivent avoir la partie convexe arasée (image en bas à droite). Cette découpe est nécessaire pour obtenir un résultat uniforme, avec le moins de jeu possible.



Figure 35 : Cauris (*Monetaria moneta*)

Le type de lumière est donc opéré en fonction de sa destination et de l'effet désiré par l'artiste. Généralement, le perlier choisit d'exposer la bouche du coquillage[46] plutôt que la partie bombée opposée. La Figure 36, un siège perlé camerounais réalisé principalement en cauris présentés bouche visible, illustre cette tendance.

[45] Voir chapitre V pour plus d'information sur la broderie et les montages des perles.
[46] Ce terme « désigne l'ouverture par où l'animal fait sortir une partie de son corps pour respirer, marcher et prendre ses aliments » p.29 lexique d'après Dézallier d'Argenville.



Figure 36 : siège perlé de l'ouest du Cameroun (région des Grassfields, population Bamiléké) du XXe siècle

Les Européens ont beaucoup contribué à la distribution de ce type de perles. D'après Marion Johnson (1970, p.19), rien que pour l'île de Sao Thomé au large du Cameroun, on en fournissait dès 1515 cinq cents quintaux par an[47]. Néanmoins, les cauris étaient connus dans le pays avant le XVIe siècle. En effet, le site archéologique de Sou datant du XIe au XIVe siècle en a livré un exemplaire. Cette découverte n'est pas isolée puisque plusieurs sites d'Afrique de l'ouest comme celui de Tadmekka ont livré des cauris dans des dates antérieures au XVIe siècle. En dehors des preuves archéologiques, les écrits d'Al Bâkri (XIe siècle) et d'Ibn Battûta

[47] Ce nombre élevé est, pour Jan Hogendorn et l'auteure, un argument en faveur d'une présence antérieure de ces objets (1986, p.19).

(XIVe siècle) indiquent le commerce de ces coquilles venant des Maldives par voie transsaharienne. Al Bâkri écrit dans sa notice sur le Bilad-al-Sudan (probablement au Mali, village d'Hombori) :

> "A 9 journées d'Anbara et à 15 de Ghana se trouve la ville de Kugha, dont les habitants sont musulmans, bien que toute la population des alentours soit livrée à l'idolâtrie. La plupart des marchandises que l'on y apporte consistent en sel, en cauris, en cuivre et en euphorbe ; ce dernier objet et les cauris y ont le plus de débit. Dans les localités voisines on trouve un grand nombre de mines qui fournissent de la poudre d'or ; de tous les pays nègres, c'est celui qui produit la plus grande quantité de ce métal."
>
> (Al Bakri, traduit par W. Mac Gukin de Slane, p.390)

De même, Ibn Battûta écrit à propos d'une grande ville nommée Kaukau située à proximité d'un fleuve (peut-être Gao):

> "Les habitants de cette ville ainsi que ceux de Melli se servent de cauris au lieu de monnaie pour les ventes et les achats."
>
> (Ibn Battûta traduit par W. Mac Gukin de Slane, p.46)

Les cauris sont décrits par Ibn Battûta dans ses voyages comme des "os blancs" issus d'un mollusque provenant des Maldives (tome III, p.227-228). Ainsi, selon ces deux auteurs, les cauris étaient fréquents en Afrique subsaharienne avant l'arrivée des Européens puisqu'ils servaient de monnaie d'échange, même s'ils sont rares dans les données archéologiques.

Les cauris présentent de fortes similitudes avec les N'zimbu, ces coquilles d'*Olivella nana* qui servaient de monnaie dans le Congo et en Angola. Les N'zimbu sont endémiques à la Côte atlantique occidentale mais leur collecte était règlementée par le Manicongo. Ces coquillages mesurent habituellement entre un et deux centimètres de long et ont une forme d'olive car leur apex est aplati. La coquille a un aspect brillant semblable à de la porcelaine (Figure 37).

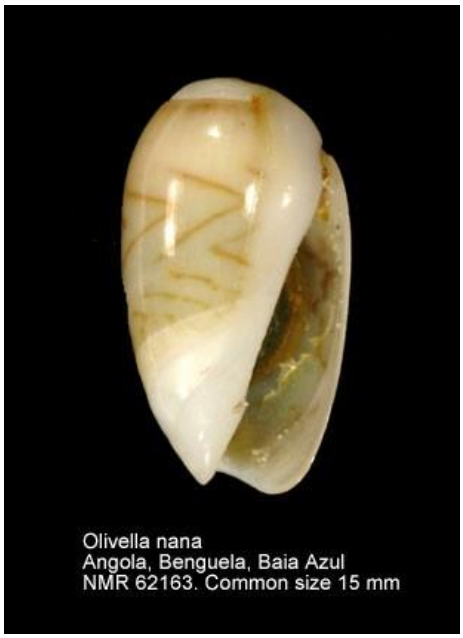


Figure 37 : Coquillage provenant des collections du muséum d'histoire naturelle de Rotterdam

Bien que n'appartement ni au même genre ni à la même famille, les Nzimbu et les cauris présentent des caractéristiques communes. L'aspect brillant, la couleur claire leur forme allongée et leur ordre de grandeur ont permis aux Européens de faire accepter le cauri dans ces parties méridionales d'Afrique. L'utilisation des *Olivella* est peu répandue dans les arts du Cameroun, contrairement aux pratiques artistiques des zones plus méridionales, comme la région de Kwango qui se situe en République démocratique du Congo à sa frontière sud. Edmond Dartevelle, y a consacré une étude en 1953.

- La nacre

La nacre est une matière bio-synthétisée par les mollusques, ayant des propriétés de réflexion de la lumière en iridescence. Les principales perles en nacre sont de type III (boutons). Leur taille est standardisée avec deux ou quatre lumières. Elles proviennent essentiellement de la manufacture de tabletterie de Méru en France où la très grande majorité des boutons en nacre était produite et vendue dans le monde. La nacre utilisée provenait de bivalves de grande taille comme les espèces *Bulla ovulata*.

- Les perles en coquillages terrestres et lacustres

Contrairement aux perles cauris et N'zimbu, les perles en coquillages terrestres et lacustres ne sont généralement pas utilisés pour leur forme, mais pour le matériau, du carbonate de calcium, qui présente de nombreux atouts parmi ses propriétés physiques. Il

s’agit en effet d’un matériau léger mais résistant, ce qui en fait une matière intéressante pour créer des parures corporelles. Ainsi, les masques de confrérie à caractère judiciaire du Grassland sont réalisés à partir de coquilles d'escargots découpées et percées en perles (Perrois & Notué, 1997, p.268). Elles peuvent être utilisées aussi pour confectionner des colliers, des pendentifs et des bracelets.

Hormis le coquillage escargot enfilé sur un fil utilisé pour la divination, les coquilles terrestres et lacustres sont utilisées en morceaux. Ceci est paradoxal dans la mesure où la forme colimaçon a beaucoup inspiré l'art du Cameroun et de ses environs. Il suffit pour s’en convaincre d'observer la récurrence d'objets en escargot issues des fouilles des sites d'Igbo Ukwu. Les arts des royaumes du Bénin et d'Owo sont probablement des héritiers de cette tradition et l'on remarque que les spirales sont des motifs assez fréquents dans l'art perlé du Grassland.

❖ Les perles en tests d’œufs d’autruche

Les perles en coquille d'œuf d'autruche ont les mêmes propriétés que les coquillages et ont été utilisées au Cameroun - comme ailleurs en Afrique - en grande quantité et sur une longue période. En effet, des perles en tests d’œufs d’autruche ont été retrouvées dans les couches d’habitations néolithiques et sont toujours fabriquées aujourd'hui. La chaîne opératoire est donc bien connue, et est semblable à celle des coquillages lacustres et terrestres. Les tests (morceaux de coquille brisée) sont dans un premier temps percés de part en part pour réaliser la lumière. Du fait de la grande résistance du matériau et de sa fragilité face aux percussions, la perforation est biconique, faite par rotation d'un objet pointu en un point sur les deux faces. Puis, on enfile les perles brutes et on les polit en série en frottant leurs bords afin de les rendre réguliers et de donner aux perles une taille similaire les unes aux autres. Enfin, les faces sont parfois également polies afin de leur faire ressortir leur blancheur. La Figure 38 montre des perles en tests d'œufs d'autruche provenant d'une tombe Sao fouillée par les époux Lebeuf. L'image de gauche montre en détail les perles et notamment leur lumière faite par rotation sur les deux faces, tandis que l'image de droite atteste de l'abondance de ce type de perles sur une seule tombe.



Figure 38: Perles en test d'oeufs d'autruche provenant d'une tombe Sao (conservées au musée du quai Branly)

❖ Les perles en squelette

Les coquilles ne sont pas les seuls biominéraux à être transformés en perles. D'autres éléments de squelette le sont également, qu'il s'agisse d'un endosquelette ou d'un exosquelette. Le corail est l'exosquelette des polypes. Les branches dures, épaisses et colorées des polypiers sont coupées et traitées afin d'en faire des pendants ou des perles tubulaires. Dans l'ancien royaume du Bénin, la famille royale ainsi que les dignitaires de haut rang devaient porter des perles en *Corallium rubrum*, le corail rouge endémique de la mer Méditerranéenne. Les autres coraux, dont ceux situés entre les côtes du Cameroun et l'île de Bioko au large, n'ont pas eu de grand succès dans ces contrées d'après leur absence dans les données archéologiques et ethnologiques.

Parmi les endosquelettes, certaines parties étaient sélectionnées pour devenir des éléments percés décoratifs. La dentition, en particulier les canines de félins, se retrouve fréquemment dans les colliers des chasseurs et des initiés de la société des léopards au Grassland. Les dents ont un cœur en ivoire et un revêtement en une surface plus dure et brillante : l'hydroxyapatite de calcium. Ce type de perles a été abondamment représenté dans les gravures représentant "l'indigène" chez les Européens et fut une source d'inspiration pour les créateurs de modèles dans les industries perlières d'Europe. Les perles taillées à partir de défenses d'éléphant, d'hippopotame et de phacochère sont aussi présentes dans la production perlée du Cameroun. Outre les crocs, les vertèbres d'animaux de certaines espèces, comme les serpents et les grands poissons lacustres, sont utilisés en perles pour des assemblages simples comme des colliers. La Figure 39 présente un collier réalisé au Nord Cameroun avec des vertèbres de serpent venimeux ; les perles mesurent 2,5 cm de large.



Figure 39: collier de perles en vertèbres fabriqué par les Fali et conservé au musée du quai Branly

❖ Les perles en kératine

La corne et l'écaille de tortue sont des produits riches en kératine, protéine fibreuse produite par le vivant. Ces matériaux sont souples et résistants. Les griffes de panthère et les bouts de corne de gazelle sont souvent utilisés en perles pendantes, servant en outre de récipient à médecine. Les perles en carapace de tortue sont rares et souvent liées à des colliers amulettes. Les perles en kératine figurent parmi les plus anciennes perles trouvées en fouilles au Grassland.

❖ Les perles végétales

Les perles végétales sont les plus délicates à conserver et le taux d'humidité du sol Camerounais, humide au moins quelques mois de l'année, favorise la germination des graines et la putréfaction des autres produits végétaux. Ce constat explique l'absence de perles archéologiques végétales dans ce pays, alors que des perles ont été trouvées dans des zones très arides du Sahara. Les statues Sao étant très stylisées, il est difficile de pouvoir affirmer selon ces témoignages indirects de la présence de perles végétales dans cette culture. En revanche, la présence de perles végétales est attestée pour les périodes récentes sur l'ensemble du pays. Les graines et les coques de fruits sont particulièrement utilisées.

- Les graines

Le terme synonyme de "grain d'enfilage" montre la liaison entre les perles et les graines. Le choix de la graine utilisée dans cette finalité n'est pas anodin. On remarque que les semences les plus utilisées sont les larmes de Job (*Coix lacryma jobi*) et celles de l'*Abrus precatorius*. Ces deux essences sont réputées dans le monde pour leur qualité esthétique et leur rôle de perle naturelle. D'ailleurs l'étymologie de l'*Abrus precatorius* est fondée sur l'utilisation des graines comme grains de chapelet, d'où son autre nom vernaculaire : le *pater noster*. De même, la plante *Coix lacryma jobi* est aussi surnommée "herbe à perle". Dans une moindre mesure, d'autres graines peuvent être utilisées comme perles.

- *Les larmes de job*

L'espèce végétale est originaire de Birmanie. Elle fut néanmoins cultivée dans d'autres régions tropicales humides, comme au Cameroun. Les graines des larmes de job sont utilisées entières en petits colliers pour les enfants ou dans le revêtement de statuettes du Grassland. Leur forme ressemble à des gouttes d'où le terme de larme, et mesure entre 6 et 10 mm de long en moyenne. Elles ont une teinte blanche à taupe (marron-gris) et ont un éclat brillant comme de la porcelaine, comme on peut le voir sur la Figure 40. Romain Dufayard, dans son livre *Des graines et des hommes* publié en 2010, relève que ces objets étaient montés en chapelet dès le Ve siècle avant notre ère en Chine et que ces colliers se sont diffusés dans la majorité du continent au cours du premier millénaire de notre ère (2010, p.16-18).



Figure 40: Graines de *Coix lacryma jobi*

- *Le pater noster*

Les graines de *l'Abrus precatorius* sont très toxiques pour l'espèce humaine, ce qui n'en a pas empêché leur culture. En effet, les *pater noster* ont été cultivés dans de nombreuses régions du monde, dont le Cameroun. Leur particularité est leur grande régularité dans leur poids, ce qui a servi de poids à peser l'or dans les côtes centrales du Golfe de Guinée (N. Vidal, 2011, p.110). Leur taille est de 5 mm de long, elles ont une couleur rouge avec une petite tache noire au couleur est rouge avec une tache noire au niveau du hile (Figure 41). Leur lustre est brillant. Du fait de leur régularité et de leur brillance, il est parfois difficile de les authentifier comme telles dans les photographies d'objets perlés. L'examen des objets *de visu* permet de les reconnaître aisément.

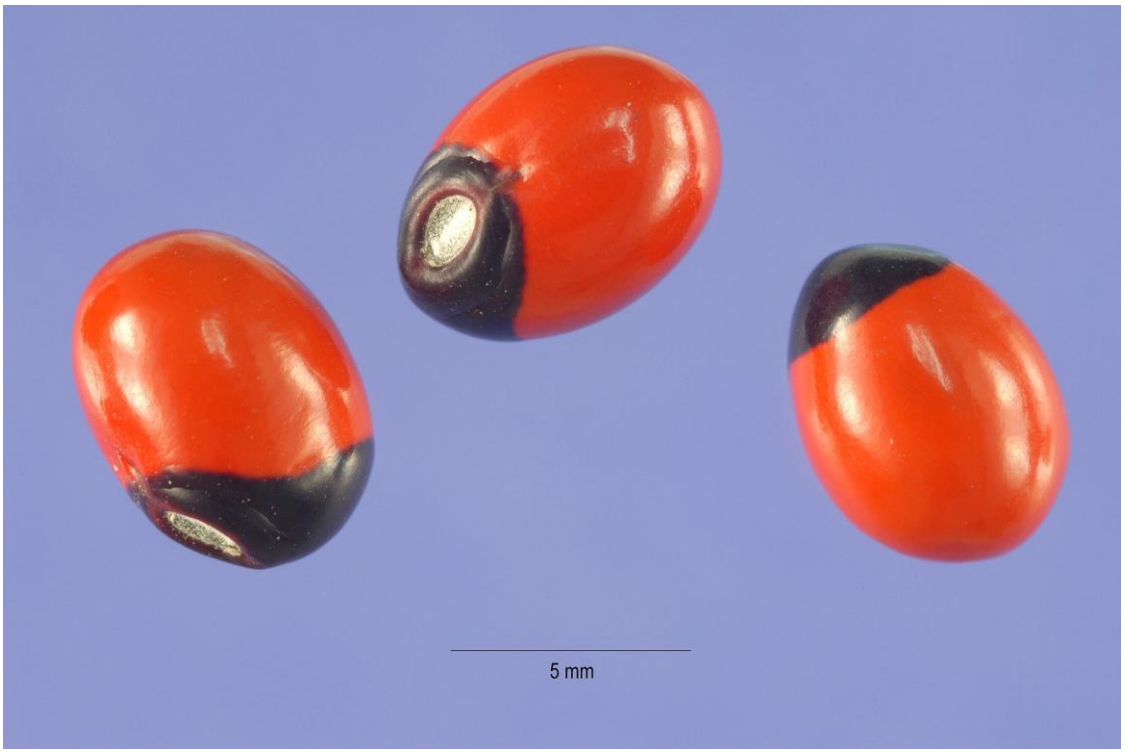


Figure 41: graines de *l'Abrus precatorius*

- *Les haricots et autres graines*

D'autres graines, dont les haricots, peuvent être utilisées comme perles. Il en existe différentes variétés, n'ayant pas la même forme, la même taille, la même couleur ni les mêmes propriétés. Les réserves des musées néerlandais possèdent des exemples de colliers camerounais réalisés en graines de haricot (Figure 42) et illustrent cette diversité d'aspect.



Figure 42 : Collier en graines de haricots

De la famille de fabacées comme le *pater noster* et le *Coix lacryma jobis*, les plantes de la famille *Dioclea* sont typiques des mangroves et communes au Cameroun selon H. M. Burkill (1985, vol. III). Elles ne sont pas comestibles mais sont utilisées pour l'esthétisme et la résistance de leurs graines dans les domaines de la médecine et des arts, en particulier pour la musique et la parure. La taille des graines est relativement importante (entre 1 et 3 cm). Elles sont de couleur rouge-orangé à brun avec un lustre brillant quand elles sont polies.

De tailles plus modestes et comestibles, les haricots noirs peuvent être également utilisés en colliers comme le montre la figure de droite. Cette variété est originaire d'Amérique mais est aussi cultivée par les habitants du Nord Cameroun.

Dans son article "Quelques plantes du Nord Cameroun et leurs utilisations ", Pierre Malzy (1954, p. 158) informe que les graines du *Cochlospermum species* sont utilisées en perles pour fabriquer les jupes des fillettes des Fali du Peské Bori. Il indique par ailleurs que les fruits séchés du *Cassia goratensis Fresen* (ou *Cassia singueana Delile* pour la taxynomie officielle actuelle) sont passés en colliers à des fins médicinales (p.157).

- Les coques de fruits

A travers le dernier exemple, il s'avère que les graines ne sont pas les seuls éléments végétaux utilisés en parure. Les fruits et en particulier les coques de fruits sont utilisés comme perles pour fabriquer des sonnailles. Ces objets sont des instruments de musique à percussion placés aux chevilles et jambes du danseur, comme on peut voir dans la Figure 43. D'après le cartel du musée du quai Branly pour l'objet de droite, ces perles sont appelées *enjok* dans la région centre du Cameroun chez les Mbam.



Figure 43: sonnailles avec des perles en coque de fruits

En résumé, les perles issues d'organismes vivants sont ainsi nombreuses, dans les données archéologiques comme actuellement. Les perles en biominéraux occupent une place de choix au Cameroun : perles en corail, en os, crocs, coquilles et coquillages sont nombreuses. Les perles végétales n'ont pas été retrouvées sur les sites archéologiques, probablement à cause de l'humidité du sol non propice à la conservation de ce type d'objets. Elles sont aussi moins représentées dans les documents visuels comme les gravures ou les photographies, probablement parce qu'elles frappent moins les esprits. Les films relatifs aux danses cérémonielles permettent d'apercevoir ces objets en contexte. Etudions à présent l'autre catégorie de perles naturelles, à savoir les perles minérales.

LES PERLES MINERALES

Les données archéologiques mettent en exergue la présence de perles de cornaline dans les nécropoles. Hormis cette pierre rouge, d'autres minéraux ont été appréciés dans une moindre mesure pour confectionner des perles.

❖ La calcédoine rouge

Les gisements de calcédoine rouge (cornaline) sont très peu nombreux en Afrique puisque la base de données géologique mindat n'en répertorie aucun sur ce continent. Il existe donc un paradoxe entre l'abondance des perles en cornaline et en jaspe rouge sur les sites archéologiques africains, notamment camerounais, et la rareté de cette matière première. Dans son livre *Unearthing Igbo Ukwu*, Thrustan Shaw apporte l'hypothèse que les perles en cornaline des trois sites fouillés proviennent de Cambay en Inde. La cornaline à Cambay a en effet fait l'objet d'un commerce à vaste échelle, étudié par Bérénice Bellina dans sa thèse de

doctorat soutenue en 2001. Elle montre que Cambay a diffusé de manière massive dès le VIe siècle avant notre ère une grande quantité de perles en cornaline et en agate rouge sur l'Asie du Sud-Est. *Cornaline de l'Inde - des pratiques techniques de Cambay aux techno-systèmes de l'Indus*, ouvrage dirigé par Valentine Roux et publié en 2000, se démarque des autres ouvrages sur ce domaine par son approche ethnoarchéologique et ses bornes chronologiques plus vastes. Cet ouvrage mentionne notamment la relation commerciale entre l'Inde et la Mésopotamie. Puisque le commerce transsaharien reliait le Moyen Orient à l'Afrique subsaharienne, il est possible que ces perles proviennent d'Inde via le Moyen Orient. Néanmoins, selon les sources arabes, il semble qu'il ait existé des gisements de minerais rouges en Afrique. Selon Al Bakri (p.341) :

> "On peut se rendre par une autre route de Tadmekka à Ghadams : après avoir marché pendant six jours dans une région habitée par les Saghmara, on entre dans une solitude où l'on voyage quatre jours avant de trouver de l'eau. Ensuite on passe dans une autre solitude ayant la même étendue que la précédente et qui renferme une mine d'où l'on tire le taci'n-semt, espèce de pierre qui ressemble à de l'agate et qui offre parfois un mélange de rouge, de jaune et de blanc. On y trouve, mais bien rarement, de beaux échantillons ayant une grosseur considérable. Les habitants de Ghana, chez qui on les porte, les regardent comme d'une valeur inestimable, et les achètent au prix de ce qu'ils ont de plus cher. On parvient à polir cette pierre et à la percer en employant une autre espèce de pierre nommée tentouas, de même qu'on polit le rubis à l'aide de l'emeri (...) A Bounou se trouve une mine de la même substance, mais l'autre est plus riche."
>
> (Traduction de Mac Guckin de Slane)

Dans cette citation, il semble que la pierre rouge mentionnée soit de la cornaline (calcédoine de couleur rouge). En effet, elle ressemble à de l'agate et peut avoir des teintes plus orangées. De plus, une des particularités de la cornaline est sa très grande dureté : 7 sur l'échelle de Mohs. Elle est donc égale au quartz et ne peut donc pas être polie par du sable, comme les roches tendres à dures. La mention d'une pierre tentouas servant au polissage et la comparaison avec le rubis montre la très grande dureté de la pierre qu'il décrit. Enfin, dans le territoire de l'ancien Ghana, on a trouvé de grandes quantités de perles en cornaline,

comme au Cameroun. Ainsi il existerait deux sites d'extraction de cornaline en Afrique, dont un dans le désert du Sahara, Bounou étant une ville dont on ne connait pas la situation, même approximative. De même, Jean Devisse signale dans le chapitre consacré aux commerce et routes du trafic en Afrique occidentale (p. 449-450) de l'*Histoire générale de l'Afrique,* que des gisements de cornaline sont nombreux en Egypte, dans la moyenne vallée du Nil. La calcédoine (SiO_2) est un minerai qui peut être d'origine sédimentaire ou magmatique et dont les composants (silice et dioxyde) sont extrêmement répandus sur Terre, ce qui ne facilite pas les recherches. La calcédoine est rouge lorsqu'elle contient des "impuretés" ferrugineuses. Généralement, les humains la chauffent pour faire des rouges plus soutenus ; on appelle en gemmologie ce résultat de la cornaline, terme non reconnu en géologie. Pour l'instant, au Cameroun et dans les alentours, aucun gisement n'a été répertorié. Cependant, il n'est pas totalement exclu qu'il y en ait eu, compte tenu de la présence de silice et d'oxyde de fer dans les sols du Cameroun.

Quoi qu'il en soit, les perles en calcédoine rouge ont de multiples formes. Elles sont de type I, II et IV. Leur unique perforation est réalisée selon diverses techniques, induisant plusieurs centres de production. Aucune perle n'est gravée, contrairement à ce que l'on voit fréquemment dans les sites du Moyen Orient et de l'Asie. Des ateliers de débitage de cornaline ont été mis au jour à Tichitt par Jean-Pierre Duhard (2002) et à Gao par Henri Lhote (1942), ce qui confirme l'importance de l'ouest saharien et sahélien dans la fabrication de perles en cornaline. Des analogies techniques et morphologiques entre les perles de l'ouest et celles du Cameroun sont visibles, de même qu'entre celles du Cameroun et les perles nubiennes. La Figure 44 montre quelques exemples de ces perles en cornaline trouvées dans des sites archéologiques Sao[48]. Sur cet ensemble d'images, les perles mesurent un centimètre environ de large, mais leur longueur varie beaucoup, allant du cylindre court en haut à gauche à des perles longues en bas. Certaines cornalines sont transparentes, d'autres translucides à opaques. Les formes sont inspirées de figures géométriques : losanges, cylindres, tonnelet, parallélépipède rectangle et trapèze...

Les perles les plus récentes sont en agate rouge et sont commercialisées par les Européens. Ce matériau, appartenant également aux calcédoines, a des effets de couleurs

[48] Pour plus d'exemples de perles en cornaline, se reporter sur le document en annexe F répertoriant les perles du musée du quai Branly (Paris).

plus contrastés à cause de ses motifs naturels rubanés. Ces perles sont de mêmes types que celles en cornaline (I, II et IV).



Figure 44: perles en cornaline de type I, II et IV.

Dans les périodes subactuelles, de nouvelles formes de pendants se développent, notamment celle en cœur et celle en "amulette" (cf. les répertoires de perles européens en annexe B) qui n'ont pas été attestés en fouille archéologique au Cameroun et dans ses environs.

Bien que la calcédoine rouge soit particulièrement présente dans les sites archéologiques, d'autres minéraux ont été taillés comme perles[49].

❖ Les autres minéraux et roches

Le sol camerounais présente une grande variété de minéraux et roches, cependant peu de roches locales ont été utilisées. Parmi les minéraux utilisés dans la fabrication de perles archéologiques, on peut citer l'amazonite qui est étrangère au sol camerounais, et la calcite, pierre abondante locale.

▪ La calcite

La calcite n'est pas toujours d'origine biologique, elle peut être aussi minérale. Elle est le principal constituant des roches sédimentaires de couleur blanche comme la marne et les calcaires. Contrairement à la calcédoine, elle n'est pas dure puisque son indice sur l'échelle de Mohs est de seulement 3. De plus, elle est soluble dans l'eau. Pure, la calcite est translucide blanche, comme le montre la Figure 45. Les perles photographiées ci-dessous sont actuellement conservées au musée du quai Branly et ont été acquises suite aux fouilles de Jean-Paul Lebeuf au Nord Cameroun durant la première mission Sahara-Cameroun menée par Marcel Griaule en 1936-1937. Les perles en calcite sont taillées en type I, régulières rondes. Il est probable que la nature du matériau facilite ce type de taille au détriment des perles à facettes. Ces perles locales seront largement copiées par les industries européennes de verre et de faïence, sans doute grâce à leur éclat vitreux.

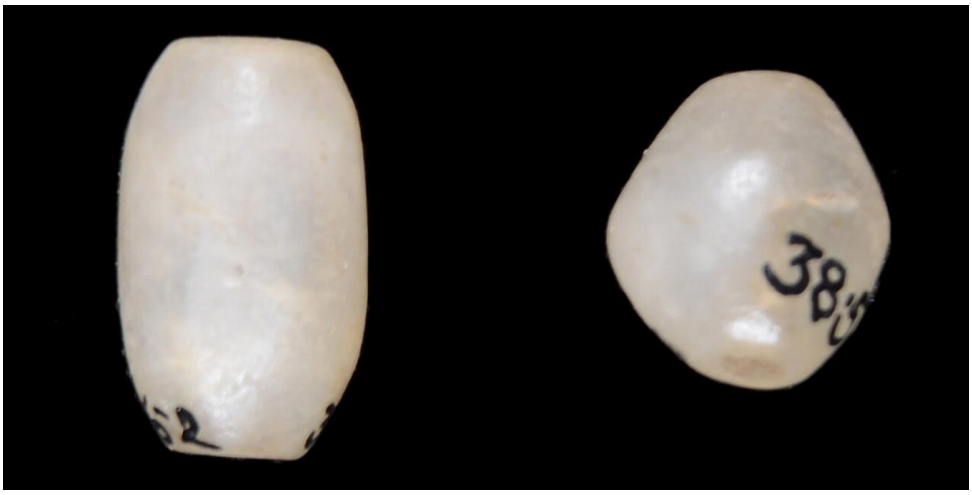


Figure 45: perles minérales blanches découvertes par l'archéologue Jean-Paul Lebeuf sur un site Sao

[49] Ce constat de dominance de la cornaline dans les matériaux minéraux réalisé pour le Cameroun et ses environs rejoint celui d'Annie Caubet pour la Méditerranée (1999).

- L’amazonite

L'amazonite est une variété de microline de couleur turquoise à bleu ciel. Comme la calcite, ce minéral a été souvent copié par les industries verrières. Cette variété a une dureté de 6 à 6,5 c'est-à-dire comprise entre la calcite et la cornaline. Elle a un éclat vitreux, comme les deux précédentes. Comme la calcite, l'amazonite est souvent taillée de manière ronde et n'est pas utilisée pour les perles d'espacement. Cette matière est travaillée depuis le Néolithique dans les régions sahariennes et sahéliennes. Les gros gisements d'amazonite africains se situent en Egypte, en Ethiopie, au Mozambique, en Namibie et à Madagascar. Au Cameroun, son succès est mitigé; néanmoins, ces perles en amazonite se vendent aisément dans les marchés. En effet, les Kapsiki et les Massa, deux peuples établis au nord du Cameroun apprécient les perles de ces couleurs, qui sont souvent utilisées pour les "perlages traditionnels". Des contrefaçons de ces perles en matières synthétiques ont été trouvées sur le site archéologique de Dolu Koptu, au Nord Cameroun.

- Sodalite & lapis-lazuli

Les fouilles des sites Sao ont mis au jour des perles bleues, dont la majorité est en verre, mais quelques unes en pierre comme l'illustre la Figure 46. Elles sont de type I, tubulaires, longues, et mesurent environ 3 mm de large.



Figure 46 : perles en pierre bleues (71.1950.71.1956)

Le cartel du musée du quai Branly présente les perles en pierre n° 71.1950.71.1956 comme du lapis-lazuli, roche métamorphique endémique d'Afghanistan qui a fait l'objet d'un

commerce international depuis l'Antiquité. Le lapis-lazuli est caractérisé par son bleu profond dû au minéral lazurite, ses veinures dorées dues à l'inclusion de pyrite et son opacité.

La sodalite, contrairement à la roche métamorphique, n'est pas opaque. Des gisements de sodalite ont été trouvés en Afrique, notamment au mont Cameroun et sur une météorite située le long de la rivière Bali en République centrafricaine pour les sites les plus proches. Mais il en existe aussi au Sahara, plus particulièrement à Anzerouf dans la région de Kidal au Nord du Mali et dans le désert Libyque, à proximité de la frontière entre l'Egypte, la Libye et le Soudan. Ces deux zones sont certes plus éloignées géographiquement des sites Sao, mais comme nous l'avons évoqué dans le premier chapitre de cette thèse, les abords du lac Tchad étaient en contacts étroits avec le Nord de l'Afrique, ce qui rend leur origine plausible. Une analyse des terres rares par spectrométrie de masse à fluorescence X permettrait de connaître quelle est l'origine précise du gisement.

Par conséquent, les pierres azur trouvées en contexte archéologique sont du lapis lazuli ou de la sodalite. Les deux variétés ont une même tonalité de bleu soutenu et contiennent toutes deux des veinures mais sont différentes par leur composition et leur provenance. La sodalite est translucide contrairement au lapis-lazuli opaque et diffère aussi par les veines blanches et non dorées ce qui est le cas dans le lapis lazuli.

LES PERLES SYNTHETIQUES

Les perles synthétiques sont réalisées à partir d'un matériau ayant été produit par l'homme. Il faut donc qu'il y ait eu transformation de la matière d'un point de vue physique ou chimique suite à une action anthropique. La plupart des matières synthétiques sont produites à partir d'une chauffe. Ce sont les cas des terres cuites, des alliages de métal et du fer, ainsi que des verres.

❖ Les matériaux composites de types terres cuites, émail & glaçures

La terre cuite est un matériau réalisé en Afrique subsaharienne dès le IXe millénaire avant J.C. comme l'attestent les tessons ornés trouvés sur le site d'Oujoungou, au Mali (Huysecom & alii, 2004, p.7). La céramique est souvent utilisée pour les objets usuels mais elle peut être aussi utilisée en art et dans les parures. Au Cameroun, les plus anciennes perles

en terre cuite mises au jour appartiennent à la civilisation Sao. Leur forme simple fait écho aux parures représentées sur les statues Sao et Nok.

- Perles en terre cuite

De nombreuses petites masses en terre cuite percées ont été retrouvées dans les sites archéologiques Sao en contexte funéraire. Les archéologues qui les ont découvertes n'étaient pas certains de leur rôle esthétique et ont généralement oscillé entre plusieurs désignations possibles : poids de filets de pêche, perles ou une terminologie plus floue comme "objets symboliques percés".

Le critère de l'esthétisme nécessite de comprendre la conception du beau dans la civilisation de production. Ceci est particulièrement complexe lorsque la culture a disparu et qu'il n'existe que peu de témoignages permettant de restituer les formes de perles. Les écrits commerciaux conservés en Afrique du Nord et en Egypte ne sont d'aucune aide pour déterminer si ces masses en terre cuite percées étaient ou non des perles. De plus, elles ont été retrouvées dans un sol remanié (remontées telluriques et perturbations postérieures) ce qui laisse planer un doute sur leur utilisation comme parure corporelle. Néanmoins, leur ressemblance avec des perles figurées dans les statues anthropomorphes est un premier indice en faveur de la fonction de perles de ces objets. L'ethnoarchéologie constitue un deuxième indice puisqu'actuellement certaines masses en terre cuites sont utilisées comme perles. Elles contiennent des essences odorantes qui ajoutent de l'esthétisme et pare le corps d'une flagrance agréable. Enfin, les objets archéologiques présentent des traces de couleurs rouges, ce qui semble induire que les objets étaient auparavant peints mais que cette peinture n'a pas tenu. Or, la peinture est un procédé d'esthétisation d'objet. Il est néanmoins possible que l'on peigne des objets utilitaires comme les poids de pêche pour plus facilement repérer dans l'eau le filet à remonter.

Les perles peuvent être de forme abstraite (sphériques, à pointes, biconiques...) ou bien figurer des animaux, comme le montrent les exemples ci-dessous (Figure 47). Les perles sont donc diverses, allant d'un aspect frustre à un objet plus détaillé. Leur longueur et la largeur maximale est de l'ordre de quelques centimètres (de 1,5 à 6 cm en moyenne). La perforation est simple et réalisée par une tige avant la cuisson ce qui crée les lumières droites et non biconiques contrairement à un forage manuel par rotation, qui est nécessaire lorsqu'on

a un matériau dur et cassant comme de l'argile déjà cuite. La perforation et la taille sont des caractéristiques communes à toutes les perles archéologiques Sao trouvées. Ce type de grand format est incommode pour la broderie ou le tissage mais est apprécié dans les enfilages simples. L'absence de perles d'espacement montre également que la structure de l'objet perlé est simple.



Figure 47: photographies de perles archéologiques Sao trouvées en contexte funéraire. A gauche : perle provenant du site de Goulfei, 4cm, traces monochromes rouges, conservée au Peabody museum d'Harvard ; A droite : perle de 5 cm de long et 2 cm de large représentant vraisemblablement un suidé.

Les statues anthropomorphes modelées dans l'argile représentent des personnes parées de perles de taille équivalente réunies en collier simple ras du cou (

Figure 48). Elles correspondent donc aux hypothèses soulevées par l'observation des perles dans leur contexte.



Figure 48: statues Sao représentant les perles utilisées en tour de cou (conservées au musée de Ndjamena et au MQB)

Les perles en terre cuite sont visibles dans les sites archéologiques du Nord Cameroun et appartiennent à la culture Sao. En l'état actuel des connaissances, il n'existe pas de perle en terre cuite provenant de sites d'autres régions du Cameroun.

- Perles en "faïences"

D'après la définition donnée par Annie Caubet durant l'exposition "Faïences de l'Antiquité" au musée du Louvre du 10 juin au 12 septembre 2005, le mot faïence désigne au sens large tout matériau composite constitué de pâte siliceuse dont la silice n'est pas entièrement fondue, contrairement au verre. Elle recouvre donc plusieurs matériaux et procédés différents dont la fritte, l'émaillage et la glaçure. La fritte est une matière incomplètement vitrifiée dans la masse contrairement aux autres techniques qui n'ont d'aspect vitreux que la surface externe de l'objet façonné. Actuellement, on utilise le terme de glaçure pour les surfaces transparentes à translucides, et d'émail pour un revêtement opaque. Les perles en faïence sont attestées depuis le VIe millénaire av. J.C. en Mésopotamie sur le site de Tell Brak : il s'agissait de perles en stéatites glaçurées posées autour des fondations du temple. Celles-ci étaient en forme d'animaux et de coques de fruits. Dans l'état actuel de nos connaissances, il ne semble pas qu'il y ait eu d'atelier de production utilisant ces techniques au Cameroun. Les perles en faïences seraient donc exogènes contrairement aux perles en terre cuite ou en métal.

Les perles en faïence sont rarement décrites comme telles et sont souvent confondues avec d'autres matériaux comme le verre ou le plastique. De plus, elles sont souvent assemblées avec des perles réalisées en d'autres matières ce qui tend à les omettre (cf. Figure 49). Leur présence est donc plus fréquente que ne suggèrent les écrits.



Figure 49: objet perlé contenant des perles de verre (rouge et jaune) et des perles en émail bleu. Anc. coll. Jean Gabriel Gauthier

Dans l'exemple ci-dessus, les perles en faïence ont été réalisées par pressage c'est-à-dire que la pâte siliceuse est comprimée dans des moules afin de former directement des perles. Il s'agit là d'une technique industrielle inventée au XIXe siècle par Jean Felix Bapterosses, mécanicien autodidacte, et son frère chimiste. Elle fut très utilisée par la *Compagnie des émaux de Briare* en France jusqu'à la seconde moitié du XXe siècle et par *Gablonzer bijouterie* localisée à Jablonec (Gablonz) en actuelle République Tchèque de 1870 à aujourd'hui. Les produits de ces ateliers étaient destinés essentiellement au continent africain.

Entre le VIe millénaire av. J.C. et nos jours, les techniques et la composition de la pâte siliceuse ont fortement évolué. Les perles glaçurées étaient d'abord sur stéatite, puis sur pâte composite avant d'être sur argile dégraissée dès le IIe millénaire av. J. C. L'arrivée tardive de la céramique comme support à la glaçure est due aux différences de coefficient d'expansion entre la glaçure et la terre cuite qui nécessitent une grande maîtrise des propriétés de ces matériaux. L'argile, facile à modeler permet des formes plus précises et des détails plus

complets contrairement à la pâte composite siliceuse préalablement utilisée. Celle-ci se craquelait durant son modelage et les formes obtenues étaient plus grossières. L'émail sur support argileux est appelé "faïence". Les perles glaçurées et émaillées sont la spécialité du continent Eurasien. En revanche, la fritte est d'origine africaine. Les premières perles en fritte datent du Moyen Empire égyptien et étaient généralement de couleur bleue, d'où leur autre appellation de "bleu égyptien". Les travaux récents mêlant archéologie expérimentale et archéométrie ont permis de restituer les techniques du bleu égyptien et des perles en faïences antiques (cf. A. Caubet, G. Pierrat-Bonnefois, 2005, p.19 pour les perles tubulaires et film *le bleu égyptien* de Gérard Onoratini édité par le CNRS en 2002). Mais d'autres foyers de fritte ont vu le jour ailleurs en Afrique, notamment en Afrique de l'ouest et en Afrique australe. Le site de Mapungubwe présente des frittes réalisées à partir de verre pilé auquel on ajoute des fondants. Les perles obtenues sont très grandes et on remarque facilement la composition mixte non fondue. Les perles obtenues sont régulières rondes (type I) cylindrique de couleur verdâtre. Elles ont été moulées, comme les perles en fritte de Kiffa en Mauritanie, celles d'Ifé au Nigéria et celles réalisées par les Krobo du Ghana (Figure 50). Les perles de Kiffa et du Ghana sont retravaillées après moulage pour obtenir des décors tandis que celle d'Ifé sont juste polies et ne sont pas recuites.



Figure 50 : perles en fritte- à gauche : perle archéologique de Mapungubwe avec moule, au centre perle actuelle du Ghana (1,6 cm de diamètre) et à droite perle ethnologique de Kiffa (2cm de long)

A Tegdaoust au Mali, des moules semblables à ceux utilisés actuellement pour former des perles en fritte au Ghana[50] ont été mis au jour (C. Vanacker, 1984, p.46-50). Ces moules ont été trouvés en place dans des strates datées par ^{14}C du IXe au XIIe siècle. Cette période correspond à l'âge d'expansion de la ville commerciale, qui décline fortement à partir du XIVe siècle pour disparaître au XVIIe siècle. Néanmoins, si la ressemblance est frappante, il n'existe

[50] Pour plus d'informations sur la production du village d'Adjagba au Ghana, se reporter à l'article d'A. Sordinas de 1965.

pas de reste de fritte dans les moules, ce qui aurait pu permettre de conclure avec certitude de l'existence d'un atelier de production ancien de perle en fritte au Mali.

❖ Le métal

Le métal est fréquemment utilisé au Cameroun pour réaliser des perles. Fer, laiton et bronze ont été moulés ou enroulés afin d'obtenir des perles métalliques. Les découvertes archéologiques récentes sur la métallurgie en Afrique montrent que les peuples vivant sur le territoire camerounais avaient une connaissance ancienne des techniques métallurgiques.

▪ Perles en fer

Le fer a été produit au Cameroun dès le IIIe millénaire av. J. C. selon les datations obtenues à Oliga, un site du plateau méridional (cf. Essomba, 1989, p. 47). La grande proportion de minéraux riches en fer dans le sol camerounais explique en partie l'ancienneté de la métallurgie du fer. Le fer n'est pas un métal natif ; il doit subir une transformation pour être isolé. La chauffe du matériau à une température suffisante avec introduction de carbone dans une atmosphère réductrice (peu d'oxygène) permet de séparer le minerai en deux éléments : le fer et les scories. Les fours de réduction du fer sont nombreux sur le territoire et ont des formes diversifiées, témoignage d'une évolution des techniques dans le temps. Au nord Cameroun, on dénombre trois formes principales pour ces fours : ceux d'excavations de forme circulaire s'élevant par un mur à 75 cm du sol muni de soufflets, ceux en demi-cylindres d'argile de 2 mètres de haut, et enfin ceux dont l'air est envoyé du haut vers le bas (R. Wente-Lukas, 1977, p. 113-114). Marie-Claude Dupré et Bruno Pinçon (1997) font également le constat de la diversité des formes de fours de réduction chez les Téké et remarquent des similitudes techniques avec l'ouest et le sud du Cameroun. D'après les données ethnoarchéologiques et l'archéologie expérimentale, quelle que soit la forme du fourneau celui-ci ne peut chauffer à la température de fusion du minerai de fer oxydé (magnétite, limonite ou hématite). Le degré de fusion des roches riches en fer serait abaissé par l'introduction de matières "fondantes", c'est-à-dire d'éléments interagissant chimiquement avec la roche, la rendant plus facilement fusible. Selon Edwin Eme Okafor (2002), le sable, riche en silice aurait permis d'obtenir du fer réduit en formant du silicate de fer, forme de minerai où le fer n'est plus oxydé. Son hypothèse s'appuie sur une analyse physicochimique des scories trouvées sur le site de Nsukka au Nigéria (2002, p.36-48). Le phosphore a aussi été mis en avant comme possible fondant à travers l'étude des scories de Tanzanie ; il serait à la

fois présent en petite quantité dans le minerai oxydé et dans les végétaux servant à alimenter le feu (M. Durand-Charre 2012 p.10). Quoi qu'il en soit, après cette première phase, le fer doit être débarrassé du maximum de fondant car il fragilise le matériau, le rendant moins malléable. Il faut donc veiller à ne pas introduire trop de fondant dans le mélange.

Les perles de fer (Figure 51) peuvent être obtenues ab initio ou par récupération. En effet, au Cameroun comme ailleurs en Afrique, le fer est considéré comme une matière précieuse qui doit être réemployée lorsque l'objet est usé et hors d'usage. Manuel Valentin, lors de son intervention au centre Malher le jeudi 12 février 2015, avait mentionné la fabrication de perles en fer chez les habitants d'Afrique du Sud à partir de pointes de flèches et d'hameçons usagés retaillés. A l'inverse, Chérubin Missié Ngoulou, doctorant en archéologie sous la direction de Manuel Gutierrez, durant son enquête ethnographique dans le massif du Chaillu (Congo), a su que des perles de fer étaient réalisées par moulage et constituait une des spécialités de ces villages. Concernant les perles en fer du Cameroun, les données sont faibles. Néanmoins par la forme des produits finis, on peut imaginer que les deux techniques sont employées. La fonte est en effet une technique bien connue du Cameroun, même si elle est plus utilisée pour la confection de perles en alliage cuivreux.



Figure 51 : perles en fer conservées au musée de Leiden (n°5899-1039)

- Les alliages cuivreux

Plus fréquentes dans les fouilles, les perles en cuivre et en alliages cuivrés sont théoriquement plus récentes que celles en fer, le cuivre étant appris après la métallurgie du

fer sur le continent africain. De plus, le cuivre est plus rare au Cameroun et semble provenir majoritairement d'importation, comme en témoigne les écrits d'Al Bakri. Les perles archéologiques les plus anciennes proviennent, dans l'état actuel des connaissances, du Nord du Cameroun, zone dépourvue de cuivre. Les quelques gisements de cuivre connus sont situés à l'extrême du sud du pays. Ces perles sont associées à la culture matérielle Sao, civilisation qui s'était fondée sur les alentours du lac Tchad. Elles sont réalisées à l'aide de la technique de la cire perdue, même si la technique du repoussé est aussi utilisée pour d'autres bijoux tels que les anneaux bracelets. L'analyse physico-chimique des perles sao a montré que la composition chimique n'était pas uniforme (J. P. Lebeuf 1985). Les perles sont toutes réalisées avec un alliage de plusieurs métaux : parfois uniquement en étain et cuivre (bronze), d'autres fois en plomb et cuivre (cuproplomb) ou zinc et cuivre (laiton), mais plus fréquemment avec un alliage de trois ou quatre métaux : zinc, plomb, étain et cuivre. Les différentes compositions montrent donc plusieurs savoir-faire dans les alliages. La possibilité d'importation d'objets finis provenant de multiples lieux a été écartée à cause de la présence de vestiges de fabrication des perles en alliage cuivreux sur les sites archéologiques Sao. Par ailleurs, la forme des perles, le plus souvent complexe, conserve les mêmes conventions stylistiques que la sculpture céramique. Les perles peuvent représenter des anthropomorphes, des zoomorphes tels que les oiseaux et les éléphants, des coquilles de cauris simplifiées et des signes géométriques dont on ignore s'il s'agit de représentation abstraite ou de style figuratif si schématisé et codifié qu'il nous est impossible de reconnaître. Les figurations anthropomorphes sont toutes liées à des pendants tandis que les perles zoomorphes ont des typologies plus variées (types IV et V).

Les sites d'Igbo Ukwu comprennent également des pendentifs en alliage cuivreux d'une grande complexité et de figuration animale ou humaine. Si certains éléments sont semblables comme l'oiseau aux ailes gonflées et à la petite tête reposant sur le corps servant de perle d'espacement, le style est néanmoins très différent, plus naturaliste et plus chargé (phénomène d'*horror vacui*). La technologie de ces bronzes est également la cire perdue. Thurstan Shaw (1965, p.89) a réalisé une spectrographie de masse sur les pendants et autres objets en alliage cuivreux des sites d'Igbo en 1965. Toutes les perles pendantes appartiennent au même groupe (B) caractérisé par un alliage comprenant du cuivre, de l'étain et du plomb à des concentrations supérieures à des traces. Comme chez les Sao, les artisans d'Igbo Ukwu réalisaient des alliages à trois composants majoritaires et non deux

comme pourraient le faire croire le terme inadéquat mais fréquemment employé de "bronze".

Les perles en alliage cuivreux actuelles sont fabriquées au nord, au Grassland (Herbert, 1990) et dans la région de la Cross River, par le même procédé de fonte à la cire perdue. Elles sont souvent associées aux perles en laiton européennes pour fabriquer des objets perlés. L'origine des perles est facilement distinguable même sans analyse chimique puisque les perles européennes sont faites à partir de moules récupérables ce qui donne des perles identiques alors que les perles faites selon la technique de la cire perdue sont uniques. La Figure 52 montre un collier de perles réalisé dans les monts Mandara et conservé au Metropolitan Museum de New York. Elle illustre la caractéristique du procédé de la cire perdue où toutes les perles sont différentes, même lorsqu'elles obéissent à un même schéma directeur.



Figure 52: collier en laiton conservé au Metropolitan museum n°1979.532.32

- Les pièces de monnaie étrangères

Les pièces de monnaies percées en leur centre sont très appréciées en parure. Ces types de perles sont particulièrement faciles à dater car elles comportent souvent la date de fabrication sur une des faces. Néanmoins, leur utilisation en tant que perle peut être nettement plus récente que l'année figurée sur la pièce. Selon leur date de fabrication et leur pays d'origine, les pièces peuvent être en argent, en bronze, en fer, en zinc ou en alliage contenant du nickel (maillechort ou cupronickel). Les pièces françaises percées furent fabriquées de 1913 à 1946 soit une période relativement courte. Cependant, dû aux relations intimes entre la France et son protectorat qui couvrait la majeure partie du Cameroun, ces pièces-perles représentant des montants faibles sont assez fréquentes. Une étude des pièces de monnaie européennes percées est disponible en annexe C de cette thèse.

- Les autres métaux (or, étain)

Les perles en or et en étain[51] n'ont pas été retrouvées en contexte archéologique au Cameroun. Pourtant, certaines populations africaines sont célèbres pour leurs perles en or, comme les Ashanti du Ghana qui réalisent des perles très ouvragées ou bien la civilisation du Great Zimbabwe dont le site a fourni des perles sommaires en or. Il en va de même pour les perles en étain, que l'on a trouvé sous forme de cauris dans des sites Nok. La présence de ces perles a été expliquée par la présence d'abondants gisements dans ces territoires. Or, le Cameroun a un sous-sol très riche, pourvu de mines d'étain et d'or. Nous ignorons si l'or était exploité mais nous savons que l'étain l'était puisqu'il était utilisé dans la composition d'alliages. De plus, ces métaux ayant un point de fusion bas, ils peuvent être moulés à partir de la technique de la cire perdue. L'absence de perles en étain serait donc un choix des populations passées dicté par l'esthétisme ou le symbolisme.

❖ Le verre

Le verre est un matériau privilégié pour confectionner des perles car il permet de réaliser presque tous les aspects et toutes les formes.

[51] Perles ayant pour matériau dominant de l'étain.

Propriétés du verre et aspects des perles de verre

Le verre est un matériau de structure amorphe composé majoritairement de silice fondue. Le verre à l'état naturel (verre libyque) et les roches volcaniques vitreuses (obsidienne) ont été exploitées depuis la Préhistoire mais le verre synthétique n'est attesté que depuis le IVe millénaire av. J. C. dans les régions de cultures mésopotamienne, syrienne et égyptienne.

Le point de fusion de la silice pure étant de 1750°C, c'est-à-dire bien supérieur à la température d'un four, il a fallu y ajouter des "fondants", substances permettant de faire baisser ce point de fusion par réaction chimique. Par ailleurs, les fondants altérant la qualité du verre, il faut y adjoindre également des stabilisants. Le verre obtenu est translucide verdâtre. Des colorants métalliques peuvent être également intégrés au mélange pour obtenir d'autres effets de couleur et d'opacité. La composition des fondants, stabilisants et colorants diffèrent en fonction des époques et des aires culturelles.

Historique des perles en verre : les origines

Dans l'état actuel de nos connaissances, les premiers artefacts en obsidienne sont contemporains des premières perles. Ils ont été trouvés à es Skhul en Israël et dateraient de 100 000 ans environ. Ils auraient été fabriqués par *Homo sapiens* et sont de « style moustérien ». L'obsidienne est un matériau se taillant facilement (cf. Inizan et al. 1995, p.21). En revanche, la perforation n'est pas aisée du fait de sa propriété facilement cassante. C'est pourquoi les artefacts en obsidienne sont des outils taillés dans la masse comme des bifaces, hachereaux, ou pointes de flèches et non des perles. Le verre d'origine anthropique comporte la même fragilité face à la perforation mais il est possible de fabriquer des perles sans perforer grâce aux techniques de moulage, pressage, soufflage ou enroulement.

Selon Pline l'Ancien dans *Histoire naturelle*, cette découverte de fabrication du verre est attribuée aux Phéniciens.

> " Il est dans la Syrie une contrée nommée Phénicie (V, 17), confinant à la Judée, et renfermant, entre les racines du mont Carmel, un marais qui porte le nom de Cendevia. On croit qu'il donne naissance au fleuve Bélus (V, 19), qui, après un trajet de cinq mille pas, se jette dans la mer auprès de Ptolemaïs, colonie. Le cours

en est lent, l'eau malsaine à boire, mais consacrée aux cérémonies religieuses. Ce fleuve limoneux et profond ne montre qu'au reflux de la mer le sable qu'il charrie. Alors, en effet, ce sable, agité par les flots, se sépare des impuretés et se nettoie. On pense que dans ce contact les eaux de la mer agissent sur lui, et que sans cela il ne vaudrait rien. Le littoral sur lequel on le recueille n'a pas plus de cinq cents pas, et pendant plusieurs siècles ce fut la seule localité qui produisit le verre. On raconte que des marchands de nitre y ayant relâché, préparaient, dispersés sur le rivage, leur repas ; ne trouvant pas de pierres pour exhausser leurs marmites, ils employèrent à cet effet des pains de nitre de leur cargaison : ce nitre soumis à l'action du feu avec le sable répandu sur le sol, ils virent couler des ruisseaux transparents d'une liqueur inconnue, et telle fut l'origine de verre."

(Livre XXXVI, chap. LXV)

L'anecdote écrite par cet historien romain a été critiquée pour son manque de vraisemblance, la température étant trop faible pour obtenir du verre. Mais elle a été contestée plus récemment par les données archéologiques montrant des objets en verre, en particulier des perles, datées du troisième millénaire av. J.C. dans des sites égyptiens et mésopotamiens. Or, la civilisation phénicienne ne s'est épanouie qu'à partir de 1200 av. J.C. L'association des premières perles de verre avec des pierres précieuses et de l'or montre qu'alors le verre était considéré comme un matériau précieux.

La Phénicie au premier millénaire av. J. C. fut également l'un des principaux centres de production des perles de verre antiques. Elle est célèbre pour ses perles à motifs ocellés et ces pendants en forme de têtes, comme la Figure 53 de gauche, mesurant 3,2 cm de haut.

Les Carthaginois ont repris les techniques des Phéniciens, comme l'illustrent notamment la ressemblance morphologique et les adjonctions de minuscules perles pour former les bouclettes du personnage. La taille est également similaire (environ quatre centimètres pour les deux perles à droite de la Figure 53). Les perles ocellées sont également communes aux Phéniciens et aux Puniques. A la chute de Carthage, les artisans verriers se délocalisèrent et diffusèrent les techniques des perles en verre en Europe.



Figure 53: pendant phénicien à gauche ; à droite deux pendants carthaginois ; datés du IIIe siècle av. J. C.

Les perles de verre antiques, quelles soient phéniciennes, puniques, égyptiennes ou mésopotamiennes, ont eu un succès géographique et chronologique. En effet, les données archéologiques montrent ces objets dans des zones éloignées telles que l'Europe, la Russie ou l'Afrique subsaharienne. A titre d'exemple, les perles trouvées sur le site funéraire danois de Store KongehØj (âge du bronze) sont réalisées en verre provenant d'Amarna en Egypte et de Nippur en Mésopotamie. Au Cameroun, des perles de style punique et égyptien sont régulièrement vues dans la rue, portées par les habitants. A défaut d'analyse physico-chimique, deux hypothèses peuvent être émises : celle d'un réemploi de perles anciennes, et celle de copies plus tardives de modèles antiques. La première hypothèse a été soutenue par Charles Hercules Read en 1899 qui y voyait l'expression de la réalité du périple d'Hannon et donc une relation directe entre la civilisation punique et celles du Cameroun. Cette hypothèse a été critiquée par V. G. N. van der Sleen (1967, p.111), qui voit dans ces perles de style punique, une production tardive hollandaise basée sur des modèles antiques. En effet, la copie des perles antiques s'est faite à diverses époques de l'Histoire. Les perles pharaoniques ont été une source d'inspiration pour les perles médiévales islamiques puis pour les ateliers de Murano. De même, les perles puniques ont été souvent copiées en Europe, notamment durant la Renaissance et les temps modernes (XVIe - XVIIIe) grâce à la fascination pour l'Antiquité méditerranéenne.

- *Perles médiévales*

Les sites d'Igbo Ukwu sont les plus marquants en raison du nombre de perles en verre estimé à une soixantaine de milliers et de leur ancienneté (IXe - Xe siècle). Les perles de verre sont régulières, rondes de type sphérique ou cylindrique et monochromes. Elles sont aussi de taille plus régulière que celles antiques. Les grosses perles sont ainsi moins importantes. L'origine européenne de ces perles de verre a été d'emblée exclue. L'archéologue responsable de la fouille, Thurstan Shaw, s'est prononcé en faveur d'une origine indienne, par analogie de forme et du fait que de la cornaline était également présente en de grandes quantités dans les sites. Les couleurs prédominantes sont des couleurs primaires : le jaune, le bleu et le rouge. Toutes sont opaques.

Des perles de verre ont également été trouvées dans les couches anciennes des sites Sao, mais en nombre plus restreint. L'analyse faite par Alain Rechignac en 1965 montre que ces perles ont une faible teneur en plomb, comme les perles d'Igbo Ukwu, ce qui exclut une origine européenne. Les couleurs prédominantes sont le blanc translucide, le blanc opaque et dans une moindre mesure le bleu, ce qui diffère des statistiques d'Igbo Ukwu.

Malgré les études physico-chimiques réalisées sur ces perles, leur origine reste toujours sujette à débat. Leur origine peut-être égyptienne, moyen-orientale, indienne ou locale car toutes ces zones sont susceptibles d'avoir fabriqué des verres sodiques. Des analyses plus poussées et une meilleure connaissance des compositions et techniques du verre médiéval de ces régions permettrait de trancher cette question. Les recherches archéométriques actuelles tendent à combler ces lacunes en histoire et techniques du verre, mais elles sont encore trop incomplètes pour affirmer leur origine de manière certaine. Néanmoins, d'après l'analyse archéométrique des verres indiens et d'Asie du Sud-Est de Bernard Gratuze et Laure Dussubieux, l'origine indienne des perles d'Igbo Ukwu déterminée par Thurstan Shaw reste discutable : dans cette étude (2003, p.69), les perles de verre indiennes présentent un fort taux de plomb utilisé pour opacifier le matériau. Il est cependant vraisemblable que plusieurs compositions aient été utilisées concomitamment, ce qui n'exclut pas la théorie de Thurstan Shaw.

- *Du XVIe siècle à nos jours*

Hormis les sites d'Igbo Ukwu qui constituent une exception, les perles en verre étaient peu nombreuses avant le XVIe siècle. Le changement est radical avec l'arrivée des Européens : les "rassades" (terme utilisé pour désigner les perles en verroterie d'origine européenne) se diffusent rapidement et démocratisent l'usage des perles en ce matériau. Dans un premier temps, les ateliers de Murano ont l'hégémonie des perles de verre exportées en Afrique. Les perles de verre d'origine islamique ou indienne disparaissent.

Au courant du XVIIe siècle, les Hollandais tentent de faire des perles en verre bleues avec des reflets verts pour satisfaire les goûts de la population du golfe de Guinée. Ces perles ont eu un succès sans pour autant menacer l'avenir des perles de verre italiennes et celles des perles d'aigris qu'elles tentaient de contrefaire (voir chapitre suivant). D'après les auteurs Européens de l'époque, les prix des perles de verre de Murano étaient si bas qu'il ne valait pas la peine de tenter de concurrencer ce monopole. C'est ainsi qu'un auteur, prenant le pseudonyme de "Citadin" écrit en 1716 sur la traite de Guinée (publication en 1782):

> " La conterie, la verroterie, le contre brodé & les rassades, nous viennent de Venise, d'où toutes les nations les tirent, aucune n'ayant pû encore travailler à la conterie, & la donner à si bon marché que les Verriers Vénitiens. En effet il est surprenant que les rassades puissent se vendre à si vil prix, la livre pesant achetée en gros à Marseille ne coûte que huit sols. (...) est-il possible de travailler à meilleur marché ? Il faut sur ce prix déduire les frais de barrique, de transport, de fret, de commission et le profit qu'y font les marchands de Marseille. J'avoue que je ne puis pas comprendre, en calculant ainsi, de quelle utilité est cette fabrication à Venise ; cependant dans le vrai le bénéfice est considérable, puisque les fabricants de verroterie ne sont pas les moins riches de Venise." (Citadin, p.394)

C'est au cours du XIXe siècle que d'autres ateliers vont se créer. La manufacture de Briare est la première à défier Murano en proposant un coût de fabrication encore plus bas grâce à un procédé industriel inventé par Jean-Félix Bapterosses. La défaite française de 1870 face à la Prusse va permettre à Gablonz de connaître ce procédé grâce à l'expatriation des ouvriers de Briare. Ainsi à la fin du XIXe siècle, les industries européennes se livrent une guerre

économique féroce, dominées cependant par les manufactures de Bohême et de Vénétie. Le nombre de perles de verre importées d'Europe vers l'Afrique est alors colossal.

- Aspects des perles de verre au Cameroun

Une préférence pour les perles régulières est avérée. La plupart des perles en verre utilisées au Cameroun ont de surcroît un décor uni. Lorsque ce n'est pas le cas, les motifs ornementaux sont constitués de lignes et de chevrons. Les pois sont nettement plus rares : dans cette région du monde, les *millefiori* et les perles ocellées sont peu présentes. De même, les perles *kiffa* ou *bodom*, produites en Afrique, ne se retrouvent pas dans les fouilles archéologiques, dans les trésors des chefferies ou dans les perlages traditionnels du Cameroun. Les perles de verre ont une perforation unique centrée et droite pour la plupart, même si certaines perles de verre blanches opaques provenant des fouilles de Rogier Bedaux et conservées dans les réserves des musées des Pays-Bas ont une perforation biconique présentant des imperfections. L'aspect irrégulier de leur perforation ainsi que des formats différents des perles ont pour objectif de ressembler à des perles en pierre. Elles sont donc réalisées dans un but de copie ; elles proviennent des ateliers hollandais au XIXe siècle et ont eu un grand succès dans les régions montagneuses de l'intérieur de l'Afrique : massif Mandara au Cameroun et Nigéria, et falaise de Bandiagara au Mali, tout particulièrement. Or, les données archéologiques montrent que ces régions utilisaient beaucoup la sculpture sur calcite pour réaliser notamment des éléments de parure comme les labrets. La présence de ces perles de verre blanches serait donc un substitut aux perles de calcite précédemment produites et employées dans ces lieux.

Les perles imitant la cornaline sont nombreuses et ont eu un succès plus vaste que celles imitant la calcite. L'ensemble des zones du Cameroun ont utilisé ces perles. Elles ont été produites par différentes manufactures européennes sur une longue période : les livres de commandes conservés et les catalogues d'échantillons attestent la longue commercialisation de ces perles. De couleur vermillon à rouge indien, opaque à translucide, elles sont de type I, II et IV, c'est-à-dire régulières rondes et facettées ou pendantes comme les modèles en véritable calcédoine.

Techniques des perles de verre

La composition du verre diffère selon son lieu de production. Par ailleurs, les techniques de fabrication des perles ont considérablement varié au cours du temps ce qui permet de retracer un historique technique des perles de verre.

Les compositions du verre

Les perles de verre les plus anciennes utilisent comme fondant des cendres végétales riches en soude. Elles peuvent provenir d'algues marines ou de certaines plantes du désert. Ce n'est qu'à partir du VIIIe siècle avant J. C. que le natron, fondant d'origine minérale, est utilisé. L'Egypte utilise les cristaux salins des lacs Ouadi Natroun. Ainsi, l'origine du fondant permet de dater les perles. Si l'origine est végétale les perles sont antérieures au VIIIe, si elle est minérale, elle est postérieure.

Le stabilisant durant les premiers temps est intégré au sable utilisé. En effet, de manière empirique, les verriers antiques se sont aperçus que certains sables donnaient des verres plus résistants que d'autres. Ces sables ne sont pas composés de silice pure. Ils contiennent en outre de la chaux grâce aux coquilles fossilisées, ou de la magnésie grâce aux résidus de certains végétaux notamment. On peut donc distinguer les origines géographiques des sables en connaissant la proportion et la composition du stabilisant. Ce n'est qu'à partir de l'empire romain que l'on ajoute au sable commun un stabilisant, comme le déclare Pline dans *Histoire naturelle*, tome II, livre XXXLI, chapitre LXVI):

> " Depuis, comme l'industrie est ingénieuse et avisée, on ne se contenta plus de mêler du nitre au sable, et on imagina d'y incorporer la pierre aimant, dans la pensée qu'elle attire à elle le verre fondu comme le fer. De là même façon on se mit à introduire, dans la fonte, divers cailloux luisants, puis des coquillages et des sables fossiles."

Les matériaux introduits décrits par Pline contiennent de la chaux comme les coquillages et sables fossiles ou de la magnésie comme la "pierre aimant" qui n'est autre que de la magnétite. A partir de l'Empire romain, l'Europe utilise comme principal stabilisant l'oxyde de plomb, ce qui la différencie notamment des verres égyptiens de la période

pharaonique et médiévale. La Chine ancienne se démarque par un verre plus dense à cause de la forte teneur en oxyde de baryum (BaO) et en oxyde de plomb (PbO).

D'une manière générale, les perles anciennes contiennent une forte proportion d'alcalis (fondants). En effet, au cours du temps, les fours se sont perfectionnés, permettant d'obtenir une température plus élevée. Les fondants, qui fragilisent le verre, ont donc pu être introduits avec plus de parcimonie au fur et à mesure que les fours devenaient plus performants.

La coloration est souvent réalisée à partir d'oxydes métalliques. Mais plusieurs oxydes peuvent donner la même couleur et un même oxyde peut donner toute une gamme chromatique selon sa concentration. C'est ainsi que le bleu peut être issu d'un oxyde de cuivre, d'un oxyde de cobalt, ou d'un oxyde de manganèse... Dans d'autres proportions, selon la température de cuisson et l'atmosphère réductrice ou oxydante, ou s'il y a une association avec d'autres oxydes, les résultats diffèrent fortement. Ainsi, l'oxyde de cuivre introduit dans le verre peut aussi colorer en un camaïeu de verts, en rouge, en noir ou en turquoise, et l'oxyde de manganèse en une gamme de violets allant jusqu'au noir. L'antimoine a été utilisé depuis l'Empire Romain pour décolorer le verre. Il est actuellement considéré comme un élément marqueur d'une origine méditerranéenne ou européenne. Un long travail reste à entreprendre sur les diverses recettes favorites de coloration ou décoloration du verre selon les aires chronoculturelles.

Chaque élément naturel, qu'il serve de colorant ou de matériau de composition, comprend des impuretés qui sont particulièrement importantes pour comprendre l'origine géographique de chaque matière. C'est en analysant les terres rares que l'on peut connaître cette origine des composants du verre.

- *Les modes de production des perles*

L'Antiquité a créé ses premières perles en verre avec deux techniques : le moulage et l'enduction. L'enduction sur noyau ou sur tige (pour les perles cylindriques) a été préférée car elle permettait de faire une grande variété de décors avec l'association de couleurs distinctes. L'invention du soufflage du verre n'a pas autant profité aux perles qu'aux contenants de taille plus importante. En effet, l'intérêt principal de cette technique est l'économie de matériau par rapport au volume réalisé. Les perles étant des objets de taille

réduite, on comprend donc le peu de perles soufflées. Néanmoins, il en existe quelques unes, réalisées principalement à des dates récentes. Leur forme est stéréotypée ronde. La technique du feuilletage est encore plus rare, et est typique des productions du I^{e} au IIIe siècle ap. J. C. des alentours de la mer noire, bien que l'on ait trouvé ce genre de perle dans un tumulus funéraire du Japon daté du Ve siècle (site d'Utsukushi). La technique du feuilletage consiste à fabriquer deux tubes de diamètres différents, d'insérer une feuille de métal entre les deux et de chauffer le tout afin que les différentes couches puissent s'associer.

La chute de Constantinople en 1453 a provoqué la fuite des verriers byzantins chrétiens vers la cité des Doges, avec qui elle entretenait des rapports économiques fructueux. De ce fait, de nouveaux ateliers verriers furent créés, notamment sur l'île de Murano, ce qui présentait l'avantage de ne pas augmenter les risques d'incendies de la ville. Le savoir des verriers byzantins mêlé à celui des artisans européens a permis de développer de nouvelles techniques, notamment la production de perles par soufflage-étirement qui permettent une fabrication en série.

Les perles pressées, issues de la révolution industrielle, sont assez proches des perles moulées, mais elles sont produites mécaniquement. Leur prix est faible, ce qui explique leur succès. Le procédé d'enduction sur tige s'est lui-aussi modernisé : on utilise désormais un chalumeau pour réaliser les perles et non plus des fours spécifiques. On appelle cette technique " à la lampe" ou "a lumne". Bien que le matériel soit différent, ce mode de fabrication reste un des modes privilégié pour réaliser des décors en relief originaux (uniques) et multicolores.

COULEURS ET DECORS

Les couleurs et les décors sont des composantes importantes de l'attractivité des perles. Cette section regroupe une partie des données préalablement exposées et propose une analyse commune aux perles du Cameroun.

Quel que soit le matériau utilisé, la couleur et le lustre sont des critères déterminants pour l'élaboration d'une perle. Toutes périodes et régions du Cameroun confondues, ce sont le rouge et le blanc qui sont les teintes majoritaires. On retrouve le rouge notamment dans les perles de verre et de faïence, dans les perles en terre cuite à engobe ocrée et les pierres

cornalines. Pour les métaux, le cuivre (tirant lorsqu'il n'est pas oxydé vers les tons de rouge ou doré lorsqu'il est allié à du zinc, plomb ou étain) est la teinte métallique privilégiée. Le blanc est plus présent dans les perles en calcite, les cauris, les graines en *Coix lacryma jobis* et les tests d'œufs d'autruche.

Les perles à chevrons sont à dominante de bleu à lignes blanches et rouges. Or, grâce au répertoire des perles, nous savons que les *rosetta* peuvent être avec d'autres couleurs majoritaires. Le bleu est une couleur que l'on voit principalement dans le verre, puisque les pigments et matériaux naturels bleus sont assez rares. Deux teintes sont très différenciées : le bleu ciel tirant parfois sur le turquoise et le bleu nuit. Le bleu ciel se trouve majoritaire dans les productions actuelles des Kapsiki et anciennement dans les perles d'Igbo Ukwu et de quelques sites Sao, tandis que le bleu foncé est très prisé des Fali (peuple actuel du Nord Cameroun) et des Bamiléké. Les rapports de fouilles archéologiques stipulent que ce bleu sombre se retrouve aussi dans les sites archéologiques Sao en faibles quantités.

Les perles à stries sont à dominante blanche avec des stries rouge-rosées et bleues. Le rose, sorte de rouge à saturation incomplète et pastelle, est parfois très présent comme chez les Bamiléké du XVIIIe siècle, mais le plus souvent rare voire absent. On peut en conclure qu'elle présente des courants de mode. Le marron, également de la gamme des rouges insaturés mais sombre, est peu présent sauf dans la catégorie des perles à coques de fruits. D'une manière générale, les couleurs terreuses sont actuellement peu appréciées. Dans les données archéologiques, un doute plane pour certaines perles en terre cuite qui ne semblent pas être teintes.

Une difficulté se présente pour donner une vision des goûts colorés d'après les résultats de fouille. En effet, une partie des perles avaient subi des altérations de matière si importantes que la couleur avait disparu. Ainsi les perles en corail rouge sont devenues blanchâtres et pulvérulentes suite à leur enfouissement. La raison est simple : le corail est fait de calcite, un matériau de pH basique, qui réagit avec la terre humique (acide) du Cameroun. Plus le couvert végétal est dense, plus la terre a tendance à être acide, du fait de l'apport d'humus par la décomposition des plantes. La réaction chimique entre ces deux éléments endommage le matériau et donc la perception physique des perles : au lieu d'être rouges et brillantes, elles deviennent blanches et ternes. Ce problème peut potentiellement se poser

pour tout objet à tendance calcaire, comme l'os ou les coquilles. De même, l'effet du temps peut modifier les couleurs initiales des perles. C'est le cas des perles peintes dont souvent il ne reste plus que des traces, la peinture ou l'engobe s'étant écaillée par frottements. Par ailleurs, les données archéologiques sont relativement peu nombreuses, et presque toutes réalisées en contexte funéraire. Or, il est possible que le funéraire obéisse à des codes couleurs spécifiques, restreignant la palette de couleurs visibles et portées dans la vie quotidienne.

Lorsque les perles n'ont pas de décor uni, ce qui est rare, elles ont des couleurs contrastées et en trio avec une couleur dominante et deux autres en des proportions inégales. De rares perles à décor de pois et croix à dominante noire ont été trouvées (sous dominante : blanche et minoritaire jaune) mais ce type de perles est plus fréquent en Afrique australe, en particulier en Angola. De même, les perles ocellées à dominante jaune sont courantes au Ghana et en Côte d'Ivoire mais fort rares au Cameroun.

En résumé, les perles du Cameroun sont souvent unies, avec une prédominance de rouge et de blanc. D'autres couleurs peuvent être présentes mais sont souvent dues à une mode, contrairement aux couleurs majoritaires que l'on retrouve à toutes les époques et sur de multiples matériaux. Les couleurs vives sont particulièrement appréciées. Lorsque les perles possèdent plusieurs couleurs, elles sont fortement contrastées afin de faire ressortir le motif décoratif géométrique. Les perles polychromes suivent généralement un schéma tripartite avec une couleur majoritaire, une couleur secondaire et une couleur minoritaire, ce qui accentue davantage les contrastes colorimétriques en introduisant un contraste quantitatif. La présence de modes dans le choix des couleurs et des motifs a incité les archéologues à étudier les perles afin d'en faire des marqueurs chronoculturels.

UN ELEMENT DE DATATION ?

Il est tentant d'utiliser les perles comme marqueurs chronologiques. En effet, puisqu'elles sont très nombreuses dans les sites archéologiques, et que leur période d'utilisation est longue (jusqu'à 100 000 ans dans certaines régions d'Afrique), plusieurs auteurs ont tenté de faire de ce matériel un "fossile directeur". L'analyse typologique, anciennement utilisée en archéologie et en histoire de l'art pour indiquer une fourchette de

datation d'un objet ou d'un site, présente quelques difficultés. En effet, certains objets rigoureusement identiques dans leurs aspects, peuvent provenir d'aires chronoculturelles différentes. L'archéométrie ou l'étude des chaînes opératoires des perles semble être plus concluante, bien qu'elle se heurte au problème du réemploi sur le long terme des perles.

❖ L'échec de la typologie

Les perles sont un vaste ensemble d'objets hétéroclites, pouvant s'étudier par la forme, les matériaux, la perforation, les couleurs et le décor. Certaines perles sont intemporelles comme celles en tests d'œufs d'autruche, ayant été produites de la Préhistoire à nos jours. En revanche, certains modèles semblent emblématiques d'une période. La première datation par typologie au Cameroun a été réalisée en fonction des matériaux. Puis elle s'est focalisée sur les décors des perles.

▪ La datation par la typologie des matériaux

Les cauris, le verre et le laiton ont été massivement importés dans cette région d'Afrique à partir du XVIe siècle, par les Européens. Par conséquent, la présence de cauris, de perles de verre ou de laiton sur un site, a été souvent interprétée par les archéologues comme un marqueur de datation post quem.

Malheureusement, cette affirmation n'est pas entièrement vraie, puisque des perles en cauris, en verre et en laiton existaient avant la conquête de l'Afrique par les Européens. Comme nous l'avons énoncé plus haut dans ce chapitre, certains cauris ont été trouvés dans des sites archéologiques antérieurs au XVIe siècle, ce qui fausse cette règle. De même, le verre était importé avant l'arrivée des Européens, comme le montre notamment le site d'Igbo Ukwu. Enfin, certains objets en laiton étaient réalisés localement, et il faut une analyse de composition pour les différencier des laitons Européens.

Ainsi, la présence d'un seul type de matériau n'est pas suffisante pour déterminer une fourchette de datation. Néanmoins la présence en de grandes quantités sur une même strate de perles en verre, de cauris et de laiton, avec peu de perles en d'autres matériaux rend probable une datation postérieure au XVe siècle.

La datation par classification des matériaux des perles est peu sûre, mais également très large, puisque les perles sont datées avant ou après l'arrivée du commerce européen en Afrique. La datation par typologie des décors se veut plus précise.

- La datation par analogie des décors

Les perles européennes étant créées dans des ateliers de grande dimension, de nombreux documents permettent de savoir quand a été lancé tel type de perle, pour qui et pendant combien de temps. Ces renseignements sont fournis notamment dans les correspondances des ateliers (factures et lettres de demande notamment) mais également dans les répertoires de perles.

Le *bead book* de 1704 conservé au British Museum présente les perles produites en 1704 par Venise (plus précisément les ateliers de Murano). Il s'agit du plus ancien répertoire conservé. De nombreux autres répertoires sont disponibles pour le XIXe siècle, présentant notamment les productions de Gablonz et Briare. La comparaison de ces documents permet de mettre en exergue les perles ayant eu une durée de commercialisation courte. Ces quelques perles deviennent alors des fossiles directeurs.

Quelques difficultés apparaissent pourtant : la plupart des perles trouvées au Cameroun appartiennent à des types décoratifs ayant été produits de multiples fois. Ainsi, les perles à chevrons peuvent être produites par une manufacture vénitienne (n°646 à 658 du Bead book de 1704, et perles n°1149 à 1212 produites par Vaccari en 1900 ou n°2041 par Ercole Moretti), par Briare lorsqu'elles sont en faïence, par Gablonz également (cf. planche R3477 à R3521 datée de 1920 et conservée au Tropenmuseum), mais elles peuvent aussi être issues d'artisans arabes au Moyen Age ou d'Egyptiens de la période ptolémaïque. De même, les perles unies, majoritaires, ne peuvent pas être datées par cette méthode. En dehors des perles à chevrons et des perles unies, les perles les plus fréquentes sont à décors de lignes colorées. Or, comme pour les types précédents, ces perles ont été produites à divers endroits et diverses époques. À travers les publicités et les archives des manufactures de verroterie, il semble que les perles à partir desquelles est réalisée la calebasse de la Figure 54 correspondent aux industries de la seconde moitié du XIXe et du début du XXe siècle. Mais cette étude par typologie des décors pourrait aussi les rapprocher des perles archéologiques découvertes à Norrkvie en Suède. En effet, deux des cent dix perles du collier viking sont rigoureusement identiques d'un point de vue typologique aux perles décorées de stries du Cameroun. Ainsi, si la typologie est un outil précieux pour l'étude des perles, sa pertinence pour la datation est peu probante. ce constat rejoint donc partiellement celui réalisé par Jean-Pierre Warnier en 1965 (p.142) :

"Il n'y a guère de matériau plus irritant pour l'historien. On pourrait espérer les identifier facilement par leurs couleurs, leurs formes, et leur technique de manufacture. Las ! (...) D'ordinaire, toutes les perles sont comprises dans la catégorie un peu péjorative de "verroteries". Et même si les descriptions étaient meilleures, Van der Sleen (1973) a montré que les mêmes perles furent fabriquées en Europe pendant dix siècles. Les modèles importés de Byzance à Venise furent reproduits à Amsterdam à partir du XVIe siècle et Gablonz à partir du XIXe siècle. Ces mêmes perles atteignent l'Afrique de l'ouest aussi bien par le Sahara que par la côte Atlantique. Aucune perle ne porte sa carte d'identité ni le tracé de son parcours. Rien de plus anonyme."

La datation par typologie est actuellement substituée ou complétée par des études archéométriques, où l'on tente de dater grâce à l'analyse des compositions utilisées et non en fonction des caractéristiques visuelles de l'élément percé.



Figure 54: Calebasse provenant du trésor de Bandjoun (Grassland)

❖ La datation par résultats archéométriques

L'étude physico chimique des perles remonte à la seconde moitié du XXe siècle. Au départ, ces analyses demandaient la destruction de l'intégrité de l'objet. Aujourd'hui la

spectrométrie de masse par fluorescence X permet d'étudier l'objet sans le détruire ou modifier son aspect visuel. Grâce à la composition de l'objet, on peut déterminer l'origine et la date de fabrication de l'objet, à condition de combler les lacunes dans l'histoire des techniques de façonnage des perles.

Les perles peuvent aussi être datées directement par différentes méthodes de datation selon les matériaux utilisés. Pour les perles en terre cuite, la datation par thermoluminescence est possible mais elle endommage l'objet car cette technique nécessite un prélèvement d'échantillon sur la perle. Moins invasif et plus récent, on peut utiliser la mesure des isotopes pour dater un objet. Dans le cas des perles de verre, on pourra dater les isotopes de l'oxygène. Cette technique fonctionne aussi pour les minéraux oxydés. La datation des produits organiques est possible en dosant les isotopes du carbone. Pour les coquilles d'œuf d'autruche, les techniques du réalignement d'acides aminés (AAR) et la résonance paramagnétique électronique (ESR) sont aussi possibles. Elles présentent l'avantage par rapport au ^{14}C de pouvoir dater des objets antérieurs à 40 000 ans.

Les méthodes de datation absolue des perles sont nombreuses, et il est généralement possible de cumuler plusieurs méthodes afin d'obtenir un résultat fiable. Néanmoins, l'archéométrie a un coût et nécessite des précautions pour l'utiliser. Par ailleurs, la datation par les perles est encore récente par rapport au travail effectué sur la céramique. La connaissance des techniques utilisées pour ce genre d'objet est encore trop lacunaire pour obtenir des dates très précises via la spectrométrie RAMAN. Mais, compte tenu de l'avancée des recherches, il sera possible de combler ces lacunes dans les décennies à venir. Pour l'instant, ce sont les perles de verre qui ont bénéficié du plus grand nombre de recherches de pointe (Davison 1971-1972 ; Brill, 1999 ; Gratuze et Dussubieux 2003 ; Rangapaneiken, 2011 ; Colomban et alii, 2012 ; Rousaki et alii, 2016).

❖ La problématique de la réutilisation des perles

Contrairement aux outils en silex ou en céramique, les perles ont une durée d'utilisation très longue et sont souvent héritées des générations précédentes et transmises aux générations suivantes. Ainsi un objet perlé peut être réalisé avec des perles appartenant à des époques de production différentes. Lorsque l'objet est dans un univers clos (tombe scellée ou épave) on peut considérer que la date de dernier usage peut correspondre à la perle la plus récente. Cette hypothèse repose sur le principe que de nouvelles perles sont

continuellement créées et qu'elles sont systématiquement utilisées de suite. Or, si la première partie du principe peut être prouvée (il n'y a pas de rupture dans la fabrication mondiale des perles), la seconde est moins certaine.

Par ailleurs, le problème est différent lorsque l'objet perlé à dater n'est pas issu d'un univers clos. En effet, les personnes sont attachées aux objets perlés et à leur esthétisme et les font donc restaurer quand ils sont trop abîmés. Ainsi on ne peut pas de dater la création de l'objet par ses perles les plus récentes.

Par conséquent, de nombreuses précautions doivent être prises pour définir la date d'un objet ou d'un site en fonction de ses perles. Nous n'avons pas évoqué ici le risque de remontées telluriques particulièrement important qui peut fausser des datations de couches d'un site. Néanmoins, avec le problème de la réutilisation des perles il semble crucial d'avoir une vision générale et non de se focaliser sur quelques perles prises au hasard.

ORIGINE GEOGRAPHIQUE DES PERLES

A travers ce chapitre, nous avons pu voir la grande circulation des perles et des modèles de perles à travers le temps mais aussi l'espace. En effet, les perles sont souvent d'origine étrangère. Ainsi, les cauris proviennent de l'Océan Indien, la cornaline d'Inde ou du Sahara, le corail de Méditerranée... même les perles végétales les plus répandues sont des essences d'importation : les larmes de Job sont originaires de Birmanie, les graines de haricot noir proviennent d'Amérique et les graines de l'*Abrus precatorius* viennent d'Indonésie (ou d'Amérique selon les sources). Même si toutes ces espèces végétales ont réussi à s'acclimater au Cameroun et y sont maintenant endémiques, leur introduction au Cameroun est le fait de l'humain et non d'une diffusion naturelle, ce qui montre à quel point les perles sont des objets facilement transportables et échangeables. Par conséquent, étudier les perles présentes au Cameroun nécessite de s'intéresser à l'ensemble du continent et même du monde habité.

Les perles commercialisées par les Européens depuis le XVIe siècle sont multiples. Elles témoignent d'une adaptation aux goûts des Africains et de diverses sources d'inspiration : Antiquité égyptienne et punique, Islam médiéval, mais également contrefaçon de perles africaines (cf. répertoire de perle n° G8859 du catalogue de 1921 rappelant la forme des perles produites chez les Akan) et imitation de perles naturelles. Par ailleurs, les Africains ont

détourné certains produits européens pour en faire des perles : ce sont notamment le cas des boutons et des pièces de monnaie percées.

Face à l'énorme quantité de perles importées, les perles fabriquées localement et issues de matériaux présents sur place sont minoritaires. Les perles provenant spécifiquement du Cameroun et exportées sont encore plus rares. En effet, le Cameroun est célèbre pour la fabrication d'objets perlés (beadwork) et non la fabrication de perles en elles-mêmes (beadmaking). Peut-être est-il possible de citer les perles en corail rose (*Stylaster rosaceus*) des tombes puniques du Ve siècle av. J. C.[52] et les mystérieuses perles d'aigris dont la littérature les suppose originaires des rios Forcados et Camerones. Mais il s'agit dans ces cas que d'une possibilité d'origine des matériaux et non de la taille des perles en elles-mêmes. En effet, les perles puniques étaient taillées dans des ateliers situés à proximité du port et les perles d'aigris étaient façonnées dans la capitale de l'ancien royaume du Bénin, Edo.

[52] Cf. rapport de fouilles de la nécropole d'Ard-el –Keraïb en 1909 par A. Merlin, L. Drappier.

Chapitre 4 - Les perles d'aigris ou accoris

Les aigris ont une place particulière dans les perles africaines. Elles étaient très appréciées dans le pourtour du Golfe de Guinée et ont intrigué les commerçants Européens par sa valeur égale à celle de l'or. Contrairement aux *nzimbu* qui ont été remplacées par les cauris brisant ainsi le monopole du Congo sur la monnaie-coquillage, les perles d'aigris n'ont pas pu être substituées ou contrefaites. Les Européens furent donc contraints d'acheter les aigris à des peuples Africains pour les revendre à d'autres, ne servant que d'intermédiaires. Malgré leurs tentatives, les Européens n'arrivèrent jamais à connaître la composition de ces perles, aussi nommées accori (ou akory, cori, corili…). Bien après leur disparition commerciale, ces perles continuent à être sujettes à débats. Leur absence des sites de fouilles laisse dubitatifs certains archéologues.

Pourtant les références historiques sont nombreuses. L'historien R. Mauny (1949, « que faut-il appeler pierre d'aigris », *Notes Africaines*, n°42, pp.33-35) et le scientifique H. Boschma (1961, « campagne 1956 dans le Golfe de Guinée et aux îles Principe, Sao Tomé et Annobon », *Annales océanographiques*, n°39, pp. 193-225) en ont répertorié plusieurs. L'inventaire ci-dessous reprend et complète l'historique de ces références.

LES TEMOIGNAGES HISTORIQUES

❖ Duarte Pacheco Pereira

Selon ces deux auteurs, la plus ancienne référence aux accoris (aussi appelées perles d'aigris) est portugaise et date du début du XVIe siècle, soit très peu de temps après la découverte du golfe de Guinée en 1471[53].

Duarte Pacheco Pereira, dont le portrait est reproduit à la Figure 55, fut un navigateur, un guerrier et un géographe de renom au service du roi du Portugal Jean II. Il fut gouverneur entre 1520 et 1522 de la forteresse Saint Georges de la Mine, situé dans l'actuel Ghana. Il laissa tout au long de sa carrière des écrits sur les négoces entre la forteresse et les

[53] Ayres Botelho cite aussi ces perles dans son inventaire d'Axim en 1508 sous la désignation de « coris dos rios » ou coris des rivières, mais il n'en fait aucune description, c'est pourquoi il n'a pas de développement spécifique.

populations locales, notamment *Esmeraldo de situ orbis* écrit entre 1505 et 1508. Il y mentionna des « perles bleues à lignes rouges que les Noirs appellent coris, que nous achetons pour des bracelets de cuivre jaune et rouges, ces articles sont vendus contre de l'or à la mine » (traduction de Raymond Mauny de 1956, d'après la version anglaise de 1937 et celle en portugais moderne (1892) de l'ouvrage *Esmeraldo de situ orbis*).



Figure 55 : Portrait de Duarte Pacheo Pereira

La traduction de Raymond Mauny de 1956 diffère de la version anglaise par Kimble où il est question de coquillage (shell). Cette définition anglaise est à comparer avec la description du faux Amiral de Guinée ponctué dans *Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles*, rédigé par A. J. Désallier d'Argenville en 1780, page 491 : « Le faux Amiral de Guinée ponctué, à robe bleue foncé, à deux zones marron clair, qui en laissent une intermédiaire blanche ponctuée de marron & à marbrures de la même couleur fur le reste de fa robe[54]. » Ce coquillage est « peu commun » et provient des Côtes de Guinée.

[54] Citation brute dont l'écriture modernisée donnerait : « Le faux Amiral de Guinée ponctué, a une robe bleu foncé, deux zones marron clair, laissant une zone blanche ponctuée de marron et de marbrures de la même couleur sur le reste de sa robe. »

Il ressemble à l'amiral de Guinée (autre coquillage) mais est moins effilé et a davantage de bleu.

La description de Duarte Pacheco Pereira semble différer de celle de Désallier d'Argenville par le fait que les stries sont rouges et non marron claires. Mais dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751-1772), à l'article consacré aux « volutes », le faux amiral de Guinée est décrit « marqueté de tâches longues, déchiquetées, de couleur rouge foncé» (page 395) et dans l'*Encyclopédie méthodique* de Bruguière (1792) à « Cône de Guinée », la couleur des traits est qualifiée de « roussâtre » (page 697). On en conclut donc que la différence entre le marron et le rouge est une question d'appréciation personnelle, le roux tirant à la fois sur le rouge foncé et sur le brun.

Cherchons donc un exemplaire de ce fameux « faux amiral de Guinée » qui semble si bien correspondre à la description que fait Duarte Pacheco Pereira de ces perles réputées dans le Golfe de Guinée. Les ouvrages sus mentionnés ne donnent pas le nom scientifique de ce coquillage et ne l'illustrent pas. Par ailleurs, cette dénomination ne semble plus être utilisée de nos jours. Cependant deux ouvrages du XIXe siècle permettent de faire le lien entre ce nom vernaculaire fréquemment utilisé au XVIIIe siècle et le nom scientifique. Le *dictionnaire classique d'histoire naturelle* de Jean-Baptiste Bory Saint Vincent publié en 1822, déclare que le coquillage est également appelé *Conus Guinaicus*. Le *dictionnaire universel d'histoire naturelle* dirigé par Charles d'Orbigny (1841) l'attribue au *Conus genuanus*. Or, ces deux taxonomies existent (elles sont acceptées par le World Register of Marine Species) et recouvrent deux sous genres différents. Le *Conus Guinaicus* est un mollusque marin dont la taille varie entre 22 et 60 mm. Il vit le long de la côte occidentale de l'Océan Atlantique surtout au Sénégal. Le *Conus genuanus* est également un mollusque marin mais un peu plus grand, entre 33 et 75 mm, et dont la répartition est plus élargie, sa présence étant attestée sur toute la côte atlantique de l'Afrique depuis les îles du cap vert jusqu'en Angola ainsi qu'à Madagascar. La Figure 56 illustre ces deux cônes par des photographies de spécimens.



Figure 56: photographies des *conus guinaicus et genuanus*

Ces deux cônes ont une taille réduite correspondant à la taille d'une perle. Mais en regardant les photographies de ces coquilles, on remarque qu'elles ne peuvent pas être les fameux akoris car la présence du brun-rouge est très marquée, alors que ce trait de description est contingent pour Duarte Pereira et ne figure pas dans les descriptions ultérieures.

Selon John Donnelly Fage (1981), il s'agit d'une erreur qui s'est introduite suite aux multiples copies manuscrites de l'ouvrage, les termes conchas (coquille) et contas (perle) étant proches. Ainsi, Raymond Mauny aurait corrigé cette erreur en omettant le terme coquille. Cette première mention des akori est donc insuffisante pour permettre de reconnaître une perle d'aigris. Heureusement, les descriptions du XVIe au XVIIIe siècle apportent de nouveaux éléments pour caractériser ce type de perles.

❖ Giovanni Battista Ramusio et Léon l'Africain

La description de Giovanni Battista Ramusio est particulièrement riche bien que concise. Elle permet de mieux s'imaginer l'aspect de ces perles et évoque même leur provenance. Ramusio fut un géographe italien (1485-1557) qui répertoria l'ensemble de ses voyages ainsi que ceux qu'il a lu[55], dans un ouvrage en toscan intitulé *Navigationi et Viaggi*. Ce livre, publié pour la première fois en 1550, fut complété en 1554 et republié de nombreuses fois après sa mort (1563, 1588, 1606 et 1613). Il fut traduit en français et en latin dès 1554, ce qui a permis une très large diffusion[56]. Voici un extrait du texte original (1606, vol. 1, p.113):

[55] Il était polyglotte et donc a traduit des documents en arabe, comme ceux de Léon l'Africain.
[56] Cf. chapitres 1 et 2 de O. Zhiri, 1991, *l'Afrique au miroir de l'Europe*.

« (…)prendendo da loro diuerse cose, massime paternostri fatti di vedro, & di unaltra sorte di patri nostri fatti di una pietra azurra, non dico lapis lazuli, ma di attra minera, liquali il nostro Re fa venir del Rogno di Manicongo, doue nasce detta pietra & sono fatti dettri paternostri a modo di cannellette sottili & gli chiamono corili, & per tal sorte danno assai oro, per esser grandemente estimati da tutti li Negri, quali li metono al fuoco per verder che non siano falsificati perche pur ne vengano condotti fatti di vedro che sono molto simili & non stanno al cimento del fuoco.[57] » Ce texte est basé sur le récit de Léon l'Africain (de son vrai nom al-Hasan ibn Muhammad al-Zayyātī al-Fāsī al-Wazzān ou Jean Léon de Médicis après baptême) dont une traduction en français a été faite par Jean Temporal en 1556[58].

Les données apportées dans ce paragraphe sont nombreuses. Ce matériau bleu très apprécié n'est pas du lapis lazuli. Il provient du royaume de Manicongo. On l'appelle corili. Il est commercialisé sous forme de perles tubulaires. Enfin, il existe de nombreuses contrefaçons en verre de bonne qualité qu'on détecte par l'épreuve du feu, car les véritables perles résistent au feu.

La carte de la Figure 57 est issue du *Navigationi e Viaggi* de 1563. Elle a été réalisée par Giacomo Gastaldi. Elle présente l'Afrique vue du sud et ne limite pas le royaume de Manicongo. Il est situé au sud du golfe de Guinée et au nord du désert. La carte de 1556 publiée par Jean Temporal pour *Historiale description de l'Afrique* (traduction française du texte de Léon l'Africain) présente la même imprécision (cf. Figure 58).

[57] Traduction de Raymond Mauny : « ils exigeaient principalement des chapelets de verre et une autre sorte de chapelet, fait d'une pierre bleue, je ne dis pas lapis lazuli mais d'un autre minéral que notre roi fait venir du royaume de Manicongo où nait cette pierre et ces chapelets sont faits en manière de petits tubes minces, et ils les appellent « corili » et pour cette sorte là, ils donnent beaucoup d'or, car ils sont grandement estimés de tous les Noirs, qui les mettent au feu pour voir s'ils ne sont pas falsifiés, car on en fabrique en verre qui leur ressemblent beaucoup mais qui ne résistent pas à l'épreuve du feu. »

[58] Cf. J. Léon, 1556, *historiale description de l'Afrique : tierce partie du monde*, Lyon, éd. J. Temporal, p. 484. « (…) pierre tirant sur la couleur azur : je n'entend pas celle qu'on appelle Lapi lazuli, mais d'une autre qualité que notre roi fait venir du Royaume de Manicongo, où croît icelle pierre, & sont faites en forme de petits canons subtils, qu'ils appellent caril ; & en échange l'on donne assez d'or pur et fin, pour autant que ces Noirs ont en grand estime ces pierres : lesquelles ils mettent au feu, pour éprouver si elles sont bonnes et naturelles, à cause qu'il en trouve de verre qui les ressemblent, mais étant fausses et contrefaites, elles ne peuvent endurer le feu. »



Figure 57: carte de Gastaldi édition 1563 de *Navigationi e viaggi*

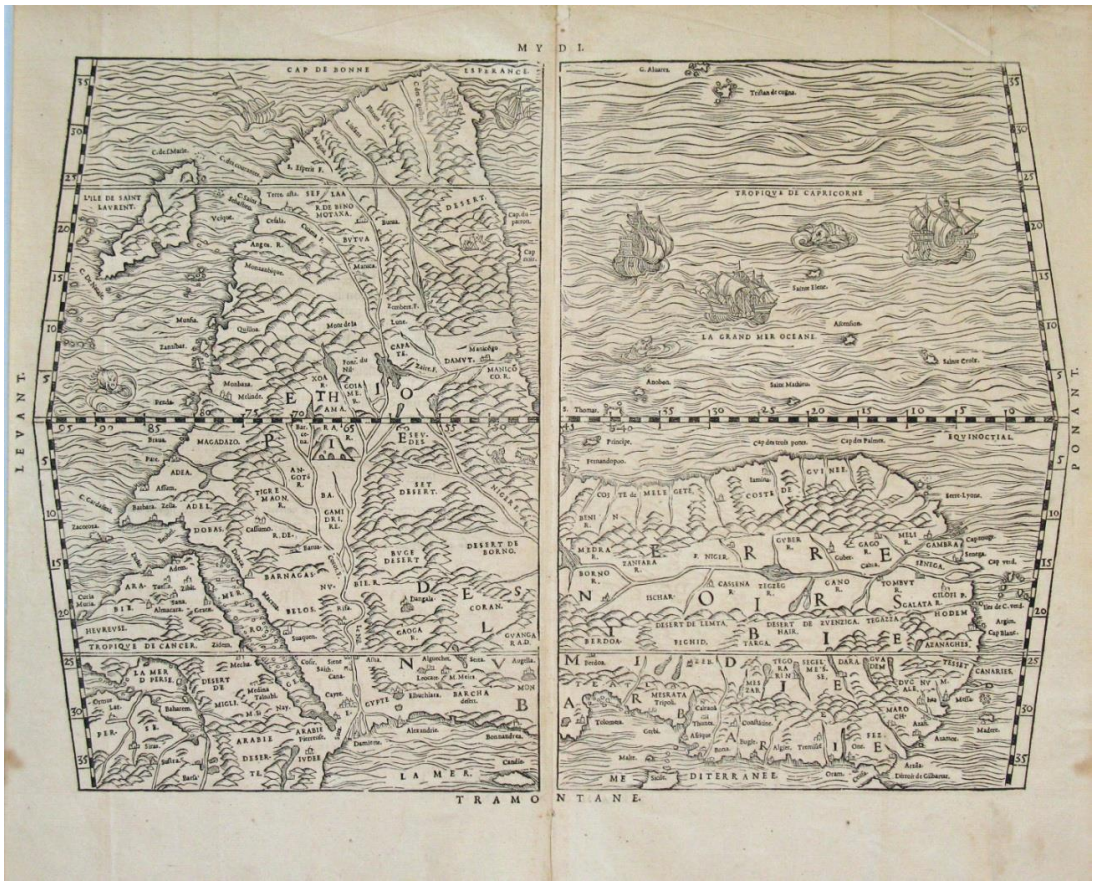


Figure 58: carte de 1556 (édition française)

❖ Richard Hakluyt

Richard Hakluyt était ecclésiastique, historien, géographe, traducteur, éditeur et diplomate sous le règne d'Elisabeth I[ère]. Il est connu pour avoir écrit et publié en 1589 *The Principall Navigations, Voiages and Discoveries of the English Nation*. Ce livre contient une courte mention des perles dans le volume 4 à la page 88 : « they weare also collars, bracelets, garlands and girdles and a certain blew stones like beads [59]». Le terme « blew » doit se comprendre non comme un adjectif dérivé du verbe blow (souffler) mais comme une écriture alternative de « blue » qui signifie bleu. Le texte apporte des renseignements sur le montage de ces perles : elles sont portées en collier, en bracelet, en ceinture et en ornement. La comparaison avec des perles montre que leur aspect doit différer des perles commercialisées provenant d'Europe, aussi appelées « margarites ». Dans la liste qui recense les objets les plus convoités en Guinée (p.139), on retrouve cette dichotomie puisque les marguerites et autres perles sont citées sur une même ligne, alors que les « blew Corall » sont sur une autre.



Figure 59: Vitrail représentant Richard Hakluyt (Bristol)

[59] Traduction : « ils portent également des colliers, des bracelets, des ornements et des ceintures de certaines pierres bleues ressemblant à des perles. »

A l'instar de Ramusio, Richard Hakluyt précise que ces « corall » ont une origine minérale (« stone »). Il en sera ainsi pour l'ensemble des textes du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle qui traiteront du sujet.

❖ Pieter de Marees

Pieter de Marees était un commerçant hollandais et un explorateur. Il écrivit en 1602 *Beschrijvinghe ende historische verhael van het goutte Koninckrijck van Gunea anders de Gout-custe de Mina genaemt, liggende in het deel van Afrique* qui fut aussitôt traduit en anglais sous le titre de *Description and historical account of the gold kingdom of Guinea* et trois ans plus tard en français : *Description et récit historial du riche royaume d'or de Guinea* (1605).

En explorant le passage entre la Côte d'Or (actuel Ghana) et le royaume du Bénin qui s'étire jusqu'au rio Florado, il décrit brièvement une production de perles qui semblent être des perles d'aigris, à l'embouchure d'un fleuve situé à l'orient du royaume. En effet, il déclare qu'ils produisent des pierres bleues vertes et noires, qui seront vendues sous forme de perles très chères dans tout le Golfe de Guinée, en particulier dans la Côte d' Or (1605, p.90) :

> « En cette rivière ne trouve on aultre singularité qui vaille hormis certaines pierrettes bleues verdes & noires dont ils aiguisent des coralis & pour leur élégance de couleur, les veulent bien avoir les autres Negros signamment à la Coste d'Or de Guinea ou qu'ils sont en grand pris & estime entre les Negros[60]».

Cette carte presque contemporaine des écrits (Figure 60) a été réalisée par Hondius en 1606 ; elle établit les frontières du royaume du Bénin ainsi que les embouchures de cours d'eau. Aucun fleuve Florado n'est indiqué ; en revanche, la rivière qui détermine la frontière orientale du royaume est le rio de Camaroins, qui se situe dans l'actuel estuaire du fleuve Wouri au Cameroun.

[60] En langue actualisée, on pourrait traduire ce passage ainsi : « Dans cette rivière, on ne trouve pas d'autre intérêt que ces petites pierres bleues vertes et noires qu'on polit en corili ; et pour leur élégance de couleurs, les Noirs les achètent, en particulier à la Côte d'Or de Guinée où elles sont très chères et très appréciées par les Noirs. »

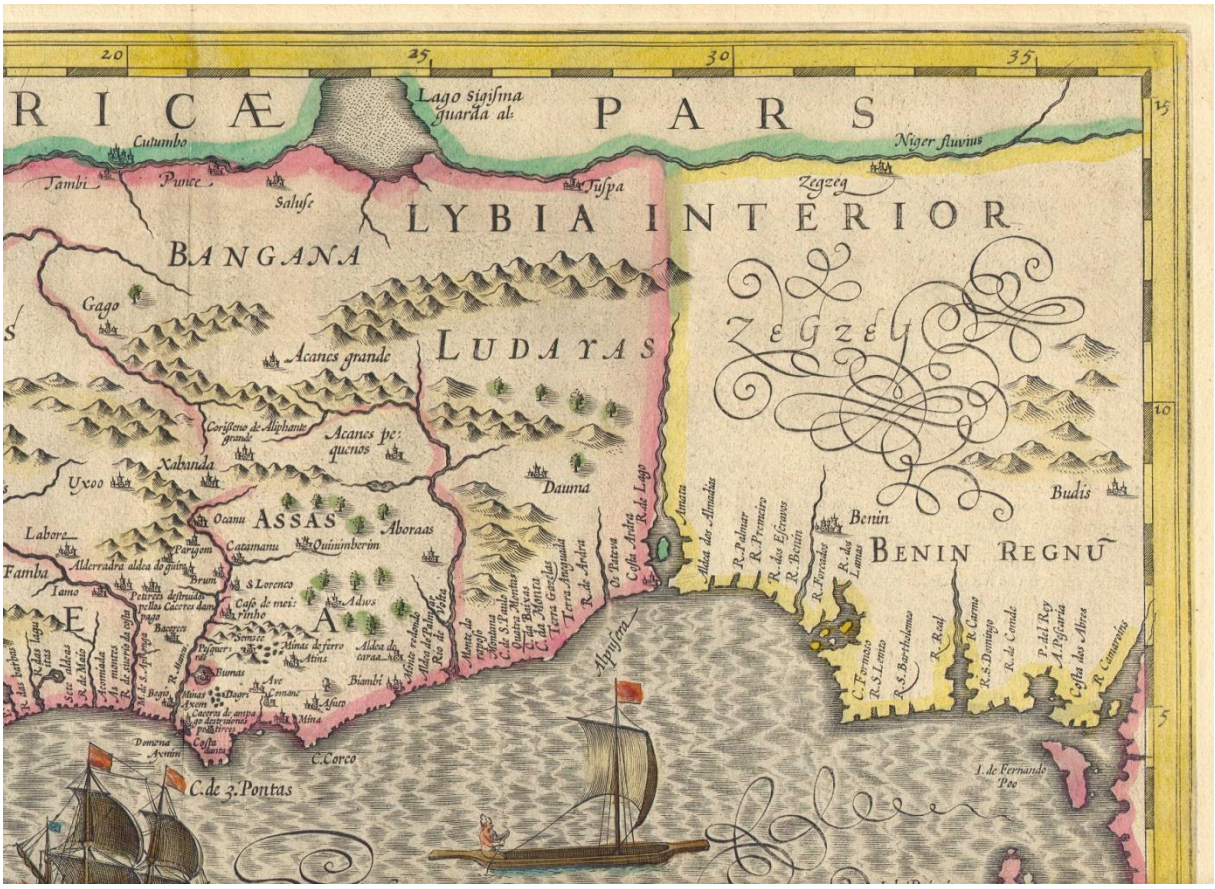


Figure 60: détail d'une carte représentant le golfe de Guinée par Hondius (1606)

❖ Samuel Brun

Samuel Brun était chirurgien à Bâle et a embarqué sur des navires hollandais de 1611 à 1620. De ses voyages, il a publié un ouvrage intitulé *Schiffarten* en 1617 qui fut traduit par Bouchaud en 1947. Il confirme la provenance de Guinée orientale donnée par Pieter de Marees en écrivant à propos des populations à l'embouchure de la rivière Cameroun (p.112):

> « Les indigènes sont tellement dépourvus qu'ils n'ont rien à échanger contre les marchandises européennes, sauf une sorte de petite pierre qu'ils appellent accarin et qu'ils prétendaient nous faire accepter comme une variété de pierre précieuse. Cette pierre croît dans la mer, le long des falaises et des écueils comme le corail. Si l'on regarde de loin, elle paraît brillante et d'une couleur bleu ciel, mais si on l'examine de près, on s'aperçoit qu'elle est transparente et d'une nuance verdâtre. En échange de ces pierres, qu'elles soient précieuses ou non, les Africains ne demandent qu'une grande quantité de ces petits coquillages qui servent de

monnaie. Transportées en Guinée, ces pierres bleuâtres se vendent fort cher et sont évaluées littéralement à prix d'or. »

Outre la provenance, l'auteur nous révèle de nombreuses informations. Tout d'abord l'aspect plus précis de cette pierre : sa couleur dichroïque bleu ciel- verdâtre, sa translucidité et sa brillance. Ensuite, ce matériau serait d'origine marine. Et enfin, il n'est possible d'en acquérir qu'en donnant des cauris (de son nom scientifique *Monetaria moneta* à cause de son rôle de monnaie).

❖ Olfert Dapper

Contrairement aux autres auteurs précédemment mentionnés, Olfert Dapper n'a jamais été en Afrique. Il a pourtant écrit et publié *Description de l'Afrique* en 1686 (version flamande en 1668), à partir des informations qu'il glanait des commerçants et explorateurs. Il concilie les différentes versions qu'il a pu obtenir : les perles d'aigris (ou Acori) proviennent de l'eau entre le royaume de Bénin (p. 310), d'Ouwere (p.314), et le territoire du peuple Calbongos situé aux alentours du rio de Camarones (p. 316). Il définit l'Acori comme « une espèce de corail bleu, qui croît dans l'eau, sur un fond pierreux en forme d'arbre ».

❖ Jean Barbot

Ce navigateur protestant travailla pour la compagnie française des Indes occidentales jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes (1685). Il écrivit donc sa *Description des côtes d'Afrique depuis le cap Bojador jusqu'à celui de Lopo Gonzalez* en français en 1688, puis la traduit en anglais en 1732. Il ne reste que quelques fragments manuscrits de l'ouvrage en français. Par contre, la version anglaise fut publiée à maintes reprises dans son intégralité. La troisième lettre mentionne les fameuses perles (p. 142 du manuscrit français ou p. 657 pour la version anglaise) :

> « Les Hollandais font plus de commerce à Ardres qu'aucun autre Européen suivi des Anglais ; les lieux de traite ordinaire sont Ardres petit et à Offa. Ils en retirent des esclaves, des pagnes de coton, et des pierres bleues (qu'on appelle Accory si estimées à la Côte d'Or). »

La dix-septième lettre présente également des petites pierres bleues aussi chères que l'or et utilisées en ornementation de « babioles » ou « trinkets »[61]. Or, il ne les nomme pas accory ni aigris mais Conta da Terre. Il ne semble pas faire le lien entre ce qu'il a décrit dans ces deux lettres.

Les informations contenues dans la troisième lettre sont des redites des ouvrages précédents. En effet, Jean Barbot, de nationalité française puis anglaise, ne put jamais travailler dans ces régions où le monopole était détenu par les Hollandais depuis 1641. En revanche, les informations de la dix-septième lettre sont tirées de ses observations. Le croquis qu'il joint à cette lettre en est la preuve (Figure 61). Le terme « Conta da terre » fait référence au portugais qui signifie perle provenant de la terre, du pays.



[61] « J'ai spécialement préparé pour vous une illustration montrant ces babioles, pour que vous puissiez mieux les visualiser. La plupart sont en or ou en conta de terre qui est une pierre bleue du Bénin aussi chère que l'or lui-même. »

Figure 61 : illustration des « babioles » (« trincklets ») portés en collier faits en conta de terre

❖ Jean Baptiste Ducasse

Jean Baptiste Ducasse, dont la Figure 62 présente son portrait d'apparat, fut un officier de marine, directeur de la compagnie du Sénégal et administrateur colonial français. Il prit part activement à la traite des esclaves. Il écrivit en 1688 *Relation de voyage de Guynée fait en 1687 sur la frégate « La Tempeste ».* Cet ouvrage a été publié intégralement par Paul Roussier en 1935 dans : *l'établissement d'Issigny 1687-1702. Voyage de Ducasse, Tibierge et d'Amon à la Côte de Guinée publiés pour la première fois et suivis de la relation de voyage du royaume d'Issiny par P. Godefroy de Loyer.* Il décrit la rivière de Bénin ainsi (p.15):

> « L'on y négocie que peu d'esclaves, le Roy ne souffrant point qu'il soit vendu des hommes, mais un très grand nombre de pagnes, partis pour la Coste d'Or d'autres pour l'Angola. Les Hollandais pratiquent plus ce commerce que toutes autres nations ensemble. Il s'y trouve aussi du poivre, mais la politique des Hollandais en a empêché la culture. Ils y traitent de l'acory et des pierres de jaspes qu'ils transportent à la Coste d'Or. Depuis Bénin jusques au cap de Lopès, les Hollandais et les interlopes négocient dans les pays nommés Forcado, Rivière d'Ouvere, Isle d'Amboise, Gabon, Cap de Lopès. Tout cela ensemble fournit trois à quatre cents esclaves, de l'acory, des pierres de jaspes, dix ou douze mille livres de cire, vingt à vingt-cinq mille d'ivoire. »

Ce témoignage, s'il ne décrit pas les acory, présente en détail les lieux de production de l'acory. On remarque que l'épicentre de ces perles est le Mont Amboise (ou Mont Cameroun).



Figure 62 : portrait de Jean Baptiste Ducasse par Hyacinthe Rigaud

❖ Guillaume ou Willem Bosman

Willem Bosman fut un marchand néerlandais au service de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales de la fin du XVIIe siècle au début du XVIIIe siècle. Il fut à la fin de sa vie sous-commandeur de la Côte d'Or et conseiller premier marchand au château St George d'Elmina. Tombé en disgrâce en 1701, il fut contraint de retourner en Hollande, alors qu'il vivait en Guinée depuis ses seize ans. Il y écrivit une description de Guinée qu'il publia en 1703, où il se prononça contre le développement de la traite des esclaves au détriment du commerce de l'or. Cet ouvrage eut un très large succès[62] et fut traduit en français dès 1705 sous le titre *Voyage de Guinée contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et on fabrique de l'or, les dents d'Eléphant et les esclaves*. Une gravure extraite de cet ouvrage présente son portrait (Figure 63).

[62] Voir W. Pietz, 2005, *Le fétiche : généalogie d'un problème*, chapitre III « la Guinée de Bosman», pp. 103-106.



Figure 63 : gravure-portrait issue de Voyage de Guinée contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et on fabrique de l'or, les dents d'Eléphant et les esclaves.

Dans ce livre, il déclare à la neuvième lettre (p.126) :

« ils s'ornent la tête à plusieurs endroits (…) ; ils mettent entre deux pour enjolivement des fétiches d'or & une certaine sorte de corail que nous nommons ici Conte de terra & qui souvent vaut quatre fois plus que l'or ; ils ont encore une espèce de corail bleu, que nous appelons *agrie*, & les Nègres *Acorri* & que l'on pèse au poids de l'or lorsqu'il est un peu gros.(…) Ils portent autour des bras, des jambes et du corps quantité d'or ou de corail pour ornement.(…) Ils ont au cou plusieurs colliers d'or, & de toute sorte de corail, de celui même dont je viens de parler, & j'ai vu plusieurs colliers, dont chacun valait plus de mille livres. Ce sont là leur joyaux et on n'estime nullement ceux qui n'en ont point.»

Plus loin (p.127), il décrit les femmes :

« elles ont l'adresse de boucler fort joliment leurs cheveux et de les orner de fétiches, de corail, & de queues d'éléphant ; elles portent au cou des chaînes d'or et de très beau corail, outre dix ou douze petits colliers blancs forts jolis de

Conte de Terra & d'or, qu'elles ont en de petites quantités aux bras, aux jambes, & autour du corps. »

Il précise à de nombreuses reprises que le corail n'est destiné qu'à des personnes importantes : à la noblesse ou une personne investie d'un pouvoir comme un « roi de rue » - délégué du roi (p.464) ou un « fiador » (p. 466). Perdre son collier de « corail » signifie la peine de mort pour celui qui se l'est fait dérobé ainsi que pour son voleur (p.465). Le collier de corail est aussi utilisé lors de deux évènements majeurs : juste après la naissance pour servir de talisman contre la mort (p. 129) et lors des funérailles (p. 229).

Ces commentaires soulignent le rôle social des perles dans les cultures du Golfe de Guinée. Mais Guillaume Bosman montre aussi une évolution dans la valeur des perles : les perles d'aigris ne sont plus les seules à valoir très cher ; les « Conte de terra » apparaissent également comme une matière thésaurisée, dont la valeur égale voire dépasse largement l'or. Elles sont de couleur blanche contrairement aux akori qui sont bleus. En cela, cette description diffère de Jean Barbot, pour qui les « conte da terra » étaient bleues.

❖ Godefroy de Loyer

Godefroy de Loyer était un ecclésiastique français chargé d'enraciner la religion catholique dans le golfe de Guinée. En sa qualité de préfet apostolique, il put côtoyer le roi d'Issiny dont le territoire se trouve dans l'actuelle Côte d'Ivoire. Il en fait la description dans son ouvrage *Relation du Voyage au Royaume d'Issiny : Côte d'Or, païs de Guinée, en Afrique*, publié en 1714. Il écrit p. 114-115 :

« Sur le milieu de ce lit étoit affis le Roi, fes piefs pendants à terre, ayant une pipe à la bouche d'environ une braffe de long, avec laquelle il fume prefque toujours. C'eft parmi eux la contenance la plus noble. Il étoit nud, à la réferve d'une paigne de cotton blanc, rayé de bleu, qui couvroit ce que la pudeur oblige de cacher. Il avoit un chapeau noir brodé d'argent, avec une plume blanche dessus à la Françoise, et sa barbe grise était cordelée en vingt petites tresses, qui étoit enfilées en soixante morceaux de pierre d'aigris, percées, rondes et longuettes, Cet aigris est une espèce de pierre précieuse qu'on trouve parmi eux, qui n'a ni beauté ni éclat. Elle est d'une couleur bleue verdâtre et ressemble à une rassade

de verre ; mais ils l'estiment tant qu'ils la pèsent contre l'or à grands poids. A ce que conte ce que le Roi porte à sa barbe vaut plus de mille écus[63].»

Il décrit ensuite les favorites du Roi et les soldats qui étaient parés d'or mais pas de perles d'aigris. Il faut donc en conclure que les perles d'aigris sont des emblèmes du pouvoir suprême à l'instar de l'immense pipe à fumer. Cet aspect est renforcé par le fait qu'il s'agissait d'une « réception solennelle que fit le capitaine Akassiny Roi d'Issiny à M. Damou, capitaine de frégate légère du Roi et autres François à la suite » (titre du chapitre, page 111). C'est ce souci de détailler l'apparence de chaque personne et l'absence de perles d'aigris chez les autres personnes que le roi qui constitue l'apport crucial de ce texte. La définition des perles est sommaire et montre qu'elle présente peu d'intérêt pour l'auteur. Toutefois, on note que ces perles ont toujours un aspect vitreux (« ressemble à une rassade de verre ») et une couleur bleue avec des nuances vertes, récit concordant avec les autres sources.

❖ Reynaud Des Marchais

Le Chevalier des Marchais voyagea en Guinée en même temps que Godefroy de Loyer, mais en tant que cartographe et navigateur. Ses notes et ses cartes furent publiées à titre posthume, en 1730 par Jean-Baptiste Labat. Contrairement à Godefroy de Loyer, Reynaud des Marchais s'est intéressé de près à ces perles et y consacre un long passage. Il écrit (p. 225-226) :

« La pierre d'aigris fert de monnoye courante dans fe païs, on l'y regard comme une pierre précieufe ; elle n'a pourtant rien qui la doive faire beaucoup eftimer. Elle est d'un bleu verdâtre, qui n'a ni feu ni éclat, affez dure à la vérité, mais qui se polit mal ou qu'ils n'ont pas l'efprit de mieux polir. Elle ne laiffe pas de leur plaire ; quand ils l'achètent, ils la pefent poids pour poids avec l'or, on en fait de petits Betiquets, qui font perfés dans leur milieu, afin de pouvoir âtre enfilés dans de petits filets d'écorce. Eu égard au prix de la pierre, il faut que les Bétiquets

[63] Traduction en français moderne : « Sur le milieu de ce lit était assis le Roi, ses pieds pendants à terre, ayant une pipe à la bouche d'environ une brasse de long [=1m 624], avec laquelle il fume presque toujours. C'est parmi eux la contenance la plus noble. Il était nu, à la réserve d'un pagne de cotton blanc, rayé de bleu, [ndop] qui couvrait ce que la pudeur oblige de cacher. Il avait un chapeau noir brodé d'argent, avec une plume blanche dessus à la Française, et sa barbe grise était cordelée en vingt petites tresses, qui étaient enfilées en soixante morceaux de pierre d'aigris, percées, rondes et longuettes. Cet aigris est une espèce de pierre précieuse qu'on trouve parmi eux, qui n'a ni beauté ni éclat. Elle est d'une couleur bleue verdâtre et ressemble à une rassade de verre ; mais ils l'estiment tant qu'ils la pèsent contre l'or à grands poids. A ce que l'on raconte, ce que le Roi porte à sa barbe vaut plus de mille écus. »

foient bien petits, puifque les deux valent un fol Monnoye de France. Ils en taillent en cilindre de la longueur d'un pouce, & percés dans cette longueur. Ils fervent d'ornemens à la barbe des Rois & des grands Seigneurs, en les enfilant dans les treffes que l'on fait avec leurs poils. Akafini, roi d'Iffini, en avait 60 morceaux dans les vingt treffes de la barbe qui valoient au moins mille écus. Avec tout cela cette prétendue pierre précieuse n'a pas tant d'éclat que la belle rafade verte que l'on leur porte d'Europe. Peut être ils y ont attaché quelque vertu dont ils nous font myftère, mais l'opinion fait la valeur des chofes, et les goûts font différens. Qui fait fi l'Aigris ne viendra pas à la mode en France et fi les deux fexes ne s'en pareront pas comme les Iffinois ?

Je ferois affez porté à croire, que l'aigris est du jade ou une efpèce qui en approche & qui n'eft pas bien polie chez les Iffinois : c'eft le peu d'adreffe de leurs ouvriers qui en eft la caufe. Les Orientaux eftiment le Jade, non feulement pour l'ufage auquel ils l'employent, comme font des manches de couteaux & de fabres, mais encore parce qu'étant porté fur les reins ou fur d'autres parties du corps, on prétend qu'il fait fortir les pierres & les fables, & les entraîne par les urines ; on dit même qu'il eft fpecifique pour l'epilepfie. Quand il n'auroit qu'une de ces vertus, ç'en feroit affez pour le faire eftimer beaucoup. [64]»

[64] La pierre d'aigris sert de monnaie courante dans ce pays, on la considère comme une pierre précieuse ; elle n'a pourtant rien qui la doive faire beaucoup estimer. Elle est d'un bleu verdâtre, qui n'a ni feu ni éclat, assez dure à vrai dire, mais qui se polit mal ou qu'ils n'ont pas l'esprit de mieux polir. Sans cesse, elle leur plait; quand ils l'achètent, ils la pèsent poids pour poids avec l'or, on en fait de petits Betiquets, qui font percés dans leur milieu, afin de pouvoir être enfilés dans de petits filets d'écorce. Eu égard au prix de la pierre, il faut que les Bétiquets soient bien petits, puisque les deux valent un sou. Ils en taillent en cylindre de la longueur d'un pouce, percés dans cette longueur. Ils servent d'ornements à la barbe des rois et des grands seigneurs, en les enfilant dans les tresses que l'on fait avec leurs poils. Akafini, roi d'Issinie, en avait 60 morceaux dans les vingt tresses de la barbe qui valaient au moins mille écus. Avec tout cela cette prétendue pierre précieuse n'a pas tant d'éclat que la belle verroterie verte que l'on leur porte d'Europe. Peut être ils y ont attaché quelque vertu dont ils nous font mystère, mais l'opinion fait la valeur des choses, et les goûts font différents. Qui sait si l'Aigris ne viendra pas à la mode en France et si les deux fexes ne s'en pareront pas comme les Issinois ? Je serais assez porté à croire, que l'aigris est du jade ou une espèce qui s'en approche et qui n'est pas bien polie chez les Issinois : c'est le peu d'adresse de leurs ouvriers qui en est la cause. Les Orientaux estiment le Jade, non seulement pour l'usage auquel ils l'employent, comme sur des manches de couteaux & de sabres, mais encore parce qu'étant porté sur les reins ou sur d'autres parties du corps, on prétend qu'il fait sortir les calculs rénaux & les entraîne par les urines ; on dit même qu'il traite l'epilepsie. Quand il n'aurait qu'une de ces vertus, ce serait suffisant pour le faire estimer cher.

La description des akoris est particulièrement précise : non seulement il en donne l'allure générale, mais également les dimensions. Les perles sont tubulaires, percées dans leur longueur et ont une taille standardisée d'environ un pouce (2,54 cm). Le rendu est vitreux (« sans feu ni éclat »), et mal poli malgré la dureté du matériau. Seuls les diamètres de la lumière et de l'objet manquent. Comme le laissait supposer le texte du père Loyer, il déclare que ces ornements de parure sont l'apanage « des Rois et des grands Seigneurs » mais il ajoute pour la première fois que ces perles sont portées aussi bien par des hommes que par des femmes.

Non seulement Reynaud des Marchais décrit les aigris dans leurs aspects et leurs usages, mais il s'interroge aussi sur l'origine de sa haute valeur marchande. Il pense que ce matériau n'a pas une valeur élevée uniquement pour des raisons esthétiques, et s'inspire pour son hypothèse de la considération du jade en Orient. En cela, il est typique d'une époque où la Chine était le sujet d'une grande fascination (cf. *Lettres édifiantes et curieuses* (1703-1776) de Jean-Baptiste Du Halde ainsi que l'émergence des Chinoiseries dans les arts décoratifs du XVIIIe siècle).

La seconde moitié du XVIIIe siècle marque l'essor d'un genre nouveau : le dictionnaire (ou encyclopédie), manuel censé rendre compte de l'ensemble des connaissances sur un sujet. Les deux sources suivantes relèvent de cet objectif.

❖ Jacques Savary des Brûlons

Jacques Savary des Brûlons fut un inspecteur général de Douane. Il publia un *dictionnaire universel de commerce* en 1741, dans lequel figure les définitions d'accori et d'aigris. La définition de l'aigris est reprise des écrits du chevalier des Marchais et comporte un obèle signifiant que la définition est sujette à controverses. L'auteur ne fait pas de lien entre les deux termes.

p. 18 : « ACORI, ou CORAIL BLEU. Le véritable Acori eft très rare : on en pêche fur quelques côtes d'Afrique, particulièrement depuis le rio-del-Ré jufqu'à la rivière des Camarones. Ce corail fait partie des marchandifes que les Hollandois traitent aux Camarones : celui du Bénin eft auffi affez eftimé, il croît en forme d'arbre fur un fond pierreux. Voyez l'Etat général du commerce où il eft parlé de celui du Bénin. »

p. 59 : « Ɨ AIGRIS « c'est une pierre qui fert de monnoye assez courante chez les Iffinois, peuples d'Afrique, fur la côte de Guinée, où est la rivière d'Asbini, près de la Côte d'Or. On l'y regarde comme une pierre précieufe ; elle n'a pourtant rien qui doivent fa faire beaucoup eftimer. Elle est d'un bleu verdâtre, qui n'a point d'éclat, affez dure à la réalité, mais qui fe polit mal, ou qu'ils n'ont pas l'efprit de mieux polir. Elle ne laiffe pas de leur plaire ; quand ils l'achètent, ils la pèfent poids pour poids avec l'or. On en fait de petits Betiquets, qui font perfés dans leur milieu, afin de pouvoir âtre enfilés dans de petits filets d'écorce. Eu égard au prix de la pierre, il faut que les Bétiquets foient bien petits, puifque les deux valent un fol de France. Ils en taillent en cylindre de la longueur d'un pouce, & ils sont percés dans cette longueur. Ils fervent d'ornemens à la barbe des Rois & des grands Seigneurs, en les enfilant dans les treffes que l'on fait avec leurs poils. Akafini, roi d'Iffini, en avait 60 morceaux dans les vingt treffes de la barbe qui valoient au moins vingt écus. Avec tout cela cette prétendue pierre précieuse n'a pas tant d'éclat que la belle rafade verte que l'on leur porte d'Europe. Je ferois affez porté à croire, dit le Chevalier des Marchais, en fon voyage en Guinée tom. I p.201 que l'Aigris eft du jade, ou une efpèce de pierre qui en approche, & qui n'est pas bien polie chez les Iffinois : c'est le peu d'adreffe de leurs ouvriers qui en est la caufe. Voyez JADE. »

Cette dernière définition, qui reprend presque mot pour mot celle de Reynaud des Marchais est néanmoins modifiée sur certains points, notamment sur la valeur des ornements de la barbe du Roi qui passe ainsi de mille à vingt écus. Alors que la majorité de la définition est un plagiat, l'hypothèse du jade est justement attribuée au Chevalier des Marchais. Il faut donc y voir une distance face à cette théorie.

❖ John Green, Alexandre Deleyre & Antoine-François Prévost

Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyage par mer et par terre est un ouvrage collectif, comme l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Il est réalisé entre 1745 et 1759 par trois auteurs et de nombreux contributeurs. John Green était géographe, et les deux autres des hommes de lettre français, l'un religieux (abbé Prévost dont on peut apercevoir le portrait à la Figure 64) et l'autre athée. Alexandre Deleyre a par ailleurs contribué à quelques articles de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, ce qui lui vaut d'être associé au courant des Lumières.



Figure 64: portrait de l'abbé Prévost

Dans cet ouvrage, les références aux aigris sont nombreuses mais dispersées. Les volumes III et IV sont ceux dans lesquels les passages sont les plus nombreux, mais des allusions sont présentes dans les tomes XI (pp. 274, 280 et 285), XIII p. 293 et XV p.207. Etant donné qu'ils sont postérieurs et qu'ils n'apportent pas d'élément nouveau, nous ne répertorions que les écrits des premiers tomes. Les accory apparaissent aussi bien dans les textes mentionnant le commerce exercé en Guinée que dans des textes sur l'apparence des riches habitants de la région. Ils sont aussi répertoriés dans les résumés des récits des voyages (voir tome III avec Loyer, p. 423 et Des Marchais- Labat p.427).

- Tome III

  p.423 : « La pierre d'Aygris qui fert de monnoye aux Nègres, fe trouve fur plusieurs cantons d'Iffini. Elle reffemble au corail bleu, dont on donnera la description dans l'article du Bénin. »

  p.425 : *à propos des Veteres :* « Ils font portés, comme la plupart des autres Nègres, au larcin & à la fraude, furtout à l'égard des Blancs, qu'ils ne peuvent fupporter. Ils appellent leur monnoie *Betiquets* ou *Aigris* (46). La pierre d'Aigris, qui tient lieu de monnoie parmi ces Barbares, eft fort eftimée d'eux, quoiqu'elle n'est ni luftre ni beauté. Les Kompas, autre nation des Nègres, la brifent en petits morceaux qu'ils percent fort adroitement, & qu'ils paffent dans de petits

brins d'herbes, pour les vendre aux Veteres, parmi lesquels il fervent de (47) monnoie. Chaque petit morceau eft eftimé deux liards de France.
Note(46) : suivant Des Marchais, deux paffent pour un écu. (47) Loyer décrit d'ailleurs l'aigris comme une pierre précieufe, & fi eftimée des Nègres, qu'ils l'achètent pour fon poids d'or. »

p.427 : « Le commerce avec les Européens a rendu les Iffinois affez civils ; & les Veteres, qui ne voyent prefque jamais les Blancs, n'ont pas ceffés d'être farouches & fauvages. Les Iffinois brisent la pierre d'aigris en petites pièces, qu'ils percent par le milieu & les appellent Betiquets. Deux de ces pièces paffent pour un écu de monnoie Françoise. Ils la coupent auffi en forme cylindrique d'un pouce de long. Labat croit que la pierre d'aigris eft une forte de jafpe. »

- Tome IV

p.99 : *concernant les habitants de la Côte d'Or* : « l'habillement des riches eft fort varié, fur toute la parure de leur tête, qui eft le principal objet de leur vanité. Mais c'eft à leurs femmes que ce foin appartient. Les uns portent leurs cheveux longs frifés & teffés tout à la fois, ou relevés fur le fommet de la tête. D'autres les ont en petites boucles, baignés d'huile de palmier, & leur donnent la forme d'une rofe ou d'une couronne, entremêlée de brins d'or, & d'une sorte de corailqui s'appelle fur la côte conta de terra, & qu'ils eftiment parfois beaucoup plus que l'or. Ils employent auffi pour ornement une efpèce de corail bleu auquel les Européens donnent le nom d'Aigris, & les Nègres celui d'Akkeri. Il leur vient du Bénin ; & lorfqu'ils ont quelque groffeur, il vaut autant que l'or, contre lequel on l'échange pour le même poids.»

p. 393 : « Les Hollandois font un commerce considérable dans le royaume de l'Adra. Celui des Anglois, fans avoir autant d'étendue, leur rapporte auffi de grands avantages. Ils ont des comptoirs ou des loges dans les deux villes de Praya & d'Offra. Les marchandises qu'ils y achètent font des étoffes de coton, des pierres bleues, qui s'appellent Aigris ou Akkoris, & qui font recherchées fur toute la Côte ; mais furtout un grand nombre d'esclaves des deux sexes. »

P394 : *Préliminaires au commerce dans le royaume d'Ardra* : « il n'est pas permis aux Européens de faire commerce des Esclaves et des aygris ou pierres bleues, avant que la permission ait été publiée, comme à Juida, par un crieur public, à qui le Capitaine doit payer pour la peine 40 bagues de cuivre, 20 poules, 1 chèvre, 1 pièce de kanequin et une pièce de petit armoizin. »

P439 : *concernant le royaume d'Overry, habitants du rio Forcado:* « elle n'a d'ailleurs rien de plus remarquable qu'une sorte de pierres, vertes, bleues ou noires* qui sont fort estimées des Nègres et dont ils se font des colliers. * note : c'est la pierre d'aygris, qui est une sorte de corail bleu.» référence à Barbot, *description de la Guinée* p.376. »

P449 : *de la Côte au Rio Gabon* : « en échange, ils [les Hollandais] tirent annuellement du pays quatre ou cinq cents esclaves, mille ou douze cents tonneaux de bel ivoire ; sans compter les pierres d'aigris, ou de corail bleu, des javelines, et une sorte de couteaux que les nègres fabriquent ici parfaitement et qui se vendent fort bien sur la Côte d'Or. L'aygris bleu ne se trouve que sur les bords de Rio del Rey et de rio de Camarones. »

P452 : « les habitants entretiennent quelque commerce avec les européens qui en tirent des pierres d'aygris et des esclaves, pour des barres de fer et de cuivre, des pots et des chaudrons, des colliers de diverses couleurs, des limes d'acier et des cornes de bœuf. L'aygris s'échange ordinairement pour des étoffes de Harlem, telles qu'on les porte à Rio del Rey et dans d'autres endroits du Golfe.» (id. p.66 vol.VI).

L'intérêt économique des bétiquets est mis en exergue et on peut voir son prix varier en fonction des peuples. On reconnaît ici des informations intéressant les marchands. Les informations non commerciales sont tirées de deux sources récentes : le chevalier des Marchais (ou Labat puisque c'est le curé Jean Baptiste Labat qui publia ses écrits) et surtout Godefroy de Loyer. L'abbé Prévost se justifie de ce choix d'écarter les sources anciennes dans le premier tome de *Histoire générale des Voyages* : « il semble que le travail d'un Historien peut être mieux employé qu'à pénétrer dans les siècles ténébreux dont il n'a pas la moindre lumière à recueillir, et qui n'offrant rien de certain, le réduisent nécessairement à de vaines

et pénibles conjectures». Les auteurs s'inscrivent dans le courant des Lumières qui considèrent le passé comme une période d'obscurantisme, où croyance et faits se mêlent inextricablement.

Certains propos de Reynaud des Marchais ont été supprimés comme l'interrogation sur la valeur symbolique du matériau ou déformés : il n'avait pas pensé à du jaspe mais à du jade. Or, ces deux pierres sont différentes par leur composition, leur densité, leurs propriétés physiques et leur symbolique.

Ce siècle ne s'intéresse pas uniquement aux sciences humaines mais également aux sciences naturelles. Il est donc logique de retrouver les akori dans les traités d'histoire naturelle.

❖ George Edvard Rumpf (ou Rumphius)

George Edvard Rumpf était Hollandais. Il s'engagea jeune dans la Compagnie Néerlandaise des Indes Occidentales et découvrit le golfe de Guinée. Puis il se mit au service de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales où il fut marchand. Il constitua alors un herbier des espèces locales et écrivit un manuscrit intitulé *Herbarium amboinense* qui fut publié à titre posthume en 1750 en double langue (latin et néerlandais). A l'intérieur de son ouvrage se trouve une gravure le représentant dans son cabinet de curiosités, reproduite à la Figure 65.

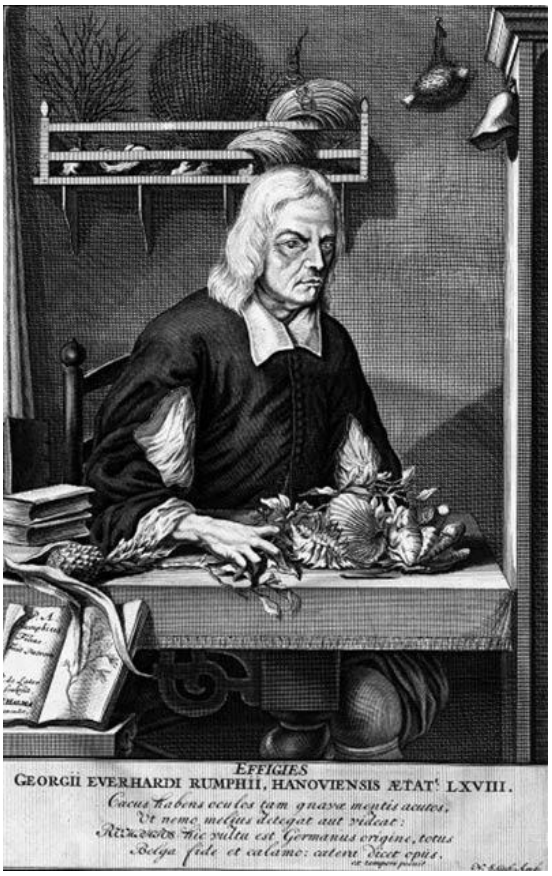


Figure 65 : portrait de Rumphius, gravure extraite de *Herborium Amboinense* (1750)

Dans un chapitre dédié à la Matulabatta, il fait une analogie avec les Akori (p.239) :

> « Similis inregularis Coralii species reperitur in Regno Benyn, in magnis fluviis in ipfa regione, fub aqua crescens in faxcis inftar aliorum Coralliorum, ipforumque lingua vocatur Akori, eftque coerilis coloris, de quo vide Dapperi Africam pag. 126. Alii id vocant Akogria, dicuntque non modo caerulum, fed etiam lutteum effe, inque ifta ora adeo aeftimari, ut pro tribus oblongis frutis fervus conquiri poffit[65]. »

Pour l'auteur, les perles d'aigris sont donc des fruits d'une plante aquatique. On pensait alors que les coraux étaient une plante, comme le montre par exemple la définition du corail selon Savary des Brûlons : « corail- c'est une plante maritime qui naît sous l'eau, sans

[65] « On repère une espèce similaire de corail irrégulier dans le royaume du Bénin, dans les grands fleuves à l'intérieur de cette région précisément, qui pousse sous l'eau comme les autres coraux, que l'on appelle Akori dans leur langue et qui est de couleur bleue d'après Dapper, Africa p.126. D'autres l'appellent Akogria, et ils disent qu'il n'est pas uniquement bleu mais encore jaunâtre, et il est si estimé dans cette côte qu'on est capable de cueillir ses fruits oblongs avec ardeur pour la tribu. »

feuilles presque comme de la pierre, branchue compacte & solide, fragile, couverte d'une écorce, ou plutôt d'une croûte tartareuse, qui est pourtant molle. »

❖ Peter Simon Pallas

Peter Simon Pallas fut un naturaliste allemand, docteur en médecine, membre de l'académie des sciences et professeur d'Histoire naturelle. Il a écrit en 1766, sur la base des échantillons de collections hollandaises, *Elenchus Zoophytorum*. Le chapitre consacré au *Millepora Caerula* comprend une note à la fin où il est question des fameuses perles, dont Rumphius avait déjà parlé. Peter Simon Pallas écrit (1766, p.256-258) :

> « 158. *Millepora Caerulea*. (…) Nota : (…)Huc forte pertinet Corallium, quod Rumphius in regno Benyn dicit inveniri, in ecopulis magnorum fluviorum crescens, quodque subcaeruleum effe refert, ab inquilis Akori vocatum, Dapperi Africam p. 126 citans. Addit, secundum alois Akogriae nomen gerere & in Guinea tanto effe pretio, ut pro tribus oblongis ejus fragmentis mancipium ematur[66] ».

Si le docteur Pallas se réfère aux écrits de Rumphius, il y modifie la parenté. En effet, l'anecdote n'est pas associée à une plante d'Ambon en Indonésie mais à une autre espèce de corail *Millepora Caerula* aujourd'hui appelée l'*Heliopora Caerula* ou corail bleu, endémique de l'Océan Indien. L'association est toujours liée à la forme irrégulière des branches et au placement des « pores » (polypes en vérité), avec la même couleur bleue.

❖ L. F. Römer

L. F. Römer était un négociant d'esclaves Danois. Il séjourna au fort d'Accra (dans l'actuel Ghana) de 1739 à 1749. Il mit par écrit ses observations qui furent publiées en 1769 et traduites en français en 1989 par Mette Dige-Hess. Un passage est exclusivement consacré aux perles d'aigris et un autre mentionne le rôle de prestige social des perles d'aigris ainsi que des conte de terra de couleur rouge (cf. p.34 et 92). Römer écrit (p. 36-37) :

> « Personne sur la Côte ne sait jusqu'à présent, où sont fabriqués leurs « aigris ». On constate qu'il s'agit d'une porcelaine qui est proportionnellement

[66]« 158. *Millepora Caerulea* (…) Note : A ce point, il se rattache fort au corail que Rumphius dit provenir du royaume du Bénin, qui pousse dans les grands fleuves, dont il est intéressant de souligner sa couleur bleuâtre, que l'indigène appelle Akori, en citant Dapper Africa p.126. Il ajoute ensuite que d'autres lui donnent le nom d'Akogria & qu'il est si précieux en Guinée qu'il découle un droit de propriété pour la tribu de ses fragments oblongs. »

> plus lourde que notre porcelaine chinoise. Ce sont des coraux oblongs percés d'un trou, de la grosseur du petit doigt d'un homme et aussi longs qu'une phalange, avec de jolies couleurs qui les traversent complètement. Ceci, à la différence de notre porcelaine chinoise, qui est blanche à l'intérieur et dont les couleurs sont sans doute ajoutées comme un vernis. J'ai compté quatre à cinq des plus belles couleurs sur un aigri à savoir un rouge vif, un vert agréable, un bleu de Saxe, un jaunâtre et un blanc, tantôt moiré, tantôt strié. Un tel « aigri » est inestimable aux yeux des Noirs. Il en existe de couleur unie parmi lesquels les jaunes sont les moins appréciés. Un roi africain en grand apparat en a généralement plusieurs rangées autour du cou, des bras, de la taille, et des jambes. Pépites et plaques en or sont alors bien trop médiocres pour lui. On sait que de tels « aigris » existent encore dans le sol du Bénin, où les habitants les découvrent. Ils pensent qu'un notable a jadis été enterré à cet endroit, car les aigris se trouvent par vingtaines disposés en rangées ou en rond, comme si un homme les avait portés au moment d'être enterré. On n'y découvre cependant pas d'ossements, mais il est possible que les os y soient depuis si longtemps qu'ils sont tombés en poussière. »

Un glissement sémantique semble avoir eu lieu : l'accori ne désigne plus seulement une perle bleue provenant des rivières entre le royaume du Bénin et le rio Camarones. La perle peut être de cinq couleurs différentes et avoir des motifs (moirés ou striés). On ne les fabrique pas mais on les « découvre » dans des nécropoles. L'accori devient donc une perle ancienne, mais dont le calibre n'a pas changé (une phalange de long). L'auteur y voit un matériau synthétique proche de la porcelaine mais ayant une densité (ou masse volumique) supérieure. Par ailleurs, les motifs et les couleurs ne semblent pas être réalisés par un engobe ou un vernis. Le terme « corail » employé ici ne semble pas faire référence à l'animal marin, mais semble être un synonyme d'ornement ou perle. Cependant, cette acceptation du mot corail ne se trouve dans aucun dictionnaire de l'époque. Les informations de Römer s'accordent en tous points avec les écrits de Bowdich au XIXe siècle (Bowdich, 1873- voyage en 1814).

❖ Paul Erdmann Isert

Paul Erdmann Isert a également séjourné dans les comptoirs danois de Guinée en tant que médecin-inspecteur des établissements danois en Guinée et naturaliste. Il a écrit *Voyages*

en Guinée & dans les îles Caraïbes en Amérique, où il s'oppose à l'esclavage. Cet ouvrage, composé de lettres corrigées, fut publié en français en 1793, soit seulement trois ans après la publication d'origine. Il mentionne également deux types de perles très précieuses dans la baie du Bénin (« côte des Esclaves »), dont on reconnaît les conte da terra rouge (ou hyacinthe) et les aigris bleus.

> « On creuse à Fida de même qu'à Popo deux sortes de pierres qui ressemblent beaucoup au lapis lazuli & à l'hyacinthe, l'un est bleu foncé entremêlé de grains de métal qui paraissent de l'or, ou du pyrite sulfureux. Ils en taillent des cylindres de l'épaisseur d'un doigt dont ils se font des pendants d'oreilles, à défaut de cela ils prennent du corail rouge ordinaire. L'autre sorte de pierre qui ressemble à l'hyacinthe, se trouve à ce que disent les Nègres dans la terre toute percée, sous forme de morceaux de tuyaux de pipe. Si cela était fondé, ce serait quelque chose de fort curieux, car il faudrait regarder cette production comme des pierres incrustées ; et il faut qu'il y ait quelque fond à cela, car je ne connais aucun instrument, ni art parmi les Nègres, au moyen duquel ils puissent faire un petit trou dans la longueur d'une pierre aussi dure. Ces deux pierres sont extrêmement chères et s'estiment au poids de l'or. »
>
> (Paul Erdmann Isert, 1793, p. 156- 157)

Dans la huitième lettre datée du 16 octobre 1785, Paul Erdmann Isert a quitté la côte des Esclaves pour la Côte d'Or. Il fait une description des Akréens, habitants d'Accra, dans l'actuel Ghana (p.165-166) :

> « Ceux de la première distinction portent à leurs bras ou aussi au col des colliers, qu'ils appellent Agrien (une espèce de corail) fait en mosaïque. Ils y attachent le plus grand prix ; un collier de ces coraux, d'un doigt d'épais & d'un pouce de long, leur coûtera jusqu'à la valeur de sept nègres, non à cause de la matière, car de tout pareils ne se vendent pas au-delà d'une once d'or ; mais parce que ceux auxquels ils mettent tant de prix auront été portés par un grand chef d'armée ou même un roi. (…) L'art de composer cette mosaïque doit s'être perdu ou n'avoir jamais été connu ici. On ne put me donner le moindre indice, d'où il pourrait tirer

son origine. Il est possible que dans les anciens temps, il y ait eu quelque communication entre les Egyptiens et ces Nègres de la Côte d'Or.»

Il n'existe pas de description physique des *Agrien* : on en ignore même sa couleur. Cependant, il s'agit, comme dans la Côte des Esclaves d'une denrée estimée, ayant l'épaisseur d'un doigt et ayant une forme cylindrique. Les contemporains ne savent pas la produire comme dans le récit de Römer. Selon l'auteur, il s'agirait d'une sorte de mosaïque provenant de l'Egypte antique : faut-il y comprendre de la céramique glaçurée, de la fritte, ou de la pâte de verre? Quoiqu'il en soit, il s'agit d'un matériau synthétique dans l'esprit de l'auteur.

A partir de cette période, les Européens ne font plus commerce des perles d'aigris. Elles disparaissent donc des dictionnaires de commerce et des listes d'objets mis en cale. Hormis Hugh Clapperton et Richard Lemon Lander qui ont tous deux exploré le Nigéria, les auteurs du XIXe siècle ne voient plus ces perles, mais on les mentionne encore dans les dictionnaires anciens (voir de Rivarol) et dans les recueils de prières (cf. John Leyden).

❖ John Leyden

John Leyden (Figure 66) fut poète et linguiste de nationalité britannique. Il se passionna pour les cultures et les récits exotiques. Bien que davantage connu pour ses écrits concernant l'Inde et l'Orient, il s'est cependant intéressé à l'Afrique de l'Ouest. Il écrivit en 1799 *an historical & philosophical sketch of discoveries and settlements of the Europeans in Northern and Western Africa at close of the XVIIIth century*. Cet ouvrage fut publié à titre posthume en 1817 par Hugh Murray sous le titre *Historical account of discoveries and travels in Africa.* Dans le deuxième tome, il est question (p.290) d'une prière faite par les habitants d'Issiny. Cette prière, déclinée du *pater noster*, déclame : "My God, give me this day rice and yams ; give me gold and *aigris*, give me slaves and riches, give me health and grant that I may be active and swift[67]". L'auteur écrit donc une note de bas de page concernant ce mot exotique:

[67] Traduction : Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz et des ignames, donne-moi de l'or et des aigris, donne-moi des esclaves et la richesse, donne-moi la santé et fais que je sois actif et alerte

« The Aigris is a stone of a greenish blue color, supposed to be a species of jasper, small perforated pieces of which valued at their weight in gold, are used for money, like the cowry shells [68]».



Figure 66 : portrait de John Leyden, dessin au fusain provenant des collections de Denholm Village

Cette note a été probablement réalisée à partir de la définition donnée par l'abbé Prévost ou un auteur s'inspirant de lui. On peut le deviner grâce à la référence au jaspe. La prière, qui est une récitation, est l'héritage d'un passé où les perles d'aigris servaient encore de véritable monnaie puisqu'on retrouve cette incantation en langue vernaculaire dans les écrits de Godefroy Loyer (*Anghiumé mamé enaro, mamé orié, mamé f'kiché e akkori, mamé akana mamé brembi, mamé brembi, mamé angnan e awfan*).

❖ François de Rivarol

François de Rivarol était un homme de lettres, prévôt et agent politique royaliste. Il a écrit de nombreuses nouvelles mais également un *dictionnaire classique de la langue française* en 1828, où une courte définition des aigris est donnée p. 26 : « aigris, s. m. pierre estimée précieuse par certains peuples d'Afrique. »

Cette définition montre bien le flou sémantique attribué à ce mot. En effet, le terme a servi à définir toute perle ancienne qui est tenue en haute estime en Afrique de l'Ouest. C'est probablement ce qui explique que Römer ait dit avoir vu des aigris de cinq couleurs différentes avec des motifs moirés ou striés. Ce court texte, réalisé par un artiste littéraire à l'instar du texte de John Leyden, s'inspire donc de sources uniquement bibliographiques. Ce n'est pas le

[68] Traduction : L'aigris est une pierre d'une couleur bleue verdâtre, supposée être une espèce de jaspe, taillée en petites pièces perforées, valant leur pesant d'or, utilisées comme monnaie à l'instar des cauris

cas de Hugh Clapperton qui ne connaissait pas les perles d'aigris avant d'avoir été reçu en audience par le roi de Katunga.

❖ Hugh Clapperton

Hugh Clapperton était un voyageur et un explorateur écossais (Figure 67). Il fut célèbre pour avoir pénétré à l'intérieur des terres africaines et avoir découvert de nombreuses villes d'Afrique de l'Ouest. Il mourut au cours de son deuxième voyage de la dysenterie mais son domestique ramena son journal qui fut aussitôt publié et traduit en français en 1829. Le mardi 7 octobre 1826, à Katunga il marqua (p.90) :

> « Nous offrîmes au roi un flacon de rhum : il me promit de me donner de la pierre bleue dont sont faits les grains de sa parure ; il dit qu'elle vient d'un pays entre Katunga et Bénin ; ce n'est pas de la verroterie, comme je l'avais d'abord supposé. »

En effet, lors de sa première présentation au roi le lundi 23 janvier, il avait décrit ainsi le roi (p.72) :

« le roi (…) avait autour du cou trois rangées de grosses verroteries bleues taillées ».



Figure 67 : portrait de Hugh Clapperton par Gildon Manton 1825 conservé au National galleries Scottland

Quelques années plus tard, un autre auteur voit des perles d'aigris, cette fois-ci au marché.

❖ Richard Lemon Lander

Richard Lemon Lander (Figure 68) a assisté Hugh Clapperton en 1826 et effectua deux autres voyages en 1830-1831 puis en 1832. C'est au cours de ce dernier voyage, que l'auteur de *Journal of an Expedition to Explore the Course and Termination of the Niger* décide

d'acheter le samedi 15 mai une « agra », qu'il tente de décrire dans ce passage retranscrit ci-après.

> « (…) a great variety of beads, both of the native and European manufacture, among the former of which we recognized the famous Agra bead, which at Cape Coast Castle, Accra, and other places is sold for its weight in gold, and which has vainely been attempted to be imitated by Italians and our countrymen. (…) I met with and I purchased a very curious and singular kind of stone in the market. The natives informed us that it was dug from earth, in a country called Iffie, which is stated to be "four moons" journey from Katunga, where, according to their tradition, their first parents were created, and from whence all Africa has been peopled. Ignorant of mineralogy, as I am of most other sciences, I am unacquainted with the nature and properties of the stone alluded to, and therefore I grieve to say I am incapable of giving a scientific description on it. It consists of a variety of little transparent stones, white, green, and every shade of blue, all embedded in a species of clayey earth, resembling rough mosaic work.[69]" (1832, vol.1, p.180 ou 233 selon les éditions).

L'auteur insiste sur son ignorance au sujet de la minéralogie qui le rend impropre à décrire scientifiquement ce matériau. Les caractéristiques physiques principales sont sa transparence, ce que d'autres auteurs ont également remarqué, la polychromie avec une vaste gamme de bleus et du vert mais aussi du blanc, ce qui constitue la nouveauté de ce récit par rapport aux textes antérieurs. Par ailleurs, l'aspect polychromique semble lié à une

[69] (…) une grande variété de perles, d'origine locale et d'importation des manufactures européennes, parmi lesquelles les premières [locales] sont les fameuses perles Aigris qui sont vendues au poids de l'or dans le fort de Cape Coast, à Accra et dans d'autres lieux, et que les Italiens et nos concitoyens ont vainement tenté d'imiter. (…) J'ai trouvé et acheté une très curieuse et singulière sorte de pierre sur le marché. Les indigènes nous ont informé qu'on les trouvait en creusant la terre dans un pays appelé Iffie, qui, selon la tradition, fut le lieu de création des premiers ancêtres et d'où ils sont partis pour peupler toute l'Afrique. Cette terre est supposée être à quatre lunes de voyage de Katunga. Inculte en minéralogie, comme je le suis dans la plupart des autres sciences, je suis ignorant de la nature et des propriétés de cette pierre, et par conséquent je suis au regret de dire que je suis incapable d'en donner une description scientifique. Elle consiste en une variété de petites pierres transparentes, blanches, vertes et de toutes les nuances de bleu, toutes imbriquées dans une terre argileuse, comme un ouvrage en mosaïque. »

hétérogénéité de composition. L'aspect morcelé («embedded in a species of clayey earth » et « mosaic work ») est une caractéristique déjà décrite dans les propos d'Isert.



Figure 68 : portrait de Richard Lemon Lander par William Brockedon av. 1854 conservé au National Portrait gallery de Londres

Malheureusement, à l'instar d'Hugh Clapperton, l'explorateur ne survécut pas à l'expédition. Il mourut à l'âge de trente ans à la suite d'une blessure par balle au Nigéria. La fameuse pierre n'a pas été retrouvée et ne peut donc pas être analysée directement.

Le texte montre que l'auteur a tenté de se renseigner sur la provenance de ces agra et a reçu la même réponse que ses congénères depuis le XVIIIe siècle : les perles proviennent du sol. On les récolte à Ifé, une importante ville yoruba, connue dans les fouilles archéologiques pour avoir livré d'importantes quantités de perles de verre de composition diverse. Ifé se situe au sud –sud-est de Katunga, au Nigéria.

La confrontation de l'ensemble des écrits anciens sur les perles d'aigris permet de révéler certaines caractéristiques des perles d'aigris.

Caractéristiques d'une perle d'aigris selon ces écrits

D'après l'ensemble de ces textes, certains éléments sont récurrents. La perle akori est bleue avec des nuances verdâtres. Pieter de Marees y ajoute le noir et Richard Lander le blanc. Römer y ajoute de nombreuses couleurs, ce qui correspond aux perles de verre découvertes dans les tombes royales d'Igbo Ukwu (au Nigéria actuel), mais également aux répliques faites

par les manufactures de Murano (cf. catalogue de perles anciennes en annexe B) qu'on appelle perles à chevrons, ou *rosetta* et qui sont estimées sur tout le continent africain ainsi qu'en Amérique. Le prix pour des perles anciennes est très élevé, ce qui explique la confusion de Römer.

Les akori sont des perles régulières, longues et parfois de gros calibre (un pouce de long et large d'une phalange). Il existe aussi des perles tubulaires minces (cf. Ramusio) et de très petits fragments du même matériau appelés Bétiquets (voir la description du chevalier des Marchais). Elles sont polies grossièrement (voir notamment Pieter de Marees et Savary des Brûlons). Ces perles peuvent être montées sur des boucles d'oreilles, sur des colliers en or ou bien simplement enfilées. Elles peuvent servir aussi à orner une barbe ou une coiffure. Les personnes qui sont autorisées à porter ce type de perles sont d'un niveau social élevé et jouissent de grand pouvoir. Le matériau présente une dureté certaine. Toute perle doit avoir une dureté strictement supérieure à deux sur l'échelle de Mohs, ce qui signifie qu'elle ne doit pas s'effriter avec l'ongle. Mais la précision du chevalier des Marchais sur sa dureté et l'absence de récit contradictoire - aucun auteur ne se plaint de la fragilité de l'objet- permet aisément de situer l'objet au-delà de cinq sur l'échelle de Mohs, ce qui correspond à la qualité rayable au couteau. L'absence de feu et d'éclat est souvent précisée. Cela élimine donc les matériaux ayant un aspect soyeux, nacré ou adamantin. Par ailleurs, la précision de Samuel Brun sur son aspect brillant de loin élimine les matériaux ayant un aspect mat ou terne. Il ne reste donc que l'aspect vitreux, ce qui est confirmé par les très fréquentes comparaisons avec la verroterie. La perle est transparente d'après Samuel Brun ou Richard Lander et a une densité supérieure à la porcelaine chinoise. Cela revient donc à une densité supérieure à 2.20-2.50[70]. Elle ne présente pas de motifs, seulement des veines, de couleur argileuse, rouge ou or (voir Pereira, Isert et Lander). Elle a aussi un reflet verdâtre ce qui signifie que le matériau présente un dichroïsme bleu-vert. Les auteurs semblent s'accorder à situer l'origine de ce matériau dans la partie orientale du golfe de Guinée près du mont Amboise, dans l'actuel Cameroun.

En revanche, certains éléments sont discordants en particulier en ce qui concerne l'origine du matériau de la perle : minérale pour certains (par exemple Ramusio), synthétique

[70] Données issues de mineralinfo.

pour d'autres (Römer ou Isert), voire biominérale pour Pallas et organique végétale pour Rumphius. Elle est de provenance marine selon Brun, terrestre pour Römer et Lander ou encore lacustre d'après Pieter de Marees.

Les précisions sur la nuance de bleu sont rares et là encore très différentes : pour Samuel Brun le bleu est clair, identique au ciel ; pour Pieter de Marees, le bleu tire vers le noir et enfin pour Isert, ce bleu est proche du lapis lazuli donc bleu profond. Ainsi tous les tons de bleu sont décrits. Or, tous ces auteurs ont eu un contact de visu avec ces perles. Il faut donc imaginer un matériau acceptant de nombreuses variations de couleur.

Le recoupement des différentes informations donne une image plus précise de ce que pourrait être une perle d'aigris. Mais à ce stade, de multiples hypothèses peuvent être émises concernant le matériau. Il convient donc de les étudier et de les discuter.

Discussion sur le matériau des perles d'aigris

Nombre d'Africanistes ont émis une hypothèse concernant le matériau dont sont issus les perles d'aigris. En l'absence d'échantillon clairement identifié comme une perle d'aigris, le sujet porte à controverse.

Nous allons procéder par étapes avec un raisonnement questionnant l'ensemble des hypothèses possibles, même celles non émises ou publiées, et nous évaluerons leur vraisemblance au regard des informations issues des textes sources.

Tout d'abord, la première question à débattre est de savoir si ces perles ont véritablement existé. D'après la nature de certains des documents (livres de comptes notamment), il est indiscutable qu'il y ait eu commerce de perles bleues. Or, le commerce implique que les perles ne soient pas un pur fantasme.

L'absence de perle retrouvée dans un contexte archéologique n'est pas un argument en faveur de l'absence de réalité. En effet, plusieurs éléments peuvent expliquer cette lacune, en dehors du possible caractère fictif des perles. Tout d'abord, et cela est particulièrement bien évoqué dans les textes de Römer, les perles sont un objet de convoitise sur ce continent. Il est fréquent de retrouver dans les marchés ou en parure sur des personnes, des perles en amazonite qui datent du premier millénaire avant J.C. Les perles sont facilement collectées,

et c'est pour cela qu'il est si rare de trouver des perles dans une fouille d'habitat. Le respect dû aux morts facilite la conservation des perles en contexte funéraire, mais là encore, des populations peuvent faire des prélèvements clandestins s'ils considèrent que les morts n'appartiennent pas à leur culture ou bien par cupidité. Dès le XVIIIe siècle, de nombreux écrits d'Européens attestent du pillage de tombes en vue de récupérer des perles.

Par ailleurs, les fouilles réalisées dans le golfe de Guinée ne sont pas toutes publiées et il est fréquent que l'archéologue ne mentionne pas de perle, soit parce qu'il ne s'intéresse pas à ce genre d'objet, soit parce que la fouille n'a pas été suffisamment minutieuse pour en collecter.

Enfin, il est possible que l'on ne fasse plus le lien entre l'objet et sa description ; l'objet peut avoir un nouveau nom ou bien se dégrader avec le temps de manière à ce que l'on ne puisse plus le reconnaître en tant que perle d'aigris.

Puisque la présence de ces perles est attestée, il convient de déterminer quel matériau est à l'origine de celles-ci. De manière générale, les perles sont d'origine minérale, organique[71] ou synthétique.

❖ La piste des perles synthétiques

Les perles d'origine synthétique sont par définition obtenues suite à des processus mis en œuvre par l'humain afin d'obtenir un matériau qui n'existe pas ou très rarement tel quel dans la nature. Parmi les perles synthétiques, on compte les perles en terre cuite glaçurée, celles en terre cuite émaillée (dont la porcelaine dure et la faïence), en fritte, en verre, en métal comme les perles de fer nécessitant une oxydoréduction pour extraire le fer de la roche ou les perles en alliages tels que le bronze ou le laiton, ou en plastique, hypothèse qui ne sera pas évoquée car sa découverte de fabrication est largement postérieure au XVIe siècle. Les perles issues de l'industrie agroalimentaire sont par essence périssables, et le diagnostic pour les reconnaître ne serait pas de les plonger au feu, mais de les goûter, ce qui les exclut également de la liste des possibilités.

Il est facile de réaliser des perles synthétiques de couleur bleu-vert. Elles s'obtiennent avec un mélange d'oxyde de cuivre et de cobalt. Il s'agit d'ailleurs de la coloration la plus

[71] J'inclurai dedans les biominéraux (os, corail, coquillage…)

ancienne au monde d'après les données archéologiques : l'utilisation de ces colorants est attestée dès le IIIe millénaire avant J. C. La dureté des matériaux comme le métal, le verre, la fritte, la terre émaillée ou glaçurée est suffisante pour réaliser des perles.

L'aspect vitreux des perles exclut les perles d'origine métallique, mais correspond parfaitement aux perles émaillées, glaçurées, en fritte ou en verre. La transparence évoquée dans les textes, supprime des champs des possibilités les perles en terre cuite (qu'elles soient émaillées ou glaçurées) et la fritte. En revanche, les perles en verre peuvent être transparentes, à condition de ne pas être en pâte de verre.

A ce stade, il ne reste que le verre comme candidat plausible au regard des textes et deux propriétés n'ont pas encore été évoquées : il s'agit du dichroïsme (différence de couleur selon l'angle de vue) et de la résistance au feu. L'effet dichroïque n'est pas obligatoire avec le verre et a été obtenu suite à des recherches faites par les manufactures européennes. En 1603, sous la supervision de Marten Papenbrouq, les *corallina*, premières perles en verre dichroïques, sont commercialisées. Elles avaient pour cible le marché du Golfe de Guinée, et principalement, de servir d'imitations aux akoris. Bien qu'elles aient eu un succès, les *corallina* ne substituèrent jamais les perles d'aigris.

La résistance au feu nécessite que le matériau ne fonde pas et que l'objet ne s'altère pas. Un verre non traité présente de grandes difficultés à supporter les écarts de chaleurs supérieurs à 30°C, car il a une forte dilatation thermique. Si le verre est soumis à un écart de température supérieur à 30°C, il se fissure. Or, un feu à l'air libre n'est pas homogène thermiquement : il présente des flammes rouges qui traduisent une température de 1000K soit environ sept cents degrés, et des flammes blanches, nettement plus chaudes de l'ordre de 7000K. Un verre ayant subi une détrempe chimique ou physique, peut accepter une différence de deux cents degrés, ce qui n'est toujours pas suffisant pour résister à un feu. Par ailleurs, le point de « fusion » du verre est bas à cause de sa structure amorphe même si celui-ci varie selon la composition du verre. Les verres vitrocéramiques et les verres borosilicates ont une résistance à la chaleur supérieure, mais ils ont été créés récemment : 1954 pour la mise au point des verres vitrocéramiques[72], et 1830 pour l'invention du premier verre

[72] Pour plus d'information, consulter la thèse de Mohamed El Jouad (2010) p.61-78 pour la définition, les processus de fabrication et les propriétés des verres vitrocéramiques.

borosilicate (sa diffusion commerciale se fera par Corning glass works qui déposa le *nonex* et le *pyrex*)[73]. Par ailleurs, Ramusio évoque des imitations en verre, ce qui sous-tend que le matériau employé n'est pas du verre.

En conclusion, aucun matériau synthétique ne correspond à la description des perles d'aigris. Les akoris seraient, par déduction, des perles en matériau naturel.

❖ Les perles d'origine organique

Parmi les perles d'origine organique, on distingue les perles végétales et les biominéraux produits par les animaux.

Le corail est un biominéral calcaire qui a été proposé comme matériau d'origine. Dès 1617, Samuel Brun fait une analogie avec le corail car le matériau croîtrait dans la mer au niveau des écueils et des falaises. En 1742, Savary des Brûlons reprend cette information. Par ailleurs, le terme corail est souvent employé. Les termes « corili » et « acori » ont des similitudes phonétiques avec le « corallium » qui signifie corail en latin. Pallas et Rumphius avaient d'ailleurs traité des aigris dans des ouvrages de biologie. Encore fallait-il déterminer quel type de corail pouvait être utilisé. En 1823, M. D. Reynhout a proposé que le matériau soit de l'*Isis nobilis*, car il a une forme d'arbre contrairement aux coraux mous et serait suffisamment large pour pouvoir faire de grosses perles. Depuis 1816, l'*Isis nobilis* est classée comme *Corallium rubrum*, et il s'agit bien d'un corail rouge, comme l'illustre la planche de la Figure 69. Or, les aigris sont bleus, et sont sensés être récoltés dans les eaux du Cameroun, ce qui n'est pas le cas du *Corallium rubrum* endémique de la Méditerrannée et des côtes nord atlantiques de l'Afrique.

[73] Historique d'après Pascal Richet, p. 6-7.



Figure 69 : planche présentant l'*Isis nobilis (ou Corallium rubrum)*

Raymond Mauny a proposé en 1949, avant de se rétracter, *l'Allopora subviolacea* aujourd'hui appelé S*tylaster subviolacea*. Mais là encore, cette espèce n'est pas bleue mais violette et vit dans les eaux de l'Atlantique sud à hauteur de Madagascar. En fait, il est probable qu'il ait voulu parler du *Stylaster blatteus* qui est un corail pourpre qui vit notamment dans le golfe de Guinée (Zibrowius & Cairns, 1992 p.17 et 74). Cependant, le problème de la couleur se pose toujours puisqu'il n'a pas de tendance verdâtre et n'est pas bleu.

En fait, il n'existe qu'une espèce de corail de couleur bleue tirant sur le vert : il s'agit de l'*Heliopora caerulea* qui se situe dans l'Indo-Pacifique. Cette espèce de corail a fait l'objet d'une monographie en 1970 par Bouillon et Houvenaghel-Crèvecoeur intitulée *Etude monographique du genre Heliopora de Blainville*. L'*Heliopora caerulea* est un polypier compact composé d'un tissu calcaire fibro-cristallin, ce qui permet de faire des perles d'assez grande taille. Cette espèce ne se trouve pas au Cameroun actuellement, mais a pu être présente pendant l'ère du Crétacé. Les habitants auraient fait alors le commerce d'une matière fossile, et de ce fait, épuisable d'où la disparition du commerce au XVIIIe siècle malgré une forte demande. Néanmoins, il faudrait se demander si le fossile aurait pu conserver sa couleur d'origine. Pour cela, il faut se pencher sur les raisons de cette prise de couleur inhabituelle pour des coraux. De nombreuses hypothèses ont été émises par des chimistes, comme la présence d'ions fer (théorie démentie par le test de réaction au théocyanate d'ammonium

révélé négatif). Il semble que le polypier sécrète une substance particulière de type biliverdine qui lui confère cette couleur. René Tixier dans son étude de 1945, considère que cette sécrétion peut être induite soit par l'ingestion d'algues microscopiques bleues colorant de ce fait le corail, à l'instar du procédé rendant rose par ingestion de crevettes les flamands roses, soit par une maladie qui se développerait aux dépens de pigments respiratoires intracellulaires pendant la formation du squelette calcaire. En conséquence, il est peu probable que le corail conserve sa couleur sur plusieurs millions d'années. Par contre, on peut imaginer que la maladie dont est atteint ce corail ait pu exister parmi les coraux du golfe de Guinée, ou que les algues bleues se soient développées dans le golfe de Guinée pendant une période restreinte.

Mais, en admettant que des coraux bleus aient pu croître dans les eaux du Cameroun, il faut encore comparer le corail aux propriétés décrites des aigris. Le corail est constitué majoritairement de carbonate de calcium ($CaCO_3$) qui a une densité de 2,7 (supérieure à la porcelaine) mais qui se décompose lorsqu'il est soumis à une température de 825 °C. Par ailleurs, certains textes mentionnent un habitat d'eau douce ce qui est impossible pour le corail qui ne vit que dans un milieu marin. Si le corail peut être brillant lorsqu'il est poli, il n'est jamais transparent (même si la calcite peut l'être) et sa dureté est faible (3 sur l'échelle de Mohs).

En conclusion, bien qu'on appelle les perles accori « corail bleu », il est très peu probable que le matériau d'origine soit effectivement du corail. Les os de vertébrés et les coquilles d'œufs sont composés de la même substance organique que la structure du corail, et semblent donc ne pas être le matériau des acori.

La calcite (carbonate naturel de calcium avec des sels minéraux) peut être produite notamment par des mollusques aquatiques d'eau douce ou salée (coquilles, concrétions). Elle peut être transparente, a un éclat vitreux ou nacré, peut être de couleur bleue selon les pigments incrustés ou la manière dont la lumière se réfracte sur les couches de calcite (cf. Abbott, 1974, p. 35). Sa densité est supérieure à la porcelaine, elle est infusible mais présente une dureté trop faible et n'a pas de propriété dichroïque.

Du côté des matières organiques d'origine végétale, la plupart des éléments peuvent être écartés du fait de leur mauvaise résistance au temps (or, puisqu'il y a commerce entre le

Ghana et le Cameroun, l'aigris ne doit pas se flétrir rapidement). La dureté est également un autre problème qui élimine les graines de ravenal (pourtant bleues, oblongues, et présentes sur les terres camerounaises). Il ne semble pas exister de bois bleu naturel. Les résines fossiles peuvent être, dans de rares cas, bleues avec un dichroïsme vert. Mais il n'existe pas de trace d'ambre bleu au Cameroun et l'ambre est rayable par l'ongle donc trop tendre pour correspondre aux descriptions de l'acori.

❖ L'hypothèse des perles d'origine minérale

Les minéraux de couleur bleue sont relativement rares dans la nature puisqu'on en compte moins de cent (cf. Tableau 6). Chaque minéral est analysé en fonction des caractéristiques supposées des perles d'aigris.

L'heneuite, la trembathite, la kolbechite, la lawsonite, la matioliite, la cancrinite, la pollucite, la stokesite, la planérite, la tyrolite, la catapleiite, la wardite, la jeremjevite, l'adamite, la pseudo-malachite, l'albite, le larimar, la linarite, la célestine, la turquoise, la topaze et la microline ne correspondent pas à l'étendue de la gamme des bleus décrits dans les témoignages européens.

La tyrolite, l'adamite, la vivianite, la cavansite, la rosacite, la langite, la calédonite, la chalcophyllite, la smithsonite, la linarite, la chrysocolle, la célestine et la pentagonite n'ont pas un indice de dureté suffisant pour être le matériau dans lequel était fabriquées les perles d'aigris.

La plupart des minéraux bleus peuvent être transparents et avoir un éclat vitreux, sauf le diamant et la chrysocolle. En revanche, la résistance au feu élimine de nombreux minéraux. Le matériau doit supporter l'épreuve du feu pendant quelques instants. Un feu de bois en air libre a une température moyenne qui oscille autour de 1500K (≈1200°C). Le matériau doit donc pouvoir résister à cette température sans altération notable. Les minéraux hydratés contiennent de l'eau (H_2O) dans leur formule chimique. Or, l'eau est très sensible à la chaleur, se vaporisant à basse température (aux alentours de 100°C). Cette transformation engendre des modifications dans la structure du minéral hydraté qui va présenter un aspect modifié. Ainsi, les minéraux comme la turquoise, l'hémimorphite, la pentagonite, l'Afghanite, la vivianite, la cavansite, la langite, la chalcophyllite, la tyrolite, la catapleiite, l'okenite, la wardite, la planérite, la stokesite, la kolbechite, la lauwsonite, la matioliite et l'utahite sont

écartés des possibilités d'après les informations transmises par les observateurs européens. De même, certains groupes de minéraux ne résistent pas au feu, le matériau se liquéfiant ou changeant de couleur : ce sont les cas des tourmalines, des sodalites, des boracites (thrembacite), des lazulites, de l'euclase, de la calédonite, de les apatites, de la rosacite, de l'adamite, de la topaze, de la pseudomalachite, de la vésuvianite, du quartz avec inclusions de sels bleus et de l'elbaïte.

Enfin, il faut que le matériau ait un reflet verdâtre : dichroïsme vert ou pléochroïsme dans les nuances de vert et de jaune. Selon les minéraux, le pléochroïsme est fort, visible, faible ou absent et reflète des couleurs diverses. Cette condition élimine encore de nombreux minéraux comme la willemite, l'ominellite, la dumortiérite et la ferrobarroisite.

A ce stade, les minéraux bleus non encore écartés sont : le spinelle, les béryls, le chrysobéryl, la labradorite, le zircon, le saphir/corindon, la saphirine et la grandidiérite. Etudions chacun de ses minéraux en fonction des critères restants.

Le spinelle n'est pas présent sur le Cameroun. En outre, le spinelle bleu naturel est rare et de petite taille. Or, les perles d'aigris ont de grandes dimensions : près d'un doigt de largeur et la longueur d'une phalange ! C'est pour ces raisons que le spinelle n'est probablement pas le matériau utilisé pour les perles d'aigris. De même formule structurelle que le spinelle d'après la classification de Dana, le chrysobéryl est également absent du Cameroun et de petite taille.

Le béryl peut être présent en de grands blocs. Il existe deux variétés de béryls bleus : les aigues-marine et les bazzites (ces dernières étant de très petites tailles). Les aigues-marine se trouvent généralement dans le lit des rivières et alluvions, conformément aux écrits de Pieter de Marees et à l'appellation « cauris des rivières » donnée par Ayres Bothelho en 1508. Elles se forment au sein de pegmatites (roches volcaniques) en géodes. Il est difficile de trouver les gisements, alors que le cours d'eau permet de les révéler. La couleur bleue est liée à la présence de sels de fer réduits. Or, la présence d'une chaîne de volcans et de sites archéologiques de réduction du fer[74] pourraient présager un possible gisement au Cameroun. Cependant, d'après Mindat, il n'existe pas de gisement d'aigue-marine au Cameroun. Par

[74] Voir les cartes de B. Martinelli 2004 et de M.C. Dupré et B. Pinçon, 1995, p.826.

ailleurs, la dureté de l'aigue-marine est très grande (7 ½-8) égale ou supérieure au zircon. Or, d'après Isert qui compare l'hyacinthe (zircon rouge) à l'aigris, l'auteur s'étend sur la dureté de l'hyacinthe et non sur celle de l'aigris. Il est donc peu probable, d'après ce dernier témoignage, que l'aigris soit en aigue-marine et donc en béryl.

Toujours lié à sa dureté, les hypothèses du zircon bleu, du saphir (ou corindon), de la grandidiérite et de la saphirine semblent être à écarter.

La labradorite, une variété d'anorthite, est une pierre présente en d'importants gisements au Cameroun et au Congo Brazzaville[75]. Ses caractéristiques correspondent parfaitement aux textes, notamment en ce qui concerne sa dureté. A l'état brut, cette pierre n'a pas un grand esthétisme ; il faut la polir pour qu'elle présente un intérêt. Or, l'eau polit naturellement la pierre, la rendant brillante de loin. Cela expliquerait qu'on l'ait collectée dans les cours d'eau et dans les rivages. La pierre contient des marbrures. Sa densité est située entre 2,68 et 2,71 ce qui est un peu plus lourd que la porcelaine chinoise. En outre, contrairement au quartz, c'est une pierre rare qui ne se trouve pas ailleurs dans le golfe de Guinée, ce qui rend logique le commerce entre le Cameroun et les côtes d'or et d'ivoire. Enfin, cette pierre était inconnue, c'est-à-dire non identifiée jusqu'en 1775, ce qui explique que les auteurs n'aient pas pu désigner le matériau. D'ailleurs, le commerce des aigris s'était tari en 1775, ce qui expliquerait l'absence d'association entre l'accory et la labradorite. L'allure des perles (cylindriques longs, d'assez grande taille pour des perles) pourrait dans ce cas avoir été dictée par la forme des galets que la rivière façonnait. La Figure 70 présente un exemplaire de galet de labradorite, vu selon le jour (à gauche) ou le contrejour (à droite). La pierre change de couleur (dichroïsme) passant de la gamme des bleus -du bleu ciel au bleu foncé en passant par l'azur- à une couleur verdâtre selon l'incidence de la lumière. Les marbrures sont visibles et nombreuses donnant un aspect « mosaïque ». La transparence du minéral ainsi que son aspect vitreux est particulièrement observable sur la seconde image, tandis que la première montre un aspect brillant.

[75] Voir base de données mindat mais aussi l'article de Bernard Hiéronymus pour la présence de labradorite en pays Bamiléké (Grassland), p. 101.



Figure 70 : galet en labradorite poli de provenance africaine

En conclusion, il semble, d'après les écrits, que seul un matériau corresponde parfaitement aux caractéristiques de la perle d'aigris : il s'agit de la pierre labradorite.

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Adamite (arséniate de zinc) Zn_2OHAsO_4	Insertion de cobalt	*3 1/2*	Transparent à translucide	Vitreux, cireux, gras	*Fond facilement au chalumeau*	Faible dichroïsme bleuâtre ou cuivré	*Absence*
Afghanite $(Na,Ca,K)_8(AlSiO_4)_6(SO_4,Cl_2,CO_3)_3 \cdot 0,5\ H_2O.$	Bleu clair à bleu foncé	$5^{1/2}$-6	transparent	vitreux	*Non, car hydraté*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Agate (groupe calcédoine) SiO_2	camaïeu	6 1/2	Transparent à translucide	vitreux	*non*	*Absence de dichroïsme*	*Absence*
Aigue-marine (groupe béryl) $Be_3Al_2Si_6O_{18}$	Bleu verdâtre	$7^{1/2}$-8	transparent	vitreux	Oui	*Fort dichroïsme bleu-vert*	*Nigéria*
Albite (dont péristérite) $NaAlSi_3O_8$	*bleuâtre*	6-$6^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux à nacré	*Très fusible*	*pas de dichroïsme*	*Cameroun, Nigéria et Gabon*
Amazonite (ou microline) $KalSi_3O_8$	*Vert bleuâtre*	6-6 ½	Transparent à translucide	Vitreux à nacré	Fond difficilement	*Absence de dichroïsme*	*Congo Cameroun & Nigéria*
Anorthite bleue $(Ca,Na)[Al(Al,Si)Si_2O_8$	Bleu, bleu-vert	6-6 ½	Transparent à translucide	subvitreux	difficilement fusible	pléochroïsme jaune-orange	Cameroun (++), Nigéria et Gabon

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Azurite $Cu_3(CO_3)_2(OH)_2$	Bleu clair à sombre en passant par azur	*3 ½-4*	Transparent à translucide	vitreux	*non*	*Absence de pléochroïsme*	*Congo*
Bazzite (groupe béryl) $Be_3Sc_2(Si_6O_{18})$	Toutes les nuances de bleu, bleu-vert	6 ½ -7	Transparent à translucide	Vitreux	Oui	Pléochroïsme variable	*Absence*
Béryl bleu (ou aigue-marine) $Be_3Al_2Si_6O_{18}$	Bleu verdâtre	$7^{1/2}$-8	transparent	vitreux	Oui	*Fort dichroïsme bleu-vert*	*Présence au Nigéria*
Benitoite $BaTi(Si_3O_9)$	De bleu nuit à bleu pâle	$6\text{-}6^{1/2}$	Transparent à translucide	vitreux	*Fusible en un verre transparent*	*Pléochroïsme bleu verdâtre, indigo & noir*	Absence
Boracite $Mg_3B_7O_{13}Cl$	*Bleuâtre- verdâtre*	7-7 ½	Transparent à translucide	Adamantin à vitreux	*Non, fusible*	*Pas de dichroïsme Très fragile*	*Absence*
Calcédoine (famille des quartz) SiO_2	*Bleu clair à bleu-vert clair*	6-7	*Translucide à opaque*	Vitreux, résineux, gras	*oui*	*Pas de dichroïsme*	*Présence au Cameroun et au Congo*
Caledonite $Pb_5Cu_2(SO_4)_3(CO_3)(OH)_6$	Bleu foncé à bleu-vert	*2 ½- 3*	Transparent à translucide	Vitreux à résineux		Faible pléochroïsme	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Cancrinite $[(Ca,Na)_6(CO_3)1\text{-}1.7][Na_2(H2O)_2]$	*Bleu pâle, bleu grisé, bleu ciel*	5-6	*Translucide à opaque*	Vitreux, nacré, gras	*Moyenne car minéral hydraté*	Absence de pléochroïsme	Présence au Cameroun *& au Congo*
Catapleiite $Na_2Zr(Si_3O_9) \cdot 2H_2O$	*Bleu pâle*	4 ½-5	Transparent à translucide	Vitreux ou terne	*Non car minéral hydraté*	*Pas de dichroïsme, morphologie ne se prêtant pas à la création de perles*	*Absence*
Cavansite $Ca(VO)Si_4O_{10} \cdot 4H_2O$	Bleu- verdâtre ou bleu	*3-4*	transparent	vitreux	*Non, car minéral hydraté*	Dichroïsme visible dans les tons de bleu	*Absence*
Célestine $SrSO_4$	*bleu pâle*	*3-3$^{1/2}$*	Transparent à translucide	Vitreux à nacré	*transformation à 1152°C*	*Dichroïsme faible*	Congo
Chalcophyllite $Cu_{18}Al_2(SO_4)_3(AsO_4)_3(OH)_{27} \cdot 33H_2O$	Bleu-vert, vert bleuâtre, bleu	*2*	Transparent à translucide	Vitreux, adamantin, nacré	*Fusible facilement*	Faible dichroïsme bleuâtre	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Chrysoberyl $BeAl_2O_4$	Bleu à bleu verdâtre	$8\ ^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux	Fond lentement en un verre (cf. Feuchtwanger)	*Dichroïsme émeraude visible, parfois effet chatoyant*	*Présence au Nigéria & au Congo*
Chrysocolle $Cu_{2-x}Al_x(H_{2-x}Si_2O_5)(OH)_4 \cdot nH_2O$ (x < 1	Bleu vert	*$2^{1/2}$-3 $^{1/2}$*	*Translucide à opaque*	Vitreux cireux ou terreux	*non*	*pas de dichroïsme fragile*	*Congo*
Cordiérite $Al_3Mg_2AlSi_5O_{18}$	De bleu pâle à bleu noirâtre	7-8	Transparent à translucide	vitreux	*oui*	*Très fort pléochroïsme (vert, jaune, bleu clair et violet)*	Congo
Corindon (ou saphir) Al_2O_3	camaïeu	9	Transparent à opaque	Vitreux, nacré, adamantin	Oui	*Dichroïsme verdâtre*	*Présence au Cameroun et au Nigéria*
Diamant C	Toutes sortes de bleu	10	Transparent à opaque	*Adamantin ou gras*	oui	*Pas de pléochroïsme*	Présence au Gabon & Congo
Disthène (ou kyanite) $Al_2(SiO_4)O$	camaïeu	$5^{1/2}$-7	Transparent à translucide	Vitreux, graisseux, nacré	*Perd sa couleur à 1200°C*	*Faible dichroïsme, perles réalisées*	Congo

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Diopside $CaMgSi_2O_6$	*Bleu violacé vert*	$5^{1/2}$-$6^{1/2}$	transparent	Vitreux à terne	*Difficilement fusible (1390°)*	*Pléochroïsme variable*	*Présence au Cameroun et au Nigéria*
Dravite (groupe tourmaline) $Na(Mg_3)Al_6(Si_6O_{18})(BO_3)_3(OH)_3(OH)$	*Gris bleu*	7	Transparent à translucide	Vitreux ou résineux	*Fusible*	*Fort pléochroïsme (jaunâtre, verdâtre, pâle marron)*	*Absence*
Dumortierite (ou aventurine bleue) $Al_7(BO_3)(SiO_4)_3O_3$	Bleu clair à bleu foncé	7-8 ½	*Translucide à opaque*	vitreux	*Blanchit à la chaleur*	Trichroïsme avec teintes de rouge, noir et marron	*Absence*
Elbaite (ou indigolite, groupe tourmaline) $Na(Li,Al)_3Al_6(OH)_4(BO_3)_3(Si_6O_{18})$	Bleu clair à bleu foncé	$7^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux et résineux	*Devient blanc puis fond (cf. Buffon p.466)*	Dichroïsme visible	Présence au Nigéria
Euclase $BeAl(SiO_4)(OH)$	Bleu clair à bleu foncé en passant par bleu verdâtre	7 ½	Transparent à translucide	Vitreux	*Non, se transforme en un émail blanc (voir Fourcroy, p.297)*	Dichroïsme visible	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Ferrobarroisite(groupe amphibole) [ ](CaNa)Fe++3AlFe+++Si7AlO22(OH)2	Vert bleuâtre	5-6	transparent	vitreux		*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Fluorapatite $Ca_5(PO_4)_3F$	Bleu clair à bleu foncé	5	Transparent à opaque	Vitreux, résineux, cireux ou gras	*fusible au chalumeau*	*Dichroïsme visible, soluble lentement dans le sol, fragile*	*Cameroun, Nigéria et Gabon*
Grandidiérite $(Mg,Fe^{2+})(Al,Fe^{3+})_3(SiO_4)(BO_3)O_2$	Bleu verdâtre, vert bleuâtre	7 ½	Transparent à translucide	Vitreux	Oui	Pléochroïsme visible incolore, bleu et vert	*Absence*
Haüyne (groupe sodalite) $(Na,Ca)_{4-8}(Al_6Si_6(O,S)_{24})(SO_4,Cl)_{1-2}$	Généralement bleu roi, parfois bleu clair	5 ½-6	Transparent à translucide	Vitreux à gras	*fusible*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Hémimorphite $Zn_4Si_2O_7(OH)_2 \cdot H_2O$	Bleu clair à bleu foncé	$4^{1/2}$-5	Transparent à translucide	Adamantin, vitreux, soyeux, nacré	*Non, car silicate hydraté*	*Absence de dichroïsme*	Congo

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Heneuite $CaMg_5(CO_3)(PO_4)3(OH)$	*Bleu pâle, bleu verdâtre*	5 ½	Transparent à translucide	vitreux		*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Jadéite bleue $Na(Al,Fe^{3+})Si_2O_6$	Bleu vert clair à bleu vert foncé	6-7	*Opaque à translucide*	vitreux	*Non, fusible*	Dichroïsme bleu	*Absence*
Jeremjevite $Al_6(BO_3)_5(F,OH)_3$	*Aigure-marine*	7	transparent	vitreux		*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Kolbechite $ScPO_4 \cdot 2H_2O$	*Bleu cyan, bleu gris*	3-5	Transparent	Vitreux ou nacré	*Non car minéral hydraté*	Fort pléochroïsme	Congo
Kyanite(ou disthène) $Al_2(SiO_4)O$	camaïeu	$5^{1/2}$-7	Transparent à translucide	Vitreux, graisseux, nacré	*Perd sa couleur à 1200°C*	*Faible dichroïsme, perles réalisées*	Congo
Labradorite (groupe feldspath, plagioclase) $(Ca,Na)[Al(Al,Si)Si_2O_8$	Bleu, bleu-vert	6-6 ½	Transparent à translucide	subvitreux	Difficilement fusible	pléochroïsme vert jaune-orange	Cameroun

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Langite $Cu_4(SO_4)(OH)_6 \cdot 2H_2O$	Bleu à bleu-vert	*2 ½- 3*	Transparent à translucide	Vitreux à soyeux	*Non, car minéral hydraté*	Pléochroïsme visible jaunâtre, vert et bleu ciel	*Absence*
Larimar(ou pectolite) $Na\ Ca_2(HSi_2O_2)$	*Bleu pâle à bleu ciel*	4½-5	Transparent à translucide	Subvitreux à soyeux	*Fond facilement*	*Absence de dichroïsme*	*Absence*
Lauwsonite $CaAl_2(Si_2O_7)(OH)_2 \cdot H_2O$	*Bleu pâle*	7 ½	Transparent à translucide	Vitreux à gras	*Non, fusible*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Lazulite $(Mg,Fe^{2+})Al_2(PO_4)_2(OH)_2$	Bleu clair à bleu	$5^{1/2}$-6	Transparent à translucide	vitreux	*Fusible en un émail blanc*	*Fort dichroïsme*	*Absence*
Lazurite (composante du lapis lazuli) $(Na,Ca)_8(Al_6Si_6O_{24})(S,SO_4,Cl_2)$	Bleu azur, bleu nuit, bleu verdâtre	5-$5^{1/2}$	Transparent à opaque	Vitreux	*Fusible en un verre blanc*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Liddicoatite (groupe tourmaline) $Ca(Li_2Al)Al_6(Si_6O_{18})(BO_3)_3(OH)_3(OH)$	Bleu clair, bleu foncé, bleu mauve	$7^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux	*Fusible plus ou moins*	*Fragile Pléochroïsme : vert bleu, rouge,brun*	*Présence au Nigéria*
Linarite $PbCu(SO_4)(OH)_2$	Bleu clair à profond en passant par azur	*$2^{1/2}$*	Transparent à translucide	Vitreux à adamantin	*non*	*Dichroïsme bleu visible*	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Matioliite $NaMgAl_5(PO_4)_4(OH)_6 \cdot 2H_2O$	*Bleu clair à incolore*	5	Transparent	Vitreux		Pléochroïsme bleu à incolore	*Absence*
Meionite $Ca_4Al_6Si_6O_{24}CO_3$	*bleuâtre*	5 - 6	Transparent à opaque	Vitreux, résineux ou nacré	*Non, fusible*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Microline (ou amazonite) $KAlSi_3O_8$	*Vert bleuâtre*	6-6 $^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux à nacré	Fond difficilement	*Absence de dichroïsme*	*Présence au Cameroun, au Nigéria et au Congo*
Mixite $BiCu_6(AsO_4)_3(OH)_6 \cdot 3(H_2O)$	*Bleu pâle, turquoise pâle*	*3-4*	Transparent à translucide	vitreux	*Non hydraté*	*Pléochroïsme Petite taille*	*Absence*
Néphrite bleue (composant du jade bleu) $Ca_2(Mg,Fe)_5Si_8O_{22}(OH)_2$	*Bleu vert*	6-7	*Opaque à translucide*	vitreux		*Faible pléochroïsme jaune vert*	*Absence*
Nosean (groupe sodalite) $Na_8(Al_6Si_6O_{24})(SO_4)$	*Bleu pâle*	5 ½	Transparent à translucide	Vitreux	*Non, fusible*	*Pas de dichroïsme*	gisements au Cameroun

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Okenite $CaSi_2O_5 \cdot 2H_2O$	*bleuâtre*	4 ½-5	Transparent à translucide	Vitreux ou nacré	*Non car minéral hydraté*	*Pas de dichroïsme, morphologie ne se prêtant pas à la création de perles*	*Absence*
Ominelite $(Fe^{2+},Mg)(Al,Fe^{3+})_3(SiO_4)(BO_3)O_2$		7	Transparent à translucide	Vitreux		*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Opale $SiO_2.nH_2O$	Toutes les teintes de bleu	$5^{1/2}$-6	Transparent à opaque	Vitreux, cireux, gras, mat	*Non, car hydraté*	*Pas de dichroïsme mais luminescence*	*Congo*
Osumilite $(K,Na)(Fe^{2+},Mg)_2(Al,Fe^{3+})_3(Si,Al)_{12}O_{30}$	*Bleu foncé*	5 - 6	Transparent à translucide	Vitreux		Fortement dichroïque bleu	*Absence*
Pectolite (ou larimar) $Na\ Ca_2(HSi_2O_2)$	*Bleu pâle à bleu ciel*	4½--5	Transparent à translucide	Subvitreux à soyeux	*Fond facilement*	*Absence de dichroïsme*	*Absence*
Pentagonite $Ca(VO)Si_4O_{10}.4H_2O$	Bleu verdâtre	*3-4*	transparent	vitreux	*Non, car minéral hydraté*	*Dichroïsme visible bleu.*	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Planerite (groupe turquoise) $Al_6(PO_4)_2(HPO_4)_2(OH)_8 \cdot 4\ H_2O$	*Bleu pâle*	5	Transparent à translucide	Vitreux, résineux ou nacré	*Non car minéral hydraté*	*Pas de dichroïsme*	Congo
Pollucite (groupe zéolite) $(Cs,Na)_2(Al_2Si_4O_{12}) \cdot 2H_2O$	*Bleu pâle à lilas*	6 ½	Transparent à translucide	Vitreux, résineux, gras, cireux	*Non car minéral hydraté*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Pseudo-malachite $Cu_5(PO_4)_2(OH)_4$	*Bleu-vert*	*4 -4 ½*	transparent	vitreux	*fusible*	Gisements dans région Congo, *pas de dichroïsme*	*Absence*
Rosacite $(Cu,Zn)_2(CO_3)(OH)_2$	Bleu ciel, bleu-vert ou bleu	*4 ½*	Transparent à translucide	Vitreux à soyeux	*Non, fusible*	Fort pléochroïsme vert et bleu pâle	*Absence*
Saphir (ou corindon) Al_2O_3	camaieu	9	Transparent à opaque	Vitreux, nacré, adamantin	Oui	*Dichroïsme faible vert*	*Présence au Cameroun et au Nigéria*
Saphirine $(Mg,Fe)_{4-x}Al_{4+x}[Al_{4+x}Si_{2-x}O_{18}]O_2$	Bleu clair, bleu verdâtre, bleu-gris	7 ½	Transparent	Vitreux	Oui	Pléochroïsme visible bleu foncé, bleu-verdâtre	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Scorzalite (groupe lazulite) $Fe^{2+}Al_2(PO_4)_2(OH)_2$	Bleu azur foncé, bleu vert	6	translucide	Vitreux	*Non, fusible*	Dichroïsme bleu	*Absence*
Smithsonite $ZnCO_3$	Bleu clair à bleu, *pas de bleu foncé*	*4-4$^{1/2}$*	translucide	Vitreux à nacré		*pas de dichroïsme luminescence verte fragile*	*Congo*
Sodalite $Na_8Al_6Si_6O_{24}Cl_2$	Camaïeu	5$^{1/2}$-6	Transparent à translucide	Vitreux à gras	*fusible*	*Pas de dichroïsme,*	*gisements au mont Cameroun & Congo*
Spinelle $MgAl_2O_4$	Bleu pouvant tirer sur le noir et le vert	7$^{1/2}$-8	Transparent à translucide	vitreux	oui	*pléochroïsme visible*	*Présence au Nigéria*
Stokesite $CaSn[Si_3O_9] \cdot 2H_2O$	*Bleu clair*	6	Transparent à translucide	Vitreux, ou nacré	*Non car minéral hydraté*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Tyrolite $Ca_2Cu_9(AsO_4)_4(CO_3)(OH)_8 \cdot 11H_2O$	*turquoise*	*1 ½ -2*	Transparent à translucide	Vitreux, soyeux, nacré	*Non car minéral hydraté*	Faible pléochroïsme jaunâtre-vert	*Absence*
Topaze $Al_2(SiO_4)(F,OH)_2$	*Bleu clair par irradiation*	8	Transparent à translucide	vitreux	*Modification de couleur*	Faible dichroïsme	*Présence au Congo et au Nigéria*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Trembathite (groupe boracite) $(Mg,Fe)_3(B_7O_{13})$ Cl	*Bleu pâle*	6-8	transparent	vitreux	*non*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Turquoise $CuAl_6(PO_4)_4(OH)_8 \cdot 4H_2O$	*Bleu ciel à vert*	5-6	Transparent à opaque	Vitreux, cireux et terne	*Non, car phosphate hydraté*	Dichroïsme faible	Congo
Utahite $Cu_5Zn_3(TeO_4)_4(OH)_8 \cdot 7H_2O$	Bleu-vert, bleu clair	4-5	Transparent à translucide	Vitreux ou nacré		*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Vesuvianite $Ca_{10}(Mg,Fe)_2Al_4(SiO_4)_5(Si_2O_7)_2(OH,F)_4$	Bleu à bleu vert	$6^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux à résineux	*non*	Faible dichroïsme	gisements au Cameroun
Vivianite $Fe^{2+}_3(PO_4)^2.8H_2O$	Bleu verdâtre	*1-2*	Transparent à opaque	vitreux	*non*	*Très fragile donc pas de taille Pléochroïsme bleu vert jaune*	gisements au Cameroun
Wardite $NaAl_3(PO_4)_2(OH)_4 \cdot 2H_2O$	*Bleu clair, bleu-vert*	5	Transparent à opaque	vitreux	*Non car minéral hydraté*	*Pas de dichroïsme*	*Absence*
Willemite Zn_2SiO_4	Bleu clair à bleu azur	$5^{1/2}$	Transparent à translucide	Vitreux, résineux		*Pas de dichroïsme*	*Absence*

NOM & FORMULE	TEINTE DE BLEU	DURETE	TRANSPARENCE	ECLAT	RESISTANCE AU FEU	AUTRES PROPRIETES	GISEMENTS AU CONGO CAMEROUN & NIGERIA
Zircon $ZrSiO_4$	Bleu, bleu-noir, bleu-vert	7 ½	Transparent à opaque	Adamantin, vitreux, gras	Fusible à 1852°C	Faible pléochroïsme, présence au Cameroun	*Cameroun, Nigéria, Gabon et Congo*

Tableau 6 : Liste des minéraux bleus sur Terre avec leurs propriétés physicochimiques : en gris italique les éléments discordants avec les pierres d'aigris

LA THEORIE DE LA LABRADORITE SOUMISE A L'EXPERIMENTATION

En théorie, la labradorite est la pierre d'aigris. Il est néanmoins nécessaire de confirmer en pratique cette hypothèse. Pour cela, nous devons tester la pierre au feu et voir si elle s'altère ou non, comme cela se faisait à l'époque. Les récits ne sont pas précis quand à la durée de l'épreuve et de quel type de feu il s'agit. A défaut d''indication, on peut spéculer qu'il s'agit d'un feu ayant pour combustible le charbon de bois, le type de feu le plus commun dans les marchés. Le temps n'étant pas précisé, la durée d'attente semble courte, le temps que le verre se déforme à la chaleur. C'est pourquoi, dans le protocole validant la théorie nous jetterons simultanément une pierre en labradorite et un morceau de verre ayant approximativement la même masse et la même épaisseur. La forme ne peut pas être exactement la même car il existe une différence de densité entre les deux matériaux : le verre a une densité proche de 2,5 tandis que la labradorite est comprise entre 2,68 et 2,71.

A t_0, les deux échantillons sont posés sur un feu de charbon de bois extérieur. Le film a été réalisé durant cinq minutes. En voulant retirer le verre et la labradorite du feu, il s'est avéré que le verre s'était brisé en deux parties approximativement égales. Grâce à la vidéo, il apparaît que des fissures étaient visibles dès la deuxième minute. Le verre n'a pas résisté à la chaleur, provoquant de multiples fractures visibles à l'oeil nu et aboutissant à l'éclatement de l'objet. En revanche, la labradorite a conservé son intégrité et n'a pas subi de modification visible (voir images issues du film, figure 71). Le test du feu a donc apporté des résultats divergents entre le verre et la labradorite, ce qui correspond à la description de Léon l'Africain.



Figure 71: Soumis à l'action du feu, le verre se brise contrairement à la labradorite

QUELQUES PISTES POUR RETROUVER DE VERITABLES PERLES D'AIGRIS

Pour vérifier cette théorie, la preuve idéale serait de retrouver une perle d'aigris. Pour cela, il faut non seulement qu'elle soit en labradorite et corresponde à la morphologie des perles, mais également être certain de son ancienneté. Pour ce faire, deux pistes de recherches sont à explorer : les objets issus de données archéologiques d'une part, et les biens thésaurisés ayant une date d'entrée de collection antérieure au XVIIIe siècle. L'origine du gisement est en revanche plus simple à déterminer, puisqu'une analyse des éléments traces tels que les terres rares ou la proportion $^{18}O/^{16}O$ (deux isotopes d'oxygène) permettent de connaître avec précision la source du gisement.

❖ Recherche parmi les données archéologiques

D'après les sources écrites, trois types de sites archéologiques sont susceptibles d'avoir des perles d'aigris. Il s'agit de tombes de notables antérieures au XVIIIe siècle situées dans le Golfe de Guinée, le lieu final du voyage de ces perles. D'ailleurs, cette source fut fortement exploitée lors du tarissement du commerce, de sorte que les accoris ont pris comme nom "contreterrées" (sorties de terre). Mais il est également possible d'en trouver dans les épaves des navires hollandais de la compagnie des Indes Occidentales datés du XVIe aux XVIIIe siècles. Enfin, il est possible de chercher à la source des perles, c'est-à-dire un atelier de taille dans la ville d'Edo, ancienne capitale du royaume du Bénin.

- #### Atelier de taille à Edo

Edo, connue actuellement sous le nom de Benin city, est une métropole du Nigéria. A ce titre, il est difficile d'y mener des fouilles d'envergure. Néanmoins, Graham Connah, archéologue de métier, a publié un livre en anglais sur les fouilles de cette ville en 1975. Au cours de ses fouilles, l'auteur a exhumé de nombreuses perles, mais pas d'atelier de débitage de labradorite. Peut-être est-ce dû au fait que même les chutes étaient vendues en "bétiquets".

- #### Epaves de navires hollandais

D'après les textes écrits, les Hollandais ont rapidement obtenu le monopole européen du commerce des perles d'aigris. Par ailleurs, les registres de certains navires hollandais font état de perles d'aigris dans leurs cales. Ces deux éléments nous incitent à examiner les fouilles des épaves de navires hollandais. La plus connue en France, le *Mauritius*, ne peut pas contenir

des akoris car il appartient à la compagnie des Indes Orientales. Les nombreux ouvrages sur la compagnie des Indes Orientales ont établis les schémas de navigation et les marchandises contenues dans les bateaux. Les embarcations longeaient l'Afrique pour accéder à l'Orient puis y repassaient les cales pleines d'objets exotiques venues de cette contrée lointaine pour revenir en Europe. La compagnie des Indes orientales ne faisait donc pas de commerce des perles d'aigris. En revanche, la compagnie néerlandaise des Indes occidentales s'était spécialisée dans le commerce de l'or. Contrairement à ses homologues européens (compagnie française des Indes occidentales et celle du Portugal notamment), le commerce des esclaves a toujours été accessoire à la traite de l'or, y compris durant la gouvernance de la Palma, période où la compagnie a atteint son paroxysme. Le trajet typique d'un navire de la WIC (compagnie néerlandaise des Indes occidentales) s'effectue en étapes. Le bateau part du port d'Amsterdam avec les cales pleines d'étoffes de tissu confectionnées à Harlem, de verroteries de Murano, de cuivre et de quelques armes. Ceux-ci sont échangés au royaume du Bénin contre des perles d'aigris, lesquelles sont revendues sur la Côte de l'Or contre leur pesant d'or. Les Hollandais peuvent acheter là-bas des esclaves qu'ils transportent de l'autre côté de l'Atlantique, les vendant à crédit aux cultivateurs d'Amérique contre du cacao et du sucre. Ainsi, dans la flotte hollandaise, les bateaux n'ont des akoris que durant le court trajet entre le royaume du Bénin et Elmina. Or aucune fouille archéologique dans cette portion n'a permis de mettre au jour une épave de navire hollandais.

- ### Tombes sur la côte de l'or

Nous ne savons pas précisément quel était le rayonnement des perles d'aigris depuis le port d'Elmina. Les perles d'aigris étaient-elles revendues plus à l'intérieur des terres ? Nous l'ignorons, mais nous savons que les tombes situées sur la Côte d'Or du golfe de Guinée ont été pillées massivement au XVIIIe siècle en vue de récupérer les perles d'aigris. A Elmina même, des fouilles ont été entreprises par Christopher R. DeCorse et publiées dans l'ouvrage *An archaeology of Elmina*. L'auteur précise qu'une grande variété de tombes antérieures au XIXe siècle avaient un important matériel déposé intentionnellement, comprenant des perles en métal, en os, en ivoire, en pierre, en corail, en coquillage et en verre, ainsi que des céramiques européennes et des pipes (p.101). Près de 40 000 perles ont été sorties de terre sur la seule ville d'Elmina, certaines provenant de contextes funéraires, d'autres d'ateliers de production.

❖ Recherche parmi les objets thésaurisés facilement datables

Hormis les sites funéraires antérieurs au XVIIIe siècle et les cales de navires de la WIC, des perles d'aigris pourraient se trouver parmi les réserves de musées comprenant des collections de l'époque des temps modernes (XVIe-XVIIIe siècles). Bien que n'étant pas du goût des Européens et ayant une forte valeur en Afrique, certains collectionneurs pourraient avoir amassé quelques exemplaires pour la constitution de cabinets de curiosité. Ce long travail d'investigation parmi les objets provenant des collections européennes anciennes se terminera probablement après la soutenance de thèse.

En conclusion de ce chapitre, les perles d'aigris provenant du Cameroun sont probablement réalisées en labradorite, une matière naturelle minérale dont il existe d'importants gisements dans l'ouest du pays. La couleur bleutée et les reflets si originaux de ce minéral sont dus à l'adularescence, c'est-à-dire au miroitement de la lumière sous la surface de la pierre due aux minces couches alternées intercroissantes. Ce sont donc ces couches qui donnent un effet « mosaïque » et l'aspect changeant bleu brillant –verdâtre transparent qu'ont décrit les auteurs anciens. L'effet est particulièrement visible en polissant le minéral ou en le mouillant. En tant que plagioclase la moins sensible à la chaleur, elle pouvait être jetée au feu pour vérifier son authenticité face aux imitations en verre.

Après avoir examiné les perles présentes au Cameroun (chapitre 3) et celles provenant du Cameroun (chapitre 4), il convient de traiter des objets perlés.

Chapitre 5 - Les objets perlés et leur montage

Les perles sont par définition destinées à être enfilées. L'enfilage des perles est par conséquent une étape aussi importante que la fabrication des masses percées. La personne qui réalise le montage et celle qui produit la perle sont souvent distinctes. D'ailleurs en anglais, l'artiste qui façonne les perles est désigné comme un « beadmaker » et celui qui les monte est un « beadworker ». En français, on utilise généralement le même terme de « perlier » pour ces deux travaux distincts.

LE STATUT DU PERLIER AU CAMEROUN

Alors qu'une part conséquente des perles était fabriquée à l'étranger, l'assemblage des perles en objets est fréquemment réalisé sur place. Ces artefacts perlés qui ont contribué à la renommée internationale de l'art camerounais, sont réalisés par des personnes ayant des statuts différents.

❖ L'incidence du genre sur le statut du perlier

Au Grassland, le perlier est de sexe masculin alors que dans les monts Mandara, il est féminin. Or, le genre a une incidence sur la reconnaissance de l'art perlé et de son créateur. En effet, la plupart des sociétés du Cameroun sont de type patrilinéaire, ce qui note la primauté de l'homme sur la femme dans ces cultures. En effet, si l'on devait suivre une logique pragmatique, on n'est assuré que de la maternité pas de la paternité d'un individu. Le fait d'accorder cependant l'héritage selon le père est le reflet d'une priorité accordée à l'homme. Même dans les sociétés dites matrilinéaires, le statut de la femme n'est pas supérieur à l'homme. Pour s'en convaincre, il suffit de demander quelles sont les personnalités historiques importantes à ces habitants. Les personnes citées seront rarement des femmes. Par ailleurs, l'ensemble du pays a vécu sous la domination coloniale européenne. Les cultures allemande,

française et anglaise étaient clairement dans une optique de dominance de l'homme[76] sur la femme.

De ce fait, le travail d'une femme est considéré comme inférieur à celui d'un homme, ce qui se ressent sur le statut du perlier. Ainsi alors que dans l'Ouest (Grassland) on parle de maître perlier, les perlières du Nord sont considérées ni comme des artistes ni comme des professionnelles. Leur activité n'est pas reconnue comme étant du travail artistique.

❖ Les différents statuts dans le Grassland

Alors que dans les monts Mandara il n'existe pas de réel statut du perlier, l'artiste du Grassland peut être traité différemment selon qu'il est professionnel ou amateur.

Parmi les artistes professionnels, on distingue les maîtres qui ont pour rôle de diriger les ateliers, des élèves qui suivent l'enseignement et les directives du maître. L'art perlé du Grassland est un art de cour et, de ce fait, est lié au pouvoir politique et religieux du *fo*. Les artistes professionnels sont affiliés au *fo*. Avant la colonisation, les perliers professionnels étaient la propriété du roi, et pouvaient être prêtés ou donnés à un autre souverain en signe d'alliance. Aujourd'hui, la Constitution de l'Etat camerounais proclame dans son préambule l'égalité des individus. Néanmoins, il existe toujours une relation de vassalité de l'artiste à son *fo*. Le roi est le commanditaire et a la prérogative d'autoriser ou non l'artiste à vendre ses œuvres à une tierce personne. Il arrive que des artistes professionnels soient anoblis. Ce fut le cas du maître Kamgue qui vécut au XIXe siècle. Son changement de statut fut accompagné d'un titre « Tamotodjom » (chef de lignage de guérisseur) et d'un nouveau nom « Tenotué I ». Cette anecdote est rapportée par Jean-Paul Notué dans son ouvrage de 2005, *Bandjoun, trésors royaux du Cameroun*, p.181-182. L'art peut donc être un moyen de s'élever socialement.

Réciproquement, les notables et les *fon* sont autorisés à pratiquer l'art du perlage. Généralement cette activité est secondaire aux responsabilités qui incombent à leur rang. Néanmoins, les créations de ces artistes « amateurs » ne sont pas dévalorisées par rapport aux artistes professionnels. Au contraire, elles sont souvent considérées comme supérieures

[76] Le principe d'égalité des droits des sexes en Europe n'a été promulgué qu'après la seconde guerre mondiale ; les enquêtes sociales montrent que la parité n'est toujours pas acquise dans les faits.

car les notables sont initiés à des sociétés électives détentrices d'un savoir. Les œuvres sont, de ce fait, sensées avoir une signification plus profonde. Garega, roi de la chefferie de Bali-Nyonga à la fin du XIXe siècle, et le fo de N'Dihenji de Bandokossang (près de Bafang) qui règna au milieu du XVIIIe siècle, sont des exemples de rois-perliers. Paul Tahbou, maître-artiste de Bandjoun (XXe –XXIe siècle) est aussi un grand dignitaire puisqu'il est l'héritier et le chef coutumier de Tekomghé, le plus grand lignage des neuf notables de la chefferie[77].

Le statut des perliers au Cameroun avant le XVIIIe siècle demeure un mystère, les données archéologiques recueillies ne permettant pas d'avancer une théorie à ce sujet. De plus, les récits historiques ne donnent aucun détail sur le statut des artistes, quelle que soit leur spécialité.

LES METHODES DE PERLAGE

Le montage des perles peut être réalisé selon diverses chaînes opératoires. Globalement, il existe deux grandes techniques pour réaliser des objets perlés complexes : le tissage et la broderie. Ces deux méthodes sont aisément distinguables. La broderie fait intervenir un tissu sur lequel on coud les perles avec un fil. En revanche, les techniques de tissages reposent sur l'entrelacs de fils. Le terme de tissage est à prendre au sens large et inclut le tricot de perles et les perles nouées entre elles. La photographie ci-dessous (Figure 72) montre un détail d'une œuvre perlée des monts Mandara, qui est faite selon un procédé de tissage. Les ajours montrent que seuls les fils sont utilisés ici. Il n'y a pas de toile support, contrairement à la photographie suivante (Figure 73), qui présente une œuvre de la région du Grassland. Le tissu rouge est visible sur l'intérieur de la base cerclée. Sur les autres parties, le textile est entièrement brodé de perles. Pour avoir un beau rendu visuel et une bonne tenue, les perles de petites dimensions comme les *charlottes* et les perles de rocaille sont généralement utilisées en broderie. Les techniques de tissages permettent une plus grande souplesse dans le choix des perles, même si souvent les mêmes perles sont préférées. La broderie nécessite d'occulter une partie de la perle qui sera associée au tissu, alors que les résilles de perles, technique de tissage des fils selon un maillage, comme un filet, laissent toutes les parties externes de la perle visibles.

[77] D'après L. Perrois, 1993, p. 86-89.

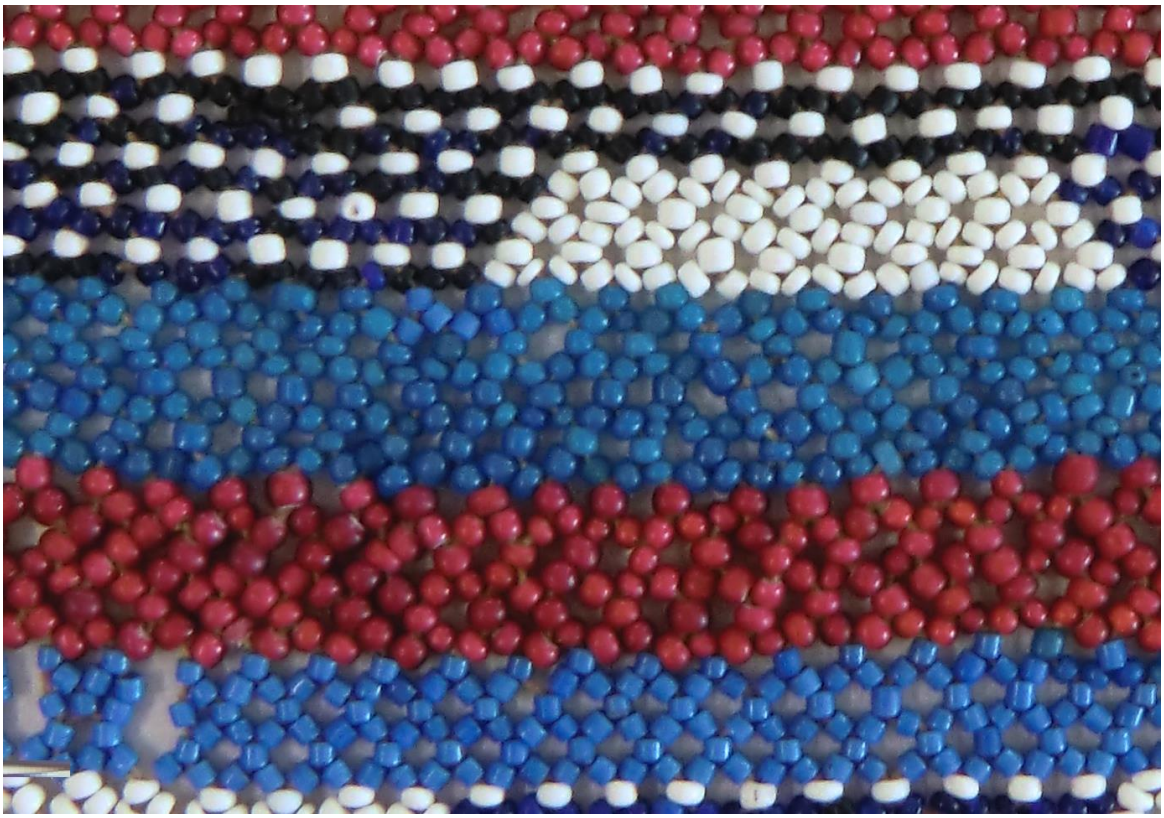


Figure 72 : Détail d'une production perlée des monts Mandara, œuvre Fali conservée au musée d'Angoulême



Figure 73 : Détail d'une œuvre perlée du Grassland réalisée avec la technique de la broderie

La broderie de perles est réputée au Grassland, même si de rares réalisations perlées sont faites avec des tissages. Le choix d'une technique plutôt que l'autre est lié à la volonté du rendu et à l'usage que l'on fera de l'objet perlé. En revanche, les monts Mandara excellent dans l'art du tissage. Cette distribution géographique et culturelle des techniques de perlage est à mettre en relation avec les techniques artisanales mettant en œuvre la paille. Le Nord est connu pour sa vannerie qui s'apparente à la technique du tissage tandis que l'ouest fait des textiles *Ndop* dont les motifs en blancs sont réalisés grâce à la couture des pailles qui protègent le textile de la teinture indigo, créant ainsi des motifs en réserves. La couture de la paille obéit à des procédés similaires à la broderie de perles.

L'étude approfondie des montages montre des subtilités dans la réalisation des objets perlés. Ces variations ont pour objectif d'insuffler plus de rythme aux compositions, de les rendre plus vivantes en rompant la monotonie de la réalisation. La Figure 72 provoque des effets particuliers par le choix des perles utilisées : perles sphériques de type Charlotte, cylindres courts, perles discales… pourtant la technique d'assemblage est rigoureusement identique. Elle consiste en une répétition d'un entrelacs de cinq perles disposée en quinconce, qu'illustre le schéma de la Figure 74.

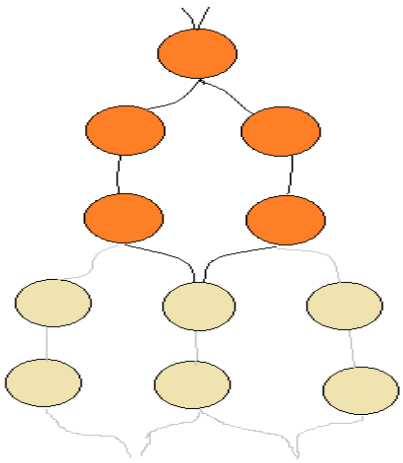


Figure 74 : schéma de structure de tissage de l'objet perlé de la Figure 72

A l'inverse, on peut avoir des variations dans la technique de montage lorsque les perles sont identiques. Dans la broderie, c'est l'inclinaison des perles qui permet de créer des motifs. La calebasse de la figure 75 a été couverte avec un tissu où sont cousues des perles tubulaires étirées en verre. Ce travail est daté du XIXe siècle. Quelques perles sont d'un bleu

profond, mais la grande majorité des perles de la calebasse sont d'un même ton de rouge. L'effet dynamique est créé par les orientations différentes des perles formant ainsi des losanges sur la partie bombée et des hélices sur la partie allongée supérieure. Le choix des figures de broderie renforce l'aspect vertical de l'objet.



Figure 75 : calebasse en broderies perlées de la fin du XIXe siècle provenant du Grassland

La statue royale exposée au musée du quai Branly (Figure 76) présente ce même rapport d'originalité de la broderie en accord avec la forme du support. Les perles sont cousues de façon à rendre plus réaliste le modelé de la sculpture féminine. Les perles sont brodées à l'aiguille suivant un axe horizontal au niveau du cou afin de reproduire les plis naturels de la peau. Les perles sphériques rappellent la granulosité de l'épiderme. Les perles mises en abîme sont représentées par des perles cylindriques longues transparentes et de grosses perles décorées sur fond noir aux reflets brillants qui tranchent avec l'opacité des petites perles rouges. Les perles sont orientées différemment de façon à faire ressortir la déclivité des épaules et l'aspect tombant des seins, laissant supposer qu'il s'agit d'une mère.

L’aspect des petites perles rondes réparties en cercles concentriques et en bande de chevrons intriqués rappelle celui des perles utilisées pour représenter le grain de peau, ce qui permet de représenter au mieux les peintures corporelles. Pour résumer, la statue perlée du musée du quai Branly est un exemple de broderie adaptée à la forme de son support, pensée pour magnifier et rendre plus vivante la statue en lui donnant un aspect naturaliste et dynamique.



Figure 76 : détail de la statue perlée royale exposée au musée du quai Branly

En dehors du tissage et de la broderie, les perlages peuvent être réalisés en simple enfilage. Souvent cette technique moins élaborée est utilisée pour réunir des perles ensemble et faire des colliers ou autre parure à un seul rang. Les perles d’espacement permettent de créer des objets perlés à plusieurs rangs en conservant cette technique rudimentaire. Par ailleurs, un montage simple est généralement préféré lorsque la ou les perles sont très travaillées. L’archéologie a mis en exergue une dernière catégorie d’objets perlés utilisant un enfilage simple de perles, comme dans les objets d’Igbo Ukwu. Dans ces cas, les perles servent de réhauts de couleurs et le support en métal ou en ivoire est finement ouvragé.

DES FILS ET DES SUPPORTS

Les matériaux utilisés comme fils et supports sont divers et le choix de ceux-ci témoignent de la culture et de l'environnement du perlier.

❖ Composition des fils

La nature du fil varie en fonction de l'époque, la culture et l'usage des perles. Les fibres végétales sont souvent utilisées, en particulier dans les tissages. Ces fibres peuvent être brutes, torsadées ou tressées, mais elles sont fragiles et se détériorent avec le temps. Le coton traité (mouliné ou perlé) est résistant et facile à trouver dans le commerce depuis le XIXe siècle. Par ailleurs, le nord du Cameroun est un terrain propice à la culture du coton (cf. chapitre 1).

Les matières synthétiques comme le nylon (fil de pêche) ont de nombreuses qualités notamment la résistance aux tractions, une bonne durabilité dans le temps et une discrétion par une possibilité de rendre le fil translucide. Ce fil de soie artificiel est d'usage récent puisqu'il a été inventé en 1884 et aussitôt commercialisé par un industriel français. Le nylon est donc caractéristique des périodes coloniale et post-coloniale dans les montages au Cameroun. Le métal a été utilisé comme fil dans les arts d'Igbo Ukwu (VIIIe – XIe siècle ap. J. C.). S'il est moins souple que les autres, il est néanmoins durable. Par ailleurs le nord et l'ouest du Cameroun ont une tradition de métallurgie ancienne, qu'il s'agisse de métal d'alliage cuivreux ou de fer.

Il est probable que les tendons d'animaux aient pu aussi être utilisés comme fil, même si nous n'avons pas d'exemple connu au Cameroun. Il est par contre certain que les lanières de cuir ont été utilisées à cet effet puisque nombre d'objets ethnologiques en témoignent et que la pratique perdure actuellement au Cameroun, en particulier chez les Foulbé et les Kapsiki, qui élèvent des troupeaux bovins. Enfin dans la parure corporelle, il n'est pas rare d'utiliser les cheveux ou les poils de barbe comme fil (cf. chapitre IV perles d'aigris ainsi que les coiffures perlées du Cameroun qui seront développées plus loin dans ce chapitre).

Pour résumer, les perles peuvent être liées par des fils d'origine animale, synthétique ou végétale. Une tracéologie peut permettre en théorie de connaître la nature du fil puisque chaque matériau a des propriétés différentes et donc ne provoque pas les mêmes usures au niveau de la lumière. Les publications actuelles n'ont cependant pas établi de résultats

concluants[78]. Le choix du cuir comme lien entre les perles est le reflet d'un mode de vie culturel, les populations devant avoir à la fois une abondance de matière première (élevage) et une maîtrise des techniques de tannage. Les fibres végétales choisies sont endémiques de leurs régions et indiquent donc l'environnement. Par conséquent, le choix de la nature du lien dépend de l'agrosystème dans lequel le perlier vit.

❖ Les supports

Concernant les supports, ils ne sont pas obligatoirement présents dans les perlages du Cameroun. D'ailleurs, ils ne sont pas ou peu étudiés quand on évoque les objets perlés. Les supports peuvent être une âme en bois, du tissu, du cuir, de l'os ou du métal.

Les supports en bois sont assez fréquents dans l'ouest camerounais, notamment parce que le bois est une denrée abondante dans cette région et parce qu'il est très bien maitrisé par les artistes de la zone occidentale du Cameroun. L'artiste qui crée l'âme de bois n'est pas obligatoirement le perlier, mais l'étude de ces objets montre que la sculpture en vue d'un perlage diverge sensiblement de la sculpture non perlée. En effet, les reliefs sont moins marqués dans les âmes de bois que dans les sculptures monoxyles. Cette différence peut s'expliquer par la nécessité de recouvrir le bois d'un tissu qui doit pouvoir épouser les formes de la statue. L'accentuation des reliefs du visage dans les arts du Grassland est un moyen formel d'augmenter l'expressivité faciale, frisant parfois la caricature. L'art perlé utilise d'autres astuces pour présenter cette vitalité. Le montage et la juxtaposition des couleurs permettent de créer de l'expressivité, une des caractéristiques essentielles de l'art du Grassland. Dans le Nord, le bois est plus rare et la sculpture sur bois moins pratiquée. Il est donc utilisé uniquement pour des objets de petite taille, à partir d'un branchage et non d'un fût comme c'est occasionnellement le cas dans l'ouest du pays. Les poupées perlées des monts Mandara sont parfois avec une structure en bois taillée, mais elles peuvent aussi être réalisées à partir d'un épi de maïs, comme le montrent ces dessins d'Emile Gallois (1882-1965), visibles à la Figure 77.

[78] Cf. A. Rajade, 2009, p.81.



Figure 77 : dessins de poupées perlées Fali par Emile Gallois, supports en bois et épi de maïs

Les calebasses sont d'autres supports végétaux fréquemment utilisés par les populations camerounaises pour fabriquer des objets perlés. La Figure 75 présente une réalisation perlée en calebasse du Grassland faite avec la technique de la broderie. Le tissage peut également être utilisé, notamment pour la confection d'instruments de musique ou de danse. En effet, le tissage permet un jeu entre les perles et la calebasse, ce qui provoque des sons lorsque les perles et le support s'entrechoquent. Par ailleurs, une calebasse entière évidée constitue une bonne caisse de résonance. Les calebasses sont beaucoup utilisées en support de création perlée dans le Grassland car les courges poussent facilement dans ce climat et sont présentes en abondance dans la région.

Enfin la vannerie peut servir de support relativement souple. Le tressage de fibres végétales est davantage utilisé dans le Nord que dans les autres régions du Cameroun. Les textiles en coton sont une spécialité du pays depuis de nombreux siècles. Ils sont moins rigides que les autres supports précédemment évoqués.

Le textile peut être d'origine végétale (coton, jute) ou animale (feutre, laine). D'après nos observations, les tissus utilisés en support sont souvent d'importation, contrairement au cuir. Le cuir est très fréquemment utilisé chez les populations du Kapsiki pour leurs vêtements traditionnels. L'ouvrage *Des taurins et des hommes* de Christian Seignebos et Eric Thys publié en 1998 apportent une explication à ce phénomène. En effet, avant la période coloniale, les Kapsiki étaient attachés à leur bétail bovin et pratiquaient eux-mêmes l'élevage. Dans les années 1940, suite à l'arrêt des pillages par les voisins Peuls et à l'incitation à la agriculture végétale, les Kapsiki ont confié l'élevage de leurs bovidés aux Foulbé tout en gardant la propriété du cheptel. Cette sous-traitance s'est poursuivie jusque dans les années 1980. Encore aujourd'hui, les bovins jouent un rôle important dans l'économie de cette population. Puisque ces bêtes font partie du quotidien des Kapsiki, il n'est pas étonnant de les voir travailler le cuir et que ce matériau serve de support aux perlages, comme il sert aussi de fil.

Le métal peut être utilisé comme support bien que cela soit rare de nos jours. Les plus beaux exemples proviennent des sites d'Igbo Ukwu (VIIIe- XIe siècles)[79]. Le savoir-faire en métallurgie est toujours avéré dans l'ouest et le nord du pays mais il semblerait que l'association support métal-perles soit passée de mode.

Comme le métal, l'ivoire a été utilisé dans le passé comme support aux perlages. Le rapport du trésor de guerre de la capitale de Bénin effectué en 1898 par les Britanniques, soit un an après le pillage, montre que l'un des plus célèbres objets africain en ivoire était paré de perles de corail (Figure 78). La disparition des perles au cours de la conservation en Europe est symptomatique de la différence d'appréciation de ce qui est noble chez l'Occidental. Pour l'Européen, les perles, d'une valeur moindre à ses yeux, masquaient une partie de l'ivoire et devait être enlevées. Elles étaient considérées comme un élément accessoire et inopportun pour apprécier la valeur esthétique de l'objet. Or, il apparaît évident que l'objet était conçu comme un masque perlé, d'où la destruction partielle du masque suite à l'enlèvement du corail fixé sur son support en ivoire.

[79] Igbo Ukwu est au Nigéria mais présente des similitudes dans le bronze avec les régions de l'ouest et du nord du Cameroun.

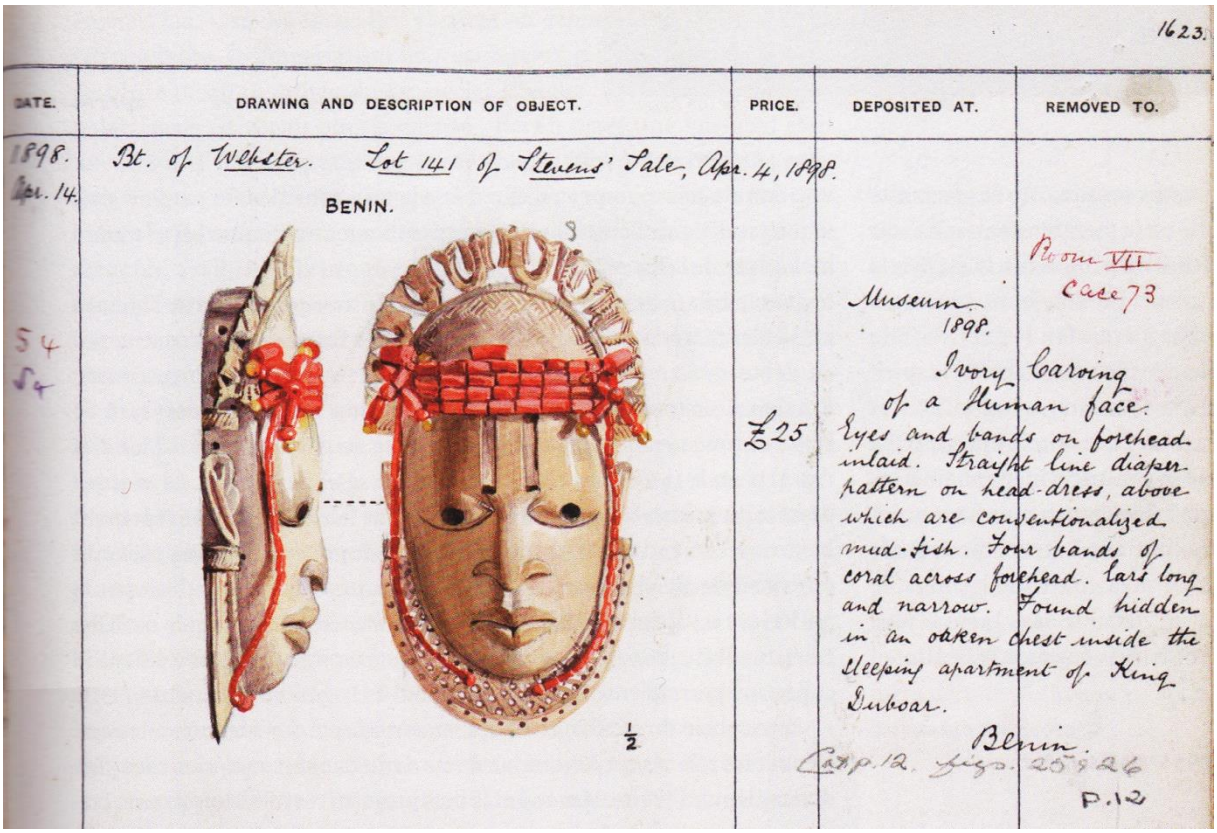


Figure 78 : détail du rapport du masque suspendu en ivoire de Bénin (conservé au Pitt Rivers Museum)

Nous n'avons pas vu, à l'heure actuelle, d'utilisation de pierres ou de minéraux comme support de perlage. Bien que le Cameroun ait une grande diversité de roches et de minéraux en sous-sol, les populations locales n'ont pas développé l'art de sculpter la pierre, contrairement aux populations de Guinée occidentale (Temné, Mendé, Sherbro, Kissi). Par ailleurs, aucune population en Afrique n'est célèbre pour réaliser un perlage sur support de pierre.

Pour résumer, les supports des perles sont nombreux et sont généralement choisis en fonction de leurs propriétés et de leur abondance sur le territoire. Il est à noter cependant que les supports sont de type synthétique ou organique mais pas d'origine minérale. La raison de cette absence n'est pas bien connue même si l'on peut avancer le manque de sculpteur spécialisé dans la pierre au Cameroun. La lourdeur de ce type de matériau pourrait être mise en avant mais on pourrait imaginer que ce critère n'est pas crucial pour des perlages qui n'ont pas à être portés et qui sont de taille moyenne. La dureté qui pourrait abîmer les perles est encore un argument médiocre car il existe des perles faites en matières dures (7 ou plus sur l'échelle de Mohs) et qui pourrait aisément résister à des pierres tendres comme la stéatite.

Les supports sont variables selon les régions mais aussi les époques. On peut aisément expliquer l'absence de l'ivoire comme support de perlage de nos jours car ce matériau fait l'objet de réglementations internationales interdisant la vente et le travail d'ivoire contemporain dans le but de préserver les éléphants de l'extinction. En revanche, l'absence d'utilisation du métal comme armature de perlage semble relever de changements de goûts. Ainsi, à travers l'analyse des supports, on remarque une différence entre les perlages actuels et ceux anciens.

OBJETS PERLES ANCIENS

Les données archéologiques nous montrent que les perlages sont une tradition ancienne. Néanmoins, il est difficile de se faire une idée précise de la variété des formes d'art perlé au Cameroun, compte tenu du manque de fouilles fines réalisées. Une des solutions est d'étendre la zone d'études aux zones voisines. Ce parti pris est contestable puisqu'il n'y a pas, de correspondance avérée entre l'art Nok et le Cameroun. Mais l'étude des représentations Nok est un indicateur des formes de perlages et de leur importance symbolique au sein d'une population vivant entre le 2e millénaire av. J. C. au 1er millénaire ap. J. C.

❖ Les arts Nok

On ne connait la culture Nok qu'à travers ses terres cuites creuses représentant des humains stylisés et délicatement parés de perles qui ont fait l'objet d'une thèse à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne (C. Boullier, 2001). La parure corporelle est l'un des éléments les plus détaillés de ces figurations. En effet, les séparations de chaque perle sont visibles alors que d'autres éléments sont traités avec une simplification des formes. Ainsi, l'individualisation des perles alors que l'artiste s'abstrait d'une représentation naturaliste minutieuse pour le reste, montre l'importance des objets perlés pour cette culture. La Figure 79 illustre cette particularité de différence de traitement des éléments. Le collier des atlantes de gauche et du centre est constitué de plusieurs rangées de perles tubulaires légèrement incurvées. Le personnage de droite a un autre style de collier qui semblable à celui collecté par Henri Labouret en pays Bamiléké et actuellement conservé au musée du quai Branly sous la côte 71.1934.171.1011. Ces deux modèles de colliers perlés sont les plus fréquents dans la statuaire nok, le collier de perles plastron comparable à celui de l'Egypte dynastique étant plus rare. Comme le montre ce chapiteau, le port de ces colliers de perles est réservé à une élite.



Figure 79 : Chapiteau Nok, conservé au pavillon des Sessions

❖ Les arts Sao

Contrairement aux Nok, les figurations humaines sont relativement rares. Par ailleurs, le style très schématique et peu naturaliste est un obstacle à l'utilisation des représentations comme témoignages visuels. Néanmoins, quelques figurines comme celle du quai Branly (FigureFigure 80) permettent de voir le type de parure perlée utilisé. Un collier à un seul rang

est composé de grosses perles sphériques rondes (diamètre supposé de 2 cm selon le rapport taille du cou et des perles. Or, les sites Sao ont livré de nombreuses boules percées en terre cuite d'un diamètre équivalent, ce qui permet de classer ces objets parmi les perles.



Figure 80 : fragment de statuette anthropomorphe Sao conservé au Musée du Quai Branly

D'autre part, les périodes tardives des Sao ont livré des nécropoles où certaines perles ont été trouvées en place et indiquent l'emploi très fréquent d'un simple collier en cornaline pour le cou de riches personnes inhumées (voir notamment les rapports des sites de Sao, Sou, Houlouf, Maltam, Daïma et Mdaga).

A Sou, un pagne perlé a pu être reconstitué grâce à l'attache en cuivre et une centaine de perles discales en tests d'œuf d'autruche, cornaline et cauris située au niveau du bassin d'un squelette féminin. Le lien avait disparu ce qui permet de conclure qu'il s'agit d'un matériau périssable comme des fibres végétales, des lanières de cuir ou des tendons. Ce squelette était également paré d'un collier de petites perles en cornaline, comme on en retrouve dans la nécropole de Houlouf et sur le site de Sao, au Cameroun. Annie Lebeuf et

Augustin Holl (1985) ont pu dater le niveau d'occupation de la nécropole grâce à la technique du ^{14}C qui a donné la fourchette la plus probable entre le XIe et le XIVe siècle, soit l'époque tardive de la civilisation Sao.

❖ Igbo Ukwu (IXe –XIe siècle)

Les sites archéologiques d'Igbo Ukwu ont marqué les esprits par l'abondance de perles et la présence d'objets perlés d'un grand raffinement. Comme pour les arts Nok, la correspondance entre cette culture et une culture du Cameroun n'est pas avérée. Néanmoins, l'étude des objets en bronze semble indiquer une similitude de composition et de méthode entre Igbo Ukwu, la Cross river (région frontalière entre le sud est du Nigéria et l'ouest du Cameroun où passe la rivière Cross) et le massif montagneux de l'Adamaoua (Nigéria et Cameroun). En effet, les bronzes d'Igbo Ukwu sont composés de cuivre et d'étain alors que les alliages d'Ifé et de Bénin contiennent peu ou pas d'étain[80]. Par ailleurs, alors que dans l'ouest du Nigéria (Bénin et Ifé compris) la technique utilisée est celle de la cire perdue, la complexité du vase aux motifs de filets indique l'utilisation du latex comme moule. Le latex présente une élasticité qui permet de créer toute sorte de formes contrairement à la cire d'abeille. Or, les moules en latex (qu'ils soient issus de *ficus* ou de l'*Euphorbia kamerunica*) sont parfois utilisés dans la région de la Cross river et de l'Adamaoua. Par ailleurs, les bronzes Sao semblent présenter la même chaîne opératoire, même si les régions à proximité du lac Tchad n'utilisent pas et n'ont pas le souvenir d'avoir fabriqué des moules en latex[81]. S'il y a coïncidence entre ces régions du point de vue de la technique du bronze, il manque d'autres éléments pour affirmer un lien de parenté. Les régions de la Cross river et de l'Adamaoua étant peu fouillées, les données archéologiques sont insuffisantes pour étayer ou infirmer cette théorie.

[80] cf. F. Willett 1977 et chapitre de Peter Junge sur la datation des têtes commémoratives in Plankensteiner (dir.), 2007, *Bénin : cinq siècles d'art royal.*

[81] Voir l'article sur les cloches en bronze de Nancy C. Neaher.

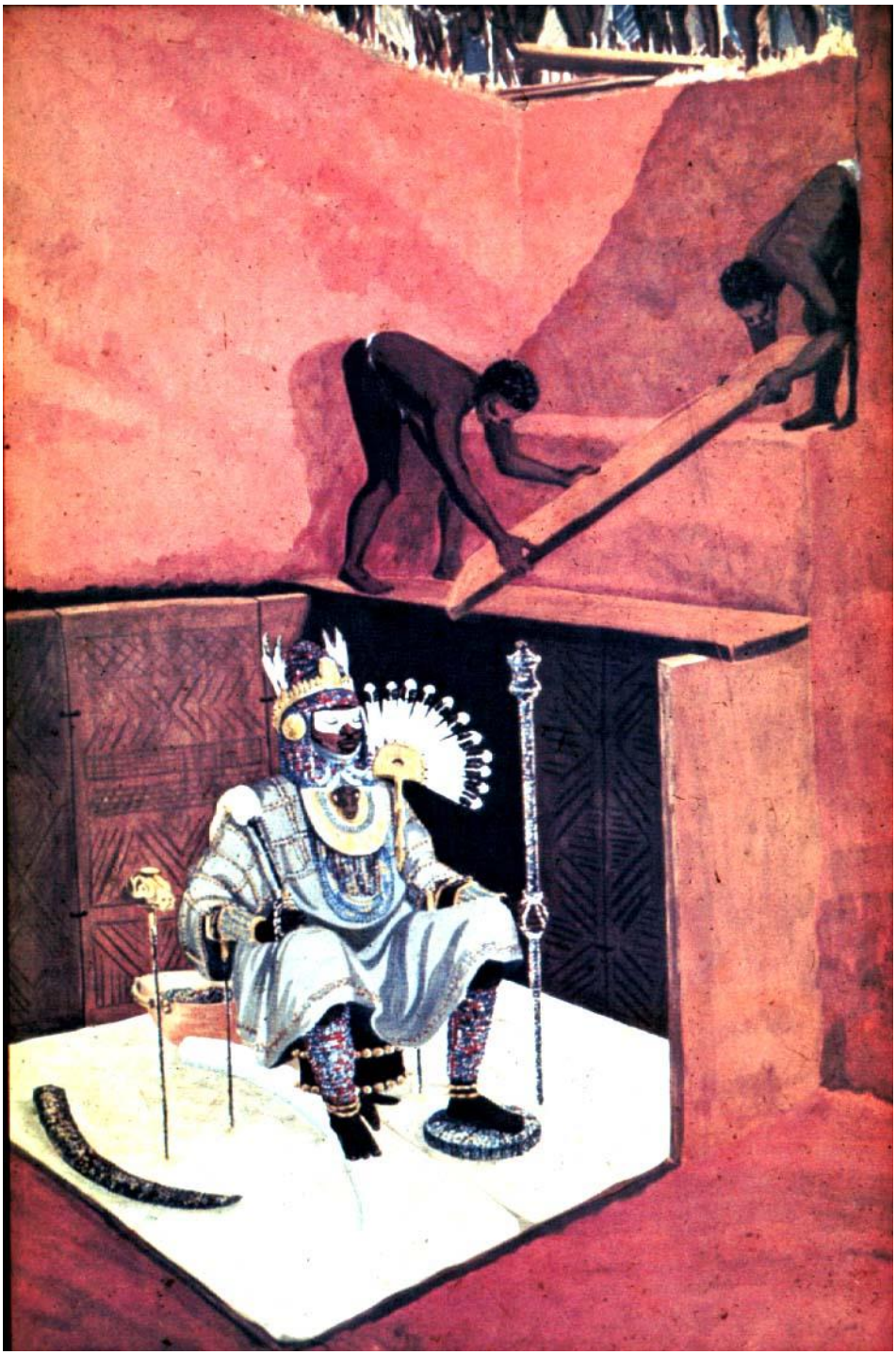


Figure 81 : reconstitution de la tombe à Igbo Richard

La tombe du prêtre à Igbo Richard et le site présumé votif d'Igbo Isaiah ont livré à eux seuls plus de cent cinquante mille perles et objets perlés. Thurstan Shaw, l'inventeur du site, a pu reconstituer Igbo Richard sur aquarelle (Figure 81). Cette représentation montre pléthore d'objets perlés : colliers et bracelets, coiffe, mais également siège et sceptres. Certains de ces ornements ont un support et un fil en métal et des perles en verre, matériaux non périssables, ce qui a permis une bonne conservation de la forme originelle.

Dans le site d'Igbo Isaiah, aucun squelette n'a été retrouvé mais de nombreux objets perlés semblables au site d'Igbo Richard avaient été mis au jour. En plus des bijoux et des attributs de pouvoir, des pots perlés ont été retrouvés (Figure 82). Ils sont en bronze et en perles de verre, avec une ornementation ouvragée de même style que les objets d'Igbo Richard. Les objets provenant d'Igbo Isaiah sont davantage photographiés que ceux de la chambre funéraire.

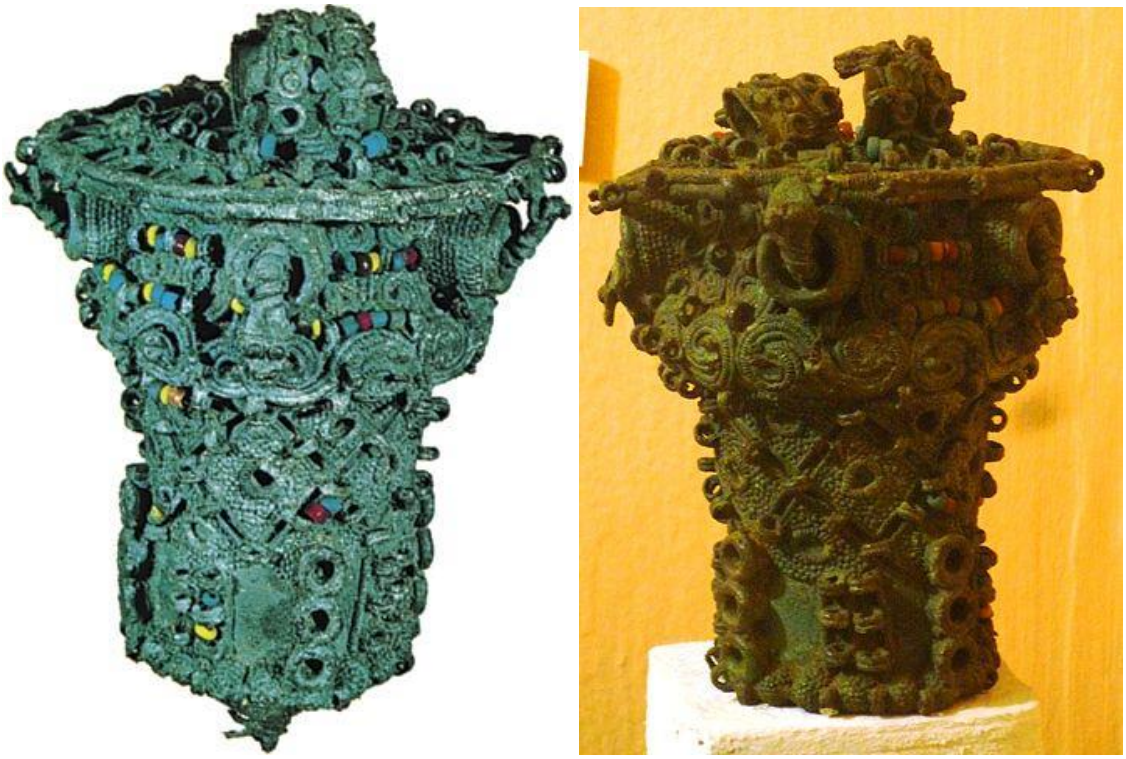


Figure 82 : deux bronzes perlés d'Igbo Ukwu : un ornement de bâton et un pot (photographie Frank Willett)

Par ailleurs, il existe de rares représentations d'anthropomorphes parés de perles. L'une des plus célèbres est elle-même un pendentif représentant une tête qui a sur sa coiffe de véritables perles en verre. Elle indique, comme les données archéologiques d'Igbo Richard, que la tête des puissants était ornée de perles. Par ailleurs la représentation des perles est un motif ornemental récurrent dans l'art d'Igbo Ukwu comme l'illustrent les objets de la Figure 82.

❖ L'art du royaume de Bénin (XIIIe siècle -1897)

Cet art de cour est mieux connu que les autres pour deux principales raisons. En premier lieu, sa position géographique, à proximité de la mer a permis des contacts directs et répétés avec les Européens dès le XVe siècle. Au début de la Renaissance, ces objets étaient prisés dans toutes les cours Européennes en tant qu'exemples d'art exotique. En second lieu, le pillage de 1897 a permis de faire un inventaire des tributs avec dessins en couleurs et commentaires. Ce document rédigé en 1898 est précieux car il fait état des collections de la cour de Bénin à la fin de son règne. Or, la cour de Bénin gardait des trésors artistiques de différentes époques. La Figure 78 est issue de ce document. Si le royaume du Bénin n'est pas autant célèbre pour ses perles que la civilisation d'Igbo Ukwu, les perles dans cette culture ont pourtant une place prépondérante. Nombre des objets présentés dans le catalogue *Bénin : cinq siècles d'art royal* sont en perles de corail ou représentent des personnes parées de perles. Les biens conservés montrent une préférence pour les techniques de tissage ou de nouage. La broderie, présente au Grassland, n'est pas développée dans cette zone qui la jouxte. La plupart des perles utilisées sont d'origine naturelle que ce soit de l'agate, du corail, des cauris ou des dents de léopard. Les perles sont associées à des matériaux prestigieux comme l'ivoire ou le laiton. Elles sont utilisées pour faire des colliers, des coiffes, des vêtements, des fourreaux, des petits fouets chasse-mouche et des masques miniatures.

En conclusion, les perlages anciens sont des colliers, des bracelets, des coiffes, des vêtements et plus rarement des ornements pour des sièges, des bâtons, des pots, des masques, des fourreaux d'épée et des chasse-mouches.

PERLAGES ACTUELS : ENTRE TRADITION ET INNOVATION

Les objets perlés actuels reprennent globalement ces catégories. Celles-ci seront étudiées successivement en commençant par les formes les plus courantes servant à la parure de l'humain (colliers, ceintures, bracelets, vêtements) puis seront développées les catégories plus spécifiques à l'Afrique et au Cameroun tels que les masques, les sièges, les pipes, les calebasses et les poupées.

❖ Colliers, ceintures & bracelets (main et cheville compris)

Les ornements corporels perlés tels que les colliers, ceintures et bracelets sont fréquents et concernent l'ensemble de la population, des nourrissons avec des colliers en graines de *lacryma jobis* aux adultes, tous genres confondus. Les individus riches ne sont pas les seuls à porter ce type d'ornements même si généralement le nombre de colliers et de bracelets est supérieur chez les notables que chez le commun des habitants.



Figure 83 : collier de danseur en broderie perlée- conservé au musée ethnologique de Berlin

Ces formes d'ornements utilisent aussi bien des perles naturelles (d'origine organique ou minérale) que synthétiques. Tous les types sont utilisés, y compris les pendants qui sont souvent inserrés pour créer une rythmique dans l'assemblage simple des perles. Les perles en verre utilisées pour les colliers et les bracelets peuvent être fabriquées à partir de diverses techniques (étirement, soufflage, moulage, enroulement…). Les perles utilisées pour ces objets peuvent être ornées ou non, similaires ou très différentes les unes des autres. Quelques bracelets, ceintures et colliers utilisent des techniques de montages complexes, avec supports, par broderie ou tissage, même s'il ne s'agit pas du cas le plus fréquent. La Figure 83

est une photographie d'un collier brodé de perles. Il n'est porté que par une catégorie précise de la population : les danseurs. Les acteurs de danse possèdent de nombreux ornements spécifiques à leur classe, tels les bracelets de chevilles composés de perles dont l'assemblage laisse la liberté aux éléments de s'entrechoquer à chaque mouvement. Le métal et les matières végétales dures comme des coquilles de fruits sont les matières les plus utilisées pour ces jambières. Les perles ont une forme creuse pour amplifier le son. Les danseurs qui portent ces ornements de jambes peuvent être des hommes ou des femmes comme l'illustre la Figure 84.



Figure 84 : danseurs à l'occasion du concours national des danses patrimoniales à Yaoundé le 29 avril 2011.

Sur cette figure, la multiplicité des colliers et bracelets portés est particulièrement visible, de l'enfilement de perles sur simple fil (colliers disposés en travers du torse) à des objets où les perles sont attachées à un support (bracelets de jambes). Le plastron des hommes contient des perles en cauris cousues sur une lanière de tissu ou de peau de léopard. La femme de cette image ne possède pas de motifs léopard et les perles sont de natures

différentes : pas de cauris ni de perles synthétiques aux couleurs vives, elle porte uniquement des perles végétales.

Bien que toutes les personnes quelque soit leur âge et leur genre peuvent porter des colliers et des bracelets, certaines formes sont spécifiques à une activité - comme nous avons pu le voir pour les bracelets de cheville en coques de fruits-, à un genre (cf. plastron des danseurs), une tranche d'âge ou à une catégorie sociale. Pour illustrer ces deux dernières distinctions, nous rappellerons que le port des perles en cornaline et en grosses perles de verre est codifié, en particulier dans les sociétés très hiérarchisées du Grassland. Dans cette région, les colliers réalisés avec ce genre de perles ne peuvent être mis que par des personnes puissantes avec l'accord du *fo*. Les colliers réalisés avec ce type de perles ont une technique d'assemblage simple mettant en valeur la richesse des perles. Ils sont souvent représentés dans les statues anthropomorphes réalisées en l'honneur d'un ancêtre ou d'un évènement marquant (Figure 85).



Figure 85 : des perles de verre sont portées en colliers simples par les épouses des fon

(À gauche, photographie de F. Christol ; à droite statue en bois par Kwayep)

La statue représentée Figure 85 est une œuvre phare de l'art du Grassland Camerounais et est conservée au musée du Quai Branly. Son histoire est connue : elle a été

commanditée par le roi N'Jiké à l'artiste Bamiléké Kwayep pour commémorer la naissance de son premier enfant en 1912. La photographie de Frank Christol représente le chef Tangewouba et deux de ses épouses à Bameka. Elles portent le même type de collier que la mère représentée sur la statue en bois. Celle-ci est de haut rang social puisqu'elle est assise sur un tabouret. Il est vraisemblable, compte tenu de son contexte de création, qu'elle soit un portrait d'une épouse du *fo* N'Jiké.

Les enfants et les personnes âgées portent peu de colliers de perles par rapport aux personnes d'âge intermédiaire. De plus, certains objets sont réservés à une classe d'âge particulière. Les nourrissons entre trois mois et un an ont un collier de perles en graines végétales de *lacryma jobis* autour du cou. Selon les écrits de Siegfried Passarge à la fin du XIXe siècle « on attache une enfilade de perles avec une houppe aux chevilles des enfants[82] », alors que les ceintures de perles portées sur le tour de hanches sont réservées aux femmes nubiles dans les monts Mandara.

Sur le reste du continent africain, à l'image du Cameroun, les enfilades de perles en colliers et bracelets ont souvent une signification. Leur usage est alors codifié avec des restrictions selon la date de naissance[83], l'âge, le statut marital et social ainsi que l'appartenance à une famille ou une culture donnée. La règlementation peut être si élaborée que les perles deviennent un véritable langage non verbal[84].

❖ Vêtements

Les perles peuvent être cousues sur des vêtements ou nouées en résille. Les habits perlés ont une place prépondérante dans l'histoire des styles vestimentaires au Cameroun, comme l'a rappelé l'ouvrage commun de Ly Dumas et de Jean-Paul Notué intitulé *Perles, couleurs d'Afrique*. Ly Dumas est une styliste Camerounaise connue à l'international ; ses créations sont souvent perlées et illustrent l'utilisation des perles dans la création artistique contemporaine.

La Figure 86 présente une robe perlée conçue par Ly Dumas. Elle est réalisée à partir d'un textile noir et les perles de verre de petites dimensions (rocaille) sont cousues dessus

[82] S. Passarge, p. 200.
[83] Cf. S. Bernard-Thierry, 1959 et P. Pagès 1971 pour plus d'explications sur la relation entre les perles portées et l'astrologie. A notre connaissance, il s'agit d'un critère très spécifique à l'île.
[84] Voir tous les travaux cités précédemment sur les Ndébélé, les Xhosa et les Zoulous.

selon des motifs géométriques de chevrons. Cette robe fait référence à la mode internationale mais également aux costumes traditionnels. En effet, que ce soit dans l'ouest Camerounais ou dans les monts Mandara, les vêtements sont fréquemment perlés. Chez les populations non islamisées de la chaîne montagneuse du Nord Cameroun, les pagnes-ornements de sexes réalisés par tissage de perles ont longtemps été le seul vêtement des femmes. Il a fallu l'interdiction légale de se vêtir de cet habit traditionnel lors de l'unification du Cameroun pour que les pratiques changent.



Figure 86: création contemporaine de Ly Dumas

Les données archéologiques ont mis en évidence la présence de pagnes ornements de sexe perlés dans de nombreux sites sao. Sur le site de Sou au Cameroun, au complexe 4, une sépulture de femme en décubitus présentait une importante concentration de perles en tests de coquilles d'œuf d'autruche et de cauris au niveau du bassin ce qui a été interprété comme les vestiges d'un pagne (A. M. D. Lebeuf, 1992). La sépulture datait du XIe au XIVe siècle, ce qui laisse à penser que l'usage des perles dans les vêtements au Cameroun est une tradition longue de plusieurs siècles.

Les chaussures peuvent être perlées comme c'est le cas dans la chefferie de Bafut au Grassland où elles ne peuvent être portées et possédées que par le *fon*.

❖ Ornements de tête

Les coiffures de barbe et de cheveux, les chapeaux, les piercings faciaux et les boucles d'oreilles sont des ornements de tête pouvant comporter des perles.

Les chapeaux et les coiffures incluent fréquemment des perles. Les données archéologiques montrent que les plus grandes concentrations de perles dans les sites funéraires en place sont au cou, à la taille et autour de la tête. Il est parfois difficile de dire si elles étaient associées à un chapeau ou bien mises sur la coiffure car les matériaux ornant la tête sont en matière périssable (cheveux, fibres végétales). Les sculptures sont des témoignages indirects pour connaître les coiffures anciennes. Certaines cultures semblent se désintéresser totalement des coiffures (poils rasés) tandis que d'autres en élaborent des raffinées. L'art de la coiffure appartient autant au genre masculin que féminin, mais rares sont les coiffures pouvant être portées à la fois par un homme et une femme. Le royaume de Bénin, qui a compris la partie la plus occidentale du Cameroun, de la Cross River au fleuve Wouri, présente un grand nombre de statues anthropomorphes conservées du XVe siècle au XIXe siècle. Les bronzes sont aisément datables grâce à l'évolution de la composition, ce qui a permis d'établir des styles artistiques en fonction des époques. La statuaire du royaume du Bénin se prête donc facilement aux études statistiques, d'autant plus que les personnes représentées sont de divers rangs sociaux et genres. Au XVe siècle, la mode masculine est au visage glabre : les seuls personnages présentant une barbe sont des représentations de Portugais et un portrait de nain (inv.64-475 du Musuem für Völkerkunde Wien). Contrairement aux Portugais, le nain porte un collier de barbe. Au cours des XVIe et XVIIe siècles, le port de la barbe s'étend aux dignitaires et aux prêtres. Ceux-ci ont des colliers ou des barbes longues, assorties à une coiffure de cheveux élaborée comprenant nattes et perles longues avec parfois des chapeaux. Néanmoins globalement, les personnages sont glabres, tendance qui s'accentue dans les siècles suivants. Aucun cas de barbe perlée n'est représentée

au royaume de Bénin quelque soit l'époque, contrairement à ce qui se faisait chez les rois Ashanti en Côte d'Or (Ghana) à l'ouest ou chez les Fangs au sud-est[85].

Si les habitants du royaume de Bénin n'ornent pas leur barbe de perles, les chapeaux sont en revanche souvent perlés comme l'illustrent les images de la Figure 87. Les *Lyoba* (reines mères) possèdent des coiffes élancées incurvées vers l'avant en résille de perles de *Corallium rubrum* (cf. image de gauche). Les têtes commémoratives de rois montrent aussi une coiffe en perles de corail mais de forme différente : contrairement aux coiffes de reines mères, les couronnes d'Oba ne s'étirent pas vers le haut. Au contraire, la calotte de résille de perles associée aux fils perlés tombants sur les côtés et au pendant placé au niveau du front de la personne donnent un aspect massif à la tête. Les courtisans ont des coiffes semblables mais ne possèdent pas la perle pendante sur le devant. Sur les photographies contemporaines (Figure 88) et les iconographies anciennes (Figure 87, image de droite), l'Oba peut revêtir également un casque emperlé avec une pique droite. Ce chapeau ferait référence[86] à la lourdeur du pouvoir volé au dieu Olokun par le roi Ewuare, d'où la présence de serviteurs qui l'aident à supporter le pouvoir. La légende présente donc un principe politique qui est la délégation du pouvoir ; le roi ne peut régner sans être supporté par son peuple.





[85] P. du Chaillu, 1863, p.150 : « Sa barbe [celle du roi Ndiayai] était séparée en plusieurs tresses qui étaient aussi ornées de perles ».
[86] d'après *Bénin, cinq siècles d'art royal.*

Figure 87 : représentations anthropomorphes du royaume de Bénin présentant des coiffes perlées.



Figure 88: Oba Akenzua II en tenue d'apparat qui aurait été volée à Olokun selon la légende

Les coiffes perlées ont des formes différentes selon le statut de la personne qui les porte et de son rôle dans la cérémonie. Ainsi il existe une multitude de coiffes perlées qui doivent être portées selon les conventions sociales. On retrouve ce même fonctionnement actuellement au Grassland. Ceci n'est pas exclusif aux coiffes puisque l'on retrouve ces normes sociales dans les vêtements et les colliers. Cependant, l'exemple des coiffes est le plus ostentatoire. Au cours d'un entretien, Jean-Paul Notué m'avait confié que le port des perles était règlementé par les us sociaux, et qu'y déroger pouvait être considéré comme une offense auprès du Fo passible de sanctions. Le chef local ayant encore des prérogatives importantes dans le pays, il valait mieux respecter ces conventions perlées. Actuellement, dans les chefferies du Grassland, les grandes coiffes perlées sont associées à un costume spécifique

qui indique l'appartenance à des sociétés claniques. Elles sont portées uniquement à des occasions spécifiques[87]. Les boubous perlés utilisés dans le quotidien sont plus sobres.

Au Nord du Cameroun, les coiffes perlées ne sont pas visibles dans les représentations anciennes. Les statues anthropomorphes appartenant à la culture Sao sont dépourvues de chapeaux. Néanmoins, on ne peut pas exclure totalement l'utilisation de perles dans la chevelure, les statuettes Sao comportant peu de détails. Les coiffures se distinguent des coiffes dans la mesure où la composition est directement fixée à la tête et où le cheveu sert de lien introduit dans la lumière de la perle. La fibre du cheveu étant de nature distincte des fibres végétales, des matériaux synthétiques, du cuir et des tendons, les microrayures de frottement ne devraient pas être les mêmes. Comme toujours en tracéologie, les objets réalisés en matériaux tendres auront des traces plus visibles, observables à la loupe binoculaire ou à l'œil nu. Sur des matériaux durs comme le quartz, des traces d'usures peuvent être également visibles au microscope, comme l'a montré notamment la thèse de Maria da Piedade de Jesus soutenue en 2010.

Si la distinction entre coiffe et coiffure est en théorie simple, elle s'avère parfois en pratique plus compliquée, comme le montre la description de la tête d'une mariée Podoko par Bertrand Lembezat (1965, p.21):

> « (…) le front ceint d'une ficelle serrée, notre élégante à la tête rasée sauf trois lignes de cheveux longitudinales et trois lignes de points ménagés par le rasoir au dessus des oreilles. Sur la ligne médiane, des sous percés et accrochés symétriquement. Six pièces de dix centimes en nickel, réparties de part et d'autre d'un gros demi-penny, bloquées par trois petites perles rouges fixées aux cheveux passés par le trou. Aux lignes latérales des brins de ficelle sont attachées, portant chacun une dizaine de perles bleues et deux perles rouges »[88].

Dans cet exemple, une partie des perles est fixée à même le cheveu, à savoir les perles discales en nickel et les petites perles rouges mais une autre est attachée à la tête par de la ficelle. Trouvé en contexte archéologique dégradé, cet ensemble serait difficile à restituer. Les parures de têtes en Afrique sont parfois d'une grande complexité et d'une originalité

[87] Cf. L. Perrois et J-P. Notué, 1997, p. 272-273.
[88] Selon l'auteur, cette coiffure n'est observable que lors des mariages.

insoupçonnée pour l'Européen, ce qui n'aide pas à la reconstitution sans témoignage indirect tels que les sculptures anthropomorphes et les textes descriptifs. Actuellement, les perles sont régulièrement utilisées pour rehausser la beauté des coiffures. Cette pratique n'est pas considérée comme typiquement féminine puisque les guerriers les plus valeureux ont traditionnellement le droit d'en porter[89].

❖ Sacs

Comme au Nigéria, les sacs peuvent être perlés. Les populations du Nord, de l'Ouest et du sud perlent de petites sacoches avec bandoulière. Traditionnellement, elles sont uniquement portées par les hommes[90]. Ce genre d'objets, peu présents dans les collections muséales et dans le marché de l'art, présentent pourtant une grande diversité dans les assemblages. La plupart des sacs que nous avons étudiés sont réalisés à partir de tissage (cf. Figure 89). Certains ont uniquement la bandoulière tissée de perles (image de gauche, sac Fali), d'autres uniquement la panse brodée (deuxième et troisième images, sacs Fali et Fang). Enfin certains sont entièrement perlés (deux dernières images). L'origine culturelle des sacs entièrement tissés en perles n'est pas connue. Cependant, ces deux objets entièrement perlés présentent deux techniques de tissage différentes : crochet et tissage droit.



Figure 89 : quelques sacs perlés du Cameroun

Les perles utilisées pour leur confection sont majoritairement des petites perles en matériau synthétique de type perles de rocaille. Néanmoins, comme le montre notamment le

[89] Cf. O. Njoya, 2013, p. 146 pour le Grassland (Noun) ; voir également le catalogue de l'exposition du musée Dapper : *Parures de tête*. Il est à noter que cette pratique était commune à nombre de peuples de la côte du golfe de Guinée.

[90] Le contact prolongé avec des cultures européennes tend à inverser le genre d'attribution de ces petits sacs.

sac fang, d'autres styles de perles peuvent être utilisés, comme les boutons, ces perles discales irrégulières à multiples lumières.

❖ Chasse-mouches et cannes

Les chasse-mouches aussi appelés « fouets de danse » et les cannes sont des objets pratiques et symboliques. Ils ont une place importante en Afrique car ils servent à éloigner les indésirables, aussi bien sur le plan physique que magique. On peut trouver des chasse-mouches et des cannes perlées chez nombre de populations dont les Fangs, les Peuls ou les Bamiléké. Les perles utilisées pour perler ces objets sont de diverses natures : corail, petites perles de verre, cauris… La découverte de chasse-mouches perlés à Edo et à Igbo Ukwu, et les représentations de ces objets sur les terre cuites Nok sont des indices d'une tradition ancienne qui semble avoir perduré dans le temps.

Les cannes perlées sont de formes variées avec pommeau ou anse. Leurs dimensions sont à peu près identiques du fait de leur fonction : un peu plus d'un mètre de longueur, et quelques centimètres de diamètre. Elles doivent pouvoir être facilement prises en main d'où leur diamètre assez faible mais être suffisamment résistantes pour s'y appuyer. La longueur doit permettre à la personne de s'y appuyer sans se courber, l'idéal ergonomique étant au dessus de la hanche.

L'iconographie des cannes et des chasse-mouches est multiple : du monochrome aux figurations animales et anthropomorphes en passant par les chevrons, zigzags, damiers, et motifs d'araignée stylisée.

❖ Les fourreaux d'épée

Les fourreaux d'épée servent à la fois à orner l'individu et à protéger la lame. Ils sont fréquemment perlés dans l'ouest du Cameroun. Le royaume du Bénin perlait aussi les fourreaux d'épée. Cette tradition est issue du royaume d'Ifé qui a connu son apogée entre le XIIe et le XIVe siècle, et peut-être antérieure[91]. Les fourreaux peuvent être constitués de résille de perles comme à Bénin City, ou d'étoffes en broderies perlées. Dans ce dernier cas, le tissu support est de couleur rouge. Les perles utilisées dans les broderies sont en perles de rocaille, tandis que le tissage utilise généralement des perles de plus gros calibre. L'étude des

[91] Les données archéologiques recueillies sont insuffisantes pour savoir si la tradition est antérieure ou non au royaume d'Ifé.

fourreaux en résille de perles corail d'Edo montre la primauté de la fonction esthétique sur l'intérêt de protection.

❖ Les masques

Les masques, comme les coiffes, les coiffures, les vêtements, les bijoux et les sacs, sont des objets liés au corps humain. Cependant ils ont la particularité d'occulter l'identité de l'individu pour lui en substituer une nouvelle. Leur port est occasionnel et ritualisé. Les maques pouvant inclure des perles sont très nombreux. Nous présenterons dans les lignes qui suivent les objets les plus emblématiques de cette catégorie.

- Masque éléphant des Bali et Babanki (Grassland du nord, province nord-ouest)

Ce type de masque a un support en bois sur lequel est tendue une toile qui sera brodée de perles. La courbure des défenses contraste avec le caractère rectiligne de la trompe, indiquant une position d'attaque. Les oreilles concaves ne sont pas perlées, au contraire du reste de la face du masque. Les couleurs sont généralement éclatantes, sans rapport avec la réalité de la robe des éléphants. Quelques motifs géométriques ornent les aplats perlés. Il s'agit d'un masque frontal, c'est-à dire porté à l'horizontal, reposant sur le front du danseur. Ils sont conservés par des sociétés de lignage.

- Masque cagoule des danseurs *Tso* chez les Bamiléké (Grassland, Ndop, Bamenda)

Il s'agit du type de masque perlé le plus célèbre en Occident. Il est très long et réalisé à partir d'un textile, le plus souvent du coton, qui est emperlé. Comme le masque précédemment décrit, il représente l'animal éléphant. Les oreilles sont figurées par des disques et la trompe par la longue étoffe perlée qui recouvre le visage du danseur. Le masque est toujours associé à un chapeau de plumes et de perles évasé vers le haut, et à une chasuble perlée de sorte à ce qu'il soit complètement déguisé. Les couleurs et les motifs de ces masques sont variés, en harmonie avec l'ornementation du gilet perlé.

- Masque buffle des Bamoun, Bamiléké et Tikar (Grassland)

Les masques perlés ne représentent pas toujours des éléphants. Une autre espèce animale est fréquemment représentée : les buffles. Les bovidés sont une source d'inspiration pour presque toute l'Afrique. Les artistes admirent la puissance de la tête, la subtile courbure de leurs cornes ainsi que leurs yeux en amande. Ils mélangent parfois ces caractéristiques avec

celles du bélier. Néanmoins, les masques buffles perlés sont plus rares, et se concentrent au Grassland. Les perles de rocaille sont principalement utilisées, parfois en association avec des perles naturelles (cf. Figure 90). Elles sont brodées sur la partie externe du masque. Le type de masque varie en fonction de la représentation des cornes. Des cornes allongées suivant l'axe de la tête sont visibles sur les masques frontaux tandis que les cornes recourbées sont visibles principalement sur des masques-casques. Le casque a un système de fixation semblable au masque heaume, mais il ne couvre pas toute la tête. Certains masques cimiers peuvent aussi représenter des buffles en perles.



Figure 90: masques buffles du Grassland (collection particulière) ; masque frontal et masque-casque.

- Masque anthropozoomorphe des Kom, Bangwa, Bamiléké, Babanki et Oku

A la frontière entre le masque animalier et le masque anthropomorphe, se situe les masques hommes-singes. Ces objets sont originaires des Kom mais ont été adoptés par d'autres cultures, notamment grâce à la circulation des artistes et des œuvres. Ils ont pour particularité d'utiliser toutes sortes de perles notamment des perles tubulaires longues fixées

sur des franges de sisal. Du fait de la concavité de plusieurs surfaces du masque, il est un peu moins perlé que les masques éléphants ou buffles décrits précédemment. La dentition, les yeux en retrait par rapport à l'arcade sourcilière et le traitement de la bouche présentant des babines au lieu des lèvres sont des attributs empruntés aux singes. En revanche, l'arête du nez et la coiffe humanise le masque.

- Masques anthropomorphes

Les masques présentant des visages peuvent avoir des perles sur la partie figurant les cheveux et la barbe. Cette répartition renforce l'aspect réaliste de ces objets car ils sont placés au niveau des coiffures. Les boutons, ainsi que les perles de verre y sont employés de la même façon (cf. paragraphe sur les ornements de têtes supra). Parmi les objets anciens, figure le masque amulette du royaume du Bénin (Figure 78) qui présente aussi la disposition de perles autour d'un visage vierge.

- Masques amulettes

Les masques amulettes sont des petits masques dont la surface est nettement inférieure à celle du visage du porteur. Le masque n'est d'ailleurs pas porté au visage mais suspendu au cou ou à la taille, comme une perle. Si le système d'attache est réalisé par perforation(s) et que le masque tient dans la main, il devient alors lui-même une perle. Les masques-amulettes peuvent figurer un visage humain ou la tête d'un animal, le plus fréquemment un éléphant ou un léopard. Le site d'Igbo Ukwu comporte des pendants en forme de têtes humaines, éléphants, félins et béliers réalisés en métal. Les Bamoun continuent de façonner ce genre d'objets. Il est cependant probable que ces biens contemporains soient destinés principalement à la vente touristique, les voyageurs ayant souvent des contraintes d'espace pour rapporter des souvenirs « ethniques ».

- Pipes

Les pipes du Cameroun dont le tuyau est perlé sont de grande taille comparées à celles d'origine européenne qui se glissent dans la poche d'un veston. Celles du corpus mesurent environ un mètre de long et sont réservées aux notables. Les pipes du Cameroun ont fait l'objet de nombreux articles et ouvrages[92] car elles figurent parmi les plus belles pipes

[92] Cf. notamment : B. Laufer, W.D. Hambly, R. Linton, 1930 ; K. G. Lindblom, 1947; M. D. W. Jeffreys, 1950, L. Marfurt, J. Susini, 1966 ; P. Gebauer, 1972; P. Harter, 1973 et la these de J. Lecluse de 1985.

d'Afrique. L'analyse de ces objets remonte aux années 1930 (voir Figure 91 à droite) même si elles avaient été mentionnées et reproduites dès 1902 par Franz Hutter (voir la Figure 91 ci-dessous à gauche).

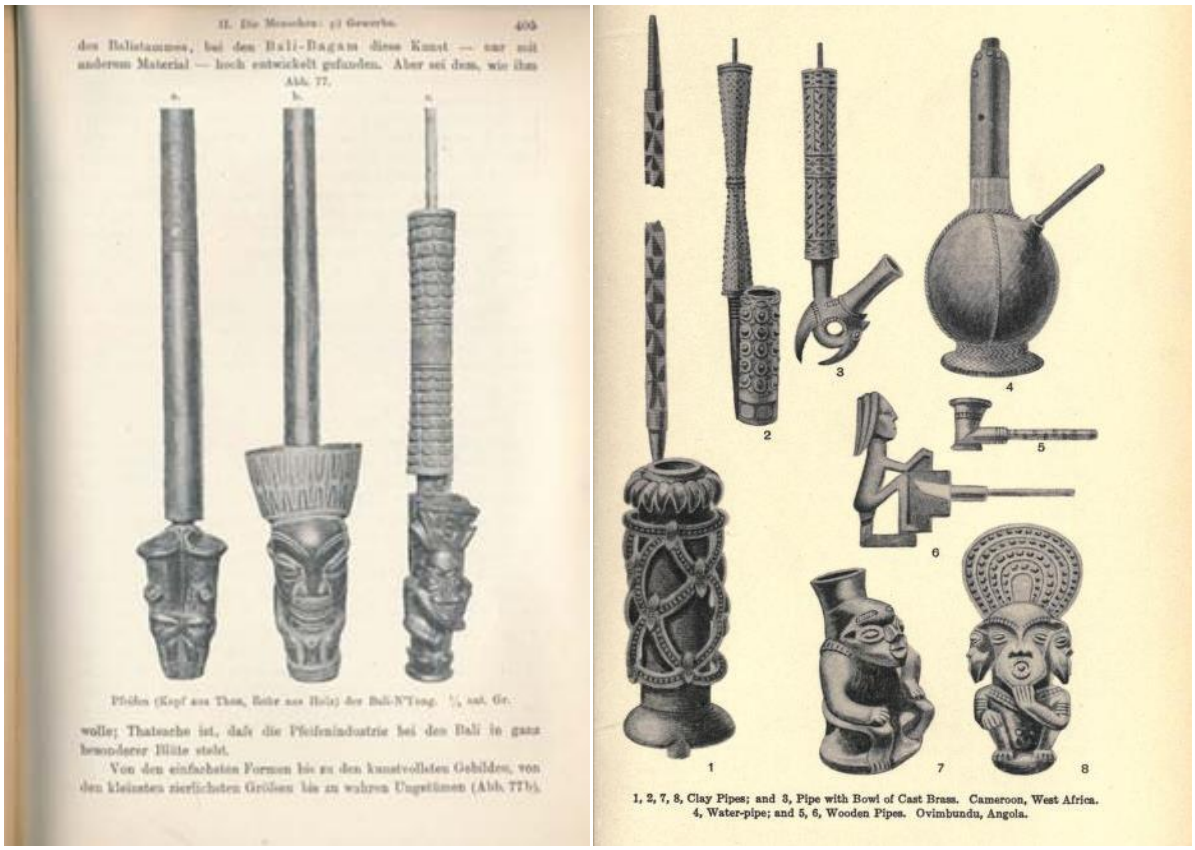


Figure 91 : à gauche- page 405 de *Wanderungen und Forschungen im Nord-Hinterland von Kamerun* par Franz Hutter ; à droite – planche de 1930 avec un tuyau perlé représenté en deux parties pour des questions d'échelle.

Les auteurs s'intéressent surtout aux fourneaux de pipes mêmes s'ils reconnaissent l'esthétisme des tuyaux perlés. Les pipes du Cameroun décrites sont toujours originaires du Grassland et du pays Tikar au centre du Cameroun. Mais en archéologie, des fourneaux de pipes ont également été trouvés dans le Nord comme à Maltam (point de sondage I et II), ancien site Sao. Il est probable que les auteurs ne s'étendent pas sur les tuyaux à cause de leur longueur, incommode pour les collectionneurs Européens. Quoi qu'il en soit, les perles brodées sur les tuyaux de pipes sont toujours des perles de rocaille en verre. Les couleurs sont contrastées et les motifs sont rythmés. Si la date d'origine des pipes est discutée, il est en revanche certain que les pipes en perles de verre sont postérieures à l'arrivée des Européens au XVIème siècle.

Les pipes perlées sont fréquemment photographiées pour les images officielles des chefs. Le fon ou le roi (pour les anciens royaumes Tikar et Bamoun) a une pipe à proximité mais n'y porte pas ses lèvres et n'y fume pas. Il semble donc que cet objet soit affiché davantage pour sa symbolique que pour son utilité à fumer.

❖ Le mobilier : trônes, chaises, tables et lits

Les perles ne sont pas toujours associées au corps humain. L'étude du site de Mongossi au Nord Cameroun montre cette distinction. En effet, les perles étaient associées à des ossements d'animaux et des baies. Compte tenu de l'observation des populations actuelles et de l'analyse du site archéologique, il semble que ces perles aient été utilisées pour des objets destinés à une offrande rituelle. L'hypothèse de perles servant à l'ornement des animaux est ici peu probable bien que cette pratique a été mise au jour sur le site de Kerma, ancienne capitale de Nubie, dans l'actuel Soudan[93]. Au Cameroun, les objets perlés non destinés à la parure de l'humain sont nombreux. On peut citer le mobilier, les statues, les calebasses et les statuettes.

Les meubles perlés sont une spécificité du Grassland. Les sièges ainsi que certaines tables sont recouverts d'un tissu où sont brodées des perles. Ces objets font partie du trésor royal et ont une fonction cérémonielle d'apparat. Sur le plateau sud camerounais, le mobilier est orné parfois de représentations de cauris stylisés, mais non de véritables perles.

Le mobilier est perlé de cauris et de perles en verre ou en émail de petites dimensions d'origine européenne. Les motifs sont figuratifs, réalistes ou extrêmement schématisés.

❖ Statues & atwonzen

Les grandes statues peuvent être partiellement ou entièrement perlées. Dans le premier cas, le plus répandu au Cameroun, les perles sont dissociables de la statue et sont des répliques des parures humaines. Dans le second cas, typique du Grassland, les perles sont brodées sur du tissu fixé au bois. La statue représentant une reine assise avec une coupe exposée au musée du quai Branly est un exemple de ce second type de statue.

Les *atwonzen* sont des faux crânes perlés façonnés dans l'ouest camerounais. Leur support est une âme de bois en forme de tête humaine à l'échelle 1. Les broderies de perles

[93] B. Gratien, 1978, *Les cultures de Kerma : essai de classification.*

recouvrent si bien le support que le bois devient invisible, rapprochant ainsi ces objets de véritables crânes parés de perles. Il s'agit donc de la même technique que celle utilisée pour les statues entièrement perlées, le mobilier et les calebasses.

❖ Calebasses

Contrairement aux objets précédents, le support n'est pas du bois mais de la calebasse, c'est-à-dire une courge séchée. Les calebasses choisies pour les perlages ont une grande panse et un long col fin. Une base en tissage de raphia ou en bois est généralement associée à la calebasse afin de la rendre stable et verticale quand elle est posée au sol. Un bouchon orné est aussi créé pour fermer le col de la calebasse. L'ensemble est perlé avec des perles de verre opaques ou transparentes, granuleuses ou tubulaires. Le décor des perles utilisées pour les calebasses n'est pas obligatoirement uni, des bandes ou des pois peuvent aussi exister. Leurs couleurs sont très variées. Les bouchons représentent généralement un oiseau ou un crapaud, même si d'autres animaux peuvent servir de source d'inspiration. Lorsque la base est en bois, une panthère en position d'affût avec les membres pliés est souvent représentée. Cette figuration n'est pas réaliste dans les couleurs employées ni dans les motifs de la robe de l'animal. Il n'est pas rare en effet que l'animal soit zébré pour des raisons de dynamique esthétique alors que la panthère porte des pois, et non des rayures. Les calebasses perlées sont typiques du Grassland et de la province du Nord-Ouest.

❖ Statuettes et poupées : des modélisations d'anthropomorphes

Cette dernière catégorie est présente dans l'ensemble du Cameroun. Au sud, les statuettes sont monoxyles et ornées de perles en colliers, bracelets, ornements de tête et ceintures miniatures. A l'ouest et au nord, les types de statuettes perlées sont plus diversifiés. Des poupées en tissu sont réalisées au Grassland, en parallèle des statuettes brodées de perles sur âme de bois. Les poupées qui n'ont aucun maintien, sont réputées être un emprunt aux sociétés camerounaises du Nord, notamment aux monts Mandara. Au Nord, les poupées sont réalisées à partir d'un épi de maïs (populations Peules et Fali), de terre cuite (population Kotoko, héritée de la tradition Sao) et de bois (notamment population Dowayo). La variété des styles régionaux au Nord est surprenante, et il est ainsi aisé de deviner la provenance d'une poupée. Les poupées de fertilité en H c'est-à dire dont les membres bras et jambes sont représentés à angles droits, sont une spécialité des Dowayo. Le support bois est très détaillé même si l'abondance des perlages le cache souvent. La patine est sombre. Au contraire, les

Fali simplifient au maximum la forme du support, avec un aspect phallique. Les membres sont symbolisés par des fils de perles. Les traits du visage sont souvent absents. Seule la coiffure est figurée avec précision, car elle indique le sexe de la statuette. L'utilisation d'ocre rouge et de perles rouges est quasi systématique. Les Guiziga, présents dans les plaines et monts à proximité de la ville de Maroua, ont encore un autre style avec une technique spécifique. En effet, les âmes de bois sont recouvertes de cuir. Si la forme globale s'apparente au faciès des Fali avec les bras figurés par des lanières perlées et la simplification du corps, elle s'en distingue par le soin apporté aux traits du visage et aux scarifications corporelles. Par ailleurs, les perles sont associées de manière à donner un foisonnement de couleurs, ce qui s'oppose aux précédents modèles de perles qui privilégie un assortiment de deux à quatre couleurs seulement.

Pour conclure cette partie, les objets perlés comportent une mine d'informations précieuses quant à leur provenance chronoculturelle et leur utilisation. Ce rapide aperçu de la variété des perlages montre qu'il existe une évolution dans la création sans pour autant renier les traditions des époques précédentes. Les formes ont su évoluer avec les mutations techniques de ces derniers siècles et la diversité des échanges.

Partie II-

Les usages des perles au Cameroun

Chapitre 6 - La fonction pécuniaire des perles

La fonction commerciale des perles, quelles soient d'origine organique, minérale ou synthétique, transparaît dans la majorité des écrits historiques étrangers. Leur valeur pécuniaire peut également se déduire des fouilles archéologiques. Leur rôle économique est toujours présent de nos jours, bien que les perles ne soient plus reconnues officiellement comme une monnaie.

LES CARACTERISTIQUES DE LA MONNAIE & LEUR RELATION AUX PERLES

Comme le rappelle Joseph Moreau dans son article de 1969, Aristote s'est penché sur l'utilité et les caractéristiques de la monnaie dans deux de ses ouvrages : *Politique* au livre I concernant l'économie, et *Ethique à Nicomaque* au livre V consacré à la justice.

❖ Troc, paléomonnaie ou monnaie : le choix des termes employés

Aristote a distingué dans ces écrits la monnaie du troc. Ces deux expressions désignent un moyen d'échange mais le fonctionnement est radicalement différent. Le troc nécessite une volonté des deux parties d'acquérir le bien que l'autre souhaite échanger. Il faut donc une réciprocité des besoins. Lorsque cette caractéristique manque, ce qui d'après Aristote vient du développement des relations avec l'étranger, il est nécessaire d'utiliser l'intermédiaire de la monnaie :

> "Quand l'aide étrangère devint plus importante par l'importation de ce dont on manquait et l'exportation de ce qu'on avait en surplus, l'usage de la monnaie s'introduisit comme une nécessité. Il est difficile, en effet, de transporter tous les produits dont on a naturellement besoin; aussi les hommes convinrent-ils pour leurs échanges de donner et de recevoir réciproquement une matière qui, utile par elle-même, fût facile à manier pour les besoins de la vie courante, comme le fer, l'argent et toute autre matière semblable, dont la valeur fut définie d'abord uniquement par les dimensions et le poids, et enfin par

l'apposition d'une empreinte pour éviter l'embarras de mesures continuelles; l'empreinte fut mise comme signe de la quantité de métal. (…) Si l'on place souvent la richesse dans l'abondance de la monnaie, c'est parce que cette abondance est le but de l'art d'acquisition et du commerce de détail. Au contraire, certains regardent la monnaie comme bagatelle et pure convention légale, sans fondement dans la nature, puisqu'un changement de convention parmi ceux qui s'en servent lui ôte toute valeur et toute utilité pour se procurer l'indispensable; souvent tel homme riche d'argent manquera de la nourriture nécessaire; vraiment étrange, cette richesse dont l'abondance même laisse mourir de faim, comme ce Midas de la fable, dont le vœu exaucé changeait en or tout ce qu'on lui présentait."

(Aristote, extrait de *Politique* traduit par Jean Aubonnet).

D'après ce paragraphe, la monnaie est une valeur intermédiaire que l'on peut amasser et échanger avec autrui et qui sert d'unité de mesure. Or, ces éléments, à savoir l'étalon de valeur, le moyen d'échange et la réserve pour un usage ultérieur sont utilisés encore aujourd'hui pour définir ce qu'est une monnaie.

La paléomonnaie est un néologisme de Jean Michel Servet (1977) dont on ne trouve pas la définition dans les dictionnaires. Son étymologie indique qu'il s'agit d'une monnaie ancienne. Cependant son utilisation montre qu'il faut l'entendre comme un synonyme moins péjoratif de primitif. En effet, Jérôme Blanc déclare dans *monnaies parallèles* (2001, p.148) :

« Les paléomonnaies et biens à fonctions paléomonétaires continuent d'être employées dans certaines zones du Tiers-Monde qui ont jusqu'ici résisté à l'acculturation produite au contact de l'Occident ».

Par ailleurs, ce terme n'est pas utilisé pour les pièces de monnaies européennes anciennes comme le sesterce ou le louis. Dans la conception de Jean Michel Servet et de ses suiveurs, il s'agit d'un état entre le troc et la monnaie, où la paléomonnaie sert de « moyen d'échange social » (Bloy et alii, 1995, p.41) comme le troc mais concerne des services au sens légal du terme comme des rites religieux, et non des marchandises. Leur emploi imposé

comme unité de compte les rapproche ainsi d'une monnaie même si elle n'en possède pas toutes les caractéristiques.

L'utilisation du préfixe « paléo » suggère qu'il s'agit d'une étape de développement vers la monnaie. Ce terme semble mal choisi car il dénote un européanocentrisme et une vision héritée d'un colonialisme où les populations Africaines sont à un degré d'avancement inférieur à celui des Asiatiques ou des Européens. De plus, la chronologie de transition n'est pas vérifiée dans le cas des perles. Au contraire l'ensemble des données laisse à penser que le statut des perles est passé au cours du vingtième siècle de monnaie à « paléomonnaie ».

❖ Les caractéristiques de la monnaie

La monnaie devant servir de moyen d'échange, d'unité de compte et de réserve de valeur, celle-ci doit impérativement remplir certaines caractéristiques. Tout d'abord, pour pouvoir différer un échange, il faut que la monnaie se conserve dans le temps. Le critère de durabilité est donc essentiel. Ensuite, puisqu'il s'agit d'un moyen de commerce, il faut qu'elle soit facilement transportable, donc non encombrante. Elle doit être comptable et pouvoir s'adapter aux différentes valeurs des biens à commercialiser, donc elle doit pouvoir se décliner en toute une gamme d'échelles de prix. Aristote dans le passage précité, avait précisé que le choix de l'Europe de se fonder sur un système monétaire reposant sur le métal était arbitraire et n'était pas le seul envisageable. Une variation de poids et de matériaux permet de créer aisément des différences de valeur. Evidemment, la monnaie doit pouvoir être acceptée par une communauté pour pouvoir être utilisée. Enfin, la monnaie ne doit pas être trop abondante ou falsifiable pour éviter de trop fortes dépréciations en cas de surproduction qui annuleraient son utilité. Toutefois, il doit exister en nombre suffisant pour pouvoir être largement répandu dans les transactions.

Or, un bon nombre de perles peuvent obéir à ces caractéristiques. Les perles étant de dimensions réduites, elles sont facilement transportables et comptables grâce à la possibilité de les lier en colliers avec un nombre ou un poids défini. Certaines perles sont faites en matériau périssable et ne peuvent donc pas être utilisées comme unité monétaire mais la plupart se conserve bien. La grande diversité des formes et des matériaux pour les perles permet de faire une hiérarchie fine des unités de mesure et peut parfaitement être utilisée

pour l'ensemble des biens à échanger. Les perles nécessitent un processus de fabrication et parfois de collecte qui peuvent facilement être contrôlés. Selon l'importance des flux on peut utiliser des perles plus ou moins rares pour les transactions. Ainsi en théorie, rien ne s'oppose à l'utilisation des perles comme système monétaire.

PRATIQUE DE LA MONNAIE PERLE A L'ECHELLE LOCALE ET INTERNATIONALE

Les perles les plus anciennes actuellement mises au jour dans le territoire camerounais datent au plus tôt du IIIe millénaire av. J.C. Elles sont donc récentes par rapport aux perles en coquillage de *Nassarius* de près de cent mille ans, découvertes aussi bien au nord qu'au sud du continent. Les perles découvertes dans les sites archéologiques du Cameroun ont été découvertes essentiellement dans des espaces à fonction funéraire ou votive. Les perles sont souvent associées à une abondance de mobilier et ont une distribution spatiale particulière. On remarque en effet une association avec le cuivre (ou alliage cuivreux) récurrente et l'analyse spatiale des nécropoles montrent que les perles sont concentrées dans les quartiers de notables[94]. Or, le cuivre a de nombreuses vertus et a servi de matériau monnaie dans de nombreuses régions du monde. Ces indices tendent à penser que les perles au Cameroun avaient un rôle économique.

Mais ce sont les écrits historiques qui renseignent le mieux sur leur pratique en tant que monnaie. Les récits conservés sont d'auteurs étrangers et ceux-ci n'ont pas obligatoirement pensé au système monétaire global de la région qu'ils visitaient. Néanmoins ces bribes de témoignages mises bout à bout montrent qu'il existait bel et bien un système monétaire en perles dont l'usage était parfois étendu à la majorité du continent africain. Les perles qui seront répertoriées dans cette section concernent les perles qui ont été utilisés non seulement au Cameroun mais également dans d'autres pays ou aires culturelles.

❖ Le cauri

Le cauri est la seule monnaie-perle que Josette Rivallain reconnaisse dans son ouvrage *Echanges et pratiques monétaires en Afrique du XVe au XIXe siècle à travers les récits de voyageurs*. Elle indique en effet que les perles sont des objets de troc. L'auteure ne considère

[94] Voir analyse du site de Houlouf par A. Holl (1994) pour le rapport entre perles, quartiers et notabilité des personnes inhumées.

pas les cauris comme étant une variété de perles mais comme une monnaie-coquillage à l'instar des *nzimbus* au royaume du Congo. La reconnaissance du cauri comme monnaie est facilitée du fait de son utilisation en tant que tel en Asie durant les dynasties des Shang et Zhou (-1570 av. J. C.- 250 av. J. C. en Chine) et au Bengale jusqu'à une date récente[95]. D'ailleurs, une variété de cauri a pour nom scientifique *Monetaria moneta* du fait de son emploi comme monnaie sur trois des cinq continents.

Concernant l'Afrique et le Cameroun, les sources écrites révèlent que le cauri a servi de moyen d'échange et d'unité de mesure sur une très longue période. Les documents médiévaux sont relatifs au Sahara et à sa borne sahélienne car les marchands arabes ne s'aventuraient pas au-delà de cette limite. C'est pourquoi il n'existe pas de témoignage conservé de cette période sur le Cameroun. La bande sahélienne subsaharienne était connue pour son emploi généralisé des cauris comme le montrent les écrits d'Al Bakri (XIe siècle), Al Umari et d'Ibn Battuta (XIVe siècle). Compte tenu des rapports étroits entre la pointe Nord du Cameroun actuel et le reste de la bordure sahélienne à cette époque, il est très vraisemblable que les cauris aient été utilisés aussi comme monnaie, du moins au Nord du pays.

Le cours de cette monnaie s'est progressivement dévalué. En effet, Léon l'Africain en 1507 déclarait qu'un mithqal (dinar d'or) valait quatre cents cauris. Au XVIIIe siècle le mithqal valait trois mille cauris et un siècle plus tard dans la même région quatre mille. Au XXe, le cours s'effondre : quinze mille cauris pour un dinar. La dévaluation de cette monnaie est liée à l'afflux de trop grandes quantités de cauris en peu de temps. Le premier effondrement a lieu lorsque les Européens fournissent également cette denrée-monnaie, brisant ainsi le monopole des marchands du Moyen Orient. La seconde chute du cours du cauri est liée à la colonisation des terres africaines par les Européens. La période coloniale correspond à une amplification des relations commerciales entre Européens et Africains, qui se traduit par une augmentation du nombre de cauris mis sur le marché.

L'utilisation en tant que réserve de valeur se remarque dans les trésors de chefferies et la composition de la dot de mariage. Les sièges couverts de cauris (Figure 92) ne sont pas uniquement conservés pour leur beauté ou leur utilité pratique ou rituelle, mais également

[95] Cf. L. Degrandpré, 1801, p. 19 ; J. Peuchet, 1797, p.791 et P. Paulin, 1808, p.145, pour une utilisation généralisée. Mais elle semble s'être poursuivie dans les campagnes jusqu'au XXe siècle selon A. Geddes, 1927 à propos du Tagore.

comme réserve d'argent facilement disponible. Le mobilier en argent en Europe remplissait la même fonction.



Figure 92 : Siège en cauris ayant appartenu au trésor royal de la chefferie de Bandjoun

Le cauri-monnaie a fait l'objet de nombreux travaux poussés dont la thèse d'Abiola Félix Iroko soutenue en 1988 à l'université Paris I : *Les cauris en Afrique Occidentale du Xe au XXe siècle* et le quarante-neuvième numéro *African Studies* intitulé *The shell money of the slave trade.* Cette abondance dans la littérature n'est pas surprenante dans la mesure où le cauri a une large étendue d'utilisation dans l'espace (l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest puis extension à toute l'Afrique subsaharienne) mais également dans le temps puisque leur utilisation est attestée sur plusieurs siècles, par les écrits et les données archéologiques.

❖ Le cauri des rivières

Une autre monnaie très fréquemment citée dans les écrits s'avère être le cauri des rivières ou perle d'aigris qui a eu cours dans toute la côte du golfe de Guinée. Cet objet, décrit dans le chapitre 4 de cette thèse, présente toutes les caractéristiques d'une monnaie. En effet, il sert d'unité de mesure et certains biens, comme l'or, ne peuvent être achetés qu'avec ces perles. Le marché est strictement contrôlé par les autorités locales, que ce soit pour la vente (Royaume de Bénin) ou l'achat (Royaume Ashanti). Ces pierres sont infalsifiables et rares, ce qui explique leur côte élevée dans tout le golfe de Guinée. Les akoris étaient au sommet du système monétaire. Leur disparition des marchés est inexpliquée mais a entraîné dans un premier temps une hausse de leur valeur. Au final, ces éléments sont devenus trop rares pour être encore utilisés couramment comme monnaie. Mais ils ont conservé leur rôle de thésaurisation puisque des écrits du XIXe siècle y font mention alors que leur traite s'était arrêtée un siècle auparavant.

❖ La cornaline

La cornaline est une des pierres d'exportation les plus fréquemment trouvées dans les sites archéologiques du Cameroun. Les archéologues ont pu prouver une corrélation entre la richesse des individus et sa présence dans les sépultures. Il existe donc une analogie entre les perles d'aigris et la cornaline dans son utilisation funéraire de notables. La cornaline a toutefois une aire de répartition plus large car elle se retrouve dans toute l'Afrique de l'Ouest des marges sahéliennes aux côtes du golfe de Guinée. Les textes corroborent une haute valeur de ces perles : « Les habitants de Ghana, chez qui on les porte, les regardent comme d'une valeur inestimable et les achètent au prix de ce qu'ils ont le plus cher » (Al-Bâkri, p.341). Par ailleurs, le site d'Igbo Ukwu comprenait majoritairement des perles en cornaline (Figure 93).

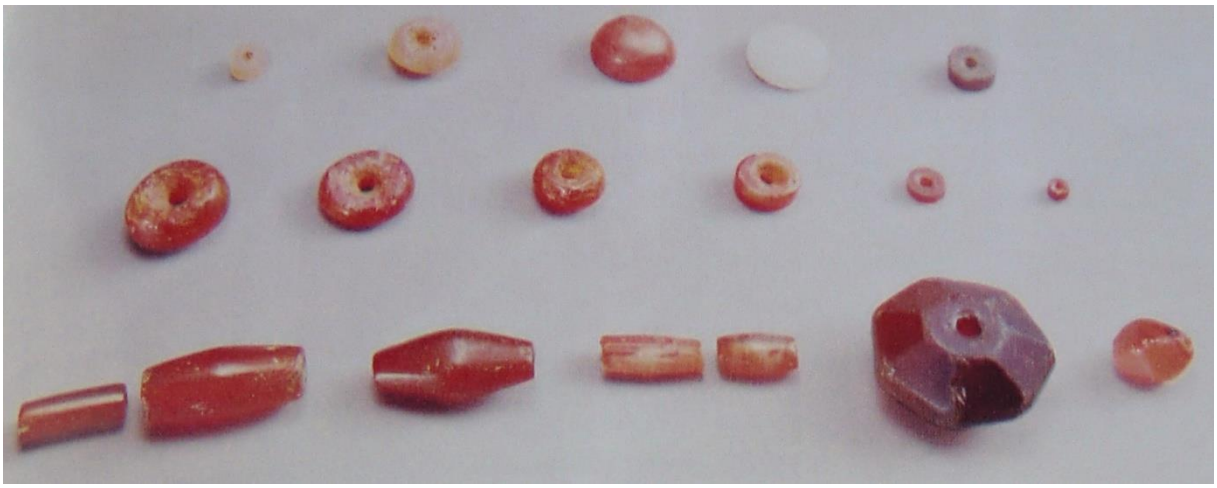


Figure 93 : différentes formes de perles de cornaline provenant d'Igbo Ukwu

Paul Isert (1793, p. 157) mentionne aussi une pierre rouge concurrente à l'aigris :

> « On creuse à Fida de même qu'à Popo deux sortes de pierres qui ressemblent beaucoup au lapis lazuli & à l'hyacinthe, l'un est bleu foncé entremêlé de grains de métal qui paraissent de l'or, ou du pyrite sulfureux. (…) L'autre sorte de pierre qui ressemble à l'hyacinthe, se trouve à ce que disent les Nègres dans la terre toute percée, sous forme de morceaux de tuyaux de pipe. Si cela était fondé, ce serait quelque chose de fort curieux, car il faudrait regarder cette production comme des pierres incrustées ; et il faut qu'il y ait quelque fond à cela, car je ne connais aucun instrument, ni art parmi les Nègres, au moyen duquel ils puissent faire un petit trou dans la longueur d'une pierre aussi dure. Ces deux pierres sont extrêmement chères et s'estiment au poids de l'or. »

Il fait une analogie avec l'hyacinthe, qui est un terme ambigu car il peut faire référence au zircon ou au quartz hématoïde. Or, la cornaline fait également partie de la famille des quartzs et possède une grande dureté (7 environ sur l'échelle de Mohs, comme les hyacinthes). Les données archéologiques montrent une grande quantité de calcédoine rouge dans les sites anciens de la côte du golfe de Guinée. Il est donc probable que l'auteur faisait allusion à la cornaline.

La cornaline semble donc avoir été utilisée comme moyen d'échange avec l'étranger et comme réserve de valeur. En revanche, il est plus difficile d'établir avec certitude l'unité de compte. En effet, contrairement aux écrits relatifs aux cauris et aux akoris, il n'a pas été

possible de trouver des phrases mesurant le coût d'une denrée en cornaline. Cependant, selon Giovanni Busino et Vilfredo Pareto (1970, p. 76), la cornaline appelée *figo* en langue Kotoko était utilisée au nord de la Bénoué pour payer les impôts en 1936. Si ce fait est établi alors la cornaline était bien une monnaie dans le nord Cameroun durant la première moitié du XXe siècle. En effet, cette anecdote signifie que ces perles en pierre rouge étaient admises comme moyen de paiement avec une valeur propre puisque la législation française de l'époque n'acceptait que les paiements en numéraire[96]. La cornaline était donc vraisemblablement acceptée comme unité de compte. Néanmoins, la cornaline n'est pas le seul matériau rouge qui fut utilisé en perles pour thésauriser. C'est également le cas du jaspe (utilisé au sud-est du Ghana) et du corail de Méditerranée.

❖ Le corail Corallium rubrum

Comme les précédentes ressources, le corail rouge est exogène. Des coraux durs sont présents entre les îles de Bioko et le Cameroun mais ils sont de couleur rose ou pourpre et n'ont pas l'air d'avoir été exploités. Le corail rouge a une aire d'utilisation moins large que la cornaline puisqu'il est employé principalement sur les côtes du golfe de Guinée, surtout dans l'aire d'influence du royaume de Bénin. Le rapport des trésors d'Edo réalisé en 1898 montre que le trésor royal était majoritairement constitué d'objets perlés en corail rouge. Les perles en corail rouge avaient donc un rôle de thésaurisation. La question est de savoir si elles servaient pour autant de monnaie. Le seul indice tendant à affirmer cette hypothèse est le rapprochement fait entre le corail et les perles de verre. Nombre d'auteurs dont Théodore Monod[97], ont déclaré que les perles de verre étaient des substituts des perles en corail aussi bien dans l'art que dans la vie sociale. Or, il est plus facile d'établir le rôle de monnaie pour les perles de verre que de corail et en l'absence d'autres indices, il est plus prudent de supposer que le corail ait servi de paléomonnaie et non de véritable monnaie.

❖ Les perles de verre

Au Cameroun, les perles de verre sont des produits importés. Selon Josette Rivallain, les perles en verre sont des objets de troc, alors que Charles Athanase Walckenaer les qualifiait

[96] Les paiements d'impôts en nature ont été rétablis en France en 1968 avec la dation en paiement qui permet, sous certaines conditions, de payer les droits de succession en œuvres d'art et biens immobiliers.
[97] P. Harter, 1981, p.7.

de « monnaie courante pour les ventes et les achats» en Afrique au dix-neuvième siècle (Walckenaer, 1842, p.262) [98].

La verroterie a servi de moyen d'échange sur plusieurs siècles. Les témoignages écrits sont nombreux en particulier pour la période du XVe au début du XXe siècle[99]. Au Cameroun comme sur tout le continent, les perles de verre étaient appréciées et étaient échangées contre de nombreuses denrées, d'espèces différentes. Le catalogue de perles de Levin datant de la seconde moitié du XIXe siècle (cf. annexe B) est particulièrement intéressant pour connaître les échanges en Afrique de l'Ouest car les perles sont regroupées en fonction de leur intérêt commercial. Certaines perles sont facilement échangeables contre de l'or, de l'huile de palme, de l'ivoire… et des esclaves. La verroterie a d'ailleurs pour synonyme le terme de perle de traite, compte tenu de son important rôle commercial.

Au Grassland camerounais, les *foutomchta*, perles granulaires courtes en verre rouge opaque (en français *Charlotte*), et parfois les grosses perles à chevrons (*rosetta*) étaient demandées par les Bamiléké en échange d'esclaves. Or, celles-ci ne sont pas représentées sur le la planche du catalogue Levin consacré à la traite des esclaves. Le système de valeur des perles en verre diffère donc entre la Gold Coast et l'ouest Camerounais. Ce constat a été réalisé dans l'ensemble du continent africain où les perles de verre étaient diversement appréciées. Henri Stanley dans *Tour du monde*, écrit :

> « J'ignorais totalement ce qu'exigeait une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, et toute la nuit je me posai les questions suivantes : (…) combien de cotonnade, de verroterie, de fil de laiton ? (…)ensuite la verroterie, qui est la monnaie courante dans plusieurs provinces, où malheureusement les goûts ne sont pas les mêmes : telle tribu veut des perles blanches, telle autre préfère les brunes ou les vertes ; dans l'Ounyamouézi par exemple, les rouges sont avidement recherchées, à l'exclusion des autres ; dans l'Ougogo ce sont les noires, qui partout ailleurs se refusent positivement. Burton en fut réduit à jeter comme inutiles plusieurs milliers de rangs de perles, dont on ne voulait à aucun prix. Il fallait donc étudier la question, l'étudier de près et faire l'estime du temps

[98] D'après l'expérience de J. Burchell.
[99] Voir notamment le *Dictionnaire universel du commerce de la banque et des manufactures*, p. 956 par Monbrion (1847).

> probable que l'on passerait dans chaque endroit. Mon anxiété sur ce point était des plus vives. Je me répétais constamment ces noms d'objets et de mesures, noms barbares que j'espérais finir par comprendre et qui me mettaient hors de moi. Finalement je supposai que vingt cinq mille rangs de perles me défraieraient et quelques onze variétés pourraient suffire. (…) Dans la zone où j'allais entrer, les grains de verre remplacent la monnaie de cuivre. »
>
> E. Charton, 1873, p.6

Ce passage montre la difficulté pour les Européens de se repérer dans la diversité des rassades et autres verroteries utilisées comme moyens d'échange. Elles semblent avoir une valeur spécifique pour chaque société, ces valeurs variant lorsque l'on change d'aire culturelle. Par conséquent, certaines perles servaient d'unité de compte. On a souvent invoqué la relativité des valeurs des perles de verre pour les classer dans les biens de troc plutôt que dans les monnaies. Or, il existe une standardisation des prix en fonction des perles qui est toujours la même dans une même culture donnée. Le fait qu'une population voisine utilise d'autres standards ne supprime pas son rôle monétaire. En effet, qui dirait que l'euro n'est pas une monnaie sous prétexte que deux nations voisines de la France ne l'utilisent pas et préfèrent la Livre sterling ou le franc suisse ?

Les perles de verre sont utilisées comme unité de compte pour les biens courants, contrairement aux akoris ou à la cornaline qui avaient une haute valeur monétaire. Le cours des perles s'est dévalué inexorablement avec l'accroissement progressif de ces biens. Le premier crack boursier eut lieu au cours du XVIe siècle. En effet, en quelques années seulement, les perles provenant du Moyen Orient et d'Inde disparaissent au profit des perles provenant des manufactures de Murano. Le procédé en série des perles de Murano a permis de produire davantage avec des coûts réduits par rapport aux techniques artisanales des perles faites par soufflage ou par enroulement. La seconde dévaluation d'ampleur eut lieu à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. La visée coloniale des pays européens producteurs de verroterie a développé les échanges entre l'Europe et l'Afrique, se traduisant par l'accroissement du nombre de perles en verre. Par ailleurs, des ingénieurs comme Jean-Baptiste Bapterosses industrialisent la fabrication des perles par pression-moulage. Ces objets ne nécessitent plus de main d'œuvre qualifiée et les perles sont produites avec une cadence

accélérée. La réduction des coûts d'une part et l'explosion du nombre de perles de traite d'autre part, ont contribué à une dévalorisation rapide au point que certaines perles n'étaient plus acceptées comme monnaie d'échange. Fréquemment, ce revirement de situation est analysé comme une prise de conscience des Africains de la futilité de leur demandes, comme le montre cet extrait écrit par Pierre Edoumba (2001, p.113) :

> « Au début du XXe siècle, les populations pouvant faire le tri entre les pacotilles, exigeaient les articles de première nécessité comme les bougies, des allumettes ou des articles en fer et n'acceptaient plus les perles. »

En réalité, il s'agit tout simplement d'une dévaluation d'une ampleur telle que le système monétaire s'est effondré dans certaines régions. La disparition des perles comme monnaie n'est pas uniforme et certaines régions comme le nord du Cameroun l'utilisaient en encore activement en complément avec la cornaline avant l'avènement du franc CFA. Si l'on en croit l'affirmation d'Edoumba, les autres régions sont passées d'une économie de monnaie à une économie de troc au XXe siècle, ce qui implique des transformations dans le mode de vie de ces sociétés que nous développerons plus tard.

Pendant un temps, les perles en verre ont donc servi aux échanges commerciaux et ont pu servir également d'unité de compte. Elles ont évidemment l'avantage de pouvoir se conserver dans le temps, ce qui permet de réserver. Par conséquent, les perles de verre avaient toutes les caractéristiques propres d'une monnaie, comme les cauris et les aigris. Pour Jean-Paul Lebeuf, archéologue et ethnologue, des perles en terre cuite au Cameroun pourraient avoir été utilisées comme monnaie.

❖ La problématique des perles en terre cuite

L'auteur a exprimé sa théorie dans un article de *Cahiers Vilfredo Pareto* paru en 1970. Jean-Paul Lebeuf avait trouvé à l'issue de ses fouilles à Amkoundjo, Azguène, Damazé, Korno, Mahaya, Makari, Maltam, Mara, Midigué, Ndimi, Sao et Woulki, des petites masses en terre cuite percées en leur centre généralement sphériques mais pouvant aussi avoir des protubérances ou être des représentations stylisées de bœuf. Les enquêtes orales auprès des Kotoko indiquaient qu'ils interprétaient ces objets comme des « symboles monétaires », c'est-à-dire des unités de valeur économique servant pour les rites religieux.

La principale objection que l'on peut faire à propos de la reconnaissance de ces perles en tant que véritable monnaie, est l'absence totale de rareté du matériau. Par ailleurs, l'observation des objets ne montre pas de technique particulière rendant l'objet difficilement falsifiable. Or, lorsque l'objet est trop abondant, il ne peut être utilisé comme monnaie car il devient sans valeur. Cet argument a été envisagé par l'auteur en fin d'article ; il y oppose deux éléments pouvant expliquer selon lui l'utilisation de perles de terre cuite comme monnaie. La première raison serait une conception radicalement opposée à la nôtre où la monnaie n'a de valeur que lorsqu'elle est transmise et diffusée, comme le serait la parole. L'autre argument serait une déontologie qui permettrait la régulation des perles en terre cuite et leur absence de contrefaçon. L'argument de la déontologie ne peut fonctionner que si les échanges ne sont faits qu'à l'intérieur de la communauté, ce qui indiquerait que la civilisation Sao ne faisait pas d'échange avec l'extérieur, théorie infirmée par les textes historiques mais aussi par les données archéologiques montrant des objets exogènes. L'autre argument de la comparaison entre la parole et la monnaie est contraire à la notion de commerce. En effet, l'économie nécessite une réciprocité. Or, la diffusion d'une parole est une action d'une partie, qui se rapproche donc du don. Cet argument n'est donc pas valable pour qualifier les perles en terre cuite de monnaie au sens strict du terme.

Il est possible en revanche de penser ces perles comme des reconnaissances de dettes - ainsi le caractère infalsifiable et rare n'est plus une condition- ou bien comme une unité de compte n'ayant pas de valeur économique, mais une valeur sociale et religieuse. Elle serait dans ce dernier cas une « paléomonnaie » au sens de Jean-Michel Servet. L'analyse des contextes archéologiques permet de privilégier l'hypothèse de la monnaie rituelle à une preuve de dette. En effet, ces objets ont été retrouvés dans des lieux à vocation religieuse et non des sites d'habitat ou de commerce. Des restes d'animaux sacrifiés se trouvent à proximité (cf. notamment le site de Mahaya) avec également des représentations anthropomorphes et zoomorphes qui sont réalisés dans le même style que les perles à représentation zoomorphe mais qui ont été clairement dissociés des perles dans leur usage selon les descendants des Sao, les Kotoko. Actuellement, il n'existe pas de monnaie stricto sensu en terre cuite. Par contre, les Kotoko utilisent des perles avec des protubérances dans un but rituel d'offrande contre protection. Si la destination des perles peut avoir changé,

l'ensemble des éléments tend à évoquer les perles de terre cuite comme des représentations de monnaie avec le divin.

Ainsi de nombreux témoignages semblent étayer l'existence d'un système monétaire en perles dans de nombreuses régions du Cameroun. L'Adamaoua de l'est a souvent été considérée comme une exception puisqu'elle est sensée de ne pas reconnaître la valeur des cauris ni des autres perles et préférer la monnaie tissu[100]. Cependant ce propos est à modérer comme le montre le rapport d'expédition de Siegfried Passarge des années 1893-1894 concernant l'Adamawa :

> « Depuis notre entrée dans les régions païennes nos hommes ne recevaient plus d'étoffes mais des perles pour acheter leurs vivres. La différence de prix entre les pays musulmans et païens est frappante. La vie ici est bien moins chère. Une charge de perles ici suffit pour trois semaines, alors qu'une charge d'étoffe là-bas ne suffit que pour quatre à cinq jours. »
>
> (S. Passarge, p.278)

D'après cette citation, l'Adamawa aurait aussi connu les perles mais ce système monétaire n'aurait été utilisé que par les non-musulmans, minoritaires dans la région depuis l'installation Peule au cours du XIXe siècle. Plusieurs systèmes monétaires peuvent coexister sur un même territoire. Par exemple, le franc et l'euro ont coexisté de 1999 à 2002 en France. Lorsque sur un territoire il n'existe pas d'Etat nation, les exemples sont encore plus nombreux, chaque culture ayant son système traditionnel d'unité de compte, d'échange et de réserve.

Pour résumer, l'ensemble des régions du Cameroun utilisait les perles comme monnaie. Cette utilisation était partagée avec les populations du Nord, de l'Est, du Sud et de l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest.

[100] « A Saraou, dans l'Adamawa septentrional (10° de longitude) la monnaie des coquillages n'est pas acceptée et est remplacée par d'étroites bandes de cotonnades indigène» (Hovelacque, 1884, p.354) ; concernant le sud-est du lac Tchad (royaume de Baguirmi) : « on se sert comme monnaie de bandes de coton ; les cauris n'ont point cours » (Hovelacque, 1884, p.203).

DE LA MONNAIE A LA « PALEOMONNAIE » : THESAURISATION ET VALEUR RITUELLE

De monnaie au sens économique du terme, les perles sont devenues au cours du XXe siècle des « paléomonnaies » c'est-à-dire des unités de compte ne s'appliquant plus aux échanges économiques mais aux relations sociales et religieuses.

Ce changement de statut a été dicté par plusieurs facteurs. D'une part, d'un point de vue purement légal, en 1945, les colonies françaises ont l'obligation d'adopter le franc CFA comme monnaie unique. Lors de l'indépendance en 1960, le Cameroun conserve le franc CFA et les anciennes colonies britanniques en votant le rattachement avec ce nouveau pays adoptent également cette monnaie. D'autre part, d'un point de vue économique, le développement non contrôlé de la production des perles de verre et l'importation massive des cauris ont mis à mal ce système monétaire en provoquant une forte dépréciation de la monnaie. En effet, la régulation est une condition à la prospérité d'une monnaie car elle est nécessaire à la confiance. Les perles en Afrique au cours du XIXe siècle[101] ont donc subi le même schéma que le papier-monnaie au cours du Directoire en France[102].

Le système économique a fonctionné sur une large partie de l'Afrique durant de nombreux siècles : au minimum dès le IXe siècle pour la région nord Cameroun, probablement davantage car les écrits n'ont pas été conservés à des dates antérieures. Sa disparition ne pouvait être totale même en présence d'un effondrement commercial de la valeur des perles et d'une législation instituant un autre genre monétaire. Elles ont conservé un rôle dans les dots versées par le mari à la famille de la mariée, dans les offrandes rituelles magiques ou religieuses, et dans la transmission d'un patrimoine par thésaurisation. Les perles passent de monnaies véritables à des symboles de monnaie, des « paléomonnaies ». Bien que la comparaison de Jean-Michel Servet avec les fleurs dans les sociétés occidentales soit pertinente dans l'idée de gage de lien social, il semble que les perles soient davantage comparables aux objets en or et en argent dans nos sociétés. En effet, contrairement aux fleurs, elles ont cette importance de thésaurisation et sont issues également d'un ancien

[101] Ici nous entendons le XIXe siècle avec ses dates historiques et non arithmétiques : de 1789 à 1914.
[102] Pour plus de détails et analyse sur les mécanismes aboutissant à une dépréciation record de la monnaie, lire : H. Martin, 1924, p.14-41 en particulier p.21-24.

système monétaire, abandonné aujourd'hui. Par ailleurs, les artefacts en or et en argent sont utilisés également comme gage de lien social en Occident, comme le montre l'échange des alliances des époux et la cotisation des invités pour offrir de l'argenterie lors des mariages, ou le don de médailles ou de bracelets à la naissance, ainsi que d'autres bijoux en métal précieux à des dates anniversaires importantes. Ces biens sont souvent conservés dans le temps et transmis aux générations postérieures par don ou héritage. Les perles en Afrique, et en particulier au Cameroun, jouent ce même rôle de « signe social »[103].

❖ Dot et signe d'alliance

Les mariages comme les alliances entre entités distinctes présentent un aspect économique. En effet, la dot apportée par le mari doit dédommager la famille de la femme pour sa disparition et donc la perte du gain de travail. Les alliances doivent apporter outre une stabilité politique, un partenariat commercial qui doit se traduire par un accroissement de transactions.

Or, au Cameroun, comme dans d'autres pays d'Afrique, les perles jouent un rôle primordial dans la matérialisation d'une alliance ou d'un mariage. La constitution d'une dot avec des perles se retrouve dans de nombreuses cultures du Cameroun. Au sud, chez les Béti, Jeanne Françoise Vincent indique dans son ouvrage *Traditions et transitions : Entretiens avec les femmes Béti du Sud Cameroun* :

> « Autrefois, lorsqu'un homme entendait dire qu'une femme était enceinte, il venait donner un paquet de *ba* plus un rang de perles au mari de la future maman. En même temps, il donnait une marmite pleine d'huile de palme. Si le bébé qui naissait était un garçon, on attendait la prochaine grossesse. Si la grossesse n'aboutissait pas, on rendait les cadeaux. Mais quand la maman avait accouché d'une fille, on lui donnait ces cadeaux pour qu'elle se fasse belle. Elle ne pouvait en aucun cas les refuser (…) Au sevrage de l'enfant, l'homme venait chercher sa petite femme et la confiait à une grande femme. La dot était complètement versée alors. »
>
> Vincent, 1976, p.93-94

[103] Allusion à l'article de Bruno Théret de 2008 qui qualifie les monnaies des sociétés « préindustrielles » de « système de signes (langage) » et un « fait social total».

L'expansion du christianisme a contribué à marginaliser cette tradition de dot offerte indirectement à la mère de la future mariée pour sceller un contrat de mariage chez les Béti, puisque son dogme prévoit le libre consentement des époux, qui ne peut être donné à la naissance de l'enfant.

A l'est, dans le bassin du Dja situé sur le plateau sud camerounais, les Bakota utilisent également les perles pour les mariages et les divorces (Deboudaud, Chambard de Lauwe, 1939, p.201)[104]. Cette coutume semble répandue aussi chez les Bakota de la République du Congo et de l'est du Gabon[105]. Les perles sont données sous formes de colliers et de bracelets. Le divorce étant une dissolution du mariage, on restitue au mari la dot avec des ajustements selon les circonstances et les accords passés entre les parties. Les Banda, population présente dans l'est du Cameroun, au Soudan du sud, en République du Congo et en République Centrafricaine, ont également coutume d'offrir une dot composée majoritairement de perles, d'armes blanches et de sel (Fokouo, 2006, p.15).

Chez les Mouktélé des monts Mandara, le mariage approuvé par les parents de la mariée est manifesté par le prêt à la future épouse des colliers de perles et une pipe jusqu'à la naissance d'un enfant (Juillerat, 1968, p.125). Chez les Fali et Dowayo des monts Mandara, la volonté de fonder un foyer est matérialisée par le don d'une poupée perlée du jeune homme à l'élue. Il est par ailleurs courant de célébrer la naissance d'un nouveau-né en donnant un bijou à la mère. Les Mboum, population vivant dans l'Adamaoua de l'est, font de même (Froelich, 1959, p.109).

La documentation sur les Foulbé du Cameroun est lacunaire. Les descriptions concernant les mariages ne font pas état des colliers de dot donnés à la mariée comme patrimoine financier, ce qui est en revanche un fait avéré chez ceux du Mali.

En revanche, à l'ouest du pays, les maris Tikar, Bamiléké et Bamoun n'ont pas l'obligation d'apporter des perles. En effet, le mariage coutumier ne comporte aucun rite religieux et la dot n'est pas précisée. Pour la payer, le gendre peut travailler pour sa belle famille ou offrir une somme en nature ou en monnaie. Des perles peuvent aussi être

[104] Cf. aussi le mythe de Mpomo, racontée par les Koozimé appartenant au groupe Bantou Bakota : Ch. Binam Bikoï, et alii, 2007, p. 103.
[105] Cf. J.-F. Vincent, 1964 pour la République du Congo et L. Perrois, 1968, p.31 et 57 pour le Gabon.

apportées comme le précise la chanson du film *Pousse-Pousse* réalisé par Daniel Kamwa, réalisateur Bamoun. Celle-ci porte sur le poids outrancier de la dot où il est demandé des perles en or.

Si le rôle des perles est faible dans les alliances matrimoniales dans l'ouest, il tient en revanche une place prépondérante dans les cadeaux diplomatiques. Autrefois, rapporte Jean-Paul Notué, les esclaves perliers étaient échangés lors d'unions politiques importantes. Pour des alliances mineures, un échange de biens perlés suffisait (Notué, 1993b, p.90). Aujourd'hui, la tradition de donner des objets d'art perlés perdure. Depuis l'indépendance, chaque chef d'Etat français en visite sur le sol Camerounais a reçu en présent des objets perlés du Grassland. En témoignent les sièges exposés au musée Jacques Chirac et les calebasses perlées du musée du quai Branly offerts par Valéry Giscard d'Estaing.

❖ Trésor

Cette fonction est présente dans l'ensemble du pays car les perles ont une valeur marchande élevée dans les marchés africains. Néanmoins, c'est au Grassland que la thésaurisation est la plus visible. Les chefs politiques et religieux possèdent des trésors royaux qu'ils exhibent lors de certaines cérémonies. Le reste du temps, les objets sont entreposés dans des cases surveillées par un homme. Frank Christol a photographié durant son séjour entre 1925 et 1936 les trésors de la chefferie de Bandjoun (Figure 94). Le gardien est debout au fond à droite de la photographie. L'image montre la prépondérance des objets perlés parmi les trésors du fon. Si les biens peuvent être anciens et conservés durant plusieurs générations, ils ne sont pas pour autant considérés comme des biens patrimoniaux inaliénables. Au contraire, ils constituent une trésorerie que le chef peut vendre à tout moment, sous réserve d'une certaine discrétion afin d'éviter de semer le doute sur la situation économique de la chefferie. A ce dessein, les objets du trésor ne sont jamais tous exposés en même temps. Il est donc plus difficile de savoir quel bien a été vendu. De même, si l'objet n'est plus au goût du jour, le chef a le droit de le démonter et de recréer un objet neuf à partir des anciennes perles récupérées. Ainsi le bien est d'abord un trésor au sens économique du terme avant d'être considéré comme un souvenir patrimonial.



Figure 94 : « le gardien des trésors de la chefferie », photographie de Frank Christol, tirage sur papier baryté conservé au musée du quai Branly

❖ Offrande rituelle

Outre l'utilisation des perles pour sceller les alliances et pour constituer un trésor, la fonction de monnaie sociale se remarque aussi dans les rituels. En effet, certaines cérémonies nécessitent une offrande en perles alors que la monnaie économique officielle au Cameroun est devenue le franc CFA. C'est le cas dans le culte des morts (cf. chapitre sur le funéraire infra).

D'une manière plus générale, ce sont les rites religieux qui sont les moins enclins au changement. Les perles conservent donc, quelque soit la religion pratiquée (christianisme, islam ou religions locales africaines), ce symbole de valeur et de richesse. Dans un registre plus abstrait, le rôle monétaire des perles se voit encore dans les prières, comme nous avons pu le constater dans le chapitre relatif aux perles d'aigris.

LES AXES COMMERCIAUX MIS EN EXERGUE PAR LES PERLES

Les perles d'origine étrangère trouvées au Cameroun permettent de déterminer les axes d'échanges. Elles sont en effet la preuve d'une circulation des marchandises entre des cultures différentes. Ce type d'étude est souvent réalisé pour les perles. En lisant l'ensemble de la documentation relative à ces axes supposés, il apparaît que les tracés font l'objet de débats.

❖ Des routes longues aux périodes médiévales

La colonisation était justifiée par les Européens du XIXe et XXe siècle par la volonté de faire accéder les populations Africaines considérées comme « primitives » à la Civilisation en vivant à leurs côtés. Le présupposé de cette mission morale était donc que les Africains vivaient par tribus sans contact avec les sociétés « modernes ». Or les données archéologiques montrent l'inexactitude de cette vision d'un continent vivant en autarcie avant la Renaissance. Les perles figurent parmi les exemples les plus évocateurs des échanges sur de longues distances et parfois hors du continent.

L'Inde semble être une contrée ayant eu des rapports commerciaux intenses avec l'Afrique. Les côtes orientales de l'Afrique fourmillent de vestiges façonnés par les Indiens[106] et l'Océan Indien semble avoir été le moyen de rapprochement entre ces deux espaces. En effet, des comptoirs commerciaux sont installés dans des lieux stratégiques pour la navigation et l'abri des bateaux. Les courants changeants liés à la mousson favorisent les deux sens de circulation, à savoir de l'Afrique vers l'Inde d'avril à octobre et de l'Inde vers l'Afrique de novembre à mars. A Mapungubwe et à Vohémar, l'analyse des objets montrent même des biens provenant de Chine : tessons de porcelaine Sung (960-1279 A. D.) ainsi que des perles noires en verre à forte teneur en oxyde de Baryum (BaO). Ces perles sont faciles à distinguer même sans faire d'analyse pétrochimique car leur densité est supérieure aux perles originaires d'autres régions du monde. Le développement de l'archéologie sous-marine nous renseigne davantage sur ces axes commerciaux longs. Les cales des navires échoués ont montré que les

[106] Notamment des étoffes.

objets provenant de Chine et d'Inde étaient ensemble, ce qui laisse supposer qu'il n'y avait pas deux axes différents mais une seule voie reliant l'Afrique à l'Asie du Sud et de l'Est.

Si l'Afrique orientale par sa proximité géographique a entretenu des échanges avec l'Asie, qu'en est-il de l'Afrique occidentale ? Robert T. Shaw a fouillé les sites d'Igbo Ukwu et a émis l'hypothèse que les perles de verre et celles en cornaline provenaient d'Inde. Les perles de verre provenant du site ont été analysées et les résultats publiés mais pas en regard de perles de verre médiévales indiennes. La composition du verre à Igbo Ukwu se rapproche fortement du verre de certaines perles mises au jour dans le site de Hou- Ngoutchoumi au Cameroun et analysées par A. Rechignac. Celui-ci n'exclut pas la possibilité de perles médiévales provenant du Moyen Orient ou d'Egypte. Une analyse fine comparée de perles indiennes, arabiques et égyptiennes serait donc la bienvenue pour distinguer plus sûrement l'origine des perles. La cornaline a été beaucoup travaillée à Cambay et il est souvent déclaré que l'Afrique ne possède pas de gisement de cornaline. Ainsi, tout objet en cornaline trouvé en Afrique est considéré comme provenant de cette région d'Inde. Or, l'étude des textes médiévaux montre qu'il existait des gisements de cornaline dans le Sahara que les marchands arabes comme Al Bakri vendaient aux habitants du royaume de Ghana. Il est également possible qu'il y ait eu de petits gisements en Egypte compte tenu de l'abondance de cette pierre dans les objets prédynastiques et pharaoniques[107]. Néanmoins, la présence de cauris en Afrique de l'Ouest durant l'ère des grands empires constitue un témoignage d'une relation avec l'Océan indien. Le lien n'est peut être pas direct et l'itinéraire commercial emprunté est moins évident à déterminer que dans le cas de l'Afrique orientale. Il semble peu probable, compte tenu de la localisation des vestiges cauris médiévaux, que le trajet se fasse uniquement par mer. Dès lors, quatre voies sont possibles : la première en traversant d'est en ouest l'Afrique ; la deuxième en passant par la péninsule arabique puis l'Egypte, le Nil et le lac Tchad ; la troisième en passant par la péninsule arabique, le Maghreb, puis en traversant le Sahara ; enfin la dernière en remontant depuis le sud en passant par l'Afrique du Sud puis l'Angola. La première hypothèse n'a pas pu être vérifiée compte tenu de la rareté des fouilles réalisées dans la forêt équatoriale au centre de l'Afrique. Nous ne sommes donc pas en mesure ni d'affirmer ni d'infirmer cette théorie du fait de cette lacune de données

[107] Voir notamment les colliers trouvés à Nagada III pour l'usage de la cornaline en période prédynastique et les objets sépulcraux de la Vallée des rois et sacrés (à Matara par exemple) pour les objets de la période pharaonique.

archéologiques. En revanche, les deux hypothèses suivantes ont été fortement débattues. John Edward Giles Sutton (2001), archéologue affilié à Oxford, penche en faveur de la théorie du Nil alors que Timothy Insoll et Thrustan Shaw (1997) préfèrent l'hypothèse du commerce transsaharien. Les deux hypothèses sont solidement étayées par des données archéologiques. Il est donc probable que ces deux routes aient été empruntées. La dernière hypothèse semble la plus alambiquée mais l'histoire a montré que les chemins empruntés ne sont pas toujours les plus directs. Comme la première piste, les arguments sont maigres. L'étude des objets perlés des XVIIIe et XIXe siècles montre que le Grassland emploie des perles supposées typiques de l'Angola, ce qui montrerait un lien (direct ou indirect) entre ces deux régions. Cependant, les exemples sont tous postérieurs à la période médiévale. Par ailleurs, les données archéologiques n'attestent pas d'un contact très fort entre la zone septentrionale du Cameroun et les pays au sud de l'Equateur. En l'absence d'éléments solides, il est préférable de ne pas spéculer et avouer que la première et la dernière hypothèse nécessitent des travaux archéologiques supplémentaires pour apprécier leur véracité.

❖ La révolution du XVIe siècle : un essor des commerces avec l'Europe

L'apparition des perles en laiton et de perles en verre avec une forte teneur en plomb sont des indicateurs d'un commerce avec l'Europe. Grâce aux sources écrites, nous savons que les biens étaient envoyés sur des navires et vendus par les Européens dans les ports tandis que l'acheminement à l'intérieur des terres était assuré par les Africains. Le monopole des perles d'origine européenne montre que le commerce vers l'Inde et l'océan Indien s'est tari rapidement.

Dans le courant du XIXe siècle les perles pressées en verre ou en émail apparaissent. Ces perles moins coûteuses encore que les perles de Murano envahissent le marché. La distinction entre les perles de Bohême (Gablonz) et les perles de Briare est difficile à faire car à partir de 1870, la crise économique que connaît la France permet aux industries de Bohême de recruter les ouvriers de Briare et de faire ainsi les mêmes perles, qui s'écoulent dans les mêmes réseaux de distribution. La colonisation permet aux Européens de contrôler le commerce des perles même à l'intérieur des terres. La production de perles par ces industries

européennes pour le commerce africain est faramineuse, comme l'indiquent les contrats passés aux Etats[108] et les rapports journaliers des productions.

De nos jours, l'Europe a perdu cette hégémonie, et les perles d'origine chinoise, japonaise ou locale sont fréquentes.

❖ Perles actuelles : une recrudescence des perles locales et de l'Extrême-Orient

Les perles plastiques sont produites majoritairement par l'Asie, en particulier le Japon et la Chine. Ce type de perles nécessite d'une part des usines pour transformer le pétrole en une matière synthétique pratique pour les perles, et d'autre part des industries de pointe ou une main d'œuvre peu chère. Ce secteur d'activité est dominé mondialement par le Japon et la Chine. Ces deux pays produisent également des perles en porcelaine et en verre en utilisant la même technique des perles pressées dans un moule.

Par ailleurs, les perles fabriquées en Afrique se développent et atteignent le marché international. Les perles africaines les plus célèbres sont les perles de *Kiffa* fabriquées en Mauritanie et les perles des *Krobo* du Ghana en verre recyclé. Néanmoins, l'archéologie montre que le moulage de perles de verre est une pratique ancienne et plus largement répandue que ces deux foyers. En effet, il est fréquent de trouver les moules à perles dans les sites sahéliens d'Afrique de l'Ouest et sur les sites de Mapungubwe et K2 en Afrique australe. Actuellement, certains villages de forgerons en Afrique centrale font des perles de verre avec ce procédé mais la production reste confidentielle comparée aux deux grands centres de fabrication de perles de verre que sont la Mauritanie et le Ghana.

Les perles en papier roulé sont commercialisées à l'international comme des perles typiquement africaines. Elles sont aussi réalisées à partir de papier usagé que l'on recycle pour former des perles colorées de tailles et de formes différentes. Comme elles ne nécessitent pas un matériel imposant ni un savoir-faire complexe, on peut en retrouver partout sur le continent, y compris au Cameroun. Enfin les perles réalisées à partir de graines ou de noyaux sont parfois exportées en Occident pour satisfaire la demande en produits exotiques et naturels.

[108] Voir par exemple le contrat pour les perles de Briare pour le Congo français reproduit en annexe G.

LES INDICES D'UNE TRANSFORMATION DES SOCIETES AFRICAINES

L'évolution de l'origine des perles au fil du temps est révélatrice des rapports commerciaux qu'entretiennent le Cameroun et le reste de l'Afrique avec les autres régions du monde mais également des mutations de fonctionnement des sociétés africaines.

Les longs trajets observés durant les périodes médiévales correspondent à la période des grands empires. L'abondance des perles étrangères montre une ouverture des sociétés africaines à l'étranger. La haute estime des perles exogènes permet la commercialisation des objets lointains par le biais d'intermédiaires, les marchands arabes selon les textes conservés. Les sociétés africaines qui importaient les perles étaient suffisamment riches pour pouvoir se permettre ces achats exotiques. Or, ceci est tout à fait conforme à l'image que le Moyen Age Européen a de l'Afrique. Le portulan de 1375 aussi appelé atlas catalan est révélateur de l'image que donne l'Afrique et en particulier la zone sahélienne allant jusqu'au lac Tchad représenté à l'extrême sud de la carte occidentale (Figure 95). Le roi du Mali est représenté couvert d'or, ce qui illustre la richesse de ces contrées. Dans la partie inférieure de la carte correspondant à l'Afrique subsaharienne, sont figurés des personnages et des animaux en mouvement. Ceux-ci convergent vers la figure de Mansa Moussa. Un homme à la peau claire vêtu d'un turban et montant un dromadaire semble correspondre aux marchands arabes comme l'était Al-Bâkri. Un éléphant semblant venir de l'est est figuré avec des pavillons d'oreille petits et un tapis sanglé en rouge indiquant un animal domestiqué. Ces détails font référence à l'Inde : le même motif est utilisé pour la partie du portulan consacrée à l'Asie centrale (Figure 96). On remarque que ce motif se retrouve à deux reprises : en Inde au centre et sur ce qui peut être identifié comme l'Indonésie au coin inférieur droit du portulan figurant la partie orientale du monde.



Figure 95: atlas catalan- portulan de 1375- partie occidentale



Figure 96 : atlas catalan – portulan de 1375- partie orientale (Asie centrale)

Enfin, sur la Figure 95, un troisième dessin représente un Noir qui marche à côté d'un dromadaire bâté, ce qui pourrait laisser entendre qu'il y avait aussi du commerce entre Africains de la zone subsaharienne.

Ainsi, l'analyse de l'origine des perles dans la zone entourant le Tchad témoigne de la véracité de l'image véhiculée dans les écrits contemporains de l'époque.

Du XVIe siècle à 1960, les perles importées sont principalement d'origine européenne. Chaque type de perle est associé au commerce d'une marchandise. Elles indiquent notamment l'essor du commerce triangulaire. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve dans les sites archéologiques américains de cette époque les mêmes perles qu'en Afrique[109]. En effet, les esclaves africains déportés en Amérique conservent leur culture et l'acheminent vers le nouveau continent. De nouvelles contrées comme le Grassland s'enrichissent de ce nouvel axe commercial. Cette région développe alors un art perlé de cour pour manifester sa nouvelle puissance économique. Au contraire, les régions sahariennes et sahéliennes perdent en importance dans le commerce international, ce qui se traduit notamment par une instabilité politique.

De nos jours, le principal fait nouveau est l'exportation de perles africaines sur les autres continents. Le terme de « perles africaines » montre la volonté de faire ressortir la particularité et l'homogénéité du continent, ce qui relève de la même pensée que l'idée d'une entité européenne en Occident ; ces éléments marquent un phénomène de mondialisation. Les perles sont donc désormais un marqueur d'africanité. Les procédés artisanaux à partir de récupération indiquent matériellement la fragilité de l'économie des sociétés africaines. Symboliquement, elles incarnent l'espoir et la volonté de créer quelque chose de nouveau, ce qui est à mettre en parallèle avec les indépendances des pays Africains.

[109] Voir notamment les planches couleurs de *Beads of st Catherines island* (2009) par E. Blair et al. ou l'exposition « perles de liberté » réalisée au Cap Hornu d'octobre 2011 à février 2012.

Chapitre 7 - Le rôle social des perles

Dans le chapitre précédent, il a été mis en avant que les perles étaient une monnaie d'échange au Cameroun pour commercer avec le reste du monde. Du fait de leur valeur monétaire, elles ont acquis un rôle symbolique de prestige. Mais leur fonction en tant que marqueur social ne se limite pas à distinguer les puissants du commun. Les perles interviennent dans toutes les relations humaines importantes : constitution d'un foyer, acquisition d'un savoir, réalisation d'un accord diplomatique, appartenance culturelle et corporatiste... les perles constituent une véritable mine d'informations sur l'identité de la personne qui les possèdent.

AU GRASSLAND : UN TEMOIGNAGE DE NOTABILITE

Dans le Grassland, le commerce est supervisé par le responsable de la chefferie : le fon. Il est donc la personne ayant les parures les plus prestigieuses et le seul à pouvoir posséder des trônes perlés. Il existe une hiérarchie dans l'ornement, certaines perles étant réservées à une élite tandis que d'autres sont des témoignages de notabilité moindre. Cette échelle de valeurs dans les perles est un reflet de l'organisation très structurée et inégalitaire des chefferies. Les *rosetta*, perles vénitiennes à décor de chevrons, sont réservées à la famille royale : le fon, ses femmes et ses parents proches. Plus le calibre est important, plus il témoigne du statut élevé de la personne qui les porte. Les verroteries en chevrons dont le calibre est comparable à celui d'un petit œuf de poule sont rares et ne peuvent être possédées que par les fon les plus prestigieux. En effet, la plupart des chefferies, bien que relativement autonomes, sont sous la tutelle de chefferies plus importantes et plus anciennes. Les royaumes Tikar et Bamoum ont, contrairement aux grandes chefferies bamiléké, un pouvoir plus centralisé et effectif sur les groupements qu'ils contrôlent. Rois et chefs de principales chefferies, sont les seuls autorisés à porter d'aussi lourdes *rosetta*. Les objets d'apparats comme le sceptre de commandement et le trône se doivent d'être perlés pour exhiber la richesse de la chefferie et de son représentant, le fon. Dans les photographies et illustrations officielles, le chef est toujours paré de perles. L'étude de ces représentations montre à quel point les perles ont une forte connotation symbolique dans la notabilité.

❖ Les portraits des chefs Bamiléké

Les portraits en gros plan avec fond proche font partie des représentations sobres de l'affirmation de la position sociale des fon. La Figure 97 est constituée de deux images ayant la même composition. Le personnage est pris en plan taille, sur un fond de peau de panthère placardée, avec un boubou et des perles. L'expression des personnages est autoritaire, le regard droit et la bouche non souriante. Ces portraits appartiennent à deux chefferies distinctes, mais toutes deux sont tutélaires d'autres chefferies des environs. Le statut des chefs est affirmé par les *rosetta* de gros calibre, et ce, malgré plus d'un demi-siècle d'écart entre les deux représentations et la disparition de la monnaie-perle entre ces deux dates. La peau de panthère est un emblème de force et de courage, mais il peut être porté par d'autres personnes que le chef, notamment par la prestigieuse société des hommes-panthères. De même, les boubous sont relativement communs, à l'exception de ceux présentant un grand nombre de protubérances perlées. Par conséquent, sur les images de la Figure 97 seules les perles renseignent sur leur statut social particulier, ce qui souligne l'importance des perles au Grassland.

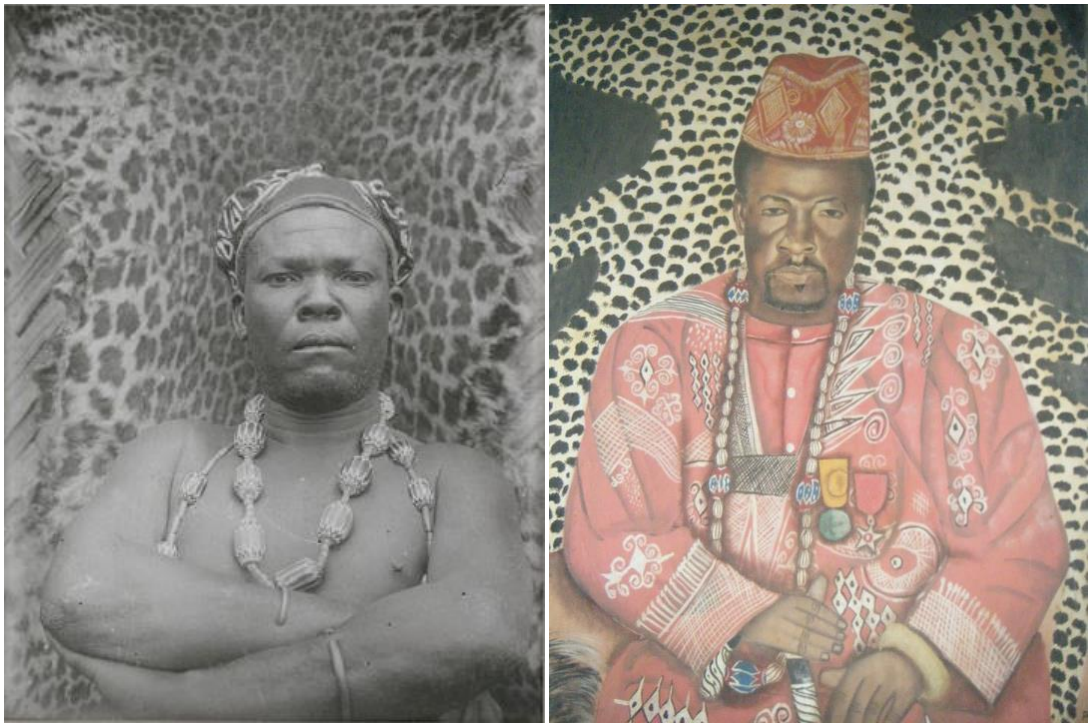


Figure 97 : Portraits en plan rapproché ; photographie du chef de Dschang par Frank Christol (1930) et peinture murale de l'actuel souverain de la chefferie de Batcha

Si les grosses *rosetta* suffisent à indiquer le fon d'une chefferie de premier plan, lorsque le fon n'est pas autorisé à porter ces perles, il faut plusieurs indices pour indiquer son statut. En effet, il n'existe pas de perle spécifique pour un fon de chefferie vassale. Il doit donc manifester sa position sociale par la présence du *bung dié*, l'insertion de serviteurs et d'objets d'apparat perlés. La Figure 98 illustre ce type de représentation où les chefs sont mis en valeur par des objets perlés et un ou plusieurs serviteurs. Les deux photographies ont été réalisées par le pasteur et docteur Frank Christol[110] durant sa campagne chez les Bamiléké entre 1925 et 1936. A gauche, le jeune chef est assis devant un linteau de porte sculpté, typique des *bung dié*. Un serviteur est coupé au cadrage. Il met en évidence l'éventail, signe de sa servitude au fon. Sur le côté, une pipe perlée est montrée, indicatrice de notabilité. Ses bijoux sont faits en broderie de perles de rocaille, le collier représentant un serpent[111], et les bracelets larges ayant des motifs en chevrons. Le jeune chef exhibe ses perles, même s'il ne semble pas coutumier des portraits protocolaires. La photographie de droite montre plusieurs sujets avec des postures de soumission. Leur rôle est de porter les objets perlés : calebasse et longue pipe perlée. Afin d'éviter toute confusion possible, le fon est placé au centre, entouré de femmes et d'un homme accroupi à ses pieds. Lui aussi est devant une habitation, mais peu représentative de son pouvoir car elle n'a pas les poteaux et linteaux sculptés spécifiques aux *bung dié*. Il porte en revanche le boubou à protubérance destinés aux chefs.

[110] Pour la biographie détaillée des années en Afrique de Frank Christol, se référer à : F. Fabre, 2011, p. 174 et s.
[111] Le serpent perlé serait porté en période de deuil afin de protéger le porteur des dangers qu'il encourt durant ces moments critiques.



Figure 98 : photographies de fon prises par Franck Christol durant sa campagne (1925-1936)

Les prises de vue de fon Bamiléké par le photographe français Daniel Lainé entre 1988 et 1991 montrent la persistance des éléments de portraits officiels des souverains, notamment l'usage des perles. L'artiste a publié neuf portraits de chefs camerounais dont quatre Bamiléké dans son ouvrage *Rois d'Afrique*. Les fon représentés appartiennent aux chefferies de Bandjoun, Bangangté, Bafut et Bana. Ces images contiennent toutes des objets perlés mais ont des scénographies différentes, les particularités visuelles reflétant l'originalité de la personnalité du sujet.

La photographie du chef de Bandjoun (Figure 99), intègre tous les éléments attestant du rang du fon : homme assis sur un trône, entouré du trésor royal composé notamment de sièges et de calebasses perlés, tenant le bâton de commandement à pommeau perlé, posant devant la façade du *bung dié,* escorté par des serviteurs armés debout ou accroupi portant des coiffes marron où sont cousus des cauris. L'omniprésence des perles rappelle que Bandjoun est un haut lieu de la production artistique et qu'elle est une chefferie puissante. Le cliché, pris de face avec les éléments traditionnels des photographies officielles, montre que le souverain est soucieux de respecter les traditions et de s'inscrire dans une continuité vis-à-vis de ces prédécesseurs.



Figure 99 : photographie officielle de Ngié Kamga Joseph, à la tête de la chefferie de Bandjoun

La chefferie de Bangangté mêle traditions européennes et locales dans sa photographie officielle (Figure 100). En effet, on retrouve des éléments des anciennes images officielles comme la présence de peaux de léopards, la jupe en ndop, et les sièges perlés. Mais la prise en trois quart et le regard tourné vers l'objectif rappelle la posture traditionnelle européenne des portraits individuels de cour[112]. La montre bracelet, la chevalière en or et les souliers en cuir sont aussi des codes occidentaux pour signifier le prestige social. Le sujet ne porte pas de perles autour du cou et son trône n'est pas perlé. Néanmoins, la présence d'un fauteuil et d'un tabouret perlés de part et d'autre du chef assis est un rappel de son haut rang social, conformément aux portraits bamiléké anciens.

[112] Cette convention de posture est visible notamment dans les esquisses et peintures de François Clouet, Léonard de Vinci, Raphaël, Titien, Velasquez et Franz Hals.



Figure 100 : photographie officielle de Njimonluh Seidou, à la tête de la chefferie de Bangangté

La chefferie de Bana présente deux images de Daniel Lainé, l'une à la page 121, l'autre en couverture d'ouvrage (Figure 101). La photographie dans le corps du livre présente le roi debout[113] paré d'un costume typique de la région : toge en *ndop*, bracelets en ivoire, peau de panthère en dos et haute coiffe ornée de cauris. Il a pour fond une grande demeure coloniale. Il est entouré d'hommes et de femmes parés de tenues cérémonielles et couverts d'objets perlés tels que les chasse-mouches et les cagoules-éléphants. Cette photographie insiste sur le rôle de chef spirituel puisque les éléments perlés renvoient à des usages rituels.

[113] La dérogation à une posture assise s'explique aisément par la nécessité de tenir en équilibre avec cette coiffe encombrante.

La seconde photographie qui sert de couverture au livre de Daniel Lainé présente un portrait individuel de Hapi IV. Les *rosetta* de gros calibre sont figurées ainsi que le trône paré de cauris dont on voit les accotoirs. Hormis la présence du siège, la composition de cette image officielle rappelle celles de la Figure 97. Le fond est retouché pour que la peau de panthère se détache et paraisse tenir seule. Parmi ses bracelets, deux sont brodés de perles et ont des motifs en chevrons. Les couleurs sont celles du drapeau camerounais avec une adjonction de noir (symbole de l'Afrique), du blanc et du bleu, couleurs de la région. L'ensemble marque les couleurs de l'emblème du Cameroun. Si la panthère n'est pas obligatoirement un regalia puisqu'elle peut être portée par tout membre de la société secrète de la panthère, elle est néanmoins très souvent présente, probablement pour affirmer que le fon a les mêmes caractéristiques que ce noble félin, réputé intrépide et courageux. La présence d'éléments en ivoire comme les défenses et les bracelets renvoie à l'éléphant animal réputé pour sa force et sa majesté.

Dans ces deux images de Bana, l'importance de la coutume est mise en avant et les perles jouent un rôle essentiel dans la détermination du statut social du chef. Ceci constitue une différence majeure avec la photographie officielle du fon de Bafut qui choisit de ne pas exhiber de parure perlée ou d'objet perlé à ses côtés, tout en exhibant une image de gardien des traditions (Figure 102).



Figure 101: photographies de Hapi IV, chef du Bana par Daniel Lainé



Figure 102 : photographie officielle d'Aboumbi II, à la tête de la chefferie de Bafut

L'image officielle de la chefferie de Bafut reprend le fond du *bung dié*, et la posture assise sur un siège. En revanche, elle accorde une place d'honneur aux hommes debout parés de perles au détriment des objets d'apparat. Comme l'indique la notice en référence à cette image (p.126) le fon a tenu à montrer que le pouvoir était partagé avec les notables membres des sociétés coutumières. A travers cette photographie, nous remarquons que les perles ne sont pas nécessairement des attributs royaux, mais des éléments indiquant un haut rang social.

❖ Attributs des autres notables

Les autres notables du Grassland sont la famille du fon et les membres importants des sociétés coutumières. Ils ont aussi des objets perlés spécifiques à leur rang.

Les épouses du chef ont le droit de dormir sur un lit en bois entièrement perlé. Les mères des fon ont le privilège de s'assoir sur un fauteuil perlé. Les membres de la famille royale, notamment les frères, possèdent des chasse-mouches perlés avec des crins de couleur blanche, ce qui s'oppose aux autres notables ayant des crins foncés.

Les membres des sociétés coutumières ont des parures typiques de leur fonction. Les sociétés élitistes ont des objets perlés comme attributs, ce qui n'est généralement pas le cas pour les sociétés communes, accessibles à tous. Ainsi, à titre d'exemple, les serviteurs de la Figure 99 sont aisément reconnaissables dans leur fonction notamment grâce à leur coiffe marron brodée de cauris. Il s'agit de la société *Mèkesèsueh* servant de garde rapprochée du chef. Les particularités de chaque société seront développées plus loin, dans la section consacrée à l'appartenance aux corporations et sociétés d'initiation.

Pour résumer, les Bamiléké utilisent les perles comme marqueurs de notabilité, certains objets perlés étant réservés à une classe particulière. Il en va de même pour les Bamoum.

❖ Portraits des rois Bamoum

Le royaume Bamoum présente de nombreuses similitudes avec les chefferies Bamiléké. La société est très hiérarchisée avec un monarque exerçant des prérogatives politique, sociale, judiciaire et religieuse. Grâce au roi Njoya ayant vécu au début de l'ère coloniale, les coutumes culturelles des Bamoum sont relativement bien connues. En effet, ce chef a ordonné le recensement écrit dans une nouvelle calligraphie des éléments historiques et rituels de son peuple, illustrés de dessins en couleurs. L'ensemble était supervisé directement par le sultan. Les images fournissent des informations quant à la relation entre les perles et la notabilité. Comme chez les Bamiléké, l'étude des dessins montre que les perles sont un des éléments utilisé de manière récurrente pour identifier les nobles et les rois.

- Les illustrations (début XXe siècle) réalisées par Ibrahim Njoya sous la direction du roi

Les dessins qui agrémentent les textes sont l'œuvre d'Ibrahim Njoya, le calligraphe inventeur de l'alphabet bamoum, un cousin du roi. Les images bamoun sont conservées dans divers lieux : une partie est restée au Grassland, tandis que l'autre est disséminée en Europe. Le musée ethnographique de Genève en Suisse a obtenu ces dessins grâce au don de Jean Rusillon, missionnaire protestant et pasteur en exercice durant le règne de Njoya puis à sa déchéance. La collection musée du quai Branly à Paris est issue de dessins exposés au pavillon du Cameroun lors de l'exposition internationale de 1937. L'ensemble des dessins réalisés par Ibrahim Njoya a été réuni lors d'une exposition à Marseille entre octobre 1997 et janvier 1998.

Un catalogue intitulé *Dessins Bamum* fut publié deux mois après sa clôture. L'ensemble des études a été réalisée sur cette réunion d'illustrations. Dans la partie consacrée à l'histoire du royaume, des portraits des souverains successifs ont été réalisés. Tous montrent des perles utilisées en parure avec une forte récurrence de *rosetta* à dominante bleue de très gros calibre. Les images présentant le cortège du roi ont également des parures perlées, signe que les perles chez les Bamoun ne sont pas uniquement l'apanage du roi. En revanche, les dessins illustrant les activités communes du peuple[114] et les contes ne mettant pas en scène de personnage royal, présentent des individus sans ornement perlé. Ces caractéristiques montrent donc un schéma de relation entre les perles et la haute société très semblable aux Bamiléké.

La Figure 103 est une de ces images montrant les souverains Bamoum. Elle est actuellement conservée au musée ethnographique de Genève et a été exposée temporairement à Marseille. Elle a été publiée à maintes reprises et commentée par Claude Savary et Claude Tardits dans le *Bulletin annuel du musée ethnographique de Genève* en 1978 et dans *Histoire singulière de l'art bamoun* en 2004. La planche est divisée en de multiples rectangles de différentes dimensions. Dans chacun de ces quadrilatères, un sultan de Bamoun est représenté. Le plus grand rectangle est au centre de la composition et présente le roi Njoya, le plus récent des rois figurés. Le plus ancien, Nchare se situe à l'angle inférieur gauche et ne bénéficie que d'un rectangle standard. Dans l'angle supérieur droit, Mbombuo, le roi de Foumban ayant accédé au pouvoir en 1825, a le droit à un grand portrait. Ceci fait écho à sa particularité physique à savoir sa taille très grande, mais également à son rôle important pour le développement du royaume. C'est en effet durant son règne que les frontières ont été délimitées et que la monarchie a remporté de grands succès militaires. On pourrait s'étonner de la présence d'une femme sous celui-ci et au dessus du portrait de Nsangou. Or, Claude Tardits (2004, p.18) confirme la possibilité pour une femme d'accéder au trône à condition qu'il n'y ait pas d'héritier mâle direct et que le feu roi l'ait désignée de son vivant comme successeur. Par ailleurs, les femmes peuvent assurer la régence du royaume, comme ce fut le cas durant l'enfance du roi Njoya. En effet, un roi ne peut exercer ses pouvoirs qu'à sa maturité sexuelle. Elle porte des *rosetta* dans un collier à deux rangs, des bracelets de bras en petites

[114] Exception faite de la planche des artisans dont certains ont des colliers de perles. Mais comme l'indique la planche commentée des objets, certains objets sont réalisés par des rois. En effet, certaines activités artisanales sont réalisées par des dignitaires, notamment la broderie perlée.

perles bleues, et une coiffe perlée semblable à celle exposée au musée de Berlin (n°IIIC23744). Outre les parures corporelles perlées, les souverains sont parfois représentés avec des objets perlés tels des sièges, une double-cloche ou des armes blanches dans leur fourreau emperlé. L'image centrale reprend de nombreux éléments perlés des autres souverains, signe visuel d'un héritage assumé.

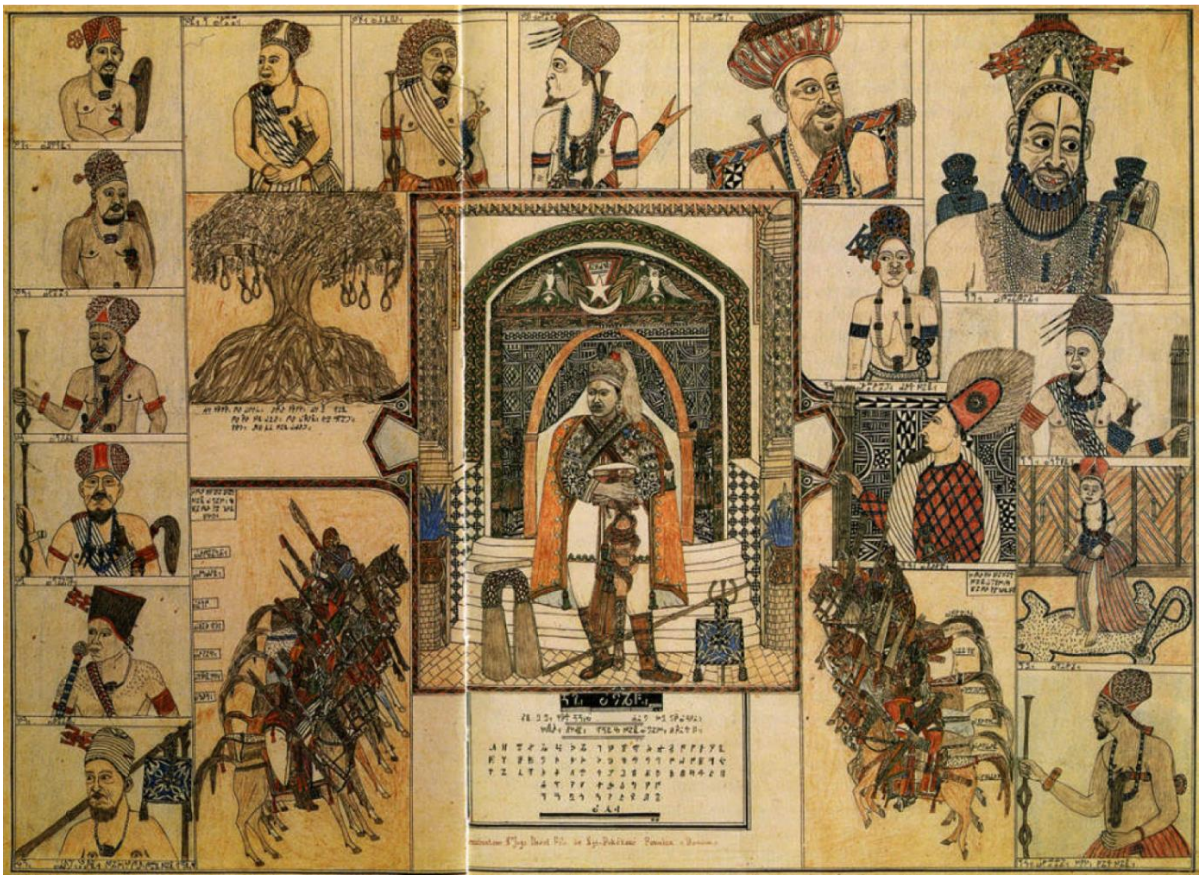


Figure 103 : images de la généalogie des premiers rois Bamum depuis Nchare

- Les photographies durant les périodes coloniale et postcoloniale

Les photographies font aussi écho aux conventions de figuration de l'autorité chez les Bamiléké. La Figure 104 présente deux photographies officielles des rois de Foumban : à gauche le sultan Njoya, ayant vécu à l'époque coloniale et à droite El Hadj Seidou Njimoluh Njoya, son fils. Les photographies ont été prises à près quatre-vingt ans d'écart : la première en 1912, la seconde en 1991. Bien que les contextes politiques aient fortement changé entre ces deux époques, les rois posent de la même façon, assis sur le même trône entièrement perlé qui évoque leur rang social. Les perles sont donc systématiquement liées au prestige que

ce soit à l'époque du Kamerun ou celle de l'indépendance du Cameroun, sur les dessins d'Ibrahim Njoya comme sur les photographies prises par les Européens.



Figure 104 : deux photographies de rois Bamoum Njoya

Actuellement, seuls les dirigeants de la partie occidentale du Cameroun utilisent les perles comme symbole de leur rang. En effet, les chefs de lamidats comme le royaume de Rey-Bouba, tous deux localisés dans le Nord Cameroun, ont été photographiés par Daniel Lainé et ne possèdent pas ces conventions officielles. Le seul objet perlé pouvant être photographiés dans ces portraits d'apparat sont le chapelet musulman qui ne donne pas d'information sur le rang social mais sur la piété religieuse du sujet. Si de nos jours, l'utilisation des perles comme marqueur de notabilité au Cameroun est circonscrite au Grassland, il est néanmoins nécessaire de s'interroger sur les causes de cet emploi et l'ancienneté de cette convention sociale.

❖ Causes de la relation entre notabilité et perles au Grassland

Les perles ont servi de monnaie dans l'ensemble du Cameroun, comme il a été démontré dans le chapitre précédent. La relation entre la richesse et les perles est donc forte mais insuffisante pour expliquer pourquoi seul le Grassland utilise actuellement les perles comme marqueur d'un statut social élevé.

De même, l'organisation sociale très hiérarchisée n'explique pas entièrement cet usage puisque les lamidats et le royaume de Bouba Abdoulaye ont cette même structure sociale pyramidale et ne font pas usage des perles pour évoquer la noblesse.

Pour comprendre, il faut se tourner vers l'histoire de la région. Le Grassland, selon les anciennes cartes établies par les Européens, se situait à la frontière entre le royaume du Bénin et le Biafara. Le royaume de Bénin a eu des frontières fluctuantes, Les côtes de Biafara sont méprisées par les Européens au XVIe siècle car elles ne rapportaient pas autant que les côtes d'ivoire, d'or et des esclaves situées plus à l'ouest dans le golfe de Guinée. Le royaume du Congo était aussi considéré comme plus attractif que les côtes du Cameroun, de Guinée équatoriale et du Gabon. Le littoral sud du Cameroun n'était donc pas en contact direct avec les Européens. En revanche, le royaume du Bénin était un haut lieu de commerce entre Européens et Africains. Les côtes septentrionales du Cameroun étaient très marécageuses, d'où un commerce centré sur la capitale, Bénin. A la fin du XVIIe siècle, le commerce des esclaves est très important dans ce royaume d'après le journal de Jean Grazilhier en 1699[115]. Néanmoins, au XVIIIe siècle, dans l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert, au passage consacré sur le Bénin, il est écrit : "Ils se sont faits une loi particulière de ne point vendre d'homme : ils ont moins de scrupule pour les femmes (...)". Ce choix politique a de grandes conséquences économiques pour la capitale ainsi que pour les territoires voisins. Le XVIIIe siècle marque le déclin du faste de la ville et l'essor du commerce en esclaves des ports voisins, à savoir le royaume d'Abomey à l'ouest et le Calabar à l'est malgré la mangrove. Benjamin Sigismond Frossard, docteur en droit plaidant contre l'esclavage, explique dans *La cause des esclaves nègres et des habitants de Guinée* (1789, p.180) :

> "Le vieux & le nouveau Kalabar ou Calbari sont aussi très fréquentés par les Anglais. On n'y trouve que de l'eau corrompue. Les naufrages sont fréquents & des équipages entiers sont quelques fois la victime des intempéries du climat. Tant de calamités n'ont pu écarter de ces parages dangereux les avides marchands d'esclaves. Les Français commencent à s'y porter & à y trouver la mort."

[115] Repris dans Barbot (1732) et dans *Histoire générale des voyages* (1747) de J. Green, A. Deleyre et A. F. Prévost, vol.6, p. 43-48.

La demande en esclaves masculins étant importante, la population locale peu nombreuse ne peut faire face aux demandes. Le Grassland se spécialise alors dans les razzias de populations sans pouvoir central à l'intérieur des terres et vend les prisonniers aux esclavagistes européens sur les côtes. En échange, Bamiléké, Tikar et Bamoun acquièrent une grande quantité de perles de verre d'origine européenne. Les chefferies prennent progressivement de l'ampleur avec l'accroissement de leurs richesses. Les perles sont associées à la puissance et à l'évocation des humains. Les chefs se mettent alors à développer l'art perlé comme moyen de thésauriser les richesses de leur territoire. Ils se parent d'un grand nombre de perles pour exhiber la puissance de leur territoire. De ce fait, les perles deviennent un élément de reconnaissance de la noblesse au Grassland.

❖ La notabilité avant le XVIIIe siècle

Néanmoins, perles et notabilité sont probablement associées bien avant le XVIIIe siècle, puisque ce schéma de pensée pouvait se développer dans des dates plus anciennes. En effet, nous avons démontré que ce qui a conduit les populations du Grassland à considérer les perles comme des marqueurs de haut rang social se résume à plusieurs conditions cumulatives. Les perles doivent servir de monnaie d'échange, le commerce doit être important en termes de quantités échangées avec des contrées lointaines (pour éviter que les perles soient considérées comme communes) et le marché doit être régulé par un pouvoir concentrant les richesses. Or, ces caractéristiques ont pu être réunies avant le XVIIIe siècle dans diverses régions. L'utilisation des perles comme monnaie est antérieure à l'arrivée des Européens et de celle d'Al Bakri et répandue dans toute l'Afrique subsaharienne. Le port d'Edo, capitale du royaume du Bénin a depuis le XVIe siècle beaucoup échangé avec les marchands européens, comme de nombreux ports de la côte du golfe de Guinée. Le royaume de Bénin possède un Oba qui est le représentant de son peuple et qui a le droit d'édicter de nouvelles règles commerciales et de taxer ses sujets. Par conséquent, le royaume du Bénin a connu les mêmes circonstances que le Grassland au XVIIIe siècle, mais dès la fin du XVe siècle. Or, si l'on examine les arts du royaume du Bénin, on s'aperçoit que les objets de parure relatifs au souverain sont des montages de perles en corail de Méditerranée. Couronne, fourreau d'épée, chasse-mouche, vêtement en résille, sont entièrement perlés et constituent le costume d'apparat du souverain. Les plaques de laiton représentant la vie de cour illustrent toujours le chef couvert de perles tubulaires. Les notables, grands guerriers, responsables de régions ou

prêtres, ont des colliers de perles de forme spécifique permettant ainsi d'aisément les reconnaître. En revanche, la classe basse de la société ainsi que les Portugais ne sont pas représentés parés de perles. Par ailleurs, deux anecdotes écrites vont dans le sens d'une utilisation des perles de corail comme signe de notabilité :

> " (...) c'est à la recommandation de ces trois seigneurs que le roi [de Bénin] les honore de ces charges & pour marque de leur dignité il leur fait donner un cordon de corail qui est comme un ordre de chevalerie. Ils sont obligés de le porter toujours au col, sans oser jamais le quitter. S'ils ont le malheur de le perdre ou de se le laisser dérober, ils sont condamnés à mourir, & il n'y a point de grâce à attendre pour eux. Nyendaal en cite deux exemples. Dans le temps qu'il était à Bénin, un Aré du roë eut le malheur que son collier lui fut dérobé et on le fit mourir aussitôt. Celui qui l'avait pris connut le même sort dès qu'on l'eut découvert, & trois autres personnes qui le savaient & qui ne l'avaient pas révélé aussitôt ; de sorte qu'on fit mourir cinq personnes pour une chaîne de corail qui ne valait pas deux sols. Il arriva quelque chose de plus singulier encore en 1700. Un vaisseau portugais étant resté après le départ des autres pour se faire payer ce qui lui était dû, le capitaine ennuyé d'un trop long délai résolut de faire arrêter un Fiador, qui était son principal débiteur. Le Fiador fit de la résistance, espérant pouvoir s'échapper, de sorte que lui et les Portugais en vinrent aux mains. Le Pilote le prit par son collier de corail, qui se rompit et tomba dans l'eau : le Fiador perdit courage à cette vue, & se rendit prisonnier. Quelque temps après il trouva le Pilote endormi, & ayant pris une arquebuse, il lui tira un coup sur la tête & le tua, & ne se bornant point à cette vengeance, il perça le cadavre à coups de couteau; ensuite jetant le couteau il dit, *me voilà vengé comme je le souhaitais; je ne me soucie pas présentement de quelle manière on me traite; car aussitôt que j'ai perdu mon corail je méritais déjà la mort, il n'en sera ni plus ni moins à cette heure*." (Anonyme, 1765, p. 319)

Ces deux anecdotes montrent que les colliers en perles de corail sont considérés non seulement comme une marque d'honneur, mais également comme la représentation d'un statut social élevé. Le fait de le perdre, de le détruire ou de se le faire voler constitue un dérangement de l'ordre hiérarchique établi, et par conséquent un danger pour la stabilité du

royaume, puni par la mort de ceux qui ont permis cet outrage. Dans ce même texte, l'auteur explique les différents rangs nobiliaires et leur responsabilité. Les ordres supérieurs ont des colliers de couleur rouge avec "quelques marques de distinction" qu'il est interdit sous peine de mort de contrefaire et qui ne sont accordés que par le souverain.

Plus à l'ouest, le royaume Ashanti obéit également à ce schéma en cumulant les pierres d'aigris. Le roi exhibait ces perles provenant de l'orient du golfe de Guinée dans ses tresses de barbe. L'usage des précieux akoris en tant que signe de pouvoir remonte au-delà du XVe siècle, sans que l'on puisse toutefois dater précisément leur origine.

Les données archéologiques couplées aux rares informations textuelles concordent à supposer que les perles en cornaline avaient ce même usage. En effet, la nécropole de Houlouf (Nord Cameroun) étudiée par Augustin Holl montre que l'urbanisme est pensé en divers quartiers, dont celui du Sud-Est qui est le plus riche en matériel funéraire. La concentration de perles en cornaline est l'élément le plus évocateur de la disparité des quartiers puisque la majorité des perles (67%) est regroupée au Sud-Est et décline au fur et à mesure que l'on s'écarte de la tombe n°13, la plus ornée. D'autres lieux de sépultures anciens de la partie septentrionale du pays ont été fouillés et montrent aussi une concentration des perles de cornaline sur quelques individus seulement. Cette fascination pour les perles en cornaline n'est pas réservée aux sites Sao : divers sites archéologiques de l'Afrique de l'Ouest dont Igbo Ukwu, situé au Nigéria à proximité de la frontière avec le Cameroun, présentent une quantité surprenante de perles de cornaline. Par ailleurs, dans les témoignages écrits, il est indiqué que les perles en pierre rouge sont achetées au royaume de Ghana pour ce qu'il y a de plus cher. Si l'on résume donc, les perles de cornaline sont rares et précieuses. Elles font l'objet d'un vaste commerce qui peut être contrôlé par une élite qui s'enterre avec ces biens. Puisque certaines perles comportent des traces d'usure visibles à l'œil nu, il n'est pas improbable qu'elles aient été aussi portées de leur vivant comme signe de leur appartenance à l'élite sociale.

Outre le gage de notabilité au Grassland et dans quelques anciens royaumes africains, les perles peuvent indiquer une appartenance culturelle.

DES MARQUEURS CULTURELS

Les perles sont utilisées comme marqueurs culturels dans de nombreuses sociétés du Cameroun. Les objets perlés indiquent le groupe culturel de ceux qui les arborent, mais également au sein de ce groupe, l'appartenance à une culture précise.

❖ Des ensembles culturels distincts

Le plateau sud camerounais, l'Ouest et le Nord se distinguent entre eux par la nature des objets perlés. En effet, dans certains cas, les objets mêmes muets[116] sont facilement attribuables à un groupe culturel du Cameroun.

- Les objets marqueurs de l'identité culturelle du Grassland

Le Grassland est célèbre pour ses broderies et notamment son mobilier perlé, qui ne se trouve que dans cette région du pays. Les cagoules perlées en forme de tête d'éléphant stylisée sont également typiques de cette aire culturelle comprenant les Bamiléké et les Bamoun. Les masques en bois représentant des têtes d'animaux à cornes ainsi que ceux anthropomorphes partiellement perlés et couverts de feuilles de cuivre sont aussi spécifiques au Grassland. La Figure 105 illustre ces quelques objets typiques du Grassland. Le Nord, l'Est ou le Sud du Cameroun ne présente pas ce type d'artéfacts. De même, les autres pays d'Afrique n'ont pas cet artisanat de cagoules perlées en forme de tête d'éléphant, de siège entièrement brodé de perles ou de masque en bois recouvert de feuilles d'alliage cuivreux et de broderies perlées. Ces objets sont donc typiques des cultures du Grassland. Les calebasses perlées sont présentes à l'ouest du pays et inconnues dans le reste du Cameroun, mais elles ont une spécificité relative. En effet, il en existe aussi chez les voisins Ibibio présents au sud-est du Nigéria. Les fouets de danse en crins de cheval au manche perlé sont aussi fabriqués et utilisés chez ce peuple, mais ils diffèrent de ceux du Grassland par la taille. En effet, les chasse-mouches perlés sont imposants au Cameroun alors qu'ils sont de petite taille chez les Ibibio. D'autres fouets perlés sont fabriqués dans les côtes du golfe de Guinée, chacun ayant son propre style, variant dans la taille, les matériaux des perles, et leur iconographie. Les fouets de danse du Grassland se caractérisent par un grand gabarit, un manche entièrement brodé de perles de rocaille (petites perles de verre standard de diamètre réduit avec perforation

[116] On qualifie de muet un objet dont on n'a aucune information sur son origine, son contexte de création ou d'utilisation.

unique centrale tubulaire au décor de couleur unie). Le reste du fouet n'est pas perlé et est composé de crins de cheval. L'iconographie du manche est libre, allant de simples motifs géométriques traditionnels à des représentations figurées en ronde-bosse à la scénographie variée.



Figure 105 : quelques objets typiques du Grassland

L'ouest du Cameroun possède donc un art perlé très spécifique, mais le Nord a également une identité artistique très marquée.

- Les objets marqueurs de l'identité culturelle du Nord

Le Nord réalise des poupées perlées non brodées qui sont appréciées dans le marché international de l'art. Les poupées de fertilité ont une visibilité non seulement grâce aux musées et aux collectionneurs étrangers, mais également grâce aux études en sciences humaines réalisées sur ces populations et ces objets. Les ouvrages scientifiques se sont intéressés à ces objets en tant que support matériel d'un système de pensée marginalisé par la mondialisation.

Les cache-sexe perlés étaient portés par les populations non islamisées vivant dans les montagnes de la partie septentrionale du pays. Ces ornements corporels étaient des signes ostentatoires d'une appartenance à une religion et à un mode de vie se distinguant clairement des populations environnantes islamisées ou pratiquant un syncrétisme religieux.

Les poupées de fertilité et les cache-sexe sont donc deux types d'artefacts perlés emblématiques de l'art perlé du Nord du Cameroun. Ils sont aussi révélateurs d'un système de pensée et d'un mode de vie qui diffèrent de leurs voisins. C'est pour cela que ces objets sont utilisés comme marqueurs d'une identité culturelle.

- Entité culturelle sud camerounaise, nationale et internationale

Le sud a une identité moins marquée dans les perlages, malgré la présence de nombreux objets de parure corporelle. Les Fang réalisent notamment des coiffes de danse avec des cauris et des boutons fixés aux tresses par combinaison de tissage et de broderie qui sont exposées dans les musées du monde. Cependant elle n'est pas emblématique de la région car les populations pygmée et les autres peuples bantous ne développent pas cet art. Par ailleurs, les Fang sont très présents dans des pays limitrophes du Cameroun, en particulier au Gabon. Il en va de même pour les groupes pygmées qui sont aussi présents notamment en Centrafrique et au Congo. L'Etat camerounais ne met pas en avant la production artistique de ces populations, contrairement aux sociétés du Grassland, qui sont endémiques du Cameroun.

La notion d'art perlé camerounais est parfois visible dans le choix des couleurs des objets perlés destinés à représenter l'Etat à l'étranger. Dans ce cas, l'association du rouge, du jaune et du vert est très fréquente, parfois avec l'adjonction de la couleur noire pour mettre en valeur l'unité africaine, puisque ces quatre couleurs sont celles du drapeau panafricain.

Si les objets perlés reflètent l'identité continentale, nationale et parfois régionale, au sein d'un même groupe culturel des divergences peuvent être visibles.

❖ Des divergences selon les cultures au sein d'une même région

- Au Nord

Les styles des poupées de fertilité diffèrent selon les cultures. Chez les Guiziga du Nord Cameroun, la statuette en bois est recouverte de cuir et présente des traces de chéloïdes (scarifications en relief) au niveau du buste. Les bras sont représentés par des lanières de cuir terminées par des cauris et les jambes sont absentes ou taillées de manière stylisée. Les perles ne sont présentes que sur certains locus comme les bras, les oreilles, la coiffe et le cou. Chez

les Dowayo, les poupées ont des corps en H, les jambes et les bras étant sculptés pliés. Le tronc de la poupée est généralement entièrement recouvert des perles qui se superposent. Enfin chez les Fali, la poupée présente une forme phallique avec une schématisation extrême, le visage étant souvent omis, les bras, les jambes, les mains et les pieds étant représentés par un assortiment de perles de large diamètre regroupées entre-elles. La coiffure est en revanche traitée, et le corps de l'objet est recouvert de petites perles de rocaille. Trois exemples de poupées de fertilité de ces cultures différentes du Nord Cameroun sont placées côte-à-côte dans la Figure 106. Bien que ces populations soient voisines, leur style est très différent et reconnaissable de loin, sans difficulté. Chaque culture a développé son propre modèle bien distinct des autres populations, afin qu'on ne puisse pas confondre. Elles sont donc un étendard d'une appartenance culturelle.



Figure 106 : Trois poupées du Nord Cameroun de styles différents

Si les populations Kirdi avaient l'habitude de s'habiller d'un "cache-sexe" et de bijoux, entrant en contradiction avec les traditions des populations islamisées se vêtant d'une tenue en tissu, de grandes différences sont visibles à l'intérieur de ce costume.

Ainsi, les Fali portaient des tenues en perles de verre tricolores rouge, jaune et bleu foncé, avec des proportions différentes, le rouge et jaune étant nettement majoritaires par rapport au bleu foncé. Les perles blanches d'origine naturelle ou synthétique ainsi que les perles métalliques peuvent aussi être employées en complément mais n'ont pas de valeur de marqueur culturel de la société Fali.

Dans la Figure 107, deux photographies illustrent l'importance des perles colorées dans les vêtements quotidiens des Fali quel que soit l'âge et le sexe. Elles ont été prises dans les années 1960 par l'archéologue et ethnologue Jean Gabriel Gauthier. Selon les auteurs, les cache-sexe ont persisté jusque dans les années 1980 malgré leur interdiction légale dès l'Indépendance. L'homme sur la photographie de droite est le chef de Ngoutchoumi. Contrairement à ce qui a été vu dans le Grassland, les perles n'indiquent pas son statut ; ce sont la peau de serval et la couronne qui donnent des indices sur son rang. A gauche, une femme mariée et son enfant portent aussi des colliers de couleurs rouge-jaune et bleu. Une distinction entre les genres est visible au niveau des pagnes : les femmes ont des jupes dans lesquelles des perles sont intégrées, alors que les hommes portent des perles en colliers autour du cou et de la taille.



Figure 107: photographies de Fali circa 1960 par Jean-Gabriel Gauthier

En revanche, les autres populations des monts Mandara ne portent pas cette association de couleurs. La combinaison de rouge, jaune et blanc est typique des Podoko. Il s'agit du jeu de couleur le plus proche des Fali, à cause de la présence de deux des trois

couleurs Fali. Mais chez les Podoko, les couleurs sont réparties à l'identique, contrairement aux Fali qui avaient une dominante rouge et une mineure bleue. Alors que les Fali utilisent un nombre limité de modèles de verroterie, les Dowayo ont davantage de types de perles avec des calibres plus importants. Les Kapsiki aiment porter du cuir en association avec des perles de couleurs claires, blanc ou turquoise le plus souvent.

Certaines tenues sont portées à des occasions spécifiques comme au cours d'une célébration ou lors d'une initiation. Celles-ci obéissent également à un code rendant de manière ostentatoire son identité. Ainsi, les jeunes femmes Fali de Guidar arborent des cache-sexe en résille de perles comprenant des motifs claniques jouant le même rôle que les armoiries en Europe. Dans ce cas, ce n'est plus l'identité culturelle qui est mise en valeur, mais celle des familles.

- A l'ouest

A l'ouest, les styles culturels intra-régionaux sont également visibles même si les échanges d'artistes et d'œuvres d'art pour célébrer des alliances ont gommé certaines particularités culturelles. Il existe quelques objets typiques d'une chefferie ou d'un royaume. Les trônes perlés de Foumban diffèrent de ceux de Bandjoun et des autres chefferies du Grassland. En effet, bien qu'ils soient tous réalisés avec la même technique de broderie, leur forme est différente. Les sièges royaux bamoun sont en deux parties comprenant la chaise et l'estrade. L'assise est plus haute que dans les trônes Bamiléké monoxyles du fait de la présence de ce repose-pied qui sert aussi de marchepied lorsque le monarque désire s'assoir sur son trône. Concernant les arts bamiléké, Louis Perrois et Jean-Paul Notué se sont évertués à caractériser les styles des chefferies dans leur ouvrage *les rois sculpteurs : la panthère et la mygale*. Ces auteurs ont mis en exergue lorsque cela était possible l'origine topologique des styles. Ainsi, les masques Batcham en bois proviennent de la chefferie éponyme. Néanmoins, les objets perlés se prêtent mal à une attribution locale, constat aussi effectué par Tamara Northern en 1973[117].

[117] Nous expliquerons la raison principale de cette grande difficulté à attribuer un style à une chefferie pour les arts perlés ultérieurement dans ce chapitre, dans la section consacrée aux alliances.

L'APPARTENANCE A DES CORPORATIONS, L'ILLUSTRATION D'UN SAVOIR

Les corporations de métiers ou les sociétés secrètes utilisent souvent les perles comme éléments de reconnaissance. En effet, les objets perlés présentent l'avantage d'être facilement visibles pour les initiés et suffisamment subtils pour ne pas interpeler les étrangers.

❖ Corporations de métiers

Certains métiers au Cameroun sont indissociables d'objets perlés. Il en va ainsi des danseurs, des guérisseurs, des chefs spirituels et des membres de la justice.

- Les danseurs

La danse est au Cameroun un métier et non une distraction, car chaque prestation est rémunérée. Elle est aussi contrôlée : l'initiation et la licence de danser sont régulées par des sociétés d'initiation ou des associations de danse folkloriques. Les danseurs sont les seuls à porter des jambières recouvertes de perles en coques de fruits ou en métal cuivreux. Ces objets sont appelés "sonnailles". Elles font partie de leur costume traditionnel et se retrouvent dans de nombreuses danses du pays, au nord comme sur le plateau sud camerounais. La Figure 108 montre un danseur exécutant l'adouyaye, une danse typique de l'est du pays.

Ces sonnailles se retrouvent également chez les danseurs du Grassland, à l'ouest pour de nombreuses danses, notamment le tsɔ et le nguon (Figure 110). Le Nord possède également ce type d'objet, comme l'a figuré Nathalie Fernando[118] dans l'article "De la Centrafrique au Cameroun : un itinéraire rythmique" (Figure 109). Cette photographie a été prise dans les monts Mandara et détaille les jambes d'un danseur appartenant à la culture Ouldémé. Puisque les sonnailles sont spécifiques aux danseurs quelque soit leur région, cette catégorie d'objet portée au dessus des chevilles, indique le métier de son porteur.

[118] V. Dehoux, N. Fernando, S. Le Bomin et F. Marandola, 1997, fig. 3.



Figure 108: sonnailles aux pieds d'un danseur de l'est du Cameroun (danse adouyaye) issu du film de Christian Gobé et investiraucameroun.com



Figure 109 : détail d'un danseur Ouldémé (Monts Mandara, Nord Cameroun)

Le complément de costume est défini par la société en charge d'initier les danseurs, ce qui permet de savoir en un regard auprès de quelle société le danseur a été initié et à qui il appartient. Or, chaque société de danse a son fonctionnement particulier, avec ses droits et ses interdits. L'ostentation par le costume de l'identité du danseur a donc une utilité publique.

Les paragraphes suivants illustrent par quelques exemples les costumes de danses typiques des sociétés de danse.

Les danses du *tsɔ* et du *nzen* chez les Bamiléké, ainsi que celle du *nja* chez les Bamoun utilisent la même tenue de danseur. Celle-ci est caractérisée par un masque cagoule-éléphant entièrement perlé. Ce vêtement, complété d'une étoffe de ndop de plusieurs mètres de long enroulé à la taille et un gilet perlé en haut aux mêmes motifs que la cagoule, est porté par plusieurs sociétés du sanctuaire royal, *fam*. La société du *Kemjyeh* utilise ce vêtement dans une fête ayant lieu tous les dix à quinze ans (Perrois & Notué, 1997, p.84). Les pas associés à cette danse sont lents et solennels. Le masque-cagoule est aussi porté par les sociétés constituées uniquement de princes et descendants du fo, à savoir le *mekem* (id., ibid. p.67), le *mwela'* (id., ibid. p.65) et le *nyeleng* (id., ibid. p.68-69). Le *mekem* est le premier grade des sociétés princières, le *mwela'* est intermédiaire et sert à la régulation des pluies, tandis que celle du *nyeleng* est gardienne des instruments sacrés liés au *kè*, en relation avec la fertilité et l'abondance. Tous trois dansent le *tsɔ* en de multiples occasions.

La société *Kwo'si*, anciennement associée au métier de guerrier, possède comme vêtement de danse spécifique une peau de panthère emperlée. Homme comme femme peuvent être initiés au *kwo'si* mais elle est réservée aux notables et à la famille royale. La peau de félin est associée à une ceinture et à une veste sans manche dont les motifs perlés sont assortis à ceux de la peau. Durant la danse, les membres de cette société tirent des coups de feu, lancent des cris et exécutent des pas rapides et amples.

Les danseurs ne sont pas les seuls à arborer fréquemment des objets perlés. Traditionnellement, les guérisseurs sont aussi parés de nombreuses perles.

- Les guérisseurs

Les guérisseurs possèdent de nombreux objets perlés spécifiques. La Figure 110 montre les masques de la société *ku'ngang* en charge de faire des danses de guérison dans le plateau bamiléké. Les cauris sont noués aux tresses, brodés aux cagoules et aux cornes. Une variante de masque en bois existe et de la même manière, de long cheveux encadrent la face en bois et sont sertis de cauris. Lors de la danse *ku*, cette confrérie peut porter aussi des masques *bukwop* à traits simiesques. Les guérisseurs actuels possèdent en outre des amulettes en perles qu'ils vendent à leurs clients pour les protéger de certaines menaces.

En archéologie, le site Sao de Mdaga a livré une sépulture de guérisseuse, identifiée comme telle grâce à la présence d'un tambour typique de son activité. Elle était enterrée avec un grand nombre de perles en cornaline, ce qui pourrait indiquer que la relation entre les perles et ce corps de métier est relativement ancienne.



Figure 110 : société de guérisseurs en costume de danse pour le nguon

- Les prêtres

Les prêtres[119] sont également très souvent entourés d'objets perlés. En archéologie, la tombe la plus célèbre de cette catégorie professionnelle est celle d'Igbo Ukwu où nombre de pendants et d'objets perlés accompagnaient le corps. Cette sépulture ainsi que le style des objets trouvés constituent un cas unique dans l'état actuel des découvertes archéologiques. Il est donc difficile de déterminer quels sont les objets typiques de ce métier parmi la grande quantité de matériel funéraire qui l'entourait.

Au Grassland actuel, la fonction de prêtre suprême est attribuée au fon qui a également d'autres prérogatives. Néanmoins, les objets perlés du fon font souvent référence

[119] Chefs religieux au sens large du terme.

par leur iconographie à la fonction de chef spirituel. De plus, la reine du Ndé (ouest Cameroun) fô Nab Ngo Ière Agnès Nana Sunjio déclare (2013, p.38) que les *nkam si* et *magne si*, prêtres et prêtresses responsables de l'exécution de tâches religieuses, ont comme spécificité de porter des colliers et bracelets composés de perles en pierre. Ces objets perlés sont des attributs de leur fonction. Par ailleurs, des costumes perlés sont nécessaires pour la pratique de nombreux cultes.

La même confusion entre pouvoir politique et religieux existe au Nord du Cameroun pour les lamido et le baba (roi de Rey-Bouba), où les deux sphères de pouvoir sont mêlées en un homme. Ces chefs ont l'habitude de s'afficher avec un chapelet coranique dans les mains, en signe de leur appartenance à l'Islam. Dans les religions africaines locales de la partie septentrionale du pays, la fonction de prêtre est souvent mêlée à celle du guérisseur ou celle de chef politique (J. Boutrais, p.214). Du fait de la superposition des rôles sur une même personne, il est difficile de déterminer des objets perlés spécifiques à la fonction de chef spirituel, mais ces individus sont accompagnés de nombreux objets perlés.

- Les métiers de la justice et de la guerre

D'un point de vue législatif, le droit camerounais est pluraliste, accordant une place au droit coutumier comme au droit écrit comme le rappelle la constitution de 1996 dans son article 1er : "La république du Cameroun (...) reconnaît et protège les valeurs traditionnelles conformes aux principes démocratiques, aux droits de l'homme et à la loi." Il en découle que des tribunaux traditionnels en charge de la coutume coexistent avec les juridictions de droit moderne. D'après la note de Nico Halle[120], avocat à la cour à Douala, le pouvoir judiciaire traditionnel est complexe et séparé en identités distinctes selon la langue (anglaise ou française) et la religion chez les tribunaux anglophones (islamique s'opposant aux non-islamiques). Le décret n°69-DF-544 du 19 décembre 1969 fixant l'organisation judiciaire et la procédure devant les juridictions traditionnelles du Cameroun oriental toujours en vigueur prévoit que le tribunal est constitué d'un président et de deux assesseurs qui sont des notables ayant une connaissance suffisante du droit coutumier (articles 8 et 10 du décret). Malgré ces

[120] http://www.hallelaw.com/Writeups/LE%20POUVOIR%20JUDICIAIRE%20AU%20CAMEROUN.pdf

textes, aucune information n'est disponible sur les costumes de ces membres de justice de droit coutumier, hormis au Grassland.

Dans les chefferies de l'ouest, l'exécution du droit coutumier est confiée à une société secrète : le *kwenteng,* qui possède des perles en coquilles d'escargot. Les membres de cette société sont des dignitaires : princes du fon ou notables sélectionnés dans la société *Mkamvu'u*. En temps de guerre, ils ont pour tâche de lever une armée. Les droits d'entrée au *kwenteng* sont particulièrement élevés du fait du prestige de la fonction : ils étaient estimés à plus d'un million de francs CFA en 1982. Le costume entier comporte notamment une cagoule en coquilles d'escargot qui masque l'identité du porteur. Il ne doit être porté que dans le cadre de l'exercice des leurs fonctions. Les villageois sont craintifs à la vision de ce costume, dont l'effet dramatique est amplifié par la présence de matraques, ainsi que d'une musique et d'une chorégraphie de procession lentes et pesantes.

Il est actuellement impossible de déterminer avec les connaissances fournies par l'archéologie et l'histoire, si les perles avaient un lien avec la sphère juridique dans le passé. En revanche, l'autre aspect du *kwenteng,* à savoir son rôle guerrier, est ancien puisque la connexion entre statut de guerrier et collier de perles est faite dans les écrits européens. Il est par ailleurs renforcé par l'art béninois avec ces plaques présentant des guerriers en action, portant une parure en perles de type IV d'origine animale incurvées, comme le montre la figure 111.

Les parures anciennes des guerriers sont très proches de celles actuellement observées chez les chasseurs, en particulier en ce qui concerne le collier de crocs de félins. Mais le guerrier a le droit à une arme blanche avec un fourreau perlé tandis que le chasseur possède un petit sac perlé où il peut transporter ses cartouches et sa poudre à fusil.



Figure 111 : plaque du royaume du Bénin représentant des guerriers

❖ Sociétés secrètes d'initiation

Les perles ne témoignent pas seulement d'un savoir-faire reconnu par la société, mais aussi d'une connaissance approfondie du fonctionnement de sa culture et d'une appartenance à un groupe restreint que constituent les sociétés secrètes. Cette affirmation est vérifiable tant dans les régions de l'ouest que dans celles du Nord et du plateau sud.

- Nord

A la fin de l'initiation des jeunes hommes chez les Mofu du Mandara, une épreuve de vitesse est réalisée par les nouveaux initiés afin de déterminer qui sera le chef de ce groupe. Le plus rapide est le vainqueur ; il porte à l'issue de cette course des objets en perles qui affirment à la fois son initiation terminée et son rôle de responsable auprès de sa génération (F. Dumas-Champion, 1995b, p. 12).

- Ouest

Une vingtaine de sociétés secrètes sont présentes pour organiser chaque chefferie, dont une dizaine est commune à tous les *gung*. D'une manière générale, toutes les sociétés princières utilisent des objets perlés, mais d'autres sociétés regroupant des serviteurs du fo peuvent en avoir également.

- Plateau sud camerounais

Denise Paulme et Jacques Brosse signalent qu'à Bafia, une association profane de "ravisseurs de femmes" se pare d'un collier de dents d'hippopotame (D. Paulme, J. Brosse, 1956, p.26). D'après la photographie d'André Ménard administrateur colonial de Bafia de 1931 à 1936 reproduite à la Figure 112, ce collier est un peu plus complexe: il présente certes des dents d'hippopotame coupées en deux, mais aussi une griffe de félin utilisée en pendant et une boule de peau d'iguane entre. Cette parure de cou est portée dans le cadre de la danse de la roue, où la personne porte en outre une coiffe en plumes de touraco avec queue de porc-épic, un chasse-mouche non perlé dont le manche est en peau de panthère, des bracelets en ivoire et une roue avec cloche. Le musée du quai Branly possède plusieurs de ces colliers *kikogo* mais seul un est entier (n° d'inventaire : 71.1934.171.720).



Figure 112 : photographie de la danse de la roue 1935

L'AGE ET LA VIE CONJUGALE

En plus de l'appartenance à une culture, à une société, à une corporation ou pour le Grassland à un statut de dignitaire, les perles renseignent sur l'âge et la vie conjugale de la personne qui les porte.

❖ La petite enfance

Certains éléments de parure permettent de savoir l'âge approximatif de son porteur. Vers six mois, alors que sa dentition se développe, le nourrisson portera autour du cou un collier ras du cou en *Coix lacryma jobis*. Par ailleurs, il est très fréquent que les enfants en bas-âge aient des rangées de perles à la taille, servant de ceinture pour fixer les couches traditionnelles. Il arrive cependant que ces ornements au-dessus des hanches soient gardés bien après l'apprentissage de la propreté, car, en plus de leur esthétique, ils sont sensés aider à la croissance et au développement des parties génitales. Les cauris et les grelots sont introduits dans les parures enfantines au niveau des membres lorsque l'enfant s'est initié à la marche et que leur curiosité les pousse à explorer les environs. Ces perles qui émettent un son caractéristique permettent à la mère de savoir rapidement où l'enfant est. En dehors de ces parures très courantes pour le jeune enfant dans de nombreuses cultures du Cameroun, il existe des parures spécifiques.

Chez les Fali, de la naissance à l'âge de cinq ans, l'enfant porte le *ham neüno*, un collier fait de cuir et de perles de rocaille rouges et jaunes (Figure 107 à gauche). Chez les Fali également, le porte-bébé *raw ham* est généralement fortement perlé (Figure 113). Il est traditionnellement utilisé pour les enfants de moins de trois ans. Cette pratique est tombée en désuétude dès les années 1980. Le *raw ham* est constitué d'une peau de bête de petite taille, généralement de la chèvre, et de nombreuses perles. La peau est préparée par le père lors de la première grossesse de son épouse avec une chèvre issue de son troupeau, sacrifiée pour l'occasion. La peau, une fois tannée, est confiée à la mère qui doit se charger d'y placer les perles qui ont une fonction décorative et magique.



Figure 113 : *Raw*-ham utilisé par une mère et son enfant Fali

❖ L'enfance et l'adolescence

Le premier âge passé, l'enfant acquiert une autonomie vis-à-vis de sa mère et est élevé avec les autres enfants de la même classe d'âge. Ce changement important est marqué par l'octroi de nouvelles parures. C'est également à cet âge que les parures perlées se différencient en fonction du genre du porteur.

Chez les Fali, à la préadolescence et à l'adolescence, les colliers des garçons sont réalisés en crins de cheval et s'appellent *neüno dim.* Ils avaient aussi leur premier pagne, fait avec une peau de bête et tenu par une ceinture à plusieurs rangées de petites perles de rocaille. Les filles avaient également un pagne spécifique, le *tindenem*, fait en fibres de haricots et dont la bordure était brodée de perles en verroterie colorée. Ce pagne était aussi porté au quotidien à l'âge adulte. La Figure 114 résume ce dimorphisme de parure en fonction des genres.



Figure 114: à gauche : garçons Fali ; à droite : filles Fali

Le passage de cet état à l'âge adulte se fait généralement par une cérémonie d'initiation.

❖ L'âge adulte

Les adultes en âge de se reproduire sont ceux qui portent les parures perlées les plus complexes. Elles sont parfois liées à un savoir mais sont le plus souvent employées pour séduire l'autre genre.

Certains costumes perlés sont utilisés dans le cadre des danses de séduction, où la société dans ce cadre autorise et encourage la quête de partenaires. Les danses de séduction sont toujours réservées à un genre ; la configuration de danse de couple n'existe pas traditionnellement. Le *gerewol* des hommes foulbé et le *lam* des femmes de Garoua et de Guider sont des exemples de ces danses réservées aux jeunes adultes de la partie septentrionale du pays. Certaines danses prénuptiales sont communes à plusieurs Etats africains : ce sont les cas du *mapouka* et du *ndombolo* pratiquées au Cameroun et qui sont originaires respectivement de Côte d'Ivoire et de l'ex-Zaïre.

❖ Le statut marital

Célibataires, les jeunes femmes reçoivent souvent des parures de perles comme signe d'admiration par leurs soupirants. Celles-ci les arborent fièrement en tant que preuve de leur beauté. Chez les Fali, la relation devient sérieuse quand l'homme offre à son élue une poupée

perlée, signe de volonté de fonder une famille. Si celle-ci l'accepte et la porte, cela équivaut à des fiançailles. Il n'existe pas de cérémonie de mariage, celui-ci est entériné à la naissance du premier enfant du couple. Lors de la nuit de noces, si le fiancé en s'accouplant remarque la virginité de sa partenaire, il réalise une entaille dans le bas du cache-sexe cérémoniel tissé de perles.

Le jour de son mariage, la femme Bamiléké porte un collier de pierres précieuses *m'toktshe* qui est conservé par sa famille. Elle le garde durant toutes les festivités. Le port de ce collier est exclusif au statut de nouvelle mariée (Simo, 2004, p. 147 et 162). Les femmes mariées ou fiancées des monts Mandara et Atlantika sont les seules à pouvoir porter des cache-sexes en résilles de perles. Ces tenues traditionnelles étaient portées lors de grandes occasions telles que les naissances, les fêtes de fertilité et les funérailles.

Les veuves, dans un premier temps, ne portent pas leur vêtement et leur parure habituels. Souvent les parures sont en matériaux périssables et aux couleurs ternes. Parfois, elles arborent des colliers de perles de couleur spécifique : bleu nuit dans l'ouest, rouge ou blanc chez les Moundang. Ce statut se termine à la fête de sortie du veuvage, dont la date varie selon les cultures. Elle permet aux femmes de revêtir à nouveau leurs objets, mis de côté durant la période de deuil. Ce changement de parure témoigne de la possibilité de se marier à nouveau. Les parures de deuil sont en général brûlées durant la cérémonie.

TEMOIGNAGE DE RELATIONS PROFONDES ET PROSPERES

Outre les renseignements sur l'identité d'une personne, les objets perlés peuvent être le témoignage de relations diplomatiques profondes et prospères. C'est particulièrement le cas au Grassland où les alliances politiques et commerciales étaient scellées avec l'échange de présents perlés, voire dans les temps précoloniaux, de don d'artiste perlier. Cette manifestation peut se faire à une échelle locale ou internationale. Dans le plateau sud-camerounais, l'usage des perles est très marqué dans un rassemblement rituel soulignant la parenté des peuples du fleuve Wouri : le Ngondo.

❖ Cadeaux diplomatiques entre localités

La tradition d'offrir des objets perlés ou des artistes perliers à la chefferie alliée a entraîné deux principales conséquences. D'une part, cette pratique a contribué à la disparition des styles de chefferie au profit d'originalités individuelles. D'autre part, puisque les objets perlés sont fabriqués et donnés lorsque les relations sont bonnes, a contrario, la destruction de ceux-ci est un acte symbolique fort. Il se rencontre principalement lors des conquêtes militaires et des luttes intestines.

▪ Les mélanges et diffusions de styles

Un artiste perlier très célèbre est connu pour avoir servi à deux *gung* au fil de sa carrière. Au début du XIXe siècle, le maître Kamga fut transmis par la chefferie de Baham à Bandjoun. Sa réussite fut telle qu'il reçut le titre de Ténotué et inspira profondément l'art de la nouvelle chefferie (Notué, 2007, p.181). Les auteurs spécialistes (Tardits, Notué, Harter) s'accordent à dire que la broderie perlée est originaire des Bamiléké. Les Bamoun et les Tikar auraient emprunté cette technique à leurs voisins. Il est possible durant les périodes de paix, que des échanges similaires aient été réalisés, apportant ainsi un transfert technique. En revanche, en période de guerre, les vainqueurs pouvaient s'approprier les artistes perliers des chefferies ou royaumes vaincus. Claude Tardits (1980, p.160) rapporte un exemple chez les Bamoun : un prince du feu royaume Manyam est devenu par son talent hors pair un maître perlier de l'école de Foumban.

▪ La destruction des objets perlés en cas de conflit

En cas de conflit ouvert avec une autre chefferie, non seulement les présents perlés ne sont plus échangés, mais on détruit tout objet perlé du *gung* ennemi, dès que l'occasion s'y prête. Ainsi, en cas d'invasion d'un *bung dié*, les assaillants victorieux prendront soin de démanteler les objets perlés du trésor, comme les calebasses et les sièges. L'assemblage est détruit mais les perles sont récupérées et transmises aux artistes perliers afin de réaliser de nouveaux objets selon les besoins de la chefferie victorieuse. Ceci peut permettre d'expliquer certaines anomalies dans les trésors perlés des chefferies. En effet, certains gung anciens n'ont que des trésors relativement récents (XIXe et XXe siècle). Par ailleurs certains objets perlés dont on connaît la date de fabrication récente peuvent comprendre des perles nettement plus anciennes.

De 1955 à 1970, une guérilla sévit en pays Bamiléké. Les *bung dié* et les trésors royaux sont des cibles privilégiées pour les maquisards. Contrairement aux guerres entre chefferies, cette révolte ne démantèle pas les œuvres mais les brûle, marquant ainsi un message fort d'opposition au pouvoir en place.

❖ Cadeaux diplomatiques offerts aux nations européennes

Les nations européennes qui ont reçu des cadeaux perlés ont eu un lien étroit avec la construction du Cameroun. L'Allemagne et la France sont deux Etats ayant reçu des objets brodés de perles.

▪ L'Allemagne

L'Allemagne et le Cameroun ont un passé commun puisque ce sont les expansions coloniales allemandes qui ont fédéré les populations camerounaises sous une entité politique. A la fin du XIXe siècle, les ambitions allemandes étaient diversement appréciées par les dirigeants locaux : certains s'y opposaient farouchement à l'exemple des chefs du littoral sud camerounais, d'autres en revanche collaboraient, y voyant ainsi une opportunité d'agrandir leur propre influence grâce à cet allié puissant. Cette seconde vision a été partagée par quelques fon Bamiléké et le sultan bamoun Njoya Ier.

Les collections publiques allemandes contiennent de nombreux objets perlés du Grassland offerts durant la période coloniale jusqu'en 1918. La pièce la plus emblématique est le trône perlé actuellement exposé au musée de Berlin et offerte par Njoya au kaiser Guillaume II en 1908. Ce trône était celui de Ngansou, père de Njoya et précédent chef des Bamoun. En échange, l'Allemagne lui fit don de l'uniforme de cuirassier de la garde impériale. Cet échange de cadeaux fit forte impression parmi les populations, les artistes allemands appréciant l'art bamoun, et les artistes perliers s'inspirant des codes du costume du cuirassier pour réaliser d'autres objets perlés à offrir en guise d'amitié telles que des galons perlés (n° III C 25131 reproduit à la Figure 115). Sur cet objet offert à Bernhard Anchorman, les galons ne sont pas fidèlement reproduits, puisque les couleurs sont différentes du modèle.

Avec la première guerre mondiale et la perte de celle-ci par les Allemands, les relations entre les chefs du Grassland et la nation germanique s'estompèrent, ce qui explique le peu d'objets perlés postérieurs à 1918 dans les collections allemandes. La majeure partie du

Grassland va être confiée à la France tandis que la province nord-ouest sera sous protectorat britannique.

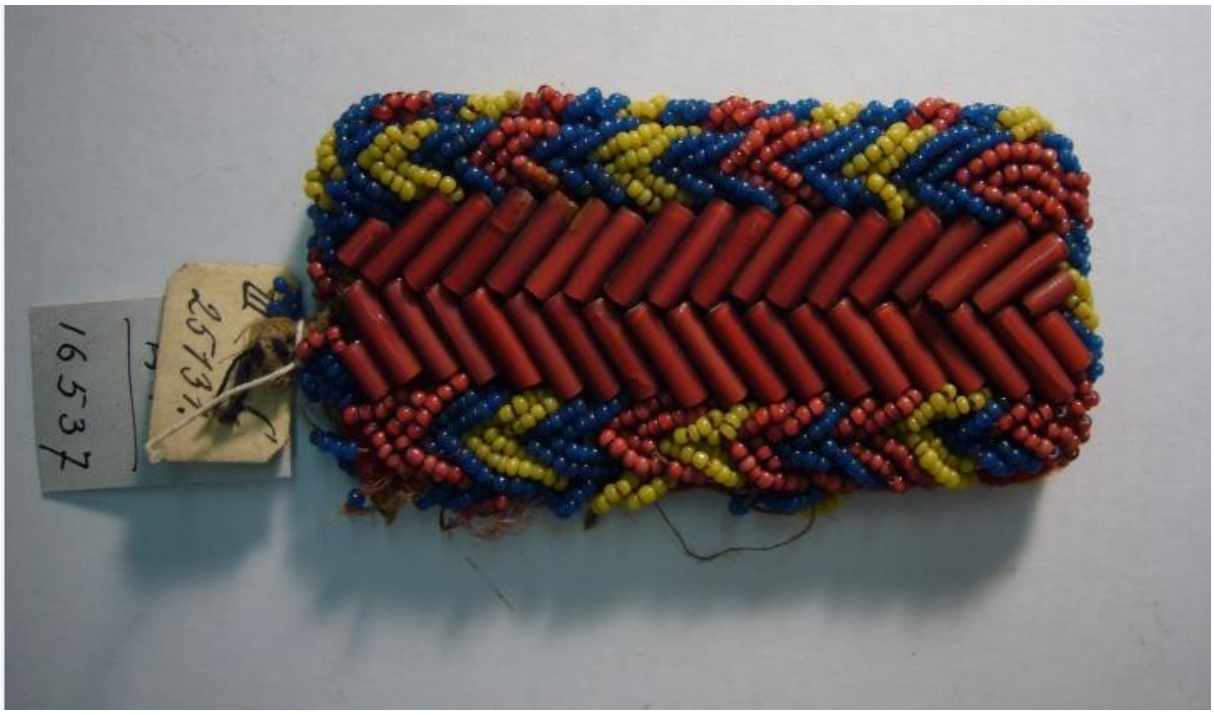


Figure 115 : insigne perlé (n° III C 25131)

- La France

Suite à la première guerre mondiale, les dirigeants alliés à l'Allemagne sont destitués par l'administration française. Celle-ci place des chefs favorables à la gouvernance française. L'étude des objets perlés dans les collections françaises montre une origine différente des œuvres, essentiellement de chefferies bamiléké. Après l'indépendance en 1960, les chefs du Grassland offriront à la France un ensemble d'objets perlés (sièges et calebasses) durant les septennats de Valérie Giscard d'Estaing et Jacques Chirac. C'est en effet sous ces deux mandats que les relations entre les deux Etats seront les plus intenses et les plus cordiales.

De 1974 à 1980, les relations diplomatiques entre la France et le continent africain sont confiées à René Journiac, ancien juge ayant vécu plusieurs années au Cameroun. De ce fait, les relations entre la France et le Cameroun sont plus soutenues. Pour souligner les bonnes ententes entre les deux pays, lors de la visite du président français sur le sol camerounais en 1979, deux calebasses et un tabouret perlé sont offerts. Les objets en broderie perlée

originaires de Foumban sont aux couleurs du drapeau camerounais et du drapeau panafricain[121].

Les présents offerts à Jacques Chirac lors de sa visite officielle en 1999 et en montrent de manière encore plus explicite le rôle des œuvres perlées dans l'expression plastique d'une alliance entre deux populations. Ces deux sièges représentés à la Figure 116 sont des cadeaux protocolaires réalisés par un atelier d'artiste bamiléké. Il s'agit probablement de celui de Paul Tabou compte tenu du style. L'inscription "vive l'amitié franco-camerounaise" et le choix des couleurs mélangeant celles du drapeau panafricain, camerounais et français illustrent cette bonne entente. Ces sièges sont actuellement visibles au musée du président Jacques Chirac à Sarran.



Figure 116 : deux sièges cadeaux protocolaires offerts à Jacques Chirac (création Bamiléké)

[121] René Journiac a reçu en outre une calebasse rouge, verte, jaune, noire, blanche et bleue, et une canne bleu foncé et rouge.

Tous les présidents Français de la Ve République hormis Nicolas Sarkozy, se sont rendus au Cameroun. Néanmoins, tous n'ont pas reçu d'objets perlés, car il s'agit d'un acte politique fort.

Le Grassland n'est pas la seule région à mettre en avant une alliance politique par des objets perlés. C'est également le cas dans la manifestation du Ngondo rassemblant diverses populations du littoral sud-camerounais (Sawa).

❖ Le Ngondo

Le Ngondo a fait l'objet de nombreux articles et de deux ouvrages universitaires : Séverine Dessajan a réalisé une thèse en 2000 sur le rôle identitaire du Ngondo dans l'unité des Sawa et Robinson Ngametche en 2013 a réalisé un mémoire de maîtrise sur l'adaptation de ce festival originaire de la côte camerounaise par la diaspora présente au Canada. De plus, des films documentaires viennent compléter les informations données par les écrits.

Le Ngondo désigne à la fois le conseil de notables de différentes cultures du littoral et la fête annuelle qui permet au comité de se réunir. Les populations Abo, Banen, Bankon, Bakoko, Bakole, Bakossi, Bakweri, Bassa, Batanga, Bonkeng, Douala, Ewodi, Isubu, Limba, Mbo, Mboko, Mungo, Nyamtan, Pongo, Wovea et Yabassi appartenant aux groupes Bassa, Bakoko et Ewalé, se donne rendez-vous annuellement en décembre sur les rives du fleuve Wouri depuis le XIXe siècle. La légende orale raconte que le Ngondo serait né de la présence d'un géant ravageant les côtes. Les chefs et notables de l'époque n'y pouvant plus décidèrent d'unir leurs forces contre cet envahisseur gigantesque et nommèrent un hérault pour défaire le géant. Le nominé réussit à vaincre la créature et une fête eut lieu. Depuis, le Ngondo commémorerait cette grande victoire liée à l'union des forces.

Au cours de cette manifestation, les notables portent un costume spécifique qui comprend notamment des parures perlées. Une originalité du Ngondo est la présence de colliers ayant une clé en pendant au cou des notables de diverses cultures. Ce collier joue un rôle symbolique à la fois de ralliement et d'identification du porteur comme un gardien de la tradition. Ce sont les porteurs de ce pendentif en clé qui interprètent la pêche au panier, message des ancêtres. Ainsi en 1995, le message décrypté par les porteurs de clé était le suivant : " il faut essayer de changer les mentalités, qu'il y ait une solidarité et aussi beaucoup d'entraide entre tous les Sawa, en Afrique, afin que cela aboutisse dans le monde entier"

(Ngametche, 2013, p. 86). La Figure 117 montre ces colliers qui appartiennent au conseil Ngondo.

L'assemblée a été interdite à de nombreuses reprises car elle paraissait dangereuse aux autorités centrales. Elle est une première fois proscrite par le gouvernement allemand qui y voit une menace à son pouvoir en 1894. Dès 1920, le gouvernement français prend la même décision. Le Ngondo est ensuite autorisé comme rassemblement social et culturel en 1949, avant d'être à nouveau interdit par le président Camerounais Ahmadou Ahidjo. Il est rétabli entièrement en 1991 par décision de Paul Biya, rôle judiciaire et économique inclus. En 2012, les aspects judiciaire et économique disparaissent, mais le rassemblement est conservé pour sa partie culturelle. Le Ngondo sert avant tout au rassemblement des peuples Sawa et à la conservation des rites ancestraux qui permettent de donner une identité ancienne aux cultures Sawa.



Figure 117 : capture de vidéo du documentaire "Le Ngondo" accessible via : presidenceducameroun.cm

En résumé, les perles jouent traditionnellement un rôle essentiel dans l'organisation sociale des Camerounais. Les parures perlées servent à communiquer sur son identité : culture, âge, statut marital et fonction au sein de la communauté principalement. Parfois, les objets perlés véhiculent des messages politiques d'alliance dans le littoral et dans le Grassland : ce sont les cas des présents diplomatiques et des parures spécifiques au Ngondo. Mais si importante soit cette fonction sociale, elle ne doit pas occulter la dimension artistique des productions perlées, qui fait l'objet du prochain chapitre.

Chapitre 8 - Les perles à usage artistique

Les perles, par leur nature esthétique, sont utilisées au Cameroun dans les arts. Les perles plaisent par leurs aspects visuel, tactile, olfactif et sonore. Ces qualités sont particulièrement mises à profit dans le domaine de la danse, mais d'autres champs artistiques incluent des perles tels que les arts décoratifs, les arts plastiques et la musique.

LA MUSIQUE OU L'ESTHETISME DES SONS

Les perles peuvent être réalisées dans divers matériaux. Parfois, la matière dans laquelle sera faite la perle est dictée par sa sonorité. Les perles en calebasses, en bois et en graines végétales produisent un claquement lorsqu'elles s'entrechoquent. A l'inverse, les perles en alliage de cuivre émettent une vibration plus longue produisant un son métallique. Les propriétés musicales des perles sont la conséquence des caractéristiques des matériaux dans lesquels elles sont faites et de leur morphologie. La forme des perles pourra accentuer ou diminuer l'intensité sonore et moduler la hauteur tonale. En revanche, elle ne permettra pas de modifier le timbre du son, qui est défini seulement par les caractéristiques de sa matière.

❖ Le choix du matériau

La plupart des éléments de notre environnement n'émettent pas de son audible par l'humain. En effet, notre espèce ne peut pas percevoir les fréquences subsoniques et celles supérieures à 20 000 hertz. De plus, l'étendue de l'acuité est variable selon les individus : les paramètres de l'âge, de la génétique, de l'éducation de l'oreille et de l'absence d'accident du conduit interne, sont des éléments déterminants dans la qualité de la perception acoustique. Parmi les rares sons audibles, seul un faible pourcentage est considéré comme musicalement intéressant. Le choix musical se porte sur des sons mélodieux, c'est-à-dire interprétés comme agréables par notre cerveau. Les sons stridents, étouffés ou cacophoniques sont délaissés. La note émise par la percussion de deux matières doit être pure, stable, douce dans le sens de

non perçante, et d'une tonalité harmonique allant du grave à l'aigu seulement. Les perles utilisées dans les instruments à percussion idiophone du Cameroun sont réalisées avec des matériaux qui répondent à ces critères lorsque des ondes les traversent. Les alliages à dominante cuivreuse, les coques de végétaux séchées et le verre sont particulièrement appréciés bien qu'ils émettent des timbres radicalement différents. Quelles que soient les cultures, le cuivre est le métal préféré pour son timbre ; le fer, l'or et l'argent ne sont par conséquent pas utilisés pour créer des instruments de musique perlés au Cameroun. Les perles en coques végétales séchées sont peu utilisées en dehors du domaine musical et dansé. En effet, leur esthétique visuelle n'est pas aussi attirante que d'autres perles à cause de leur couleur manquant de contraste avec celle de la peau. En revanche, elles sont très présentes dans les instruments perlés. Les cauris et les perles de verre sont parfois utilisés sur les instruments tant pour leur aspect sonore que tactile et optique.

❖ Les instruments perlés

Le Cameroun présente divers instruments de musique perlés. Ils appartiennent à deux classes distinctes : les percussions et les aérophones.

▪ Les percussions

Les instruments à percussion émettent une note grâce à la frappe ou au grattage d'un matériau résonnant. Cette catégorie est souvent utilisée pour réaliser des riffs[122], c'est-à-dire des courts motifs musicaux répétés, insistant sur les rythmes et dont la mélodie est extrêmement simple. Dans la musique traditionnelle, les riffs sont introduits progressivement et se superposent afin de donner plus de profondeur et d'intensité au fil de la chanson. Comme un instrument ne peut donner plusieurs riffs simultanément, cette composition nécessite un nombre croissant de musiciens. Quelques percussions perlées sont originaires du Cameroun, d'autres sont exogènes, mais toutes semblent provenir du continent africain.

La *sanza*[123] est un idiophone à pincement originaire d'Afrique subsaharienne. Il est présent également dans les Antilles et côtes d'Amérique centrale. Cet instrument de faible

[122] Pour plus d'information sur les riffs africains et leur influence dans la musique afro-américaine, se référer à l'exposition Riff- quand l'Afrique fait vibrer les Amériques, organisée par le musée de la civilisation à Québec (exposition sur place du 2 juin 2010 au 13 mars 2011, puis itinérante).

[123] Terme générique le plus employé pour cette catégorie d'instruments. Il existe de nombreux noms vernaculaires au Cameroun comme *lou ngam* au Grassland. D'après Afrisson.com, au Cameroun cet instrument

encombrement est composé de lamelles métalliques ou végétales, d'une caisse de résonnance en calebasse, d'un chevalet postérieur, d'une barre de pression et d'éléments vibrants. Les perles sont souvent utilisées dans ces instruments comme éléments vibrants, enfilées sur les languettes. La Figure 118 présente deux exemples de lamellophones à perles conservés au musée du quai Branly. En exerçant une pression sur les languettes avec les doigts puis en relâchant, les lamelles et les perles vont vibrer formant ainsi un son qui sera amplifié par la table de résonnance.



Figure 118: deux sanzas avec perles comme éléments vibrants

L'*agbe shekere* est un instrument introduit au Cameroun par les Bamiléké au Grassland. On ignore son origine exacte, les spécialistes évoquant diverses possibilités comme une provenance Igbo, Yoruba ou Bamiléké. Cet outil musical est une percussion idiophone constituée d'une calebasse trouée revêtue d'une résille de perles (Figure 119). La perforation dans la calebasse sert de caisse de résonance, permettant d'amplifier le son. Il est émis par le choc des perles lorsque l'on secoue l'objet - le principe serait donc proche d'un hochet ou des maracas- ou lorsqu'on frappe énergiquement du plat de la main le fond de la calebasse, ce qui le rapprocherait du fonctionnement d'un tambour. Ce type d'instrument a connu un large rayonnement : il est en effet connu sous de multiples appellations en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale, mais également en Amérique latine[124] à cause des migrations de populations engendrées par la traite des esclaves. Les perles sont traditionnellement en coques de fruit ou

est aussi nommé «likembe dza vadzimu » ou « mangambeu », et est un moyen de communication entre les vivants et les morts. Il est parfois surnommé "piano à pouces".

[124] Pays du continent américain où la langue officielle est d'origine latine comme le français, l'espagnol ou le portugais. En pratique, cette région recouvre l'Amérique centrale, les Caraïbes et l'Amérique du sud.

en graines de calebasse, mais des variations ont été faites en substituant ces matières végétales par des cauris ou des perles de verre, donnant différents timbres.



Figure 119: *Agbe shekere* provenant du Cameroun (collection du Metropolitan museum)

Le *kese-kese* (kashaka ou *cha cha* selon les dialectes) est également un instrument d'origine Bamiléké. Son nom semble venir d'une onomatopée. L'objet repose sur le même principe de percussion de perles par secousses mais son aspect diffère fortement. Il s'agit de deux petites courges séchées percées de part en part et reliées entre elles par une ficelle. Elles émettent deux types de sons différents selon qu'on les secoue, ce qui fait bouger les graines à l'intérieur de la courge ou qu'on les frappe entre elles à l'intérieur de la main du musicien. Dans le premier cas, le son émis sera une cascade de tonalités aigues, alors que le second produira un bruit sec et plutôt grave. Aux Antilles, le mot *cha cha* est attribué aux maracas,

instruments typique des Amérindiens. Hormis les matériaux et le timbre de l'instrument proche, cette confusion de termes peut s'expliquer par le fait que les instruments ont tous deux un usage cérémoniel.

Les sistres, déjà utilisés dans l'Egypte pharaonique, ont un certain succès au Cameroun, à l'instar du reste de l'Afrique (cf. *Le sistre et le hochet* d'André Schaeffner). Ils sont constitués d'un cadre dans lesquelles les perles réalisées en coques de fruits ou en alliage cuivreux peuvent s'entrechoquer. En Egypte pharaonique, le sistre servait aux rites religieux pour éloigner le mal, attirer la chance et la réussite. Les sonnailles placées aux coudes et aux jambes des danseurs constituent aussi des instruments de musique à percussion idiophone par secousses (voir infra passage sur la danse).

- Les instruments à vent



Figure 120 : porte-voix provenant de Foumban (Grassland) conservé au musée du quai Branly

Quelques instruments non percussifs peuvent décorés par des perles. Tel est le cas de ce porte-voix (Figure 120). Il sert à amplifier un chant mais les perles ont ici une valeur ornementale non nécessaire à l'émission du son. L'exemplaire photographié a été acquis par Henri Labouret pour le compte du musée de l'Homme en 1934 à Foumban. Les perles en cauris et en verre sont brodées à un tissu de sisal couvrant l'embouchure évasée du cône. La partie médiane que l'on tient lorsqu'on utilise l'instrument est en tissu rouge. Selon son collecteur, cet objet a servi aux funérailles de la belle-mère du *fon*. Dans la même logique d'esthétique visuelle, des sifflets ont été entièrement brodées de perles.

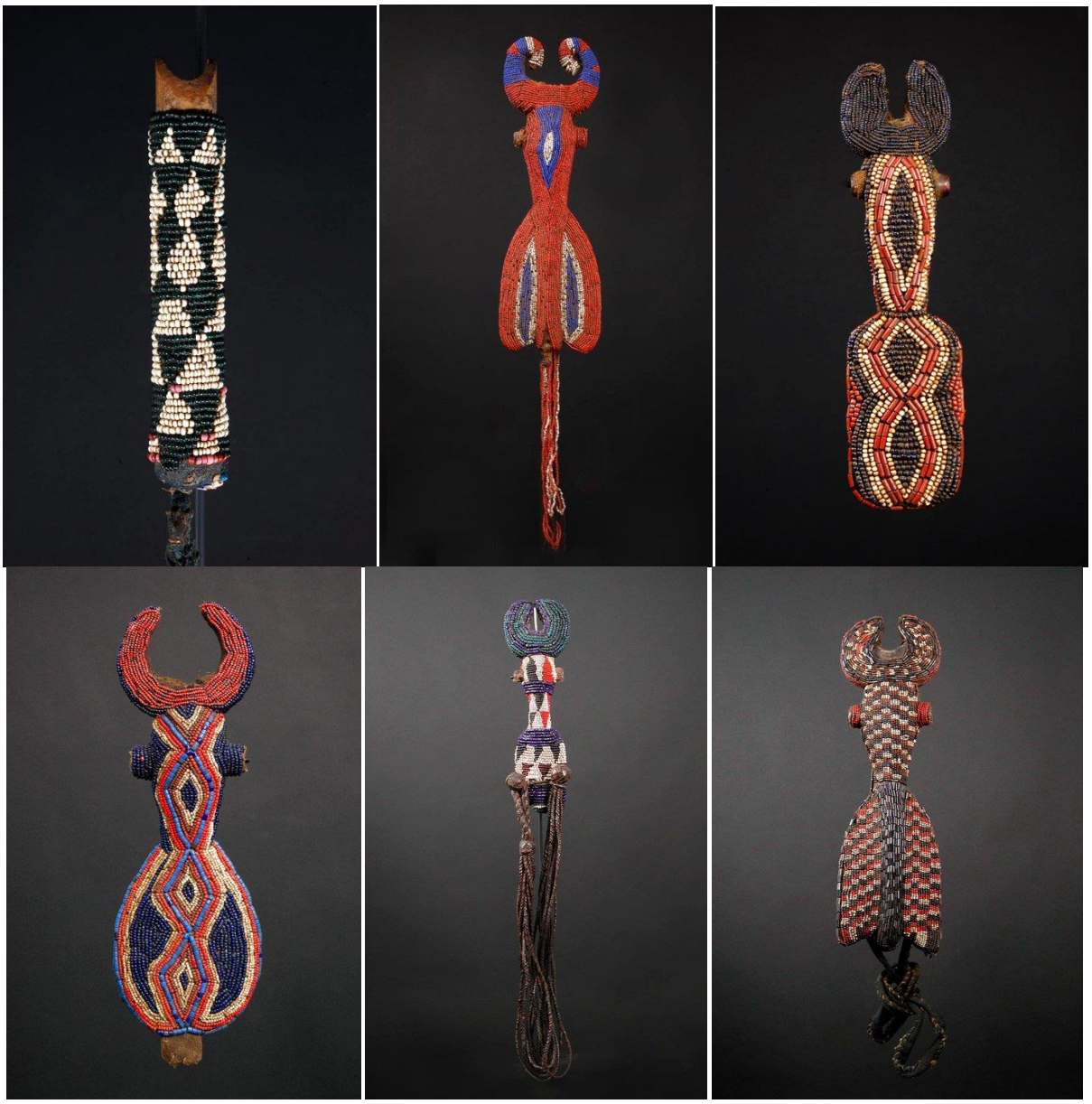


Figure 121 : sifflets Bamiléké

La Figure 121 présente six instruments à vent d'origine Bamiléké, réalisés avec la technique de la broderie perlée. Quatre d'entre eux ont des cordons pour maintenir attachée la flûte autour du cou du porteur. Leur taille varie entre 20 et 40 cm. Leur forme rappelle celle des cloches comme le notent Louis Perrois et Jean-Paul Notué (1997, p.240), sauf pour la première provenant de la culture Mankon. De même, hormis l'exception de la flûte Mankon, les sifflets ont des cornes semblables à celles d'un buffle. Or, d'après Marc Ginzberg (2000, p.

147), ces cornes feraient références à un couvre-chef masculin du Grassland[125]. La forme épurée de la flûte d'origine Mankon rappelle celles produites par les Pygmées de l'est du Cameroun (A. Moussa, Y. Amatagna, 2008, p.15), l'originalité résidant dans le perlage de l'instrument. Les motifs perlés sont des figures géométriques: damiers, losanges concentriques et triangles. Les sifflets sont joués lors des danses rituelles, et dans des circonstances particulières comme la chasse et la guerre.

Le tchidal est joué par les populations peules du Nord Cameroun. Il s'agit d'une flûte très longue (70 cm en moyenne) composée de bambou, de bois de jujubier, de corne d'antilope, de peau de gazelle ou de chèvre, et ornée de cauris ainsi que de graines *d'Abrus precatorius*. Les perles sont placées au niveau de la jonction entre deux pièces de matières différentes. La Figure 122 illustre un tchidal fabriqué dans l'extrême nord du Cameroun. Son allure générale le rapproche des flûtes mandingues qui ont également un décor en tissu rouge et cauris, ce qui les oppose aux tambin, surnommé "flûte peule" qui n'est pas ornée de perles. D'après André Schaeffner, musicologue et ethnologue ayant séjourné au Nord Cameroun, les instruments joués par les Foulbé Bororo (ou Wodaabé) ne sont pas utilisés par les autres populations du Nord Cameroun que l'on regroupe sous le nom de Kirdi (Schaeffner, 1933, p.69). Malgré leur contact, les traditions musicales ne se sont pas mélangées.



Figure 122 détail d'un tchidal (extrait du livre instruments de musique traditionnelle du Cameroun)

Pour résumer, les perles et la musique sont liées à travers certains instruments, tels que les percussions idiophones, dont le son est produit par l'entrechoquement des petites masses percées, et les aérophones dont l'utilisation des perles semble être avant tout liée à une beauté visuelle et à un toucher agréable. Les perles utilisées sont en divers matériaux,

[125] Nous avons tenté de retrouvé cette coiffure dans l'ouvrage de Jacques Bernolles (1966), intitulé *Permanence de la parure et du masque africains*. Il n'est pas fait mention de cette coiffure à cornes pour les Bamoun (p.21) mais pour les populations habitant Mora et ses environs, à l'extrême nord du Cameroun (p.45).

naturels ou synthétiques. La dimension visuelle et tactile des perles se retrouve dans d'autres objets perlés à vocation artistique, notamment dans les arts plastiques.

LES ARTS PLASTIQUES OU L'IMPORTANCE DE LA TEXTURE ET DES COULEURS

Le domaine des arts plastiques diffère de celui de la musique dans la mesure où la primauté n'est plus donnée à la sonorité mais à l'esthétique visuelle et tactile. Dans la sculpture, l'effet de matière et le rendu des volumes sont primordiaux alors que dans la peinture, le dessin et la couleur sont essentiels. La statuaire perlée du Cameroun s'intègre dans le domaine des arts plastiques, empruntant à la sculpture le souci du volume et de la texture, et se rapprochant de la peinture par l'attention portée aux motifs colorés.

La statue perlée exposée au musée du quai Branly sous le n° d'inventaire 73.1992.0.14 est un exemple de production perlée dont l'intégration aux arts plastiques semble une évidence. Produite par un artiste de renom dans le contexte d'un atelier supervisé par une autorité politique et religieuse, d'une taille suffisamment importante pour la rapprocher de la statuaire monumentale (un mètre quinze de haut, soit une échelle 1:1 environ), sans rôle d'ameublement et pourvue d'une qualité esthétique flagrante, cette œuvre perlée correspond aux caractéristiques des Beaux-arts sans relever de la littérature, de l'architecture, des arts du vivant ou de la musique.

Pour connaître le rôle des perles dans ce genre d'objet, comparons-la avec une statue non perlée provenant du même ensemble culturel, c'est-à-dire une production d'art de cour réalisée par un artiste Bamiléké et représentant le même sujet : une personne assise portant une coupe (Figure 123). Puisque ces deux sculptures relèvent du domaine des arts plastiques, elles seront étudiées selon la méthodologie de l'histoire de l'art, en insistant notamment sur le jeu des lumières et des formes, sur celui de la présence ou de l'absence de polychromie, et sur les conséquences de ces choix techniques sur le rendu de l'œuvre.



Figure 123: Rôle artistique des perles à travers la comparaison de deux statues similaires

❖ Les jeux de lumières et de formes

Outre l'aspect tridimensionnel, ces statues ont toutes les deux la particularité d'être façonnées de façon à accrocher la lumière. Celle sur bois (Figure 123 droite) a des zones polies contrastant avec les zones laissées brutes. Les zones polies reflètent la lumière alors que les zones brutes donnent un aspect mat. Ce travail différencié du bois permet d'apporter une dynamique supplémentaire et de mettre en valeur les volumes.

Le jeu de lumière est aussi présent dans la production perlée mais il relève d'une autre technique. La brillance des perles convexes de taille standard rappelle la granulosité de la peau. Cette impression est renforcée par le sens des broderies qui épouse et amplifie les

formes de l'âme de bois sculptée en anthropomorphe. Le choix de perles de calibres et d'aspects différents est mûrement réfléchi afin de représenter au mieux la réalité. Ainsi aux perles sphériques rouges opaques de petit diamètre sont juxtaposées les perles longues tubulaires bleues transparentes d'un calibre plus grand sur la partie du cou. La grosseur inégale des perles suggère la superposition des colliers sur la peau ; or, l'étude des lacunes dues à l'usure de l'objet montre que toutes les perles sont cousues directement sur le sisal.

Par ailleurs, le jeu sur la transparence ou l'opacité influe sur notre perception des matériaux figurés : comparées aux perles opaques, les perles transparentes renvoient à l'idée du verre. Cette occurrence apparaît deux fois : au niveau des colliers et du grand pot hémisphérique. L'aspect brillant et opaque des perles sphériques rappelle au contraire les propriétés de la peau, des dents et des poils. Ces matières organiques occultent la lumière et sont éclatants lorsque l'organisme vivant qui les produit est en bonne santé. Le caractère transparent et bleuâtre suggère le verre, matière synthétique ayant pour particularité de pouvoir être transparent et légèrement bleuté lorsqu'aucun colorant ou décolorant est ajouté à la composition afin de modifier son aspect originel. La transparence est impossible à évoquer sur du bois, matière organique qui ne laisse pas passer la lumière. C'est pourquoi il est impossible de déterminer quel matériau est représenté sur la coupe de la statue monoxyle : ce pourrait-être également du verre, mais aussi de la céramique, du métal, de la calebasse ou toute autre matière lisse.

❖ La polychromie

La principale différence entre les deux versions de la Figure 123 concerne la polychromie apportée par les perles. Alors que la figure de droite n'est pas peinte, les sculptures perlées intègrent des couleurs contrastées. Dans l'exemple de la Figure 123, les couleurs ont été choisies pour leur contraste, leur intensité lumineuse et leur ressemblance avec la réalité. Le centre des yeux est composé de perles noires brillantes comme les pupilles, le blanc des yeux et les dents par des perles opaques blanches, les gencives et la langue par des perles de couleur rose. La peau est rouge comme lors de l'investiture des fon, qui doivent se teindre avec du peh, une pâte obtenue à partir de la poudre de bois rouge et de l'huile de palme (Lecoq, 1998, p.116). Cette coloration de la peau se retrouve aussi dans les cérémonies de deuil (Perrois & Notué, 1997, p.114). Les avant-bras sont en blanc et rappellent les grands bracelets en ivoire. Les tétons et la coiffe sont plus foncés que la peau.

Il arrive néanmoins que les couleurs des perles ne soient pas choisies pour leur réalisme colorimétrique. Parmi les deux statues perlées exposées au musée du quai Branly, l'*atwonzen* de la Figure 124 exprime cette liberté vis-à-vis de la réalité. Les couleurs sont choisies pour leur contraste entre elles et leur expressivité. Ce choix est en adéquation avec la représentation du crâne, lui aussi traité de manière non naturaliste. En effet, la figuration de crâne est immédiatement perceptible, pourtant elle n'est pas conforme hormis sa taille semblable à celle d'un véritable crâne humain. L'anatomie du crâne n'est pas fidèlement représentée : les dents sont figurés par trois cauris, les orbites sont carrés au lieu d'être ovoïdes, les cavités ne sont pas creusées mais figurées par du noir, le nasal est trop long et l'ethmoïde totalement fantaisiste avec son absence de fosse nasale verticale. Les perles bleues foncées sont mêlées au noir, ce qui fait écho à la remarque de R Lecoq (1998, p.91) qui indique que ces deux couleurs sont toutes deux désignées par le terme *Sesse*. Le vert clair et le rose sont des couleurs peu courantes, contrairement au rouge et blanc utilisés pour la coiffure. Les *atwonzen* perlés sont très rares, puisque Pierre Harter n'en avait compté que six[126] durant son séjour au Grassland en tant que médecin (Harter, 1981, p.17). La comparaison de ces six objets montre une liberté quant au choix de l'ornementation et de la colorimétrie. Il n'existe pas de convention sur le nombre de couleurs employées, ni de règle sur leur emploi. Si dans le cas de la Figure 124 le noir était utilisé principalement pour représenter les cavités du crâne, les trois autres *atwonzen* emploient cette couleur différemment. Celui de la collection Menil à Houston et celui provenant d'une collection privée combinent le noir avec des couleurs claires afin d'accentuer les contrastes et de valoriser ces couleurs pastels. En revanche, celui de l'ancienne collection Truitard exposé au musée Dapper à l'occasion de l'exposition "Afrique. Formes & couleurs", utilise le noir pour les pupilles et donc suit une logique naturaliste. Il est à noter que ces crânes conservent des éléments d'un visage tels que des yeux, un nez proéminent avec narines, des lèvres ou un modelé ovale de la tête avec présence de joues, ce qui suggère un état transitoire où les chairs ne seraient pas entièrement décomposées. Le vert tendre est une couleur que l'on retrouve dans toutes ces têtes alors qu'il s'agit d'une couleur peu commune dans l'art perlé camerounais. Peut-être est-elle présente pour évoquer l'état

[126] Seuls cinq ont pu être étudiés dans cette thèse : celui conservé au musée du quai Branly, celui de la Menil collection, celui exposé au musée Dapper, celui de la vente Sotheby's du 30/11/2010 et celui de la vente Christie's du 23 juin 2015.

de putréfaction des chairs, le cadavre étant dans son statut distinct d'un être vivant et d'un ancêtre.



Figure 124: *Atwonzen* perlé exposé au musée du quai Branly

Ainsi, les couleurs sont des choix de l'artiste dictés par l'effet de juxtaposition des couleurs, leur esthétisme et leur valeur expressive voire symbolique.

❖ Une œuvre pointilliste

Les sculptures perlées du Cameroun ont la particularité d'associer des couleurs contrastées, de jouer sur le fourmillement de perles de teintes et tailles différentes et d'accorder une grande importance à l'incidence de la lumière sur l'œuvre. Les couleurs ne sont pas nécessairement réalistes et l'effet diffère selon la distance entre l'observateur et la création perlée. De loin, les couleurs semblent être mises par aplats séparés par des lignes de

forces dynamiques comme les chevrons et les cercles concentriques. De près, les perles s'individualisent et l'œuvre paraît être composée de points espacés de manière régulière les uns des autres.

Il existe une ressemblance technique avec le courant pictural européen chromo-luminariste (aussi appelé pointillisme ou néo-impressionnisme) développé à la fin du XIXe siècle. Georges Seurat développe ce mouvement artistique influencé par les travaux de scientifiques européens en physique et en chimie tels que Michel Eugène Chevreul (1839), James Clerk Maxwell (1855) et Ogden Rood (1879). Il peint en utilisant des milliers de touches relativement régulières, individualisées, pures sans mélange de couleurs, et les juxtapose en cherchant le meilleur contraste possible. L'objectif de cette technique est par l'optique, de rendre les couleurs plus lumineuses et vibrantes et par conséquent de rendre l'œuvre plus "vivante". Pour amplifier l'illusion du vivant, les pointillistes utilisent également des compositions comprenant des lignes de forces suggérant le mouvement. Cette autre astuce visuelle est développée par Georges Seurat suite à la lecture du traité de Charles Blanc (1867) *Grammaire des arts du dessin* et reprise par maints artistes pointillistes.

Les artistes perliers utilisant les mêmes techniques, obtiennent les mêmes effets. Les œuvres perlées du Cameroun paraissent donc vives, grâce à l'ensemble de ces pratiques techniques. Pourtant, les courants du chromo-luminarisme et de la broderie perlée du Grassland si semblables n'ont eu aucune interaction, emprunt visuel ou référence commune. La technique des perliers repose sur une parfaite maîtrise empirique des effets optiques.

En revanche, certaines œuvres perlées du Grassland vont influencer l'art occidental et en particulier les peintres allemands dès le début du XXe siècle. En effet, l'Allemagne a une relation privilégiée avec les œuvres camerounaises puisque les Allemands furent les premiers colonisateurs du Cameroun, et les premiers à rapporter et exposer en Europe des statues Bamum dès 1903 à Dresde. L'affranchissement du réel par le choix des volumes à forte empreinte symbolique, la construction de lignes de forces nerveuses et l'emploi de couleurs tranchées, fascinera notamment le groupe Die Brücke qui réutilisera ces astuces visuelles dans leur courant artistique : l'expressionnisme.

Les caractéristiques artistiques des sculptures perlées du Grassland s'appliquent également au mobilier qui, dans la pensée occidentale, est dissocié des Beaux-arts à cause de leur fonction utilitaire.

LES ARTS DECORATIFS & APPLIQUES OU LA SENSUALITE PRATIQUE

Les arts décoratifs regroupent l'ameublement et le mobilier tandis que les arts appliqués concernent la mode vestimentaire et les bijoux. Ces domaines appartenant à l'art utilitaire comprennent aussi des perles en tant que composantes artistiques.

❖ Mobilier : entre art plastique et fonction pratique

Les meubles doivent répondre à des exigences plus importantes qu'une statue par leur fonction utilitaire. Ainsi, un trône ou un lit doit pouvoir supporter le poids d'une personne. Les perles sont choisies pour leur résistance et sont assemblées de manière à tenir en place malgré une pression occasionnelle importante. Du fait de ces contraintes supplémentaires, les restaurations sont plus fréquentes que dans les statues et statuettes perlées. De plus, le mobilier doit satisfaire à un certain degré de confort : les trônes ont souvent des accotoirs et un dossier, leur assise est conçue suffisamment large pour pouvoir être utilisée, et les lits ont des appuie-nuques intégrés. Les meubles perlés se rencontrent à l'ouest du Cameroun, dans le Grassland.

- Les sièges

La diversité des modèles de sièges perlés est flagrante. Tabourets, fauteuils mais aussi chaises inspirées des modèles européens et trônes imposants sont sculptés avec une grande variation dans l'iconographie. Les figures les plus représentées sont les humains, les félins, les singes, les serpents, les hyènes et les éléphants. Il existe des conventions de représentation mais il est possible d'y déroger. Ainsi, les panthères seront représentées dans différentes attitudes: morte en carpette, accroupie, debout sans signe d'agressivité (la gueule fermée, les pattes droites et parallèles)... les couleurs et les motifs géométriques sont aussi divers comme l'illustrent la multiplicité des pelages de félin, allant de l'uni à des robes polychromes faites de motifs ocellés, en damier, en triangles ou en losanges (cf. Figure 125).



Figure 125: Tabourets du Grassland en panthère avec des pelages différents

Le modèle le plus simple est un tabouret monoxyle de base et d'assise circulaires avec une panthère caryatide (Figure 125). Les perles brodées sur cette âme de bois sont en cauris et/ou verre. Le félin est figuré la gueule entrouverte, les membres fléchis et légèrement arqués. Cette convention de représentation illustre la position aux aguets de la panthère, prête à bondir et attaquer. L'aspect incurvé des membres permet au spectateur placé face à la tête de l'animal figuré de percevoir l'intention de mouvement. De plus, tourner les genoux vers l'extérieur permet la concordance de position entre les pattes de l'animal et les jambes de la personne assise. Cette redondance visuelle entre l'attitude de la caryatide et celle de la personne qui utilise ce siège n'est pas fortuite. En effet, seule une personne royale appartenant à la société de la panthère est habilitée à s'assoir sur ce type de siège. Or cette catégorie d'individus est réputée pouvoir se transformer littéralement en panthère, quand bon lui semble (Perrois & Notué, p. 120-121).

En variantes, les tabourets peuvent présenter des caryatides humaines, isolées ou en groupe, aux postures diverses. A l'instar des tabourets à panthères, certaines iconographies jouent sur la ressemblance formelle avec la personne qui utilise le siège. L'exemple le plus éloquent est la caryatide isolée représentant une personne assise sur un tabouret. L'objet IIIC19141 conservé au musée de Berlin est fabriqué sur ce modèle scénographique.

Les fauteuils perlés à dossier et accotoirs en forme de personne assise et à base de panthère ont également cette mise en abîme formelle associée à leur fonction comme le montre la Figure 126. Dans cet exemple, les couleurs sont à forte saturation et contrastées. L'artiste perlier a choisi des couleurs respectant tantôt la nature, comme pour les bouches de

l'humain et des panthères, tantôt dissociée du modèle, comme la peau bleue de l'homme et le pelage de ciel étoilé des animaux. Les fauteuils associant humain assis et animal ont connu un large succès au Grassland. Toutefois les personnages servant à la base et à la partie haute du siège sont encore plus courants. Ils jouent cette fois-ci sur l'échelle proche de celle naturelle des individus représentés qui s'accorde avec la taille de l'individu assis.



Figure 126: fauteuil avec mise en abîme (©Nelson Atkins Museum of art)

Les trônes sont d'une grande complexité iconographique. Ils illustrent le mieux la majesté de leur propriétaire, le fo, et indique ses différents attributs : chef politique, militaire et spirituel mais aussi gardien de la tradition culturelle, promoteur des arts, et juge. Ils sont hauts et larges, composés de deux parties: le siège à assise très haute et le repose-pied servant également d'estrade et de marchepied. L'iconographie la plus courante des repose-pieds est la multitude de petits personnages le dos courbé, formant une chaîne humaine. Le message politique envoyé est alors qu'il est le chef social et son pouvoir repose sur le peuple. Les symboles religieux de la croix, du croissant et du serpent à deux têtes rappellent le syncrétisme religieux du fo qui est le chef spirituel de son peuple. Les scènes illustrant des rituels de cérémonie montrent qu'il est responsable de la vie quotidienne et des règles coutumières. La présence de fusils ou d'armes perlées est indicatrice de son rôle militaire. Puisque celui-ci n'est plus véritable actuellement il tend à disparaître, mais il s'agissait d'un élément iconographique récurrent dans les trônes précoloniaux.

La Figure 127 est une photographie de 1912 prise par Hélène Oldenburg, femme du commerçant assis sur la chaise à droite de l'image. Elle présente les trois types de sièges: le tabouret ayant une assise relativement basse, le trône très haut et la chaise d'assise intermédiaire.

L'influence coloniale est visible dans ce troisième modèle de chaise présentant un haut dossier et ayant une assise relativement haute comparée aux tabourets, répondant aux standards des sièges européens. Généralement dans ce canon, des entrelacs de serpents, à double tête pour le dossier, à tête simple pour la partie basse, forment les décors. Ces sièges sont tricolores avec du bleu foncé, du rouge et du blanc. Quatre barres horizontales rythment le dossier, brodées de motifs chevronnés. D'après les documents visuels tels cette photographie et l'ensemble des sources publiées, ce modèle n'était jamais utilisé par le fon. Il était réservé à la reine-mère et serait typique des Bamoun durant le règne d'Ibrahim Njoya, d'après Pierre Harter (1988, p.192).

Pour résumer, les sièges perlés au Grassland camerounais peuvent être des tabourets, des chaises, des fauteuils ou des trônes avec estrades, chaque type de modèle ayant ses

propres canons, plus ou moins souples, distincts par leur forme et leur iconographie des autres sièges perlés africains.



Figure 127: tabouret, trône et chaise

- Les lits

Les lits en bois et a fortiori les lits perlés sont réservés à l'élite des Grassfields. Elles sont réputées être réservées aux princesses et à la cuisinière du chef, ce que Raymond Lecoq considère comme incomplet ou faux (1998, p.87) : selon l'auteur, le lit est réservé à l'épouse du chef qui a préparé le repas ; celle-ci étant fatiguée, elle ne rejoindra pas la couche du fo avec les autres épouses et dort sur ce meuble. Le lit doit être suffisamment grand pour que la personne puisse y dormir allongée. Ainsi la longueur est de deux mètres environ, ce qui impose qu'un arbre ayant un fût encore plus grand soit abattu pour le réaliser. Le lit est étroit, mesurant une cinquantaine de centimètres de large en moyenne. Les lits perlés sont rares mais présentent une iconographie riche. La Figure 128 montre un objet issu de la collection Mourtala Diop (Ndiaye & Dubin, 1995, fig. 117). Par rapport aux lits monoxyles non perlés, celui-ci a un décor plus riche car il peut être orné sur le dessus sans que cela gêne à sa fonction

de repos de l'individu. Sur le plateau, deux scènes indépendantes de rituels sur un fond de damier jaune et bleu foncé. Néanmoins, l'artiste perlier est libre dans l'ornementation de ce mobilier, sous réserve de plaire au fon. Il peut y avoir des motifs géométriques sur le plateau et les pieds peuvent être plus ou moins ajourés, avec une scénographie différente.



Figure 128 : lit d'apparat perlé

- Les repose-calebasse

Certains sièges anciens sont réemployés comme supports aux calebasses. Cette reconversion n'est pas uniquement liée à un souci de préservation. Elle est surtout la conséquence d'une attribution de l'objet à une personne précise. Le siège est tant associé à la personne qui l'a employé qu'à sa mort, le siège est considéré comme une extension de l'humain. Il est donc logique de l'utiliser à nouveau pour porter les reliques de l'ancêtre qui avait de son vivant tant apprécié le siège. A ce titre, les repose-calebasse font l'objet de rituels associés au culte des morts. Lorenz Homberger rapporte (1994, p.88) que dans la chefferie Bekom, "les trônes servent exclusivement de supports de calebasses contenant les mâchoires et les os des ancêtres royaux".

Néanmoins, il existe des repose-calebasse qui n'ont pas été des sièges. Elles leur ressemblent mais sont conçues pour soutenir et mettre en valeur les calebasses perlées. Les dimensions des calebasses, en particulier la largeur, étant plus restreintes que les humains,

l'espace disponible pour l'assise n'a pas besoin d'être aussi large. La Figure 129 montre l'Afo-A-kom, un repose-calebasse fabriqué exclusivement dans cette fonctionnalité. Le tissu *ndop* qui le recouvre la plupart du temps est posé à côté. Comme les sièges, les porte-calebasse sont des objets exhibés en de rares occasions telles que les fêtes coutumières, les funérailles ou l'intronisation d'un nouveau fon. Dans l'exemple de la Figure 129, la scénographie est proche des sièges avec dossier anthropomorphe, socle ovale, et piètement zoomorphe. Ici, les têtes de buffles peuvent faire référence aux masques portés par certaines sociétés secrètes. Les perles sont tubulaires rouges et bleu foncé, les couleurs les plus courantes dans l'art perlé mobilier. La longueur des perles et le sens des broderies permettent d'exacerber l'aspect longiligne et vertical du mobilier. Seules les perles du cou et du pectoral ne suivent pas cette orientation verticale, créant une séparation entre cette partie et le reste du corps. Ce changement de sens permet d'isoler cette partie qui est comprise comme étant parée de colliers de perles, alors qu'il s'agit des mêmes perles que celles utilisées pour la coiffe et le revêtement de la peau. Cette astuce visuelle est différente de celle de la Figure 123 gauche, ce qui montre des pratiques perlées subtiles et variées.



Figure 129: repose calebasse

- Les récipients perlés

Les calebasses que soutiennent les meubles précités sont également perlées. Elles n'ont pas la contrainte de résistance à la pression mais doivent être imperméables afin de pouvoir servir de récipient aux liquides tels que le vin de palme ou aux mixtures huileuses comme le *peh* ou le beurre de karité. Le matériau utilisé pour ces récipients ne doit pas être poreux ou être traité de manière à ce qu'il devienne étanche. La calebasse, coque de fruit cucurbitacée, est parfaite pour cet usage car elle est naturellement imperméable, c'est pour cette raison qu'elle est si souvent utilisée comme récipient. Sa surface est facile à emperler grâce à la technique de la broderie. La corne est un autre matériau apprécié dans les arts de la table pour contenir des boissons. Les exemples conservés dans les musées montrent que l'objet n'est perlé qu'aux extrémités. Il est possible que des problématiques d'ergonomie soient en cause dans cette ornementation perlée partielle.

Si les matériaux des récipients perlés se résument à la calebasse, au bois et à la corne, les formes sont en revanche très diversifiées. Elles peuvent avoir une forme élancée ou alors être plus basses et évasées comme les récipients à *peh.* La Figure 130 montre quelques exemples de récipients brodés de perles. La première image à gauche est une calebasse perlée provenant des collections du musée royal d'Afrique Centrale en Belgique et exposée au musée Dapper dans *l'art de manger : rites et traditions*. Elle est haute de 60 cm et proviendrait de la chefferie Bamesso, chez les Bamiléké. Au centre, une corne à boire Bamoun provenant des collections du musée ethnographique de Genève, mesure vingt-huit centimètres de long. A droite, un récipient de collection privée vendu comme porte-calebasse. Il est cependant plus probable que ce soit un récipient à offrandes comme des noix de kola. Le beurre de karité et le *peh* ont besoin d'un récipient avec couvercle afin de mieux conserver la pâte qui est illustré en bas à gauche. Le couvercle et le pot sont munis d'anses afin de faciliter la préhension. Dans cet exemple issu d'une collection privée, les anses sont sculptées et constituent les éléments figuratifs les plus notables de l'objet. En bas à droite, se trouve une autre forme de calebasse perlée avec couvercle, issue d'une commande de l'institut français du Cameroun et montrée au public à l'occasion de l'exposition "Au pays des Missanga" du 8 avril au 2 mai 2015. Le terme de *missanga* n'est pas une localité ou une culture mais un terme portugais pour désigner des perles de verre décoratives, souvent utilisées en collier.



Figure 130 : récipients perlés

Pour résumer, les arts décoratifs ont les mêmes préoccupations d'iconographie, de choix de couleurs contrastées, de sens des broderies et choix des types de perles selon l'effet désiré, mais doivent en plus répondre à des contraintes plus importantes comme l'ergonomie, c'est à dire que la forme doit être efficace et agréable pour l'usage que l'on compte faire de l'œuvre perlée. L'ensemble des objets abordés dans cette section provenait de l'ouest du Cameroun, dans la région des Grassfields. Le sud et le nord du pays n'ont pas développé de mobilier perlé. En revanche, les arts appliqués sont un champ d'application commun à toutes les régions.

❖ les arts appliqués ou la volupté des objets portés

Les perles ont pour objectif d'embellir. Non seulement elles peuvent orner les objets, mais plus largement elles servent à glorifier la beauté de l'individu qui les porte. Les bijoux ne

sont pas les seuls objets perlés destinés à être portés : vêtements et accessoires tels que les pipes, fourreaux d'armes blanches et sacs participent à la mise en valeur de l'individu.

Par la musicalité, la douceur au toucher et l'esthétique visuelle, les perles séduisent les sens des individus. Les cache-sexe tissés mettent en exergue la particularité de la démarche des personnes qui les portent grâce au léger tintement des perles qui s'entrechoquent à chaque mouvement. Les perles de ces cache-sexe, qu'elles soient d'origine naturelle ou synthétique, sont brillantes. Cette caractéristique met en valeur la peau satinée des porteurs par opposition de texture, et rappelle le brillant des yeux, un des rares critères de beauté universellement apprécié. Les couleurs vives, par effet d'optique, illuminent le teint de la peau. Par ailleurs, elles permettent d'attirer l'œil et focaliser le regard du spectateur vers une zone précise du corps. C'est ainsi que les improprement nommés "cache-sexe" orientent le regard vers la zone du pubis, le collier sur le cou, les bracelets de ventre sur la taille. Les zones choisies sont souvent considérées comme érotiques par les cultures camerounaises.

Les objets se réunissent en tenues. Par exemple, les masques-cagoule éléphant sont accompagnés d'un chapeau à plumes évasé et d'autres accessoires selon les circonstances et la position sociale du porteur. La Figure 131 présente deux tenues traditionnelles bamiléké.



Figure 131: deux tenues comprenant le masque-cagoule (dessin Raymond Lecoq)

Les motifs des objets s'harmonisent entre eux, reprenant des motifs, faisant un rappel de couleurs et de matières, puisque les deux tenues comprennent notamment plusieurs objets en verroterie. Cette harmonie ne relève pas des talents du porteur pour associer des éléments disparates, mais d'un travail artistique global de l'artiste perlier.

L'usage des perles dans les tenues relèvent davantage de la mode que de l'artisanat puisque les modèles ne sont pas immuables mais varient au gré des époques, des commanditaires et de l'inventivité des perliers. Or, l'originalité est le critère de différenciation entre l'artisanat et l'art[127]. Les arts appliqués constituent un domaine majeur de l'utilisation des perles au Cameroun, mais le champ artistique où les perles sont les mieux exploitées est la danse.

LA DANSE AU CAMEROUN : UNE SYNTHESE DES ARTS

La danse en Afrique est un art total où les perles sont utilisées comme instruments de musique et parure corporelle. Dans les danses du Grassland, les objets perlés comme les sièges interviennent également dans la scénographie. Ainsi la majorité des objets perlés est utilisée au cours de danses. Cet art vivant dure plusieurs heures, et est d'une grande diversité à en croire le nombre de danses traditionnelles répertoriées dans l'ensemble du pays et les troupes de danse contemporaine se produisant à l'international. La danse au Cameroun comprend une chorégraphie avec une musique et un costume particuliers.

❖ Un art très répandu chez les hommes et les femmes

Hommes comme femmes dansent, même si de nombreuses danses traditionnelles sont genrées. A titre d'exemple, la danse *daddo gerewol* des Foulbé Wodaabé du Nord-est du Cameroun n'est pratiquée que par des hommes jeunes, dans le but de séduire les femmes et jeunes filles pubères. Les mouvements de danse sont en accord avec la parure puisque tout est fait pour allonger la silhouette longiligne des danseurs : les coiffes perlées contiennent en outre une haute plume dressée sur la tête ou un chapeau pointu, faisant écho à la posture en demi-pointes des danseurs. De loin le danseur a donc une allure fuselée. Les bras effectuent un mouvement ascendant et descendant afin d'accroître la verticalité de l'ensemble. Cette danse a été notamment filmée par Sandrine Loncke en 2010. Les danseurs sont alignés et

[127] Ce critère est utilisé dans le droit de la propriété littéraire et artistique pour reconnaître ce qui relève de l'art (P.-Y. Gauthier, 2015).

serrés les uns contre les autres, formant une vague humaine, oscillant verticalement et légèrement d'avant en arrière, le poids du corps se déplaçant légèrement au gré des mouvements talons pointes et de l'avancée des bras. Cette oscillation provoque le tintement des parures perlées, placées aux endroits où les secousses sont les plus marquées : chevilles, bassin, sans oublier les longs fils de perles de la coiffe heurtant les épaules et pectoraux lorsque le centre de gravité du corps se déplace vers l'arrière. Les perles utilisées dans cette danse sont en verre, en cauris et en alliage cuivreux. Les couleurs des perles sont multiples mais toujours brillantes, et les perles blanches sont appréciées pour la mise en valeur des dents par leur rappel, alors que les peintures corporelles jouent au contraire sur des oppositions franches : rouge, noir et jaune safran. La danse *daddo gerewol* est pratiquée durant six jours, une fois par an.

Les danses pratiquées par les Choa sont mixtes mais la chorégraphie est distincte selon le sexe du danseur. Alors que les femmes ont des postures empreintes de sobriété et de solennité, les hommes multiplient les prouesses acrobatiques. Peu étudiée, elle n'a pas fait l'objet de courts ou longs métrages, et la relation entre la chorégraphie, la musique et les parures n'ont pas encore fait l'objet d'ouvrage (cf. *Les danses du Cameroun*, p.16). Contrairement aux danses associées à un évènement spécifique, celles-ci sont réalisées à l'occasion de réjouissances, sans date ou récurrence particulière.

Il existe également des danses mixtes où hommes comme femmes pratiquent la même chorégraphie. La danse bafia, métonyme de la ville de l'ouest du Cameroun, est souvent décrite comme "deux pas en avant, un pas en arrière". Elle est exécutée de la même manière par les hommes et les femmes, sans agencement des genres. La position de danse nécessite les jambes pliées, écartées et tournées vers l'extérieur, bassin neutre, bras écartés du reste du corps selon un angle inférieur à 90°, l'équivalent de la seconde position en danse classique française. Les pas sont amples mais le déplacement est limité du fait de l'orientation des jambes vers l'extérieur. Le rythme est très rapide, en mesure avec les percussions du tambour. La partie supérieure du corps semble onduler jusqu'au cou fixe. Le bassin et les épaules sont souples et antagonistes : lorsque les hanches sont projetées vers l'avant, les épaules sont tirées à l'arrière ; à l'inverse lorsque les épaules sont rentrées, les fesses sont proéminentes. Le mouvement oscillatoire entre ces deux positions est fluide, sans arrêt et en rythme. Sur cette base, se développe des figures telles que les mouvements de bras plus lents permettant

de donner un aspect gracieux à l'ensemble et les demi-tours utiles pour ne pas sortir de la scène de danse.

Ces trois exemples de danse montrent la diversité des rapports entre cette pratique artistique et les genres. Alors que le *daddo gerewol* exclut les femmes de la danse, le bafia abolit la division masculin-féminin; les danses des arabes Choa maintiennent une distinction entre les sexes mais les deux genres participent à la danse. Si dans le *daddo gerewol* les femmes ne sont pas conviées, c'est parce qu'elles doivent juger l'ensemble des danseurs afin de choisir leur amant. La diversité des relations homme-femme est donc liée au rôle de la danse et par conséquent à son contexte social et culturel.

❖ Un cadre cérémoniel

Les danses sont associées à de nombreuses cérémonies religieuses ou profanes. Plus que toute autre forme artistique, au Cameroun, la danse accompagne les faits marquants du groupe et de l'individu comme les funérailles, les intronisations, la lutte contre le malheur, les alliances et les victoires.

▪ Les funérailles

Des danses sont souvent pratiquées à l'occasion des funérailles. Le film *funeral season* de Matthew Lancit présente les danses funéraires pratiquées par les Bamiléké. Le titre du livre de Franck Beuvier (2014) montre également la relation entre les funérailles et la danse dans cette région. Les Fali du Nord Cameroun ont également des danses spécifiques aux funérailles pratiquées lors de l'emmaillotage du mort par le forgeron. Les personnes se réunissent à l'extérieur et forment deux groupes ayant des instruments différents. Au son du tambour, les personnes aux sifflets exhibent en cercle les trésors du défunt et tournent. L'autre groupe composé de flûtistes forme alors un cercle concentrique extérieur tournant dans le sens inverse du premier. La danse dure jusqu'à ce que le tambour s'arrête. Les personnes sont richement parées avec pour combinaison dominante de couleur le rouge et le blanc. Les perles sont nombreuses et de couleurs vives (J.-G. Gauthier, 1988, p. 270). Chez les Fali, la relation entre danse et mort est si profondément ancrée qu'elle s'affiche dans la cosmogonie. Jean-Gabriel Gauthier (1988, p.79-80) rapporte le mythe oral de l'arrivée de la mort chez les Fali du Ngoutchoumi :

"Dans les temps très anciens les Fali de Ngoutchoumi ne mouraient point. Ils étaient très nombreux. Un jour, l'un d'eux, Aï Badoblum, apercevant un village perd sur la montagne s'y aventura. Il entendit, chose tout à fait inconnue pour lui, des chants et de la musique; s'étant approché, il vit des hommes et des femmes qui dansaient puis mangeaient une nourriture rougeâtre et buvaient une boisson autre que de l'eau. Les gens l'invitèrent et il goûta à son tour de ces mets nouveaux : c'est ainsi qu'il connut le mil. Il demanda ensuite ce qu'étaient ces bruits qu'il trouvait si agréables à l'oreille. On lui répondit:

- Ce que tu entends c'est pour la mort.
- Nous autres ignorons ce qu'est la mort et aussi ceci, la musique, et cela, le mil.
- Nous chantons et nous dansons pour la mort, nous ne mangeons et buvons pour la mort, expliquèrent les hommes.
- Nous autres, les Ngoutchoum, ne mangeons que des baies fades et jamais la joie ne vient égayer nos montagnes.
- Viens donc chanter et danser avec nous !

Et Aï Badoblum se mit à chanter et à danser. Il y prit tellement plaisir qu'il demanda des instruments de musique. Il mangea et but si bien qu'il voulut emporter du mil. Alors les hommes lui dirent :

- Nous te donnerons ce que tu désires, mais la mort est parmi nous ; il faut aussi que tu l'emportes si tu veux avec les tiens, boire le vin de mil, en manger la farine, chanter et danser.

Ainsi fit Aï Badoblum : il rapporta le mil, la musique, la danse et la mort."

Dans ce mythe, on remarque que la danse est associée à la mort, mais aussi à la joie et à la beauté. La dimension artistique est donc primordiale dans les danses, y compris funèbres. Ce constat rejoint celui d'Idelette Dugast travaillant sur la culture des Ndiki Banen localisés sur le plateau sud Camerounais, au centre et sur la côte. La danse *pwan* est aussi réalisée en ronde mais cette fois-ci unique, durant l'après-midi jusqu'au coucher du soleil. Le rythme est rapide voire frénétique et les andzɔk, instruments de musique de type sonnailles placées aux jambes marquent l'élément rythmique principal de la musique associée aux funérailles. Cette danse est réalisée le vingtième jour après l'annonce du décès. Elle sera répétée pour la fête de sortie de deuil et d'entrée du mort parmi les ancêtres un an plus tard, un jour de dimanche. Les

danses funèbres Fali, Ndiki ou Bamiléké donnent droit à des rétributions pour les danseurs, variables selon la performance effectuée. D'après Léo Frobenius (1987, p.51), chez les Tchamba du Nord Cameroun, les danses religieuses étaient faites à partir d'un bracelet en fer utilisé comme instrument de musique. Chaque grelot-perle a été réalisé à la mort d'un prêtre par un forgeron et enterré avec le cadavre. Lors de la réalisation de la sépulture secondaire, on prélève le grelot et on l'enfile dans le bracelet. Le bracelet est sensé exprimer la voix des ancêtres.

Lors des funérailles officielles du fon comme dans l'intronisation du nouveau chef, les sociétés secrètes défilent avec un porteur de pancarte à leur tête et chaque groupe pratique leur danse rituelle en l'honneur de l'ancien ou du nouveau souverain.

- Les initiations et le fonctionnement des sociétés

L'initiation dans une classe d'âge ou une société secrète est souvent complétée par l'apprentissage d'une danse spécifique et le don d'une parure perlée qui doit être portée pour l'occasion.

Au sud, les danses initiatiques *Ozila, Melan* et *Mevungu* sont les plus célèbres. Elles sont originaires des Fang et sont pratiquées également par les populations des départements de Kribi, Ntem, Dja-et-Lobo, Nyong-et-Mfoumou ainsi que Ngomedzap. Le costume est le même pour ces trois danses : torse nu portant des peintures corporelles noire, rouge et blanches avec des motifs de marbrure, des grelots végétaux aux jambes, des sonailles cuivrées aux chevilles, des jupes en fibres végétales avec des peaux de bêtes, des colliers de perles, des chapeaux à plumes et des masques en bois sur le bras gauche et le visage. L'*ozila* est une danse d'initiation au *So* (Azombo, 1971) que les deux genres peuvent danser tandis que le *melan* et le *mevungu* sont deux danses intervenant dans les initiations féminines. Les danseurs d'*ozila* sont sélectionnés au fil de l'initiation pour leur souplesse et leur *evù,* c'est-à-dire leur force créatrice (Hourantier, 1977, p.158-166.)

A l'est du plateau sud-camerounais, à l'est chez les Bjimou et Bidjouki, la cérémonie de fin d'initiation pour les filles pubères englobe deux danses, le Mbongimbel et le Kege. Elles sont exécutées devant tout le monde et a pour but de montrer la grâce et la résistance physique des danseuses, ces qualités étant nécessaire à la parfaite femme accomplie. Elles

sont instrumentalisées par des keshe-keshe. Elles sont torse nu et portent une jupe en fibres végétales qui peuvent comporter quelques perles à la taille.

Dans l'ouest, chaque société secrète a sa danse. Chaque danse est distincte des autres par la chorégraphie et le costume porté. La danse *tsɔ* chez les Bamiléké utilise la tenue de la Figure 131. Le droit de danser le *tsɔ* coûte très cher puisque les droits d'entrée dans la société sont très élevés. Au cours de cette danse, les trésors royaux comme les sièges perlés et les calebasses brodées sont exhibés. Les mouvements sont énergiques. D'autres danses utilisent des masques en bois de buffle et anthropomorphes perlés posés sur la tête, le visage du danseur étant bandé pour ne pas le reconnaître (Figure 132). La tête fait souvent des mouvements oscillatoires verticaux pour permettre au spectateur de voir le masque lorsque la tête est baissée et au danseur de se repérer par rapport à son environnement.



Figure 132: Danse de société secrète réalisée lors des funérailles à Bali Nyonga

Enfin, la société de descendants du prince et chasseurs dansent le Mehoup, anciennement appelé Matebou inspirés des mouvements de caille. Elle est célèbre pour son costume multicolore avec chasse-mouche perlé.

Mais les sociétés secrètes du Grassland sont concurrencées par les associations de danse folklorique qui se sont développées au cours des années 1950 (cf. F. Beuvier, 2015). Ces danses sont esthétiques et rituelles, et ont développées des danses propres inspirées

néanmoins des danses des sociétés coutumières. Contrairement aux danses des sociétés secrètes, elles n'utilisent pas de perles de verre. Toutefois, les perles naturelles sont fréquentes, en particulier les sonnailles. Le Mamedjong et le Ménang sont deux danses d'associations folkloriques relativement bien documentées. Les deux sont accompagnées de musiciens jouant du xylophone. Le Mamedjong est réservé à une classe d'âge jeune (inférieure à 30 ans). Le costume est composé de jupes de raphia et de jambières en coques de fruits séchées. La chorégraphie est très spectaculaire, mettant en avant la souplesse et l'endurance des danseurs. Le Ménang comporte aussi des grelots perlés aux chevilles, destinées à augmenter la productivité des récoltes. La tradition raconte qu'elle a été inventée par un villageois rusé qui avait remarqué que le son faisait fuir les insectes qui détruisaient les plantes cultivées.



Figure 133: Danseurs de Ménang avec leur costume végétal et leurs sonnailles aux chevilles

Les danses d'initiés sont répétées à chaque rassemblement, à l'occasion d'une naissance, d'une mort, d'un mariage, ou d'une rencontre politique.

- ### Victoires et accords diplomatiques et commerciaux

Il existe en outre des danses célébrant les alliances mercantiles. Le *Nyeng* est réalisé par les Mvoq Evundu (plateau sud camerounais, région de Ntem) à partir d'instruments à

percussions : deux tam-tams de tailles différentes, ainsi que des grelots autour des jambes des danseurs. Les victoires militaires font aussi l'objet de danses telles que le Mambang chez les Mankon, ou le *nez* chez les Bamiléké où interviennent les *atwonzen* (Harter, 1981, p.17). Le Mambang présente pour les membres royaux des masques en bois brodés de perles représentant des têtes anthropomorphes ou zoomorphes, une robe à plumes, de grelots végétaux placés aux jambes, et de longues cannes parfois perlées. Il existe un premier danseur, nommé Nkwaa, qui représente un génie protecteur. Contrairement aux autres, il n'a pas de bâton mais un récipient contenant du Ndori qu'il répand au sol avant et pendant la danse. Il est l'initiateur d'une file indienne mêlant danseurs et joueur de tambour. Les danseurs perlés sont placés juste après le Nkwaa et le joueur de tambour, tandis que les danseurs n'ayant pas de masque perlés sont à la traîne. Le nombre de musicien s'accroit au fur et à mesure que le cortège s'installe sur la piste de danse. Le *mambang* est souvent suivi de l'*Azonghanitsum*. Cette danse est ouverte à tous sous réserve de donner de l'huile de palme. Les membres du *Mambang* sont exemptés de cette taxe. C'est au cours de cette danse que le porte-voix trompette perlé est joué. Il est accompagné de deux harpes oblongues et d'un long tambour d'un mètre de long. Enfin, certaines danses sont liées à la justice. Chez les Bamoun, la danse de la victoire s'appelle *ngu* et est dansée notamment à la clôture du *nguon*, une cérémonie de trois jours où le roi doit écouter et répondre aux doléances de son peuple et honorer les guerriers vivants comme morts tels que Mbuembue, onzième roi de Bamoun connu pour ses batailles militaires.

- Les danses de l'espoir

Certaines danses sont exécutées pour consoler des membres, apporter son soutien à un individu malade en espérant lui apporter la guérison, ou bien même célébrer la vie en dépit des circonstances néfastes. La danse *mengan* illustre cette mouvance d'un art "réparateur". Elle est pratiquée chez les Fang a été inventée, selon la légende, par des infirmes qui souhaitaient exprimer leur joie d'être vivant malgré leur handicap. Elle est supposée faire oublier à l'assistance leurs soucis en leur inculquant une leçon de positivisme. Le matériel associé à cette danse est simple, fait de petits tabourets sur lesquels les danseurs vont s'assoir pour danser, de bracelets de chevilles utilisés en sonnailles, un pagne pour costume et un petit duvet de plumes blanches sur la tête. Chaque danseur a un rôle différent mais tous à une exception près, portent ce costume. Seule l'*engud mbañ* est richement parée de perles au

niveau de sa coiffe, ses vêtements, son cou, ses oreilles, ses bras et ses jambes. Elle danse et chante en même temps. Dans le même esprit, le *Kulaye* dansé par les populations Mbimou, Bagantou et Bidjouki du sud-est du Cameroun est pratiquée dans les deuils. Des enfants de dix à douze ans et une femme pratiquent cette chorégraphie qui raconte l'histoire d'une femme dont l'enfant a disparu et qui est consolée par d'autres avant de pouvoir retrouver sa progéniture. Elle évoque donc la séparation mais qui n'est que transitoire et qui peut être adoucie par l'action des proches. La musique est composée par un tambour et des *keshe-keshe*. Les Bétis ont le *bikutsi*[128]*,* une danse proche des deux précédentes dans la mesure où elle est exécutée par des femmes sur des petits tabourets et qu'elle utilise les hochets perlés. Elle est entreprise dans l'objectif de guérir les maux, consoler les personnes en deuil et soulager les souffrances. Son rythme est un six-huit temps. L'*hidjingho* ou *jingo* est originaire des Bétis et des Bassa du sud Cameroun et sert à la guérison. Elle mélange infirmes et bien-portants et se compose d'un pas de base deux pas en avant, deux en arrière, avec des ondulations du bassin. Le haut du corps est en revanche fixe. Elle est de rythme rapide. Certains moments de récupération sont aménagés par des prouesses individuelles permettant au groupe de reprendre de l'énergie. La danse doit influer sur les divinités aquatiques (*bissima*) qui accordent la guérison et inspirent le médecin.

OBJETS PERLES ARCHEOLOGIQUES ET ART

L'importance des perles dans les arts anciens du Cameroun et des environs est difficile à mesurer car les données archéologiques ne révèlent qu'une fraction d'informations sur les cultures passées. La danse et la musique sont particulièrement difficiles à appréhender par le biais de l'archéologie car elles ne laissent que peu de traces matérielles. Les objets perlés archéologiques diffèrent de ceux actuels, ce qui ne permet pas de se baser sur l'ethnoarchéologie. Par ailleurs, cette région du monde a subi de nombreuses migrations de populations que les anthropologues tentent d'identifier avec difficultés. Néanmoins, si les perles sont appréciées par diverses cultures du Cameroun pour leur esthétisme visuel, sonore

[128] Pour plus d'information sur les composantes de cette danse, se reporter à la thèse d'Agnès Marie Nkili soutenue en 1985 ainsi qu'au livre de Jean Maurice Noah (2004).

et tactile, il est probable que les populations passées aient utilisé les perles dans plusieurs formes d'art.

Il est certain que durant les périodes médiévales et antérieures, les perles ont servi à la confection de cache-sexe et à la fabrication d'objets d'apparat très ornés (cf. fouilles de sites Sao et Igbo Ukwu). Les perles, assemblées à une structure en alliage cuivreux, avaient probablement différents rôles.

L'esthétisme sonore des "cache-sexe" trouvés dans les fouilles archéologiques des sépultures en jarres doubles de Sou était très probablement recherché. En effet, les perles en alliage cuivreux sont assemblées de telle manière qu'elles tintent au moindre mouvement. Or, la percussion des alliages à dominante cuivreuse est très appréciée par la majorité des populations du monde. Par ailleurs, les populations actuelles interrogées sur l'utilisation du pagne perlé déclarent l'importance de la dimension sonore des perles. Il est par conséquent fort possible que les cache-sexe médiévaux du Nord Cameroun avaient été conçus dans une finalité esthétique sonore.

La beauté visuelle est particulièrement frappante dans les objets perlés d'Igbo Ukwu. L'élément d'apparat de la Figure 134 est typique des objets trouvés dans cet ensemble de trois sites. Il provient d'Igbo Isaiah et semble être une partie assemblée à un objet fait d'un matériau périssable comme le bois. Il mesure quatorze centimètres et demi et est composé d'une structure complexe en métal d'alliage cuivreux et de plusieurs dizaines de perles de verre. Ces perles sont régulières, cylindriques et courtes, de couleur unie. Les couleurs choisies sont le vermillon, un rouge orangé qui rappelle les variations chromatiques de la cornaline, le jaune et le turquoise. Les perles sont fixées de manière trop serrées pour être utilisées comme percussion idiophone. En revanche, le choix de coloris assortis aux différents états du cuivre (oxydé, réduit, en alliage) montre une volonté d'esthétisme visuel. De plus, la forme des perles fait écho aux volutes ornementales et aux systèmes d'attache de l'objet, jeu basé également sur le visuel.

Enfin, les énigmatiques perles en terre des Sao qui ont une esthétique controversée bien qu'il semble qu'elles aient été utilisées en collier d'après les sculptures représentant des anthropomorphes parés, pourraient trouver une explication dans cette analyse sensitive des perles. Nous avons vu dans ce chapitre que les perles ont une vocation esthétique mais pas uniquement visuelle. Elles suscitent le désir par l'appel des sens comme le toucher, la vue ou l'ouïe. Si l'esthétique visuelle n'est pas frappante, que la terre cuite n'est pas un matériau

particulièrement reconnu pour produire des sons agréables, et que leur usage en collier ne met pas particulièrement en exergue ses propriétés tactiles, il est possible qu'elles aient eu une fonction odorante. En effet, l'argile est pratique pour agglomérer des éléments odorifères et pour diffuser des parfums. Cet usage est actuellement encore observé chez certaines populations d'Afrique comme les Ndut au Sénégal (Dupire, 1987, p. 8).



Figure 134 : élément d'apparat (musée national de Lagos)

Il n'est pas improbable que les perles archéologiques soient utilisées dans les arts à de multiples fins. Nous ignorons par exemple tout de l'usage de l'élément représenté dans la

Figure 134. D'après la variété des éléments utilisés dans la danse, il n'est pas impossible que ces vestiges archéologiques aient eu non seulement un rôle dans les arts appliqués mais aussi dans les arts vivants. Notre vision est donc lacunaire sur la relation entre les perles et les arts dans les cultures anciennes, à défaut d'autres sources que l'archéologie.

CONCLUSION SUR LES PERLES ET LEUR USAGE ARTISTIQUE

La relation entre les perles et les arts est profonde au Cameroun. Arts plastiques, décoratifs ou appliqués, musique et danse sont des domaines où les perles sont abondamment utilisées. Si le mobilier n'est perlé que dans l'ouest, en revanche l'usage des perles dans les arts appliqués et la danse est commun à l'ensemble du pays. La maîtrise des caractéristiques des perles a permis cette profusion d'usages esthétiques et artistiques. La reconnaissance de la pâte de l'artiste dans les jeux de couleurs et les effets produits par le sens de l'assemblage sont des éléments typiques d'un art véritable, caractérisé par son originalité, expression de la sensibilité de son créateur. La maîtrise des techniques perlées semble indiquer un rôle ancien, bien que les données archéologiques soient lacunaires. Nous avons pu déterminer que les perles étaient utilisées dans de nombreux domaines pour leur attrait sensuel, qu'il soit visuel, sonore, tactile ou possiblement odorant. Le rôle des perles dans les arts vivants n'est pas facile à déterminer à travers les données archéologiques mais il n'est pas exclu d'office, compte tenu de la variété extrême des usages des perles dans la danse, en particulier dans celle dite" traditionnelle". Les danses traditionnelles s'opposent aux chorégraphies modernes en ce qu'elles sont issues de rites anciens parfois réinterprétés et adaptés aux mutations de la société. Néanmoins, les danses rituelles avaient ou ont toujours selon les cas, des liens avec la spiritualité. Il est donc nécessaire à présent d'étudier l'usage des perles dans le spirituel, c'est-à-dire leurs utilisations magiques, religieuses et funéraires.

Chapitre 9 - Les pratiques spirituelles

Rites magiques, cultes religieux et funérailles sont liés par la spiritualité, c'est-à-dire la croyance d'existence au-delà de ce qui est perceptible sensoriellement. La magie suppose des esprits, des entités sans corps ayant une incidence bénéfique ou maléfique sur notre environnement. Les religions du Cameroun sont fondées sur le postulat que chaque individu a un corps mortel et une âme immortelle. A son décès, le corps se décompose tandis que l'âme préserve son entité, mais elle n'est plus visible par le monde des vivants. Les rites religieux ont de nombreuses finalités dont celle de communiquer avec l'Invisible afin d'avoir des conséquences positives sur le monde des vivants, repousser le mal, ou permettre aux défunts d'accéder au bonheur. Les rites funéraires étaient à l'origine issus du religieux. Aujourd'hui, ils marquent le passage du monde des vivants au monde des morts et l'avènement du deuil (séparation) pour les proches du défunt. Ils sont donc réalisés par l'ensemble de la population, religieuse ou non. Les Athées pratiqueront les rites funéraires dans le but de surmonter leur chagrin de la perte d'un être cher, ce que l'on appelle "faire le deuil", tandis que les funérailles pour les Religieux servent avant tout à aider le défunt dans sa nouvelle situation. Dans les deux cas, il existe une forme de spiritualité puisque chaque individu accorde un pouvoir à l'exécution des rites funéraires. Rites magiques, cultes religieux et coutumes funéraires utilisent tous des perles. L'objectif de ce chapitre est d'en détailler l'usage.

LE CHAPELET : UN OBJET DE PIETE

Une des formes fréquentes de montage de perles en collier est le chapelet. Il s'agit d'un montage simple de perles régulières enfilées sur un fil dont les extrémités se rejoignent parallèlement, se terminant par une perle irrégulière pendante. Le chapelet a une fonction religieuse. Sa fonction principale est d'être une aide à la prière. Souvent pour entrer dans une grande ferveur, pour se faire pardonner ou pour prouver sa dévotion, le croyant doit réciter une incantation un grand nombre de fois, ce nombre étant déterminé à l'avance. Le chapelet permet de garder les comptes tout en se concentrant sur le sens des paroles. Au Cameroun, ce type d'objet est utilisé par les Chrétiens et les Musulmans. Les chapelets ont été introduits au Cameroun avec l'essor de ces deux religions. Le Bornou s'est converti à l'Islam au XIe siècle et fut la première entité à faire du prosélytisme dans ce territoire d'après les écrits conservés

au Maghreb. Le Christianisme ne fut connu qu'avec l'arrivée des Européens dans le golfe de Guinée[129] soit en 1472. Nous ne savons pas si le chapelet musulman composé de quatre-vingt-dix-neuf perles régulières rondes divisées en trois sections et d'un pendant a eu un succès immédiat. En revanche, les écrits européens montrent que les rosaires chrétiens étaient commercialisés dès le XVI[e] siècle, comme l'indique notamment Léon l'Africain :

> « Ils [les habitants du Golfe de Guinée] exigeaient **principalement des chapelets** de verre et **une autre sorte de chapelet**, fait d'une pierre bleue »
>
> (Léon l'Africain, 1550, p.126).

Les chapelets chrétiens sont multiples. La forme classique correspond à celle schématisée à la Figure 135. Elle est composée de soixante perles dont une de type III en forme de croix et de cinquante-neuf perles de type I réparties en cinq sections de dix perles espacées entre elles par une perle et de cinq perles ordonnées de manière à avoir trois perles regroupées et une de part et d'autre isolée. Il existe également des chapelets moins connus : les chapelets du précieux sang sont composés de trente-trois grains rappelant l'âge de la mort du Christ, le dizainier qui ne comporte que dix perles de type I et une de type III en forme de croix, le chapelet de saint Michel à trente-neuf perles, le chapelet catholique de la vierge Marie qui a sept sections de sept perles, le semainier n'en comportant qu'une et le chapelet des morts rassemblant quatre dizaine de perles.

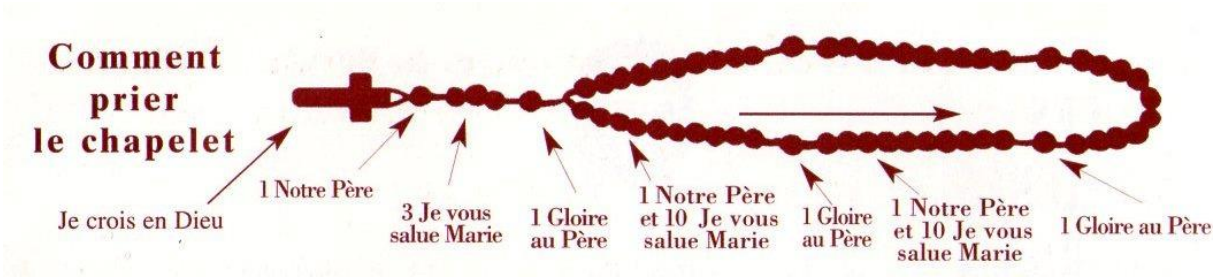


Figure 135 : schéma d'un chapelet chrétien et correspondance avec les prières (©polemissionnairedeprovins.fr)

Dans les rites chrétiens comme musulmans, les perles sont associées à des prières et/ou des attributs divins. Dans l'Islam, les sourates associées au chapelet sont issues du

[129] Contrairement à ce qui était imaginé par les Européens, les habitants de l'Afrique Centrale n'avaient pas été évangélisés par saint Simon de Cyrène, le porteur de la croix du Christ. La présence de croix dans la zone Congo avait une toute autre signification (S. Capone, 2005, p.44-45).

tahmid et du *tahlit*. En outre, chaque perle représente une qualité de Dieu, la perle pendante étant son nom. Le catholicisme renvoie au *credo*, à la prière universelle aussi appelée *paternoster*, au «je vous salue Marie», et au *gloria*. D'autres prières peuvent être insérées selon le calendrier et l'objectif de la prière. Chez les Protestants, la possession d'un chapelet est autorisée et est considérée comme un signe ostentatoire de sa foi et comme objet protecteur mais il n'est pas utilisé comme moyen mnésique de prières.

Les objectifs des chapelets sont multiples. D'après Immanuel Moses Casanowicz (1909, p.349), chez les Musulmans, le chapelet servirait à exalter sa foi d'où son nom *subha*, à avoir l'âme pure, permettant ainsi à celle-ci d'aller au Paradis une fois délivrée de son enveloppe corporelle. On retrouve ces objectifs chez les Catholiques. Le chapelet des morts est particulier dans la mesure où les effets ne s'appliquent pas au croyant mais à un être décédé n'ayant pas été absout avant sa mort. Les récitations permettent à cette âme de passer du purgatoire au paradis. La fonction d'amulette protectrice du mal est commune à l'Islam, au Catholicisme et au Protestantisme. Dans le cas des religions musulmanes et catholiques, cet objet est même un talisman puisqu'il est associé à des prières, donc des paroles magiques.

MEDECINES ET PRATIQUES MAGIQUES

Outre les chapelets, il existe une multitude d'amulettes réalisées en perles. Elles ont pour objectif de guérir ou de prévenir les maladies.

❖ L'instauration des maladies

Les maux sont considérés comme des anomalies dans la vie qui peuvent être causées par diverses sources. La première d'entre elles est la sanction des ancêtres. Si un interdit a été transgressé ou que le village ne s'est pas suffisamment occupé des esprits des morts, ceux-ci peuvent tourmenter les vivants. Un deuxième facteur est l'action de forces maléfiques qui ont pour finalité de semer le chaos et la destruction par possession. Selon les religions, ces esprits sont appelés démons, *djinns* ou esprits de la brousse. Une troisième possibilité, aussi liée à la religion, est la volonté divine. La quatrième possibilité est l'action d'un humain sorcier. Mais il existe encore une cause qui contrairement aux autres, n'est pas d'origine externe. Le malade peut être le responsable de ses maux, lorsqu'un sortilège se retourne contre son auteur qu'il

soit ou non conscient de sa sorcellerie. Plusieurs techniques permettent de contrer la maladie, les thérapies variant considérablement d'un individu à un autre, en fonction de la raison supposée, de l'appartenance du sujet à une culture donnée et à une religion spécifique et des effets observés. En effet, la médecine est dictée par le pragmatisme; si la technique employée n'est pas efficiente au cas, on abandonnera celle-ci pour en tenter une autre. L'introduction de la médecine occidentale moderne est jugée comme une possible alternative, mais n'est que très rarement privilégiée par rapports aux autres techniques médicinales. Les pratiques médicales sont donc très nombreuses, et certaines d'entre elles incluent des perles dans diverses étapes de la médecine, de la prévention à la guérison en passant par le diagnostic clinique.

❖ La prévention

"Mieux vaut prévenir que guérir". Cet adage est aussi applicable au Cameroun où de nombreux stratagèmes ont été déployés pour écarter la maladie, en particulier les fléaux les plus meurtriers.

Les amulettes sont les plus simples. Portées par les individus, elles sont sensées repousser les maux. Chaque type d'amulette a une fonction précise et ne prévient pas contre tous les problèmes de santé. En fonction de son rôle supposé, elle sera payée plus ou moins cher. Si les amulettes sont souvent constituées de perles, c'est souvent parce qu'il s'agit du moyen le plus commode d'assembler divers matériaux entre eux et de les tenir attachés à son propriétaire. Ce seraient donc les matériaux réunis qui permettraient le rôle préventif. Néanmoins, il faut nuancer cette affirmation puisque dans certaines amulettes, le décor, la forme ou l'assemblage des perles sera important. Au Cameroun, comme dans le reste de l'Afrique et en Méditerranée, les motifs ocellés sont sensés être protecteurs. Ils dévient les forces maléfiques de leur cible et ainsi limitent les maladies au porteur de ces perles ainsi ornées. Elles ne sont en revanche pas sensées immuniser contre la colère des ancêtres ou l'action des contre-sorts. Outre le décor, la couleur des perles est également importante : chez les Kotoko les verroteries de couleur verte protège le porteur de la fièvre jaune (Griaule et Lebeuf, 1948, p.18) tandis que les troubles hémorragiques sont prévenus par de la cornaline (pierre vermillon) et par l'hématite (minéral ferralitique qui colore les fluides en rouge à son contact).

La Figure 136 montre une amulette Fali conservée dans les réserves communes des musées néerlandais. Peu d'informations circulent sur ce type d'objet; des médecines sont enfermées à l'intérieur de la boule en fibres végétales recouverte de petites perles rondes aux couleurs de la culture productrice. La présence des perles ne s'explique pas dans le cas présent par l'ergonomie mais par l'esthétisme et la fonctionnalité. En effet, certains colliers amulettes ont aussi ces mêmes perles de verre. Il en va ainsi des *ham neüno*, colliers en cuir et verroterie jaune et rouge qui sont systématiquement portés par les enfants de moins de cinq ans.

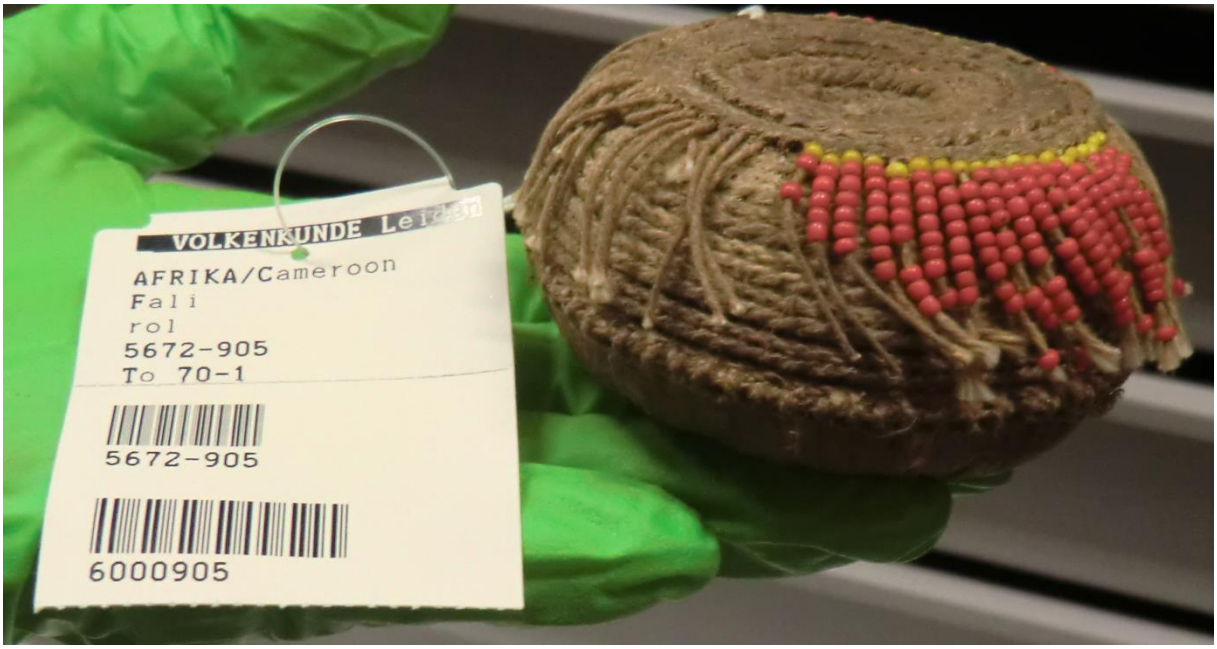


Figure 136 : amulette Fali et sa fiche d'inventaire

Les perles sont utilisées dans les amulettes de nombreuses cultures appartenant à des ensembles différents. Ainsi pour l'ouest, le musée Peabody de Harvard présente un collier-amulette provenant de Bafia dont les perles sont utilisées pour leur matériau et leur morphologie. Des canidés sont représentés sur des perles discales et témoignent de l'importance de la forme des perles. En revanche, les perles en os n'ont pas de forme travaillée, la matière primant dans cet autre cas. Des perles en verre et en coquillage complètent cette amulette. Malheureusement, aucune information sur son usage n'a été relevée. Ceci est fréquent concernant les amulettes prophylactiques. En effet, nombre des personnes européennes ou éduquées à l'européenne suivant un long séjour au Cameroun appartiennent à l'ordre des médecins ou sont des missionnaires chrétiens. Or, ces deux

catégories de populations méprisent ces gris-gris qui appartiennent à la "superstition"[130]. Les objets ne sont pratiquement jamais décrits, cette absence d'information étant justifiée par les auteurs car ils seraient "innombrables[131]".



Figure 137 : amulette prophylactique de Bafia conservée au Pebody museum de Harvard

Le rôle des amulettes n'est pas toujours de protéger des maladies. Par exemple, certaines peuvent servir à favoriser la fertilité d'un couple. Les poupées de fertilité du Nord

[130] Cf. notamment R. Dussercle (1954, p.178) concernant le parcours de Monseigneur F.-X. Vogt ou A. Lamessi (2014, p. 35) pour un avis d'un docteur en médecine.
[131] Cf. notamment Dr. Philippe Charlier, 2012, p.117;

Cameroun sont portées par toutes les femmes fiancées ou mariées souhaitant avoir un bébé. Par ailleurs, les perles contenant des sourates gravées sont typiques des amulettes de protection de religion coranique. Elles ont pour objectif de protéger l'âme du porteur.

Certaines amulettes sont portées quotidiennement, d'autres à des occasions spécifiques uniquement. Par exemple, au sud du pays chez les Bétis et Fang, ceux qui dansent l'*Ozila* sont parés de colliers à vocation protectrice. En effet, cette danse est celle des fantômes et elle est destinée à attirer l'attention des ancêtres favorables en créant un pont entre vivants et morts par la danse. Cette situation est réputée dangereuse pour celui qui danse, d'où le port obligatoire d'amulettes le protégeant de tout maléfice. Dans l'ouest (Grassland), les chasse-mouches aussi appelés fouets de danse ont aussi pour fonction de repousser les actions maléfiques durant leur usage cérémoniel. Les masques perlés servent également à la protection des membres des sociétés secrètes dans les rites où ils sont portés. Masques et chasse-mouche sont notamment portés lors des funérailles du fon. Plus largement, dans l'ensemble du Cameroun, il semblerait que les sonnailles aient non seulement un rôle artistique mais qu'elles servent par leur tintement à repousser les esprits malfaisant de leur emprise sur les danseurs.

Les danses funéraires avec leur costume perlé ont aussi un rôle dans la médecine préventive pour l'ensemble de la communauté. En effet, réaliser une fête pour le mort permet de s'attirer les faveurs de celui-ci et par conséquent éviter son courroux et celui de ses ancêtres, colère qui se traduit par la propagation de fléaux.

Malgré ces nombreuses dispositions préventives, il peut arriver qu'une personne ou même la communauté fasse face à un fléau. Dans ce cas, il faut le traiter selon sa cause et donc au préalable établir un diagnostic clinique.

❖ Le diagnostic clinique

Les symptômes des maladies étant souvent peu spécifiques, il est souvent nécessaire d'effectuer un diagnostic clinique en procédant à de la divination. Les pratiques divinatoires sont très nombreuses au Cameroun et varient selon les cultures. Généralement dans l'ouest et le sud du Cameroun, la divination par la mygale est privilégiée pour effectuer un diagnostic sur l'origine de la maladie du patient. Parmi les divinations plus marginales, deux formes

divinatoires utilisent des perles comme instrument : il s'agit de la divination par coquille d'escargot et celle par les cauris.

La divination par l'escargot a été décrite dans l'ouvrage *Rites thérapeutiques dans une société matrilinéaire - le gèrem des Pèrè* de Charles-Henri Pradelles de Latour (2005). L'auteur indique que cette pratique n'est réalisée que par les vieillards, les jeunes préférant la technique du *kiibwaarè* qui consiste à lancer une feuille de Salvadora persica coupée en deux et celle du *gèb-sèlè* qui utilise des bâtonnets de bois.

> "Le devin qui utilise le *gefa-gèbo* fait descendre une grosse coquille d'escargot le long d'un fil de coton en se tenant face au consultant. Si la coquille, qui coulisse sur le fil de coton grâce à deux trous percés à chacune de ses extrémités, descend en tournant, on dit qu'elle rit, la divination est bien disposée. Si en arrivant au bas du fil, l'ouverture de la coquille est tournée du côté du devin, la réponse à la question posée est positive; si elle est tournée du côté du consultant la réponse est négative."
>
> (Charles-Henri Pradelles de Latour, 2005, p. 117).

Cette forme diagnostique, nécessite des questions précises de type dichotomique. Ainsi le devin posera une question de type "le patient est-il malade à cause d'un sortilège lancé par un sorcier?" et non une question de type "quelle est la cause de la maladie du patient?". L'interprétation est simple puisqu'elle consiste à voir vers qui la bouche de la coquille d'escargot est dirigée. Ainsi, si l'on prend comme exemple la question "le patient est-il malade à cause d'un sorcier ?" et que la coquille, après avoir ri, c'est-à-dire après être descendue en rotation autour de l'axe de perforation, se stabilise au sol la bouche tournée vers le devin, la réponse sera interprétée comme positive. La maladie aurait donc une cause de sorcellerie, et il faudra se tourner vers les remèdes de contre-sorcellerie pour guérir le malade. En revanche, si la bouche de la coquille se tourne vers le consultant, on exclura cette cause, et on posera une autre question dichotomique pour cerner l'origine de la maladie. Cette pratique divinatoire ne concerne pas que les Pèrè du Nord Cameroun. Chez les Wuli du Grassland, aussi désignés sous les noms de Mfumte et Bakaka, cette forme divinatoire est également connue et s'appelle *ndɔta* (V. Baeke, 2004, p.221). Dans cette région ouest du Cameroun, elle est réservée à des problèmes de santé mineurs et non chroniques. Dans le cas contraire, on

utilisera la divination par l'araignée. La pratique de l'escargot-perle est actuellement minoritaire et semble profane puisqu'il n'est pas fait directement référence à une divinité. Néanmoins, la répartition de cette pratique dans des régions appartenant à des aires culturelles distinctes est un indicateur d'une vaste diffusion de ce procédé divinatoire qui désormais n'est plus en faveur. La perte d'influence des religions locales ces derniers siècles, et en particulier depuis la période coloniale, pourrait être en lien avec la baisse de la pratique divinatoire et son caractère extrêmement simple. Cette hypothèse est inspirée de mes recherches sur la divination en Côte d'Ivoire, mais les indices en faveur d'un ancien culte sont trop peu nombreux pour être affirmatif. Rappelons néanmoins que des coquilles d'escargot naturelles ou figurées ont été trouvées dans des sites archéologiques de type cultuels. Chez les Pèrè comme chez les Wuli, les devins pratiquant la divination par coquille d'escargot sont de genre masculin, ce qui diffère de la divination par les cauris qui peut être effectuée par des femmes.

La divination par les cauris varie selon les cultures même si le principe reste le même dans toutes celles du Cameroun. On lance les cauris et on interprète le résultat du lancer. Chez les Foulbé du Nord Cameroun, la divination nécessite cinq ou sept cauris et s'appelle *laarndugo* (Seignobos, Tourneux, 2002, p.58). Seules les femmes pratiquent cette divination. Chez les Wuli du Grassland, la divination par les cauris s'appelle sɔmba (V. Baeke, 2004, p.221). Chez les Ndiki, l'*embamba* utilise vingt-cinq cauris percés qui doivent être préparés à devenir divinatoires. Pour ce faire, une poule doit être sacrifiée. On recueille son sang et on le fait cuire avec les cauris dans une marmite avec trois mesures de sel (Dugast, 1959, p.64). Chaque cauri devra être individualisé dans ses motifs afin de pouvoir lui rattacher une signification propre. Idelette Dugast avait répertorié la symbolique des vingt-cinq perles divinatoires dans sa monographie (1959, p.65). Ceux qui s'éloignent de la masse sont écartés de l'interprétation. Pour ceux placés en amas, le devin identifie leur placement. Deux cauris superposés doivent être interprétés ensemble. Ceux qui sont tournés vers l'extérieur ne sont pas signifiants, et pour ceux isolés, il faut observer dans quel sens ils sont tombés. Dans la forme divinatoire de Ndiki, le devin peut être un homme. Il participe à la divination en tant que lanceur et interprète mais également se relie aux cauris en les enduisant de sa propre salive avant d'effectuer son jet divinatoire.

La corne divinatoire est encore une pratique utilisant une perle comme médium. Celle-ci mesure près de dix centimètres de long et est un pendant dont la lumière est traversée par un fil que tient le devin. Elle est utilisée comme un pendule et est, comme les autres formes divinatoires incluant des perles au Cameroun, souvent utilisée pour des troubles mineurs.

Quelle que soit la forme divinatoire utilisée, identifier la source de la maladie n'est pas suffisante pour éradiquer le problème. Il faut alors passer à l'étape des remèdes ayant pour finalité la guérison du patient ou du groupe malade.

❖ La guérison

Plusieurs moyens permettent d'obtenir la rémission de la maladie. Quelques uns incluent des objets perlés. Les danses de guérison sont une des méthodes thérapeutiques les plus répandues avec la pharmacopée et les formules oratoires.

▪ Les perles dans les danses thérapeutiques

Les danseurs ont des costumes perlés aussi bien pour repousser le mal que pour attirer l'attention des êtres de l'au-delà. Ce sont ces êtres qui vont permettre la guérison du patient. La danse est, au grand dam des médecins occidentaux, réputée efficace et les villages sont prêts à payer cher pour que des danses de guérison soient réalisées (N. Monteillet, 2005, p.168). Elles interviennent généralement en association avec d'autres modes thérapeutiques, même si les commentateurs montrent une indépendance de plus en plus grande. Sous ce terme de « danse de guérison », se regroupent diverses pratiques comme l'exorcisme d'un patient, le traitement de fléaux collectifs et les actions en contre-sort. Les symptômes concernés vont des maladies contagieuses aux désordres mentaux, en passant par les troubles de la fécondité. Dans le sud, le *Djingo* est pratiqué de nuit par les Bassa en vue d'un exorcisme. Dans l'ouest du Cameroun, au Grassland, la confrérie du *ku'ngang* a la charge d'effectuer ces danses de guérison. Le Nord possède également ce type de danses nommées *fur* (M. Sachnine, 1982, p.39).

Dans la conception traditionnelle africaine, la mélancolie et les autres syndromes dépressifs sont considérés comme une maladie aussi réelle que les autres. Le deuil est une période difficile où la maladie peut sévir davantage. Le défunt peut tenter d'entrainer ses êtres chers survivants à le suivre dans la mort, et les êtres maléfiques peuvent posséder les personnes endeuillées dont la résistance est affaiblie à cette occasion. Le chagrin est donc une

porte d'entrée de la maladie. Pour éviter des conséquences très néfastes, la communauté se regroupe autour des proches du défunt et des danses sont réalisées. Elles ont pour objectif d'atténuer la peine des survivants d'être séparés du mort, ce qui rendra plus difficile l'instauration au long cours de la dépression. Cette danse traditionnelle de guérison de la souffrance psychique est mieux acceptée dans les communautés chrétienne et musulmane que les autres jugées "diaboliques". Du fait de cette tolérance, les danses de consolation sont nombreuses dans le pays et fréquemment pratiquées lors des funérailles. Le *nkuk* dansé dans le littoral, le *gourna* exécuté par les Toupouri dans l'extrême nord, le bikutsi des Béti du sud sont des danses de consolation particulièrement célèbres. Elles diffèrent dans les pas, la scénographie ainsi que dans la musique, mais leur objectif est identique : faire face à la tristesse des proches du défunt.

- Les perles dans les prières

Outre les danses, un autre mode de guérison très usité est la parole sous forme d'incantations. Un exemple typique est l'exorcisme catholique, luthérien, ou coranique utilisant notamment le chapelet en complément de nombreuses imprécations.

Le patient peut être aussi le manipulateur des objets perlés. Les poupées de fertilité sont ressorties au Cameroun septentrional quand le nourrisson tombe malade. Les soins pharmacologiques comme enduire la peau de l'enfant d'une substance rouge huileuse en cas de problème dermatologique sont reproduits à l'identique sur la poupée perlée. En effet, dans la conception traditionnelle, les médicaments pris seuls sont insuffisants pour éradiquer une maladie (M. Makang Ma Mbog, 1969, p. 303). En effet, les médecines ne peuvent agir que si les ancêtres et les divinités mineures ont avalisé la guérison. Le fait de répliquer les gestes médicaux sur la poupée permet d'attirer l'attention des esprits sur l'enfant malade et la volonté des parents de le guérir. Ainsi, agir sur la poupée revient à faire une prière non verbale. L'efficacité du traitement est donc soumise notamment à l'action des ancêtres.

Les statuettes religieuses, effigies des divinités traditionnelles, peuvent être aussi parées de perles. Il s'agit d'une pratique très courante en particulier dans la partie méridionale du Cameroun. Les perles ne sont pas uniquement présentes pour esthétiser l'objet en apportant des notes de couleurs, mais aussi pour leur rôle symbolique. La plupart des divinités sont réputées aimer les perles, on les honore donc en plaçant des perles sur l'effigie. Ces forces

protectrices permettent d'écarter le mal mais une catégorie particulière de ces statuettes a pour but de contrer une origine particulière de maladie, à savoir la sorcellerie. Chaque personne nait avec un *evu*, une force magique. Certains peuvent contrôler et utiliser leur *evu* afin de faire le mal (cf. Mallart i Guimerà, 1981 et Laburthe-Tolra 1985). La statuette qui a la particularité physique d'avoir un gros ventre contre les sorts des sorciers et les révèle au grand jour en leur provoquant une ascite (gonflement du ventre dû à la présence d'un liquide entre deux feuillets du péritoine). Les victimes du sorcier ainsi détecté seront guéries lorsque la magie noire ne sera plus opérée. Le sorcier au gros ventre sera questionné et le guérisseur pratiquera diverses étapes pour rendre inoffensif l'*evu* de la personne. La statuette du musée du quai Branly étiquetée sous le n°71.1934.171.647 reproduite à la Figure 138 est un exemple de ces fameuses statuettes. Le cartel de cet objet peut induire en erreur car il ne s'agit pas d'une statuette "servant à la sorcellerie" mais un artefact qui détecte les sorciers et contre leurs prochains sorts. Il a donc une fonction pour l'ensemble de la communauté et n'est pas utilisé par le sorcier comme ce raccourci pourrait le supposer.

Ces statuettes perlées au gros ventre (*netu*) ne sont connues que dans la partie méridionale du pays. Néanmoins, la lecture de certaines anecdotes semble montrer que l'ouest et le nord du Cameroun font également un rapport entre la sorcellerie et l'apparition soudaine d'un gros ventre. Jean Benoist, médecin en exercice à Fignolé dans les monts Mandara rapporte un cas de malade atteint d'ascite qui est maltraité par le restant de la population (1957, p. 115):

> «Le visage inexpressif, le regard atone, il [le patient] nous laissa venir à lui. Ses bras, sa face, son thorax étaient tellement maigres qu'ils paraissaient momifiés ; sa peau sèche, froissée, ses yeux fixes étaient ceux d'un mort. De temps en temps, il gémissait discrètement et palpait son ventre. On eût dit que toute sa chair avait reflué dans cet abdomen énorme, débordant de toutes parts, tendu à crever, vrai ventre de batracien qui ne lui permettait même pas de s'asseoir tout à fait. Des veines au parcours sinueux faisaient saillie sous la paroi où pointait l'ombilic déplissé ; le thorax, comprimé, était presque figé : le malade haletait. Parfois, il promenait sa main trop maigre sur sa poitrine, comme pour tenter d'en arracher un poids. Il fallait le ponctionner rapidement, sans autre espoir que de le soulager un peu. J'espérais retirer quelques litres de ce liquide qui lui distendait le péritoine, repoussait tous ses organes et l'étouffait. Quant à la cause du mal ! Tumeur ? Parasite ? Cirrhose ? En tous cas, je ne pouvais rien

contre elle. Je décidai donc de revenir le lendemain avec un trocart spécial, « à ponction d'ascite ». En attendant, nous ne pouvions pas partir sans un geste, nous essayâmes quelques bribes de conversation puis je fis une longue auscultation. Tandis que j'étais ainsi occupé, des hommes et des femmes sortirent de leur cachette et se rapprochèrent. Ils firent un arc de cercle assez vaste entre les cases et nous. Je les entendais parler ; certains riaient, d'autres chantaient. Quelques-uns montraient le malade du doigt, l'apostrophaient puis éclataient de rire en se regardant. Ils semblèrent même ébaucher une danse.

"Décidément, j'en apprendrai toujours, fait le Père Chauvat. Savez-vous ce qu'ils disent ? Ils crient au vieux : « Tu es fini, tu vas mourir, regardez-le avec son gros ventre, il a trop bu, il est plein d'eau ; il va mourir. » Et cela les fait rire. Je n'ai jamais vu une scène pareille. Je me demande ce qu'ils ont contre lui. D'habitude, ils sont assez doux envers leurs malades, vous avez dû le remarquer ; je ne les ai jamais entendus injurier un mourant... Ah, si je ne les aimais pas, je les traiterais de sauvages et je les enverrais au diable. Mais, que voulez-vous, je suis né avec une autre vocation". »

Le malade succomba peu de temps après la visite du médecin et du père missionnaire. Il ne reçut pas de cérémonie et fut déposé en toute hâte dans une cavité à l'écart des autres sépultures villageoises, lieu où sont enterrés les "maudits".

De même, Charles-Henri Pradelles de Latour (1979, p.237) rapporte que les Bangwa, sous-groupe des Bamiléké au Grassland, abandonnaient les morts présentant des ventres gonflés de liquide sur les hauteurs, dérogeant ainsi aux mécanismes des sépultures normales. Ce même auteur, dans son article de 1996 p.137 déclare: "Enfin plusieurs sociétés distinguent les mauvaises morts des "bonnes" (...) en réservant un traitement marginal aux personnes décédées de manière insolite (...) en raison de fautes commises antérieurement et révélées par un symptôme particulier tel que le gros ventre plein d'ascite des phtisiques".

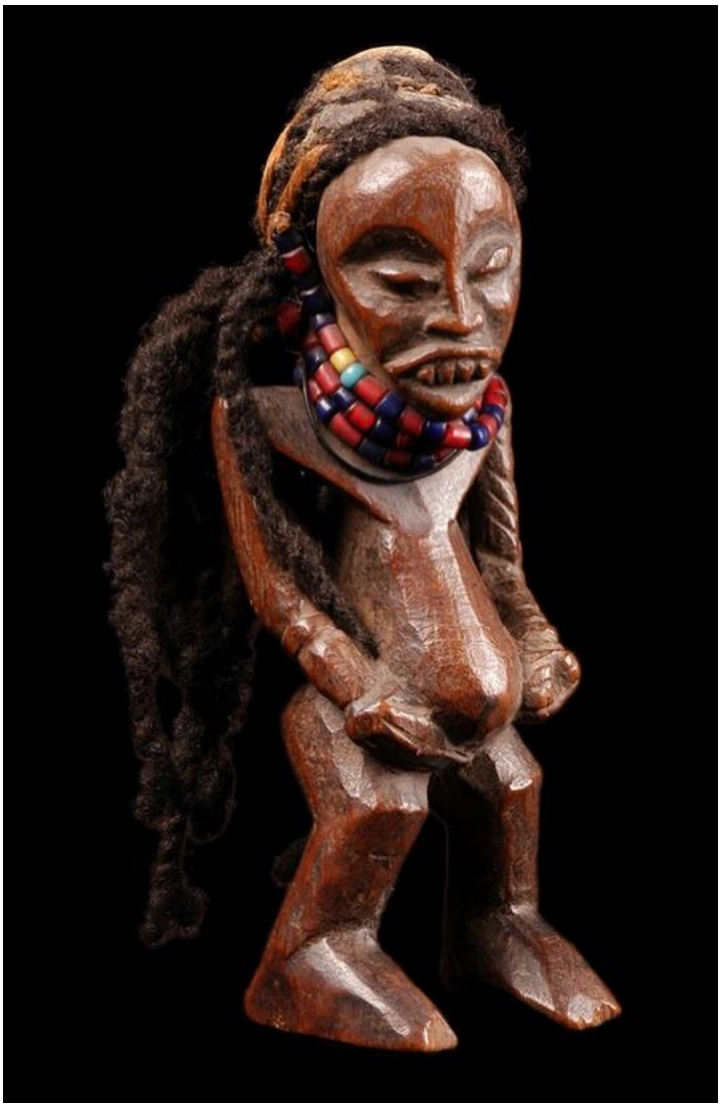


Figure 138 : statuette *netu* servant à contrer les sortilèges

Pour les populations septentrionales, nous ignorons si un élément accomplit le même rôle que les *netu*, et s'il est perlé. Quelques statues rituelles de l'ouest du Cameroun présentent les mêmes caractéristiques physiques que les *netu*, à savoir la présence de perles ou de représentation de parures perlées et un gros ventre mais leur usage nous est inconnu. En revanche, la société secrète du *ku'ngang* possède des statuettes appelées *mupo* ou *lekat* qui, d'après Jean-Paul Notué (2000a, p.222) remplissent notamment ce rôle. Ces statuettes, contrairement au *netu*, ne sont généralement pas perlées, mais la confrérie qui les utilise a de nombreuses perles sur le costume de ses membres.

- Les perles en pharmacopée

Les perles, bien que non ingérées, peuvent avoir un rôle dans la pharmacopée. En effet, certaines parures ont un rôle supposé dans la guérison d'une maladie par leur contact physique avec le patient présentant déjà une pathologie. Elles ont donc une fonction similaire à un baume réparateur. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, la pharmacie est souvent utilisée en complément des invocations.

Comme pour les amulettes protectrices, les objets perlés de guérison ont des formes multiples et des matériaux variés. A titre d'exemple, les Kotoko du Nord Cameroun façonnent des perles irrégulières en terre cuite de forme prédéfinie pour vaincre la maladie d'un patient. Si celui-ci est de genre masculin, trois perles seront suffisantes, alors que si son sexe est féminin, il en faudra quatre. Un seul sera porté autour du cou, les autres serviront d'offrande pour attirer la clémence du monde invisible. Tchago Bouimon, enseignant chercheur au Tchad, rapporte le cas des *lael kalam*, perles ayant la forme stylisée d'un poisson-serpent et qui soignent les maladies de peau marquées par des stigmates aux joues. Ces perles *lael* ne sont pas sans rappeler les pendeloques trouvées dans les sites Sao, comme le souligne l'auteur qui étudie le site de Dal au Tchad (2013, p.14). En effet, la plupart de ces objets ont été trouvés dans des sites cultuels, une minorité dans les tombes et pratiquement pas en contexte d'habitat. Par ailleurs, les Kotoko se réclament être des descendants directs des Sao. Par conséquent, les conditions sont requises pour pratiquer l'ethnoarchéologie et interpréter les données anciennes au regard des usages récents. Nous pouvons émettre l'hypothèse que les Sao utilisaient ces perles dans un but curatif et votif.

Dans des cas très spécifiques, seul le nombre de perles importe. C'est le cas de la *zaase*, syndrome regroupant diverses maladies identifié par les Dowayo comme pouvant être guéri uniquement par le port d'un grand nombre de perles (Krüger, 2003, p.66-67).

Lorsque les techniques thérapeutiques se sont révélées inefficaces et que la victime trépasse, des funérailles sont généralement organisées.

FUNERAILLES ET RITES FUNERAIRES

Les funérailles en Afrique et notamment au Cameroun sont des rites complexes, qui sont jugés nécessaires pour que le défunt puisse devenir un ancêtre au fil du temps, pour que celui-ci soit satisfait et qu'il ne décide pas de hanter les survivants. Les rites funéraires de préparation du défunt et les funérailles diffèrent en fonction des cultures et du temps.

❖ Funérailles actuelles

Les rites funéraires actuellement observables par les ethnologues comme les néophytes sont élaborés mais les données archéologiques permettent de déterminer qu'ils sont récents. Ils dépendent de la religion du défunt, mais également de son origine culturelle. Néanmoins, dans chaque cas étudié, les perles y jouent un rôle. La plupart du temps, les funérailles se déroulent en deux temps, répartis sur plusieurs années. La première étape consiste à inhumer le cadavre afin qu'il ne contamine pas les vivants. La seconde consiste à faire réintégrer le mort dans la société en l'élisant au rang d'ancêtre.

- Préparation et inhumation du cadavre

La coutume funéraire au Cameroun veut que les cadavres soient inhumés et non incinérés. Les préparations du corps varient en fonction des cultures.

Au Nord, pendant que les croque-morts sont à l'œuvre, un rassemblement d'individus a lieu à l'extérieur. Les personnes sont parées de toutes les perles qu'elles possèdent et pratiquent des danses funèbres[132]. La préparation du corps, généralement réalisée par le forgeron parfois assisté d'un petit groupe de personne, dépend de la culture. Ainsi pour les populations Fali du Mandara, les défunts sont emmaillotés par le forgeron sous une forme spécifique : assis, les bras en avant. Pour obtenir cette position, le forgeron manipule le macchabée avec l'aide d'assistants et de méthodes complexes pour pallier à la rigidité cadavérique qui s'est installée quelques heures après le décès[133]. Chez les Kapsiki du Rhumsiki dans les Mandara en revanche, le corps est ramassé dans une peau de buffle appelée *rhamca* (W.van Beek, 1995, p.142). Une fois, le cadavre préparé, les danses s'arrêtent et une

[132] Pratique observable notamment chez les Fali (Lebeuf 1938) et les Kapsiki (W. van Beek 1995).

[133] Cette *rigor mortis* est d'ailleurs le symptôme ultime qui autorise les sociétés Mandara à procéder aux funérailles. Absences de pouls, de respiration et de conscience sont considérées comme des indices de la mort mais jugées insuffisantes pour déclarer officiellement la mort de la personne. L'installation de la rigidité cadavérique trois heures après la mort permet de confirmer la mort de l'individu.

procession de mise en caveau a lieu. Un grand festin est également réalisé avec des sacrifices rituels.

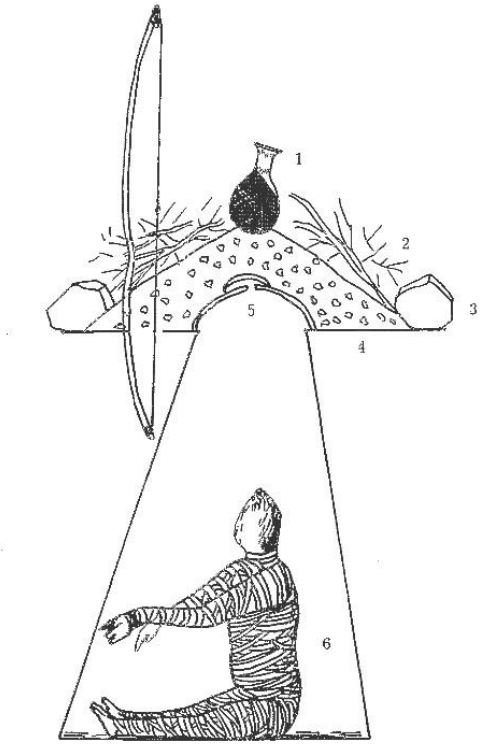


Figure 139 : dessin en coupe d'une sépulture fali de 1992 réalisé par Jean-Gabriel Gauthier (1995, p.58)

Dans l'ouest, on réalise deux cercueils et l'inhumation est faite dans le plus grand secret. Seuls les proches sont présents et connaissent le lieu précis de l'enterrement. Mais avant de l'inhumer, les personnes ayant été en contact avec lui, en particulier celles qui ont eu des différents avec le défunt du temps de son vivant, doivent le visiter et s'expliquer avec lui afin d'éviter une vengeance. Généralement, les visiteurs viennent avec des présents pour l'apaiser. Les perles figurent parmi les cadeaux fréquemment offerts. Souvent, durant la préparation des cercueils, une autopsie rituelle est réalisée afin de connaître les causes de la mort et de savoir quelles pratiques devront être faites pour éviter la déferlante de conséquences néfastes pour la famille (Pinghane Yonta 2012, p.73-74).

Au sud, il faut pleurer le mort dès son trépas avec des cris et des manifestations de chagrins exubérantes. On lave ensuite le corps, on le pare d'un nouveau pagne et on l'étend sur une natte. La veillée s'étend sur plusieurs jours dans lesquels les personnes visitant le mort

sont accueillies par la famille du défunt, où l'on danse et où l'on fait des festins. Une autopsie rituelle est pratiquée lorsque le défunt était soupçonné d'être un sorcier. Lorsque l'état de décomposition est prononcé, on réalise un cercueil en écorces battues et on y place dedans des objets personnels du mort, comme une parure perlée. Le tout est enseveli à proximité du village. Contrairement au Nord, la position du mort est un décubitus dorsal. L'emplacement de la tombe est marqué par des objets tels que des calebasses et des pipes contenant du tabac. Les veuves en attendant la seconde partie du rituel sont interdites de porter des perles, de se laver et de se coiffer. Elles ont un régime alimentaire strict, s'enduisent de kaolin et se font maltraiter (L. Perrois, 1978, p.294-295).

Les personnes mortes suite à une ascite, un suicide, une maladie reconnue comme très contagieuse ou infamante voire une mort accidentelle particulièrement violente et subite ont généralement un traitement différent de ces pratiques conventionnelles expliquées précédemment. La rapidité de la mise en terre ainsi que le choix du lieu éloigné du village et des autres morts sont les deux caractéristiques dérogatoires observées dans l'ensemble du pays. Ces exceptions sont assez mal documentées car elles sont plutôt rares[134] et réalisées de manière furtive et hâtive. Selon Louis-Vincent Thomas, la grande majorité des personnes mortes d'une mauvaise façon n'ont pas le droit d'accéder au rang d'ancêtre et ne bénéficient donc pas de la seconde étape.

- L'avènement d'un nouvel ancêtre

La seconde partie peut être plus ou moins distante dans le temps de la première, au gré des usages sociaux et de la richesse de la famille du défunt. En effet, quelle que soit la région, traditionnellement l'avènement d'un nouvel ancêtre est accueilli avec joie et une grande fête financée par la famille doit être réalisée. Au Nord, il est habituel que la cérémonie se déroule un an après la mort, un dimanche, jour chômé depuis la colonisation, afin que le plus grand nombre puisse venir. Des prêts sont généralement conclus pour que la cérémonie puisse se faire. Cette grande fête ressemble fortement dans les danses à celles qui avaient eu lieu lors de la préparation corps pour l'inhumation. Il arrive parfois qu'au bout de trois ans, on prélève le crâne de l'ancêtre pour le placer dans une calebasse (Langlois 2013 p. 99). Dans l'ouest, la coutume est plus souple puisque le mort peut être honoré plus d'une décennie

[134] 4% selon L. V. Thomas, 1963, p. 400.

après son enterrement. Ceci est dû aux difficultés budgétaires qu'occasionnent ces grands rassemblements. Le temps entre les deux étapes est considéré comme périlleux puisque le mort peut s'offusquer de la lenteur pour le célébrer. D'un autre côté, le cadavre doit pouvoir s'être transformé en squelette, c'est-à-dire que toutes les chairs doivent être décomposées avant de réaliser la deuxième fête, puisque le crâne doit être détaché du reste du corps pour revenir dans la concession de sa famille pour y être régulièrement chéri. Dans les cultures Béti-Fang du plateau sud-camerounais, la religion traditionnelle veut aussi qu'il y ait une inhumation secondaire sous forme de reliquaire (Notué, 2000b).

Si l'expansion des religions chrétiennes et musulmane ont modifié des éléments dans les pratiques funéraires, il ne s'agit pas du seul facteur puisque l'étude des données archéologiques du Cameroun et de ses environs montre de nombreuses modes dans le traitement des morts.

❖ Rites funéraires anciens issus des données archéologiques

Les données archéologiques issues des sépultures sont nettement plus nombreuses pour la région appartenant à la culture Sao[135] que dans le reste du pays. Les Sao ont fasciné les archéologues spécialisés dans le domaine funéraire grâce à la grande variété des procédés funéraires. Présence d'inhumations secondaires, nécropoles avec urbanisme complexe et changements de modes funéraires sur un même site, sont quelques caractéristiques visibles dans les données archéologiques recueillies depuis la période coloniale.

▪ Des pratiques variées mais une constante dans la parure

Dolu Manu, situé à un kilomètre au nord-est de la ville de Garoua (Cameroun septentrional) regroupe plusieurs types d'inhumations complémentaires sur la montagne "de la pluie" qui est actuellement un lieu de pèlerinage et de culte pour les habitants des environs. Le site n'étant plus occupé depuis 1935, l'archéologue Jean Gabriel Gauthier a prospecté sur une vaste zone du site. Grâce à ses données récoltées, il est possible de reconstituer une partie de la chaîne opératoire concernant les rites funéraires. En premier lieu, le défunt était placé dans un "puits", grande fosse collective circulaire où l'on a retrouvé des esquilles d'ossements humains, du charbon et des éléments de parures tels que des bracelets de fer et des perles de

[135] Et groupes assimilés aux Sao tels que les Ngomni.

verre. La présence de restes de parure indique que le corps était paré avant d'être introduit dans le puits. Le charbon est un matériel courant dans les sites archéologiques et, en l'absence d'information complémentaire délivrée par l'auteur de la fouille, il n'est pas possible de conclure sur la raison de sa présence. Néanmoins, il est possible d'émettre l'hypothèse que l'on allumait des feux à basse température pour consumer la chair des cadavres et accélérer ainsi le processus de transformation du corps en squelette. En effet, des traces d'incendie ont été mises en évidence. Le fait que le puits ne contienne que des esquilles d'os humain montre qu'après altération du cadavre en squelette, les os les plus importants étaient prélevés. Nous savons que tous ces os n'étaient pas placés ensemble grâce à la découverte des urnes qui contenaient les os longs et les vertèbres, et celle des peleka qui contenaient le crâne. Dans les urnes, des parures sont aussi visibles. Il existe deux possibilités pour leur présence: soit lors de la collecte des os longs les parures visibles étaient prélevées (les parures trouvées dans le puits seraient donc des oublis selon cette théorie), soit lors de la mise en urne, on introduisait d'autres éléments de parure que celles portées par le défunt lors de son inhumation primaire. Quoi qu'il en soit, la récurrence de la présence de parure dans les urnes suppose que les bracelets et perles avaient un rôle dans les rites funéraires de cette inhumation secondaire en urne. En revanche, l'intérieur des peleka ne contenait pas de perle. L'auteur de la fouille n'a pas daté cette pratique par analyse d'isotopes radioactifs mais a estimé son époque grâce aux traditions orales et à la présence des perles de verre bleues. Il a conclu qu'il s'agissait de sépultures pré-fali postérieure au XVIe siècle. Néanmoins, la datation par la présence de perles sans analyse physicochimique est à prendre avec précaution, puisque des perles en verre avaient circulé avant l'arrivée des Européens.

Ce processus rituel funéraire semble être visible dans d'autres lieux du Nord Cameroun et des abords du lac Tchad, d'après les fouilles de Leon Palès à Fort Lamy (Tchad) publiées en 1937 ou celles de Jean-Paul Lebeuf éditées en 1962. En 1937, l'article du *Journal de la société des africanistes* fait état d'une fouille de squelette en décubitus d'axe sud-est/nord-ouest en connexion atomique mais sans crâne (p.139). De même, un autre squelette distant du premier et un peu moins en profondeur avait la partie inférieure en connexion anatomique mais avait de grands éléments comme la colonne vertébrale, le pubis et la tête manquants. Ailleurs, un crâne sans autre ornement a été trouvé sur un lit d'argile dont la forme et la texture semble indiquer qu'il était contenu dans une calebasse aujourd'hui décomposée (p.137-138). Enfin,

l'auteur a exhumé des urnes funéraires dont la taille ne permet pas de contenir un corps entier et qui, dans les faits contenaient des « segments de squelette » (p. 152). A Makari, Jean-Paul Lebeuf (1962, p. 21) a trouvé des urnes contenant des os longs présentant de nombreuses parures. Grâce au nombre de sites pouvant être interprétés comme des étapes de cette chaîne opératoire funéraire, il semble que ces rites ne soient pas réservés à un genre particulier ni à une classe d'âge. Il est à noter que la sépulture primaire n'est pas forcément un puits collectif comme à Dolu Manu ; ainsi Fort-Lamy présente deux exemples de sépultures individuelles primaires.

D'autres modes de traitement des corps ont été mis au jour dans cette région. Par exemple, les fouilles menées à Waza (extrême nord du Cameroun, à proximité de la frontière avec le Nigéria) par l'archéologue amateur Ernest Bouyer ont mis en évidence des sépultures en double jarre. Le squelette est placé intégralement dans la jarre inférieure, celle du dessus servant de couvercle. Le défunt présente, à l'instar du mode de sépulture précédent, de la parure, en particulier des colliers et des ceintures de perles. En outre, la sépulture de Waza la mieux conservée accueillait un cache-sexe en alliage cuivreux et cauris qui est aujourd'hui conservé au musée de la Rochelle (voir relevé Figure 140). Les autres sépultures de Waza semblent avoir le même schéma mais leur état de dégradation était nettement plus avancé. Au cours des missions Sahara-Cameroun et Lebaudy-Griaule, l'équipe de Marcel Griaule comprenant notamment Jean-Paul Lebeuf a découvert le même type d'inhumation en double-jarre hautes sur le point VII de Sao en très mauvais état de conservation mais qui contenait un grand nombre de perles majoritairement en cornaline. Les perles découvertes sont en divers matériaux et chaque sépulture en double-jarre contenait environ 70% de perles en cornaline de formes différentes, 25% de perles en verre bleues, et le restant étant du quartz et/ou de la terre cuite[136].

[136] Statistiques réalisées à partir des informations publiées par J. P. Lebeuf et M. Griaule en 1948.

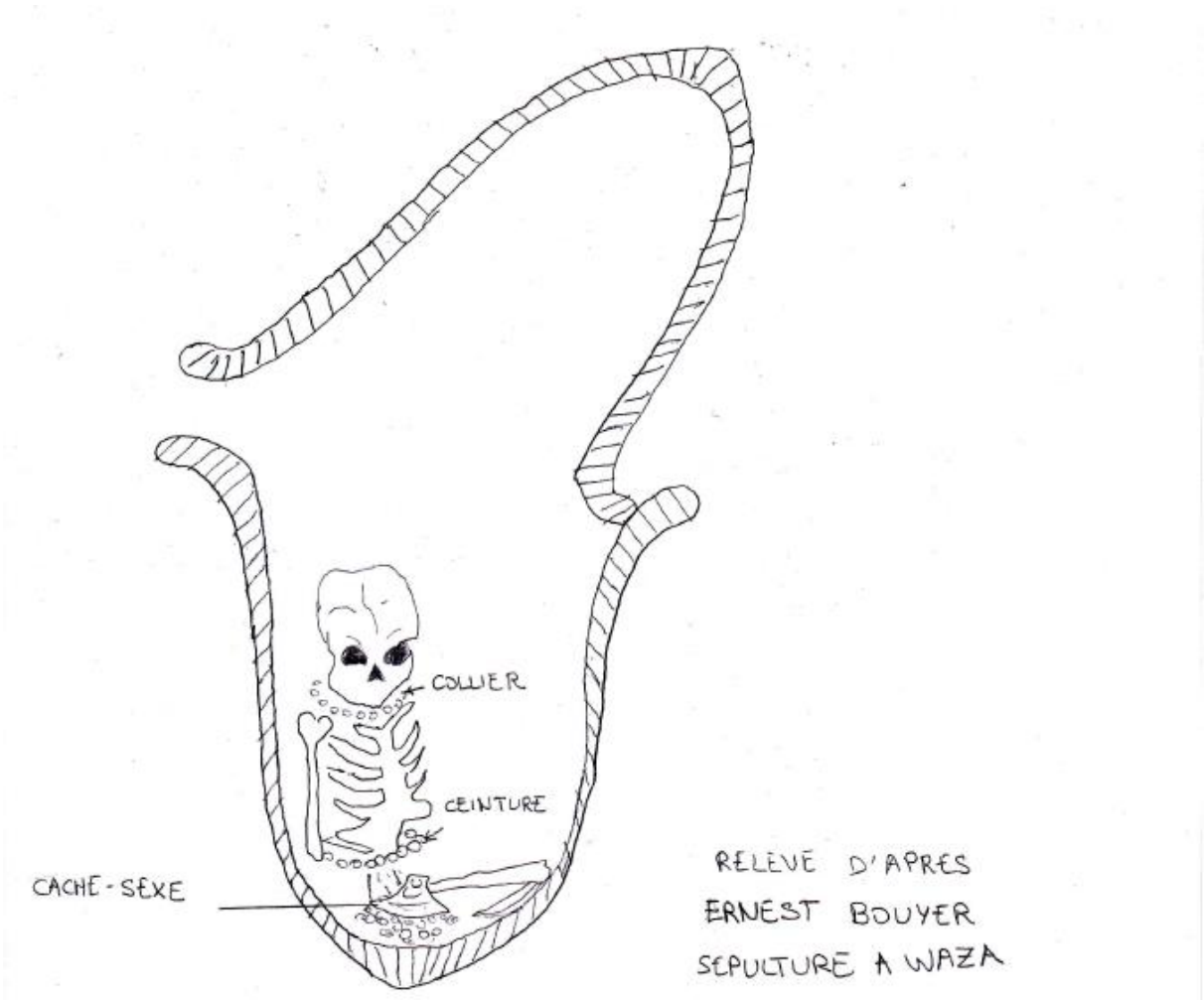


Figure 140 : Schéma d'une sépulture en double-jarre contenant des objets perlés (parure)

D'autres sépultures atypiques ont été mises au jour comme celle en décubitus la tête posée sur un foyer, une dalle plate la surplombant ; des cimetières avec présence de sépultures collectives en une grande urne mêlant plusieurs crânes et os longs (ce qui sous-tend qu'il s'agirait de sépultures secondaires)… quelque soit le mode de sépulture, les perles accompagnent généralement le mort. D'ailleurs, les populations locales savent que sur les anciens cimetières, on peut récupérer des perles remontées à la surface grâce aux mouvements telluriques. Ces perles sont réutilisées par les populations actuelles (J.P. Lebeuf, M. Griaule 1948, p.13 note 2 et p.18 note 1). Hormis de rares exceptions, les perles trouvées en contexte funéraires sont rouges, blanches ou bleues, selon le matériau qui les compose. Les perles en pierre sont soit en calcite (blanc) soit en cornaline (rouge), rarement en amazonite (bleu clair) tandis que les perles de verre sont généralement bleues. Les sites ayant une longue période d'occupation, comme Daïma et Mdaga sont particulièrement probants sur

la continuité des codes associés aux perles en contexte funéraire alors que les modes d'inhumation changent. Le nombre de perles est très variable d'une sépulture à une autre, néanmoins les proportions entre perles de verre, cornaline et autres matériaux est relativement stable[137]. Les parures sont fréquentes et se situent généralement au niveau du bassin et de la tête-cou. Les cache-sexe perlés sont de styles différents selon les lieux. Ainsi à sites : à Sou, la sépulture n°2 avait un pagne composé majoritairement de perles discales en tests d'œufs d'autruche agrémentées de quelques cauris et grains de cornaline, tandis que la tombe de Waza contenait un habit en perles cuivreuses et cauris.

Dans l'aire culturelle du golfe de Guinée, les sites funéraires contenaient aussi une grande proportion de perles. L'exemple le plus flagrant est la tombe du prêtre à Igbo Ukwu, composée majoritairement de perles de cornaline et de perles de verre. Contrairement à l'aire culturelle Sao et associée, l'ouest présente une plus grande diversité dans les couleurs des perles. Comme dans le nord, les perles trouvées en contexte archéologique funéraire sont à décor uni.

La récurrence de certains types de perles pour parer les morts peut résulter de deux possibilités. La première consiste à interpréter ces données comme étant une codification spécifique au funéraire. De même qu'actuellement il existe des conventions de parure en fonction de divers contextes (âge, genre, situation sociale), il aurait existé une coutume selon laquelle seules certaines perles conviendraient à la parure d'un mort. Cela ne signifie pas que les ornements aient été conçus spécifiquement pour la cérémonie funèbre car les perles peuvent avoir plusieurs usages, comme il sera développé dans le chapitre 10. L'autre théorie consiste à voir dans ces perles un témoignage de la rareté des perles disponibles et d'un goût restreint à certains types pour la parure courante. Les défunts seraient enterrés avec leur parure favorite. Se prononcer en faveur d'une théorie est malaisé car le nombre de perles trouvées en site d'habitat est trop faible pour pouvoir trancher.

Par ailleurs, certaines perles trouvées en contexte funéraire ne semblent pas appartenir à la parure du défunt.

[137]Certaines publications sont biaisées : ainsi Jean-Gabriel Gauthier s'intéresse principalement aux perles de verre pour la datation, tandis qu'Augustin Holl a insisté dans son étude sur la nécropole de Houlouf sur les perles en cornaline.

- Des perles en offrande

Peu de jarres-double ont été trouvées intactes, placées col sur col sans espace interstitiel. Néanmoins, parmi les rares jarres en parfait état, il existait une curiosité fréquente : la présence de perles autour de la sépulture. Certains auteurs ont émis l'hypothèse de perles déposées en offrande, ce qui peut être plausible mais n'est pas corroboré par une source autre que l'archéologie. Néanmoins, le culte des morts est un indice en faveur de cette interprétation.

LE CULTE DES ANCETRES

Les funérailles ont permis au mort d'accéder au statut d'ancêtre. Or, les ancêtres auraient un impact dans la vie courante des vivants, pouvant notamment favoriser la fécondité ou abattre des fléaux. De ce fait, les Camerounais adressent un soin particulier à cette catégorie de défunts : le culte des crânes. Le crâne est l'élément emblématique de l'ancêtre puisque dans les religions africaines, la tête est le siège de l'âme. Dans la mort, le corps se décompose tandis que l'âme reste vivante. Le crâne est donc le support visible de l'ancêtre puisqu'il contient la personnalité du défunt et qu'il est la résultante de la transformation de la tête en squelette.

❖ Crâne & perles : un lien indissociable pour plusieurs cultures du Cameroun

Le culte des crânes se trouve dans toutes les régions du Cameroun. Les modalités de ce culte varient en fonction des cultures, mais nombre d'entre elles font un lien direct entre le crâne et les perles.

Chez les Chamba du Grassland, la relation entre les perles métalliques montées en instrument de percussion et les ancêtres est étroite. En effet, Léo Frobenius (1987, p.51) rapporte que ces instruments sont surnommés « grands-pères » et que le son produit par l'entrechoquement des perles discales métalliques est la voix des ancêtres. Chaque perle correspond à un prêtre ancêtre car elle était enterrée avec le défunt et exhumée lors de la seconde cérémonie des funérailles en même temps que le crâne. D'après la thèse de doctorat de Richard Fardon soutenue en 1980 (vol. II, p.41), la catégorie d'objets servant au culte du *vomé* dont font partie les « grands-pères » est appelée *uri* ce qui signifie « crâne ». Ainsi, les

perles seraient associées lexicalement aux crânes. Françoise Dumas-Champion conclut à une « équivalence linguistique et rituelle entre les crânes des ancêtres d'une part, et les objets cultuels du *vomé* (rhombes, sonnailles) d'autre part. » (F. Dumas-Champion, 1995, p.155). Dans l'ensemble de la région du Grassland, les crânes qui se sont trop abîmés sont placés dans des calebasses perlées, qui servent de reliquaire.

Lorsque les Fali du Nord Cameroun exhument le crâne de l'ancêtre, ceux-ci ne le conservent pas à la surface mais l'enterrent à nouveau séparément dans une jarre avec des parures de perles (F. Dumas-Champion, 1989, p.47). L'objectif serait, selon Jean Gabriel Gauthier (1979, p.40), de permettre à l'ancêtre de se délivrer des esprits malfaisants. Chez les autres populations du Nord pratiquant le culte des crânes, les squelettes de tête sont posés dans des arbres à ancêtres. Des sacrifices, des libations et des offrandes de quelques perles sont réalisées régulièrement.

Sur le plateau sud-camerounais, le culte des ancêtres fait aussi intervenir des parties de squelettes. Chez les Fang, ce culte est appelé *byéri*, chez les Béti *melan* et chez les Ntumu *mela*. Les sacrifices et les libations sont réalisés sur des reliquaires portatifs collectifs. Ces reliquaires comportent une boîte dans laquelle les os des ancêtres sont conservés, le couvercle étant orné avec une statuette. Les perles sont présentes dans les reliquaires de diverses manières. Elles peuvent directement être incrustées dans les os des ancêtres (Perrois, 1992, p.36 et Mary, 1999, p.149), être placées en collier dans la boîte avec les os, ou figurer en ornement sur la figurine en bois du couvercle.

❖ Un dérivé de ce culte : les *atwonzen*

Les *atwonzen*, têtes en bois brodées de perles, sont probablement issues de cette relation entre crâne et perles. L'originalité dans ce cas, est la figuration de crâne et non l'utilisation d'un os véritable. Les *atwonzen* sont employés dans les danses de la victoire. La coutume dans la Cross river voulait que l'on décapite et que l'on danse avec les têtes des vaincus pour signifier la victoire. S'accaparer la tête d'un ennemi permettait d'éviter que celui-ci devienne un ancêtre et puisse riposter en accédant à ce nouveau statut. Dans le cas des chefferies Dschang, les *atwonzen* remplacent les véritables têtes des ennemis vaincus et décapités. Ainsi, les perles se substituent à l'os, et ont le droit à un traitement identique, ce

qui constitue un autre argument éloquent de l'équivalence entre les perles et les os humains du crâne. Parallèlement, si une chefferie était prise, on détruisait les reliquaire-calebasse afin d'annihiler les remontrances des ancêtres du *gung* vaincu.

Il est possible que le perlage de ces faux-crânes soit aussi lié à une tradition bantoue[138] où de véritables crânes de chef étaient perlés de cauris pour pacifier l'esprit du mort et exhibés lors d'une danse destinée au culte de l'ancêtre (L. Perrois, 1979, p.301 d'après G. Tessmann 1913, *Die Pangwe*). Les *atwonzen* sont des dérivés du culte des ancêtres puisqu'ils reposent sur les mêmes fondements ; cependant, il ne s'agit pas d'un culte à proprement parler car le crâne qu'il représente n'est pas un ancêtre à qui l'on rend hommage.

❖ Les objets perlés sans relique utilisés dans le culte des ancêtres

En revanche, dans la même région, certains objets ne faisant pas explicitement référence au crâne et ne contenant aucun ossement sont utilisés pour rendre hommage aux ancêtres. Ce sont les cas des sièges et statues-effigies perlées. Ces sculptures brodées de verroterie et de cauris sont intimement liées à une personne. Les sièges perlés, représentant les chefs, sont commandés du vivant de la personne, dès leur investiture. En revanche, les statues-portraits sont ordonnés par un tiers, pour commémorer le défunt. Dans les deux cas, il s'agit d'objets uniques très fortement liés à une personnalité. Un culte est rendu à ces objets uniquement lorsque le mort à qui ils font référence a franchi l'étape de l'ancestralité. La Figure 141 a été prise lors de l'intronisation du fon Jinabo II, chef du royaume Kom. Elle montre le respect du nouveau roi envers ses prédécesseurs qui leur demande leur soutien dans l'exercice de ses fonctions en les enduisant du même *peh* que lui. Lors des grandes occasions, ces objets sont exhibés afin que les ancêtres puissent prendre part pleinement à l'évènement. Au quotidien, ils sont entreposés dans la case du trésor royal, protégés par la société.

Actuellement, le culte des ancêtres est en vigueur dans l'ensemble du pays. Dans chaque région, les perles y jouent un rôle, parfois en association avec les restes humains, parfois seuls, comme c'est le cas au Grassland avec les sièges et les statues-effigies.

[138] Ici nous nous référons à la tradition du sud-Cameroun vers Ebéangon, mais il existe un travail similaire chez les Bembe de l'ex-Zaïre : voir P. Gossiaux, 2000, p.251-252.



Figure 141 : hommage aux ancêtres à travers les sièges lors de l'intronisation d'un nouveau chef

❖ En archéologie

En archéologie, le lien entre perles et culte des ancêtres est plus difficile à établir, ne serait-ce que pour déterminer s'il y a eu ou non un culte des ancêtres.

Les données actuelles ne font pas état d'ossements incrustés de perles. Seul le rapport de fouille de Mdaga réalisé par Lebeuf mentionne des perles en cornaline agrégées au crâne d'une sépulture primaire[139] au point III niveau 4. Mais le faible nombre de sépultures fouillées et publiées hors du contexte de la civilisation Sao biaise les résultats. Par ailleurs, la majorité des rapports de fouilles publiés ont été réalisés il y a plusieurs décennies ; or l'ostéologie est une discipline de l'archéologie en plein essor et le nombre de données déduites de la découverte d'un squelette aujourd'hui est supérieur à celui des fouilles des années 1950.

La pratique chez les Fali d'un culte des ancêtres qui s'exprime dans les faits par une inhumation secondaire de la tête pourrait nous inciter à voir dans les sites funéraires Sao un culte des ancêtres. Néanmoins, il existe quelques obstacles à cette conclusion. En effet, chez les Sao, les peleka ne contenaient pas de perles ; c'était l'urne contenant les autres vestiges

[139] Dans le sens de sépulture définitive et non selon la terminologie de Jean Leclerc (1990, p.16) qui utilise le terme comme première étape d'une inhumation en plusieurs temps.

osseux significatifs qui en possédaient. De plus, les Fali ne sont pas les descendants directs des Sao. Certains Sao se sont certes réfugiés à partir du XIVe siècle dans le territoire actuel, mais la culture Fali est issue de nombreux métissages culturels.

Néanmoins, l'étude des sépultures montre un grand soin apporté à l'inhumation des morts avec des procédés souvent complexes, un défunt paré et parfois des traces de teinture des os du bassin et de la tête en ocre rouge. S'il y a une rupture avec le culte des ancêtres tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, le mort était inhumé avec déférence. Le dépôt de perles externe des urnes aux os longs, s'il est interprété comme une offrande des vivants aux morts, pourrait être un témoignage d'un culte des ancêtres.

Pour résumer ce chapitre, les perles sont omniprésentes dans le domaine du spirituel que ce soit pour la médecine, la divination, la religion ou les rites funéraires. Elles accompagnent l'individu dans la vie, la maladie et la mort. Les données archéologiques ont mis en exergue la permanence de l'usage des perles en contexte funéraire, seule constante dans une grande variété de rites. L'utilisation des perles pour un culte des ancêtres dans les temps anciens est probable même si la discontinuité des pratiques ne nous permet pas de l'affirmer. En ce qui concerne l'utilisation en médecine, il faudrait analyser les très rares squelettes ayant une perle verte pour savoir s'ils ont décédé de la fièvre jaune. La maladie, causée par un arbovirus amaril, ne laisse pas de séquelle ostéologique et n'était donc pas détectable à l'époque des fouilles. Mais des découvertes prometteuses ont été faites ces dernières années avec le développement de la microbiologie appliquée à l'archéologie. En 2012, de l'ADN de virus (variole) a pu être remarqué dans un corps de femme gelé depuis 300 ans (Ph. Biagini & al. 2012). En 2011, une autre étape décisive avait été franchie en découvrant que les molaires de squelettes anciens (donc en mauvais état de conservation) pouvaient conserver de l'ADN d'agent pathogène, en l'occurrence, le bacille *Yersinia pestis* responsable de la peste bubonique (K. Bos & al. 2011). Ainsi, en théorie, il serait possible de découvrir l'ADN du virus responsable de la fièvre jaune dans l'analyse de l'intérieur d'une dent appartenant à un squelette donné. En effet, nous savons que les Kotoko, descendants officiels des Sao, utilisaient ces perles vertes dans ce but médicinal préventif et curatif. Il est donc possible que les Sao le faisaient également, d'autant que les perles vertes sont peu communes en contexte funéraire, contrairement aux perles de verre bleues. Cette analyse de laboratoire n'a pas pu être réalisée dans le contexte de cette thèse pour de multiples raisons tenant au

coût financier, à la difficulté à retrouver les crânes concernés et à la mobilisation humaine nécessaire pour mettre en œuvre cette opération.

Chapitre 10 - Bilan des usages et confrontation des résultats aux autres régions du monde

Au cours des précédents chapitres, les perles ont été étudiées sous les angles des domaines commercial, artistique, social, magico-religieux et funéraire. Il ressort de ces précédents chapitres qu'un même objet peut avoir plusieurs rôles. Ce chapitre sera destiné à faire le point sur les diverses utilités d'un même objet ; il sera également le lieu d'une comparaison avec les usages des perles dans d'autres régions d'Afrique et du reste du monde, afin de voir quels sont les usages généralisés et ceux spécifiques aux perles du Cameroun.

DES UTILISATIONS MULTIPLES ET SUPERPOSEES SUR UN MEME OBJET

Dans cette étude, nous étudierons spécifiquement les poupées de fertilité, les vêtements et accessoires corporels - comprenant notamment les sacs, les pipes et les instruments de musique- les *atwonzen*, les statues et le mobilier. Toutes ces catégories d'objets perlés présentent une superposition de domaines d'usage.

❖ Les poupées de fertilité

Les poupées de fertilité, quelles que soient leur matériau et leur provenance culturelle, interviennent à plusieurs épisodes de la vie familiale. Elles sont créées dans le but d'être offertes par le jeune homme à la jeune femme qu'il désire. Il s'agit donc en premier lieu d'un cadeau destiné à exprimer les sentiments d'un individu envers un tiers. Si le cadeau est accepté, la poupée devient alors un témoignage de leurs fiançailles. Lorsque la jeune femme porte la poupée sur son dos et s'en occupe comme s'il s'agissait d'un véritable bébé, elle réalise ces gestes à l'intention du reste de la communauté et des divinités si celle-ci pratique la religion traditionnelle locale. Elle y manifeste sa volonté d'avoir une progéniture. Les membres de la communauté peuvent lui donner des conseils sur la façon de s'occuper d'un jeune enfant, permettant ainsi de perfectionner sa technique et d'avoir de la pratique avant la véritable naissance. Envers les dieux, le fait de s'occuper d'une poupée montre la capacité du couple à élever un enfant. En effet, dans la croyance traditionnelle, l'enfant est un don divin et non la conséquence d'un acte sexuel ayant permis la rencontre d'un spermatozoïde

et d'un ovule. L'acte sexuel est perçu comme une condition à la croissance de l'enfant dans le ventre de sa mère mais non comme la raison de sa formation qui relève de la décision des divinités.

Certaines poupées de fertilité sont réalisées par des Foulbé. Or, la population peule est considérée comme celle ayant introduit l'Islam au Cameroun. S'il est vrai que les Foulbé sont majoritairement musulmans, il existe néanmoins des exceptions : personnes ayant embrassé la religion des "Kirdi" et celles qui ont fait un syncrétisme des religions présentes au Cameroun. Cette minorité est celle qui produit des poupées de fertilité d'origine peule.

Le taux de mortalité infantile est important dans les montagnes du Nord Cameroun. Il est perçu comme une punition divine du couple, la croyance dans les principes de la médecine occidentale moderne étant peu prégnante. Le couple ressort la poupée de fertilité ou en crée une autre si celle-ci n'est pas du bon genre ou nombre (les jumeaux doivent être représentés par une statuette bicéphale) et on applique les mêmes médicaments et soins à la poupée qu'au(x) bébé(s) malade(s). Pratiquer les soins sur la poupée renforce les chances de succès de la médecine. En effet, elle attire l'attention des divinités et montre à quel point le couple est dévoué à la guérison du petit enfant.

A l'initiation féminine ou masculine, il est fréquent pour la mère de donner la poupée à l'enfant qui pourra à son tour l'utiliser. Dans le cas de jumeaux, la poupée sera donnée à l'aîné. La poupée pourra à nouveau être utilisée pour un nouveau cycle fiançailles- préparation à la maternité- guérison et don à l'enfant.

Les poupées de fertilité sont de différents types, l'important étant la présence de perles qui leur attribue leur fonction. A défaut, les statuettes sont des jouets. Le nombre de perles pour une poupée est variable. Le style des poupées indique l'origine culturelle des parents. Les Dowayo font des poupées avec une âme de bois plus travaillée que les autres populations des monts du Nord Cameroun (cf. Krüger 2003). Les bras, les mains et les jambes sont figurées de manière réaliste. L'allure de la poupée en bois chez les Dowayo est caractérisée par ses jambes et ses bras fléchis parallèles au corps. Tous ces éléments permettent de différencier aisément les poupées de fertilité des Dowayo (appelés Namtchi par les Foulbé) des autres populations montagneuses du Nord Cameroun. Les Guiziga font des poupées plus stylisées de forme conique avec un revêtement en cuir pour figurer la peau. Les

poupées perlées ayant pour support un épi de maïs sont communes aux Foulbé, aux Fali et aux Vute. Ceux-ci peuvent aussi en faire avec un support en bois très simple, souvent de forme phallique. Les bras et les jambes ne sont pas figurés dans l'âme, mais par des fils perlés. Pour différencier l'origine de ces objets, il suffit de voir comment sont assemblées les perles et quelles couleurs sont utilisées. La présence de styles culturels aussi marqués montre la volonté de faire de ces objets des indicateurs d'identité culturelle.

❖ Les costumes et accessoires de danses traditionnelles

Les costumes et accessoires de danses ont un rôle artistique multiple puisque les perles servent d'instruments de musique à percussion et subliment les porteurs qui exécutent un art vivant. Selon les danses et les cultures, d'autres fonctions se superposent.

▪ Les danses de guérison

Les danses de guérison à titre individuel ou communautaire, associent au caractère artistique, une fonction thérapeutique relevant de la croyance au surnaturel responsable des maux. Les perles agissent sur divers plans dans le cadre d'une danse de guérison. Tout d'abord, on considère que la danse est un moyen de transcender les barrières de l'humain et par conséquent que la danse est potentiellement dangereuse pour ceux qui la réalisent. C'est pourquoi les exécutants ont des amulettes perlées protectrices. Celles-ci peuvent prendre la forme de colliers et de sonnailles. De plus, les perles sont censées attirer la bienveillance des ancêtres et des divinités mineures qui permettent de lever une maladie.

▪ Les danses funéraires

Les danses funéraires sont nombreuses et sont associées à des croyances magiques issues d'un rituel religieux. En réalisant une grande fête où le point d'orgue sont les danses avec des accessoires perlés, on s'assure du contentement du mort et des ancêtres, ce qui permet de manière préventive d'éviter des maux sur la collectivité. Ainsi, les danses funéraires témoignent d'une croyance en une vie après la mort, élément caractéristique des religions. Par ailleurs, la cérémonie dansée permet d'apaiser le chagrin de la famille endeuillée et a donc également un rôle thérapeutique. En alliant la religion et les médecines préventive et curative, les costumes perlés ont donc un rôle spirituel aussi important que leur fonction artistique. Par

ailleurs, les danses funéraires sont l'occasion de grands rassemblements de population. Les perles ont alors aussi une fonction sociale. A l'ouest, les perles servent à indiquer à quiconque le statut hiérarchique de celui qui les porte. Dans les autres régions, il est préférable de se parer de tous ses atours, non seulement par respect envers le mort mais aussi parce que ce rassemblement peut être l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes, ce qui peut déboucher sur la conclusion de pactes divers. Une bonne impression est donc importante, les perles permettant d'attirer l'attention et de mettre en valeur la personne. Par ailleurs, toujours envers les inconnus, arborer des objets perlés peut permettre de donner des informations sur son identité.

Les danseurs doivent payer pour être initiés aux danses traditionnelles, ce tribut pouvant être cher. Il est notable que les sociétés secrètes du Grassland demandant le plus de droits d'entrées sont celles qui utilisent le plus de perles dans leur costume de danse. Ceci rappelle que les perles avaient bien une fonction monétaire dans les siècles précédents, et qu'elles ont toujours une grande valeur marchande. Les danses étant propres à des communautés telles que les sociétés secrètes et les sociétés d'initiation, le fait de posséder un costume de danse montre à quelle société le danseur a été intronisé. Chaque société ayant un rôle régulateur déterminé au sein d'une culture, le costume de danse montre le mandat et la place du porteur au sein de son village et donc de ce fait, expose à tous son identité sociale. Au sein d'une même danse, il arrive parfois que les costumes des danseurs diffèrent. Ceci est particulièrement visible dans les représentations des sociétés secrètes Bamiléké où la structure sociale est très hiérarchisée. Il semble impensable de traiter de la même manière le fon et les notables appartenant à une société. Les variantes dans le costume permettent ainsi de faire une distinction de rang. Par exemple, les chasse-mouches au manche perlé sont en crins blancs pour la famille royale et en crins noirs pour les notables ; de même, les personnes portant des peaux de panthère perlées sont des personnes ayant un grand pouvoir décisionnel, le fon ou sa famille proche. Pour les costumes du *Tso,* les couleurs et les motifs figurés constituent en quelque sorte des armoiries. En effet, chaque famille a un motif coloré propre qui sera répété tout au long du costume, du masque cagoule-éléphant à la veste. Ainsi, une personne instruite des blasons des familles du Grassland peut identifier facilement les danseurs. Pour les sociétés moins hiérarchisées, la fonction sociale des costumes de danse est différente. Les costumes vont afficher l'appartenance à une communauté plus ou moins vaste (de la culture à l'ensemble de cultures) et vont indiquer certains moments forts de la

communauté tels que les naissances, morts et alliances. Certains costumes de danse permettent de connaître l'âge et/ou le statut marital de la personne. Par exemple, les danses de séduction sont réservées aux jeunes gens pubères. Si une personne venait à transgresser cette règle, elle serait sujette à des quolibets de la communauté.

❖ La parure quotidienne

Dans la parure quotidienne sont intégrées les colliers et les bracelets, mais également les vêtements, les ceintures, les coiffures et coiffes qui ne sont pas réservés à une occasion spécifique. Comme les costumes de danse, l'ensemble de ces objets a un rôle identitaire. En fonction de la culture, la parure perlée peut indiquer l'âge de la personne, son genre, son statut marital, sa situation par rapport au cycle menstruel pour les femmes, sa position dans l'échelle sociale, son métier et son appartenance culturelle. Mais elle a aussi des emplois dans d'autres domaines. En plus de son office identitaire, elle peut servir de médecine préventive ou curative et avoir un rôle religieux, si les perles sont montées en chapelet. Comme son nom l'indique, la parure sert à magnifier l'individu et a donc une fonction esthétique à ne pas négliger. Enfin, la parure est un indicateur de la richesse d'un individu, puisque les perles ont une valeur commerciale élevée. Ainsi, la parure quotidienne exerce diverses fonctions dans le domaine commercial, social, artistique et spirituel.

❖ Les sacs

Les sacs perlés sont réservés aux chasseurs. Leur propriétaire est donc un homme, avec une activité spécifique. La chasse comporte de nombreux risques puisque l'homme possède des armes létales mais également parce qu'il doit s'aventurer en brousse. Or, la brousse n'est pas le territoire de l'humain mais celui des animaux sauvages et dans le folklore, celui des esprits maléfiques. Les sacs de chasseurs servent de cartouchière mais aussi de protection contre les menaces spécifiques liées à l'exercice cynégétique. Ils ont donc une fonction spirituelle associée à un usage pratique. On remarque que les styles des sacs sont typiques pour chaque société.

❖ Les pipes

Les pipes perlées du Grassland camerounais sont de grandes dimensions : environ 2 mètres de long. Le musée néerlandais de la pipe a estimé que le tuyau perlé comprenait en moyenne 27 600 perles de rocaille d'origine européenne (Don Duco, 1999). Compte tenu du coût des verroteries en provenance d'Europe, les pipes perlées valaient plus cher que celles dont le tuyau était simplement ouvragé. Elles étaient donc réservées à des personnes de marque, mais pas forcément d'ascendance royale. Les pipes royales avaient un fourneau avec des décors figuratifs tandis que ceux offerts en signe de bonne entente par le fon à un tiers étaient avec un fourneau à motifs géométriques. Les pipes ont aussi une fonction religieuse, puisqu'elles servent à un rite de fertilité agraire. Peu d'exemplaires sont présents dans les collections occidentales en raison de l'encombrement ; mais l'étude des pipes entières permet de montrer la diversité des motifs géométriques ainsi que la panoplie de couleurs employées, résultat d'une recherche esthétique de l'atelier perlier.

❖ Les perles mortuaires

Les perles associées aux morts se rencontrent principalement dans les tombes et les offrandes accordées aux crânes des ancêtres. Elles ont un rôle esthétique mais aussi symbolique puisqu'elles témoignent d'un respect envers le défunt voire d'une prière adressée aux ancêtres qui peut avoir des conséquences bénéfiques sur la santé des individus liés à cet ancêtre. En archéologie, les perles trouvées dans les sépultures indiquent un haut statut social, ce qui est corroboré par la présence de cuivre, le soin apporté à l'inhumation et la place dans la nécropole. Jean-Paul Lebeuf a interrogé les Kotoko sur le rôle des perles en terre cuite Sao que l'on retrouve dans certaines sépultures. Ils ont répondu qu'il s'agissait de symboles de monnaie, ce qui laisserait entendre un rite funéraire impliquant le versement ou le paiement d'une faveur. Ainsi les perles mortuaires auraient un rôle social, économique et spirituel.

❖ Les atwonzen

Les *atwonzen,* objets typiquement originaires du Grassland[140], sont utilisés dans la danse *nzen* et entreposés dans la case du trésor royal avec les sièges, les statues effigies et les calebasses. Entièrement constitués de perles, anciennes monnaies et symboles de prestige

[140] Et même plus précisément de la région de Dschang (chefferies de Dschang et de Fonchatula).

dans cette région, ces faux crânes ont une valeur commerciale mais également symbolique. Ils représentent les ennemis vaincus et signifient donc la grandeur militaire du *gung*. Dansés, ils permettent d'éviter les représailles des morts, ennemis comme alliés tombés durant la bataille. En effet, ils sont sensés plaire aux esprits et sont une manière de les honorer. Ils ont donc une dimension spirituelle. Mais leur aspect artistique est celui qui a permis leur notoriété dans les musées et maisons de vente d'Occident. Chaque *atwonzen* est unique dans son traitement artistique, avec des effets visuels importants. La dimension sonore, primordiale dans la danse en Afrique, est sous-estimée dans les collections privées et publiques d'Europe et des Etats-Unis. Le succès de ces *atwonzen* a permis de mettre en valeur à l'international la région de Dschang. Derrière l'originalité de ces faux crânes perlés, l'influence de la Cross-river et peut-être celle du plateau sud-camerounais sont visibles.

❖ Les sièges

Les sièges ont d'abord une fonction sociale en Afrique avant d'être pratique : les chaises, tabourets et trônes soulignent la position hiérarchique élevée de l'individu qui s'y assoit. Ils peuvent parfois être fabriqués dans le but d'êtres offerts comme gage d'une alliance forte entre deux entités politiques. L'iconographie ainsi que le choix des couleurs sont révélateurs de cet usage diplomatique. Généralement, dans ces objets, on mêle les identités de la culture créatrice du siège et celle qui le reçoit en présent. Les sièges au Grassland ont par ailleurs un rôle cultuel quand le possesseur de l'objet s'est transformé en squelette : les sièges sont alors intégrés au culte des ancêtres. Les sièges ont donc un rôle social puis cultuel en plus de leurs qualités esthétique, commerciale et pratique.

❖ Les statues

Les statues perlées n'ont pas le même rôle que les poupées perlées. Leur premier usage est commémoratif. Entretenir le souvenir d'une personne en l'érigeant comme un modèle forge l'idéal communautaire et participe à l'instruction publique nécessaire à l'harmonie sociale. Elles ont aussi un rôle religieux puisqu'elles interviennent dans les rites des cultes des ancêtres. Comme exposé dans le chapitre sur les usages artistiques, les statues sont, par leurs caractéristiques physiques, des objets d'art. Enfin, du fait de leur grandeur et de leur recouvrement partiel ou entier de broderies de perles, ces objets ont une haute valeur

marchande. Certaines statues ne peuvent être vendues alors que d'autres n'étant plus utilisées dans les rites sociaux et cultuels, peuvent devenir aliénables. La présence d'un grand nombre de statues aux côtés du fon lors des manifestations publiques est une manière de mettre en avant le prestige de la chefferie, de rendre visible et de légitimer la place du chef du *gung*.

❖ Les calebasses

Une controverse est née sur les usages des calebasses perlées. Certains indiquent qu'il s'agit de reliquaire, version démentie par d'autres qui voient en cet objet un usage cultuel libatoire. Enfin, certains ne voyant pas dans les calebasses importées en Europe ni d'huile de palme ni d'ossements, ont conclu à rôle purement esthétique ou mercantile.

Il est probable que toutes ces théories soient partiellement justes. En effet, comme dans les autres cas préalablement abordés, une forme n'a pas qu'un seul usage mais plusieurs possibles selon les circonstances. Une personne interviewée dans le film *Funeral Season* à la soixantième minute explique que les crânes doivent être conservés dans de l'huile de palme. Les deux usages spirituels, à savoir religieux et funéraire, sont donc facilement combinables. En revanche, pour les étrangers, il est impossible de donner un objet reliquaire. La calebasse est utilisée ici comme cadeau diplomatique sans valeur magique. L'accent est mis sur son décor artistique, sa valeur monétaire et son symbole d'alliance. En fait, les calebasses perlées offertes ont la même vocation que les sièges perlés. Il s'agit d'objets à forte identité culturelle, avec un rôle politique, économique et artistique très affirmé.

A travers cette deuxième partie de thèse, il apparaît donc que les objets perlés sont multifonction et qu'ils revêtent une place importante dans la vie de chaque Camerounais. Peu d'objets perlés entiers ont été mis au jour et il est difficile de connaître pleinement leur rôle, mais il semble d'après les témoignages écrits que les perles avaient déjà un rôle social, économique et artistique à l'arrivée des Européens. La vocation spirituelle s'observe à travers la récurrence des perles dans le mobilier funéraire fouillé au Cameroun et dans ses environs. Confrontons à présent ces résultats aux données d'autres régions d'Afrique et du monde.

CONFRONTATION AVEC LES AUTRES REGIONS DU MONDE

Pour cette mise en perspective, nous étudierons successivement chaque domaine d'utilisation des perles, puis la possibilité de superposition des usages dans d'autres espaces géographiques.

❖ Les perles dans l'économie africaine et mondiale

Le Cameroun et ses environs n'est pas la seule partie du monde à avoir utilisé les perles comme système monétaire. L'ensemble du continent africain mais aussi d'autres régions du monde ont, à un moment donné, utilisé les perles comme unité de mesure de valeur marchande.

▪ En Afrique

Comme annoncé dans le chapitre VI, les perles étaient utilisées dans toute l'Afrique subsaharienne. Elles étaient un des moyens d'échange les plus fonctionnels pour du commerce à longue distance grâce à leur faible encombrement et leur haut taux d'acceptation. En 1899, Charles Letourneau, docteur en anthropologie publiait dans le *bulletin de la société d'anthropologie de Paris* (p. 680-681) :

> « Les verroteries sont d'un usage plus grand encore [en Afrique subsaharienne] que les étoffes. Il en existe une grande diversité, pas moins de quatre cents espèces. Les plus communes sont en porcelaine blanche ; les plus prisées sont rouges et émaillées, c'est le *samsam*, et elles portent des noms significatifs, le « qui rassasie », les « ravageuses des villes » ; parce l'homme qui en est nanti ne meurt pas de faim et ne trouve pas de cruelles. Les verroteries s'enfilent et chaque espèce de fil chargé a une longueur à peu près déterminée suivant sa valeur ; l'un va du bout de l'index au poignet, c'est la coudée des anciens ; l'autre fait deux fois le tour du pouce et remonte jusqu'au coude, ou bien fait le tour du cou. Ces perles constituent la monnaie par excellence, celle dont la demande excède toujours l'offre, et après cette rassade vient comme valeur monétaire, le fil métallique, surtout le fil de laiton. Comme les perles, il se transforme aussi en objets de parure (…) Mais celles-ci [les femmes africaines] préfèrent pourtant beaucoup la verroterie, sans laquelle tout marché où elles

> interviennent ne saurait se conclure. La valeur de ces monnaies, leur valeur libératoire, comme disent les économistes, subit naturellement des fluctuations, suivant l'abondance de l'offre ou de la demande ; elle est ordinairement grande. Ainsi quelques perles bleues peuvent payer deux cabris [au lac Albert]. Avec dix perles de porcelaine blanche et bleue, on se procure une livre de bœuf. (…) Telles sont les monnaies les plus usitées en Afrique orientale. Il en est quelques autres encore. Je citerai d'abord les coquillages, les cauris (*Cyprea moneta* [sic]) ; employés jadis, ils n'ont plus guère court que dans l'Afrique orientale, quoique toujours ça et là en usage dans l'Afrique centrale et occidentale. On peut supposer que le cauri a précédé de beaucoup les perles et le fil de métal. Le cauri [est] le coquillage travaillé, façonné pour un usage monétaire (…) »

Ce passage met en valeur l'aspect rationnel de la traite par les perles. Elles sont disposées en colliers d'une longueur précise, ce qui permet de faciliter les comptes. L'auteur distingue les verroteries et les cauris façonnés en monnaie, qui ont en commun le fait d'être des perles. Ces deux modes de paiement étaient les plus répandus en Afrique avec le laiton. L'auteur précise que leur valeur subit « naturellement des fluctuations, suivant l'abondance de l'offre et de la demande » sans pour autant s'étendre sur ce point. En dehors des variations temporelles qui ont été traitées dans le chapitre VI, il existe des variations en fonction du lieu de la traite. De manière logique, plus l'endroit était éloigné du lieu de production des perles, plus sa valeur augmentait. Ainsi, les cauris avaient moins de valeur dans les côtes orientales de l'Afrique qu'à l'intérieur des terres du Cameroun puisque les *Monetaria moneta* sont endémiques de l'Océan Indien. La fluctuation des taux s'observe aussi pour les verroteries : sur les côtes où des ports européens ont été construits, le cours de la verroterie est plus faible que dans les zones continentales peu fréquentées par les étrangers pourvoyeurs de perles de verre.

Vestige de son utilisation comme unité de valeur commune, le cauri est aujourd'hui le logo de la banque de développement du Mali fondée en 1968. Par ailleurs, des objets perlés figurent parfois sur les anciens billets de banque de l'Afrique subsaharienne. En 1941, l'administration française émet des francs pour l'Afrique équatoriale c'est-à-dire le territoire regroupant le Tchad, la République centrafricaine, la république du Congo et le Gabon. Sur les trois quart de ces papiers-monnaies, des parures en perles sont représentées. La Figure 142

présente ces billets. Les mille francs sont emblématiques de la vision coloniale avec les deux personnages africains parés de perles à savoir la mère et son bébé encadrés par une Marianne au laurier, allégorie de la République protectrice des arts et des lettres.



Figure 142 : Billets de l'Afrique équatoriale française de 1941 : les deux faces

L'Afrique occidentale française et le Togo se dotent en 1955, 1956 et 1957 d'une gamme de billets de 50 à 1000 francs où figurent également des perlages (voir annexe D). Avec l'indépendance des pays africains, une nouvelle iconographie est mise en place : dynamisme et modernité sont généralement mis en avant. Pourtant, des années 1960 aux années 2000, il est toujours possible de retrouver des billets présentant des perles. Le billet de 10 000 francs émis par la banque centrale des Etats de l'Afrique de l'ouest en 1991 circulant aussi au Togo présente un cadre en perles (Figure 143).



Figure 143 : billet de 10 000 francs imprimé en 1991 par la banque centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest

Les exemples précédents ont été tirés de la communauté soumise au franc CFA. Mais la banque anglophone du Nigéria a aussi présenté des billets avec des personnes parées de perles (Figure 144).



Figure 144 : 10 naira datés des années 1980

Les communautés sahariennes gardent également des vestiges de l'utilisation des perles en tant que monnaie dans le versement des dots. Etant donné qu'une partie de ces populations est originaire d'Afrique du Nord, il est possible que les perles aient été utilisées

comme monnaie également au Maghreb avant l'introduction de la monnaie de sel et des dinars d'or.

- Dans le reste du monde

En Asie, les données archéologiques et les textes anciens ont montré que la première monnaie utilisée massivement en Chine était le cauri percé. La Chine pré-impériale puis la dynastie des Shang (1570 à 1045 av. J. C.) avaient ces *bei*. Puis ce fut la forme du cauri qui prima dès la fin du XIIe siècle avant J. C.. Les « cauris » pouvaient être en divers matériaux comme en os, en pierre ou en bronze. Au VIIe siècle av. J. C., les perles en bronze prennent l'ascendant sur les autres matériaux. On appelle cette nouvelle monnaie dans l'Etat Chu : *yibi* « nez de fourmi » bien que sa forme rappelle encore les cauris. Au Ve siècle avant J. C., la Chine alors morcelée en de nombreux « royaumes combattants », adopte différentes formes de monnaies : bêches stylisées (*bu*) ou couteaux. Mais en dehors de leur forme, ces monnaies de métal ressemblent aux *yibi*. Elles sont en effet perforées de manière à être enfilées et assemblées sur un fil pour faciliter le compte. A la réunification du royaume sous la dynastie Qin, l'empereur Qin Shi Huangdi impose une nouvelle monnaie composée d'une pièce circulaire percée d'un trou carré en son centre. Cette perle discale est l'aboutissement d'un processus d'abstraction formelle, et a perduré jusqu'au XXe siècle. La monnaie chinoise n'est donc pas un passage brusque d'un système coquillage à un système reposant sur la valeur des métaux, mais une évolution lente du système perlé. La perforation carrée a été expliquée de multiples manières : d'un point de vue symbolique, pour représenter la terre en opposition au disque représentant le ciel et d'un point de vue pratique, par un avantage de fabrication. En effet, les perles de métal étaient issues de moules et devaient être limées au niveau du tuyau de conduction du bronze. Les perles discales étaient enfilées sur une tige de section carrée bloquant la rotation des perles et permettait ainsi d'effectuer l'abrasion de plusieurs pièces en même temps. De nos jours, les monnaies sapèques n'ont plus cours mais gardent une haute valeur monétaire car elles sont collectionnées en tant que porte-bonheur. Le Tableau 7 résume en un schéma l'évolution des monnaies en perles de Chine.



Monnaies en perles de Chine de la période pré-impériale au début du XX° siècle

Tableau 7 : Historique des monnaies en Chine

La Chine n'est pas le seul Etat asiatique à avoir usité des perles comme instrument monétaire ; par exemple, l'ancien royaume du Siam (en actuelle Thaïlande) utilisait les cauris en même temps que les tikals d'or et d'argent. Ces derniers étaient, comme en Afrique, la monnaie courante de basse valeur. Il est probable que le système perlé ait été mis en place antérieurement à l'arrivée du système fondé sur les métaux, mais que les cauris aient perdurés dans leur utilisation durant les périodes récentes jusqu'à la fin du XIXe siècle. De plus, les perles de verre étaient aussi utilisées dans ces contrées comme bien d'échange avec les Européens comme se rappellent les Karen, peuple tibéto-birman installé en Thaïlande et en Birmanie (Lewis & Lewis, 2002, p.82).

L'Océanie comporte également des sociétés qui ont traditionnellement utilisé des perles comme monnaie. Deux exemples sont célèbres : les Kanak de Nouvelle Calédonie (M. Leenhardt, 1922), et les cultures de Malaïta dans l'archipel des îles Salomon (R. J. A. W. Lever, 1963, p.53-54 et A. Goto, 1997, p.6-12). Dans les deux cas, il s'agit de perles produites à partir de coquilles de mollusque marin. Comme le rappelle Akaïra Goto dans son introduction (p.6) « la monnaie de coquillages est une des caractéristiques culturelles fondamentales de la Mélanésie ». Or, la plupart des monnaies-coquillages de cette région du monde sont

fabriquées sous forme de perles que ce soit en « Papouasie Nouvelle-Guinée, dans l'archipel des îles de Bismarck, aux îles Salomon, en Nouvelle-Calédonie et à Vanuatu » (A. Goto 1997, p.6). Les coquillages choisis pour créer ces perles appartiennent à des espèces spécifiques. Elles sont en bénitier (Nouvelle-Géorgie et îles de Choiseul), en huître épineuse *Spondylus* (îles Salomon), en « romu » *Chama pacifica*, en « ke'e » *Beguina semi-orbiculata*, en « kakandu » *Anadara granosa* et en « kurila » *Atrina vexillum*. Les coquilles de ces bivalves sont sélectionnées pour leur grandeur, leur matière mais aussi leur couleur. Ainsi le *romu* donne des perles rouges alors que le *ke'e* donne des perles blanches et orangées et le *kurila* du noir.

L'Amérique a aussi développé ce système monétaire. Les Athapascans du Grand Nord, également réputés pour leur art perlé (cf. J. Thompson, 2001, p. 309-356), avaient pour monnaie des perles en porc-épic puis au contact des Européens, ont utilisé en substitut des perles de verre très semblables à celles produites pour le marché Africain. L'archéologie en territoire des Tsimshians montre que la majorité des biens importés étaient des perles en matériaux de toutes sortes (ambre, coquillages, verre). Les Amérindiens du Nord du continent avaient pour monnaie, selon les premiers témoignages des colons européens, les *wampums,* colliers ou ceintures réalisées à partir de perles *wampum*. En 1644, le révérend Johannes Megapolensis junior écrit :

> « Ils utilisent comme monnaie d'échange certains petits os faits de nacre ou de coquillages que l'on trouve au bord de mer ; ils percent un trou dans le milieu de ces petits os et ils les glissent sur un fil, ou ils en font des ceintures larges comme la main ou davantage qu'ils se passent autour du cou et du corps »
>
> (J. Megapolensis, 1644, dans : Karklins, 1982, p. 69).

Selon William Beauchamp (1901, p.351), les perles wampum étaient même utilisées dans les colonies anglaises au XVIIe siècle à taux de quatre *wampum* colorées (ou huit *wampum* non teintées) pour un penny. L'Amérique du Sud précolombienne avait en revanche un système basé sur les plumes ; mais avec l'établissement du commerce triangulaire et par conséquent l'arrivée d'Africains sur les côtes américaines, les perles ont eu un rôle de quasi-monnaie. Concernant les Caraïbes, la question d'une utilisation des perles comme monnaie indépendante de l'esclavagisme se pose : dans le journal de bord de Christophe Colomb, les

perles de verre vertes plaisent énormément au chef local paré de plumes et de perles (Erikson, 1993, p.36-37).

En revanche, l'Europe ne semble jamais avoir utilisé des perles comme système monétaire. Avant l'entrée des monnaies fiduciaires, seul le système basé sur la hiérarchisation des métaux existait. Ces métaux étaient conditionnés soit en rondelles non perforées, soit en lingots. Les pierres précieuses et les concrétions nacrées étaient généralement appréciées mais n'avaient pas réellement d'utilisation officielle comme monnaie. Ceci explique probablement pourquoi les écrits européens considèrent les perles comme des biens d'échange et non comme une véritable monnaie.

❖ Le statut social des perles

L'usage des perles dans la sphère sociale est multiple au Cameroun : témoignage de notabilité au Grassland, éléments d'identités culturelle et individuelle et gage d'alliance. Qu'en est-il à l'étranger ?

▪ Gage de notabilité

Un grand nombre de perles dans une tombe est toujours interprété par l'archéologue comme un indicateur du statut social élevé du défunt et ce, quelque soit la région et l'ère étudiée. Cette théorie est fondée sur le fait que les perles en grand nombre sont associées à d'autres éléments réputés ou rares, et concordent souvent avec une structure funéraire élaborée ou un locus remarquable. La richesse associée aux perles s'explique aisément dans les régions ayant utilisé les perles comme monnaie, mais on remarque que ce constat peut s'étendre à l'Europe. Il suffit de voir notamment les tombes de chefs gaulois de la Tène ou les inhumations mérovingiennes par sarcophages pour se convaincre que les perles utilisées en parures étaient des marqueurs d'un statut social élevé. La raison précise de l'association entre haut rang social et perles en Europe n'est pas encore expliquée.

D'après l'ouvrage de Daniel Lainé, d'autres royaumes d'Afrique font des perles un témoignage de notabilité. C'est notamment le cas du royaume Kuba en République Démocratique du Congo où le vêtement d'apparat *bwaantshy* est constitué de milliers de perles de verre et de cauris et pèse quatre-vingt quatre kilogrammes (Figure 145).



Figure 145 : portrait officiel de Nyimi Mabintsh III, roi Kuba par Daniel Lainé

Les descendants des royaumes du golfe de Guinée se parent également d'un grand nombre de perles, différentes selon les cultures. Au Ghana, le royaume Ashanti a un trésor constitué de colliers et bracelets en perles d'or. En effet, cette nation s'est installée dans un des sites les plus aurifères d'Afrique et a tiré sa puissance de l'exploitation de ce minerai. Le royaume d'Abomey a de grosses perles dorées jaunes et vertes, faites en laiton ou en pâte de verre. Les deux produits sont issus du commerce avec l'Europe et il est possible de reconnaître dans les parures portées par le souverain les modèles du bead book de Levin conservé au British museum (voir annexe B). Contrairement à ce qui pourrait être imaginé, les perles au cou du roi étaient la monnaie d'échange pour l'or et l'huile de palme, et non les perles servant au commerce des esclaves. Le photographe nigérian George Osodi a pris en photographie officielle les vingt chefs du Nigéria. Ces photographies sont exposées au musée Newark jusqu'au 9 août 2015. Sur les vingt rois, seul trois émirs venant du Nord Nigéria n'avaient pas de perles. Les dix-sept autres avaient de grandes parures perlées avec du corail (*Corallium*

rubrum) originaire de Méditerranée. Cinq d'entre eux –l'Obi d'Idumje Unor, le Dein d'Agbor, l'Ewi d'Ado Ekiti, l'Elegushi d'Ikateland, l'obokun d'Ijeshaland et l'ataoja d'Osogboland combinaient une parure en corail et des objets brodés de perles de verre.

En bordure de l'Afrique centrale et australe, les Pende utilisent une couronne en verroterie opaque ou perles de faïence couvrant la calotte supérieure du crâne pour signifier le statut du chef. Deux protubérances sont généralement présentes sur les côtés et renvoient au buffle, animal symbolisant culturellement la puissance. Parfois, les Pende utilisent d'autres formes de chapeau perlé pour signifier l'autorité. La Figure 146 montre un florilège de coiffes de chefs Pende en provenance de l'Indianapolis Museum of Art.



Figure 146 : Coiffes de chef Pendé (n° IMA 1989.1146 et 1989.1147)

Dans la même région, les Tchokwe utilisent le *tchibangula* pour rendre ostentatoire le rang de chef. Cette coiffe est constituée de perles de verre. La Figure 147 présente sa forme et ses couleurs caractéristiques chez les Mwatshisenge, qui n'a que peu évolué ces dernières générations comme le montre la généalogie des portraits reproduite à gauche. Cette frise souligne également la primauté de la coiffe comme emblème du pouvoir, la peau de panthère ne se voyant pas dans le dernier portrait. Selon les entités Tchokwé, les couleurs et les formes de la couronne peuvent varier, ce qui traduit l'origine mais aussi la position des chefs Tchokwé entre eux.



Figure 147 : représentations d'ibangula (couronnes perlées Tchokwé)

Actuellement en Afrique australe, seul un petit nombre de parures perlées indique un haut rang social. Chez les Zulu, la panthère est le signe de royauté. Son pelage est porté en vêtement et en parure de tête tandis que ses crocs sont arborés en tour de cou. Il s'agit là du seul collier de perles spécifique au rang de chef. Mais les gravures du XIXe siècle montrent qu'auparavant les parures perlées de notables étaient plus abondantes et complexes (cf. Figure 148).



Figure 148 : deux gravures colorées de chefs Zoulou au XIXe siècle (1849 et 1836)

En Afrique orientale au cours du XXe siècle, la royauté Tutsi au Rwanda se parait d'un costume perlé comprenant un chasse-mouche, une canne de commandement et une coiffe indiquant son prestige social. La coiffe était proche de celle qu'on observe actuellement dans les costumes de danses avec la présence de perles à la base du crâne et de plumes d'autruches. Néanmoins, dans le cas de la coiffe royale, les plumes sont dirigées vers le haut, il n'y a pas de jugulaire d'attache et des rideaux de perles sont présents de chaque côté du visage. En 1961, la monarchie au Rwanda est abolie; Kigeli V ne porte plus cet habit dans les photographies officielles depuis sa destitution et son exil.

Ainsi, la relation des perles au pouvoir se retrouve dans plusieurs cultures africaines. Pour la plupart des exemples cités, l'administration politique et la ligne économique sont semblables aux chefferies et royaumes du Grassland : le pouvoir est incarné par une personne, et le rayonnement économique de la société est lié au commerce avec les Européens.

- Une revendication culturelle

Issu de la famille royale des Thembu (sous-groupe Xhosa localisé en Afrique du Sud), Nelson Mandela a parfois troqué le costume occidental pour revêtir la tenue traditionnelle constituée de perles de rocaille comme le montre la Figure 149 première ligne. Néanmoins, contrairement aux exemples précédents, ces parures ne sont pas réservées à une élite. En effet, elles sont une composante commune de la tenue cérémonielle des Xhosa, quelque soit le statut social et le genre de la personne qui les porte (Figure 149). Par la notoriété de cet homme politique, ces parures sont devenues aux yeux de la communauté internationale un étendard de l'identité culturelle africaine.

Les Ndébélé ont aussi utilisé leur art perlé comme unité de rassemblement et méthode de reconnaissance par rapport autres populations. La culture Ndébélé a donc usé des mêmes stratagèmes que les Fali. Toutes deux menacées par leur faible nombre et l'absence de reconnaissance de l'Etat, elles développèrent leur art coloré comme signature identitaire et frappèrent les esprits des étrangers par les couleurs et le rythme de leurs compositions si bien que ces deux cultures sont aujourd'hui connues sur tous les continents.



Figure 149 : La parure perlée traditionnelle Xhosa portée par Mandela (en haut) et des femmes (en bas)

En Afrique orientale, les Massaï et les Dinka ont aussi impressionné par la splendeur et l'aspect caractéristique de leur parure corporelle perlée. Les parties occidentale et septentrionale du continent ne sont pas en reste : il suffit de constater l'originalité stylistique des parures berbères et de celles des Ashanti pour illustrer la relation entre perles et identité culturelle.

Par conséquent, le continent africain abonde d'exemples de perles utilisées comme signe ostentatoire d'appartenance à une culture donnée. Ailleurs dans le monde, les cas sont moins nombreux. C'est probablement pour cette raison que les perles sont un emblème de l'esthétique africaine alors qu'elles sont présentes et utilisées dans les cinq continents habités.

- Identité infra culturelle en Afrique

La vocation sociale des perles ne se résume pas à l'évocation d'une culture. Au sein de celle-ci des variantes indiquent toute sorte d'information sur l'individu : métier, genre, âge, grade d'initiation social et statut marital principalement. Ces éléments évoqués pour le Cameroun et ses alentours sont aussi présents ailleurs en Afrique. Par exemple, dans la partie occidentale du Nigéria, chez les Yoruba, les devins portent de petits sacs entièrement brodés de perles, avec des éléments en relief. Ce sac est spécifique à la fonction ; seuls les devins sont légitimes pour porter ce type d'objet. Dans cette culture, la plupart des objets perlés sont liés au culte de la religion traditionnelle locale et appartiennent donc au prêtre qui s'avère être aussi le chef politique (cf. notamment la tenue de danse du culte Egungun). Les fabrications perlées spécifiques à un âge sont les plus répandues en Afrique, reprenant généralement le découpage observé dans le chapitre VII : petite enfance (moins de deux ans), enfance (individu pré pubère), jeune adulte, et enfin maturité.

L'utilisation des perles comme marqueur d'identité individuelle est ancien. En effet, les données archéologiques de l'Egypte pharaonique montrent que certaines perles contiennent des cartouches précisant l'identité de l'individu. La Figure 150 présente des exemples de perles actuellement conservées au Petrie Museum à Londres. Elles sont de formes et de matériaux divers. Celle de gauche (n°UC11276) est en pierre calcaire et de type I longue. Elle comporte en inscription « Nubkaura ». Ce titre était utilisé par le pharaon Amenenhat II lors de son règne (-1929 ; -1895). Celle centrale (n°UC11893) est en stéatite glaçurée de type I courte. Elle comporte un cartouche « Djeserkara » qui est celui d'Amenhotep Ier, appartenant

à la XVIII[e] dynastie. Enfin à droite (n°UC23741A), la perle discale de type V en stéatite incisée des deux côtés mis au jour à Amarna comporte sur une face un sceau « Neb-Maat-Re » de la même époque que la perle précédente.

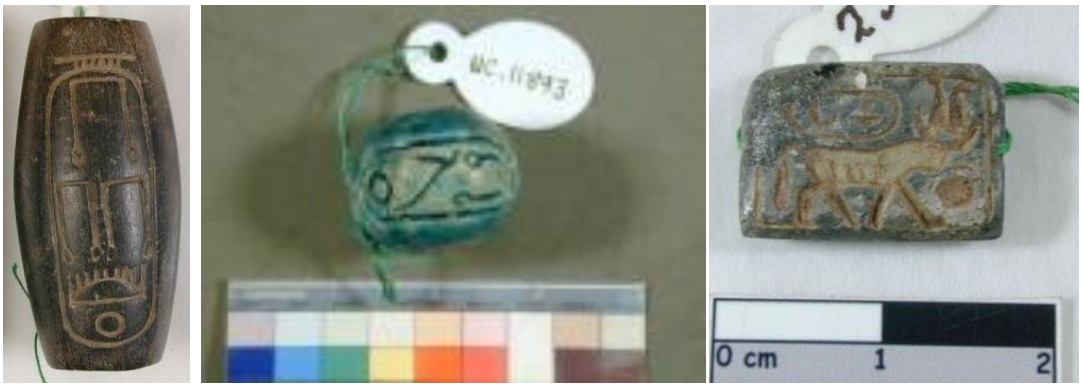


Figure 150 : Perles d'Egypte dynastique présentant des cartouches

Par ailleurs, toujours en Egypte pharaonique, l'étude des panneaux gravés et des papyrus a montré que les colliers montraient le rang de l'individu au sein de la société. Ainsi, les colliers *shebiou* composés d'un ou deux rangs de perles en or étaient donnés par le pharaon aux serviteurs les plus méritants et constituaient un témoignage d'élévation sociale (E. Delange (dir.), 1993, chap. XII).

En dehors des informations données à l'ensemble de la communauté, certaines perles servent de langage sentimental amoureux. Ainsi, à Cotonou au Bénin, les jeunes femmes dévoilent le collier de taille ou de hanche à l'homme qui les attire. Ces objets envoient un message de séduction. Une fois mariée, la femme peut à nouveau revêtir ces colliers pour signifier au mari son envie de relation charnelle. D'autres colliers de taille sont des reproches : il en va ainsi des colliers au rang impair. La présence de perles de couleur rose renvoie à un besoin de tendresse de l'épouse non satisfait. Dans le même style, en Afrique du Sud, les « lettres d'amour » sont par l'agencement des couleurs des déclarations amoureuses parfois teintées d'amertume ou de conseils qu'il n'est pas séant de déclarer à haute voix.

- Identité sur les autres continents

En Amérique durant l'esclavage, les perles avaient pour les communautés noires ou métissées un rôle de preuve des droits sociaux. En effet, les personnes portaient des trousseaux de perles dont la forme de chaque perle indiquait un élément précis. Elles

différenciaient un affranchi d'un esclave sans droit. Les esclaves pouvant commercer pour le compte de leur maître avaient dans leur trousseau une perle en forme de main avec l'index tendu. On leur demandait de montrer cette perle au moment de la transaction. A défaut, la vente ne pouvait pas être conclue. Chaque droit accordé avait une traduction en forme de perles. Ce système d'émancipation par les perles a perduré après l'abolition de l'esclavage, jusqu'à la moitié du XXe siècle pour les femmes considérées en droit commun comme des incapables juridiques. Ce trousseau de perles était strictement personnel, puisqu'attaché aux droits de l'individu (cf. exposition « Perles de liberté- bijoux afro-brésiliens » au grand Hornu du 23 octobre 2011 au 26 février 2012).

En Océanie, les personnes portant le plus d'ornements en perles sont les épouses de chef et les guerriers. Les objets sont spécifiques à leur rang. Les guerriers de la population Marind vivant au sud de la Nouvelle Guinée, arborent des colliers en dents d'oppossum et de chien pour rendre ostensible leur statut. Le long du fleuve Sépik situé à l'est de l'île de Papouasie-Nouvelle Guinée, la longueur des colliers des guerriers est fonction des ennemis tués : chaque perle en coquillage ovale et chaque ornement de nez présentant des perles de rocailles placées en pendant représente un homme vaincu. Enfin, au sud-est de l'île les guerriers portaient des bandeaux faits en perles discales issues de coquillages spondyles. Les femmes de chefs des îles Rurutu et Tubuai avaient des colliers en perles de type V taillées sur des os ou de l'ivoire de cachalot. Les perles représentent des testicules stylisées et des sièges de chefs schématisés. En Nouvelle-Calédonie en revanche, les colliers des femmes de chef sont en perles rondes de pierre serpentine. Par ailleurs, les hommes initiés ont le droit de porter des ornements perlés particuliers ; ainsi voir un homme arborant un *nelo* dans les îles Santa Cruz signifie qu'il a été initié au *nelanga nelo* et qu'il sait danser la chorégraphie associée. Les exemples sont nombreux et il semble donc que les parures perlées aient un rôle identitaire fort dans les sociétés traditionnelles de ces régions, comme en Afrique.

- Les perles dans les alliances diplomatiques

En Afrique, les présents sont le gage de relations cordiales. Les objets perlés peuvent être utilisés en cadeaux, comme cela est visible dans les dots de mariage offertes par le futur marié à sa belle famille. Les relations entre Occident et Afrique ont souvent été faites à partir de présents perlés, afin de faciliter les accords commerciaux et politiques. Si le cas des dons

de la part d'Européens est plus courant, le récit d'Hugh Clapperton (cf. chapitre IV) fait état d'une promesse de perles de pierres bleues données par un chef africain à l'explorateur européen. En Polynésie, l'accueil cordial se fait traditionnellement par un collier de perles florales et les adieux amicaux se font à travers le don d'un collier de perles coquillages (A. Grimald, 1970, p. 93).

Ainsi, les objets perlés offerts par le Grassland camerounais s'inscrivent dans une perspective plus globale de dons de perles en signe de bienveillance réalisés par plusieurs populations africaines mais aussi par les Européens pour les Amérindiens et les Africains notamment, et par les Océaniens pour les étrangers arrivant ou quittant leur territoire.

❖ Les perles dans les arts

Par définition, les perles servent d'ornement. Elles ont donc une relation avec les arts puisqu'il s'agit de créations anthropiques destinées à embellir l'environnement et transformer le regard du spectateur. Au Cameroun, les perles servent dans divers domaines artistiques : arts décoratifs, arts appliqués, arts plastiques, musique et danse. Cette diversité se retrouve dans d'autres cultures d'Afrique, parfois éloignées du Cameroun.

▪ Danse, musique et arts visuels en Afrique

Les perles placées en jambières sont très fréquentes dans les tenues de danses traditionnelles africaines. Les instruments perlés sont utilisés aussi en dehors du Cameroun dans une vaste zone de répartition. Enfin les perles sont utilisées dans les arts visuels en tant que parure corporelle et pour orner des objets tels que des pipes, des fourreaux d'épées, des meubles et des masques. La Figure 151 montre quelques productions artistiques des Yoruba, un peuple du golfe de Guinée, utilisant la technique de la broderie pour faire des objets perlés. L'ensemble de ces objets est porté par l'Oba, chef politique et religieux. Ces broderies perlées ont une morphologie différente des créations du Grassland mais s'en rapprochent par la technique de montage utilisée, le choix de valoriser les perles de rocailles aux couleurs intenses, la juxtaposition de celles-ci par de forts contrastes visuels et le fait que ces objets soient possédés par le chef politique et religieux. La palette chromatique des perliers Yoruba est sensiblement différente de celles visibles au Cameroun, avec notamment la présence du violet (Figure 151 à gauche).



Figure 151 : objets perlés des Yoruba (Nigéria occidental)

Les Kuba de la République démocratique du Congo en Afrique centrale et les Xhosa d'Afrique du Sud font d'autres styles d'objets perlés, qui sont visibles aux



Figure 152 et Figure 153. L'Afrique du Sud utilise la technique du tissage tandis que le royaume Kuba brode les perles à l'objet. Jeux de couleurs et reflets de lumière sur les reliefs sont employés à escient pour tirer parti du mieux possible des effets décoratifs visuels que procurent les productions perlées. Ainsi, en Afrique, comme au Cameroun, les productions perlées sont utilisées en danse, en musique et dans les arts plastiques, appliqués et décoratifs.



Figure 152 : objets perlés d'Afrique centrale



Figure 153: Pipe originaire d'Afrique australe

- Domaines dans les autres continents

Les perles en Europe ne sont utilisées que pour leurs qualités esthétiques. Elles ne sont en outre employées que dans deux domaines : la mode et l'artisanat. Concernant le principal

usage de ce continent - à savoir les bijoux - les perles sont souvent choisies pour les parures de faible valeur. L'orfèvrerie et la joaillerie laissent peu de place aux perles sauf pour monter les concrétions nacrées homonymes. Des vêtements et accessoires peuvent ponctuellement être ornés de perles. Ces objets de mode s'inscrivent soit dans les tenues festives, soit dans le courant "ethnique chic", inspiré par les coutumes des populations extra-européennes, notamment africaines. En résumé, les perles ont un usage artistique limité en Europe.

Contrairement à l'Europe, l'Asie utilise davantage les perles dans les parures de luxe. Ces parures sont souvent représentées dans la statuaire ancienne. Mais, comparativement à l'Afrique, l'Asie développe moins les possibilités artistiques offertes par les perles. Ainsi, en danse, les ornements aux pieds sont des anneaux en alliage cuivreux et non des sonnailles de perles. Par ailleurs, en musique, seules les castagnettes en bronze sont des instruments perlés. Ce constat d'usage plus limité dans la diversité des emplois des perles est aussi commun à l'Océanie qui utilise fréquemment les perles en parure, mais ne les développe pas pour les autres domaines.

Le cas de l'Amérique est plus complexe. Les carnavals de l'Amérique du Sud utilisent des costumes de danses abondamment perlés et ces perles sont utilisées pour émettre des tintements quand le danseur exécute des mouvements. En musique, on retrouve de nombreux instruments perlés, comme le *keshe keshe*. Mais ces éléments sont souvent issus de la tradition africaine, importés par les esclaves déportés sur ce nouveau continent.

En conclusion, seule l'Afrique utilise pleinement les potentialités artistiques des perles. C'est probablement une des raisons pour laquelle les perles sont tant associées à ce continent.

❖ Le rôle magique des perles

Au Cameroun les perles jouent un rôle dans les domaines de la magie ayant des applications pour les vivants et pour les morts : médecine traditionnelle, divination et rites funéraires. D'autres régions ont, comme au Cameroun, cet emploi magique des perles.

▪ Médecine & divination

Les religions traditionnelles africaines d'Afrique de l'Ouest utilisent les cauris pour la divination. Les perles sont aussi utilisées dans des formes divinatoires moins répandues, comme la divination par les souris pratiquée par les peuples du centre de la Côte d'Ivoire. L'oracle est rendu par des rongeurs qui dérangent un dispositif constitué de dix rangs de perles

appelés "gbekre nyma" : yeux de Gbékré. La lecture de la position des dix rangs par le devin donne la réponse à la question du consultant (Buratti, 2012, p. 107-112). L'opèlè est une chaîne divinatoire ayant des perles en demi-coques de noix (cf. Figure 154). Elle est en usage au Bénin et au Nigéria (Candegabe, 2009). Pour différencier la partie majeure de la chaîne, un cauri, une grosse perle de verre ou un escargot percé est placé à une extrémité de la chaine seulement. Le devin lance de la main droite l'opèlè sur un support appelé « ate ». Le sens des coques –partie visible convexe ou concave- donne la réponse à la question. Chaque perle végétale a sa propre signification et le devin est chargé d'interpréter le résultat de l'oracle. Après consultation, les devins rangent leur matériel divinatoire dans des sacs entièrement brodés de perles. René Trautmann (1939, p.25-26) rapporte d'autres formes divinatoires assez similaires utilisant des perles naturelles et artificielles à la Côte des Esclaves et à Madagascar comme les *azetki* (dix-huit perles en amandes de palmier Fadé) ou le chapelet *agoumâga* composé de huit demi-os d'assoro percés, de cauris et de verrotorie rouge (voir aussi Genta, 1980, p.155).



Figure 154 : opèlè divinatoires sur ate

En dehors de ces rites divinatoires, les perles sont utilisées aussi comme charmes protecteurs. A Madagascar, Solange Bernard-Thierry (1959) et P. Pagès (1971) reportent l'utilisation de perles spécifiques pour contrer l'influence néfaste des astres déterminée par la date de naissance de l'individu. Ces perles doivent être portées constamment en bracelet par l'individu pour éviter la fatalité de l'astrologie. En Afrique bantoue et zambienne, les *Ngombo* (ou *nganga*) sont les prêtres en charge de vendre les charmes de guérison (van Wing 1941, p.

137 et s. ; Maïeul Chaudon, 1823, p.175). Ils ont en outre des fonctions de juges: une perle noire est déposée par ces prêtres sur l'œil de l'accusé pour savoir s'il est coupable ou innocent (Dartevelle, 1953, p.140). Mais l'ensemble du continent africain, partie septentrionale comprise, connaît les charmes en perles. Les costumes des danses thérapeutiques en Afrique subsaharienne présentent des éléments perlés, comme au Cameroun, pour protéger les danseurs. Enfin, en Afrique orientale, on utilise « le rite des perles » pour communiquer avec un malade sans être contaminé. Ce procédé consiste à offrir au malade les perles sur le dos de la main, puis à les accepter de la même façon, avant de les donner à nouveau au malade cette fois-ci sur la paume et de les recevoir à nouveau dans le creux de la main (Torney, 2014, p.246-247).

Les fouilles menées en Egypte sur les périodes pharaoniques mettent particulièrement en exergue la relation entre objets perlés et protection d'un individu. En effet, sur certains colliers complexes des formules de bénédiction sont visibles. Tel est le cas de l'élément pendentif appartenant à un collier à multiples rangs découvert à Saqqarah par l'archéologue Alain Zivie dans la tombe d'Aper-el (règne d'Aménophis III, XVIIIe dynastie). Cette perle de type IV a l'inscription suivante : « que vive le dieu bon, maître des deux terres, Nebmaâtré, fils de Ré, régent de Thèbes ». Il s'agit donc d'une protection destinée à Aménophis III.

- Rites funéraires

Les perles sont un matériel funéraire fréquemment retrouvé dans les fouilles de sépultures en Afrique comme dans les autres continents à des périodes anciennes. Les perles peuvent être issues de parures corporelles, ou être des offrandes. Les hiéroglyphes présents sur certaines perles funéraires montrent que les parures n'avaient pas uniquement un but esthétique mais qu'elles avaient pour fonction de protéger aussi le mort dans les étapes à venir pour accéder à l'immortalité, en particulier celle du jugement par la balance. Ainsi, la parure découverte dans la tombe de Sennéfer (Figure 155) présente-t-elle le texte suivant issu du chapitre 30 du livre des morts sur les faces du pendant en forme de scarabée :

> « *O mon cœur de ma mère, ô mon cœur de mes différents âges, ne témoigne pas contre moi, ne t'oppose pas à moi dans le tribunal, ne montre pas d'hostilité contre moi en présence du gardien de la balance. Tu es mon cœur qui est dans mon corps, le Khnoum qui rend vigoureux mes membres. Quand tu iras vers la*

belle place préparée pour nous dans l'Au-delà, ne rend pas mon nom puant pour les membres de la Cour qui jugent les hommes, que cela se passe bien pour nous, que ce soit agréable pour le juge. N'imagine pas de mensonges contre moi... ».

D'autres formules eulogiques plus courtes sont visibles dans les amulettes scarabées, mais elles invitent toutes à une protection du mort.



Figure 155 : collier issu de la tombe TT96 (Sennéfer) exposé au musée du Louvre

Actuellement, le rôle funéraire des perles en Afrique est surtout présent dans les rites accompagnant la mise en terre du cadavre et la fête de célébration de l'ancêtre. Le cortège funèbre et les danseurs sont rituellement parés d'objets perlés (dont des masques) qui ont plusieurs fonctions : rendre hommage au défunt, se protéger du malheur, esthétiser la cérémonie…

En revanche, actuellement en Europe et dans le monde occidental, la sobriété est de mise et les seules perles participant aux funérailles sont les couronnes de fleurs (encore que toutes les couronnes n'utilisent pas les fleurs en perles).

En Océanie comme en Afrique, la plupart des cultures « traditionnelles » ont un culte des ancêtres. Nous savons par exemple que les crânes d'ennemis ou d'ancêtres sont souvent retravaillés à la fin du processus funéraire afin de lui donner un aspect plus « vivant » :

surmoulages et incrustations de perles dans les cavités orbitaires sont fréquents. Les crânes réels ou factices servent au-delà de l'étape finale de transformation du mort, au culte des ancêtres et aux cérémonies d'initiation pour les garçons souhaitant devenir des hommes.

En Chine, les rites funéraires ont changé avec l'idéologie communiste qui a poussé les habitants à incinérer les corps plutôt que de les enterrer comme autrefois, afin d'économiser l'espace consacrés aux morts. Lors de la crémation, on brûle le cadavre avec une couronne de fleurs, et au niveau de l'habitat en parallèle on brûle une autre couronne avec les effets personnels du mort et une maquette de maison en papier. Ce rite est proche de ce qu'on observe au Vietnam où, en revanche, on inhume le défunt avec une couronne de fleurs et des sapèques dans la bouche. Au Japon, la religion dominante est bouddhiste : après la récitation de prières par le moine, on place un *juzu* (chapelet bouddhique) dans les mains du défunt. Le cadavre est alors pris en charge par les autorités. Les cendres sont reprises et l'urne est conservée durant quarante-neuf jours avant de rejoindre le caveau familial en une cérémonie où les personnes y assistant ont aussi des chapelets bouddhiques.

❖ Les perles et les religions

Au Cameroun, trois religions cohabitent pacifiquement : le Christianisme, l'Islam et la religion locale traditionnelle. Ces trois religions dépassent les frontières du Cameroun. Le Christianisme et l'Islam sont les deux confessions les plus répandues au niveau mondial et il n'est donc pas étonnant de trouver des chapelets de prière chez les pratiquants sur l'ensemble du globe. En fonction des nationalités et des doctrines, le nom de ces chapelets diffère: *tchtski*, rosaire, *letovska, misbaha, tesbih*...

▪ Les perles dans les religions traditionnelles d'Afrique

Les religions traditionnelles africaines sont multiples et pour la plupart, insuffisamment étudiées. Néanmoins, pour les religions les plus documentées, les perles interviennent dans de nombreux cultes. Nous illustrerons ce propos par quelques exemples : la religion des Yoruba du Nigéria occidental et la croyance malgache.

Dans la religion traditionnelle yoruba, un monde spirituel se superpose au monde sensible qu'est celui des vivants. Dans cet autre monde, vivent le dieu suprême créateur Olodumare, les *Imolès* dont les *Orisha*, et les ancêtres qui peuvent modeler le monde

terrestre. Les morts n'ayant pas atteint le statut d'ancêtre sont coincés entre ces deux mondes sans pouvoir influer sur aucun d'entre eux. Le dieu suprême ne reçoit pas de culte car les actions humaines ne peuvent pas l'atteindre. Les *imolès*, créatures supérieures, sont en charge du maintien de la stabilité du cosmos. Les esprits bénéfiques sont appelés *orisha* et peuvent intercéder en faveur des humains contre les *agojuns* (esprits maléfiques). Les grands ancêtres sont souvent assimilés aux Orisha. Ils ont donc un culte dédié. On les prie en leur offrant des *eleke*, sortes de colliers de perles qui ont des couleurs différentes selon la catégorie d'*orisha* interpelée. Ceux en charge de la paix, de l'harmonie, du savoir et du calme reçoivent des perles de couleur blanche ou d'une teinte bleu clair à turquoise. Ceux qui sont en lien avec l'énergie et l'activité destructrice et créatrice sont dans la gamme des rouges. Enfin, ceux en relation avec les mystères de la création ont pour couleur le noir et les nuances foncées (bleu nuit, violet…). Grâce aux *eleke*, les prières peuvent être entendues, et il est possible d'entrer en contact avec le monde imperceptible par les êtres vivants.

Dans l'île de Madagascar, la croyance religieuse repose sur le culte des ancêtres, appelés *solo*. Andriantsimandafikarivo, Andriambolidova et Andriambolanambo sont les ancêtres de rois qui jouissent des cultes les plus fervents. On les prie et on les honore dans le but d'obtenir des faveurs. Pour ce faire, on se recueille sur les objets qui ont appartenu à l'ancêtre, en particulier sur un petit sac pourpre rempli de terre orné de multiples perles qui ont des symboliques précises décrites dans le livre de Sophie Blanchy et al. (2006, p.152-153).

Par ailleurs, certaines perles sont parfois associées aux divinités dans leur mythe d'origine. C'est le cas des fameuses perles d'aigris au XIXe siècle, trouvées enterrées dans le Togo et Ghana, comme l'indique Alfred Burton Ellis (1890, p. 49):

> « Popo beads, the aggrey-beads of the Gold Coast, curious mosaics whose origin is undetermined, and which are much valued by the Negroes, are believed to be made by Anyi-ewo. His excrement is believed to have the power of transmutting grains of maize into cowries (…)."[141]

[141] Traduction française : « les perles popo, ou perles d'aigris dans la Côte d'Or, curieuses mosaïques dont l'origine est indéterminée et qui est d'une très grande valeur pour les Noirs, sont réputées être l'œuvre d'Anyi-ewo. Ses déjections sont supposées avoir le pouvoir de transformer les grains de maïs en cauris. »

Pour les Ewé du XIXe siècle, les accoris sont donc l'œuvre du dieu python arc-en ciel. Cette divinité est celle de la fertilité et de la richesse, qui vit généralement sous terre mais qui s'abreuve à la surface. D'après l'auteur cette croyance était répandue dans toutes les cultures de l'Afrique de l'ouest (Ellis, 1890, p.48). Dans le panthéon éwé, il s'agit d'une divinité majeure.

- Les religions des autres continents

Les religions syncrétiques, comme le Candomblé ou le Vaudou, très développées dans les côtes d'Amérique centrale et du sud, ont repris l'usage des perles du christianisme et des religions traditionnelles africaines. Elles sont données en offrande aux *orisha* (chacun ayant ses propres préférences de couleurs) ou peuvent être utilisées en collier de prière. La croyance rastafari, née en Jamaïque, s'inspire fortement de la religion chrétienne orthodoxe, et de ce fait, utilise le chapelet pour les prières.

Le chamanisme, regroupant un ensemble de religions locales d'Amérique du Nord et de Sibérie, accorde une grande place aux objets perlés, car les perles sont sensées apporter l'équilibre et favoriser la communication entre les énergies. Elles représentent également le pouvoir du chamane. La perle pendante est aussi traditionnellement utilisée dans la divination du pendule.

Les principales religions asiatiques, comme le bouddhisme, le shinto, l'hindouïsme, le jaïnisme, le sikhisme, le confucianisme ou le taoïsme utilisent les perles d'un point de vue pratique et symbolique. La principale utilisation matérielle est le *mala* (*juzu* ou *bindu*), un collier ou bracelet de type chapelet. Le nombre de perles varie selon la religion, le bouddhisme étant celle qui en possède le plus : 108. Le chapelet est une aide à la méditation. Les données archéologiques montrent aussi des dépôts votifs, notamment dans les sites shintos de la protohistoire (vers 100 ap. J. C. sur l'île d'Okinoshima). Les références aux perles sont également nombreuses dans ces religions. On peut notamment citer Acharya Mahaprajna pour le jaïnisme :

> « S'il faut vivre que ce soit une vie de lumière-
> S'il faut vivre, que ce soit une vie de perle-
> La grande malédiction de ce monde est de vivre une vie de ténèbres. »

Dans cette citation, la perle est le symbole du bonheur, de la beauté et de la pureté, opposée aux ténèbres et associée à la symbolique de la lumière. Dans le taoïsme en revanche, la perle est l'âme, c'est-à-dire l'essence de l'humanité opposée à la bestialité, qui est à l'origine de l'art. Le confucianisme voit dans la perle l'emblème de la richesse et de la pureté. Chez les Sikhs, un hymne liturgique du *Guru Granth Sahib* (livre sacré) composé de douze versets est appelé *Ragmala*, ce qui signifie "musique de la chaîne de perles". Dans ce livre saint des Sikhs, les perles sont considérées comme une manifestation de la magnificence de Dieu.

Le zoroastrisme, qui se développa au Moyen Orient principalement, utilise aussi traditionnellement les perles pour la prière au Soleil. D'un point de vue archéologique, les temples zoroastriens comportent des fosses à offrandes dans lesquelles ont été trouvées des perles en toutes sortes de matériaux (métal, verre, pierres précieuses) datées de l'époque de l'empire Sassanide.

La religion juive a une particularité, car elle ne présente aucune manifestation d'emploi de perles dans ses rites. En effet, les perles sont assimilées au paganisme, puisqu'elles sont utilisées dans les prières des religions anciennes concurrentes. Néanmoins, la Torah comporte des analogies aux perles dans certains versets. Ainsi, dans le livre de Job (28:18) "le corail et le cristal ne sont rien auprès d'elle : la sagesse vaut plus que les perles". Cette citation montre la préciosité de la sagesse surpassant celle pécuniaire des perles. Par cette comparaison, l'enseignement des préceptes de la religion juive paraît plus concret. Ainsi, même dans la religion juive le concept de perles comme élément de valeur est développé.

❖ La combinaison de plusieurs usages pour un même objet

Le continent africain abrite de nombreuses cultures qui emploient les objets perlés de multiples manières. Un même objet a plusieurs fonctions. Ainsi, le costume d'apparat du roi Kuba a un rôle social en indiquant aux tiers la fonction de l'homme qui le porte, mais aussi une fonction spirituelle de protection et d'inspiration, un aspect artistique typique de sa culture et une valeur monétaire élevée. Félix Iroko a étudié en 1993 la fonction des perles sur les côtes du Ghana au delta du Niger et arrive à des conclusions similaires à celles observées dans cette thèse : usage religieux, économique, signe distinctif du pouvoir, rôle dans les relations

amoureuses et source d'inspiration littéraire[142]. Les conclusions sont similaires pour l'étude des perles utilisées par les Luba de République démocratique du Congo : Renaud Zeebroek en 2015 (p.21) déclare : "(...) elles étaient utilisées pour des transactions commerciales, des échanges sociaux (compensation matrimoniales) et des usages décoratifs et symboliques."

Cette combinaison des usages pour un même objet se retrouve aussi dans les temps plus anciens, comme le montrent les données archéologiques importantes issues des fouilles des sites égyptiens antiques. Les parures perlées ont une fonction artistique, sociale et religieuse. Le collier ménat servait de regalia mais était aussi employé comme instrument de musique et parure visuelle mettant en valeur la finesse du cou en encadrant les épaules et le plexus solaire. De plus, il avait une fonction religieuse puisqu'il était le gage de la protection de la déesse Hathor dans la vie et la mort. Il était d'ailleurs employé dans les rites liés à celle-ci comme instrument de musique rappelant les pas de la déesse dans la végétation nilotique. Comme pour le collier ménat, il s'est avéré que les amulettes protectrices trouvées en contexte funéraire étaient souvent utilisées du vivant de la personne inhumée, et l'accompagnaient après son trépas pour le protéger des sanctions du jugement du cœur. La fonction protectrice était donc sensiblement différente avant et après la mort du porteur.

CONCLUSIONS DE CHAPITRE ET DE PARTIE

Aux antipodes des pratiques des masques en bois tendre pour la danse, l'art perlé du Cameroun est polyvalent. Un même objet peut être utilisé de multiples fois pour des raisons diverses. Plusieurs emplois peuvent se juxtaposer à un même instant comme pour les costumes de danseurs qui servent simultanément à protéger le danseur, indiquer son statut, à émettre des sons et jouer des effets visuels. Certains objets ont aussi des fonctions distinctes dans le temps comme les poupées perlées du Cameroun septentrional qui ont successivement le rôle de gage de fiançailles, de promotion de la fertilité et de traitement des maladies du nourrisson. Le Cameroun est véritablement à l'image du continent africain en ce qui concerne les emplois des perles. D'autres régions d'Afrique ont déployé un système similaire, que ce soit en Afrique australe, centrale, orientale, septentrionale ou occidentale. Les perles ont des applications dans les domaines artistique, économique, social et spirituel.

[142] L'étude ne portait toutefois pas sur des objets perlés mais sur les perles en général, prises indépendamment de leur assemblage.

En comparaison avec le reste du monde, l'Afrique présente une large gamme d'utilisations, jouant non seulement sur l'esthétique visuelle, mais aussi sur les sons, les odeurs et les textures. Il s'agit également d'un des continents où l'art perlé est le plus employé de manière identitaire et comme langage visuel.

A l'échelle mondiale, le rôle spirituel est celui qui est le plus prégnant avec celui de la parure corporelle. La fonction monétaire tombe en désuétude et il semble que l'Europe n'ait jamais adopté au cours de son histoire ce système, privilégiant celui des métaux disposés en rondelles et lingots. Les objets perlés comme identifiant social et langage visuel sont présents aussi en Océanie, en Amérique et en Asie mais de manière ponctuelle pour certaines cultures.

Partie III-

Symbolisme des perles et des objets perlés au Cameroun

Chapitre 11 : La symbolique universelle des perles

La deuxième partie a montré des usages multiples dans les productions perlées portant sur les domaines économique, social, artistique et spirituel. Le trait d'union de ces emplois est l'aspect bénéfique des perles.

LES PERLES AU CAMEROUN, RESPONSABLES D'UTILISATIONS A VISEE MELIORATIVE

Pour chaque objet perlé du Cameroun, il existe une symbolique positive. Cet aspect est dû aux perles et non à la forme d'un objet. Les exemples les plus démonstratifs sont les poupées de fertilité au Nord et les calebasses perlées à l'ouest du pays.

❖ Poupées de fertilité

La partie précédente de cette thèse (chapitres 6 à 10) a montré que les poupées de fertilité avaient de multiples usages : fonction identitaire, gage d'alliance, élément lié à la religion traditionnelle, médecine curative et préventive... tous ces usages sont *pro bono*. La mortalité infantile est élevée dans les régions montagneuses du Nord où sont développées ces statuettes. Selon les coutumes locales, ce fléau ne peut être contré que par les poupées de fertilité. On applique les mêmes soins à la poupée qu'à l'enfant malade dans l'espoir d'attirer l'attention et la clémence des divinités. Les dieux locaux seraient en effet sensibles au traitement des poupées perlées. C'est également dans cette optique que les couples stériles peuvent espérer avoir une progéniture en s'occupant de la poupée comme d'un véritable enfant. Le fait d'apporter des soins à la poupée montre que les parents sont efficaces et suffisamment responsables pour qu'on leur accorde le droit d'avoir des bébés qui deviendront adultes. La perle est donc protectrice mais également un facteur de communication avec les divinités. Ces deux fonctions sont intrinsèquement positives puisqu'elles sont un moyen de contrer la fatalité.

Hormis ces usages magico-religieux, les perles sont utilisées comme gage de fiançailles. Elle a des effets sur les fiancés mais aussi sur les tiers puisque la poupée arborée par la jeune

femme montre son désir de s'unir à l'homme qui lui a offert cet objet perlé. Outre l'aspect financier qui montre le sérieux du jeune homme, les perles servent aussi d'information visible par tous, ce qui est facteur de stabilité sociale. La demoiselle ne peut pas s'unir à plusieurs hommes simultanément, évitant ainsi une source de conflits possibles. Etant donné que les poupées de fertilité sont des objets connus de tous les peuples des monts Mandara et Atlantika, l'information est compréhensible au-delà d'une seule communauté. Il s'agit donc d'un langage visuel largement compris. Ainsi, si l'on étudie le rôle social des perles, on revient également à la notion de protection par la paisibilité des rapports humains et de communication.

Or, privés de perles, ces objets n'ont pas ces fonctions. Elles sont soit des objets ludiques pour éduquer les jeunes filles, soit un épi de maïs destiné à la consommation. Les symboliques de protection, de fécondité, d'union et de communication sont donc liées aux perles.

❖ Calebasses perlées

Les calebasses perlées, figurant parmi les éléments les plus reconnaissables de l'art du Grassland, ont des fonctions différentes de celles gravées. Bien que toutes deux décorées sur une base de courge séchée, leurs domaines d'application sont distincts. Les calebasses perlées servent aux pratiques funéraires, aux cadeaux diplomatiques et aux libations rituelles alors que les calebasses aux motifs incisés ont simplement un usage domestique et esthétique. Les perles confèrent donc des usages symboliques à l'objet.

Les calebasses perlées sont plus prestigieuses que les autres, ce qui s'explique par la valeur marchande des perles. Les perles étaient autrefois des monnaies et ont aujourd'hui le rôle de symbole de richesse (cf. chapitre 6), à l'instar de l'or et de l'argent dans les populations occidentales actuelles. Dans le cas du présent diplomatique, les calebasses perlées illustrent la notion de générosité du peuple donateur, mais également d'alliance économique entre le peuple donnant et celui qui reçoit.

Pour la fonction reliquaire des calebasses perlées, plusieurs symboliques s'imbriquent. Les reliquaires au Grassland ne s'appliquent qu'à une catégorie restreinte de la population,

celle digne de figurer parmi les ancêtres protecteurs. Dans les faits, les reliques de crâne appartiennent à des défunts notables, membres de plusieurs confréries, qui ont influé positivement sur le développement de la société. Les perles, matériaux de ces reliquaires, forment une correspondance avec les attributs de la personne relique. Elles symbolisent donc la générosité et la protection par assimilation au rôle des ancêtres, gardiens de chefferie.

Concernant l'utilisation en tant que récipient à huile dans les rites religieux, là encore la symbolique du contenant devient la même que le contenu. L'huile de libation a pour objectif d'honorer les ancêtres et de persuader ceux-ci d'agir en leur faveur. Les perles sont donc ainsi un symbole de respect et de prière, une forme de communication avec le monde invisible.

Pour résumer, les perles des calebasses au Grassland ont une sémiotique foisonnante: richesse, respect, union, communication, générosité et protection. Nombre de ces notions sont donc communes à la symbolique développée chez les peuples du Nord Cameroun concernant les poupées perlées. Ce constat nous amène à nous intéresser de plus près aux concepts que les perles incarnent au Cameroun, à travers l'usage des objets perlés.

DES OBJETS ALLEGORIQUES

Les perles du Cameroun et des environs font référence aux concepts d'union, d'abondance, de protection et de beauté. Ceci est visible tant dans les objets actuels que dans les données archéologiques.

❖ Union, alliance et communication

Les poupées de fertilité du Nord, par leur rôle de gage de fiançailles notamment, et les calebasses perlées du Grassland, lorsqu'elles sont données en cadeau diplomatique, illustrent la notion d'alliance. Poupées et calebasses perlées ont aussi pour rôle de favoriser la communication avec le monde des ancêtres et des divinités. Il en va de même pour tous les objets ayant trait à la divination et à la religion, tels que les chapelets, les ossements ornés et les statues brodées. En effet, les chapelets sont une aide à la prière et à la méditation,

permettant de se rapprocher du divin en lui exprimant ses doléances. Le culte des ancêtres comprend souvent des perles, que ce soit pour parer les os comme chez les Fang, ou recouvrir les statues commémoratives comme au Grassland. Les parures donnant visuellement des renseignements sur l'identité du porteur, intègrent également l'idée de communication entre les vivants. Ainsi les « cache-sexe », les sacs de chasseurs, les colliers à *rosetta*, les « chasse-mouches », les tenues de danseur, les parures d'initiés et les coiffes sont liés au concept d'union par leur usage social. Or, si l'on examine la répartition des objets cités, elle couvre l'ensemble du territoire camerounais. Cette symbolique est donc commune à l'ensemble du territoire.

L'étude des objets archéologiques indique que cette allégorie était déjà présente chez les civilisations Sao et d'Igbo Ukwu. En effet, la tombe de la guérisseuse Sao à Mdaga, ornée de très nombreuses perles ainsi que d'un petit tambour comportait un matériel archéologique typique du métier de la personne inhumée. L'ensemble des vestiges de la tombe d'Igbo Ukwu a permis d'identifier le squelette comme étant celui d'un prêtre.

❖ Abondance: richesse, générosité et fertilité

L'abondance englobe les notions de richesse, de générosité et de fécondité. Les perles servaient de monnaie ; aussi ont-elles gardé une symbolique de **richesse**. D'après les Kotoko, les perles en terre cuite Sao seraient des représentations de monnaie (Lebeuf, 1970). Ainsi, les perles ont eu, dès la culture sao, une vocation à être l'image de la richesse.

Les offrandes d'objets perlés symbolisent la **générosité** du donateur. Elles peuvent être destinées à des alliés politiques, au culte des ancêtres, à sa fiancée ou à la famille de la mariée. Ces pratiques semblent anciennes d'après l'interprétation des données archéologiques des sépultures sao.

Les poupées perlées sont supposées renforcer la **fécondité** des femmes qui les portent. De même, les rites de fertilité de l'ensemble du pays contiennent des danses où les pratiquants sont ornés de perles.

Certaines perles ont été trouvées dans des sites archéologiques qui n'appartiennent ni au funéraire, ni à de l'habitat. Ces lieux ont été interprétés comme des autels cultuels. On

ignore la finalité de ces lieux religieux, mais il est possible qu'il y ait un lien avec la fertilité de la terre ou des femmes, une des préoccupations majeures de l'humanité.

❖ Protection

La protection est un autre attribut des perles. Ceci est particulièrement visible dans les objets liés à la médecine traditionnelle. Les amulettes sont les objets par définition liés à prévenir ou guérir une maladie, et donc préserver la santé d'un individu. Les "chasse-mouche" au manche perlé sont supposés repousser les esprits malveillants. Les statues de contre-sorcellerie ont aussi pour objectif de protéger la communauté des mauvaises actions secrètes du sorcier en le dévoilant. Les danseurs, les chasseurs-guerriers et les guérisseurs sont les catégories de métiers qui possèdent le plus de perles du fait de la dangerosité supposée leurs missions. Dans les rites funéraires, l'assistance se couvre de perles comme bouclier contre le mal.

Les pagnes perlés devaient être portés au Nord Cameroun car on considérait que les orifices étaient des portes d'entrées pour les possessions. Les données archéologiques où les perles ont été trouvées en place montrent également cette préoccupation avec des parures perlées situées à proximité des oreilles, de la bouche et du sexe féminin. Les poignets étaient en revanche ornés d'un anneau métallique et non de perles.

❖ Les notions d'idéal : beauté et gloire

La beauté est indissociable des perles qui ont pour rôle, par définition, "de servir en particulier d'ornement". Dans certaines cultures, la relation entre beauté et perles est renforcée par des pratiques culturelles comme le don d'objets perlés aux belles femmes par des prétendants. Cette relation est également observable à travers les représentations idéalisées de statues anthropomorphes. Les perles sont figurées avec grand soin. Ceci est particulièrement visible pour les terres cuites sao qui sont très schématisées. La statuaire du royaume du Bénin et celle Nok insistent également sur la parure de perles.

Le prestige est un autre symbolisme récurrent des perles. En effet, le statut social est souvent affiché au Cameroun par des objets perlés comme la pipe cérémonielle ou le collier

de grosses *rosetta* chez les Bamiléké du Grassland. Les sources historiques relatent plusieurs anecdotes où les perles sont synonymes de gloire sociale, comme celles de l'attribution de droits spéciaux signifiés par les perles, ou l'interdiction sous peine de mort de perdre, de se faire dérober ou de détruire les colliers indicateurs de rang hiérarchique élevé. Les données archéologiques montrent encore davantage la relation entre le prestige et les perles par la corrélation entre le nombre de perles dans les sépultures, le soin apporté à l'ensevelissement et la position de la tombe dans la nécropole.

En conclusion, les données archéologiques et actuelles du Cameroun et de ses environs montrent une symbolique commune positive des perles. Elles sont des allégories de l'union, de l'abondance, de la protection, de la beauté et du prestige. Elles soulignent les qualités de l'individu détenteur de perles, et sont sensées attirer l'attention et la bienveillance du monde surnaturel.

CONFRONTATION AVEC LES AUTRES REGIONS DU MONDE

Il s'avère que ces thématiques sont aussi liées aux perles dans d'autres régions du monde. Quelques exemples particulièrement parlants seront évoqués dans cette section.

❖ Les chapelets

Les chapelets sont répandus dans de nombreuses religions. Ils protègent contre le mal, sont une aide à la méditation ou à la prière, facilitant la communication avec le divin. Ils sont offerts aux ancêtres dans certaines religions africaines et syncrétiques, et sont le seul ornement autorisé dans les dogmes d'humilité comme celui des ordres mendiants de la religion chrétienne ou le bouddhisme (Figure 156). Les chapelets sont donc des symboles de protection, d'union, de générosité et d'idéal.



Figure 156: statue de bouddha asiatique avec chapelet

❖ Costume de danse dogon du *sigui*

L'art dogon est célèbre dans le monde grâce aux travaux de l'école française d'ethnologie dirigée par Marcel Griaule qui ont mis en avant la relation étroite entre l'art et le symbolisme d'inspiration cosmogonique. Les masques du *sigui* font partie des objets les plus étudiés. Le *sigui* est une cérémonie de fertilité et de renouveau qui a lieu tous les soixante ans, et qui s'étale sur sept ans, la danse se faisant itinérante, et étant interrompue lors de la saison des pluies. Le *sigui* a pour particularité que les danseurs, tous des hommes initiés à la société *awa*, doivent porter des costumes perlés, chaque costume incarnant un rôle précis. Les perles les plus utilisées sont les cauris. La Figure 157 illustre la femme peule, reconnaissable par sa coiffe soignée et ses seins en obus. Elle incarne la paresse mais également la beauté idéale. En effet, comme le *tige* dogon sur les codes de beauté l'affirme : « ya gule binebanabine koro widu iru gara mana iru pedu iru koro ogo kana giri yase tolo bere pullo tagu bogu kemo ku do girubudu » (D. Lifzsyc, 1938, p.40) ce qui signifie : la jeune femme

a la démarche chaloupée, ses seins sont comme des boules d'indigo, sa poitrine comme les mamelles d'une brebis, son cou est richement orné, ses yeux sont comme l'étoile du matin, son ventre est plat comme la sandale d'un Peul, son nombril a la forme d'une tête de gourde et son bassin est tatoué. Le costume perlé transforme donc le danseur en une beauté féminine. Les perles servent en outre à le protéger durant sa performance, ce qui souligne le rôle symbolique de protection. Le *sigui* étant une cérémonie sociale et religieuse ayant pour objectif d'assurer la fertilité et le renouveau du monde, il existe également un rapport à l'abondance et à l'union avec le divin. Ainsi, cet exemple montre une symbolique commune entre les objets perlés du Cameroun et ceux des Dogon du Mali.



Figure 157 : Costume de danse *Pullo Yana* « femme peule »

❖ Objets perlés Kuba

Le royaume Kuba s'est fondé au XVIe siècle et a connu un certain prestige grâce à son art de cour raffiné. Les Bushoong, groupe parmi lesquels sont choisis les rois, ont une grande tradition de textiles perlés qui servaient initialement aux femmes enceintes. Leur rôle était essentiellement propitiatoire puisque la fonction de ce textile particulier était de veiller au bon déroulement de la grossesse et de préparer à un accouchement sans difficulté. Progressivement ces tissus perlés ont été des biens de commerce avec les communautés voisines et ont servi notamment de monnaie pour les mariages. Ces textiles ont donc une

symbolique de protection et d'union. Les masques partiellement perlés de cette communauté sont liés au souverain qui est le gardien de la fécondité des femmes et de l'abondance des récoltes. Ses biens ont donc par ricochet une symbolique de fertilité et de richesse puisqu'il s'agit de la personne ayant le statut social le plus élevé. Les masques ont un rôle dans les initiations masculines, permettant aux hommes d'être fertiles, mais également dans les funérailles de personnes importantes pour marquer l'importance de l'évènement. Les notions d'idéal, d'abondance, d'union et de protection sont donc à nouveau visibles dans les symboliques des objets perlés kuba.

❖ Oracles à souris de Côte d'Ivoire

La divination par boîte à souris est une pratique commune à plusieurs peuples du centre de la Côte d'Ivoire, notamment chez les Baoulé et les Gouro. L'objectif de cette divination est découvrir ce qui est caché, en particulier de savoir si les décisions importantes prises par le consultant sont les bonnes. Les causes les plus fréquentes de consultation portent sur les choix agraires, matrimoniaux et le nom que devra porter le nouveau-né pour être favorisé par la vie. Le matériel divinatoire se compose d'une boîte à double étage dans laquelle une souris est enfermée et d'une plaque sur laquelle est fixée à une extrémité dix rangs de perles (Figure 158). Ces perles sont appelés en baoulé *gbékré nyma* c'est-à-dire les yeux de la souris. Ce sont eux qui vont fournir au devin la réponse à la question par leur agencement. Ils permettent donc de traduire, de communiquer une information d'un être à un autre, ce qui montre une symbolique d'union entre le terrestre et le spirituel. Ils peuvent être en divers matériaux, verre ou matières organiques comme de l'os et des cauris. Les Baoulé, très sensibles à l'esthétique visuelle, font des tiges très colorées dans des matières synthétiques (cf. Figure 158 en bas à droite). Chez les Gouro qui ne décorent pas leurs boîtes contrairement aux Baoulé (Figure 158 en bas à gauche), il s'agit d'un des seuls éléments esthétiques. L'analogie des perles aux yeux est pertinente pour comprendre la symbolique de ces éléments chez les Baoulé : comme les globes oculaires, les perles offrent une protection contre les dangers en permettant de les dévoiler.



Figure 158 : Schéma des oracles à souris et matériel divinatoire en perles de type V (en haut à droite) et de type I (bas droite)

Ainsi, dans le cas de la divination par les souris, les perles assurent diverses fonctions symboliques : la protection, la beauté, l'union et l'abondance à travers les questions relatives à la fertilité de la terre ou à la fécondité d'un mariage.

❖ Les momies de l'Egypte antique

Les momies égyptiennes possèdent des perles amulettes supposées aider le défunt à accéder à la vie éternelle dans l'au-delà. Selon les dynasties, les momies possédaient plus ou moins de perles. Le point culminant de l'utilisation funéraire des perles se situe durant la Basse-Epoque, où l'Egypte est sous domination koushite : les masques funéraires étaient alors réalisés en résille de perles, à l'instar de certains vêtements. La Figure 159 montre un de ces masques mortuaires perlés. Ils correspondent à une période où les perles en faïence colorées étaient à la mode et où la technique de production des faïences était parfaitement maîtrisée.

Leur symbolique était liée au concept du beau et de l'idéal. Les perles ont aussi, comme dans les autres époques, un rôle propitiatoire. Sur cet exemple, l'union avec le divin est exprimée par le choix des couleurs qui montre une correspondance avec la représentation d'Osiris, le dieu des morts. Union, beauté, protection et richesse sont donc des concepts associés à ce type d'objets perlés.



Figure 159: masque funéraire de la Basse Epoque conservé au musée de Montélimar

❖ Les offrandes de Koush

Le royaume de Koush situé plus au sud dans l'actuel Soudan, ont des éléments en résille de perles comparables. Les données du site archéologique de Kerma présentent même des animaux parés de boucles d'oreilles en perles qui étaient offerts en sacrifice durant le Kerma moyen[143]. Il s'agit probablement de morts d'accompagnement liés à une pratique funéraire sensée contrer les effets néfastes du décès. Selon Brigitte Gratien (1978, p.269), les animaux pourraient avoir un rôle dans les cultes de fertilité, comme en Egypte. Ainsi, les perles sont un symbole de générosité et de communication avec l'au-delà, puisqu'il s'agit d'offrande, de protection et de beauté puisqu'il s'agit d'objets ornant les morts d'accompagnement.

[143] Cf. Ch. Bonnet, 1990, *Kerma, royaume de Nubie*, p. 76.

❖ Les objets perlés funéraires des autres continents

Les données archéologiques des autres continents montrent que les objets perlés sont très fréquents dans les tombes anciennes préhistoriques et historiques. La Chine a livré des sites d'une très bonne qualité de conservation. Dans les sites funéraires de ce pays, les tombes princières de l'époque des Han présentent une armure de jade, comme celle de Liu Wu, visible sur la Figure 160. L'armure est composée de quatre mille deux cents quarante-huit perles discales en jade jointes entre elles par un fil d'or et brodées sur un textile de soie rouge. Cette armure est habituellement exposée au musée de Xuzhou mais a été temporairement visible au musée Guimet à l'occasion de l'exposition *Splendeurs des Han*. Outre la symbolique d'immortalité associée au jade, l'armure funéraire est un signe de protection du fait de l'assemblage de perles en cuirasse, de richesse grâce aux matériaux précieux, de beauté et d'union. Cette dernière notion se reflète notamment dans la standardisation de ce traitement, commun à tous les princes Han non disgraciés.



Figure 160 : armure en perles de jade

Les civilisations européennes de l'âge du Bronze contiennent dans les tombes des notables des perles de provenance lointaine qui devaient, en conséquence, être chères. Leur présence est donc synonyme de richesse et de communication avec le reste du monde, outre leur dimension esthétique.

Les fouilles préhistoriques européennes antérieures à l'âge du Bronze révèlent que la mode des funérailles avec objets perlés existait avant l'instauration d'un vaste trafic commercial sur de longues distances. La photographie reproduite à la Figure 161 sur le site de Sunghir en Russie daté entre 28 000 et 30 000 B. P., présente une grande quantité de perles en ivoire trouvées en place. La position des perles indique non seulement des parures de type colliers et bracelets mais également des perles brodées sur des vêtements. . Le soin apporté à la sépulture montre que l'individu a bénéficié d'une estime importante par ses contemporains. L'abondance de ces objets perforés dans ce type de contexte met en exergue leur rôle funéraire. Les perles devaient probablement jouer aussi un rôle esthétique et protecteur.



Figure 161 : Inhumation avec de nombreuses perles en ivoire (Sunghir, Russie)

❖ Témoignages indirects : les représentations de perles dans la sculpture et les arts picturaux

Statuaire, bas-reliefs, gravures et peintures rupestres présentent parfois des objets perlés dans des montages qui sont perdus aujourd'hui. La plupart de ces objets perlés sont des parures corporelles, en particulier des colliers et des bracelets. Ils ornent généralement des corps nus ou sont inclus dans des scènes mythologiques.

○ Peintures néolithiques rupestres du Tassili N'Ajjer

Les peintures rupestres du Tassili N'Ajjer en Algérie figurent parmi les plus célèbres de l'art rupestre en Afrique. Certaines scènes présentent des personnages parés de colliers, de formes diverses. La Figure 162 est tirée d'une scène peinte du Tassili N'Ajjer où une femme parée est entourée de personnages ayant plus ou moins d'interactions avec elle. Le relevé actuellement conservé au muséum national d'histoire naturelle de Paris à gauche présente quelques différences avec la photographie de la paroi à droite mais le collier pectoral est visible dans les deux éléments. Des bracelets au-dessus du coude non visibles sur le dessin apparaissent sur la photographie. Le personnage paré est le centre de cette petite composition puisque le personnage féminin à gauche tend sa main vers elle et le personnage à droite se dirige vers elle. Par ailleurs, la courbure de l'arc en bas constitue une ligne directrice qui oriente le regard vers la femme parée. Il s'agit par conséquent du personnage le plus important de la scène à travers la composition et du seul à porter des perles. Il existerait donc une correspondance dès le Néolithique entre le prestige et les perles. La femme centrale a le ventre proéminent si on le compare à ceux des personnages annexes, ce qui pourrait être un signe de fécondité ou d'opulence.

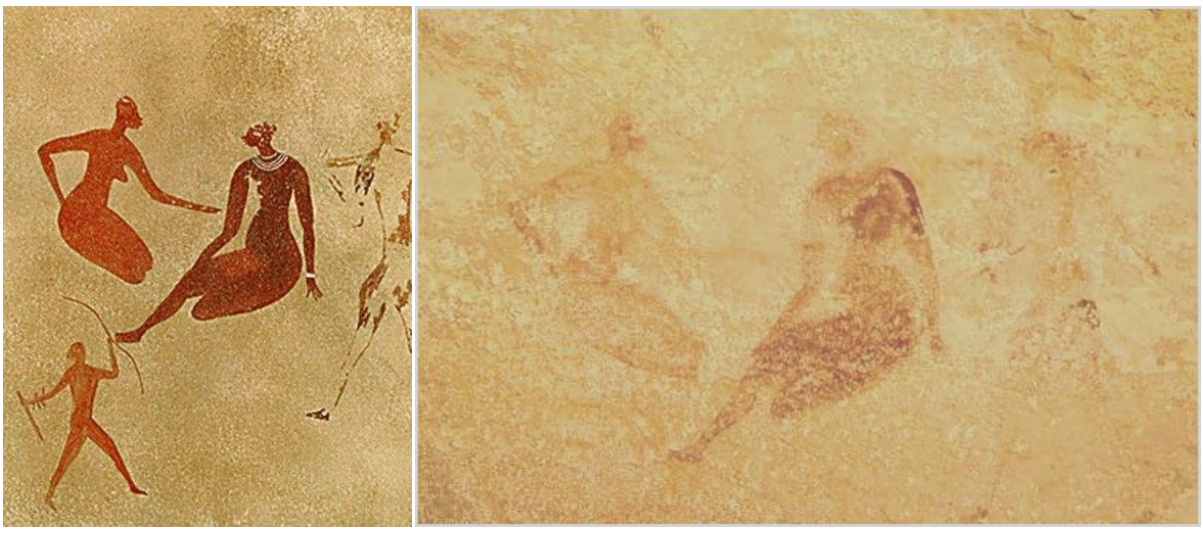


Figure 162 : Relevé et photographie d'une scène centrée sur une femme parée de perles

Un autre type de collier couvrant cette fois-ci les épaules est visible sur le site de Tan Zoumaïtak dans le massif du Tassili N'Ajjer, comme le montre la Figure 163. Ici le style pictural est qualifié de « têtes rondes » contrairement à l'exemple précédent, ce qui indique une convention de représentation différente et par conséquent une autre culture ou une autre

époque. Contrairement à la scène précédente, les personnages arborent des peintures corporelles blanches et des pagnes. Néanmoins, comme dans la version précédente, l'individu paré de perles est au centre de la composition, devancé par un autre adulte et suivi par un enfant. Perles et prestige sont encore liés.



Figure 163 : scène de têtes rondes au Tassili N'Ajjer avec personnage paré de perles

○ Les sculptures anciennes africaines

Les représentations en deux dimensions ne sont pas les seules à exister pour les périodes anciennes du continent africain. Les statues des cultures Esie et Bura inscrites sur la liste rouge de l'ICOM, peuvent illustrer l'importance des perles pour les périodes « préhistoriques » c'est-à-dire celles où il n'existe pas d'information textuelle pour expliquer le mode de vie des habitants (Figure 164). L'ensemble de sites archéologiques de Bura Asinda-Sikka de la moyenne vallée du Niger a été fouillé depuis 1985 (Gado 1993). Certaines statues mises au jour possédaient de véritables bijoux, d'autres comme cette terre cuite réalisée par

modelage (Figure 164 à gauche), comportent des représentations de perles réparties sur le tronc, le cou et les membres du personnage. Plusieurs types de perles coexistent au sein d'une même entité. Comme chez les Sao, le style découvert révèle une simplification des formes et des détails. Le soin apporté dans la reproduction des perles des Bura contraste avec l'abstraction générale de détails et montre l'importance pour cette culture des perles. Le contexte est funéraire[144], aussi peut-on envisager que la représentation des perles ait un rôle religieux, possiblement de protection.



Figure 164 : Quelques statues africaines comportant des représentations de perles

La Figure 164 présente à droite deux sculptures sur pierre tendre provenant de la culture Esie[145]. Elles présentent des personnages importants comme l'indiquent la position assise, le bâton, le ventre rond souligné par la main accompagnant le flanc du personnage et les coiffes ouvragées. Ici, la notion de prestige et de richesse des perles est donc renforcée par

[144] Cf. pour plus d'informations, le catalogue d'exposition *Vallées du Niger*.

[145] Contrairement à la culture de Bura qui a pu être datée grâce aux fouilles archéologiques, la culture d'Esie n'a pas de borne temporelle précise. Les habitants ignoraient l'existence de ces statues, ce qui constitue une date ante quem de deux siècles. Quoiqu'il en soit, aucune information textuelle n'a permis de connaître la ou les fonctions de ces sculptures de pierre.

cette multitude de détails. La notion de beauté est évoquée par les scarifications, la coiffure et les parures perlées.

o Art cultuel ancien de l'Asie

L'art des temples asiatiques protohistoriques et historiques présente généralement des anthropomorphes idéalisés portant de nombreuses perles en coiffure ou en colliers et bracelets. Certaines scènes iconographiques ont pu aisément être identifiées. C'est le cas de ce bas-relief (Figure 165) conservé au British Museum, exécuté au IIe siècle après J. C. pour orner un temple du Gandhâra en Inde. La scène présente un amalgame entre deux références mythologiques mettant en scène la générosité. Quatre personnages sur six arborent des perles. Le roi Sibi assis à gauche, future divinité, accepte de donner sa propre chair pour sauver la colombe qui s'était réfugiée auprès de lui et par là-même réussit l'épreuve qu'ont soumis les divinités Indra et Brahma personnifiées à droite avec des auréoles. La femme qui soutient le roi renvoie aussi à l'altruisme puisqu'elle tente de le secourir. Les deux personnages non parés de perles ne sont que des exécutants et n'expriment pas un message symbolique particulier. Les perles soulignent donc les personnages évoquant les valeurs de protection et de générosité, ainsi que les représentations des prestigieuses divinités hindouistes. Les perles symbolisent donc indirectement le prestige, la protection et la générosité.

Les parures perlées peuvent être des indicateurs de représentation de divinités tels que la déesse des fleuves « mère qui donne en abondance », Indra ou Brama. Les scènes érotiques présentent aussi des personnages nus parés de perles, symboles d'union et de beauté.



Figure 165 : Bas-relief de temple présentant des personnages parés d'objets perlés

- Art précolombien

L'art maya représente des personnes parées de perles sur de nombreux supports avec des techniques variées. Néanmoins, leur point commun est une utilisation sacrée. La famille royale, les guerriers, les prêtres et les scribes sont les catégories représentées avec des objets perlés. Elles constituent le sommet de la hiérarchie sociale maya. Par conséquent, les perles sont aussi synonymes de prestige pour cette culture. Les scènes illustrent le plus souvent le sacrifice de sang, offrande aux divinités supposée permettre de bien les disposer et d'accepter les demandes humaines. Par conséquent, les perles sont aussi associées indirectement aux concepts d'union et de générosité. La Figure 166 illustre par deux exemples ce propos. Le pot rituel à gauche est daté du VIIIe siècle de notre ère et est conservé dans les collections du National Gallery of Victoria. Il représente le roi Jaguar et sa cour dans un temple où la rigole écoule du sang en signe d'offrande aux divinités. A droite, le bas-relief qui a perdu une grande partie de sa polychromie montre le roi tenant une flamme et son épouse K'abal Xook faisant

un sacrifice de sang en perçant sa langue par une corde contenant des piquants. De ce fait, le sang coule le long du lien et est récolté dans un récipient destiné aux divinités.



Figure 166 : Pot et bas-relief représentant une offrande de sang par des personnages royaux

- Statuettes préhistoriques européennes

Le site de Kostienki en Russie a livré plusieurs statuettes féminines aux seins, ventre et fesses proéminents en calcaire ou en ivoire. Comme le montre la Figure 167, nombre d'entre elles ont une parure de perles faisant le tour de buste située au-dessus ou au-dessous de la poitrine. Elle n'a donc pas pour but de cacher les seins ni de les supporter. Sa fonction est donc symbolique bien qu'on ne puisse pas la discerner précisément. Elle pourrait avoir comme rôle d'attirer l'œil sur les seins et de les magnifier, à l'instar des « cache-sexe » perlés subactuels du Nord Cameroun. Il peut s'agir aussi d'un élément apotropaïque ou un ornement distinctif. Selon la théorie privilégiée par les spécialistes de cette époque, la parure perlée pourrait être synonyme de protection, de beauté ou de prestige (Taborin, 2004).



Figure 167 : Vénus de Kostienki, Russie (période gravettienne)

❖ Symbolisme dans la linguistique

Les études linguistiques permettent aussi de connaître la dimension symbolique des perles. Ce sont dans les expressions populaires qui sont les plus évocatrices quant à leur signification. Cependant, cette source ne peut être exploitée que lorsque l'on sait quelle est la morale du dicton et quel est le contexte de production de cette expression. Or, généralement, l'origine de l'expression est inconnue, et il faut se méfier des glissements sémantiques fréquents. Néanmoins, au Cameroun comme ailleurs, les perles font souvent référence à des concepts d'idéal, d'agréable, de préciosité ou de protection. Cette recherche n'étant pas une étude linguistique, nous nous bornerons à ne citer que quelques exemples issus de recueils de dictons. Il existe deux types de maximes : celles qui enseignent un trait culturel considéré comme une sagesse populaire de manière imagée, et celles qui, au contraires doivent être comprises de manière littérale. Ainsi, le proverbe Malinké qui a été traduit en français par l'expression "Quand on place une boule d'ambre au bout d'un collier

de perles, les perles sont bien protégées[146] " fait partie de cette seconde catégorie. La perle ronde en ambre est liée à la notion de protection. En revanche, les dictons mettant en scène un don de perles aux animaux - pourceaux pour les Chrétiens, poules pour les Marocains sont des paraboles nous enseignant qu'il ne faut pas confier ce qui nous est cher à des personnes ingrates. Ici, les perles sont donc associées à la richesse et à l'idéal. Même l'expression française "Nous ne sommes pas ici pour enfiler des perles" qui signifie que l'on doit s'attaquer à une tâche ardue, renvoie au caractère agréable des perles. Le dicton imagé des Baoulé "les fesses prétendent connaître la douceur des perles, que dire alors de la ficelle qui les lient?" est utilisé pour signifier que seuls les proches connaissent véritablement un individu et par conséquent, que la mère a l'opinion la plus juste sur sa progéniture (Arbelbide, 1975, p.20). La formulation juxtapose la douceur et les perles, ce qui est un attribut connexe aux notions d'agréable, de beau et d'idéal.

Concernant les noms vernaculaires donnés à chaque type de perles, il est fréquent qu'ils n'évoquent plus autre chose que les objets qu'ils désignent. L'oubli de l'étymologie du mot est typique, comme l'a montré notamment le chapitre IV de cette thèse. Ainsi, l'origine des termes « acori », « corili », « corail » ou « accarin » serait africaine d'après Léon l'Africain, Richard Hakluyt, Samuel Brun et Willem Bosman. Ce dernier rapporte en revanche que son synonyme d' « aigris » (ou agrie) serait une appellation purement européenne. L'étude des termes africains associés aux perles nécessite donc des compétences avancées pour retracer leur histoire avec certitude et connaître la notion première qui se rattache au mot. Si l'on considère que le terme « aigris » est bien européen et dérive du hollandais « aggrey » qui signifie accord comme le suppose Boschma, alors non seulement la perle désigne son utilité commerciale, mais il fait aussi référence au concept de plaisir puisque ce terme est lui-même originaire de la locution latine *ad gratum*. Ces perles bleues auraient donc été appelées ainsi parce qu'elles permettaient aux Européens d'acquérir aisément toutes sortes de denrées exotiques.

[146] Traduit par l'écrivain malien Fily Dabo Sissoko en 1955 dans son livre *Sagesse noire* (Sissoko, 1995, p.43).

HYPOTHESE D'UNE ORIGINE PREHISTORIQUE DE LA SYMBOLIQUE DES PERLES

Les perles sont utilisées dans le monde dans un but universellement positif. Cette constante, ainsi que l'emploi généralisé dans les religions, nous amène à émettre la théorie d'une symbolique ancienne qui se serait diffusée sur tous les continents humainement habités. Il est impossible de dater l'origine de l'emploi mélioratif des perles. Cependant, quelques éléments sont à prendre en considération. Tout d'abord, les perles ont nécessairement une fonction symbolique; elles ne servent pas à l'alimentation ni à la survie, du moins pas directement. Il peut donc être tentant de faire remonter cette symbolique positive aux premières perles. D'après les données archéologiques actuelles, les perles faites en tests de coquilles d'œufs d'autruche pourraient remonter à 110 000 ans B. P. c'est-à-dire à l'aube de l'*Homo sapiens* moderne. D'autres témoignages moins discutés en termes de chronologie font remonter les perles en coquilles marines à 80 000 ans environ : Skhül en Israël, Blombos cave en Afrique du Sud, la grotte des pigeons à Taforalt au Maroc et de l'oued Djebbana en Algérie. Par ailleurs, ces perles sont des productions humaines, la lumière étant anthropique et les productions étant soumises à un modèle de pensée précis, comme le montrent leur faible variabilité.

Une explication à ce symbolisme pourrait être la ressemblance entre les perles en coquillages de *Nassarius gibbolosus* et certaines parties humaines tels que les yeux, permettant de se protéger du danger par la perception visuelle, le sexe féminin, organe de fécondité et les lèvres buccales, servant à s'exprimer et à se nourrir ce qui les rattachent aux concepts d'abondance et d'union.

Cette hypothèse d'une symbolique universelle préhistorique pourrait apporter de nouvelles pistes quant à l'interprétation des usages des artefacts perlés et à la reconstruction d'une pensée symbolique dans des périodes aussi anciennes. Elle constitue un support de réflexion qui pourra être considéré comme plausible ou non selon le développement des autres chercheurs et des nouvelles données archéologiques qui seront apportées dans les prochaines décennies. Si cette hypothèse tend à se confirmer, elle permettrait de donner une explication symbolique à des objets dont le contexte socioculturel et la pensée symbolique sont inconnus.

CONCLUSION DE CHAPITRE

Pour conclure ce chapitre, l'étude des symboliques issues des usages des objets perlés anciens et récents a montré une homogénéité, une constance dans l'interprétation positive de ces éléments percés. Des notions associées sont récurrentes telles que la beauté, l'union, la richesse, la fertilité et la protection. Il est possible que cette universalité découle d'une conception religieuse ancienne, probablement préhistorique, ce qui expliquerait le caractère commun de l'emploi des perles dans les religions même très anciennes comme le bouddhisme, le zoroastrisme ou le yézidisme. Les perles, par leur lumière (perforation) ont une analogie formelle avec certains organes humains comme l'œil et le sexe féminin. Les perles à motifs ocellés, très prisés dans les charmes de protection, seraient un pléonasme visuel, se référant doublement aux yeux et à leur symbolique de prévention du danger. L'œil est aussi associé au concept de beauté, car la vision est le principal sens pour la détecter. Les parties génitales féminines sont, à cause de leur fonction, associées aux notions d'union et de fertilité. La richesse serait dérivée de la fertilité et de l'abondance, car une profusion d'enfants est un signe de richesse pour un homme comme l'a souligné Seignobos. L'art africain ainsi que certaines statues américaines, asiatiques et océaniennes témoignent de la relation entre ces organes et les perles, qu'elles soient synthétiques ou naturelles. La Figure 168 illustre par quelques exemples la représentation des yeux par des perles. La première ligne présente deux instruments africains: un appuie-nuque Luba conservé au musée royal d'Afrique centrale de Tervuren et à droite une canne de chef exposée au musée du quai Branly. La ligne du dessous est aussi consacrée à l'Afrique avec un exemple de masque où les orbites sont figurées par des cauris (conservé au MRAC) et une statue Ovimbundu provenant d'Angola où les yeux sont en métal d'alliage cuivreux. Enfin la dernière ligne présente des objets venus d'autres continents : à gauche, un Korwar d'Indonésie conservé au musée volkenkunde de Leyde, puis en se dirigeant vers la droite : un détail d'objet provenant de la Nouvelle-Zélande, un crâne orné provenant de la tombe 7 de Monte Albán, à Oaxaca (Mexique) et enfin un masque funéraire trouvé sur le site de Pachacamac (Pérou) et actuellement conservé au musée du quai Branly. Le crâne réalisé par les Mixtèques daterait du XIVe siècle tandis que masque façonné par la culture ishma daterait entre 900 et 1200 après J. C. L'annexe E présente une variété d'objets provenant exclusivement du Pacifique.

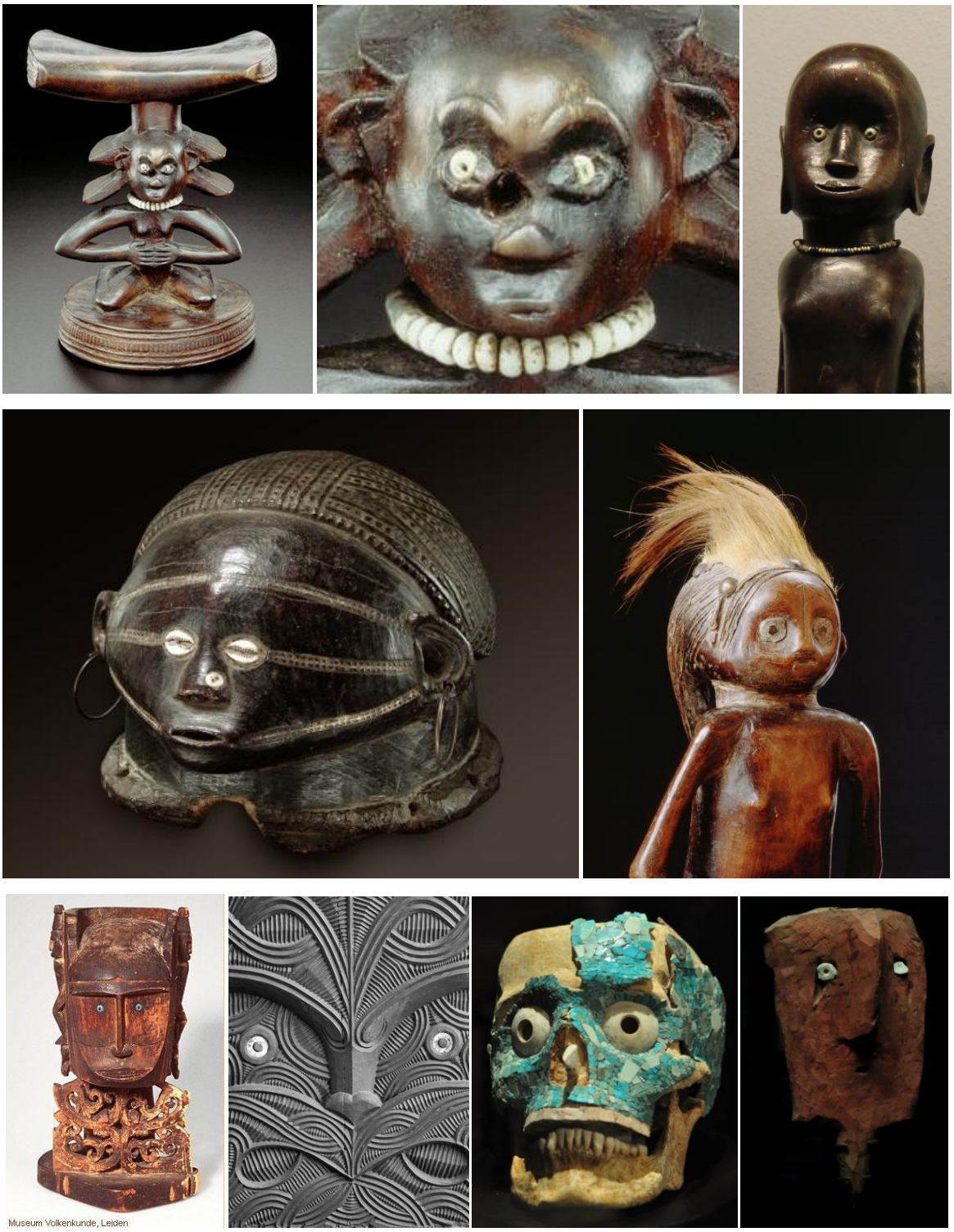


Figure 168: Regards perlés à travers le monde

Chapitre 12 : Les symboliques culturelles de l'iconographie

Pour comprendre la symbolique d'une œuvre d'art, la technique classique est d'étudier son iconographie -c'est-à-dire ce qu'elle représente- au regard du contexte socioculturel de l'époque de création de l'objet. La vie de l'artiste peut aussi influer sur les choix de l'auteur de l'œuvre mais il s'agit d'un processus inconscient n'entrant pas dans la volonté de l'artiste de signifier un message à son public. Si l'analyse iconographique se fait généralement pour les productions artistiques picturales, graphiques et sculpturales, elle peut également s'appliquer pour la plupart des objets perlés complexes. Pour pouvoir appliquer cette méthode de manière rigoureuse, il est donc nécessaire de bien connaître la mentalité du groupement social producteur à l'époque où l'œuvre a été créée. Par conséquent, nous n'évoquerons dans ce chapitre que les objets issus de périodes récentes relativement bien connues, que nous traiterons par aires culturelles. Pour les objets archéologiques de période moins connues, l'étude se fera au chapitre 14.

ICONOGRAPHIE DANS LE CAMEROUN SEPTENTRIONAL

Le Nord du Cameroun possède un nombre restreint d'objets perlés où une iconographie est visible : « cache-sexes » cérémoniels et sacs sont les principaux types où les perles sont agencées de manière à former des figures ou des motifs géométriques précis. Une trentaine de cultures réparties dans le Cameroun septentrional mais aussi au Nigéria voisin sont productrices de ce type d'objets. Parmi plus d'une centaine de cache-sexe cérémoniels étudiés, tous étaient uniques. Il en va de même pour les rares sacs présents dans les collections occidentales. Néanmoins, il existe des motifs récurrents qui peuvent être d'ordre géométrique ou figuratif.

❖ Les représentations figuratives du Nord Cameroun

Végétaux, animaux, constructions, et visages anthropomorphes constituent des sources d'inspiration iconographiques dans le Cameroun septentrional.

○ Végétaux

Les végétaux représentés sont toujours des plantes stylisées à tige haute. D'après cette caractéristique, les plantes buissonnantes, arbustes et arbres sont à éliminer d'une possible

source d'inspiration. En revanche, les graminées (poacées), les crucifères (brassicacées) et les légumineuses (fabacées) peuvent avoir servi de modèle aux figurations végétales des « cache-sexe ».

L'étude du corpus dont la Figure 169 donne un aperçu, montre que les plantes sont souvent représentées avec un rameau, des feuilles opposées, une fleur au sommet, où sont signalés pistil et étamines. Mais il existe quelques variantes : plante aux feuilles en alternance (a), fleur vue de dessus sans organe reproducteur visible (même figure, élément noté b), absence d'étamines (c), fleur vue de profil (d), plusieurs ramifications (e)… Les motifs ne se veulent pas une reproduction fidèle d'espèces végétales. L'exemple le plus démonstratif est une plante présentant deux fleurs à chaque extrémité de la tige verticale (f). Une fleur est donc à la place du sol ou des racines, ce qui atteste de la liberté prise par les tisseuses de perles sur le modèle. Il est donc difficile d'attribuer une représentation à une plante spécifique, même si certains évoquent d'après la forme de la fleur et sa proportion par rapport aux feuilles certaines espèces connues. Par exemple, la figure supérieure triangulaire (g) évoque un épi de céréale, probablement le sorgho qui est par ailleurs cultivé par ses habitants. Les fleurs en losange font en revanche davantage référence aux crucifères, bien que la forme puisse être une convention pour représenter le concept de la fleur.

Les plantes fleuries sont représentées au détriment d'autres végétaux dans les cache-sexe cérémoniels car elles font écho à leur usage. Comme il a été précisé dans la partie précédente, ces parures perlées étaient réservées aux femmes mariées et portées à l'occasion d'une naissance et dans les rites de fécondité. Elles avaient notamment pour rôle d'attirer le mari, de favoriser la sexualité et la procréation. Or, en biologie végétale, la floraison est le stade de l'épanouissement de la plante pour la reproduction. Le choix du stade floral pour les représentations végétales n'est donc pas anodin car il renvoie à l'idée de reproduction et de maturité sexuelle, ce que fait également ce type d'ornement sexuel.

Concernant la variété des schémas reproduits, il est probable que chaque type de représentation désigne une famille, celle de la mariée ou de l'époux, comme un blason. Néanmoins une grande liberté est accordée à la perlière dans la composition de son vêtement qui se doit d'être unique.



Figure 169 : Exemples de plantes stylisées visibles dans les « cache-sexe » cérémoniels des monts Mandara

○ Les animaux

La faune est une source d'inspiration autant que la flore. Comme pour les végétaux, un nombre restreint d'animaux sert à l'ornementation des cache-sexe. Les mammifères quadrupèdes, les poissons et les oiseaux sont les groupes les plus représentés ; mollusques, serpents et visages anthropomorphes sont en revanche exceptionnels. Quant aux insectes, nombreux et à forte connotation symbolique dans les monts Mandara (C. Seignobos, J.-P. Deguine, H.-P. Aberlenc, 1996, p. 125-187), ils sont absents du corpus étudié. La Figure 170 illustre les principaux dessins d'animaux rencontrés dans les cache-sexe cérémoniels du nord Cameroun.

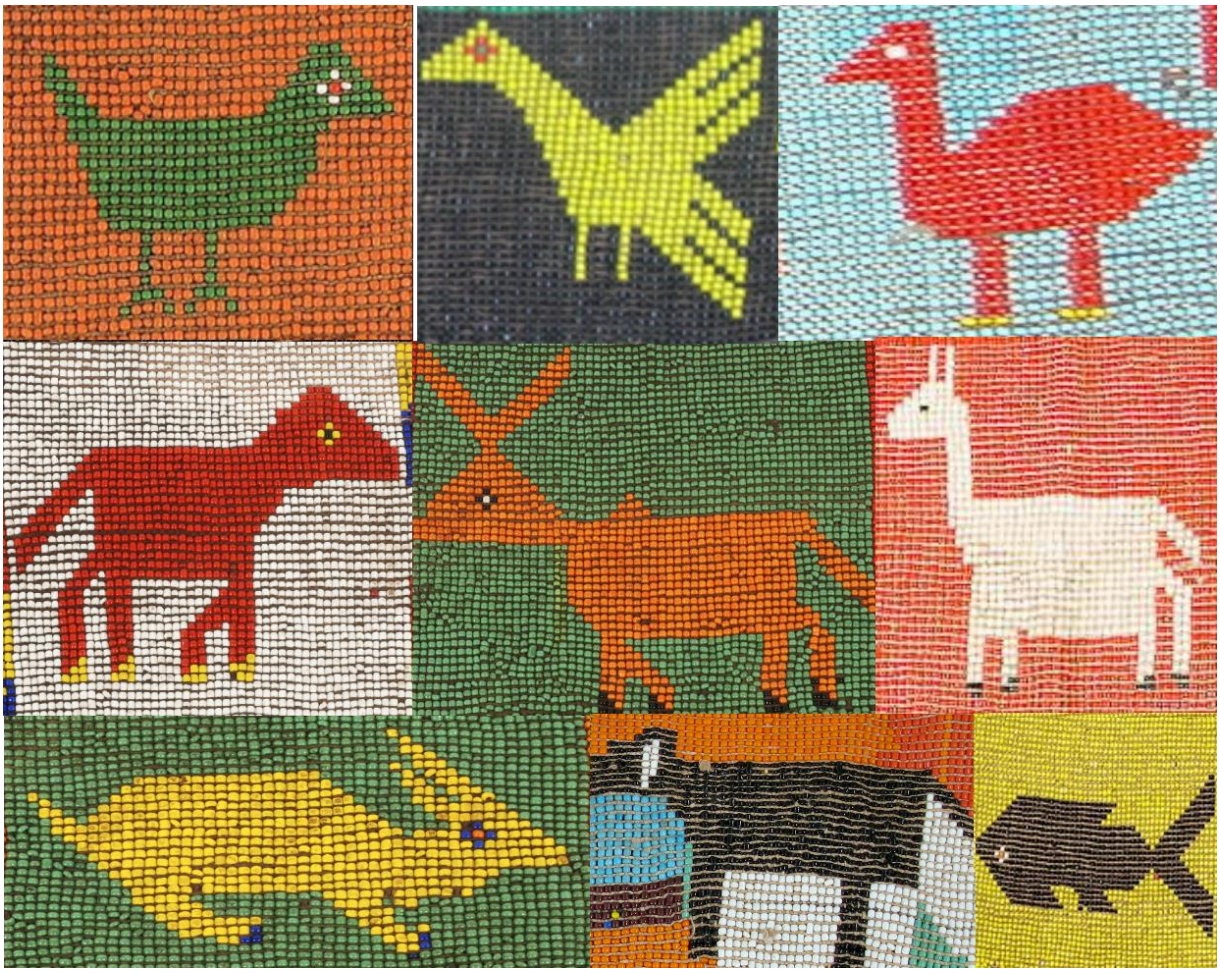


Figure 170: Exemples d'animaux stylisés visibles dans les « cache-sexe » cérémoniels des monts Mandara

○ Les aves

Les oiseaux ont deux allures différentes : en plein vol ou en stase debout sur les deux pattes. Pour cette dernière catégorie, deux types de représentation font référence à des espèces distinctes. La première se caractérise par un dos plat avec une longue queue ascendante, typique des petits oiseaux. La seconde a en revanche un dos rond et une petite queue dans le prolongement de la courbure marquée de la colonne vertébrale, ce qui rappelle l'aspect des ardéidés, des palmipèdes, des pintades et de l'autruche (Figure 171). D'après la linguistique, les habitants du Mandara distinguent plusieurs catégories d'oiseaux : les domestiques, les aquatiques, ceux à mauvaise réputation : l'engoulevent, le calao et le reste des oiseaux. Le calao peut être exclu des modèles car sa caractéristique principale est un long et large bec recourbé. L'engoulevent a pour particularité de ne pouvoir tenir sur ses pattes, ce qui ne correspond pas aux représentations de l'oiseau debout. Hormis ces deux catégories exclues, il est difficile de trancher sur les espèces ayant servi de modèle. Une étude sur le

terrain demandant aux vieilles femmes quelle est leur source d'inspiration permettrait de savoir plus précisément la nature de l'oiseau représenté. Globalement, les oiseaux, engoulevent et calao exceptés, ont une symbolique positive de grâce[147], et peuvent repousser par leurs battements d'ailes les éléments néfastes, d'où leur utilisation en sacrifice religieux. La représentation d'oiseaux en plein vol pourrait donc faire référence à cette propriété d'éloigner le mal selon la religion locale. Les oiseaux aquatiques ont de surcroît une référence à l'élément eau et ont donc une symbolique associée à celle-ci. Les oiseaux aquatiques sont donc liés au concept de fertilité.

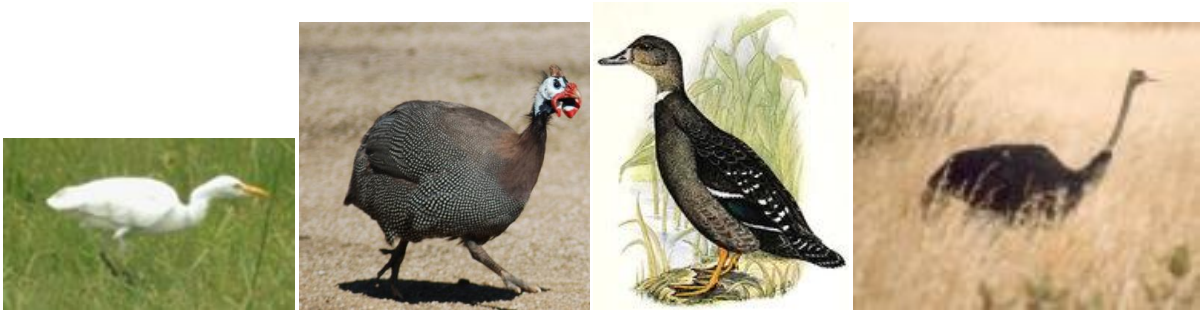


Figure 171 : quelques oiseaux à dos convexe vivant dans le Cameroun septentrional

○ Les mammifères quadrupèdes

Outre les oiseaux, les mammifères sont aussi représentés. La Figure 170 montre cinq modèles de quadrupèdes a priori d'espèces distinctes. Les léporidés sont facilement reconnaissables à leurs longues oreilles, leur petite queue et la morphologie de leur corps. Leur symbolique est liée, au Nord Cameroun comme dans de nombreuses régions du monde, à la fécondité. En effet, il s'agit de l'espèce de gibier qui se reproduit le plus rapidement. L'animal à l'aspect massif avec un large pavillon d'oreille est l'éléphant, que l'on trouve dans les plaines du Nord. Sa trompe n'est pas présente dans le dessin mais il est possible que ce soit pour des raisons de proportions esthétiques.

La représentation d'un quadrupède présentant comme particularité une bosse au garrot, un corps massif et de longues cornes ascendantes droites et divergentes, pourrait renvoyer aux bovidés. Certaines espèces rustiques de bovins ont gardé la poche de graisse qui leur permet de mieux résister aux déshydratations : la fonte de ces graisses procure de l'hydrogène, qui, combiné au dioxygène de l'air, permet de fabriquer organiquement de l'eau.

[147][147] Ce n'est pas un hasard si les plumes sont utilisées comme ornement de tête des hommes célibataires souhaitant se marier. Cf. notamment la tenue de *gerewol* chez les Foulbé et la couronne *tidibo uno* des Fali.

Les variétés bovines élevées dans la partie septentrionale du Cameroun sont souvent rustiques et issues de croisements avec les zébus car les précipitations y sont généralement irrégulières. Les *tla* (nom usité par les Kapsiki) sont, pour les montagnards du Nord Cameroun essentiellement agriculteurs et pour les Foulbé majoritairement éleveurs, l'incarnation de la richesse et de la réussite sociale (W. van Beek, 1998, p.15).

L'autre quadrupède à cornes diffère sensiblement du précédent : long cou, deux protubérances symétriques plus petites que les longues cornes des bovidés, et pattes fines. Ces caractéristiques sont celles d'un animal emblématique des plaines bordant le lac Tchad : la girafe *Giraffa camelopardis antiquorum*. Cet animal a une symbolique prolixe, puisque la tradition orale lui prête des pouvoirs magiques et que les contes du Tchad insistent sur la grâce de l'animal qui rivalise avec celle de l'autruche et du cheval (D. Nelli, 1995).

Le dernier animal quadrupède ne possède pas de corne, a un dos droit, une encolure puissante, une longue queue épaisse et des sabots. Il est probable que l'animal représenté soit donc un cheval, qui est le symbole de la grâce, de la richesse et de la puissance en zone sahélienne. Par ailleurs, le cheval est souvent attaché au peuple peul, surnommé « les cavaliers » par leurs voisins (cf. chapitre 1).

○ Les poissons et autres animaux

Les poissons sont des animaux aquatiques. Ils renvoient donc à l'élément eau et ses qualités, à savoir la fertilité. Il est à noter que seul un modèle de poisson est reproduit. Il se caractérise par une allure générale massive, une grande nageoire caudale fourchue, un museau court et des nageoires pelvienne et anale courtes et avancées. Grâce à ces caractéristiques, il est possible d'émettre une hypothèse sur l'espèce qui a servi de modèle, et son rôle dans la société Mandara. D'après le livre *Faune des poissons d'eaux douces et saumâtres d'Afrique de l'ouest* de Christian Lévêque, Didier Paugy et Guy Teugel (1990) établissant une liste des poissons présents notamment dans la Bénoué, le lac Tchad et ses affluents, il semble que l'espèce représentée appartienne au genre des *Citharinus*. Ces grands poissons comestibles sont une source alimentaire et mercantile complémentaire relativement abondante pour les populations du Nord Cameroun (Blache et Miton 1962, p.12-23 ; 63). Ils incarnent donc la notion de prospérité en plus de leur référence à la fertilité.

Plus rarement, les pagnes en résille serrée de perles peuvent représenter des cauris stylisés (Figure 172). Le *Monetaria moneta* a une symbolique forte de richesse mais aussi de

sexualité et de fécondité, du fait de la ressemblance physique entre la coquille et le sexe femelle. Par ailleurs la coquille étant souvent utilisée en perle, le cauri revêt la symbolique positive des perles : fertilité, protection, communication, union, beauté.

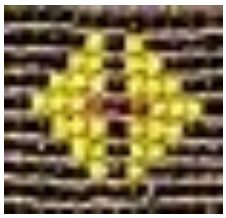


Figure 172 : stylisation de cauri

Le serpent, par son mouvement ondulatoire évoque l'eau et par conséquent la fertilité. La Figure 173 est un détail d'un pagne conservé au Mingei museum, la seule du genre. Comme le cauri, les vertèbres de serpent sont fréquemment utilisées en perles dans cette région (cf. chapitre 3).



Figure 173 : figuration d'un serpent

Animal d'un point de vue biologique mais non d'un point de vue culturel, l'humain n'a été vu que sur un seul cache-sexe du corpus. Seul le visage est visible avec figuration du nez, des yeux, des oreilles et de la bouche entrouverte mais sans coiffure ni certains détails anatomiques comme les arcades sourcilières (Figure 174). Les éléments détaillés font référence aux sens : vue avec les yeux, odorat avec la représentation de l'appendice nasal et en particulier des narines, le goût avec la bouche, l'ouïe avec les oreilles. Il s'agit donc d'une invitation indirecte à la sensualité[148].



[148] Il ne peut pas s'agir d'une représentation de masque car les populations des monts Mandara n'utilisent pas ce type d'objet.

Figure 174 : figuration de la sensualité

En résumé, les représentations animalières des « cache-sexes » du Nord Cameroun symbolisent la sensualité, la grâce, la fécondité et la richesse. La figuration choisie renforce donc le symbolisme des perles.

- Autres représentations figuratives

La représentation d'éléments architecturaux tels que les maisons, greniers et ponts est assez courante. Les greniers diffèrent des maisons par leur surélévation par rapport au sol et la présence d'une seule ouverture, qui est, selon les modèles culturels en haut (toit conique escamotable) ou sur un côté. Ainsi sur la Figure 175, on distingue à gauche une concession de maisons et au centre une représentation de grenier avec son toit pentu, son estrade et son ouverture latérale. A droite, il s'agit d'un pont. Cette dernière représentation est plutôt rare car elle est visible sur seulement deux pagnes du corpus attribués à deux cultures différentes. Les figures peuvent être isolées comme dans l'image centrale ou en frises.

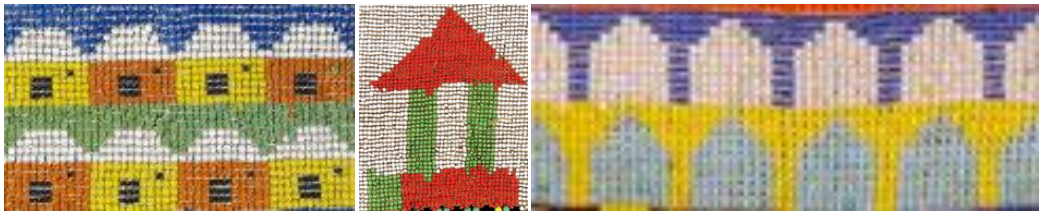


Figure 175 : quelques figurations de constructions architecturales

D'un point de vue symbolique, la maison renvoie au concept de foyer. Chaque femme possède sa propre maison, construite à proximité de celles des autres épouses en cas de mariage polygame. Lorsqu'un homme dans les monts Mandara est riche, il possède plusieurs épouses. En effet, les femmes constituent une grande force de travail permettant ainsi de s'enrichir mais les mariages ne sont contractés que si l'on indemnise les familles dont elles sont issues. Si l'homme ne possède pas d'argent en réserve, il doit travailler pour sa belle famille gratuitement sur une période déterminée à l'avance. La polygamie est assez rare dans les faits, puisque le tableau statistique d'André Michel Podlewski publié en 1965 p.24 relatant l'état des mariages sur les cinquante années précédentes[149] montre que les trois quart des hommes des monts Mandara sont monogames, et que seul 4% des maris ont trois épouses ou plus. Ainsi, la représentation de plusieurs maisons comme les frises de la Figure 175 gauche

[149] Soit la période optimale de production et de port des cache-sexes comprenant des figurations.

indique la richesse. Le grenier est le lieu de stockage des récoltes. Il illustre donc les notions de fertilité et d'abondance. Enfin, le pont est un bâtiment qui relie deux espaces distincts. Il représente donc l'union.

Les architectures figurées sur les pagnes cérémoniels évoquent donc l'union, la richesse, la fertilité et le mariage, ce qui est en adéquation avec la fonction de ces objets perlés et la symbolique générale des perles.

❖ Les représentations géométriques du Nord Cameroun

Les formes géométriques sont très fréquentes dans l'art perlé de la partie septentrionale du pays. Cela n'est pas surprenant si l'on étudie l'art de cette région sous toutes ses formes : le géométrique y est généralement privilégié. Au cours de cette section, il sera fait des parallèles avec des autres formes artisanales déployant des motifs très semblables à ceux que l'on trouve dans les cache-sexes perlés. Il sera traité plus particulièrement des losanges, le motif le plus fréquent avec les triangles, des damiers, des chevrons et des formes issues d'une stylisation extrême de la réalité.

o L'agencement des losanges, carrés et triangles

Les losanges imbriqués figurent parmi les motifs les plus présents. Il s'avère qu'il s'agit aussi de la forme la plus commune dans l'ornementation picturale des maisons. Le style des cache-sexes cérémoniels et celui des peintures murales sont apparentés, comme le montre la Figure 176. Les jeux à partir du losange sont multiples : grand losange constitué de quatre petits losanges, losanges concentriques, losanges séparés horizontalement par des lignes parallèles de couleurs différentes au niveau de la diagonale, frise de losanges constituant un motif de sablier en négatif… La plupart de ces compositions insistent sur l'union des formes afin de laisser le moins d'espace vide possible. Cette particularité, que l'on trouve dans tous les pagnes à motifs géométriques mais pas dans ceux purement figuratifs, a probablement une fonction symbolique, celle de signifier l'union. Encore une fois, l'iconographie fait référence à la fonction de l'objet.

Ces motifs constituent aussi une signature. Ainsi peut-on retrouver les mêmes motifs sur la maison d'une femme que sur son pagne cérémoniel, les deux éléments étant personnels.



Figure 176 : Les losanges dans l'art pictural et perlé (maison et parure)

S'inscrivant dans la même logique, les carrés placés en damiers ou les carrés concentriques font aussi référence à l'union, et donc au statut de femme mariée de celle qui porte le pagne. La Figure 177 illustre quelques exemples de jeux visuels à base de carrés. À droite, des carrés sont disposés de manière à former un vaste carré. À gauche, des quadrilatères concentriques sont agencés en damier. Au centre, un réseau complexe de carrés avec des carrés concentriques sont disposés en quinconce avec des carrés uniques, les diagonales de ces derniers carrés tracées formant de plus grands carrés.



Figure 177 : Motifs à base de carrés visibles dans les pagnes des monts Mandara

Polygone le plus simple, le triangle est aussi fréquemment représenté. Il présente l'avantage d'être une forme géométrique facile à combiner, en obtenant des compositions dynamiques. Les triangles rectangles (c'est-à-dire ceux ayant un angle droit) comme on peut en voir sur la Figure 178 à droite, sont souvent disposés de manière à former un rectangle ou un carré. Dans ce cas, les hypoténuses se confondent pour former une diagonale de quadrilatère à angles droits. Lorsque ces triangles sont liés par un côté adjacent, ils forment un grand triangle isocèle. Sur la Figure 178 gauche, le triangle utilisé en motif est un isocèle. La frise de triangles isocèles en alternance crée un motif de zigzag dont la symbolique sera étudiée dans la section suivante. Enfin, le triangle équilatéral permet de réaliser un grand triangle en en combinant quatre. Deux combinés font un losange (cf. figure centrale). L'association de ces formes simples pour former de plus grandes figures illustre la notion d'union et de mariage.



Figure 178 : Jeux de triangles

Les motifs circulaires sont difficiles à réaliser compte tenu de la technique de tissage, aussi sont-ils absents des pagnes. Ceci est une particularité liée à la technique puisque la peinture et la gravure rupestre emploient fréquemment des formes géométriques courbes.

- Les chevrons et zigzags, signes de fertilité

Les zigzags, frise de chevrons, correspondent aux méandres des cours d'eau ainsi qu'à la forme stylisée du serpent, également associé à cet élément. Or, l'eau est un liquide favorisant la fertilité de la terre. Dans la tradition populaire, le sperme est comparé à l'eau (Morin, 1996, p.50; Muller, 2009, p.103). La semence de l'homme est un liquide qui permet de rendre la femme féconde dans la conception traditionnelle. Ainsi, les zigzags font indirectement référence à la fécondité et à la sexualité. Ceci est en accord avec l'utilisation de ce pagne pour les rites de fertilité et la célébration de naissances.

Les frises de chevrons traduisent donc l'union et la fertilité. Mais ces motifs géométriques font en fait référence à des formes figuratives qui, à force de stylisation, sont associées à des signes abstraits.

- Les motifs abstraits dérivés du figuratif

Si le serpent peut être résumé à une frise de chevrons et le cauri à un losange avec une diagonale, les autres animaux entiers ont des formes trop complexes pour être traduites par des motifs géométriques. En revanche, la flore peut se simplifier en motifs géométriques si l'on omet quelques éléments. Le motif des arêtes de poisson est une simplification de l'élément végétal, à l'instar des chevrons imbriqués ou en colonne, et des losanges à point central (Figure 179). Ces formes renvoient donc à la même symbolique que la représentation figurative de la flore à savoir la fertilité et la maturité sexuelle.



Figure179 : Motifs géométriques issus de fleurs

La pile de pont se retrouve parfois seule, lorsque l'espace disponible est carré. Un des pagnes conservé par le Peabody Museum d'Harvard (Figure 180) présente ce motif récurrent, en alternance avec des triangles rectangles imbriqués, des carrés concentriques, des damiers et des lignes. Ce dessin ressemble aussi à la forme plus rare de figuration de fleur vue de profil avec début de tige.



Figure 180 : « Cache-sexe » n°2000.29.89 conservé au Peabody Museum

Les motifs géométriques ne sont donc pas choisis et agencés au hasard. Ils font référence aux notions d'union et de fertilité, ce qui est en accord avec l'usage de ces cache-sexes. L'ensemble des objets étudiés ont été fabriqués durant la période coloniale, ce qui explique la relative homogénéité des représentations.

❖ Evolution de l'iconographie du XIXe siècle à nos jours

L'iconographie des « cache-sexes » cérémoniels des monts Mandara semble avoir beaucoup changé durant la période coloniale et postcoloniale. En effet, les premiers objets et les premiers témoignages ne présentent pas de figuratif. Cette tendance aux figurations s'est développée au cours du XXe siècle. A partir de 1961, l'usage des cache-sexes est proscrit mais l'art perlé ne disparaît pas pour autant, comme en témoigne ce rideau de perles réalisé pour les étrangers par des femmes foulbé du Nigéria (Figure 181). La technique de tissage est restée la même, en des proportions plus grandes. L'iconographie se nourrit des motifs utilisés pour les pagnes perlés cérémoniels en ajoutant de nouveaux éléments, comme le lion absent des anciennes productions, du fait de sa symbolique en inadéquation avec la fonction de l'objet. L'aspect décoratif et touristique des productions contemporaines permet ainsi d'élargir la palette iconographique.



Figure 181 : rideau de perle pour le marché international réalisé dans les monts Mandara (côté Nigéria)

ICONOGRAPHIE DU GRASSLAND CAMEROUNAIS

L'iconographie de l'ouest diffère sensiblement de celle du Nord. Si les supports à l'iconographie de l'art perlé étaient restreints dans la partie septentrionale, l'ouest du Cameroun a en revanche un très grand nombre d'objets différents à étudier : sièges, masques, chapeaux, chasse-mouches, pipes, statues, statuettes et calebasses… Par ailleurs, du fait du climat tropical humide, la faune typiquement sahélo-soudanienne -comme la girafe- n'est pas représentée.

Le Grassland se caractérise par l'absence de représentation de la flore dans l'art perlé. Ceci est à l'image des autres domaines de l'art sculptural et pictural. Il reflète un intérêt moindre de la société pour les plantes, dû au fait que l'agriculture vivrière n'est pas la principale richesse de la région et que la subsistance des populations de l'ouest ne dépend pas de cette ressource.

L'humain et les animaux constituent en revanche la source d'inspiration première, avec une sélection dans les espèces représentées. Cette sélection comprend des mammifères terrestres, des oiseaux, des reptiles, des amphibiens, des arachnides et très rarement des poissons.

❖ Les mammifères terrestres

Il existe une disparité dans les mammifères représentés : alors que les panthères, les éléphants et les buffles sont très fréquents, les singes, les hyènes et les béliers sont un peu moins courants dans l'art perlé. Les autres mammifères[150] sont absents.

▪ La panthère : férocité, royauté et maîtrise

Le léopard n'est représenté que dans les objets royaux et sa peau est réservée aux membres initiés de la société des *nomgwi* dont l'adhésion est limitée à une élite de notables. La peau de panthère emperlée est encore plus restrictive puisqu'elle n'est portée que par le fon et sa mère. L'association entre le fon et le léopard est aussi liée à la croyance populaire en ce que les êtres puissants peuvent se transformer en animal, le plus fréquemment en panthère

[150] Hors humain.

(Perrois & Notué 1995, p. 51). Les éléments religieux traditionnels mentionnent une divinité justicière *Tofala*' qui serait aidée par les panthères et les serpents.

La panthère est le plus souvent représentée les quatre pattes fléchies, le dos voûté et montrant les crocs. Cette posture est typique des arts du Grassland[151] et s'inspire de l'animal aux aguets, prêt à bondir sur sa proie. L'attitude agressive insiste sur sa dangerosité et sa puissance. Contrairement au buffle ou à l'éléphant, autres animaux réputés pour leur force, le léopard peut être discret. La panthère aux aguets symbolise donc non seulement la férocité, mais aussi la maîtrise de son pouvoir. Ces attributs sont supposés être ceux d'un bon souverain, qu'il est utile de rappeler visuellement lors des grands rassemblements.

La société des *nomgwi* a pour charges d'assurer l'autorité royale et de participer aux rites de protection et de fertilité. Il n'est donc pas étonnant que la représentation de ce fauve soit souvent couverte de perles, puisque les perles font référence aux mêmes concepts de pouvoir, de protection et de fécondité dans cette région. La représentation d'une panthère ajoute cependant les notions de férocité et de maîtrise de pouvoir, qui sont des qualités indispensables au chef et qui ne sont pas présentes dans le choix de réaliser une broderie perlée.

En référence à son pelage tacheté de manière régulière, les motifs géométriques répétitifs en triangles ou en carrés comme les damiers sont une variante de représentation de la panthère.

- L'éléphant : puissance et noblesse

L'éléphant se trouve sur divers objets perlés (Figure 182) : en caryatide de siège, en masque cagoule *tupum*, en toque, en masque frontal et sur les fourneaux de pipes cérémonielles. Pour ces trois dernières formes, seule la tête, reconnaissable par ses grandes oreilles rondes, sa trompe et parfois ses défenses, est figurée. Cet animal incarne la puissance ; les masques le représentant sont dansés avec des charges pour accentuer la symbolique de force. L'éléphant est dans certaines chefferies considéré comme le totem du fo, remplaçant la panthère. Il existe aussi une puissante société secrète *so'* ayant pour thème l'éléphant qui est en charge avec la société du léopard et celle du serpent des rites de fertilité et de la

[151] Au Nigéria, ce félin est aussi une figure récurrente de l'art mais sa position est au repos comme en témoigne la queue en l'air, les pattes et le dos droits.

résolution de problèmes sociaux. Les réunions de ces confréries totémiques rassemblant les hommes panthères, humains-reptiles et le *so*' sont appelées « maso » c'est-à-dire « mère de l'éléphant ». L'éléphant est un animal noble, réservé à la famille royale et aux dignitaires.

Cet animal a pour signe géométrique correspondant les disques ornés qui rappellent la rondeur de la stylisation des oreilles. L'ornementation se compose généralement de cercles concentriques, de rayons ou de spirales complexes.



Figure 182 : Figures d'éléphants dans l'art perlé du Grassland

- ## Le buffle : force, fertilité et magie

Le buffle est le dernier mammifère terrestre à être lié au fo. Il est, comme la panthère et l'éléphant, l'incarnation de la force. Cet animal est représenté uniquement par sa tête avec ses cornes caractéristiques épaisses et assez rectilignes, ses larges naseaux et sa tête camuse (Figure 183 gauche). Le buffle n'est pas réservé à la noblesse, il est aussi fréquemment associé aux serviteurs ayant reçu le titre de *wabo* du fait de leurs remarquables aptitudes de magiciens-guerriers (p.55). Il est aussi fréquemment associé aux guérisseurs qui pratiquent la médecine par les plantes.

Le buffle est parfois stylisé par le motif du chevron reprenant la forme de sa tête vue du dessus. C'est pourquoi les cornes cérémonielles en corne de buffle ont souvent des décors perlés à leurs bords en frise de chevrons (Figure 183 droite). Les objets perlés ayant un motif de buffle sont donc courants que ce soit pour des masques, des sièges d'un fon ayant choisi

cet animal comme totem, des cornes de libation, des sifflets ou tout autre objet orné de chevrons. Les possesseurs de ces objets appartiennent à la société du buffle *nya*.



Figure 183 : Représentations de buffle

Le buffle, animal fort et impétueux, est aussi associé à la fertilité à cause de son appétit sexuel supposé. C'est pourquoi cette forme est associée aux rites de fertilité.

- Le bélier : élégance et combativité

Le bélier diffère du buffle par ses cornes incurvées autour des oreilles. Sa figuration se trouve essentiellement dans les masques (P. Harter, 1981, fig.14, p.17). Ils sont sortis pour les funérailles, les rites agraires et la danse du *nja* réalisée chez les Bamoun durant la manifestation du *nguon*. D'après les chorégraphies associées à ces masques, le bélier symboliserait l'élégance et la combativité.

L'enquête orale menée par Jean-Paul Notué et Louis Perrois (1997, p. 284) a montré que le bélier était souvent confondu avec le buffle puisque la personne interrogée avait attribué un objet avec des figures de cornes recourbées à une figuration de buffle. Il est donc possible que la symbolique entre le bélier et le buffle soit assez similaire.

Hans Joachim Koloss (1977, p. 54) propose que la signification du bélier soit celle de la transformation, puisqu'il s'agit d'un animal totémique, à l'instar du singe notamment.

- Le singe : transformation et ruse

Bien que le Cameroun abrite de nombreuses espèces de singes, la figuration de primates dans les arts perlés est limitée à deux espèces : le chimpanzé nain et le cynocéphale (Figure 184). Le bonobo a une face aplatie et est le primate le plus bipède après l'homme. Le singe cynocéphale est appelé ainsi à cause de la forme allongée de sa tête, ressemblant à un canidé. Cette appellation regroupe les babouins, les mandrills et les drills, localement présents, en particulier dans la zone sud du Grassland. Le masque à droite est lié à la confrérie *tanka*, tandis que celui de gauche est lié aux rites de fertilités agraire et humaine.

Le singe est réputé le seul animal à pouvoir triompher de l'animal par sa ruse et sa dentition impressionnante. D'ailleurs l'animal est toujours figuré bouche ouverte, laissant apparaître les crocs[152]. La société secrète *pu'kwop* est un témoignage de l'alliance entre l'homme et les grands singes. D'après le mémoire d'Isabelle Desouche, le singe est lié à Bandjoun à la catégorie des forgerons (1991, p.26). Contrairement aux panthères et aux éléphants, cet animal ne peut pas être considéré comme l'avatar d'une femme (Desouche, 1991, p.7-8).

[152] Dans sa thèse de troisième cycle, Pauline Frealle (2002, p.86) émet l'hypothèse que la dentition des singes est proéminente dans l'art du Grassland dans le but d'effrayer les non-initiés.



Figure 184 : Représentations de singes

- L'hyène : l'union entre les symboliques du singe et de la panthère

L'hyène est associée à la société secrète *nanu*, dont peu d'informations sont connues. Cet animal est volontairement représenté comme un mélange entre la panthère et le singe cynocéphale, deux ennemis jurés. Combinaison entre le singe signe de ruse et le léopard de maîtrise et prudence, l'hyène est symbole d'intelligence. Comme le félin et le primate, elle est réputée féroce.

Selon la coutume Bamoum, l'hyène est un tribut royal, que les chasseurs doivent remettre au roi à l'issue de la chasse (Loumpet-Galitzine, 2006, p. 99; Njoya, 1952, p.207): elle a donc une symbolique de royauté, mais moins explicite que la panthère. Pierre Harter (1986, p.15) indique aussi une corrélation entre cet animal et les fon, même si, comme chez les Bamoun, elle est nettement plus discrète que l'association entre la panthère et le chef.

❖ L'araignée: connaissance et ancestralité

La mygale constitue un animal très important dans la symbolique du Grassland bien qu'il ne soit pas une bête en quel l'humain puisse se transformer. Elle participe en effet à la

divination et est considérée comme le médium animal le plus fiable. Elle est donc associée à la connaissance des mystères et aux ancêtres avec qui elle partage un lien privilégié. Selon les croyances anciennes, le mort avant de devenir ancêtre se transforme en araignée. Il réintègre son crâne grâce aux funérailles. Outre les morts, l'araignée est aussi liée aux génies de l'eau (Baeke, 2007, p.292 et 294). Selon la littérature traditionnelle, les Bamiléké en font un animal ambigu : d'une très grande ruse, elle est néanmoins égoïste et fragile puisqu'elle meurt lorsqu'elle manque à sa parole (Epanya Yondo, 1966, p.96). Néanmoins, puisque les perles apportent une symbolique positive à un objet, il est probable qu'il ne faille retenir que les qualités de la mygale et non ses défauts.

Dans l'art perlé, l'araignée est représentée en une intersection de segments ou de bandes, comme l'illustre ces deux exemples, l'un encore visiblement figuratif avec la figuration des yeux, des pattes et de son abdomen, le second tendant vers l'abstraction (Figure 185). Christraud Geary (1983, p. 93-94) indique que la représentation de la mygale peut même se réduire à une simple croix en x avec un centre de couleur différente, dans l'iconographie Bamum.



Figure 185 : iconographie des arachnides dans l'art perlé du Grassland

❖ L'oiseau: spiritualité

L'oiseau avec sa forme gracile n'est généralement présent que sur la partie supérieure des objets : pommeau d'épée, bouchons de calebasses, fé (chapeau) dans les tenues de danses, et extrémité de « chasse-mouches ». Cette répartition spatiale correspond également à la valeur symbolique de l'oiseau. Celui-ci est un animal du ciel, il serait donc inapproprié de le représenter sur des objets proches du sol comme les tabourets, ou dans des parties médianes de tenues comme le gilet perlé. L'oiseau symbolise la spiritualité et l'autorité religieuse.

L'oiseau peut être représenté les ailes déployées ou au contraire repliées le long du corps. Cette dernière figuration est la plus courante. Son bec est massif comme un granivore, parfois présenté ouvert, le plus souvent fermé. Les pattes ne sont pas toujours visibles (Figure 186). Cet ave est interprété comme étant un touraco, animal dont les plumes rouges sont utilisées pour les coiffes des chefs ; ou bien comme un corbeau, animal totem des personnes initiés au *nwanwa*.



Figure 186 : Quelques figurations d'oiseaux dans l'art perlé du Grassland

❖ Les reptiles: immortalité

Parmi les images de reptiles dans l'art perlé se trouvent des figurations de serpents, de lézard, de caméléon et de crocodile. Tous ces animaux sont liés à l'immortalité car dans la

mythologie ce sont eux qui auraient dû apporter ce cadeau divin à l'homme, mais qui ont omis de le faire à temps.

Par ailleurs, le crocodile imite un tronc flottant, le caméléon change de couleur, le lézard perd sa queue sans dommage et le serpent mue, ce qui en fait des symboles de transformation et les relient au processus de résurrection de l'homme défunt en ancêtre. Ceci explique que les objets sur lesquels sont présents ces images de reptiles soient fréquemment liés à la mort, qu'ils servent aux funérailles ou de reliquaire calebasse.

Il est parfois difficile de faire la distinction entre ces différentes espèces dans l'art du Grassland. On admet généralement que le caméléon a de gros yeux et une queue recourbée voire spiralée, que le serpent forme une boucle ou un entrelacs sans pattes et que le crocodile se distingue du lézard par sa gueule présentant des crocs. La symbolique générale de ces reptiles étant la même, la signification de l'œuvre ne s'en trouve pas changée. Il existe cependant quelques particularités propres à chaque espèce.

- Le serpent : protection et gémellité

La confrérie des hommes-serpent, appelée *nɔk*, est l'une des plus importantes avec celles de l'éléphant, du léopard et du buffle. Il s'agit d'un animal totem, c'est-à-dire que certains humains sont supposés pouvoir changer de forme et prendre cette apparence (Notué et Perrois, 1984, p.88).

Il a aussi un rôle dans la religion traditionnelle locale: il incarne la divinité gardienne des volcans et des jumeaux lorsqu'il a deux têtes (Jeffrey, 1945, p.9). Il peut aussi être le réceptacle des ancêtres royaux qui ont un message à transmettre à leur descendant. Le python est par conséquent le signe de la protection.

De plus, selon Sylvain Djache Nzefa (1994), le serpent générique a une symbolique chez les Bamiléké associée à la femme de pouvoir : "C'est un animal royal. Ce reptile est surtout associé à l'image de la femme. Il symbolise la fécondité, la fertilité dans le domaine agraire. Il est situé entre la vie (à cause de son image de procréation, de résurrection) et la mort (à cause de son venin)."

Le serpent est donc un animal symbolique utilisé dans diverses circonstances : confréries, mythes religieux et évocation sociale de la *mafo,* personne féminine de premier

plan, respectée pour avoir engendré et protégé le fo durant son enfance[153]. Dans le cas d'une référence mythologique, l'animal sera figuré sous les traits d'un python ayant la particularité d'avoir deux têtes. Les représentations d'autres espèces de serpents, notamment celles venimeuses, ne seraient pas l'évocation de cette divinité protectrice. Néanmoins, l'étude combinée des sources bibliographiques et du corpus d'objets perlés montre que la distinction n'est pas si claire. La Figure 187 présente une chaise destinée à une reine-mère, entièrement perlée avec des serpents entrelacés à la base et lovés à double tête au niveau du dossier. La confusion de représentation est particulièrement visible dans ce cas d'espèce : alors que les serpents à doubles têtes sont sensés évoquer la divinité python, leur tête est triangulaire avec une mâchoire fine, ce qui concorde davantage avec une variété venimeuse de serpent de type vipère qu'avec un animal constricteur. La tête massive est en revanche représentée dans la partie basse de l'objet où l'animal n'a qu'une gueule.



Figure 187 : chaise perlée de reine avec des motifs de serpents

[153] Du moins symboliquement car si la place est vacante, le fo désigne une de ses sœurs à ce poste.

Le python peut être schématisé géométriquement par une répétition d'hexagones et octogones évoquant la peau de l'animal.

- Le caméléon : la dignité

Selon un proverbe Bamoun : « le caméléon n'abandonne jamais la démarche royale ». Il signifie que les caractéristiques intrinsèques d'un individu ne peuvent jamais être reniées. Mais il montre aussi que le caméléon est lié au concept de dignité.

Le symbolisme de cet animal montre la relativité des attributs que les sociétés accordent aux animaux. En effet, dans le plateau sud camerounais chez les Béti-Fang, le caméléon est un signe d'humilité. La particularité du caméléon par rapport aux autres reptiles est son déplacement lent alors que le lézard, le serpent et le crocodile ont des mouvements brusques. Chez les populations du Grassland cette démarche est considérée comme altière alors que chez les Pahouins cette même caractéristique est vue comme une attitude réservée, voire modeste, comparable à celle de ne pas vouloir s'exposer au soleil, autre différence avec le reste des reptiles évoqués.

La forme géométrique issue du caméléon est la volute, en référence à sa queue recourbée. Les yeux ressortis du caméléon sont signifiés par deux pois de couleur (Figure 188).



Figure 188 : motif géométrique dérivé de la forme du caméléon

- Le lézard : générosité raisonnée

Dans la littérature traditionnelle, il existe un conte nommé le lézard et la sauterelle qui dépeint la personnalité associée à ce reptile. Il est généreux et hospitalier. Cependant il n'est pas servile puisqu'il n'accorde son pardon qu'une seule fois (E. Epanya Yondo, 1966, p. 97). Il incarne donc l'idéal de la bonté dispensée avec sagesse.

- Le crocodile : protection et fertilité

Le crocodile a une importance moindre au Grassland que dans les sociétés du littoral proche de Douala et dans la zone de l'ancien royaume de Bénin qui le jouxtent. Il est l'animal totem des chefs soumis (Perrois & Notué, 1997, p.99 note 101). Dans la religion traditionnelle locale, il est lié à la protection des eaux et s'il n'est pas vénéré, il fait disparaître des personnes par noyade ou provoque des crues destructrices. La société secrète en charge d'apaiser cette divinité est le *ngo*.

Du fait de sa relation avec les eaux, il partage certaines significations avec le batracien, notamment celle de la fertilité. Il est d'ailleurs, comme la grenouille, réduit à un losange pour sa représentation géométrique.

❖ Animaux aquatiques: la fécondité

Outre le crocodile, les animaux aquatiques représentés sont la grenouille et le poisson. Alors que la grenouille est un des motifs les plus récurrents de l'art du Grassland, celui du poisson est exceptionnel et souvent caché. Tous deux expriment la qualité principale de l'eau, c'est-à-dire la fertilité. Cependant la grenouille est préférée car la référence à la fécondité est double : de par sa qualité d'amphibien mais aussi par le nombre important d'œufs que cette espèce transporte. Les grenouilles peuvent être représentées de manière figurative plus ou moins stylisée, ou de façon géométrique par le symbole du losange. La pipe conservée au musée ethnologique de Berlin, visible sur la Figure 189, fait le lien entre la figuration « réaliste » visible sur le fourneau en laiton, celle simplifiée et celle géométrique en losange, imbriquées dans la partie tuyau perlé. Cette même association de la représentation simplifiée et stylisée se trouve dans la pipe exposée de manière permanente au Pijpenkabinet d'Amsterdam (n°17463 hp).



Figure 189 : pipe aux motifs de la grenouille (n°IIIC20826)

La représentation d'un poisson a été trouvée sur le col d'une calebasse perlée bleue provenant de Bandjoun et conservée par le musée du quai Branly (Figure 190). Le motif du poisson permet de faire coïncider deux types de décors en losange, inspirés du corps de la grenouille. Cette astuce visuelle n'a pas d'incidence sur la symbolique puisque les deux animaux ont la même signification : celle de la fertilité. L'ancêtre auquel la calebasse est associée devait donc être une personne reconnue pour sa descendance prolifique.



Figure 190 : détail de la figuration de poisson cernée par des losanges

❖ Humains

Si les animaux occupent une place importante dans l'art perlé du Grassland, elle ne doit toutefois pas faire oublier que les humains sont aussi une source d'inspiration centrale. Les personnages peuvent être représentés en caryatide-atlante, ou être le sujet principal d'une statue commémorative. Le nombre, le genre et la posture sont porteurs de sens.

▪ Les personnages en frise le dos recourbé : soumission du peuple au chef

Les personnages disposés en frise sont évocateurs du peuple. Ils sont situés à la base des trônes, comme celui très célèbre bamoun offert par Njoya au kaiser, et ont souvent le dos voûté en signe de soumission. Ils se tiennent en file tenant le personnage précédent par l'épaule, signe visuel de la solidarité des personnages (Figure 191).

Leur position montre que le peuple dans son ensemble est le maillon élémentaire de la hiérarchie sociétale et celui qui soutient le poids de cette structure. La présence des personnages sur des sièges perlés rappelle ainsi que le souverain peut se reposer sur les personnes qu'il administre.



Figure191 : exemple de frises de personnages symbolisant le peuple

- Les caryatides simples et multiples : la force

Tous les personnages servant de base à un siège n'ont pas nécessairement le dos voûté. Il existe des atlantes portant le plateau du bout des mains, comme l'illustre le siège perlé conservé dans les réserves des musées hollandais (Figure 192). La posture de ces personnages indique une force colossale. La symbolique de ces personnages est donc la puissance physique.



Figure 192 : siège à double caryatide

- Le couple masculin-féminin : la complémentarité

Les représentations humaines au nombre de deux sont souvent de genres différents. Dans l'art perlé, ils ne représentent pas nécessairement un mari et son épouse. Ils sont le plus souvent l'effigie du chef et de la mafo, reine-mère. Ces deux figures emblématiques se situent au sommet de l'échelle sociale. Dans la Figure 193, les personnages font explicitement référence à deux personnages royaux. En effet, la représentation masculine arbore un collier avec une grande perle à chevron, signe de son rang. A sa gauche, la représentation féminine porte des signes d'appartenance à la famille du chef comme sa coiffe à cauris et son large bracelet d'ivoire.

Quel que soit la référence iconographique, le couple masculin-féminin symbolise toujours dans l'art du Grassland la complémentarité. Cette notion est renforcée dans l'exemple ci-dessous par le fait que les deux personnages tiennent chacun une moitié de calebasse perlée rituelle.



Figure 193 : détail d'un porte- calebasse avec figuration d'un fon et d'une mafo ou épouse royale

La paire d'humains du même genre a une symbolique différente de celle du couple.

- Les paires du même genre : la gémellité et la fécondité

Les représentations de paires sont plus rares dans l'art perlé que celles de couples. Elles font référence à la gémellité et à son culte lié à la fertilité. Plusieurs exemples de ces paires ont été publiés, notamment les statues commémoratives de Tchinda de la chefferie de Baham (P. Harte 1981, p.18). Il en existe sur des supports autres tels que sur les manches de fouets de danse ou sur une estrade de trône. Dans le cas du manche, les représentations humaines sont à touche-touche, tandis qu'ils peuvent être espacés pour les sièges ou individualisés pour les statues commémoratives. Les personnages sont généralement presque identiques, seuls quelques éléments diffèrent : couleur et motifs de remplissage, position des mains, ou port d'accessoires. Ces variations peuvent être porteuses de sens.

- La posture des mains et le port d'accessoires

Quelque soit le type de représentation humaine, la position des mains et le port d'accessoire ne sont pas anecdotiques pour comprendre la symbolique de l'œuvre perlée.

La présence d'au moins une main sur le ventre insiste sur cette partie du corps médiane qui est le siège de la magie et le lieu du développement des fœtus. Il est donc lié à la magie et à la fécondité. Si la personne représentée est une femme, il est vraisemblable qu'il faille interpréter la position d'une main au ventre comme un signe de fécondité, en particulier si le ventre est proéminent, ce qui rappelle la gestation. En revanche un gros ventre chez un individu masculin symbolise la magie. La main sur les organes génitaux est moins ambigüe, puisqu'elle se rapporte à la procréation et de ce fait à la fécondité. La main posée sur le menton souligne la tête et est un signe culturel d'hommage rendu. Les mains jointes symbolisent l'union. Les mains sur les seins sont une traduction de la générosité et de l'abondance, la poitrine faisant référence à la nourriture et à la maternité. La main devant la bouche rappelle le geste qui accompagne le cri rituel lors des funérailles chez les Bamiléké. Cette attitude renvoie donc à la notion de deuil et de protection, puisque ce geste permet de ne pas être possédé, selon la coutume locale. Les mains aux oreilles font référence par jeu de mot à la société *kwenteng* qui est celle en charge d'appliquer les sanctions. Cependant, ces deux dernières postures sont très peu fréquentes comparées à celles précédentes.

La calebasse tenue fait référence à l'abondance et à la fertilité, comme la coupe et la corne cérémonielle, autres instruments servant aux offrandes rituelles. La corne tenue de la

main droite fait plus expressément référence à la confrérie du serpent qui utilise cet outil annuellement lors de la journée cérémonielle des semailles. Les fusils sont un signe de protection et de déférence. La pipe et la canne-sceptre renvoient aux rites agraires (et par conséquent à la fertilité) ainsi qu'à la puissance puisqu'il s'agit de régalia.

- La tête humaine en motif géométrique : le gironné

Les triangles-rectangles disposés en giron sont, d'après Christraud Geary (1983, p. 93), associés à des têtes humaines. Ils auraient donc la même symbolique qu'une tête humaine. La tête est représentée isolément du reste du corps dans de nombreux cas : pour les atwonzen, pour les masques faciaux servant à un costume de danse, mais également en ornement d'objets perlés. La tête est le siège de l'âme dans le Grassland, d'où le rite de conservation des crânes et le prélèvement des têtes chez les ennemis vaincus. Ce motif est donc en rapport avec l'humanité et la pensée.

❖ Autres motifs : union, force, fécondité ?

Soleils, quartiers de lune, étoiles croix sont aussi des motifs visibles dans l'art perlé. Selon Pierre Harter (1981, p.18): « Les divers symboles exprimés sur le corps : soleil, étoile, demi-lune, croix et divers dessins géométriques ne sont pas sans intérêt mais correspondent sans doute à des conceptions récentes. »

Il semble que ces éléments soient en rapport avec la religion puisque la croix est une référence au Christianisme et le croissant de lune à l'Islam. Le chef devant incarner l'ensemble du peuple qu'il administre et ces deux religions étant de plus en plus prégnantes dans le Grassland, il a fallu compléter les signes empruntés à la religion locale par ces nouveaux signes pour conserver l'unité sociale.

Par ailleurs, les étoiles, soleils et lunes constituent un corpus uniforme, celui issu de l'observation du cosmos. Dans l'art perlé, ces motifs sont présents dans les troncs des personnages, ce qui laisse supposer qu'ils sont inspirés des motifs de la peinture corporelle et des scarifications. Or, ces pratiques sont en perte de vitesse, et sont donc relativement mal connues dans leurs significations. On trouve également certains de ces dessins dans les gravures de linteaux de portes des *bung dié.* Le soleil y symboliserait la vie et la force tandis que la lune serait liée à la femme et serait donc un symbole de fécondité (Perrois & Notué, 1997, p.165).

Pour résumer, l'iconographie du Grassland est fondée principalement sur les représentations animales et humaines. Les animaux ont des attributs selon le système de pensée de la région, et la sélection d'animaux recoupe les notions de protection, de fertilité, de générosité, de dignité, de puissance, de beauté et d'union qui sont des symboliques également couvertes par les perles. En revanche, d'autres éléments s'y ajoutent comme la ruse, l'intelligence et la sagesse.

CONCLUSION DE CHAPITRE

Pour conclure ce chapitre, l'iconographie visible sur les objets perlés du Cameroun renforce généralement certains attributs des perles. Aucun élément ne contredit la symbolique des perles, et quelques uns permettent d'ajouter d'autres notions.

Les systèmes de pensée chez les populations du Nord et celles de l'ouest sont très distincts puisque le nord présente des éléments végétaux, contrairement au Grassland. Les animaux sont dans les deux cas choisis dans un corpus restreint, dont la symbolique correspond à l'utilisation des objets. Le buffle, animal représenté dans les objets perlés des deux régions n'a pas la même symbolique : alors qu'il signifie la richesse au Nord, il est l'allégorie de la force, de la fertilité et de la magie à l'ouest.

Néanmoins, certaines associations sont communes, puisque les animaux aquatiques sont en rapport avec la fertilité. Il ne semble pas qu'il y ait eu d'emprunt manifeste d'une région par rapport à une autre, mais un raisonnement parallèle permettant l'association de l'eau au concept de fertilité.

Concernant les motifs géométriques, dans le Grassland ils sont pour la plupart issus d'une simplification d'une forme animale, en employant ses caractéristiques. En revanche, dans le Nord de nombreuses figures géométriques sont principalement exploitées pour leurs possibilités de combinaisons symbolisant l'union sans qu'il y ait obligatoirement de relation avec du figuratif.

Chapitre 13 - La sémiotique des couleurs

Les couleurs ont la particularité d'être à la fois un stimulus visuel et un langage. Elles ont donc une part culturelle, mais peuvent être aussi universelles.

DES STIMULI VISUELS

Le cerveau humain est particulièrement efficient pour percevoir les couleurs. Seuls les oiseaux ont une sensibilité supérieure, le reste de la faune ayant une vision chromatique amoindrie ou égale à la nôtre.

❖ Perception des couleurs chez l'humain

L'optique est une science physique qui a connu de grands changements durant le XIXe siècle. C'est à cette époque que l'on se rend compte que notre vision des couleurs n'est pas entièrement objective, mais dépend de nombreux éléments comme la lumière et l'interprétation des données transmises par l'œil au cerveau.

- Objet éclairé : émission et rejet d'ondes lumineuses

Chaque objet éclairé reçoit des ondes lumineuses émises par le soleil ou toute autre source libérant une énergie importante (ampoule électrique, feu…). Selon l'origine de la lumière, les ondes ont un intervalle plus ou moins grand. Ces ondes se propagent dans l'environnement à une célérité de 299 792 458 m/s dans l'air et dans le vide. Lorsqu'elles sont en contact avec de la matière, une partie des faisceaux lumineux traversent et sont absorbés par la matière, une autre va être déviée. Le pourcentage d'ondes conservées et de celles reflétées dépend de la nature du matériau : un matériau blanc renverra presque toutes les ondes, un transparent laissera passer un grand nombre d'ondes avec une faible absorption, tandis qu'un opaque noir conservera la majorité des ondes.

Ainsi la couleur dépend à la fois de la source lumineuse et de la nature de l'objet. Si les ondes lumineuses sont entre 570 et 580 nanomètres, l'environnement paraîtra plus jaune

qu'une lumière avec un spectre d'ondes plus grand. Mais ce ne sont pas les seuls éléments qui interviennent dans le processus de formation de la couleur.

- L'œil et les trois cônes colorés

L'œil est l'organe qui permet de percevoir les ondes rejetées par notre environnement. Pour cela, il est composé de trois types de cônes dans la rétine délivrant des informations au cerveau par le nerf optique. La Figure 194 schématise l'œil humain et ses cônes de couleurs.

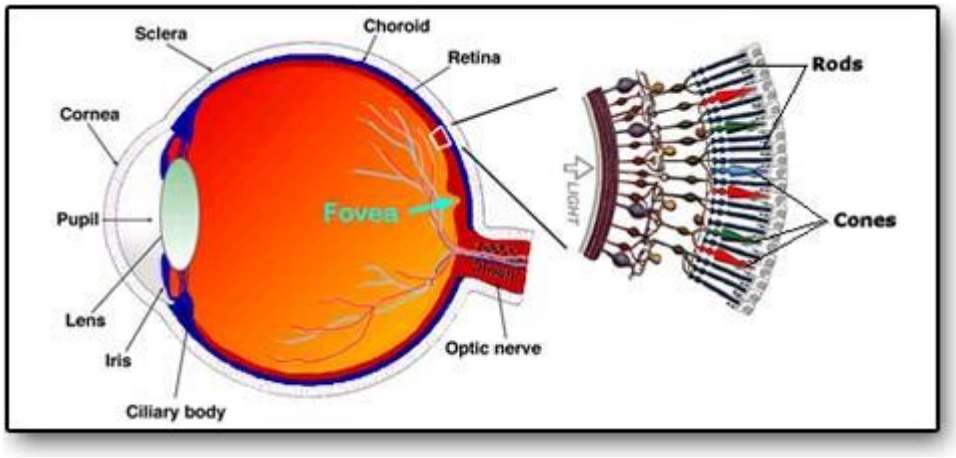


Figure 194 : Schéma d'un œil humain et de ces cônes colorés

Certains cônes s'activent lorsque les ondes perçues sont entre 380 et 550 nm (cônes bleus aussi appelés cyanolabes), d'autres entre 400 et 650 nm (cônes verts ou chlorolabes) et les derniers entre 480 et 780 nm (cônes rouges ou erythrolabes). L'humain peut donc percevoir les ondes lumineuses comprises dans l'intervalle 380 nm - 780 nm. Il ne perçoit pas les rayonnements infrarouges ou ultraviolets. Plusieurs cônes peuvent s'activer simultanément. En l'absence d'intensité lumineuse suffisante, aucun ne s'active.

- Transmission des informations et traitement du cerveau

Les informations récoltées par l'œil sont transmises via le nerf optique au cerveau qui traite l'information et délivre une synthèse sous forme d'image mentale colorée. La couleur jaune résulte d'une activation simultanée sur une même zone de cônes verts et rouges et d'une absence de données des cônes bleus. Si les trois cônes donnent une information, la couleur restituée sera le blanc, alors que l'absence d'activation donnera une couleur sombre. Lorsque la lumière disparaît brusquement, le cerveau interprète la brusque cessation d'activation des cônes colorés comme une image uniforme noire, avant de basculer vers une

transmission d'informations de bâtonnets distinguant les faibles disparités lumineuses mais qui ne permettent pas de se représenter les couleurs : « la nuit tous les chats sont gris » comme l'évoque l'adage.

Les neurosciences ont permis de montrer que le cerveau pratique aussi des ajustements dans sa représentation des couleurs grâce à des croisements et recoupements d'informations complémentaires (Zeki, 1990). C'est ainsi que le fond de cette feuille vous paraît blanc même si vous lisez sous une lumière électrique produite par une ampoule à incandescence (tendance jaunâtre) ou au coucher de soleil quand la lumière prend une teinte plus orangée.

En définitive, la question s'est posée de savoir si nous avions tous les mêmes perceptions des couleurs ou si elle était modifiée en fonction de la sensibilité de chacun.

- Une perception identique pour l'espèce humaine ?

La réponse à cette problématique a de nombreuses conséquences en histoire de l'art. En effet, si nous percevons tous différemment les couleurs alors il est très probable que nous n'avons pas la même vision que l'artiste qui a créé l'œuvre d'art et que nous n'avons pas la même expérience de la couleur ni la même symbolique attachée. En revanche, si tous expérimentent la même couleur, le chromatisme d'une œuvre est perçu de la même manière par tous, quel que soit son genre, son âge ou sa culture.

La disparité des goûts en matière de couleur et son évolution au cours du temps a permis de douter de l'universalité de la perception chez les humains. Par ailleurs, certaines cultures ont un lexique très abondant en terme de couleurs alors que d'autres ne distinguent que deux ou trois termes spécifiques. Enfin, les couleurs qui sont à la limite entre deux appellations comme le turquoise sont pour certains du bleu verdâtre pour d'autres du vert bleuté.

En 1973, Eleanor Rosch procède à une expérimentation sur la mémoire des couleurs sur deux populations distinctes : les Dani de Nouvelle-Guinée et les Américains des Etats- Unis. La première population n'a pas de terme spécifique pour la gamme des rouges au contraire de la seconde. Le test constituait à montrer un jeton puis le cacher et demander 30 secondes plus tard de trouver un jeton de la même teinte parmi 160 jetons. Les résultats ont montré

que les Dani et les Américains avaient les mêmes capacités de reconnaissance des couleurs en dépit d'un vocabulaire très pauvre chez les Dani. Ces résultats tendent vers une universalité de la perception des couleurs conformément aux études de Brown et Lennenberg en 1954 et Berlin et Klay en 1969.

En revanche, certaines personnes ont une vision défaillante des couleurs. Celle-ci peut être due à une anomalie de l'œil, ou plus rarement, à un problème cérébral[154]. Dans les anomalies les plus courantes provoquant des troubles dans la perception chromatique, se trouvent la cataracte et le daltonisme. La cataracte est une opacification du cristallin la plupart du temps due à l'âge qui diminue la sensibilité aux longueurs d'ondes de 380 à 490 nm, c'est-à-dire la gamme des bleus et des violets. Le daltonisme est une maladie génétique qui a pour conséquence une déficience d'un ou plusieurs cônes de couleurs. Sa prévalence est inférieure à 1% chez les femmes et de l'ordre de 8% chez les hommes (Gazzaniga, Ivry et Mangun, 2000, p. 144).

La physionomie de l'humain n'a pas changé significativement depuis cent mille ans puisque l'acquisition du trichromatisme est nettement plus ancienne (Jacob et Nathans 2009). Par conséquent, sauf dégradation des couleurs ou pathologie de vision, une œuvre ancienne vue par une personne actuelle sera perçue chromatiquement de la même manière que ceux qui l'ont créé.

❖ Comparaison avec les autres animaux terrestres diurnes

Un parcours des systèmes d'acuité colorimétrique des autres animaux terrestres diurnes permet de montrer la correspondance entre perception visuelle et mode de vie basé sur l'alimentation.

▪ Vision bicolore chez les carnivores

Les carnivores perçoivent grâce à leurs deux types de cônes chromatiques le jaune et le bleu. Leurs cônes de couleurs ont cependant un rôle moindre par rapport à leurs cônes de perception de mouvement, type de récepteur que l'humain ne possède pas. Ainsi, le félin comme le canin perçoivent de manière distincte les mouvements alors que l'humain ne voit qu'un flou cinétique. Ce cône est très utile pour les carnivores qui sont essentiellement des

[154] Il s'agit de l'achromatopsie : Michel Gazzinaga et alii, 2001, p.155.

prédateurs, c'est-à-dire qu'ils chassent des proies vivantes pour se nourrir. Leur vue est majoritairement binoculaire, comme l'humain ce qui permet un meilleur recoupement des informations et par conséquent une vision plus exacte. Cela permet à ces carnassiers d'éviter l'imprécision et d'avoir de meilleurs résultats de chasse.

- Vision chez les herbivores

Les herbivores ont deux cônes de perception des couleurs : un vert et un bleu. Ils ont en outre un cône de perception des mouvements et une vision périphérique très développée. Ainsi, les herbivores perçoivent leur environnement à plus de 300° contre 180° pour l'homme et 270° pour les carnivores. En contrepartie, ils ont une vision binoculaire faible, entre 10° pour les lagomorphes et 70° pour certains chevaux, alors que les carnivores et omnivores voient une image composée par les deux yeux sur un angle supérieur à 100°. Les herbivores ont donc une vision drastiquement différente de la nôtre : meilleure détection du mouvement et meilleure vue panoramique mais ils distinguent donc moins bien les couleurs que l'humain du fait de l'absence de cône rouge. Les couleurs bien perçues sont les verts, les bleus et les noirs ; les rouges et les blancs sont confondus et renvoient une image de forte intensité lumineuse. L'intérêt d'une vision périphérique combinée à la présence d'un cône de perception des mouvements est la détection des dangers dans leur environnement. Cela leur permet d'avoir le temps nécessaire pour tenter une fuite, puisque les herbivores sont la cible des prédateurs. Les couleurs bien vues sont celles des végétaux et de l'eau reflétant le ciel. Elles sont donc liées à l'alimentation et l'abreuvement de ces animaux.

- Vision chez de véritables omnivores : poules et pigeons

Les véritables omnivores sont des êtres vivants à digestion efficiente comme les poules. Ces oiseaux ont un système de transformation des aliments en nutriments particulièrement efficace grâce au gésier qui broie les éléments les plus durs. Ils ont donc une alimentation très diversifiée, allant de l'herbe au sable, en intégrant la consommation d'insectes vivants. Les poules ont trois cônes de couleur (rouge, jaune et bleu) ainsi qu'un cône de mouvement et un de perception des ultra-violets. Les ultraviolets sont utilisés par les insectes pour communiquer sur leur maturité sexuelle et être visibles par leurs congénères sans l'être par la plupart des autres animaux. Le fait de percevoir les ultraviolets est donc un atout pour détecter les insectes, source d'alimentation non négligeable pour ces types d'omnivores. Le cône de mouvement leur permet à la fois de repérer les menaces et les proies.

- Vision chez les omnivores à digestion délicate : les grands singes

Les primates tels que les chimpanzés, les orangs outans ou les gorilles ont un système digestif délicat puisque de nombreuses molécules ne peuvent pas à être assimilées par l'organisme. La lignine et la cellulose, présentes dans de nombreux végétaux comme l'herbe, sont indigestes, leur structure n'étant pas dégradable par le système digestif de ces omnivores. De même, s'ils peuvent manger de la viande, ils ne sont pas aptes à se nourrir uniquement de sang qu'ils digèrent mal. Leur système digestif est monogastriques et essentiellement dû à l'action enzymatique comme chez les poules, mais ils ne possèdent pas de gésier permettant de broyer efficacement les molécules afin que les nutriments passent dans le sang et soient transformés en énergie. L'alimentation doit être riche en protides, lipides et glucides. Ces omnivores doivent donc sélectionner leur alimentation en fonction de ces critères. Les fruits et la viande légèrement faisandée sont donc les meilleures sources nutritives. Ces éléments ne se déplacent pas, ce qui explique l'absence de cône de mouvement. De plus, ces animaux ne sont pas la cible privilégiée des prédateurs, le cône de mouvement n'est donc pas essentiel pour la survie de ces espèces. Pour cette même raison, la vision périphérique est plus faible que chez les herbivores et la vision binoculaire est importante. En revanche, les couleurs sont essentielles pour repérer les éléments d'où la présence de trois cônes, identiques à ceux de l'humain qui appartient d'ailleurs à cette catégorie.

❖ Réponses réflexes du cerveau face au chromatisme

Les couleurs sont des informations visuelles, mais sont surtout des stimuli. En tant que tels, ils provoquent des réactions automatiques chez l'individu. La couleur rouge est un exemple très évocateur de stimulus visuel chez l'humain ; les effets de la juxtaposition des couleurs sont aussi facilement expérimentables.

- Le rouge : couleur primale

L'amidon est moins digeste que les sucres simples ; en effet, l'amidon est un polysaccharide qui doit être transformé en disaccharides par amylase salivaire avant de subir l'action d'enzymes pancréatiques spécifiques qui permettront d'en faire un sucre simple pouvant traverser la paroi intestinale et être véhiculé par le sang pour être brûlé en énergie. Or les fruits mûrs contiennent un plus grand nombre de sucres simples, l'amidon des jeunes fruits s'étant déjà dégradé avec le temps. La plupart des fruits mûrs prennent une teinte

rouge, distincte des fruits immatures de couleur verte. De même, si la viande doit être morte et légèrement dégradée, elle ne doit pas être trop vieille, car le risque de maladies augmente avec un stade de décomposition avancé. Une viande fraiche est rouge, contrairement à une viande périmée qui est noirâtre voire verte lorsque de la moisissure s'installe. Ainsi, globalement, la couleur rouge est celle des aliments facilement digestes. La perception de cette gamme de couleurs est donc traitée en priorité par le cerveau.

De plus, selon les couleurs perçues, le cortex cérébral aura un comportement induit : le rouge, possible source d'alimentation favorable, provoque un état d'excitation, augmente le rythme cardiaque et favorise l'appétit chez l'humain. En revanche, la présence de dominante bleue favorise l'endormissement avec une légère baisse du rythme cardiaque et le vert, couleur dominante dans notre perception de la nature, induit un comportement neutre. Les démonstrations scientifiques mettant en exergue la connexion entre l'œil, le cortex cérébral et la glande pituitaire sont récentes (Lüscher, 1990, p.21-22), bien que la sagesse populaire par empirisme ait observé ce phénomène depuis longtemps.

- Associations de couleurs

La juxtaposition de couleurs incite le cerveau à modifier sa perception selon deux mécanismes : celui du contraste et celui de l'assimilation. Ces deux effets posent des difficultés théoriques et les discours sont nombreux pour expliquer ces phénomènes. L'ouvrage *Perception et réalité : introduction à la psychologie des perceptions* d'André Delorme et Michelangelo Flückiger (2003) consacre un passage dans son cinquième chapitre à l'exposition de ces différentes théories.

Le contraste renforce l'antagonisme des couleurs en opposant les teintes par pôles. Ainsi, la gamme des rouges est complémentaire de celle des verts, celles des bleus à celles des jaunes. Le schéma de la Figure 195 donne un aperçu des pôles opposés. La juxtaposition de couleurs contrastées fait apparaître les couleurs plus saturées qu'elles ne sont en réalité et provoque une exacerbation du cerveau. Les couleurs paraissent vibrer et peuvent même irriter certains individus qui n'apprécient pas cette sensation de résonance.

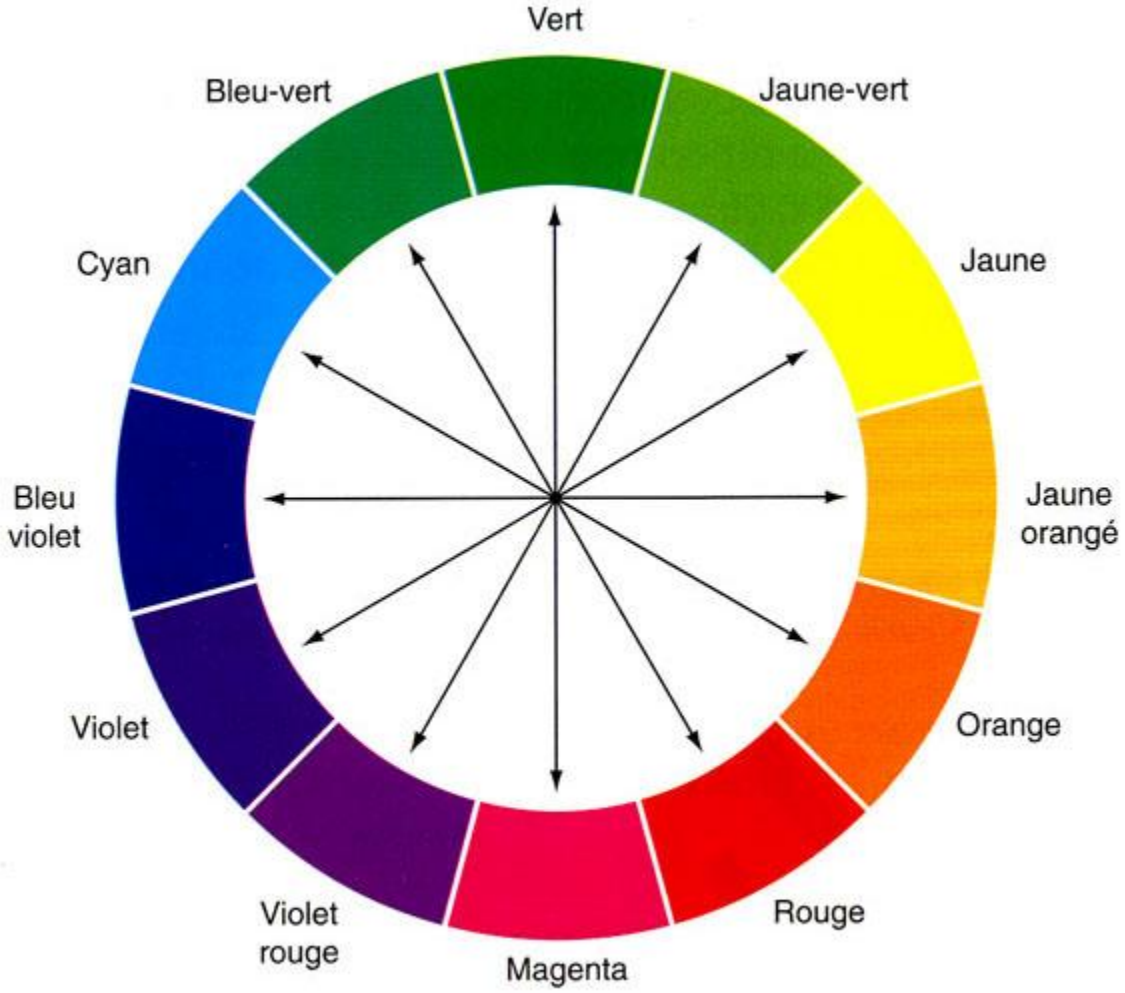


Figure 195 : schéma de couleurs s'opposant entre elles

Un autre phénomène opposé peut se développer : l'assimilation chromatique. Lorsque les couleurs n'appartiennent pas à des pôles opposés, les couleurs ont tendance à se marier entre elles et se confondre pour créer une couleur médiane. La Figure 196 illustre cet effet optique. Quatre vignettes présentent des damiers de couleurs. L'œil voit un grand carré sur un fond de petits carrés de couleurs jaune et bleu (deux antagonistes qui forment un contraste). Sur la ligne du haut, des carrés rouge sont ajoutés ; sur la ligne du bas, des carrés verts. Tous les carrés ont la même couleur, cependant une illusion apparaît. En haut à gauche les carrés rouges apparaissent vermillon et les carrés jaunes plus orangés que ceux qui sont au fond. En haut à droite, le rouge tire au contraire sur le magenta et les carrés bleus à l'intérieur du grand carré apparaissent violets.

La ligne du bas de la figure présente la même illusion : à gauche, le jaune parait verdâtre et le vert fluo alors qu'à droite le vert paraît turquoise et le bleu plus clair que les carrés bleus contigus aux carrés jaunes. De loin, les grands losanges deviennent même uniformes en couleurs : en haut à gauche : orange, couleur médiane entre le rouge et le jaune ; en haut à droite : violet entre bleu et rouge ; en bas à gauche, vert anis, entre le jaune et le vert ; et en bas à droite turquoise entre bleu et vert.

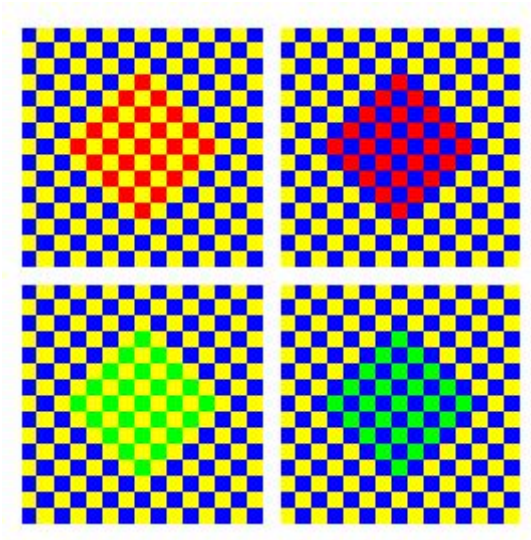


Figure 196 : jeu visuel montrant le mécanisme de l'assimilation

L'assimilation est un mécanisme qui fonctionne très bien sur les gris qui prennent des nuances colorées avec les couleurs environnantes. Dans la Figure 197, deux couleurs opposées réussissent à s'égaliser grâce au gris qui constitue une passerelle entre les deux ; ce gris semble être une superposition des deux couleurs situées de part et d'autre du gris.



Figure 197 : l'harmonisation de trois couleurs (jaune-gris-mauve)

Comme cela est visible pour la Figure 197, l'assimilation n'excite pas contrairement au contraste. Elle donne une impression d'ensemble stable en illuminant les couleurs médianes.

❖ Associations symboliques aux comportements induits

L'artiste, personne d'une grande sensibilité, a conscience de l'importance des couleurs et de l'effet qu'elles ont sur l'observateur. Il utilise les comportements induits par le cerveau à son profit. La couleur autant que la forme est essentielle dans la symbolique d'une œuvre. Il emploiera par conséquent le rouge pour attirer le regard et souligner une forme importante. Il jouera également sur la juxtaposition des couleurs pour modifier la perception des pigments et donner par abstraction cognitive des couleurs plus pures et éclatantes. Il utilisera les couleurs contrastées pour attirer le regard et l'assimilation pour valoriser la couleur médiane.

▪ Rouge ! Une orientation du regard sur l'essentiel

Quelle que soit l'époque, le support et la culture, l'art a su tirer profit et jouer des réflexes du cerveau humain. Dans le film *La liste de Schindler* 1993, Steven Spielberg réalise quatre apparitions d'une jeune fille au manteau rouge. Même si elle n'est pas au centre de l'image, l'utilisation de la couleur permet d'attirer le regard vers ce personnage (Figure 198).



Figure 198 : Capture d'image du film *La liste de Schindler* de S. Spielberg

Les arts plastiques du Cameroun utilisent cette même astuce pour mettre en valeur un élément pertinent qui risquerait d'être perdu dans la masse d'informations visuelles. Au Grassland les masques cagoules éléphants (*tukum*) utilisés pour la danse *tso* de la société du kuosi ont souvent les yeux le nez et la bouche ourlés de rouge ainsi que les bords représentant la trompe et les oreilles rondes afin de faire ressortir ces éléments, comme le montre la Figure

199. La couleur permet une meilleure lisibilité du masque mais aussi d'insister sur l'expression du masque, qui varie comme le montre les quatre exemples ci-dessous.



Figure 199 : Masques *tupum* issus de collections et ventes publiques

Les gammes de rouge sont d'ailleurs très utilisées dans les arts du Cameroun : il s'agit de la couleur la plus fréquemment employée. Le constat est identique lorsque l'on examine les données issues des fouilles archéologiques. Par conséquent, plus qu'un goût affirmé pour les rouges, les artistes se servent de cette gamme pour attirer l'attention sur leurs œuvres.

- Les contrastes : symbole de vivacité

Les contrastes sont fréquents dans l'art du Cameroun. La juxtaposition d'une gamme de vert au rouge renforce la visibilité de cette seconde couleur et donc sa symbolique d'importance. Généralement, les couleurs contrastées sont utilisées dans des figures géométriques dynamiques comme le chevron ou l'oblique pour accentuer l'effet vibrant (Figure 200). La dualité orange-bleu est nettement moins courante, mais est visible aussi bien dans les créations du Nord que dans l'Ouest (Figure 201). L'utilisation de ce contraste inhabituel met en exergue les maisons et la frise centrale des losanges dans l'image de gauche, et l'aspect vif de l'animal vu de face.



Figure 200 : Trois objets avec des contrastes rouge-vert et des formes dynamiques



Figure 201 : Deux objets utilisant la dualité jaune orangé- bleu foncé au Nord et à l'Ouest

Il est à noter que les contrastes de couleurs sont utilisés avec parcimonie aussi bien dans le Nord où la production est amateur que dans le Grassland où les artistes perliers produisent en école. Des couleurs plus neutres comme le blanc, les pastels et le noir sont utilisés pour compléter l'œuvre perlée. L'utilisation des contrastes des couleurs est donc pleinement consciente et parfaitement maîtrisée pour obtenir l'effet vibrant, synonyme de vivacité sur des éléments statiques, sans avoir de phénomène de rejet.

- Egalisation : mise en valeur de la couleur médiane

Comme pour le contraste, l'effet visuel d'assimilation n'est pas entier, probablement pour éviter que l'ensemble paraisse fade. Les cas semblent moins fréquents et sont là pour mettre en exergue une nuance particulière, celle médiane. Sur cette coiffe bamoum conservée au musée ethnologique de Berlin (Figure 202), le noir associé au bleu ciel tendent vers l'azur. Il s'agit probablement d'insister sur l'importance symbolique du cyan, tout en permettant une vision des détails des représentations des oiseaux. La signification d'une couleur dépend de la culture qui a produit l'objet et de l'attachement sentimental que revêt cette nuance chromatique pour l'artiste. La sémiotique culturelle des couleurs est détaillée dans la section suivante à travers les exemples des productions perlées récentes du Cameroun.



Figure 202 : Mise en valeur du cyan par association noir-bleu clair

UN VERITABLE CODE CULTUREL

Les couleurs sont utilisées par les sociétés comme codes visuels. Chaque société a sa propre détermination de gammes de couleurs, comme l'ont notamment souligné les travaux de Michel Pastoureau. Nous étudierons par conséquent les couleurs en séparant chaque ensemble culturel et en évoquant les disparités infrarégionales ainsi que les différences en fonction de leur contexte d'utilisation.

❖ Les couleurs au Grassland camerounais

D'un point de vue linguistique, le Grassland possède seulement quelques termes spécifiques pour désigner les couleurs, ce qui contraste avec la richesse de la palette chromatique des artistes perliers de la région.

- L'analyse des couleurs à travers les études linguistiques et ethnographiques

Peu d'études linguistiques sur les couleurs ont été réalisées au Cameroun, que ce soit au Grassland, dans l'Adamaoua de l'est ou dans le sud du pays. La plus ancienne concerne les Bamiléké qui n'ont, d'après Raymond Lecoq, que quatre termes distincts pour les couleurs : *m'be*, *fô fô*, *n'gob* et *sesse*. *M'be* correspond à notre gamme des rouges, *fô fô* au blanc et transparent laiteux, *n'gob* aux jaunes et *sesse* au bleu foncé et noir (Lecoq, 1953, p.91).

La partie orientale de l'Adamaoua repose en revanche sur un système avec trois teintes fondamentales, si l'on se réfère à l'étude réalisée sur les Dii : *yéé* la gamme des rougeâtres comprenant notamment le jaune, *hèè*, la gamme des couleurs claires lumineuses et brillantes (blanc), et le *dìì* regroupant les nuances foncées telles que l'indigo, le bleu, le violet, le noir et le gris (Bohnhoff, 1993, p.237-238). Il en va de même pour les Béti du plateau sud-camerounais qui distinguent aussi l'ocre, le clair et le sombre (Nga Ngondo, 2002, p.492).

Les couleurs primales, c'est-à-dire celles qui ont un terme spécifique, démontrent une importance de ces gammes, et un symbolisme particulier suivant ce découpage. Raymond Lecoq avait recueilli par enquête orale, quelles étaient les notions associées à chaque couleur. *Sesse* serait lié à la nuit et par conséquent au mystère. *Fô fô* rappellerait la blancheur des os, et de ce fait, la mort. A l'inverse, *m'be* serait rattaché au concept de la vie, puisque cette teinte ferait référence au sang menstruel. Enfin, n'gob renverrait au soleil et à la guerre.

Quelques décennies plus tard, un doctorant, Jean-Paul Notué, mène de nouveau une enquête orale sur les couleurs, en interrogeant cette fois-ci avec des termes issus du français. Selon les résultats édités dans sa thèse (1989, p.478-481), l'ocre serait associé aux guerriers et à l'autorité politique, le noir à la nuit, au mystère, à la souffrance, aux forces du kè, et à la lumière divine pour les musulmans du Grassland, le bleu au deuil, au surnaturel, aux forces de l'esprit, du ciel et de la pluie, le blanc à la mort, aux malédictions et à la purification, et le rouge à la vie, au feu purificateur, à la féminité et à la fécondité. L'auteur distingue aussi le violet comme couleurs signifiantes car il serait une variante de rouge insistant sur la puissance et la protection. En revanche, le vert n'aurait une symbolique que depuis le XIXe siècle et serait liée à la végétation et aux attributs des végétaux. Celle-ci, précise-t-il, est d'ailleurs assez ténue au regard des implications symboliques des autres couleurs.

En confrontant ces deux recherches faites à trente-cinq ans d'écart, de nombreuses similitudes sont observables. Les résultats de Raymond Lecoq sont corroborés par l'enquête de Jean-Paul Notué, ce dernier ajoutant des précisions supplémentaires et insistant sur la multitude de notions attachées à une couleur-concept.

- Un système de couleurs primaires qui s'applique aux perles

Etant spécialisée dans le domaine des perles, j'ai cherché par deux méthodes à déterminer jusqu'à quel point ce modèle est applicable aux objets de mon corpus provenant de cette région. Ma première démarche a consisté à étudier le nom vernaculaire des perles au Grassland.

Les perles ayant un terme spécifique s'avèrent appartenir à au moins une des quatre couleurs fondamentales mises en évidence par Raymond Lecoq. En effet, les *foutomchta* sont des perles de rocaille rouges à la surface comme dans leur masse ; les *pepam* sont des perles à cœur blanc et dont la surface est rouge brillante ; les *tosi*[155] sont des perles transparentes blanches, les *nfawaya* sont bleues-noires et les grosses jaunes ont un terme emprunté aux cultures des côtes centrales du Golfe de Guinée : *bodom*.

Grâce aux perles, nous voyons que le *n'gob* est moins important d'un point de vue symbolique que les trois autres : en effet, outre la valeur plus faible des *bodom*, leur terme est exogène ce qui montre une lacune dans les terminologies locales. D'ailleurs, si certaines

[155] Pierre Harter précise que le terme *tosi* est en usage à la chefferie Bafang, chez les Bagangté on utilisera le terme *ketcha, tokcheu* à Dschang, et *sakinci* à Nsaw (P. Harter, 1981, p.11).

productions perlées du Grassland contiennent des perles jaunes, elles sont toutefois moins fréquentes que les autres couleurs. Enfin, les perles à chevrons[156] sont de couleur bleu foncé -blanc-rouge, mais ne contiennent pas de jaune. La Figure 203 illustre les perles énoncées précédemment.



Figure 203 : perles à noms spécifiques

Puisque le domaine des perles semble vérifier le concept des couleurs influentes, il reste à vérifier si celles-ci recouvrent bien les mêmes notions. Pour cela, nous étudierons les usages et les symboliques des objets contenant ces perles à couleurs primordiales.

- Usages et symboliques dans les objets perlés colorés

Les colliers de perles *pepam* sont réservées aux guerriers dans la région de Dschang tandis que les *nfwaya* appartiennent à la chefferie. Les perles tubulaires blanches *kiyon* sont utilisées par les Bamoum pour garnir les colliers en tissu de leurs guerriers. Les *tosi* sont les perles de verre les plus chères du marché et par conséquent sont l'apanage des chefferies.

[156] Appelées *Ngassossock, mantou zeu*, *siban* ou *bufo* selon les chefferies. Elles correspondent aux *rosetta* des Vénitiens.

Elles ornent les colliers de chefs où sont présents également les grosses perles à chevrons, mais aussi des réalisations complexes telle qu'une statue cultuelle de reine gravide (P. Harter, 1981, p. 11).

D'ores et déjà, certains éléments entrent en contradiction avec les données issues des enquêtes de Raymond Lecoq et Jean-Paul Notué. En effet, les éléments spécifiques aux guerriers ne sont pas jaunes, mais majoritairement rouges et blancs. Une autre remarque est la présence de polychromie dans de nombreux objets perlés. Une rapide analyse d'après les résultats apportés par l'étude ethnographique n'a pas été entièrement concluante car il est difficile d'interpréter un objet combinant les couleurs de la mort, de la vie et du mystère. Il est donc probable que les quatre couleurs « primaires » doivent être regardées non pas comme chacune porteuse d'un symbole mais comme des sources de combinaisons qui donneront une symbolique propre. Si l'on considère les combinaisons bichromes, il devrait y avoir six possibilités. En fait, elles sont nettement moins nombreuses car certaines associations comme un objet bicolore blanc et jaune n'existent pas dans l'art perlé du Grassland. En revanche, il est possible d'associer davantage de couleurs.

○ Objets unis

Les objets perlés unis existent, en particulier pour les petites pièces de parure corporelle telle que les colliers. En revanche, ces objets s'accordent avec d'autres éléments de couleur différente, ce qui crée un nouveau niveau de symbolique.

Les objets perlés de couleur rouge sont employés généralement par les personnes puissantes et les guerriers. Si l'on examine ces artefacts en fonction du genre de celui qui les porte, la couleur rouge est essentiellement masculine. Le principal rôle de ces objets n'est pas la purification mais la protection. Ainsi, si l'on s'en tient à l'étude des objets perlés *m'be*, la couleur rouge serait la couleur de la protection et de la puissance. La comparaison avec l'usage du *peh*[157], colorant rouge issu d'huile de palme et de poudre végétale, semble indiquer une correspondance entre la symbolique de la couleur *m'be* dans les perles et celle de la pâte pigmentée.

[157] Un article collectif est en cours d'élaboration avec mes confrères et consœur doctorants d'équipe ethnologie préhistorique travaillant sur l'Afrique Centrale. Il s'intitulera "Productions et usages de pigments végétaux rouges en Afrique Centrale (Cameroun, Gabon et République du Congo).

La couleur blanche, associé au kaolin dans la peinture des masques, est liée à la mort dans l'ensemble de l'Afrique subsaharienne. Cependant, l'emploi de la verroterie, des cauris et des perles en pierre de couleur *fô fô* montre qu'il existe aussi d'autres symboliques que la relation aux ancêtres. Puisque la verroterie blanche est la plus chère, cette couleur pourrait être synonyme de prestige.

Les objets perlés en couleur *sesse* sont utilisés dans un contexte spécifique. En effet, les femmes endeuillées ayant subi les rites de purification portent des vêtements et des parures de couleur *sesse*, la couleur du deuil au Grassland. Cet usage semble correspondre à la symbolique générale de la nuit relevée par Jean-Paul Notué dans son enquête orale, qui est une période de ténèbres à durée limitée comme l'est le deuil.

○ Association de deux couleurs

La seule combinaison de deux couleurs communément employée dans l'art perlé du Grassland est celle associant *fô fô* et *sesse*. Les objets présentant ces couleurs ont une caractéristique commune : ils appartiennent au trésor du souverain, ce qui oriente vers un choix de couleurs signifiant la puissance sociale (Figure 204). Cette combinaison se retrouve par ailleurs dans une autre forme d'art : les textiles. Les tissus *ndop*, fabriqués localement à partir d'indigo et présentant des motifs blancs en réserve, sont réservés également à l'élite.



Figure 204 : art perlé en *fô fô* et *sesse*

La dualité des couleurs semble peu appréciée dans les broderies perlées, hormis la combinaison du blanc et nuit. Il n'en va pas de même pour les combinaisons tricolores nettement plus fréquentes. La plus utilisée est l'association de *m'be*, *fô fô* et *sesse*, celle utilisant à la place du blanc le jaune concerne seulement quelques objets.

○ Combinaison tricolore de m'be, fô fô et Sesse

Il s'agit de l'association de couleurs la plus commune pour les objets datés de la période coloniale. Elle se rencontre dans de nombreux types d'objets, allant des statues aux sièges incluant les calebasses, les flûtes et les masques (Figure 205). Compte tenu de la diversité des productions perlées ayant cette combinaison tricolore, il est difficile d'émettre une théorie sur la symbolique précise de cette association de couleur. Néanmoins, si l'on compare la proportion de cette combinaison dans les diverses formes d'art, elle est nettement plus importante dans l'art perlé que dans les autres formes d'art permettant la polychromie. Il est donc possible que la symbolique soit très proche de celles des perles en général.



Figure 205 : Quelques objets perlés tricolores nuit-blanc-rouge

○ Combinaison tricolore m'be, sesse et n'gob

Les objets dans cette combinaison de couleurs appartiennent tous à la même population productrice : le peuple bamoun. Il semble donc que ces couleurs soient celles des armoiries du royaume. Cette hypothèse est étayée par le fait que les objets soient tous des cadeaux diplomatiques faits à des étrangers. La Figure présente deux de ces objets, une calebasse conservée au musée ethnographique de Genève et un galon du musée de Berlin.



Figure 206: Quelques objets en trio sesse, m'be et n'gob

○ Combinaison quadricolore

La combinaison des quatre couleurs « primaires » dans le système colorimétrique du Grassland est assez courante et présente chez les Bamiléké (Figure 207 centre), les peuples du nord-ouest, les Tikar (Figure 207 droite) et les Bamoun (Figure 207 gauche). Elle pourrait symboliser la totalité du fait que ces couleurs sont culturellement considérées comme complémentaires. La combinaison quadricolore est la plus présente dans les arts picturaux et dans les statues enduites de pigments. Dans les productions perlières, cette association de

quatuor de couleurs se retrouve principalement dans les objets destinés au commerce touristique.



Figure 207 : Objets bamoum, bamiléké et tikar aux quatre couleurs primaires du Grassland

L'art perlé est plus complexe dans ses rapports à la couleur que ce que suggère la linguistique car non seulement les couleurs sont parfois associées entre elles, mais il existe également des objets ayant des couleurs distinctes n'entrant pas dans le système *sesse, m'be, n'gob* et *fô fô*.

- Autres couleurs présentes dans l'art perlé du Grassland

De nombreuses autres couleurs sont présentes dans les objets perlés du Grassland comme le vert foncé, le vert clair, le rose, le violet et l'orange.

- Le vert foncé : une couleur postcoloniale

Le vert foncé est une couleur d'introduction récente dans l'art perlé du Grassland. Il apparaît principalement accompagné de jaune, de rouge et de noir. Ces quatre couleurs associées sont internationalement reconnues comme celles du drapeau panafricain et ont une explication particulière au Cameroun. Le rouge ferait référence au magma et par conséquent au terrain volcanique qui couvre une bonne partie du pays avec les massifs de l'Adamaoua, le mont Cameroun et les monts septentrionaux Mandara et Atlantika[158]. Le vert foncé

[158] Une explication alternative fréquente fait du rouge la couleur du sang versé pour obtenir l'indépendance. Cette version n'a pas été retenue car elle n'est pas en lien avec les autres couleurs qui font référence à des lieux.

représenterait la végétation luxuriante que l'on trouve dans le plateau sud camerounais et au niveau du littoral. Le jaune serait en rapport avec les plaines du Nord dont la savane sèche a pour gamme dominante les blonds. Ainsi toutes les régions seraient représentées par ce drapeau. Le noir serait le vecteur d'union, la couleur du peuple camerounais. Ce dernier élément exclut notamment les populations arabes Choa et les Wodaabé du Cameroun septentrional qui ont un teint relativement clair. Il est possible que le noir fasse référence à la culture africaine en opposition à celle des autres continents. La culture africaine est une notion qui s'est développée au cours du XXe siècle, principalement aux Etats-Unis d'Amérique. Elle est définie par des musiques à base de riffs avec une grande place accordée à l'improvisation, un grand raffinement dans les coiffures et la pratique de la danse dans la vie quotidienne.

Le vert foncé est donc une allusion à la verdure du plateau sud Camerounais mais il est à regarder en fonction de ses couleurs environnantes, qui appartiennent au registre classique du Grassland. Cette association a une symbolique politique puisqu'elle fait référence à des drapeaux et à des concepts sociaux du XXe siècle. Cette couleur est donc un critère de datation des œuvres de la période post coloniale.

- ### Couleurs pastels : une diversité ancienne remise au goût du jour

Les couleurs tendres comme le vert pistache, le rose, le bleu ciel et l'orange étaient utilisées dans les objets remontant au XVIIIe siècle. Ces couleurs qui avaient disparu de l'art perlé du Grassland au cours du XIXe siècle au profit d'un resserrement autours des couleurs phares (m'be, fô fô et sesse), sont revenues à la mode à la fin du XXe siècle et début du XXIe. Ces couleurs moins saturées et lumineuses sont très appréciées par les acheteurs occidentaux mais leur usage n'est pas cantonné aux biens touristiques. Elles font aussi leur réapparition dans des objets traditionnels des sociétés du Grassland. Ces couleurs sont associées actuellement à la gaieté. Les pastels sont souvent juxtaposés à des couleurs contrastées du système quadricolore. Cette juxtaposition de couleurs douces et vives transcrit la symbolique de l'énergie et est souvent associée à des motifs dynamiques tels que les chevrons, les triangles les damiers et les spirales. La Figure 208 présente quelques exemples d'objets comprenant des teintes claires distinctes du réseau colorimétrique primaire du Grassland.

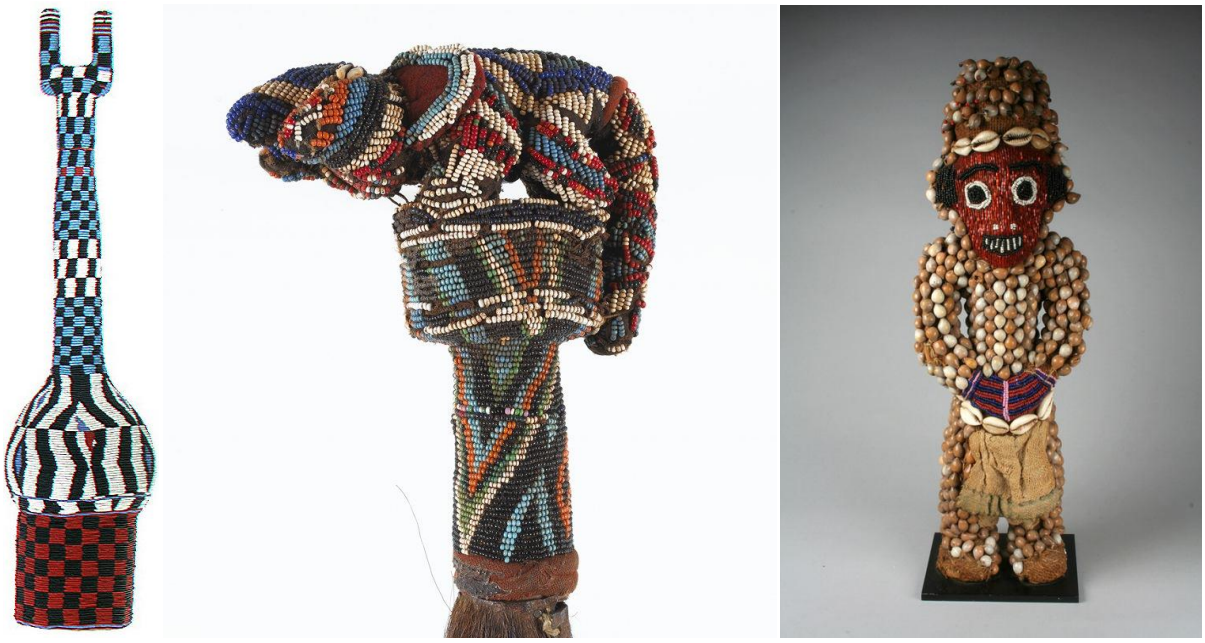


Figure 208 : Art perlé contenant des couleurs lumineuses et insaturées

Ces teintes sont les plus fréquentes dans les dérogations au système *m'be, sesse, fô fô* et *n'gob*. Mais, comme nous l'avons évoqué précédemment, il faut également distinguer les couleurs métalliques.

○ Couleurs métalliques

Les perles de verre en couleurs métalliques et les perles en métal renvoient à la symbolique du matériau. Ainsi les perles en verre gris métallisé font référence au fer, celles dorées à l'or et au laiton, celles bronzées à l'alliage de cuivre et d'étain. Le Grassland est un haut lieu de la métallurgie comme le montrent les données archéologiques et le savoir-faire des artistes forgerons actuels (cf. notamment Warnier, 2009, p.286 et 1992, p197 et s.; Dupré et al. 1997). Dans certaines chefferies comme celles de Babungo, les rois sont des forgerons. Ainsi, dans ces *gung*, la couleur grise du fer est un symbole de prestige, comme peut l'être dans d'autres chefferies les objets dorés, qui font référence au laiton, matériau importé issu des échanges fructueux avec les Européens. Le bronze fait référence aux productions anciennes locales mais a aussi une connotation prestigieuse. Ainsi, quelque soit la teinte des couleurs métalliques, la signification culturelle au Grassland est inchangée. Il s'agit d'indicateurs de richesse et de statut élevé.

- Le choix des couleurs : entre symbolique et affinité personnelle

L'observation des couleurs des objets perlés montre une sélection dans le choix des couleurs : les couleurs ternes ou sombres hors *sesse* sont exclues, ainsi que certains tons clairs comme le mauve. Pourtant, comme l'a spécifié Paul Tahbou dans un entretien filmé réalisé par Marie-Dominique Nenna et André Pelle produit par le CNRS et le centre d'études alexandrines, les perles en verre offrent une grande diversité colorimétrique. Toutes les couleurs existent actuellement, et il est probable que c'était le cas dès les temps modernes. L'argument de la sélection en fonction de la disponibilité est donc à exclure. Il n'existe donc que deux autres possibilités : la symbolique culturelle et les affinités de l'artiste et de son commanditaire pour certains assortiments.

L'art perlé du Grassland a pour spécificité d'être supervisé par le souverain, qui a notamment pour rôle de préserver les coutumes et de valoriser sa culture. Il est initié aux secrets des chefferies et doit connaître la signification de chaque élément d'un objet. Il n'a pas le droit de laisser passer des contresens symboliques, ce qui encadre le choix de l'artiste dans sa palette de couleurs. Certains objets, notamment ceux offerts par le fon à des étrangers sont particulièrement dictés par les conventions sociales. Les chefs fournissent aux artistes les perles qu'ils doivent utiliser, ce qui permet un contrôle a priori des couleurs des créations artistiques. Les commanditaires sont donc responsables du nombre de couleurs employées dans les productions perlées et de leurs tonalités.

Néanmoins, l'artiste peut opter pour certains jeux de couleurs permettant de contourner les interdictions culturelles et le nombre apparent de couleurs. Ainsi, la Figure 209 montre comment, par juxtaposition de couleurs classiques tels que les tons clairs, le *m'be* et le *sesse,* il est possible d'obtenir par assimilation des gammes de violet. L'objet était réalisé dans l'objectif d'être vendu en Europe afin de financer un projet caritatif auquel l'artiste et son fon étaient attachés. Aussi, la symbolique revêt-elle moins d'importance dans ce cas que lors d'une commande par l'Etat camerounais. La personnalité de ce maître perlier transparaît dans ces œuvres : il aime innover et apprécie le changement, ce qui est visible lorsque l'on analyse l'évolution de sa production (qui a connu plusieurs fon commanditaires).



Figure 209 : Objet contemporain fabriqué par Paul Tahbou à Bandjoun en 2013

Pour résumer, les couleurs utilisées dans l'art perlé du Grassland sont choisies soigneusement par le fo et agencées par le maître perlier, en respectant la symbolique des objets. L'évolution des couleurs du XVIIIe siècle à nos jours est perceptible et liée aux transformations de la société. Au moins une des quatre couleurs de base est toujours présente dans les objets perlés, mais il peut y avoir un ajout de certains tons pastel qui apportent une connotation gaie et dynamique, ainsi que des teintes métalliques qui symbolisent le prestige. Pour une raison actuellement inconnue, certaines combinaisons ne sont pas employées. Une étude plus poussée auprès des artistes et des chefs sur les associations de couleurs pourrait apporter des explications à ce constat.

❖ Les couleurs dans le Nord

Le Nord du Cameroun avec sa multiplicité de langues de racines distinctes, n'a pas fait l'objet d'enquête sur les couleurs. Néanmoins, il semble là encore que ce soient les combinaisons de coloris qui donnent du sens à l'objet.

▪ L'appartenance à un groupe social

Dans les zones refuges que sont les monts Mandara, cohabitent une multitude de cultures. Afin de reconnaître l'appartenance d'un individu à un réseau social donné, un code couleur a été établi.

○ Rouge, jaune, bleu foncé : affiliation aux Fali

Les objets que portent régulièrement les Fali sont aux couleurs de leur culture : rouge, jaune et une touche de bleu foncé. Le sac de chasseur de la Figure 210 arbore les couleurs spécifiques des Fali. Les pagnes en fibres de haricot, les colliers, les ornements de têtes, les *ham pilu*, les bracelets ont cette même association de couleurs.



Figure 210 : sac de chasseurs aux couleurs des Fali

○ Couleurs d'eau : les Kapsiki

Les Kapsiki utilisent presqu'exclusivement dans leurs objets perlés les couleurs suivantes : argenté, blanc, bleu clair et turquoise comme l'illustre la Figure 211. Cet éventail de couleurs correspond à l'eau douce et la pluie[159]. Ces couleurs froides sont portées uniquement par les Kapsiki, ce qui en fait des couleurs revendicatrices d'une appartenance culturelle.



Figure 211 : Objets perlés Kapsiki aux couleurs d'eau

○ Rouge, jaune, blanc : les Podoko

Les Podoko utilisaient des vêtements rouge, le jaune et blanc pour signifier aux autres leur identité culturelle. Cette habitude n'a pas perduré concernant les textiles mais reste fréquente dans les parures perlées, comme le montre la Figure 212, photographie prise lors d'un festival culturel en 2010. Au premier rang, une femme porte des colliers de couleur jaune, rouge et blanc, comme la femme au second rang, plus âgée. Cette dernière porte la coiffe et le collier assortis, de facture traditionnelle.

[159] C'est du moins l'interprétation qui est apportée par les religions syncrétiques d'Amérique intégrant de nombreux descendants d'esclaves dont certains étaient originaires des populations "Kirdi".



Figure 212 : parures Podoko

o Les couleurs dans les pagnes cérémoniels : appartenance familiale

Comme nous l'avons évoqué précédemment, les « cache-sexe » entièrement perlés indiquent l'appartenance aux familles. Les couleurs sont un élément aussi important à prendre en considération que les motifs. Il existe deux cas distincts : les pagnes ayant l'information d'appartenance à une famille dans les couleurs, et ceux dont la couleur sert seulement à attirer l'attention et à mettre en valeur les symboles représentés dans le cache-sexe. La Figure 213 ne présente pas de véritable motif géométrique ou figuratif, aussi est-ce la couleur qui permet de déterminer la filiation. On remarque deux systèmes colorés différents : l'un où les couleurs sont placées de manière anarchique et l'autre où les couleurs sont organisées en colonnes unies. Les deux systèmes s'entremêlent même si le centre de l'objet a davantage de bandes, et la périphérie plus de points colorés. Nous avons trouvé dans plusieurs autres « cache-sexes » cérémoniels l'organisation en bandes fines, ou celle de la profusion de couleurs sans forme prédéfinie se combinant à des formes géométriques ou figuratives, ce qui rend la lecture plus complexe.



Figure 213 : Pagne cérémoniel aux couleurs familiales

Dans les pagnes à figuration complexe, les couleurs n'ont souvent pas de valeur symbolique en soi. Elles permettent seulement d'orienter le regard vers les parties génitales et faire ressortir les motifs. Aussi les couleurs sont-elles choisies pour leur contraste visible de loin.

- Blanc et rouge : le deuil chez les Moundang

Une épouse dont le mari vient de décéder va vivre un deuil en deux étapes (Adler, p.89). La première, qui a lieu jusque la cérémonie sadaka soit les quatre premiers jours, interdit de changer de vêtements et de s'apprêter sous peine de folie. La deuxième étape, durant plusieurs mois du sadaka à la levée du deuil, constitue une étape charnière pour la femme puisqu'elle a pour obligation de rester célibataire, de ne pas avoir de relation sexuelle, et passe à la charge des frères cadets du défunt. Pour marquer ce changement temporaire, la veuve doit porter un vêtement ou un collier de la couleur du deuil, qui est soit blanc, soit rouge (CIPCRE, 2006, p.25-26). Par conséquent, ces deux coloris sont associés à la transformation et au deuil.

❖ Les couleurs dans le Sud

Les objets perlés du plateau sud camerounais ont diverses couleurs, mais toutes ne sont pas symboliques. Par exemple, les perruques imitant les coiffures chez les Fang ont une

teinte brune qui n'a pas de symbolisme particulier puisqu'il s'agit d'une imitation de la nature. Nous étudierons donc ces coiffes pour les couleurs de leurs perles et non celles des fibres végétales et des poils de singe dont le coloris est choisi pour être proche de celui des véritables cheveux. De même, la patine du bois des statuettes surmontant les byéri devient brune et huileuse à cause des libations. Le traitement d'huile est à but religieux et la patine noire n'est qu'une conséquence et non un effet recherché. Il n'y a donc pas de symbolique spécifique. En revanche, la couleur des perles qui ornent les byéri peuvent avoir une sémiotique précise. Nous étudierons d'abord les couleurs unies avant de se pencher sur les combinaisons de coloris.

- Concept des couleurs dans une population présente au Cameroun méridional

Le groupe Béti-Bulu-Fang concentre les études sur les conceptions des couleurs, les autres cultures du Cameroun méridional n'ayant pas eu, à notre connaissance de recherche spécifique sur ce thème. Selon l'ouvrage de Paulin Nguema-Obam (2005, p. 40), la culture « pahouine » distingue trois grandes classes de couleurs chargées symboliquement : les rouges dans lesquels sont inclus également les roux et les ocres jaunes, le blanc et le noir. Le rouge est associé à l'énergie, le blanc à la mort et le noir à la vie terrestre[160]. Cependant, les auteurs accordent généralement une polysémie au rouge et au noir. Le noir peut aussi symboliser les mystères comme au Grassland, et le rouge être associé à l'élément féminin (Falgayrettes-Leveau, 2000, p.103 ; Bela, 2012, p.86).

- Le blanc dans l'art perlé du sud

Le blanc est le monochrome le plus fréquent dans l'art du Cameroun méridional. Les perles blanches sont le plus souvent en cauris ou en boutons de nacre. Les imitations en faïence existent aussi, même si elles sont moins fréquentes. Ces éléments sont d'origine exogène et ont une bonne côte commerciale. Le blanc est donc synonyme de richesse, c'est pourquoi il orne les coiffes des notables. Les graines de *Coix lacryma jobi* constituent une exception à l'importation, mais sont aussi appréciées et ornent les mêmes types d'objets. Dans les cas d'objets perlés étudiés, la liaison entre le blanc et la mort ou le monde des ancêtres n'est pas directe puisque les coiffes ont pour finalité d'orner et de mettre en valeur le statut de la personne. Il semble donc que la couleur blanche ne soit pas systématiquement

[160] Voir aussi pour cette dernière référence : S. Azombo, 1971, p. 46.

liée aux morts, contrairement à ce qui est communément affirmé (Laburthe-Tolra, 1985, p. 411; Varichon, 2005; Deuzeune, 2003, p.184). La Figure 214 montre deux des trois perruques en perles blanches conservées au musée du quai Branly. Deux sont uniquement en cauris, la dernière représentée à gauche est en boutons de nacre et cauris. La forme des chapeaux diffère mais tous sont réservés à une élite de la population Fang. Les coiffes blanches peuvent être portées par des hommes ou des femmes.



Figure 214 : Perruques Fang aux perles blanches conservées au musée du quai Branly

D'après l'étude des objets perlés du corpus, le blanc est la seule couleur utilisée séparément, hormis le doré.

- Le doré

Les perles dorées sont réalisées au sud du Cameroun avec un seul matériau : le laiton. La couleur est donc associée à la symbolique de cette matière. Sur le plateau sud camerounais comme dans le reste de l'Afrique subsaharienne, le laiton est l'alliage de la richesse. La Figure 215 présente un bracelet en perles de laiton collecté en 1886. Les informations quant à son

usage chez les Fang sont malheureusement manquantes, mais ce type de bracelet est parfois représenté sur les statuettes du sommet des byéri.



Figure 215 : Bracelet en laiton d'origine Fang

- Bichromie blanche et dorée

Les deux couleurs précédemment présentées ont une symbolique similaire, aussi n'est-il pas étonnant de voir certains objets associer le blanc et le doré. Les deux couleurs renforcent la symbolique de richesse et de prestige.

- Bichromie bleue et blanche

L'association d'un bleu azur avec du blanc est présente sur divers types d'objets avec une dominante de blanc. Sur ce sac de raphia à lanières de cuir orné de perles de rocaille, de perles en plastique et des cauris (Figure 216 à gauche), l'association du bleu et du blanc semble supposer qu'il y ait rapport avec l'activité de vénerie. Mais la présence non systématique de ces couleurs dans les sacs de chasse et le port de ces couleurs par des statuettes surmontant les byéri (Figure 216 à droite) infirme cette hypothèse. Aussi est-il possible qu'à l'instar d'autres exemples dans des régions plus septentrionales du Cameroun, ces couleurs soient associées à une culture spécifique. En effet, les byéri contiennent les os de plusieurs ancêtres, et ne sont donc pas liés à une identité précise.

Ces deux premiers exemples de bichromies contiennent une dominante blanche. Mais il est possible de voir des objets perlés bicolores ne comportant pas de blanc.



Figure 216 : Deux objets avec du blanc et du bleu

- Les bicolores à dominante noire

Ces objets sont en fait des chapelets en haricot noirs avec en pendentif un pompon rouge ou jaune (Figure 217). Or, il semblerait d'après les recherches précédemment citées que le rouge et le jaune sont considérées comme semblables symboliquement parlant. Leur fonction est identique : orner le byéri. Or, le byéri est le réceptacle des os des ancêtres, il est donc contradictoire que la couleur utilisée soit le noir, couleur des vivants d'après la thèse de Soter Azombo (1971, p.46). Il semble donc qu'il faille à nouveau penser en termes de combinaison de couleurs et non de couleurs isolées. Le noir avec une couleur rouge ou jaune serait lié au culte des ancêtres et à l'initiation masculine, les deux rôles principaux du byéri.



Figure 217 : colliers du byéri conservés au musée du quai Branly

- Tricolore : noir, blanc, ocre

Les trois couleurs primaires des Fangs peuvent être juxtaposées sur certains objets perlés, en particulier pour orner des byéri mais sont moins courants que les objets multicolores comprenant aussi des coloris secondaires. Compte tenu du faible nombre d'objets en ces couleurs, il est difficile d'affirmer une symbolique particulière. Par analogie de pensée, on pourrait supposer que cette association tricolore signifie la globalité.

- Autres associations hors système traditionnel de distinction des couleurs

Comme pour le Grassland, l'étude linguistique ne correspond pas à la diversité des couleurs employées dans l'art perlé. Le bleu clair est très fréquemment utilisé. Le vert est présent sur certaines coiffes mais en moindre récurrence. L'importance du bleu clair n'est pas aussi visible dans les autres formes d'art, aussi n'a-t-il pas fait l'objet d'études préalables. Cependant compte tenu du grand nombre d'objets ayant un coloris ciel, il semble peu probable que cette couleur n'ait pas de symbolisme. Le bleu ciel est toujours accordé avec du blanc, du bleu foncé et du rouge, sans que l'on puisse connaître le symbolisme de cette association de couleurs si fréquente dans l'art perlé du sud du Cameroun.

CONCLUSION SUR L'USAGE DES COULEURS DANS L'ART PERLE ET SON SYMBOLISME

Les couleurs sont à étudier selon deux angles : le premier en tant que stimuli visuel compréhensible par tous, et le second en tant que code couleur imposé par une société. La prise en compte de l'époque est cruciale dans la seconde analyse, car de nouveaux codes s'établissent avec le temps et les mutations sociétales. L'exemple de l'introduction du vert bouteille au cours de la seconde moitié du XXe siècle dans l'art perlé du Cameroun s'explique par l'introduction du drapeau de l'Etat camerounais. Cette couleur a donc une symbolique politique avec revendication identitaire puisque ce coloris est toujours associé à du rouge et du jaune. La juxtaposition des couleurs et leur agencement sont des clés pour comprendre le symbolisme culturel des objets perlés. Il ressort également de notre analyse que les études

menées par la linguistique ne recoupent pas la réalité des utilisations des couleurs par les artistes. Celle-ci est en effet plus complexe et une même couleur peut avoir des significations distinctes selon les contextes: si les masques blancs font référence à la mort et à l'ancestralité, les perles de cette teinte symbolisent la richesse et le prestige. Enfin, dans certains cas, le symbolisme d'une couleur est lié à un matériau. Il en va ainsi dans l'ouest et le sud du Cameroun où les perles dorées renvoient au laiton, alliage cuivreux très convoité qui servit au développement du commerce entre l'Europe et les populations autochtones.

Les objets étudiés au cours de ce chapitre appartenaient uniquement à des périodes récentes bien connues d'un point de vue culturel. Grâce l'ethnoarchéologie, il est possible d'émettre quelques hypothèses d'interprétation pour des objets perlés anciens, provenant de civilisations disparues.

Chapitre 14 - La recherche sémiotique en archéologie : apports et limites de l'ethnoarchéologie

Les productions perlées présentent l'avantage d'une symbolique univoque positive, liée généralement aux idées d'union, d'abondance[161], de protection et de beauté (cf. chapitre 11). Mais pour affiner la symbolique des objets perlés par l'étude de l'iconographie et des codes couleurs, il faut connaître le système sémiotique de la culture productrice et utilisatrice, ce qui présente des difficultés pour les civilisations anciennes ayant laissé peu de documents à ce sujet. Pour combler cette lacune, il est parfois possible de faire appel à une branche de l'archéologie expérimentale : l'ethnoarchéologie.

PRINCIPES ET UTILISATIONS DE L'ETHNOARCHEOLOGIE

L'ethnoarchéologie développée en France par André Leroi-Gourhan propose d'étudier le fonctionnement d'une société passée par l'analyse d'une société actuelle ou subactuelle vivant dans les mêmes conditions. En effet, puisque l'humain cherche à exploiter au mieux ses ressources, il devrait développer dans un même environnement des solutions identiques ou analogues à celles de ses ancêtres lointains. L'ethnoarchéologie vise donc à interpréter la chaîne opératoire ou la symbolique des objets archéologiques au regard des productions récentes comparables.

Dans le domaine artistique, un des exemples les plus probants de cette méthode en Afrique est l'interprétation des peintures et gravures rupestres anciennes d'Afrique du Sud par les populations Khoisan, héritiers des artistes ayant créé ces sites d'art. Mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait un lien de parenté et une transmission en continu pour que l'ethnoarchéologie puisse s'appliquer. Une similitude de besoins, de préoccupations, de techniques et d'écosystème est suffisante pour élaborer des théories interprétatives de données archéologiques sur des objets d'aspects proches. C'est pourquoi les archéologues du Magdalénien (période préhistorique européenne glaciaire) s'intéressent de près aux innovations subactuelles des populations du Grand Nord sibérien et canadien, où les conditions climatiques et environnementales sont similaires (cf. David et Karlin, 2003).

[161] Ce terme inclut la notion de fertilité et celle de richesse.

Lorsque la filiation entre la population ancienne et celle existante est établie, les résultats sont plus probants car il est possible qu'il y ait eu transmission de savoir. Les conclusions issues de comparaison entre deux populations non apparentées sont plus sujettes à débat, car il est difficile d'estimer tous les paramètres à prendre en compte pour considérer une situation similaire et l'affirmation de l'universalité de la pensée humaine n'est qu'un postulat non encore démontré. Enfin, il faut se méfier des conclusions tirées d'éléments non caractéristiques comme les représentations de motifs géométriques simples qui recouvrent de nombreuses données différentes et qui sont un élément graphique très fréquent dans les productions artistiques toutes périodes et cultures confondues. Malgré ces éléments de prudence à prendre en considération, cette méthode constitue une des meilleures sources d'hypothèses plausibles en l'absence de documentation écrite.

EVALUATION DE LA POSSIBILITE D'APPLIQUER L'ETHNOARCHEOLOGIE AUX OBJETS PERLES ARCHEOLOGIQUES DU CAMEROUN

Comme l'a montré le chapitre 3, les perles isolées sont des éléments trop communément répandus pour que l'on puisse appliquer directement l'ethnoarchéologie. En revanche, certains montages sont typiques d'une aire chrono-culturelle (cf. chapitre 5) et sont donc susceptibles de pouvoir être étudiés. Malheureusement, les objets archéologiques perlés dont on connaît la structure et la forme entières sont rares au Cameroun et dans les environs. Néanmoins, ces quelques objets recomposés sont le plus souvent inconnus de l'art perlé actuel et subactuel du Cameroun. Ceci s'explique aisément par l'histoire des migrations de populations très importantes dans ces régions. Par ailleurs, les circonstances politiques et économiques diffèrent des périodes subactuelles : la fourniture de perles en verre à bas coût par le Golfe de Guinée a favorisé l'essor de nouvelles formes d'art perlé.

❖ Objets archéologiques du Nord Cameroun

Malgré un grand nombre de sites Sao identifiés, les objets archéologiques du Nord conservés dans leur intégrité sont peu nombreux. Cela est dû à de multiples facteurs: les conditions environnementales font que les liens en matière périssable se désagrègent libérant les perles; ces éléments percés se dispersent fréquemment du fait des remontées telluriques

et de la gravité terrestre qui les délogent de leur emplacement initial. Néanmoins, deux modèles d'objets perlés ont pu être identifiés comme récurrents dans la production Sao. Il s'agit des cache-sexe en alliage cuivreux et cauris dont un exemplaire est visible à la Figure 218, et des parures funéraires en cornaline et tests d'œufs d'autruche.



Figure 218 : cache-sexe Sao

- Cache-sexe en alliage cuivreux et cauris Sao

Le modèle de cache-sexe en alliage cuivreux et cauris trouvé dans des sépultures féminines Sao à Kousséri et à Waza est composé d'une grande partie métallique évasée incisée de motifs géométriques et de quatre rangs libres de perles en bronze et coquillages.

Il n'existe pas de cache-sexe identique actuellement produit. En revanche, les ornements de sexe subactuels du Nord Cameroun ont quelques éléments hérités de cette forme ancienne. Ainsi, les Kapsiki ont conservé les motifs géométriques qu'ils gravent dans du cuir et la forme trapézoïdale où la partie la plus large est orientée vers le bas. Les terminaisons en cauris se retrouvent dans les pagnes cérémoniels des femmes mariées « Kirdi » des monts Mandara. La façon dont sont assemblés les cauris et les perles de métal rappelle aussi les colliers des Wodaabé.

- Richesse

Les cauris et les alliages métalliques à base de cuivre sont réputés être des éléments précieux, d'après les sources historiques exogènes. Par ailleurs, les motifs gravés sur la partie supérieure sont semblables à ceux incisés sur le cuir des objets Kapsiki. Or, pour les Kapsiki, le cuir est un matériau précieux puisque les bovins sont un des deux éléments majeurs qui déterminent la réussite économique d'une personne. Par conséquent, il est probable que les inscriptions de motifs géométriques rajoutent à la richesse du matériau. Les couleurs, initialement le blanc et le doré, sont actuellement connues au Cameroun pour symboliser la richesse ; si l'on émet l'hypothèse que cette combinaison avait déjà cette interprétation, alors couleurs, matériaux et motifs géométriques convergent vers une même signification : la préciosité.

- Séduction

Les fils de perles sont assemblés de manière à pouvoir se mouvoir facilement. Le tintement émis présente une sonorité agréable du fait des propriétés des matériaux, que ce soient les cauris ou les alliages cuivreux. Ces matières sont d'ailleurs utilisées dans les instruments de musique perlés actuels tels que l'*agbe shekere*. Cet objet porté à la taille devait accentuer la démarche de la personne de son vivant, attirant les regards. Nous savons que les femmes du XXe et du XXIe siècle ont conscience de l'érotisme de la sonorité des perles portées aux hanches. Il doit en être de même pour les périodes antérieures. Afin de confirmer cette théorie, il faudrait procéder à des analyses tracéologiques permettant de prouver scientifiquement que les marques d'usures sont bien imputables à un port de la parure de son vivant. Dans le cas contraire, il est possible que cet élément soit placé pour satisfaire le mort (nous avons vu que les religions mettent souvent en avant que les dons de perles sont appréciés par les défunts) et peut-être par le son de ces perles exprimer sa volonté aux vivants

comme c'est le cas des bracelets métalliques de voix des ancêtres utilisés par les Tchamba. Cette dernière hypothèse est peu probable puisqu'aucun élément (hormis la composition des perles et leur agencement destiné à émettre des sons) n'est semblable : en effet, dans ce cadre, la parure n'a jamais été déterrée jusqu'à la mise au jour par les archéologues. Par ailleurs, non seulement les Tchamba déterraient les perles en métal afin de les intégrer au bracelet de la voix des ancêtres, mais l'enterrement de ces disques perforés étaient réservés aux sépultures des prêtres et aucun indice n'indique ce statut dans les sépultures où ce modèle a été trouvé.

- Protection contre le surnaturel

Que la parure ait été portée ou non avant le décès du défunt, cette thèse a mis en avant que la sonorité des perles sert aussi pour l'ensemble des populations subactuelles et contemporaines du Cameroun de moyen de protection contre les forces occultes (cf. notamment les tenues des danseurs rituels, celle des guérisseurs et des prêtres ou bien la composition de certaines amulettes en perles). Dans le contexte funéraire de la fouille, la parure pourrait donc être une sorte d'amulette pour que ce passage d'un état à un autre s'effectue sans difficulté.

- Fertilité ?

L'association entre la fertilité et la mort est courante au Grassland comme le montrent les figurations de reptiles et les statues portraits d'ancêtres entièrement perlés. Dans le Nord Cameroun, la relation est plus ténue mais également présente puisque les perles, emblèmes de fertilité, jouent un rôle dans les traditions funéraires.

En l'occurrence, si l'on devait interpréter au regard du symbolisme des productions actuelles l'iconographie de l'objet, quelques éléments seraient en faveur d'une évocation de la fécondité: perles biconiques rappelant le motif du losange renvoyant à la fertilité au Cameroun (par analogie au crapaud pour le Grassland et à celle de la fleur éclose dans les monts Mandara) et forme semi circulaire de la partie supérieure pouvant évoquer l'astre lunaire d'après les peintures corporelles camerounaises du XXe siècle. Mais ces éléments étant trop communs et la filiation conceptuelle entre la culture Sao et celle des populations actuelles du Cameroun étant douteuse puisque de nombreux éléments dans le mode de vie sont

différents, il semble essentiel de garder ses distances avec ce type d'interprétation qui relève d'une démarche où l'on piocherait des arguments pour étayer une théorie.

Ces bijoux portés au pubis par le squelette étaient accompagnés de colliers en cornaline. Ces parures de cou, bien que relevant d'une technique simple, peuvent être étudiés sous l'angle de la symbolique en archéologie lorsque l'on étudie l'ensemble de la parure funéraire Sao, qui correspond à un schéma récurrent et spécifique.

- Parures funéraires Sao

Les parures funéraires Sao sont, à part quelques rares exceptions où il a été noté des verroteries vertes ou bleues, de couleurs rouge et blanche. Cette combinaison de coloris est probablement liée au contexte funéraire. On retrouve actuellement dans de nombreuses cultures du Cameroun l'usage du pigment blanc kaolin et de la pâte végétale rouge pour honorer rituellement les ancêtres. Il est probable que ce soit à l'origine une codification religieuse ancienne, ce qui explique la persévérance des codes chromatiques dans la parure funéraire malgré plusieurs modes d'inhumation différents. Il semble que, pour les colliers, l'assemblage soit simple. La morphologie des perles varie, ainsi que leur matériau : cornaline, tests d'œufs d'autruche, terre cuite colorée et calcite sont les principales matières retrouvées (cf. annexe F pour les résultats des fouilles des époux Lebeuf). Sur les quelques lots non disloqués, et d'après les rapports de fouilles, les colliers seraient majoritairement composés de matériaux de couleur rouge, avec quelques éléments blancs. Les bracelets n'étaient pas perlés, mais constitués d'anneaux en alliage cuivreux. L'association entre cornaline et coquille d'œufs d'autruches semble exister pour certains cache-sexe, où la proportion des matériaux s'inverse par rapport aux colliers : une majorité de perles discales en coquille contre une minorité de perles en cornaline.

Les couleurs des parures funéraires Sao sont donc restreintes au blanc, rouge et au cuivre. Or, si l'on regarde les pratiques funéraires d'Afrique Centrale, ce sont ces mêmes couleurs qui réapparaissent (cf. notamment la communication de Julien Volper le 29 octobre 2015, à paraître prochainement dans les actes de la table ronde).

Les perles en terre cuite Sao ainsi que certaines verroteries rares ont fait l'objet d'une recherche d'usage auprès des Kotoko, descendants des Sao bien que convertis à l'Islam. Ces études ont été menées par la mission dirigée par Marcel Griaule et à laquelle participait

l'archéologue Jean-Paul Lebeuf. Quelques articles en découlent notamment celui mentionnant les perles à protubérances comme des symboles de monnaie (Lebeuf, 1970) ou les grains d'enfilage en verre de couleur verte qui sont actuellement utilisés pour prévenir et soigner la fièvre jaune (Griaule et Lebeuf, 1948). Ces deux hypothèses d'interprétation ont été traitées dans les chapitres 11 et 14 de cette thèse.

Certaines perles issues des fouilles archéologiques en contexte Sao sont très spécifiques et méritent donc d'être traitées séparément : il s'agit des perles figuratives. On ignore actuellement à quel type d'objet ces perles étaient intégrées.

- Perles figuratives

Les perles figuratives trouvées dans les sites Sao font quelques centimètres de long et sont en terre cuite ou en alliage cuivreux. Celles en métal ont une iconographie plus facilement abordable pour deux raisons principales: elles sont entières alors que celles en terre cuite sont souvent brisées aux extrémités ou au niveau de la lumière, et le style est plus détaillé et plus réaliste que celles modelées dans de l'argile.

Les perles en bronze local représentent des animaux en rapport avec le milieu aquatique tels que des canards ou un crocodile. Le saurien est représenté avec un corps longiligne, et une gueule démesurée et ouverte laissant apercevoir la dentition. Les canards ont un corps trapu, une courbe du dos caractéristique de ces oiseaux, une petite queue, un long cou et de grands yeux (Figure 219). Il ne peut pas s'agir d'engoulevent malgré l'absence de figuration de pattes car les rectrices (plumes du postérieures) sont trop courtes[162] et la posture indique un animal pouvant se porter sur ses pattes. Il pourrait à la limite s'agir d'une oie mais celles-ci sont peu représentées dans l'art des populations septentrionales du Cameroun. Les perles ont été collectées lors des nombreuses fouilles dans le nord du pays en 1936-1937. Elles ont été intégrées à la collection du musée de l'homme en 1938. Malheureusement les écrits de Jean-Paul Lebeuf ne permettent pas de resituer précisément le contexte de la mise au jour de ce type d'objets ce qui réduit la portée et la possibilité de vérifier la cohérence de l'interprétation iconographique fondée sur la symbolique des populations actuelles. Les peuples du Nord Cameroun accordent au canard une double

[162] Pour cette même raison, il est peu probable que l'animal figuré soit un calao à casque noir ou tout autre *bucerotidae*. Par ailleurs il n'y a pas de représentation de casque creux au-dessus du bec.

signification puisqu'il est à la fois un oiseau et un animal aquatique. Du fait qu'il soit une bête volante, on lui attache l'idée de grâce et de protection contre les forces maléfiques. Par son contact avec l'eau, le canard est associé à la notion de fertilité. Sa symbolique, contrairement aux calaos et aux engoulevents, est positive. Il serait donc possible que cette perle ait une fonction d'amulette, en plus de son aspect esthétique. Ceci est d'ailleurs compatible avec la signification de son matériau, composé majoritairement de cuivre, métal réputé éloigner le mal[163].



Figure 219 : perle en alliage cuivreux issue de la mission Sahara-Cameroun

Les perles figuratives en terre cuite sont plus difficiles à interpréter et semblent ne pas représenter les mêmes animaux. En effet, il n'existe pas de figuration d'ave mais de nombreux

[163] Cette notion de protection associée au cuivre est fréquente dans les sociétés humaines du fait que ce métal est un espace peu propice à la prolifération des bactéries et des champignons responsables de maladies (d'où son nom de bactéricide et de fongicide naturel).

quadrupèdes terrestres, ainsi que de la faune avec des protubérances. Le mauvais état de conservation ainsi que la stylisation extrême des êtres à protubérances rend impossible l'interprétation de la majorité de ces perles de type V, mais néanmoins certains quadrupèdes bien conservés, comme celui de la Figure 220, pourraient être des bovins. Ce bétail est actuellement pour les Kotoko, descendants des Sao, un animal à forte symbolique puisqu'il représente l'abondance. En effet, un homme possédant beaucoup de vaches est riche, et le lait de cet animal constitue un ingrédient de base à l'alimentation de cette population. Dans le cas de la perle ci-dessous, on distingue les quatre pattes, le corps massif, une protubérance longue à une extrémité pouvant représenter la queue, et deux à son bord opposés pouvant symboliser les cornes de l'animal.



Figure 220 : perle zoomorphe bien conservée (n°71.1938.53.427 du musée du quai Branly)

Les suidés et les ovins sont aussi représentés dans ces perles. Pour les animaux porcins, la représentation peut être soit une suite de protubérances rondes entre les pattes de l'animal qui symboliseraient des mamelles, soit la présence de cornes au niveau de la dentition de l'animal (Figure 47 droite). Des bêtes à cornes curvilignes sur la tête pourraient représenter des béliers, de même que ceux ayant des incisions sur le corps, pouvant rappeler la laine.

Compte tenu du grand nombre de perles non attribuables à une espèce spécifique, aucune interprétation sur les animaux représentés en terre cuite ne sera réalisée, même si les bêtes attribuables appartiennent tous au bétail et gros gibier.

La zone occidentale du Cameroun n'a pas fait l'objet de nombreuses fouilles mais la partie orientale du Nigéria qui y était en relation il y a quelques siècles selon les cartes européennes du XVIe siècle (annexe A), a livré un triple site d'envergure où les objets perlés sont nombreux : Igbo-Ukwu.

❖ Objets archéologiques d' Igbo Ukwu

Igbo Ukwu a livré un grand nombre de parures perlées dont certaines avec des représentations zoomorphes, comme le montre la Figure 221. Ces objets sont complexes et il a été prouvé que cette culture n'est pas liée aux royaumes postérieurs de Bénin et d'Ifé. L'ouest du Cameroun a la même tradition de composition des bronzes africains mais les sujets et les conventions de représentations sont distincts. Par ailleurs, la combinaison de couleurs jaune et bronze n'existe pas dans les objets perlés du Grassland. Ainsi, s'il y a un héritage de savoir-faire techniques, il est néanmoins visible que la culture d'Igbo Ukwu ne pourra être entièrement expliquée par la symbolique actuelle d'une population du Grassland camerounais. Cependant, quelques éléments peuvent être hypothétiquement interprétés. L'oiseau chez les populations actuelles du Grassland est le symbole de la puissance spirituelle, ce qui concorde avec la fonction religieuse du site archéologique (autel). Les perles de type IV en croissants de lune pourraient renvoyer à la fécondité, mais rappellent aussi les coiffes textiles de notables de l'ouest du Cameroun. Les bonnets de dignitaires ont en effet des protubérances et une forme globale similaire aux pendants en bronze. Ainsi cet élément pourrait renvoyer à la fertilité ou la noblesse d'après la grille d'interprétation de l'actuel Grassland. Compte tenu de la richesse des matériaux, l'allusion à la richesse est probable, comme celle de la fertilité qui serait renforcée par la représentation surdimensionnée des œufs que l'oiseau couve. La symbolique iconographique semble donc en adéquation avec celle générale des perles.

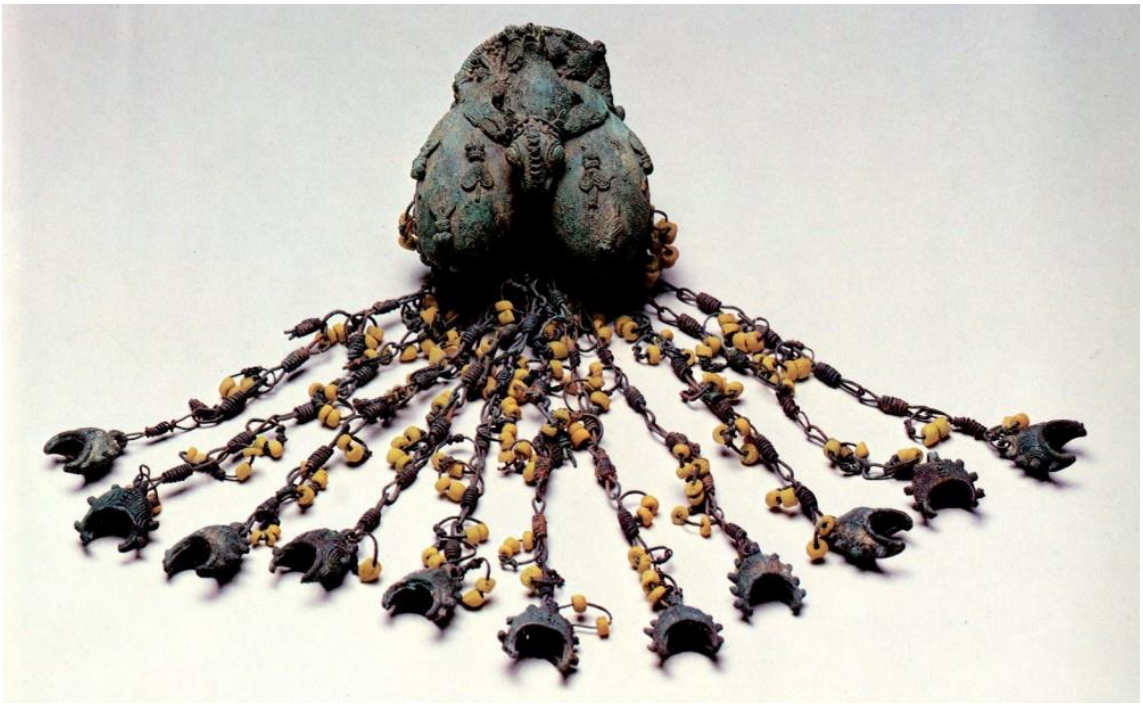


Figure 221 : Pendant issu de la fouille d'Igbo Isaiah au Nigéria oriental

Les pendants en tête d'éléphant et tête de bélier (Figure 222) rappellent les masques de la région par leur convention de représentation et pourraient renvoyer à la force et à l'élégance. Ces deux animaux représentés uniquement par leur tête incarneraient la puissance et seraient donc revêtus par une personne à haut statut social, ce qui semble confirmé par la richesse du matériel funéraire et le soin apporté à l'inhumation du défunt.



Figure 222 : Perles pendantes en alliage cuivreux

La plupart des ornements perlés du défunt sont en cornaline, mais il existe aussi de nombreuses verroteries colorées en bleu foncé, blanc et rouge. Ces couleurs sont celles qui sont le plus employées dans les arts perlés du Grassland. Cette combinaison de coloris pourrait

donc avoir la même signification pour la civilisation d'Igbo Ukwu que pour celle du Grassland, mais l'hypothèse devrait être étayée par d'autres éléments afin de pouvoir y accorder de l'importance. Sans cela, il peut s'agir de simple coïncidence de résultats entre les parures anciennes de la frontière nigériane et celle récentes du Cameroun. En effet, bien que la population du XIXe siècle au Grassland et celle du IXe siècle à Igbo Ukwu partagent un climat tropical humide et un relief vallonné important, nous ignorons beaucoup d'éléments du mode de vie de la civilisation d'Igbo Ukwu et il est donc fort possible qu'il n'aient pas le même système sémiotique des couleurs.

DONNEES ETHNOLOGIQUES DES POPULATIONS ACTUELLES DU CAMEROUN UTILISEES POUR COMPRENDRE LES OBJETS ARCHEOLOGIQUES D'AFRIQUE

❖ Conventions de représentations figurales actuelles au Nord Cameroun

Dans les pagnes perlés du Nord Cameroun, les figurations végétales étaient stylisées (cf. chapitre 12); l'étude de ces objets avait permis de mettre en avant l'existence de conventions de représentations, du fait de la récurrence des motifs et de la multiplicité des artistes perlières qui avaient conçu ce même style. Or, ces schémas de figuration sont issus d'un apprentissage culturel et font référence au concept de fleur, en lien avec la fertilité. Ils sont spécifiques au Nord Cameroun, l'ouest et le sud n'ayant pas de représentation florale de ce type dans leur art perlé.

Les populations des monts Mandara sont métissées, et leurs traits communs sont une prédominance de l'agriculture et un habitat principal dans un faible relief montagneux modifiant le climat sahélo-soudanien par des températures plus fraîches. Les plaines ne sont traditionnellement occupées que durant une courte période de l'année. Les dialectes parlés appartiennent à des phylums afro-asiatiques et nilo-tchadien, ce qui sous-entend une origine septentrionale et orientale des populations actuelles. Ceci correspond par ailleurs aux récits oraux portant sur l'origine de ces peuples.

Nos recherches se sont donc portées sur des civilisations anciennes du nord ou nord-est de l'Afrique au climat sahélo-soudanien à montagnes de faible altitude pratiquant en activité principale l'agriculture. Nous avons observé leur production artistique à la recherche

de ces mêmes conventions de représentations. La culture Nagada qui s'est développée en Haute Egypte avant les dynasties et après la révolution néolithique correspond à ces critères. En effet, elle représente de la même manière les fleurs sur les poteries, avec ses feuilles ascendantes et opposées stylisées en chevrons traversés par une ligne fine représentant la tige. Il n'y a pas de ramification et la fleur finale est stylisée soit de profil en triangle inversé (Figure 223, gauche) soit en losange (Figure 223, droite). Par ailleurs, cette civilisation pratique l'agriculture, bien que les habitats montrent une occupation saisonnière. Les représentations artistiques montrent fréquemment des chaînes de montagnes et des animaux de savane trahissant un climat sahélo-soudanien (cf. G. Graff, 2009, p.31).



Figure 223 : poteries nagadiennes avec représentations stylisées de fleurs

Les représentations animales de Nagada ne correspondent pas entièrement à celles des monts Mandara. En effet, les hippopotames et les crocodiles, assez fréquents dans les représentations prédynastiques égyptiennes, sont absents dans l'iconographie des cache-sexe des monts septentrionaux du Cameroun et du Nigéria. En revanche, la faune représentée dans ces objets perlés est aussi commune dans la culture Nagada.

Au regard de la symbolique attribuée par les populations des monts Mandara, il est probable que les deux poteries visibles sur la Figure 223 représentent le concept de fertilité et aient par conséquent un rôle dans le culte de la fécondité. Les représentations de poissons comestibles dans les palettes à fard seraient aussi liées à la fertilité en raison de la référence à l'eau. Les bovidés, chevaux et oiseaux sculptés à l'extrémité des peignes feraient eux

référence à la beauté, voire à la richesse. Cette symbolique semble coïncider avec le raffinement des représentations et la fonction des peignes.

Nos hypothèses de symbolique de ces objets définies par analogie avec les conventions des monts Mandara correspondent à celles réalisées par Gwenola Graff et de nombreux égyptologues utilisant d'autres référentiels (cf. notamment Kaplan, 2005, p.88 et 108).

❖ Similarité des techniques de perlage actuellement utilisées et archéologie

Le Nord Cameroun utilise le tissage de perles pour les objets aux montages complexes. Cette technique ainsi que la présence d'iconographie sur les pagnes cérémoniels sont récentes. En effet, les cache-sexe du XIXe siècle étaient réalisés à partir d'un maillage en métal, et l'article du docteur Gaston Muraz sur « les Cache-sexe du Centre africain » publié au *Journal de la Société des africanistes* en 1932 ne mentionne pas de pagnes à représentation figurative. Cette nouvelle invention, qui doit en partie sa technique à la vannerie traditionnelle, est donc typique d'un contexte particulier où les perles subissent une dévaluation telle qu'elles ne sont plus utilisées comme monnaie. La dévaluation permet à ces populations d'acquérir un grand nombre d'éléments percés de part en part et de développer l'art du tissage de perles jusqu'à produire des pagnes présentant des motifs divers et uniques.

L'ouest du Cameroun utilise en revanche la technique de la broderie pour les objets complexes. Il semblerait que cette technique se soit développée au XVIIIe siècle avec la décision du roi du Bénin de ne plus vendre ses citoyens comme esclaves, ce qui a permis l'essor du commerce avec les communautés frontalières, notamment le Grassland. Le nombre de perles a dès lors augmenté dans cette région occidentale du Cameroun. La broderie était connue auparavant pour la fabrication de motifs dans les textiles teints (*ndop*).

Les deux régions ont donc pu fabriquer des objets perlés complexes grâce à deux phénomènes : l'abondance de perles d'une part, et la maîtrise d'une technique d'assemblage d'autre part. Par ailleurs, ces deux zones avaient un goût prononcé pour les perles, à l'instar de la majorité des populations d'Afrique. La chatoyance des couleurs et la sonorité du matériau ont à cet égard un rôle prédominant. Il faut enfin souligner que les objets perlés complexes s'inscrivent dans des besoins culturels, donc une idéologie spécifique.

Les données archéologiques montrent peu d'aires chrono-culturelles propices au développement de l'art perlé, généralement à cause de la rareté des perles attrayantes sur le territoire. Du fait de l'importance des coloris et de l'éclat de la perle, les perles synthétiques en verre et en faïence sont très appréciées. Or, ces matières sont rares en Afrique pour la plupart des époques. L'Egypte du Nouvel Empire et de la Basse Epoque constitue une exception. En effet, il s'agit d'une contrée où ces matériaux sont produits localement, et d'une aire chronologique marquée par un perfectionnement des techniques de production (Caubet et al., 2005). La proportion d'objets détruits pendant la fabrication baisse drastiquement et les coloris sont plus stables et diversifiés que dans les périodes précédentes. Plus tard, les ateliers de faïence vont perdre leur savoir-faire. De ce fait, il existe au nouvel Empire et à la Basse Epoque un foisonnement de perles propices au développement de cette forme d'art. Les techniques employées pour lier ces perles sont le tissage, la même technique que celle du Nord Cameroun, dérivée des méthodes de vannerie, et la broderie sur lin, semblable à la broderie sur sisal de l'ouest du Cameroun. La création d'un art perlé complexe démontre un besoin culturel et un goût pour les perles. La Figure 224 présente un des ces objets perlés complexes, qui était une amulette funéraire. Des motifs géométriques ainsi que des éléments figuratifs fauniques et architecturaux forment la composition. Il semblerait que la spécialisation d'un objet dans le domaine funéraire soit propre à cette période, les objets perlés du Nouvel Empire servant à la fois à la vie et à la mort de l'individu (L. Sherr Dubin, 1995, p.42).



Figure 224 : détail d'une résille de perles exposée au musée du Louvre (Basse Epoque)

❖ Objets archéologiques similaires à ceux de l'actuel plateau sud camerounais

Le plateau sud camerounais présente une panoplie de créations perlées qui pourraient être d'origine ancienne. Malheureusement, la plupart des objets perlés du sud du Cameroun sont partiellement ou entièrement réalisés en matériaux périssables ce qui n'aide pas à les découvrir en fouilles dans des zones humides, peu propices à la conservation des fibres végétales, des graines, et des poils.

Par ailleurs, les zones équatoriales sont peu fouillées en Afrique car le climat constitue une entrave à la réalisation des fouilles : repousse du couvert végétal rapide, humidité incommodante pour nombre d'archéologues étrangers, mais surtout sol humique détruisant les éléments calcaires comme les os. Pourtant, en prospection de surface, il n'est pas exceptionnel de voir dans les régions à climat équatorial quelques perles émerger du sol, en pierre non calcaire ou en verre (Ossah Mvondo, 1995, p.22-23).

Le climat en Afrique a évolué au cours du temps ; des circonstances similaires à ce qui est actuellement visible sur le plateau sud camerounais existaient ailleurs sur le continent, en particulier durant l'Holocène humide, il y a seulement quelques millénaires. Entre 5500 et 2000 av. J. C., la majorité de l'Afrique de l'Ouest vivait dans un climat tropical humide (Ozainne, 2013, p. 167). Des études comparatives entre les parures néolithiques d'Afrique de l'ouest et celles actuelles du sud du Cameroun sont donc à mener. La présence de perles au niveau de la tête, plus précisément des perles discales (comme des tests d'œufs d'autruche) associés à des perles de type I disposées au niveau de la nuque pourrait correspondre à une ancienne coiffe proche de ce qui se fait actuellement chez les Béti-Fang.

SYMBOLIQUE DES PERLES ARCHEOLOGIQUES : DES METHODES ALTERNATIVES

La plupart des perles mises au jour lors de fouilles archéologiques étaient réalisées dans un terrain remanié ce qui explique que les remontages n'aient pas pu avoir lieu. Ces éléments épars sont plus difficiles à interpréter, mais il est possible néanmoins de leur

accorder une symbolique. Comme l'a montré le chapitre 11, les objets perlés ont tous une symbolique positive qui est due à l'insertion de perles. Par conséquent, lorsque l'on trouve sur un site archéologique des perles, il faut interpréter cette présence comme une volonté de valoriser le lieu, ou honorer la personne inhumée s'il s'agit d'un site funéraire.

Concernant les couleurs employées et la forme, il est assez difficile d'en tirer des conclusions d'un point de vue symbolique, si ce n'est pour les perles colorées ou réalisées en un matériau rouge. En effet, il a été démontré dans le chapitre précédent que la perception de cette gamme chromatique met en alerte le cerveau et provoque une focalisation sur cet élément. Les éléments rouges, comme des perles en cornaline, sont donc utilisés pour attirer l'attention et sont donc des signes d'importance. L'origine exotique de la perle souligne la symbolique de préciosité et de prestige.

En résumé, pour conclure ce chapitre, l'ethnoarchéologie est une méthode efficace pour discerner le symbolisme des objets perlés mais est inopérante lorsque le sol a été remanié et que les perles sont dispersées. En effet, les perles isolées ne sont pas assez originales pour déterminer la fonction de l'objet et la symbolique qui lui est associée. Dans ce dernier cas, seuls quelques éléments pourront être interprétés : utilisation de perles rouges, exotiques, ou figuratives, ainsi que l'abondance et la concentration de perles sur un site.

Chapitre 15 – Quelques objets intégralement étudiés

Dans les chapitres précédents, les objets ont été étudiés selon des angles d'approches divers : par leur composition et leur technique de production (1ère partie), par leur usage (2ème partie), par leur iconographie (chapitre 12) et par leurs coloris (chapitre 13). L'objectif de ce chapitre est d'étudier des objets du corpus pour voir si les éléments sont cohérents ou discordants par certains points. Ce dernier chapitre sera en outre l'occasion de recenser quelques collections d'objets perlés camerounais à travers le monde.

QUELQUES OBJETS DES COLLECTIONS PUBLIQUES ET PRIVEES EUROPEENNES

Les collections muséales d'art perlé en Europe sont très dispersées et sont la plupart du temps liées à des legs d'individus férus du Cameroun. Celle collection, réalisée par l'archéologue et ethnologue Jean-Gabriel Gauthier est conservée au musée d'Angoulême. Les musées des Pays Bas ont acquis aussi des objets provenant du Cameroun grâce aux missions de Rogier Bedaux au Nord Cameroun et aux dons de particuliers pour le reste du pays. Les musées allemands, en particulier ceux de Berlin et de Brême, ont une série d'objets perlés provenant des Bamoun et datés d'avant 1918. La Grande Bretagne a placé une partie du Grassland sous son protectorat entre 1918 et 1961. Néanmoins, les pièces sont moins nombreuses qu'en France. Le musée du quai Branly et le musée Dapper exposent régulièrement des objets perlés provenant du Cameroun. Enfin, d'autres musées européens possèdent quelques artefacts malgré une absence de relation politique directe avec le Cameroun.

❖ Musée d'Angoulême

Le musée d'Angoulême a principalement des objets perlés d'origine Fali, puisque la veuve de Jean Gabriel Gautier -qui a fait don de la collection de son mari- est originaire de cette culture. La plupart des objets de la vie quotidienne sont réalisés à partir des couleurs identitaires culturelles : jaune, rouge et bleu foncé. Les objets ethnologiques ont fait l'objet d'une publication papier en 2012 en tant que catalogue de l'exposition « En pays Fali : un ethnologue charentais au Nord Cameroun » ainsi que d'une diffusion internet en 2014 sur le

site alienor.org. Chaque objet a fait l'objet d'une étude croisant les archives de Jean-Gabriel Gauthier et les données orales de sa veuve d'origine Fali, obtenues lors du legs. Compte tenu du sérieux des investigations et de leur publicité, il a été jugé utile de ne rédiger qu'un court paragraphe, renvoyant à la documentation accessible au musée.

Compte tenu de la poursuite des fouilles archéologiques par Jean-Gabriel Gauthier après l'indépendance, les collections Sao ne peuvent pas être exposées au public, certaines étant illégalement introduites en France. Le musée et le gouvernement camerounais sont en discussion pour déterminer ce qu'il adviendra de l'ensemble de ces objets archéologiques.

❖ Musées des Pays-Bas

Les trois musées principaux contenant des collections d'art africain – *Volkenkunde* de Leiden, *Tropenmuseum* d'Amsterdam et *Afrika museum* de Berg-en-dal – partagent les mêmes réserves et possèdent des œuvres venant du Nord, de l'ouest et du sud du Cameroun. Dans les paragraphes suivants, nous présenterons six de ces objets.

▪ Coiffe fang (sud Cameroun)- réserve du musée de Leiden

La photographie de la coiffe (Figure 225) a été prise dans les réserves avec ses protections en polystyrène qui sont une mesure conservatrice de stockage. La perruque fang est réalisée avec diverses perles : type I en cylindre long de couleur rouge et d'aspect opaque, type I noires de rapport longueur/ largeur médium, type I cylindriques courtes jaunes transparentes et blanches transparentes, type III boutons de nacre à quadruple perforations, type V perles multiples constituées de quatre-disques-en-un (type XVII selon la classification de Beck) et type V cauris. Le choix de perles d'origine exogène telles que les verroteries européennes et les coquillages endémiques de l'Océan Indien, montre ostensiblement la richesse du porteur, mais est aussi un témoignage indirect des relations commerciales intenses entre l'Europe et le sud du Cameroun.

Ces perles sont soit cousues aux fibres de palmier tressées, soit enfilées en rang, ce qui montre une technique mixte entre broderie et tissage. Les couleurs utilisées dans cet objet, hormis le brun des fibres végétales qui imite la couleur naturelle des cheveux, sont le blanc, le jaune, le rouge et le noir. Le jaune et le rouge sont considérés comme étant de la même gamme, l'objet se compose d'un trio de couleurs primaires, ce qui fait écho à la forme de la coiffe dont la calotte est ornée de trois bandes longitudinales en relief. La symbolique de cette

association de couleurs chez les Bantous serait possiblement l'unité, la totalité. La proportion de perles blanches est supérieure à celles des couleurs rouges ou noires. Ceci est courant pour les coiffes du plateau sud-camerounais et du Gabon. Il est possible que cette distribution avec une priorité accordée au blanc s'explique par le fait que cette couleur soit celle qui ressorte le mieux par rapport au brun des cheveux. Une coiffe ornée de perles majoritairement blanches est visible de loin et attire l'attention.

Le choix de la composition de la coiffure (triple crête avec des extensions tressées de chaque côté de la tête) ainsi que celui des matériaux et des formes des perles distinguent cet objet des autres perruques béti-fang. Une étude spécifique devrait être menée sur cette catégorie de parure afin de déterminer s'il existe une grande variété de schémas ou si, comme pour les cache-sexe des populations des montagnes du Nord Cameroun, chacune est unique. Selon Jean-Paul Notué (1995b, p.248-250) elles servent d' "éléments de protection, d'apparat ou de pure ornementation."



Figure 225 : coiffe Fang n°1569-27

- Coiffe bamum du Grassland- Afrika museum de Berg-en-dal

Cette coiffe (Figure 226) est réalisée en tissu, arceaux de bois et perles de verre de type rocaille cousues sur le textile. Le choix de ce calibre de perles et du type régulier sans facettes (I) permet une grande finesse de détails dans la broderie. Les motifs sont figuratifs et géométriques, présentant des damiers et des grenouilles assez naturalistes agencées en rotation de 90°.

Les batraciens font référence à la fertilité tandis que le damier est un motif issu de la stylisation extrême du pelage de la panthère, animal symbole de royauté. Les couleurs employées sont *sesse, m'be, fô fô*, et le bleu clair, ce qui est une combinaison assez courante ; cette association chromatique est contrastée et dynamique, jouant sur les teintes claires et foncées. Il existe donc une adéquation entre les diverses symboliques mises en œuvres dans cet objet et l'usage de ce dernier puisque ce chapeau était porté par des dignitaires du Grassland, principalement lors des rites de fertilité.



Figure 226 : coiffe Bamoun n°AM-482-3

- Siège – réserve du musée de Leyde

Le siège reproduit à la Figure 227 combine plusieurs modèles de perles de type I cousues sur du sisal tendu sur une âme de bois. La technique de broderie utilisée est typique du Grassland. L'assise et la partie supérieure du socle du siège sont principalement avec des perles tubulaires opaques de couleurs *sesse* et *m'be* vernissées, d'assez gros calibre de l'ordre de 4 mm de diamètre et d'environ 1,5 cm de long, la longueur pouvant varier sensiblement, ce qui indique une coupe de cannes de verre étirée. D'après le répertoire de la collection Levin réalisé entre 1851 et 1863, ce genre de perles servait de monnaie d'échange pour le commerce de l'huile de palme (voir annexe B). Les perles cylindriques courtes de 5 mm de diamètre pour environ 3 mm de long décorées de liserés parallèles à l'axe de la lumière de couleurs *m'be* et *fô fô* ou *fô fô, sesse* et rose, font également partie des perles régulièrement échangées contre de l'huile de palme. Ces perles se situent essentiellement au niveau médian du siège, sur les caryatides et le dessous de l'assise. Autour d'elles, des perles tubulaires *sesse* transparentes et de calibre moindre - soit 2,5 mm de diamètre, croisent avec des perles de rocaille unies brillantes de couleurs *fô fô, sesse* et rose de taille inférieure à 1,5 mm. Sur les bords, il existe des perles rares pour le Grassland comme les rocailles de teinte canard[164] de 3 mm de calibre ainsi que les *tosi*, perles transparentes à liserés blancs de 6mm de diamètre, ou encore une perle ovale noire à pois bleu ciel et rose ourlés de blanc. Des restaurations indigènes sont visibles à divers emplacements, ce qui montre un entretien de la pièce, caractéristique assez fréquente dans les objets perlés anciens de la région et ce qui montre un attachement à l'objet.

Le choix des perles indique une grande dextérité du perlier car combiner les perles de divers calibres et longueurs s'avère complexe. Par ailleurs, un large éventail de catégories de perles induit un commerce diversifié avec les Européens. En effet, sur cet objet, sont visibles des perles traditionnellement échangées contre de l'huile de palme, contre des esclaves et contre de l'ivoire. Les *tosi* sont en effet typiquement liées à l'esclavage puisque la tradition orale veut qu'une seule de ces perles vaille deux humains ; la perle ocellée est quant à elle indiquée dans le répertoire du marchand Levin comme étant typique du commerce de l'ivoire.

[164] Couleur entre le bleu et le vert, plus soutenu et foncé que la teinte des turquoises, proche de ce qu'on peut observer sur les plumes de certains canards comme les colverts et les sarcelles.

Selon Pierre Harter (1986, p. 119-120), les perles tubulaires sont des marques d'ancienneté tandis que pour Jean-Paul Notué et Louis Perrois (1995, p. 144), l'emploi de ces perles est liée à une appartenance aux chefferies Bafut ou Ndop. Si l'on opte pour la théorie de l'ancienneté, ce siège montre une transition d'une époque ancienne à une plus récente, tandis que si l'on considère que le choix est lié à des techniques typiques d'une chefferie, il semble que l'artiste ait deux traditions, ce qui signifierait qu'il ait été donné par une chefferie du Grassland septentrional au royaume Bamoun[165] en signe d'alliance politique ou bien que ce perlier soit originaire d'un *gung* vaincu. D'après le choix des couleurs, la pièce est probablement datée de la fin du XIXe siècle, au début de la période coloniale. Les couleurs « originales » par rapport au système traditionnel quadricolore comme le rose et le canard sont proportionnellement moins présentes que dans les pièces reconnues comme étant du XVIIIe siècle, mais persistent tout de même, au contraire des pièces typiques de la période coloniale dont la palette est restreinte le plus souvent aux couleurs primaires.

Le tabouret mesure 44 cm de haut par 41,7 cm de large, ce qui est une dimension suffisante pour pouvoir être utilisée comme siège pour humain et comme repose-calebasse. Il a servi comme regalia et comme support du culte des ancêtres, de façon diachronique.

L'iconographie de l'objet allie un couple de caryatides à des motifs géométriques tels que les triangles et les losanges. La caryatide représente la force, le couple symbolise l'unité. Les triangles peuvent être des représentations stylisées du pelage du léopard, signe de royauté. Les losanges sont des figures géométriques issues de la schématisation des batraciens, animaux d'eau pondant un grand nombre d'œufs. Les crapauds sont donc l'emblème de la fertilité et de la fécondité. Puisque le tabouret sert au culte des ancêtres, il a un rapport étroit avec les rites de fertilité. Les messages de puissance, de royauté et d'unité font référence à la position du monarque et à la fonction régalienne de l'objet.

[165] D'après la fiche d'inventaire du musée, l'objet aurait été collecté à Bafoussam chez les Bamoun.



Figure 227 : Siège n° 3301-2

- Statuette des réserves du musée de Leyde

La statuette anthropomorphe n°4794-1 des réserves du musée de Leyde, représentée par deux vues à la Figure 228, est en bois recouvert de tissu brodé de perles de rocaille de 2 mm de diamètre et mesure 45 cm de haut. Le personnage tient une corne cérémonielle, signe d'autorité religieuse. Les couleurs des perles en verre sont le rouge, la jaune, le vert, le blanc et le noir, ce qui indique que la sculpture perlée est récente, réalisée depuis l'indépendance. En effet, si le jaune, le rouge et le noir ou le blanc, le rouge et le « nuit » sont des coloris fréquemment combinés dans l'art traditionnel bamoun, l'association des cinq couleurs dont le vert n'apparait que durant la seconde moitié du XXe siècle et est un mélange entre les coloris traditionnels et ceux de l'emblème du drapeau national de la république du Cameroun. À travers ces couleurs, la relation entre la politique et l'art est visible puisque le message est identitaire avec une revendication de la culture Bamoum (rouge, noir et jaune), de la tradition du Grassland avec les couleurs primaires *fô fô, sesse, ngob* et *m'be* et de la nouvelle entité nationale avec les couleurs du drapeau.

Le rôle de cet objet est mal connu, il pourrait avoir été fabriqué dans l'optique de le vendre ou de l'offrir à des ressortissants étrangers. Ceci expliquerait le choix des couleurs rappelant son pays d'origine ainsi que son échelle réduite par rapport aux statues commémoratives.

Pour cet exemple, les couleurs apportent un message complémentaire à celui de l'iconographie, mais toujours en adéquation avec la fonction identitaire des perles et leur symbolique globale.



Figure 228 : statuette n°4794-1

- Masque éléphant du Tropenmuseum

Le masque éléphant n°3486-3 conservé au Tropenmuseum (Figure 229) mesure quatre-vingt centimètres de long par soixante de large. Cette cagoule est réalisée à partir d'une toile de coton noire entièrement brodée sur la surface extérieure de perles de verre de type rocaille et de tissu rouge autour des cavités réalisées pour les yeux et la bouche du danseur. Ce type de masque montre une appartenance à la société *kuosi* et est revêtu lors de la danse du *tso*. La forme de l'éléphant est évoquée par les deux disques latéraux signifiant les pavillons d'oreilles de l'éléphant et la longueur du masque rappelant la trompe du pachyderme. L'éléphant au Grassland est une allégorie de la puissance et de la noblesse, ce qui concorde avec le statut du porteur puisque le *kuosi* est l'une des confréries les plus influentes du Grassland. Par ailleurs, cette symbolique fait écho à celle des perles qui valorisent le détenteur. Les couleurs utilisées mettent en exergue les orifices du masque et par conséquent les yeux et la bouche du danseur par l'application d'un tissu de couleur rouge. Les perles contiennent les couleurs primaires mais aussi du bleu ciel utilisé en opposition avec le *sesse*. Les motifs géométriques qui ornent la cagoule sont des cercles, figures dérivées de la stylisation de l'éléphant, et le losange, issu de la simplification de la forme de la grenouille évocatrice de la fertilité. Or, le *tso* participe aux rites de régulation de la pluie et par conséquent, aux rites de fertilité agraire. En conclusion, l'ensemble des éléments symboliques à savoir les couleurs, l'iconographie et les perles, est homogène avec une mise en avant des notions de fertilité et de notabilité.



Figure 229 : Masque éléphant n°3486-3 du Tropenmuseum

- Calebasse

La calebasse brodée de perles n°3518-1 visible à la Figure 230 présente une combinaison de multiples couleurs : *m'be, ngob, sesse, fô fô*, bleu ciel et deux teintes de vert tendre. Il se peut donc que l'objet soit contemporain ou précolonial. L'oiseau en bouchon est le seul élément figuratif, signe de puissance spirituelle ; il présente la particularité d'avoir le bec ouvert, ce qui signifie la générosité (don de nourriture aux oisillons) et la communication (cri). Les éléments géométriques sont dominés par les losanges, stylisation des grenouilles, allégories de la fertilité et le motif gironné signe de l'esprit humain. Il existe donc une correspondance entre l'iconographie et l'usage premier de cette calebasse servant de reliquaire. En effet, le reliquaire fait référence à l'ancestralité et à la force spirituelle de l'ancêtre. L'ancêtre joue un rôle important dans les rites de fertilité. Par ailleurs, l'ensemble de ces symboliques correspondent à celles des perles.



Figure 230 : Calebasse n°3518-1 des réserves du musée Volkenkunde de Leyde

❖ Musée de la pipe d'Amsterdam

Le musée de la pipe d'Amsterdam contient plusieurs objets d'apparat entiers ayant le tuyau perlé. La technique utilisée pour fixer les perles est la broderie, la méthode préférée au Grassland. Ces pipes sont de grandes dimensions : plus d'un mètre de long, ce qui exclut un usage pour le plaisir de fumer le tabac. Les pipes ont un rôle symbolique de prestige et un usage dans le domaine religieux pour les cultes agraires en relation avec la fertilité du sol. En effet, la fumée rappelle le volcan qui rend le terrain plus fertile grâce au phénomène d'argilisation.

La pipe n°APM15885 (Figure 231) mesure 106 cm de long. Son fourneau en alliage cuivreux présente des araignées stylisées, signe de sagesse mais également que le propriétaire de la pipe n'est pas un fo car le fourneau royal est anthropomorphe. Il est néanmoins un notable, probablement âgé, puisque l'araignée est signe de sagesse. Les motifs de la tige de pipe sont des losanges pour les deux tiers de la longueur et des triangles pour la partie la plus proche du fourneau. Certains losanges ont deux couleurs réparties de part et d'autre d'une des diagonales, ce qui crée visuellement des triangles inclus dans un losange.

Le motif du losange renvoie à la grenouille, ce qui est plus évident sur la seconde pipe perlée du Grassland conservée par le muséum (n° 17 463 hp, reproduit partiellement à la Figure 232).

La pipe de la Figure 231 et celle de la Figure 232 ne semblent pas provenir de la même période, d'après le choix des couleurs de perles. Alors que la Figure 231 a un nombre de couleurs foisonnant avec notamment du bleu ciel, du rose, du vert tendre et des couleurs métalliques, la Figure 232 a trois couleurs « traditionnelles ». Par conséquent, la Figure 232 est typique de l'époque coloniale tandis que l'autre serait précolonial ou postcolonial[166].

[166] Le musée indique 1900-1940 pour le tuyau aux trois couleurs et 1900-1950 pour celui aux nombreuses couleurs mais ce dernier n'est entré dans les collections qu'en 2000 suite à une vente aux enchères sans historique précis.



Figure 231 : pipe n° APM15885 (ou 15885 hp)



Figure 232 : détail d'un tuyau de pipe perlé (109 cm) avec des motifs de grenouille stylisés de deux manières

❖ Musée du quai Branly

Le musée du quai Branly est célèbre pour abriter les vestiges archéologiques coloniaux des missions menées par Marcel Griaule et les époux Lebeuf, ainsi qu'une partie de la collection d'art du Grassland collectée *in situ* par le docteur Pierre Harter. Néanmoins, la collection de productions perlées du Cameroun ne se limite pas à ces objets, comme le montre la sélection d'objets de cette section.

- Les instruments de musique

Le musée du quai Branly héberge une imposante collection d'instruments de musique dont certains sont perlés et originaires du Cameroun. Le tambour peul reproduit à la Figure 233 a été collecté en 1972 par René Dognin dans la partie septentrionale du pays. Ce type d'objet se nomme *kalangou*, « tambour d'aisselle », car il est porté sous le bras par le musicien. La pression du bras exercée sur les cordes permet de moduler le son en réglant la tension de la peau. Il manque le bâton recourbé qui frappe la membrane tendue. Les colliers de perles de verre permettent de produire des sons complémentaires à ceux émis par le frappement de la membrane en peau animale. Comme il a été précisé dans le chapitre 8, les perles de verre émettent des sons par collision, roulement sur un support, et secousses. La partie en bois constitue la caisse de résonnance. Ainsi, cet instrument de percussion est polyvalent : membranophone mais aussi de manière complémentaire idiophone.

Deux des trois colliers qui ornent le tambour sont identiques avec une alternance de perles de type I courtes rouges et des perles rondes blanches standard à liserés bleu foncés. Le dernier collier est fait de vert tendre et de blanc, les perles blanches étant cylindriques et longues, tandis que les vertes sont des perles de rocaille. Le vert tendre en langue fulfulde est désigné par le même terme que la feuille ou le serpent vert (S. Platiel, R. Kaboré, 1998, p. 369) qui peut être un *Psammophis occidentalis*, *Philothamnus irregularis* ou *semivariegatus* (L. Chirio, M. Lebreton, 2007) puisque leur répartition inclut les monts Adamaoua et parfois des monts plus septentrionaux comme le massif des Mandara. Or, serpent et feuille sont des éléments qui font référence à la fertilité. Il est difficile de considérer ici que cette couleur soit utilisée dans ce but, puisqu'il n'est pas établi qu'il existe un langage coloré pour ce type d'objet.



Figure 233 : Tambour n°70.2012.31.137

Les lamellophones d'origine camerounaise sont aussi présents dans les collections du musée comme l'atteste par exemple ce piano à pouces d'origine tikar (Figure 234). Cet exemplaire a été collecté par Henri Labouret dans la ville de Bafia en 1934. Sur les aiguilles fixées aux lamelles par résine, se trouvent de petites perles régulières rondes en verre de type « rocaille ». Lorsque la lamelle est jouée, celle-ci émet des vibrations qui se répercutent sur les aiguilles perlées, émettant elles aussi un son. Ces ondes sont amplifiées par la caisse de résonance en bois creux, visible au second plan de la photographie. Des perles de rocaille sont également fixées sur les poignées sculptées avec de la résine. Contrairement aux perles enfilées sur les aiguilles, leur assemblage exclut une visée mélodique. Il se peut qu'elles soient présentes à des fins décoratives, comme repère tactile ou enfin comme pièces de rechange facilement accessibles. Deux autres exemplaires de lamellophones du Cameroun ont été collectés par Henri Labouret à Bafia et ses environs et sont actuellement conservés au musée du quai Branly sous les côtes 71.1934.171.660 et 71.1934.171.679. Contrairement à l'objet de la Figure 234, ils ne possèdent pas de poignées, mais ont en commun l'utilisation de perles de rocaille enfilées sur des aiguilles ainsi que la présence de décors gravés sur la partie inférieure de la caisse de résonnance. L'un est attribué aux Babouté (Vute) tandis que l'autre serait d'origine Tikar.



Figure 234 : Lamellophone n°71.1934.171.661

Dans le chapitre consacré aux utilisations artistiques des perles, d'autres productions du Cameroun exposées au musée du quai Branly ont été présentées, notamment un porte-voix perlé (figure 120). Ce dernier utilise la technique de la broderie qui permet de réaliser des motifs par juxtaposition de perles de couleurs diverses. La gamme chromatique de cet objet est classique, composée des couleurs *sesse, fôfô* et *m'be*.

D'autres objets perlés provenant des collections du musée du quai Branly ont été évoquées dans cette thèse, notamment les éléments issus des fouilles archéologiques et études ethnologiques des époux Lebeuf dans la région Méga-Tchad, ou les œuvres du

Grassland collectées par Pierre Harter. Une partie de ces biens est exposée au public dans la collection permanente.

- ## Objets du Grassland issus du legs de Pierre Harter

Dans cette section nous ne traiterons que de deux objets exposés au musée: une statue porteuse de coupe, et un masque.

La porteuse de coupe

L'une des œuvres les plus célèbres du musée du quai Branly est la statue porteuse de coupe collectée par le docteur Pierre Harter durant son séjour au Cameroun au cours du XXe siècle. La Figure 235 présente deux photographies de cette production perlée. L'œuvre mesure 1m15 soit approximativement la taille d'une personne adulte assise. L'échelle de représentation est proche de 1, comme c'est généralement le cas pour les effigies commémoratives.

La statue provient du Grassland, plus précisément de la chefferie Bansoa d'après le cartel du musée. La technique de production est la broderie sur tissu en sisal recouvrant une sculpture de bois. Les zones abîmées de l'objet comme le bord du bol ou le côté de la panthère permettent de rendre visible les diverses étapes de création de l'œuvre. Le sens des broderies est étudié pour mettre en valeur les courbes et rendre la sculpture plus réaliste. Les perles cousues sont, à quelques exceptions près, de petites perles de rocailles de type I de rapport longueur/largeur standard. Ce calibre fin ainsi que la forme régulière ronde permettent à l'artiste de faire figurer de nombreux détails et de mettre en avant les rares perles d'un calibre supérieur. Ces perles sont placées au niveau de la représentation de la racine des cheveux et des bords de l'assise du siège pour les cauris, et au niveau du pectoral et des reins pour les perles synthétiques. Ces perles sont en forme d'olive à fond noir, avec des rayures blanches pour celles situées au niveau des reins et des motifs ocellés à dominante blanche pour celles situées dans le prolongement du cou. Ce choix est surprenant car ces modèles ne sont pas ceux qui sont les plus répandus au Cameroun. Au contraire, les perles ellipsoïdes noires à motifs géométriques blancs, appelées *contrebrodées*, étaient réalisées par les manufactures européennes pour une région spécifique de l'Afrique : les côtes angolaises (Malisset, 1805, p.345). Ces perles ont été disséminées au gré des échanges internes en Afrique jusqu'au Grassland Camerounais pour sa limite septentrionale, et à Madagascar pour son extension

maximale méridionale. Ainsi, ces perles sont des témoignages de la vivacité des échanges et transactions commerciales à l'intérieur du continent. Les contrebrodées et les *foutomchta* étaient des perles que les Européens donnaient en échange d'esclaves (anonyme, 1770, vol. IV p. 409 ; Savary des Brûlons, 1750, p.701). Ainsi leur présence en grandes quantités rappelle-t-elle l'intensité du trafic des humains et le rôle qu'a eu cette traite dans l'émergence de la puissance des chefferies de l'ouest du Cameroun.

Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 13, la longueur des perles, le choix des calibres, le sens des broderies et l'utilisation des couleurs sont utilisées avec maîtrise pour rendre la statue plus expressive. Les couleurs *sesse*, *fô fô* et *mbe* sont les plus utilisées mais du rose pour l'intérieur de la bouche et du bleu transparent pour les éléments en verre sont aussi présents.

La statue présente un personnage féminin idéalisé, avec une poitrine ferme et de grands yeux, correspondant aux canons esthétiques de la chefferie. Elle est assise sur un tabouret à caryatide de panthère, ce qui indique son rang royal. Elle présente des peintures corporelles géométriques en frise de chevrons, cercles concentriques, triangles et volutes dont nous ne pouvons pas connaître la signification, la symbolique de ces éléments n'ayant pas été renseignée dans les sources écrites et la pratique n'étant plus actuellement réalisée à Bansoa. Elle est parée en outre de cauris à la base du crâne indiquant un soin apporté à la coiffure, de nombreux rangs de colliers de cou, une ceinture perlée à la taille et de longs bracelets en ivoire couvrant la majeure partie de ses avant-bras. Ces éléments renforcent l'idée de beauté du sujet mais accentuent également la position sociale de celle qui est représentée. La ceinture de perles pourrait indiquer qu'il s'agit d'une *mafo*, que l'on traduit parfois par le terme de reine, mais qui est à mon sens une source de confusion. Il ne s'agit en effet pas d'une épouse de roi mais d'un personnage féminin qui occupe une position très respectée par l'ensemble de la communauté, participant à de nombreux rituels cérémoniels en tant que membre d'honneur des sociétés coutumières. Elle est (ou représente) la mère du fo, et est, de ce fait, unique dans une chefferie. Elle est de sang royal, et peut être inhumée au *fam'ka* et accédant ainsi au rang d'ancêtre. Elle est une dirigeante dont le rôle est complémentaire à celui du chef, aussi a-t-elle le droit à un siège perlé.

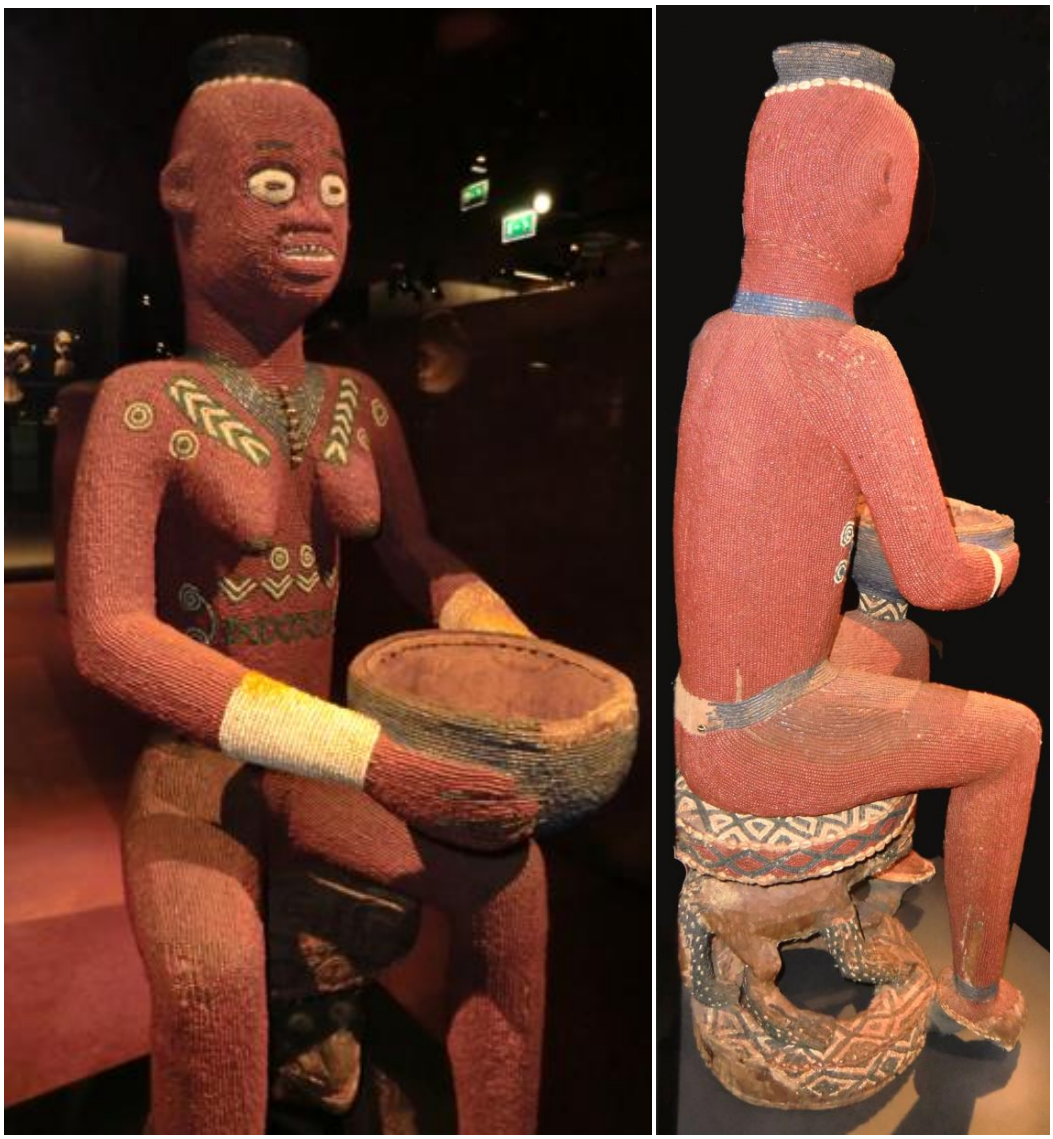


Figure 235 : statue perlée du musée du quai Branly

○ Masque facial anthropomorphe

Ce masque facial (n°73.1992.0.51 représenté à la Figure 236) est réalisé, selon le cartel du musée du quai Branly, en véritables cheveux humains, en bois, fibres végétales et coquillages. Il est attribué au sculpteur Sob Kam Tchnonang, qui est un des maîtres les plus connus de la chefferie de Batié des Bamiléké. Son style est caractérisé selon Louis Perrois et Jean-Paul Notué (1997, p.175) par "une variation subtile de courbes et de volumes disposés selon une articulation dynamique suggérant toujours un effet de puissance voire de violence contenue." Comme toujours dans la sculpture monoxyle du Grassland, les traits sont

expressifs, mais contrairement à d'autres chefferies[167], les volumes ne sont pas excessifs. La bouche ouverte, les grandes cavités des yeux et la figuration des dents contrastent avec la position neutre des sourcils.

La présence de longs cheveux tressés ou en dreadlocks ornés d'éléments tels que des coquillages, est typique de la société coutumière du Ku'ngang. Cette confrérie, réservée à une élite, sert à la contre-sorcellerie, à la médecine traditionnelle (divination & guérison) et à la régulation des pluies. Le masque recouvrait toute la tête du porteur puisque la partie en bois cache la face du danseur et les cheveux fixés au tissu occultent la nuque et l'arrière du crâne.

Une grande variété de perles est utilisée dans cette œuvre. Les matières synthétiques composent certaines perles même si la majorité est d'origine biominérale. En effet, des coquilles de bivalves parsèment la chevelure, certains présentant deux perforations (type III), d'autres ayant seulement la partie la plus bombée arasée (type V), ce qui rappelle la technique de transformation des cauris en perles. Les perles en kératine sont de type IV. Une perle de type I bleu-turquoise d'assez gros calibre (environ 1cm de diamètre) est ajoutée à l'ensemble. Malgré cette diversité, la catégorie des perles à facettes est absente, l'ensemble ayant des formes plus ou moins rondes. La seule exception notable est un carré de cuir épais à double perforation visible à l'arrière de la coiffure.

Les perles servent à protéger le masque et son porteur des attaques de sorcier, le principal ennemi des membres de cette confrérie. Elles permettent à tout un chacun de savoir que l'individu est un guérisseur et qu'il est associé aux rites de fertilité agraires, puisqu'ils sont sensés être des régulateurs de pluie. Elles protègent aussi le porteur des esprits maléfiques durant la danse du *ku*. La fonction de cet objet, porté lors des cérémonies du Ku'ngang, est en adéquation avec la symbolique récurrente des perles : protection et fertilité.

[167] En particulier celle de Bamendou, où les masques Tukah ont des joues proéminentes et tombantes.



Figure 236 : masque exposé au musée du quai Branly (vues de face et latérale)

- Objets collectés par les époux Lebeuf

Puisque nous avons traité des perles à décor spécifique zoomorphe dans le précédent chapitre, notre attention se portera sur un pendentif (type III ou IV) à décor géométrique (Figure 237). Il est réalisé en alliage cuivreux mais semble n'avoir pas la même composition que les autres perles en bronze découvertes sur ces sites Sao. Le décor, composé d'un cadre en motif de tresses, est assez symétrique même si de nombreux détails montrent qu'il n'y a qu'une symétrie apparente et non effective, et est essentiellement composé de spirales, d'arcs de cercles et de tresses. Cette composition est en décalage avec les ornementations habituellement utilisées pour les motifs Sao. En revanche, ce goût artistique est plus proche des productions du golfe de Guinée, que ce soit l'art d'Igbo Ukwu ou celui des artistes Igbo ou Akan si l'objet est postérieur au XIe siècle. Stylistiquement, la dernière hypothèse nous semble plus probable, compte tenu des zones de vide qui ne correspondent pas au concept de l'*horror vacui* de l'art d'Igbo.

C'est pourquoi nous émettons l'hypothèse qu'il s'agisse d'un objet exogène aux Sao témoignant d'échanges culturels entre deux aires géographiques distinctes. Son caractère unique montre que ces relations étaient peu intenses.



Figure 237 : Curieux objet archéologique découvert en site Sao (71.1949.3.917)

❖ Musée Sarran

Le musée Sarran présente les cadeaux offerts par les Etats à la France lorsque Jacques Chirac était président entre 1995 et 2007. Le Cameroun, où l'ancien chef d'Etat s'est rendu à deux reprises en 1999 et 2001, est représenté par trois objets perlés, deux sièges (Figure 238) et un masque-cagoule (Figure 239). Les deux sièges, réalisés pour la France, sont facilement compréhensibles pour ce peuple grâce à l'emploi de textes et d'une explicitation des couleurs employées par la représentation des drapeaux nationaux. La juxtaposition des coloris indique l'alliance des deux nations, comme le confirme la phrase « vive l'amitié franco-camerounaise ». Si les sièges ont les mêmes couleurs et figurent des drapeaux sur l'assise, la base diffère. Le tabouret de gauche a trois caryatides qui symbolisent la force du peuple, donc la démocratie. Le tabouret de droite représente une panthère stylisée, signe du fo. L'inscription « J. Chirac » montre que ce siège est à son usage exclusif. Le félin associé à la dédicace écrite équivaut donc à une reconnaissance du statut du Président de la République Française comme chef de son peuple. Par conséquent, la symbolique de ces objets est politique, ce qui correspond à son usage comme présent diplomatique.



Figure 238 : Sièges

Le masque-éléphant a en revanche un message moins évident à décrypter. Sur le chapeau est présent un oiseau à double tête, figure peu fréquente dans l'art Camerounais, l'animal à double-tête étant généralement le serpent. Par ailleurs, il existe un motif géométrique complexe composé d'un cercle découpé en quatre sections colorées en *ngob, fôfô, m'be* et bleu ciel, inclus dans une étoile à cinq branches, se transformant en rosette. Ce motif rappelle la vue centrée sur l'axe de la lumière d'une perle *rosetta,* aussi appelée *star bead* ou perle à chevron. La *rosetta* est une des perles les plus prestigieuses au Cameroun, celle qui orne les notables et les proches du fo quand elle est de petit calibre, et les plus grands chefs quand elle est de grande taille. Cependant, les couleurs ne concordent pas : en effet elles sont le plus souvent tricolores et non quadricolores et la teinte bleu ciel n'est habituellement pas employée. Hormis ces éléments complexes, le reste de l'iconographie est classique dans l'art perlé de l'ouest du Cameroun : losanges, chevrons, damiers, batracien et lézard. Ils sont indicateurs de la royauté, de la fertilité, de la générosité et de l'immortalité. Le tissu rouge est employé pour souligner les éléments importants du masque.

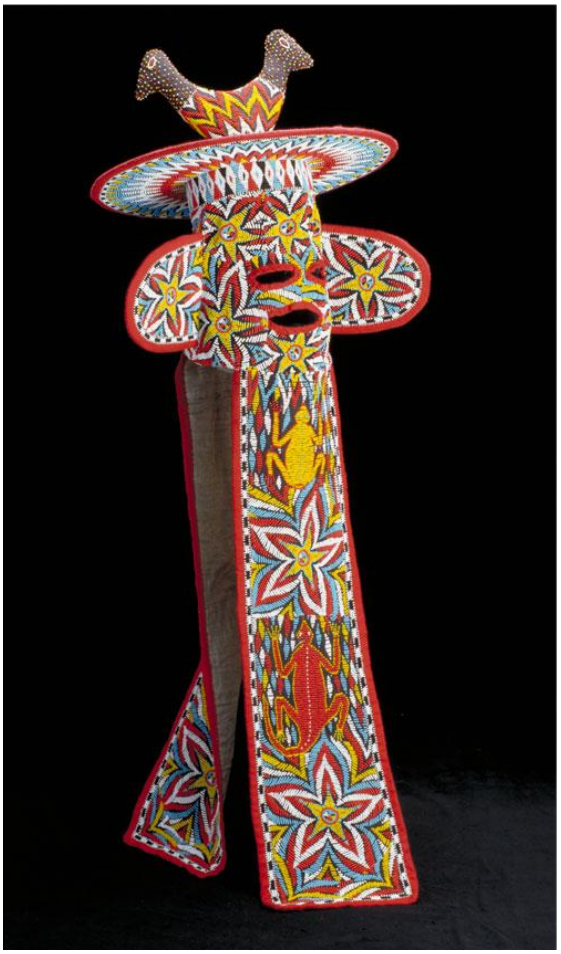


Figure 239 : masque cagoule

❖ Musée national d'histoire naturelle de Paris

Le musée national d'histoire naturelle de Paris conserve des pagnes du Nord Cameroun, suite à une saisie des douanes. Chaque ornement de sexe tissé de perles appartenait à une femme mariée qui le portait occasionnellement, le plus souvent lors de la naissance d'un nouvel individu dans la communauté ou lors des rassemblements pour les rites de fécondité. La tradition orale veut que l'iconographie reflète l'appartenance à des familles, mais il s'avère que ces emblèmes ne sont pas choisis au hasard et ont un lien avec l'usage du pagne. Ainsi, le « cache-sexe » n° MNHN-2008-147 (Figure 240) combine les représentations florales avec celle d'un lapin, deux symboles de la fécondité et de la sexualité. La forme des fleurs de gauche fait écho à celle des cauris qui ornent le bas du pagne. Ces coquillages sont une évocation du sexe féminin par leur forme. Par conséquent, l'iconographie et la symbolique des perles forment un tout cohérent mettant en avant la notion de sexualité et de fécondité. Le choix des couleurs semble être dicté par une volonté d'attirer l'attention en mettant des couleurs contrastées qui permettent de voir de loin les motifs figurés sur le pagne. Ces objets étaient en faveur au milieu du XXe siècle.



Figure 240 : « Cache-sexe » n° MNHN-2008-2-147

❖ Musée de Berlin et de Brême

Du fait des relations cordiales entre le royaume Bamum et le Reich à la fin du XIXe siècle, la plupart des objets perlés du Cameroun conservés dans les musées allemands proviennent des ateliers de cour de Bafoussam et ont été donnés durant le début de la période coloniale.

- Statue commémorative conservée au musée ethnologique de Berlin

L'objet n° IIIC 21040 du musée ethnologique de Berlin (Figure 241) est une statue commémorative de près de deux mètres de haut (1,95m) qui a été collectée par Hans Glauning, officier militaire et administrateur colonial prussien très apprécié au Grassland né en 1868 et mort en 1908. L'âme de bois est recouverte de feuille d'étain et de textile perlé. Les perles utilisées sont en verre, en graines végétales ou en cauris. Les couleurs employées sont les quatre ayant une terminologie propre. Le blanc est dominant puis sont présents par ordre décroissant le bleu nuit, le rouge et enfin le jaune. L'association de ces quatre couleurs symbolise la globalité et est typique de la période coloniale. La statue a probablement été réalisée au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Les perles utilisées sont réputées coûteuses : les tubulaires opaques rouges imitent le *Corallium rubrum* de Méditerranée, les tubulaires bleues transparentes d'un calibre plus petit sont concentrées sur la partie haute de la statue au niveau de la coiffe de chef ainsi que sur sa mâchoire inférieure, les cauris sur la peau ainsi que sur la coiffe, les bordures du siège et en bracelet de poignet, les perles granulaires de rocaille sur le siège et au niveau des parures corporelles et les larmes de Job au niveau du cache-sexe. Ces perles, hormis les graines, sont importées et sont chères. Elles symbolisent donc la richesse. La figuration de siège perlé ainsi que la mitre montre que le personnage représenté est un chef. Il tient dans sa main un récipient à kola pour les offrandes cultuelles aux ancêtres. Ses parures de buste ont la forme d'araignées stylisées, les arachnides étant l'animal des ancêtres et l'allégorie de la sagesse et du savoir. Le placement des perles sur la toile révèle une grande maîtrise comme le montre notamment l'orientation des cauris. Des traces de restauration habile sont visibles au niveau des épaules et des bras, ce qui montre un attachement à la pièce perlée. Cet objet devait servir au culte des ancêtres, d'où la référence à l'araignée et la présence d'un petit récipient à noix de kola.



Figure 241 : Statue commémorative n°IIIC 21040

- Pipes royales du musée de Berlin

Le musée ethnologique de Berlin comprend deux pipes perlées cérémonielles dont le fourneau est anthropomorphe, ce qui signifie qu'elles appartenaient au dirigeant de la

chefferie ou du royaume. La pipe n° IIIC 25549a, b (Figure 242 gauche) est de provenance Bamum. Son tuyau est brodé de perles formant un motif d'araignées stylisées qui correspond à la coiffe dans le fourneau. Les couleurs des perles sont le bleu foncé, le rouge et le blanc, trois couleurs fréquemment associées durant la période coloniale. La pipe n°IIIC20826a, b a été collectée vers 1900 par Jesko von Puttkamer, administrateur colonial et gouverneur du Kamerun. Elle serait de Bali. Elle présente un fourneau anthropomorhe avec une coiffe de grenouilles et un tuyau perlé dont les motifs sont proches de celui de la Figure 232. Comme pour la pipe bamum, cet objet offre donc une redondance entre les motifs de la coiffe du fourneau et ceux du tuyau perlé

Les pipes sont des objets d'apparat mais servent également aux rites agraires de fertilité. Or, la grenouille est un symbole de fertilité. Pour ce qui est de l'araignée, elle symbolise les ancêtres qui sont ceux qui ont le pouvoir d'empêcher ou de favoriser la fertilité du sol. Par conséquent, les pipes ont une symbolique iconographique en lien avec leur fonction.



Figure 242 : Pipes royales à gauche bamum, à droite Bali

- Perles amulettes

L'objet IIIC 25746 conservé au musée ethnologique de Berlin (Figure 243) est d'origine Bamoun et s'appelle *nsyob*. Il est constitué de quatre grosses perles *desgl* réalisées grâce à un assemblage de perles de rocaille en verre. Il sert d'amulette protectrice de fertilité. Le motif récurrent est le losange, signe de fertilité. Il existe donc encore une correspondance entre la symbolique iconographique, celle de la perle, et l'emploi de l'objet.



Figure 243 : Perles n°IIIC 25716

- Tabouret de Brême

Le tabouret B13-806 conservé à l'übersee-museum Bremen (Figure 244) est classique dans son iconographie : une panthère aux aguets en guise de caryatide et une répétition de motifs géométriques comme les losanges, les triangles gironnés, la frise en chevrons et le damier ornent l'objet. La panthère et le damier font référence à la royauté. Les triangles gironnés sont issus de l'humain tandis que les chevrons et les losanges se rapportent à la fertilité. Le fo étant le chef spirituel notamment en charge des rites de fécondité et du culte des ancêtres, il n'existe pas de contradiction avec la destination de l'objet dans le choix des motifs. L'œuvre a été réalisée avec des perles tubulaires rouges et bleues, des cauris et des perles rondes de petit et grand calibre. Les couleurs sont variées avec la présence notamment d'orange et de bleu ciel, peu courantes pour les productions perlées de cette région. La dominance du rouge évoque l'importance, ce qui est également en accord avec l'objet symbolisant le pouvoir.



Figure 244 : siège B13-806

❖ Musée royal d'Afrique centrale de Tervuren

Bien que le Cameroun n'ait jamais été une colonie belge, le musée de Tervuren conserve quelques exemplaires d'objets perlés, du fait de sa volonté de se transformer en un musée des arts africains. Les objets perlés sont majoritairement des colliers, des bracelets et

des vêtements mais il existe aussi d'autres objets comme la calebasse n°EO.1964.3.3, visible à la Figure 245. Cette dernière est sortie des collections du musée royal d'Afrique Centrale pour être exposé au musée Dapper à Paris dans *L'art de manger*. Les couleurs dominantes sont le rouge, le bleu foncé et le blanc, ce qui est classique pour une œuvre du Grassland. Quelques autres teintes sont visibles par touches, comme le vert pâle ou le rose, ce qui démontre une possibilité d'accès à la polychromie et donc un choix dans la sélection et la répartition des couleurs. Le motif gironné, dérivé de l'humain, est présent sur le col de la calebasse, tandis que le damier, référence à la panthère, est présent à sa base. Sur la partie ventrue, les signes sont issus de la stylisation de l'araignée. La stratification verticale panthère-araignée-humain se retrouve fréquemment dans les arts de cour du Grassland, en particulier dans l'iconographie des trônes. La panthère fait référence au pouvoir, tandis que l'araignée fait référence à la spiritualité et aux ancêtres. La présence de l'araignée est donc redondante avec la fonction religieuse de la calebasse.



Figure 245 : calebasse EO.1964.4.3.3 5C MRAC Tervuren

❖ British Museum & Whitby Museum

Les musées britanniques présentent principalement des objets provenant du Grassland anglophone et datés du XXe siècle. Ceci s'explique aisément par le protectorat accordé au Royaume-Uni sur une partie du Grassland dès 1918. La calebasse du Whitby Museum (Figure 246) présente une palette de couleurs bigarrée avec deux tons de bleu, deux tons de vert, du jaune, du rouge, du blanc et du noir. Cette diversité de couleurs vives provoque du dynamisme dans l'œuvre, effet renforcé par les motifs géométriques tels que les chevrons ou les disques rayonnants. Le bouchon est proportionnellement imposant et la panthère a un traitement de la gueule très expressif, ce qui est une variante symbolique de la posture de la panthère aux aguets avec les pattes fléchies. La panthère symbolise la puissance tandis que le losange renverrait au concept de fertilité. Compte tenu de l'absence d'information relative à cet objet tel que le contexte de production, il est difficile de déterminer si la symbolique est en adéquation avec les usages. Cependant, elle n'entre pas en contradiction théorique avec les usages supposés des calebasses perlées du Grassland.



Figure 246: Calebasse du Whitby Museum

❖ Les musées suisses

La Suisse possède une grande quantité d'objets africains bien que la confédération helvétique n'ait pas participé à la colonisation de l'Afrique[168]. Cependant, les missions en Afrique sont nombreuses, ce qui contribue à expliquer la présence d'objets en provenance du Cameroun dans les musées helvètes (Perrenoud, 2010, p.81). Par ailleurs, la Suisse a de nombreux contacts avec ses partenaires français et allemands, qui ont eux gouverné cette zone.

Le musée d'ethnographie de Neuchâtel possède quelques perles *rosetta* collectées au Cameroun, un collier de verroteries anciennes ainsi que plusieurs exemplaires d'instruments de musique perlés tels que des sanzas (pianos à doigts) ou des tambours en sablier.

Le musée Rietberg de Zürich a consacré une exposition temporaire à l'art Cameroun en 2008 du 3 février au 25 mai. De cette manifestation, deux catalogues ont été publiés : *Cameroon art and kings et Ernst Ludwig Kirchner und die Kunst Kameruns*. De nombreux objets Grasslandais en provenance d'Allemagne avaient été alors présentés au public. Mais la collection permanente du musée possède également quelques objets perlés comme ce masque bamum (Figure 247) acquis récemment, et qui avait été offert par le sultan Njoya à l'historien et missionnaire allemand Martin Görhing en 1906. Les couleurs employées pour ce masque à tête de buffle sont le trio rouge-bleu foncé-blanc et les perles sont en verroteries et en cauris. Ceci est classique pour une production du XIXe siècle et ne témoigne aucunement d'une adaptation au destinataire allemand. Il est donc possible que l'objet ait été en premier lieu confectionné pour le roi local comme élément d'un costume destiné à une danse coutumière ou bien que le suzerain ait demandé de réaliser un modèle typique de l'art traditionnel bamoun. Un vêtement cérémoniel en tissu rouge couvert de cauris (2014.260b) a été acquis à la même période par le musée, permettant ainsi de rendre l'effet visuel de l'ensemble de la tenue.

[168] En effet, aucune partie de l'Afrique n'a été administrée ou gérée par la Suisse. Cette affirmation ne prend pas en compte les émigrés Suisses qui se sont installés en Afrique, puisque ces faits relèvent d'une décision non étatique.

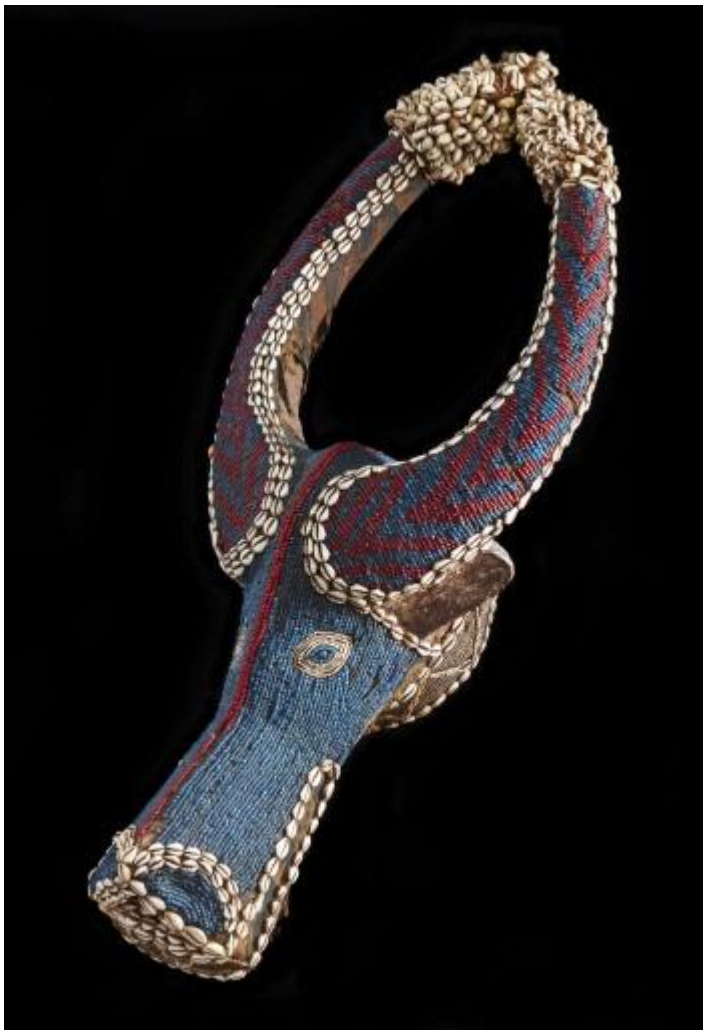


Figure 247 : masque buffle du musée Rietberg

Si le musée ethnographique de la capitale (Berne) expose dans sa partie ethnographique des objets asiatiques et océaniens, ce sont les musées localisés à Genève qui présentent au public le plus d'objets provenant du Cameroun. Le musée Barbier-Mueller a d'ailleurs fait de son siège bamoun un objet phare, abondamment reproduit et analysé dans les publications. Le musée ethnographique de Genève possède des planches de dessin réalisées à Foumban présentant des objets perlés, un cache-sexe provenant de Rhumsiki (chez les Kapsiki) et divers objets perlés du Grassland allant de la calebasse à la statuette, incluant des accessoires de danse rituelle tels qu'une coiffe, un fouet, des jambières et un masque cagoule. Certains artefacts sont très récents comme le suggèrent les couleurs de la calebasse ETHAF039093 tandis que d'autres sont antérieurs au siècle précédent, comme le "chasse-mouche" ETHAF039091 provenant de la région de Dschang, en territoire Bamiléké. Il est bicolore *sesse-fôfô* et présente comme motif de manche des grenouilles stylisées. Sa facture

est typique du XIX[e] siècle. Le fouet de danse a notamment pour objectif d'indiquer le rang social élevé d'un individu, ce qui est confirmé par le choix de la couleur blanche comme dominante, symbole de richesse et de prestige dans l'art perlé. Il sert à repousser les forces invisibles néfastes dans les cérémonies, ce qui pourrait être aussi en rapport avec la couleur blanche (symbolique plus fréquente pour les éléments en kaolin). Le chasse-mouche intervient dans diverses danses de la société du *kuosi* notamment dans des rites de fertilité, ce qui est en accord avec le motif de la grenouille stylisée, symbole de la fécondité.

❖ La route des chefferies - galerie Amarica

Du 16 au 27 septembre 2013, la route des chefferies, association fondée par la diaspora camerounaise de Nantes, a organisé une exposition-vente de broderies perlées à la galerie Amarica où étaient conviés Paul Tahbou et son fo durant la soirée de fermeture. Certains objets avaient été réalisés dans ce but, d'autres avaient été déjà utilisés comme l'attestaient les résidus de *peh* entre les perles. Chaque objet présenté a fait l'objet d'un commentaire, l'ensemble étant réuni en un carnet et accessible depuis le site internet de la galerie : http://galerie-amarica.fr/IMG/pdf/catalogue_des_oeuvres.pdf. Les commentaires montrent l'importance du choix des couleurs et insistent sur les caractéristiques de l'école de cour de Bandjoun, de ses emprunts à d'autres écoles comme celles de chefferie Kom du Grassland anglophone et celle de Foumban (Bamoun). Cette exposition rappelle que la majorité des pièces perlées sont encore conservées *in situ*, au Cameroun.

QUELQUES OBJETS DES COLLECTIONS PUBLIQUES ET PRIVEES CAMEROUNAISES

Certaines chefferies ont constitué des musées et Jean-Paul Notué avait publié plusieurs catalogues relatifs à ces collections de musées. Elles sont publiées par 5continents sous les titres de *Bandjoun*, *Babungo*, *Baham*, *Batcham* et *Mankon*. Certains volumes contiennent un grand nombre d'objets perlés étudié comme celui consacré à la chefferie de Bandjoun, alors que d'autres ne possèdent pas ou prou de broderies de perles. La chefferie de Bafut a aussi développé son musée avec l'appui scientifique de Nathalie Nyst[169] et celui financier de

[169] Elle a soutenu en 1998 une thèse de doctorat sur le trésor de cette chefferie, et un article sur le projet muséal (2005) dans la revue *Civilisations* accessible sur internet via https://civilisations.revues.org/243

l'ambassade allemande au Cameroun. Relevant de la même stratégie de protection et de promotion du patrimoine, la fo nab ngo I[ère] Agnès Nana Sunjio, a publié un livre en 2013 aux éditions l'Harmattan sur le musée *la Blackitude* établi à Yaoundé. Elle y évoque les coutumes associées aux objets perlés (p.35-42).

Les mesures de préservation des trésors des chefferies se sont développées en réaction à un fait divers bien connu des juristes du droit du patrimoine culturel. A Kom, un des principaux centres d'art perlé, une statue commémorative servant à divers rites cultuels disparaît en 1966. Elle réapparaît au grand jour en 1973 dans une galerie New Yorkaise et l'Etat camerounais demande la restitution de ce bien dérobé et sorti illégalement du territoire. Un dossier est monté à cette fin, mais finalement un accord est conclu entre la galerie et la chefferie : l'Afo-a-Kom est restitué moyennant une compensation financière au galeriste qui avait produit des justificatifs de son acquisition officielle et prétextant qu'aucun document n'attestait du caractère inaliénable de l'œuvre (Chechi, Bandle et Renold, 2012).

Grâce à la médiatisation de l'affaire, cette production perlée est devenue la statue perlée la plus célèbre du Grassland (Ferretti, 1975). Celle-ci mesure 1m55 de haut et est réalisée selon une technique spécifique au Grassland. Le sculpteur réalise une statue en bois qui servira de support à l'ornementation. Le bois est recouvert soit de feuille d'alliage de cuivre (visage notamment) soit d'un textile entièrement brodé de perles. Les couleurs choisies sont typiques de la période coloniale avec un trio chromatique de *sesse*, *fô* et *mbe*. Des cauris, perles naturelles dont la partie bombée a été arasée, sont placées bouche orientée vers le spectateur à la place des yeux sur la partie basse de l'objet. Les perles synthétiques sont longues et ont un diamètre assez large, ce qui est, pour Louis Perrois et Jean-Paul Notué, un trait typique de l'art des chefferies de la province du nord-ouest, tandis que pour Pierre Harter, il s'agit d'un critère d'ancienneté. D'après la coutume locale, l'artiste était un chef de Kom, et s'appelait Yuh (Perrois, 1993b, p.119) ou Nkwain Nindu (Perrois & Notué, 1997, p.303). La date de leur règne, entre 1840 et 1925, corrobore l'hypothèse de datation émise par l'étude des couleurs.

La répartition des perles, en particulier dans leur coloris, est délibérée et fait référence à de nombreux éléments rituels. Ainsi, le tronc et les membres ornés de perles rouges sont une allusion à la teinture du corps par le *peh* lors de l'investiture des fon. Les *nfwaya* ornent

notamment la coiffe du chef, donnant ainsi un aspect naturaliste, imitant par le caractère sombre et brillant, la chevelure humaine. Le siège est la seule partie de la statuaire où les trois couleurs se juxtaposent. Cette combinaison est une mise en abîme puisqu'elle rappelle que ces couleurs sont les plus fréquemment employées dans les productions perlées.

La présence de têtes de buffles en partie inférieure est une variante à l'iconographie classique des sièges présentant en caryatide une panthère aux aguets. Le buffle est le symbole de la force et de la puissance et figure parmi les rares animaux totems[170]. Il est possible que le roi représenté ait été connu pour avoir choisi cet animal comme son emblème. La tête de buffle fait aussi référence aux masques frontaux portés par les danseurs de la confrérie du *nya*, dont les masques sont parfois entièrement perlés de cette manière. Cette société a en charge des danses pour la fertilité agraire et la fécondité des femmes de la chefferie. Cette seconde interprétation est renforcée par la présence d'un bâton tenu entre les mains et la représentation du sexe masculin de la statue (souvent recouvert d'un ndop ou d'un autre textile en coton africain lors des exhibitions au public). Or, la plupart des grandes effigies masculines n'ont pas un tel traitement du pénis.

L'orientation de la broderie des perles longues rouges laisse supposer des rangs de perles au niveau de la taille et un large collier ou vêtement couvrant le cou, les épaules et une partie du pectoral. En effet, leur sens de broderie tranche avec celui du reste des perles et cette absence de continuité nous permet de voir des éléments alors qu'ils sont réalisés ton sur ton avec les mêmes perles que le reste du corps de la statue.

Comme l'indique l'historique de cette œuvre, les galeries et les musées d'art américains possèdent aussi quelques objets perlés.

[170] Ce terme est repris de la littérature ; il signifie que les populations croient que des humains puissants peuvent se transformer en cet animal.



Figure 248 : L'afo-a-kom

QUELQUES OBJETS DES COLLECTIONS PUBLIQUES ET PRIVEES AMERICAINES

❖ Metropolitan museum

Le Metropolitan museum expose dans sa salle consacrée à l'art d'Afrique plusieurs objets perlés provenant du Cameroun, plus précisément du Grassland comme la calebasse n°1986.336a,b illustrée par la Figure 251. Mais il possède aussi des collections non exposées provenant du Nord du pays. Ces objets proviennent du legs de la collection de Mark Rapoport en 2000. L'objet n° 2000.620.18 reproduit à la Figure 249 ainsi que les « cache-sexe » cérémoniels comme celui n° 2000.620.7 (Figure 250) sont issus de cette donation privée au musée.

- Cache-fesses fali

Cet objet perlé était porté comme ornement fessier pour femme pubère. La tige était placée au niveau de la raie. Le système d'attache des rangs permet une grande mobilité des perles de verre, ce qui permet d'obtenir des tintements à chaque mouvement du bassin. Les couleurs sont typiques des produits fali : dominante de rouge et jaune avec quelques fils bleus foncés. Les musées d'Angoulême et de Leyde possèdent des « cache-fesses » basés sur le même modèle artisanal que celui-ci.



Figure 249 : « Cache-fesse » n°2000.620.18

- Cache-sexe cérémoniels

Ce cache-sexe est réalisé avec la technique du tissage sur des fils en fibres végétales. Il allie des perles régulières rondes en verre de petit calibre (rocaille et charlotte) et des perles naturelles en coquille de *Monetaria moneta*. Ce type de montage est typique des ornements de sexe réalisés dans les monts Mandara vers le milieu du XXe siècle.

Les couleurs sont vives et mettent en avant le dessin constitué d'une frise de triangles, de chevrons et de losanges, qui sont des figures géométriques dynamiques. L'imbrication de losanges entre eux illustre la notion de fertilité, ce qui est en adéquation avec une des fonctions de ces cache-sexe exhibés lors des gros rassemblements tels que la naissance d'un nouveau membre ou des fêtes de fécondité.



Figure 250 : objet n° 2000.620.7

- Calebasse

La calebasse est en revanche réalisée selon la technique de la broderie, montage privilégié du Grassland. Elle provient de la chefferie Bangwa. La composition est originale. Le bouchon présente trois têtes d'animal stylisé qui s'avèrent être des panthères par comparaison avec la représentation conventionnelle de ces fauves au Grassland. La posture agressive du félin est rendue, non pas par des membres fléchis, mais par la figuration d'oreilles en arrière et l'insistance sur la gueule montrant les crocs. La panthère est l'animal emblème de la royauté, celui le plus souvent figuré dans les objets perlés. Le reste de la calebasse comporte des motifs géométriques dynamiques. Les chevrons et les losanges sont des figures très présentes dans les calebasses et les pipes en raison de leur symbolisme convergent mais il est plus rare de voir des compositions circulaires ou rayonnantes issues d'une abstraction de l'éléphant. La gamme de couleurs utilisées est très vaste comprenant des teintes pastels comme le rose, le bleu ciel, le turquoise, le jaune et le vert tendre, ainsi que les couleurs *sesse* et *fô fô*. Cette vaste palette chromatique est en faveur d'une production antérieure ou postérieure à la période coloniale.



Figure 251 : Calebasse n° 1986.336a,b

❖ Carlos museum (université Emory) d'Atlanta

Le Carlos museum dépendant de l'université d'Emory à Atlanta conserve une statue porteuse de coupe d'un style très différent de celle du musée du quai Branly (Figure 252). Elle provient de la chefferie Kom et a été cédée dans les années 1950 à un missionnaire baptiste (branche du protestantisme) nommé Gilbert Schneider. Le nom de l'artiste n'est pas connu, cependant cette statue est rattachée au règne de Yuh. Elle serait donc contemporaine à l'Afo-a-Kom.

Cette information est corroborée par le choix des perles et le sens des broderies identiques à celle de la Figure 248. Les teintes (*sesse- fôfô- mbe*) sont identiques à celles de

l'Afo -a-Kom et caractéristiques de l'époque coloniale. Les perles sont tubulaires longues, comme dans l'autre statue. La dextérité de l'artiste est visible car ce genre de format est plus difficile à travailler dans les détails. La façon de rendre les reliefs est rigoureusement identique : cou brodé de perles agencées parallèlement à l'horizontale, puis partie pectorale et épaules traitées en arc de cercles et enfin les bras et le reste du buste ont des broderies verticales allongeant visuellement la hauteur de la statue. Ces mêmes choix en matière de broderie de perles nous conduisent à émettre l'hypothèse que les deux statues sont réalisées par le même artiste perlier.



Figure 252: porteuse de coupe d'origine Kom

Le Peabody museum d'Harvard, l'UCLA, l'Indianopolis museum of art, la Menil collection de Houston, le Nelson Atkins museum of art à Kansas city, le musée d'art de la

Nouvelle Orléans, le Virginia museum of fine arts et le musée d'anthropologie de l'université Colgate abritent encore plusieurs objets perlés provenant du Grassland.

COLLECTIONS ORIENTALES

Le muséum d'Israël possède une petite collection d'art bamiléké mais c'est surtout le muséum national d'ethnologie d'Osaka au Japon qui abrite de nombreux objets perlés du Cameroun : près d'une cinquantaine pour le Grassland, essentiellement des chapeaux brodés, des masques et des fouets de danse, mais aussi des colliers en *rosetta*, en laiton ou des colliers de guerriers. Les représentations zoologiques les plus communes dans ces objets sont la panthère (symbole de royauté), le serpent (protection), l'oiseau (spiritualité), et l'éléphant (force).

Conclusion

L'objectif de cette thèse était de comprendre, à travers l'exemple des objets actuels et des données archéologiques du Cameroun et de ses environs, pourquoi les populations d'Afrique estiment tant les perles. La première raison visible est l'utilité des perles pour les cultures du Cameroun. En effet, elles servent dans de multiples domaines : spirituel, social, artistique et économique.

Les sources historiques externes ont permis de mettre en évidence l'usage monétaire des perles dès le IXe siècle de notre ère. Il est très probable que l'utilisation en tant que monnaie soit plus ancienne puisque le commerce au IXe siècle était déjà fortement implanté dans l'ensemble du continent et considérée par les étrangers comme une caractéristique de l'Afrique subsaharienne. Les perles de cornaline qui sont décrites comme monnaie dans les sources arabes se retrouvent dans les fouilles archéologiques de niveaux d'occupation plus anciens (VIe siècle avant J. C. pour Daïma, site Sao), ce qui laisse supposer sans certitude que les perles pourraient avoir eu ce rôle dès cette époque. Aujourd'hui, bien que les perles aient été officiellement supplantées par la monnaie fiduciaire en Afrique, elles conservent une valeur capitale élevée, et joue le rôle de symbole de richesse, notamment dans les mariages et les cérémonies religieuses. Elles ont par ailleurs conservé leur rôle de thésaurisation, très facilement observable dans les trésors des chefferies du Nord-Ouest. De ce rôle économique, les perles en ont tiré les symboliques de richesse et d'abondance.

Les perles jouent un rôle d'identifiant social, en exprimant la culture de l'individu à travers les méthodes d'assemblages et le choix des couleurs et des formes. Elles revendiquent le statut prestigieux du propriétaire de l'objet perlé dans certaines sociétés hiérarchisées, mais aussi en indiquent l'appartenance à une société secrète au Grassland. Le métier que la personne exécute, son degré d'initiation, son âge ou son statut marital sont aussi des informations que peuvent apporter les perles. Ainsi les danseurs cérémoniels, quels que soient leur appartenance culturelle, portent des jambières et de nombreux colliers en tenue de danse. De même, les prêtres des religions locales (notamment les *fon*) et les guérisseurs sont aussi couverts de perles, les distinguant du reste de la population. Cette distinction en fonction de son métier est ancienne si l'on s'en réfère aux sites archéologiques des alentours du Cameroun. En effet, à Mdaga, une sépulture de guérisseuse inhumée avec son tambour et

sa grande quantité de perles en cornaline. A Igbo Ukwu, une centaine de milliers de perles ornaient la tombe du prêtre d'Igbo datée du IXe-Xe siècle de notre ère.

Les perles véhiculent donc de nombreuses informations, il n'est par conséquent pas étonnant qu'elles aient une symbolique de communication. Cette idée est aussi perceptible à travers les rites divinatoires et religieux qui mettent en scène les perles pour des demandes de l'humain au divin. Les données archéologiques montrent que ce rôle n'est pas nouveau : en effet, les perles abondent dans les sites funéraires et religieux, toutes périodes confondues. La symbolique d'union était donc déjà vivace à l'époque des civilisations Sao et d'Igbo Ukwu. Il est possible que les statues Nok datant entre le IIe millénaire avant J. C. et le premier millénaire après aient les parures perlées si précises pour signifier des éléments qui nous sont aujourd'hui inconnus. Si cette hypothèse s'avère juste, alors le rôle d'identifiant social des perles en Afrique et leur symbolique d'expression remontraient au moins au IIe millénaire avant J. C.

Les perles, par définition, ont une fonction artistique. Mais dans le cas du Cameroun elle est exacerbée. Les perles servent à séduire, à rendre hommage à la beauté des individus qui les portent, à être agréables par les sens tactiles, sonores, odorants et visuels. Le champ artistique de prédilection des perles est évidemment la danse, qui utilise au mieux ses propriétés sonores et visuelles, mais elles peuvent être utilisées en musique et dans les arts plastiques, décoratifs et appliqués. La perle a par conséquent une symbolique de beauté, voire d'idéal. Les données archéologiques du Cameroun montrent, dès le IIIe millénaire av. J. C.[171], que les perles servaient à embellir. Nous ignorons cependant si des instruments perlés existaient déjà. Quoiqu'il en soit, la signification d'idéal étant partagée par tous les peuples du monde, il est vraisemblable que celle-ci soit très ancienne.

Enfin, la dimension spirituelle des perles est essentielle au Cameroun, comme dans le reste de l'Afrique. Les objets perlés servent notamment de protection et ce, depuis de nombreux millénaires, comme l'attestent les inscriptions sur les amulettes égyptiennes. Cette fonction est toujours en usage aujourd'hui au Cameroun, malgré l'évolution des formes esthétiques et des matériaux employés pour fabriquer les amulettes. Elle explique

[171] Datation incertaine reprise des écrits de spécialistes du Cameroun qui ne citaient pas la technique de datation ni les résultats bruts et calibrés.

notamment pourquoi les combattants (guerriers ou chasseurs), les danseurs traditionnels et les guérisseurs portent autant de perles sur eux. Les objets perlés servent aussi dans les rites de fertilité et de fécondité comme l'attestent notamment les pipes monumentales du Grassland ou les statues de fertilité des monts Mandara. Les perles sont ainsi liées à ces concepts. Il est particulièrement difficile de savoir si cette symbolique est ancienne ou non au Cameroun, car les données sur les rites de fertilité anciens pour cette partie du monde sont inexistantes.

Chaque objet perlé combine plusieurs usages. C'est notamment vrai pour les perles d'aigris, anciennes perles produites par le royaume du Bénin et dont le matériau était extrait des rivières traversant le Grassland camerounais. Ces perles en labradorite avaient une fonction commerciale avec le reste du golfe de Guinée, en particulier sur la Côte d'Or et d'Ivoire, qui n'a pas échappé aux Européens. En revanche, cela n'était pas son seul emploi: elles ornaient la barbe des rois, et uniquement les personnes de ce rang, ce qui montre que la perle avait un rôle social d'apparat, distinguant le chef politique du reste de la cour. Elles avaient, pour les populations locales, un grand attrait esthétique, ce qui n'était pas compris par les étrangers qui avaient des canons de beautés différents. Enfin elles avaient un rôle très important dans les affaires religieuses. En effet, les défunts les plus influents étaient enterrés avec ces perles, ce qui a poussé les personnes avides de ce genre d'objet à piller les nécropoles royales anciennes. La fonction religieuse de ces perles est aussi visible dans les mythes qui entourent son origine. Elles seraient en effet selon diverses légendes, les excréments de la divinité python et auraient des pouvoirs extraordinaires qu'il convient de cacher aux Européens.

La superposition d'usages, qui peuvent être synchronique ou diachronique, permettent de mettre en valeur et en relation diverses symboliques récurrentes comme la fécondité, la beauté, l'idéal, l'union, la protection et la richesse. Il a été proposé dans cette thèse d’émettre l’hypothèse que le symbolisme général des perles est d’origine préhistorique et que toute perle découverte a une signification positive. Il n'est évidemment pas possible de démontrer l'universalité d'un fait, en revanche il est possible de réfuter scientifiquement cette théorie en trouvant un exemple où les perles sont utilisées pour rendre infamante la personne qui les porte. Aucun argument dans ce sens n'a pu, à ce jour, être découvert.

L'étude des usages et des symboliques des objets perlés du Cameroun a mis en exergue un système de pensée cohérent à propos des perles. Les symboliques des représentations, l'emploi des couleurs, et les utilisations des objets répondent à la symbolique générale méliorative des perles. Il est très probable qu'une étude menée sur les usages et les symboliques d'objets perlés provenant d'autres régions d'Afrique apporteraient des conclusions similaires. Dans le cadre de cette thèse, nous nous sommes bornés à évoquer seulement quelques exemples hors de notre région d'étude, mais une étude monographique plus étendue mériterait d'être réalisée afin de démontrer que ce système de pensée est commun à l'ensemble de l'Afrique comme le laissent suggérer notamment l'étendue de la zone où les perles étaient acceptées comme monnaie.

Enfin, la perle a une symbolique positive de protection, d'union, de communication, d'idéal et d'abondance depuis plusieurs siècles. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit si prisée et utilisée dans des champs aussi divers que les domaines social, économique, spirituel et artistique. Pour reprendre une citation du chapitre IV concernant les perles d'aigris, écrite par Reynaud des Marchais : « (…) Quand il n'auroit qu'une de ces vertus, ç'en feroit affez pour le faire eftimer beaucoup. »

Bibliographie

- Coll., 1973, *Munsell book of Color: neibhboring hues edition, matte finish*, Baltimore, Macbeth division of Kollmorgen Corporation, n. p.
- Anonyme, 1770, *Dictionnaire portatif de commerce contenant la connoissance des merchandises de tous les pays, ou les principaux & nouveaux articles, concernant le commerce et l'économie*, Liège, éd. Plomteux, 6 vol.
- Abbott, R. T., 1974, *Au royaume des coquillages*, Paris, éd. des deux coqs d'or, p. 255.
- Al-Bakri, 'Abd Allah ibn 'Abd al Aziz Abù 'Ubayd, Mac Guckin de Slane, W., 1913 (ca. 1040-1094), *Description de l'Afrique septentrionale*, Alger, éd. A. Jourdan, p. 405.
- Albert-Vanel, M., 2009, *Les couleurs dans les cultures du monde*, Paris, Dangle, p. 423.
- Ambrose, S. H., 1998, "Chronology of the Later Stone Age and Food Production in East Africa", *Journal of Archaeological Science*, vol. 25, n°4, p. 377-392.
- Annaud, M., 2000, "de l'intestin aux testicules- substances, humeurs et alliances tikar (Cameroun central) », *l'homme*, n°154-155, p. 357- 372.
- Arberlbide, C., 1975, *Les Baoulés d'après leurs dictons et proverbes*, Poitiers, CEDA, p.192.
- Asombang, R.N., 1983, *Report on archaeological research at Mbi Crater, Fiya Nkwi and Shum Laka in the North-West Province*, Yaoundé, Ronéotypé DGRST, 17 p.
- Asombang, R.N., 1988, *Bamenda in prehistory : the evidence from Fiye Nkwi, Mbi Crater and Shum Laka rockshelters*, Ph.D. thesis, London University.
- Asombang, R.N., et de Maret, P., 1992, « Re-investigating Shum Laka (Cameroun) », *Nsi*, 10/11, p.13-16.
- Aubonnet, J., Aristote, 1960, *Politique - livre I et II d'Aristote*, Paris, éd. les belles lettres, p. 175.
- Azombo, S., 1971, *Séquence et signification des cérémonies au So*, thèse de doctorat, soutenue à l'université de Paris V, p. 684.
- Baeke, V., 2004, *Le temps des rites : ordre du monde et destin individuel en pays Wuli*, Cameroun, Nanterre, Société d'ethnologie, p. 471.
- Baeke, V., 2007, « Les hommes et leurs « doublures » animales », in : Falgayrettes-Leveau (dir.), *Animal*, Paris, Dapper, p. 253-298.
- Barbier, J. C., 1985, *Femmes du Cameroun : mères pacifiques, femmes rebelles*, Bondy, ORSTOM, p. 402.
- Barbot, J., 1688, *Description des côtes d'Afrique depuis le cap Bojador jusqu'à celui de Lopo Gonzalez,* manuscrit (incomplet).
- Barbot, J., 1732, *Description of the coast of north and south Guinea*, London, p. 588.
- Barreteau, D., Breton, R., Dieu, M., 1984, « Chapitre IV- les langues », in *Le nord du Cameroun : des hommes, une région*, Paris, ORSTOM, p. 159-180.

- Ibn-Batouta, M., Mac Guckin de Slane, W., 1843 (1349-1354), *Voyage dans le Soudan*, Paris, Imprimerie royale, p. 62.
- Bela, B.C., 2012, “Les peoples de la forêt”, dans : Djache-Nzefa, S. (dir.) *Les civilisations du Cameroun* : *histoire, art, architecture et sociétés traditionnelles*, Dschang, édition la route des chefferies, p.223.
- Beauchamp, W. M., 1901, “Wampum and Shell articles used by the New York Indians”, *New York State bulletin*, vol.8, n°41, p. 319-480.
- Beck, H. C., 1928, “Classification and nomenclature of beads and pendants”, *Archaeologia*, n°77, p. 76.
- Bedaux, R., Polet, J., Sanogo, K., et Schmidt, A., 2005, *Recherches archéologiques à Dia dans le delta intérieur du Niger (Mali) : bilan des saisons de fouilles : 1998-2003*, Leiden, CNSW Publications, p. 544.
- Beier, U., 1982, *Yoruba beaded crowns: sacred regalia of the Olukuku of Okuku*, Londres, Ethnographica, p. 114.
- Bellina, B., 2001, *Témoignages archéologiques d'échange entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est : morphologie, morphométrie et techniques de fabrication en agate et en cornaline (VIe siècle av. notre ère - VIe siècle de notre ère)*, thèse de doctorat soutenue à l'université Paris III, 3 tomes.
- Berlin, B., Kay, P., 1991 (1969), *Basics color terms: their university and evolution*, Berkeley, University of California Press, p. 196.
- Bernard-Thierry, S., 1957, « Inventaire des perles de fouille à Madagascar », *Bulletin de l’académie malgache*, n°37, P. 101-141.
- Bernard-Thierry, S., 1959, *«* Perles magiques à Madagascar *», journal de la société des africanistes,* vol. 29, n°1, p. 33-90.
- Bernolles, J., 1966, *Permanence de la parure et du masque africains,* Paris, Maisonneuve et Larose, p. 632.
- Beuvier, F., 2015, *Danser les funérailles : association et lieux de pouvoir au Cameroun*, Paris, EHESS, p. 304.
- Biagini, Ph., Thèves C., Géraut, A., Keyser, Ch., Nikolaeva, D., Gérard, P., Orlando, L., Alekseev, A. N., de Micco, Ph., Ludes, B., 2012, “Variola virus in a 300 year-old Siberian Mummy”, *New England Journal of medicine*, n°367, consultable sur : http://www.nejm.org/doi/full/10.1056/NEJMc1208124#t=article
- Binam Bikoi, C., Minkang, D., 2007, *Mpomo, le prince de la grande rivière*, Paris, IRD Khartala, p.469.
- Blache, J., Miton F., 1962, *Première contribution à la connaissance de la pêche dans le bassin hydrographique Logone-Chari- lac Tchad*, Paris, ORSTOM, p. 145.
- Blair, E., Pendleton, L., Francis, P., 2009, *The Beads of St. Catherines Island*, New York, American museum of Natural History Anthropological papers, p.300 aussi accessible électroniquement : http://hdl.handle.net/2246/5956.
- Blanc, Ch., 1867, *Grammaire des arts du dessin,* Paris, Renouard, p.720.

- Blanc, J., 2001, *Les monnaies parallèles : unité et diversité du fait monétaire*, Paris, éd. l'Harmattan, p. 348.
- Blanchy, S., Rakotoarisoa, J.-A., Beaujard Ph., Radimilahy, Ch., 2006, *Les dieux au service du people. Itinéraires religieux, médiations, syncrétisme à Madagascar*, Paris, Karthala, p.536.
- Bloy, E., Baumann, E., Akpaca, M., Servet, J. M., 1995, *Epargne et liens sociaux : études comparées d'informalité financières,* Paris, association d'économie financière, p. 305.
- Bopda, A., 2001, « de l'usage de fonds mythiques dans les remaniements territoriaux en Afrique et au Cameroun », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 45, n°126, p. 451-478.
- Bory de Saint Vincent, J.- B., 1822, *Dictionnaire classique d'Histoire Naturelle*, Paris, éd. Beaudouin frères, p. 604.
- Bos, K. I., Schuenemann, V. J., Golding, G. B., Burbano, H. A., Waglechner, N., Coombes, B. K., McPhee, J. B., DeWhitte, S. N., Meyer, M., Schmedes, S., Wood, J., Earn, D., Herring, A., Bauer, P., Poinar, H. N., Krause, J., 2011, "A draft genome of Yersinia pestis of the Black death", *Nature*, n°478, p. 506-510.
- Boschma, H., Tixier-Durivault, A., Adam, W., Stubbings, H. G., 1961, "Campagne 1956 dans le Golfe de Guinée et aux îles Principe, Sao Tomé et Annabon (suite)- Ve partie », *Annales de l'institut océanographique*, t. 39, p. 179-262.
- Bosman, G., 1705 (1703), *Voyage de Guinée contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et on fabrique de l'or, les dents d'Eléphant et les esclaves*, Autrecht, éd. Antoine Schouten, p. 532.
- Bouchaud, J., 1952, *La côte du Cameroun dans l'histoire et la cartographie*, Paris, IFAN, p. 213.
- Bouillon, J., Houvernaghel-Crèvecoeur, N., 1970, « Etude monographique du genre Heliopora de Blainville (Coenothecalia Alcyonaria Coelenterata) », Tervuren, *Annales du Musée royal de l'Afrique centrale*, n° 178, p. 83.
- Bouimon, T., 2013, « Les fouilles du site de Dal », *Revue scientifique du Tchad*, n° spécial, accessible en ligne via : http://www.cnartchad.org/images/fouilles.pdf.
- Boullier, C., 2001, *Recherches méthodologiques sur la sculpture en terre cuite africaine*, thèse de doctorat, Paris I, 2 vol.
- Boutrais, J. (dir.), 1984, *Le Nord Cameroun : des hommes, une région*, Montpellier, IRD éditions, p. 551.
- Bohnhoff, L. E., 1993, « Décalages entre cultures illustrés par la traduction en langue Dii», dans Boutrais, J. (dir.), 1993, *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun),* Paris, ORSTOM éditions, p. 316.
- Bouzouggar, A., Barton, N., Vanhaeren, M., d'Errico, F., Collcutt, S., Higham, T., Hodge, E., Parfitt, S., Rhodes, E., Schwenninger, J-L., Stringer, C., Turner, C., Ward, S., Moutmir, A and Stambouli, A., 2007, "82,000 year-old shell beads from North Africa and implications for the origins of modern human behavior", *Proceedings of the National Academy of Sciences* (USA) n°104, vol.24, p. 9964-9969.

- Bowdich, T. E., 1873*, Mission From Cape Coast Castle to Ashantee,* Londres, Griffith & Farran, p. 292.
- Brill, R. H., 1999, *Chemical analyses of Early glasses*, New York, éd. The corning museum of glass, 2 vol (335 & 553 p.).
- Brown, R.; Lenneberg, E., 1954, "A study in language and cognition", *Journal of Abnormal and Social Psychology, vol.* 49 n°3, p. 454–462.
- Bruguière, J. G., 1789, *Encyclopédie méthodique, histoire naturelle des vers*, tome 6, Paris, Panckoucke, p. 757.
- Brun, S., 1625, *Qua continentur navigationes quinque Samuelis Bruonis,* Francfort, studio & sumptibus haeredum Johan, p. 86.
- Buffon, G-L. L., 1828, *Œuvres complètes de Buffon*, Paris, éd. Eymery Frueger et Cie, tome 7.
- Buisson, M. E., 1933, « Matériaux pour servir la préhistoire du Cameroun », *Bulletin de la société préhistorique française*, vol. 30, n°6, p. 335-348.
- Busino, G., Pareto, V., 1970, *Monnaie et para-monnaie dans les sociétés non industrielles : études et travaux*, Genève, Droz, p. 250.
- Buratti, M., 2012, "Les boîtes servant à la divination par les souris", *Afrique, archéologie & arts*, n°8, p. 107-112.
- Buratti, M., 2014, "Les *ogo banya* des Dogon", *Afrique, archéologie & arts*, n°10, p.61-75.
- Burkill, H. M., 1985, *The useful plants of west tropical Africa vol.3*, Kew, Royal botanic garden, p.857.
- Burner, J.-P., 2011, *Bijoux touaregs : art des bijoux anciens du Sahel et du Sahara au Niger*, L'Argentière la Bessée, Editions du Fournel, p.304.
- Calleweart, M., 2010, "Les couleurs des artéfacts en alliage cuivreux : analyse physico-chimique des techniques de coloration utilisées du chalcolithique au Moyen-âge en Europe et au Proche-Orient", *Archéo-Situla*, n°20, p. 43-60.
- Candegabe, P., 2009, *l'oracle d'Ifa : rituel divinatoire africain*, Grenoble, musée d'histoire naturelle, p.107.
- Capone, S., 2005, *Les Yoruba du nouveau monde*, Paris, éd. Karthala, p.395.
- Carey, M., 1986, *Beads and Beadwork of East and South Africa,* Buckinghamshire, éd. Shore ethnography, p. 64.
- Casanowicz, I. M., 1909, *The collection of rosaries in the United States of National museum, Washington D. C.*, Governement of printing office, p.359.
- Caubet, A., 1999, *Cornaline et pierres précieuses : la Méditerranée, de l'Antiquité à l'Islam*, Paris, éd. La documentation française du musée du Louvre, p. 486.
- Caubet, A., Pierrat-Bonnefois, G., 2005, *Faïences de l'Antiquité : de l'Egypte à l'Iran*, Paris, éd. La documentation française du musée du Louvre, p. 206.
- Chaillu, P., 1863, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale,* Paris, Michel Levy frères, p. 549.

- Champaud, J., 1966, « L'économie cacaoyère du Cameroun », *cahiers de l'ORSTOM*, vol. 3, n°3, p. 105- 124.
- Charlier, Ph., 2012, "Black Persephona : pratiques magico-religieuses sur la mort et la naissance en Afrique et dans le monde gréco-romain", in : *Un engagement scientifique*, Paris, KARTHALA, p.103-124.
- Charton, E. (dir.), Stanley, H., 1873, *Le tour du monde*, vol. XV, Paris, Hachette, p. 435.
- Chechi, A., Bandle, A.-L., Renold, M.-A., 2012, "Case of Afo-A-Kom - Furman Gallery and Kom people"*, Arthemis art law centre in university of Geneva*, p.1-5, accessible en ligne via: https://plone.unige.ch/art-adr/cases-affaires/afo-a-kom-2013-furman-gallery-and-kom-people/case-afo-a-kom-2013-furman-gallery-and-kom-people/view
- Chevreul, M. E., 1839, *De la loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés considérés d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture, les tapisseries des Gobelins, les tapisseries de Beauvais pour meubles, les tapis, la mosaïque, les vitraux colorés, l'impression des étoffes, l'imprimerie, l'enluminure, la décoration des édifices, l'habillement et l'horticulture*, Paris, Pitois-Leveau, p. 735.
- Chirio, L., LeBreton, M., 2007, *Atlas des reptiles du Cameroun*, Paris, IRD éditions, p. 686.
- CIPCRE (cercle international pour la promotion de la création), 2006, Dots et rites de veuvage au Nord Cameroun - pratiques sociales et illusions féministes, accessible sur http://www.wagne.net/csp/csp2006/documents/etude_dote_et_veuvage_grand_nord.pdf, p.40.
- Citadin, 1782 (1716), *Le commerce de l'Amérique par Marseille*, Aix, Pierre Chambon, vol.2, p.618.
- Clerk-Maxwell, J., 1855, "Experiments on Colour as perceived by the eye, with remarks on colour-blindness", *Proceedings of the Royal society of Edimburgh*, vol. 3, n°45, p.299-301.
- Colomban, P., Prinsloo, L., 2012, « Les perles asiatiques de Mapungubwe », *la Recherche*, n°462, p. 56- 58.
- Connah, G., 1975, *The archaeology of Benin: excavations and other researches in and around Benin City*, Nigeria, Oxford, éd. Oxford University Press, p. 266.
- Cornelissen, E., Moeyersons, J., et de Maret, P., 1995, « Fouilles archéologiques à Shum Laka (Cameroun) », *Nouvelles de la Science et des Technologies*, 13, p.319-322.
- Cuoq, J. M., 1973, *recueil des sources arabes concernant le Bilad al Sudan depuis le VIIIe s. jusqu'au XVIe siècle*, thèse de 3e cycle à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Dapper, O., 1686 (1668), *Description de l'Afrique*, Amsterdam, éd. Wolfgang, Wasberge, Boom & van Someren, p. 534.
- Dartevelle, E., 1953, « Les n'zimbu. Monnaie du royaume de Congo», Bruxelles, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles,* vol. 64, p.1-154.
- David, F., Karlin, C., 2003, « Hier et aujourd'hui : des cultures du renne ? », *Revue archéologique de Picardie*, n°21, p. 283-295.

- Davison, C. C., Griauque R. D., Clark, D. J., 1971, *Two chemical groups of dichroic glass beads from West Africa*, Berkeley, éd. Berkeley university of California, 35 p.
- Davison, C. C., 1972, *Glass beads in African Archaeology, results of neutron activation analysis, supplemented by results of X-ray fluorescence analysis,* Berkeley, éd. Berkeley university of California, 361 p.
- Deboudaud, J., Chambart de Lawe, P. H., 1939, "Carte schématique des populations du Cameroun", *Journal de la société des africanistes*, vol. 9, n°2, p. 197-204.
- Decorse, C. R., 2001, *An archaeology of Elmina*, Washington D. C., Smithsonian institution press, p. 286.
- Decorse, C. R., Richard F. G., Thiaw, I., 2003, "Toward a systematic bead description system: a view from the lower Falemme, Senegal", *Journal of African Archaeology*, vol.1, p. 77-110.
- Degrandpré, L., 1801, *Voyage dans l'Inde et au Bengale*, tome 2, Paris, éd. Dentu, p. 319.
- Dehoux, V., Fernando, N., Le Bomin, S. & Marandola, F., 1997, "De la Centrafrique au Cameroun : un itinéraire rythmique", Cahiers d'ethnomusicologie, n°10, p.81-105.
- Delange, E. (dir.), 1993, *Le pharaon-soleil, Aménophis III*, Paris, RMN, p. 411.
- Delarozière, M. F., 1985, *Perles de Mauritanie*, La Calade, Edisud, p. 151.
- Delorme, A., Flückiger, M., 2003, *Perception et réalité : introduction à la psychologie des perceptions*, Paris, de Boecke Supérieur, p. 544.
- Denham, D., Clapperton H., Oudney, W., Eyriès, J. B. B, 1826, *Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, Paris, A. Bertrand, 3 vol.
- Désallier d'Argenville, A. J., 1780, *Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles*, Paris, éd. Guillaume de Bure, p. 878.
- Dessajan, S., 2000, *Les Duala et le Ngondo, ou comment une assemblée traditionnelle permet à un peuple du Cameroun d'affirmer son identité*, thèse soutenue à l'EHESS, p. 430.
- Deuzeune, C. E., 2003, *La mort et ses rites*, Copenhague, Le plein des sens, p.297.
- Devisse, J., 1990, "Commerce et routes du trafic en Afrique occidentale " in Hberk, I., Fasi, M., 1990, *Histoire générale de l'Afrique : l'Afrique du VIIe au XIe siècle*, Paris, UNESCO, p. 954.
- Diderot, D., d'Alembert, J. (dir.), 1771, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des lettres*, Paris, Briasson, David, Le breton, Durand, vol. 17, p. 764.
- Djache Nzefa, S., *Les chefferies bamiléké dans l'enfer du modernisme Réflexion sur l'état actuel des chefferies bamiléké : --une chefferie de demain-- : renaissance, recherche et affirmation d'identité : architecture, art, ethnologie*, Couéron, Menaibuc eds, p. 202.
- Don Duco, 1999, *Rookgerei vol van symboliek, tabakspijpen uit de Graslanden van Kameroen*, Amsterdam, accessible en ligne sur : http://www.pijpenkabinet.nl/Artikelen/Kameroen/art-Kameroen.html

- Drewal, H. J., Mason J., 1998, *Beads, body and soul: art and light in the Yoruba universe*, Los Angeles, UCLA, p. 288.
- Dube, H., 2009, *Zulu beadwork: talk with beads*, Denver, Africa direct, p. 112.
- Du Bois, A., 1736, *la géographie moderne, naturelle historique & politique, tome III,* La Haye, chez Jack van den Kieboom & Gérard Block, p. 360.
- Dufayard, R., 2010, *Des graines et des hommes, les perles végétales du monde entre esthétique et symbolique*, Paris, éd. Sang de la Terre, p. 255.
- Dugast, I., 1959 (1955), *Monographie de la tribu Ndiki (Banen du Cameroun): vie sociale et vie familiale*, Paris, Institut d'ethnologie, p. 635.
- Duhalde, J.-B., 1703-1776, *Lettres édifiantes et curieuses*, *écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus,* Paris, Nicolas le Clerc, 34 vol.
- Duhard, J.P., 2002, « Quelques aspects techniques dans la confection des « perles » néolithiques en pierre du Sahara », *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 99, n°2, p.357-365.
- Dumas, L., Notué, J. P., 2009, *Perles : couleurs d'Afrique*, Montreuil, éd. Gourcuff Gradenigo, p. 176.
- Dumas-Champion, F., 1989, « Le mort circoncis. Le culte des crânes dans les populations de la Haute Bénoué (Cameroun/Nigéria)», *Systèmes de pensée en Afrique Noire*, n°9, p.33-74.
- Dumas-Champion, F., 1995, « Le destin de la tête : le culte des crânes chez les Koma du Cameroun », dans : *Mort et rites funéraires dans le bassin du lac Tchad,* p.153-162.
- Dupire, 1987, "Des goûts et des odeurs : classifications et universaux", *L'homme*, vol. 27, n° 104, p. 5-25.
- Dupré, M. C., Pinçon, B., 1995, « la métallurgie du fer : technique, symbolique et sémantique », *Cahier des sciences humaines,* vol. 31, n°4, p. 825-848.
- Dupré, M. C., Pinçon, B., 1997, *Métallurgie et politique en Afrique centrale : deux mille ans de vestiges sur les plateaux Batéké, Gabon, Congo*, Paris, éd. Karthala, p.266.
- Durrand-Charre, M., 2012, *Microstructure des aciers et des fontes*, Paris, S.I.R.P.E, p. 398.
- Dussercle, R., 1954, *Du kilima-ndjaro au Cameroun : Monseigneur F.-X. Vogt (1870-1943),* Paris, La Colombe, p. 207.
- Edoumba, P., 2001, « Aperçu sur les monnaies d'Afrique », *revue numismatique*, vol.6, n°157, p.105-109.
- El Jouad, 2010, *Modélisation et spectroscopie des vitrocéramiques fluorées dopés par des ions de terre rares pour applications en amplification dans l'infrarouge*, thèse de doctorat mise en ligne par l'université d'Angers.
- Elridge, M., 1982, *Le royaume du Wandala ou Mandara au XIXe siècle*, Tokyo, ILCAA, p. 333.
- Ellis, A. B., 1890, *Ewe speaking peoples of the slave coast of West Africa*, Londres, Chapman and hall, p. 331.

- Epanya Yondo, E., 1966, « Littérature traditionnelle », *Abbia*, n°12-13, p. 73-109.
- Erikson, J. M., 1993 (1969), *The universal bead*, London, Norton & company, p. 191.
- d'Errico, F., Henshilwood, C., Vanhaeren, M. et van Niekerk, K., 2005, « *Nassarius kraussianus* shell beads from Blombos Cave: evidence for symbolic behaviour in the Middle Stone Age», *Journal of Human Evolution*, 48, p. 3-24.
- d'Errico, F., Vanhaeren, M., van Niekerk, K., Henshilwood, C., Erasmus, R. M., 2013, « Assessing the Accidental Versus Deliberate Colour Modification of Shell Beads: a Case Study on Perforated *Nassarius kraussianus* from Blombos Cave Middle Stone Age levels », *Archaeometry,* DOI: 10.1111/arcm.12072, p.26.
- Essomba, J. M., 1989, "Dix ans de recherches archéologiques au Cameroun méridional", *Nsi*, n°6, p. 33-57.
- Fabre, F., 2011, *Protestantisme et colonisation. L'évolution du discours de la mission protestante française au XXe siècle*, Paris, KARTHALA, p. 454.
- Fage, J. D., 1981, « More about aggrey and akori beads », in *le sol, la parole et l'écrit 2000 ans d'histoire africaine,* vol. 1, Paris, éd. Sté française d'histoire d'Outre-mer, p. 525.
- Fagg, W., 1980, *Yoruba beadwork, art of Nigeria*, New York, éd. Rizzoli, p. 99.
- Falgayrettes- Leveau, C., (dir.), 2000, *Arts d'Afrique*, Paris, éd. Dapper, p. 359.
- Falgayrettes- Leveau, C., (dir.), 2003, *Parures de tête*, Paris, éd. Dapper, p. 395.
- Fardon, R., 1980, *The Chamba: a comparative history of tribal politics*, thèse de doctorat, London University College, 2 tomes.
- Ferretti, F., 1975, *Afo-A-Kom: sacred art of Cameroon*, New York, Third press, p. 145.
- Feuchtwanger, L., 1838, *A treatise on gems: in reference to their practical and scientific value,* New York, éd. Hanford, p. 185.
- Fokouo, J. G., 2006, *Donner et transmettre : la discussion sur le don et la constitution de traditions religieuses et culturelles africaines*, Frankfurt, LIT, p. 275.
- Fourcroy, A.-F., 1800, *Système des connaissances chimiques*, vol.2, Paris, Baudouin, p.352.
- Francis, P. (dir.), 1990, "J. F. Sick & Co. sample cards", *The Margaretologist*, vol .3, n°1, p. 5.
- Frealle, P., 2002, *Les animaux dans les masques d'Afrique de l'Ouest*, thèse de doctorat soutenue à l'école vétérinaire de Maisons-Alfort, p.130.
- Frobenius, L., 1987 (1912), *Peuples et sociétés traditionnelles du Nord Cameroun,* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, p.175.
- Gage, J., 1993, *Colour and culture: practice and meaning from antiquity to abstraction,* Londres, Thames & Hudson, p. 335.
- Galembert de, V., 2012, *les piliers sculptés du Cameroun occidental : une visualisation du pouvoir des musées au Bung die*, mémoire de master 2 à l'université Paris 1.
- Gaudebout, P., Vernier, E., 1941, "notes sur une campagne de fouilles à Vohémar, mission Rasikajy », *bulletin de l'académie malgache*, n°27, p. 100-114.

- Gaussen, J., 1987, « réutilisation des objets préhistoriques par les populations du Sahara et du Sahel malien », *société d'anthropologie du Sud Ouest*, t. XXII, n°3, p. 131-138.
- Gaussen, J. et M., 1988, *le Tilemsi préhistorique et ses abords : Sahara et Sahel malien*, Paris, éd. CNRS, p. 270.
- Gaussen, J., Calegari, G., 1993, "perles néolithiques du Tilemsi et du pays de Loulleme dene", *Memorie della Societa Italiana di Science Naturali e del Museo Civico di Storia Naturale di Milano*, vol. 26, n° 2, p. 253-256.
- Gauthier, J. G., Jansen, G., 1973, *Art ancien du Nord Cameroun : Sao et Fali*, Oosterhout, anthropological publications, p.91.
- Gauthier, J. G., 1975, « Perles de pierre et verroteries anciennes du pays Fali au Nord Cameroun », *Archeologia*, n°87, p.40-48.
- Gauthier, J. G., 1979, *Archéologie du pays Fali Nord Cameroun*, Bordeaux, CNRS, p.183.
- Gauthier, J. G., 1988, *Les chemins du mythe : essai sur le savoir et la religion des Fali au Nord-Cameroun*, Meudon, éd. du CNRS, p. 368.
- Gauthier, J. G., 1993, «Gravures rupestres et peintures du pays Fali (Nord-Cameroun)», *Memorie della Societa Italiana di Science Naturali e del Museo Civico di Storia Naturale di Milano*, vol. 26, n° 2, p. 257-260.
- Gazzaniga, M., Ivry, R. B., Mangun, G. R., 2001, *Neurosciences cognitives : la biologie de l'esprit*, Paris, de Boeck supérieur, p. 585.
- Gautier, P.-Y., 2015, *Propriété littéraire et artistique*, Paris, PUF, p. 864.
- Geary, C., 1983, *Things of the Palace* : *a catalogue of the Bamum palace Museum in Foumban*, Berlin, Speyer & Peter GmbH, p. 213.
- Gebauer, P., 1972, "Cameroon tobacco pipes", *African Arts*, vol.5, n°2, p.18-35.
- Geddes, A., 1927, *Au pays de Tagore : la civilisation rurale du Bengale occidental et ses facteurs géographiques*, Paris, Armand Colin, p. 235.
- Gente, N., 1980, *Geomancia*, Buenos Aires, Kier, p.185.
- Ginzberg, M., 2000, *Afrique. L'art des formes*, Paris, Seuil, p. 297.
- Gossiaux, P. P., 2000, « Le bwamé du léopard des Babembe (Kivu-Congo) : vivre en léopard, mourir en homme », dans : *Ces animaux que l'homme choisit d'inhumer*, Liège, Université de Liège, p. 169- 269.
- Goto, A., 1997, « Production de monnaie de coquillages à Langalanga, province de Malaïta (îles Salomon) », *Bulletin d'information de la Commission Pacifique Sud*, vol.7, p. 6-12.
- Graff, G., 2009*, Les peintures sur les vases de Nagada I, Nagada II : nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, Louvain, University press, p.431.
- Gratuze, B., Dussubieux, L., 2003, "Origine et diffusion du verre dans le monde indien et en Asie du Sud-Est : l'importance du dosage des éléments traces", *revue d'archéométrie*, n°27, p.67-73.

- Green, J., Deleyre, A., Prévost, A. F., 1747, *histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyage par mer et par terre*, Paris, éd. Didot, vol. 3, 4, 11 & 15.
- Griaule, M., 1944 (1943), *les Sao légendaires*, Paris, Société nationale d'acclimatation, p. 143.
- Griaule, M., Lebeuf, J. P., 1948, « Fouilles de la région du Tchad (I) », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 18, n°1, p. 1-116.
- Grimald, A., 1970, *Lumières sur Tahiti*, Mulhouse, éd. Braun, p.180.
- Hakluyt, R., 1589, *The principall navigations*, *Voiages and Discoveries of the English Nation,* disponible en format ebook sur www.gutenberg.org.
- Hallaire, A., 1976, « Problèmes de développement au nord des monts Mandara », *cahiers de l'ORSTOM*, vol 13, n°1, p. 3-22.
- Harter, P., 1973, « Les pipes cérémonielles de l'Ouest Camerounais », *Arts d'Afrique Noire,* n°8, p. 18-43.
- Harter, P., 1981, « Les perles de verre au Cameroun », *Arts d'Afrique Noire*, n°40, p.6-22.
- Harter, P., 1986, *Arts anciens du Cameroun*, Arnouville, éd. Arts d'Afrique Noire, p. 375.
- Heine, B., Nurse, D. (dir.), 2004, *Les langues africaines*, Paris, Karthala, p. 468.
- Henshilwood, C.S., d'Errico, F., Vanhaeren, M., van Niekerk, K. et Jacobs, Z., 2004, « Middle Stone Age shell beads from South Africa », *Science*, vol. 304, p. 404.
- Herbert, E. W., 1990, "Lost-Wax Casting in the Cameroon Grassfields," in *West African Economic and Social History: Studies in Memory of Marion Johnson* edited by David Henige and T. C. McCaskie, Madison, WI: African Studies Program: University of Wisconsin, p. 69-80.
- Hercules Read, Ch., 1899, *Antiquities from the city of Benin and from other parts of West Africa in the British museum*, Londres, British museum, p.61.
- Hiéronymus, B., 1973, « étude minéralogique et géochimique des formations bauxitiques de l'Ouest du Cameroun », *Cahiers de l'ORSTOM*, vol. V, n°1, p. 97-112.
- Hiribarren, V., 2007, *les frontières du Biafra de la colonisation à 1970*, mémoire de master 2 soutenu à l'université Paris 1 sous la direction de P. Boilley accessible en ligne via http://www.frontafrique.org/IMG/pdf/Master2_Hirribaren.pdf.
- Hogendorn, J., Johnson, M., 1986, *The shell money of the slave trade*, Cambridge, Cambridge university press, p. 230.
- Holl, A. F. C., 1994, "The cemetery of Houlouf in northern Cameroon (AD. 1500-1600): fragments of a past social system", *African Archaeological Review*, n°12, p.133-170.
- Homberger, L., 1994, « Cameroun» dans : Boccola, S., 1994, *Sièges africains*, Paris, RMN, p.86-103.
- Homberger, L., Geary, C. M., Koloss, H. J., 2008, *Cameroon art and Kings*, Zürich, éd. Museum Rietberg, p. 255.
- Hourantier, M.-J., 1977, "La danse initiatique Ozila", *Présence africaine,* vol. 3, n°103, p. 158-166.

- Hovelacque, A., 1889, *Les nègres de l'Afrique sus-Equatoriale*, Paris, éd. Lecrosnier et Babier, p. 468.
- Hublin, J.J., Talamo S., Julien M., David F., Connet N., Bodu, P., Vandermeersch, B., Richards, M. P., 2012, "Radiocarbon dates from the Grotte du Renne and Saint-Cézaire support a Neandertal origin for the Châtelperronian", *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, vol. 109, n°46, pp.18743-18748.
- Hutter, F., 1902, *Wanderungen und Forschungen im Nord-Hinterland von Kamerun*, Braunschweig, Vieweg und Sohn, p. 578.
- Huysecom, E., Mayor A., Ozaine S., Rasse M., Schaer K., Soriano S., 2004, "Ounjougou : plus de 100000 ans d'histoire en pays dogon (Mali)", *Archäologie der Schweiz*, vol. 27, n°3, p. 2-13.
- Inizan, M.-L., Reduron M., Roche H., Tixier J., 1995, *Technologie de la pierre taillée*, Meudon, CREP, p. 199.
- Insoll, T., Shaw, T., 1997, "Gao and Igbo-Ukwu: beads, interregional trade and beyond", *African Archaeological Review*, vol. 14, n°1, p. 9-23.
- Iroko, A. F., 1988, *Les cauris en Afrique occidentale du dixième au vingtième siècle*, thèse soutenue à l'université Paris I, p. 980.
- Iroko, A. F., 1993, « Les perles au-delà du décoratif dans le golfe du Bénin à travers les âges », *Civilisations*, n° 41, p. 145-164.
- Isert, P. E., 1793 (1790), *Voyages en Guinée et dans les îles Caraïbes en Amérique*, Paris, Maradan, p. 390.
- Jacobson, E., 1942, *the color harmony manual and how to use it*, Chicago, color laboratories division, p. 50.
- Jeffreys, M. D. W., 1945, "Le serpent à deux têtes bamun", *Etudes Camerounaises*, n°9, p.7-12.
- Jeffreys, M. D. W., 1950, "Carved clay pipes from Bamenda, British Cameroons", *Man*, vol. 50, n°29.
- Jesus, M. P. de, 2010, *recherches sur le paléolithique inférieur de la bande côtière d'Angola : étude comparative techno-typologique et tracéologique du matériel lithique des sites de Dungo IV ; DungoV ; Dungo XII*, thèse de doctorat sous la direction de Manuel Gutierrez, p. 328.
- Johnson, M., 1970, "The cowrie currencies of West Africa. Part I.", *The Journal of African History*, vol. 11, n°1, p. 17-49.Karklins, K., 2012 (1982), "guide to the description and classification of glass beads", *BEADS: the society of bead researchers*, vol. 24, p. 62-90.
- Juillerat, B., 1968, «Règles et rites matrimoniaux chez les Mouktélé (Nord Cameroun)», *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 38, n°2, p.113-136.
- Kaplan, J., 2005, *Predynastic Egyptian pottery in the collection of the Robert V. Fullerton art Museum*, San Bernardino, California state university, p.128.
- Karklins, K., 2012 (1982), "Guide to the description and classification of glass beads", *BEADS: the society of bead researchers*, vol. 24, p. 62-90.

- Kidd, K. & M., 1970, "a classification system for glass beads for the use of field archaeologists", *Canadian historic sites: occasional papers in Archaeology and History,* vol. 1, p. 46-97.
- Kinyock, P., 2004, *Prospection, fouille et analyse du matériel sur le tracé du pipeline dans le secteur de Nanga-Eboko*, Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé I.
- Klein, R. G., Edgar B., 2002, *The dawn of human culture*, New York, Wiley, p. 288.
- Koleini, F., 2014, *Metals from K2 and Mapungubwe, middle Limpopo valley: a technological study of early second millennium material culture, with emphasis on conservation*, Oxford, Archaeopress, p.182.
- Koloss, H. J., 1977, *Kamerun: Könige, Masken, Feste: Ethnologische Forschungen im Grasland der Norwest-Provinz von Kamerun. Veröffenlicht anlässlich der Ausstellung Kamerun, Könige, Masken, Feste,* Stuttgart, Institut für Auslandsbeziehungen, p.66.
- Kpwang, R. K., 2011, *La chefferie "traditionnelle" dans les sociétés de la grande zone forestière du Sud-Cameroun*, Paris, L'Harmattan, p.490.
- Krüger, C., 2003, *Dowayo Namchi, poupées du Cameroun, les Dowayo et leur culte*, Düsseldorf, éd. Afrika Incognita, p. 152.
- Labat, J. B., Bourguignon d'Anville, J. B., Milhaut, Grillet, J., Béchamel, F., Lombard, P. A., Des marchais, R., 1730, *Voyage du chevalier Des marchais en Guinée, îles voisines et à Cayenne fait en 1725, 1726 et 1727*, Paris, éd. Saugrain, 2 vol.
- Labelle, M. L., 2005, *beads of life: eastern and southern African beadwork from Canadian collections*, p. 185.
- Laburthe-Tolra, Ph., 1985, *Initiations et sociétés secrètes au Cameroun : les mystères de la nuit*, thèse soutenue à l'université Paris V, Paris, Karthala, p.437.
- Lainé, D., 1991, *Rois d'Afrique*, Paris, Arthaud, p. 156.
- Lamessi, A., 2014, *L'ombre des ancêtres : les états dépressifs en Afrique Noire*, Paris, Connaissances et savoirs, p.209.
- Lancit, M., 2009, *Funeral season- la saison des funérailles*, Méroé films, 1h26min.
- Langlois, O., 2013, « Quand les objets « muets » prennent la parole. L'archéologie au service de l'histoire des sociétés des piémonts orientaux des monts Mandara Cameroun », dans : *L'écriture de l'histoire en Afrique : l'oralité toujours en question*, Paris, Karthala, p.87- 115.
- Laufer, B., Hambly, W. D., Linton, R., 1930, *Tobacco and its use in Africa*, Chicago, Field museum of natural history, 45p.
- Lavachery, P., 1998, *de la pierre au métal. Archéologie des dépôts holocènes de l'abri sous roche de Shum Laka (Cameroun),* thèse de doctorat, ULB, 3 vol.
- Lebeuf, A. M. D., Holl, A., 1985, « Fouilles archéologiques de Houlouf (Nord Cameroun) », *Nyame akuma,* n°26, p. 5-7.
- Lebeuf, A. M. D., 1992, « le site de Sou : étude d'une aire d'activité domestique » in : Essomba, M.-J., 1992, *Archéologie au Cameroun*, pp. 85-89.
- Lebeuf, J. P., 1945, *Quand l'or était vivant : Aventures au Tchad*, Paris, J. Susse, p. 216.
- Lebeuf, J. P., 1962, *Archéologie tchadienne*, Paris, éd. Hermann, p. 15-144.

- Lebeuf, J. P., 1970, « Monnaie et para-monnaie dans les sociétés pré-industrielles », *Cahiers Vilfredo Pareto*, vol. 8, n°21, p. 67-91.
- Lebeuf, J. P. et A. M. D., Treinen-Claustre, F., Courtin, J., 1980, *le gisement Sao de Mdaga (Tchad) fouilles 1960-1968*, Paris, éd. Société d'ethnographie, p. 214.
- Lebeuf, J. P., Hurtel, L. P., Menu M., 1985, "les bronzes camerounais anciens", *bulletin de la société préhistorique française*, vol. 82, n°8, p.251-256.
- Leclerc, J., 1990, «La notion de sépulture», *Bu lletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 2, n°3-4, p. 13-18.
- Lecluse, J., 1985, *Pipes d'Afrique noire*, Liège, Arts d'Afrique Noire, 2 vol.
- Lecoq R., 1998 (1953)*, Les Bamiléké : une civilisation africaine*, Dakar, Présence africaine, p. 217.
- Leenhardt, M., 1922, « La monnaie Néo-Calédonienne », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, n°3, p. 326-333.
- Lembezat, B., 1965, *Cameroun*, Paris, Nouvelles Editions Latines, p. 152.
- Léon, J., 1556, *Historiale description de l'Afrique : tierce partie du monde*, Lyon, éd. J. Temporal, p. 518.
- Leroi-Gourhan, A., 1961, « Les fouilles d'Arcy-sur-Cure (Yonne) », *Gallia préhistoire*, vol. 4, n°4, p. 3-16.
- Letourneau, Ch., 1899, « La monnaie chez les races de couleur », *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, vol. 10, n°10, p. 679-692.
- Lévêque, C., Paugy, D., Teugel, G., 1990, *Faune des poissons d'eau douces et saumâtres d'Afrique de l'ouest,* tome 1, Paris, ORSTOM, Tervuren, MRAC, p. 384.
- Lever, R.J.A.W., 1963, "Shell money makers of Malaita", *South Pacific bulletin*, vol.13, n°2, p. 53-54.
- Lewis, P., Lewis, E., 2002, *Peuples du triangle d'Or : six tribus en Thaïlande*, Genève, éd. Olizane, p. 300.
- Leyden, J., Murray, H., 1817, *Historical account of discoveries and travels in Africa*, vol. 2, Edinburgh, éd. George Ramsay and company, p. 536.
- Lhote, H., 1942, « Découverte d'un atelier de perles néolithiques dans la région de Gao (Soudan français) », *bulletin de la société préhistorique française*, vol. 39, n°10-12, p. 277-292.
- Lhote, H., 1978, « nouvel atelier de perles néolithiques au Sahara », *bulletin de la société préhistorique française*, vol. 75, n°8, p. 250-252.
- Lindblom, K. G., 1947, *Tubular smoking pipes, especially in Africa*, Stockholm, Statens Etnograsfika Museum, p. 39.
- Loncke, S., 2010, *La danse des Wodaabé*, film produit par le CNRS, 90 minutes.
- Loughran, K., Becker, C., 2008, *Desert jewels*, Washington, University Washington Press, p. 84.
- Loumpet-Galitzine, A., 2006, *Njoya et le royaume Bamoum, les archives de la société des Missions évangéliques de Paris*, Paris, éd. Karthala, p. 580.

- Loyer, G. de, 1714, *Relation du Voyage au Royaume d'Issiny : Côte d'Or, païs de Guinée, en Afrique*, Paris, éd. Jean Raoul Morel, p. 298.
- Lüscher, M., 1990, *The Lüscher color test*, New York, WPS, p. 224.
- Maïeul Chaudon, L., 1823, *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, Paris, Mesnard et Desenne, p. 416.
- Makang Ma Mbog, M., 1969, « Essai de compréhension de la dynamique des psychothérapies africaines traditionnelles (Cameroun, Tchad) », *Psychopathologie africaine*, vol. 5, n°3, p. 303-354.
- Malaquais, D., 2002, *Architecture, pouvoir et dissidence au Cameroun,* Paris, éd. Karthala, p. 398.
- Maldangoï, Y., Woin, N., Cathala, M., 2003, « Les producteurs d'oignons du Nord Cameroun : les défis d'une filière à la quête d'une place au soleil », in *Savanes africaines : des espaces en mutation*, *des acteurs face à de nouveaux défis*, éd. CIRAD, p. 8.
- Malisset, J.-B. A., 1805, *La boussole des spéculateurs, contenant un traité complet et méthodique de la science et du commerce, et des connoissances les plus utiles aux diverses classes de la société*, Paris, Obre, p. 738.
- Mallart i Guimerà, L., 1981, *Ni dos ni ventre : religion, magie et sorcellerie Evuzok*, Paris, Société d'ethnographie, p. 247.
- Malleret, L., 1949, « Essai de classement typologique des grains d'enfilage selon les critères cristallins », *bulletin de la société préhistorique de France*, vol. 46, n°11-12, p.437-438.
- Malzy, P., 1954, "Quelques plantes du Nord Cameroun et leurs utilisations", *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 1, n° 5, p. 148- 179.
- De Marees, P., 1987 (1602), *description and historical account of the gold kingdom of Guinea*, Oxford, éd. Fontes historiae Africanae, p. 272.
- De Marees, P., 1605, *description et récit historial du riche royaume d'or de Guinea*, Amsterdam, éd. C. Claesson, p. 111.
- de Maret, P., Clist, B., et Van Neer, W., 1987, « Résultat des premières fouilles dans les abris de Shum Laka et d'Abeke au Nord ouest du Cameroun », *l'anthropologie*, vol. 91, n°2, p.559-584.
- Marfurt, L., Susini, J., 1966, *Pipes du Cameroun*, Paris, éd. Hachette, n. p.
- Marliac, A., 1981 (1978), *Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun septentrional,* Paris, ORSTOM, p. 212.
- Martin, D., Chatelin, Y., Collinet, J., Guichard, E., Sala, G., 1981, *Les sols du Gabon : pédogénèse, répartition et aptitudes*, Paris, ORSTOM, p. 67.
- Martin, H., 1924, « Le papier-monnaie sous la révolution française », *Annales historiques de la révolution française*, n°1, p. 14-41.
- Martinelli, B., 2004, « le carrefour centrafricain de la métallurgie du fer en Afrique », *Revue centrafricaine d'anthropologie*, n°1.
- Mary, A., 1999, *Le défi du syncrétisme*, Paris, EHESS, p. 513.

- Mauny, R., 1949, « Que faut-il appeler « pierres d'aigris » ? », *Notes africaines*, n°42, p.33-35.
- Mauny, R., 1956, *Esmeraldo de situ orbis : côte occidentale d'Afrique du sud marocain au Gabon*, Bissau, centro estudos da guiné portuguesa, n°19, p.226.
- Merlin, A., Drappier, L., 1909, *Notes et documents III- la nécropole punique d'Ard el Keraïb à Carthage*, Paris, éd. Ernest Leroux, p. 84 (et planches n. p.).
- Monbrion, M., 1847, *Dictionnaire universel du commerce de la banque et des manufactures*, tome 1, Paris, éd. Adolphe Delahays, p. 956.
- Monod, T., 1939, « Verriers indigènes », *Notes africaines*, n°1, p. 9.
- Monteillet, N., 2005, *Le pluralisme thérapeutique au Cameroun : crise hospitalière et nouvelles pratiques populaires*, Paris, Karthala, p. 262.
- Moreau, J., 1969, « Aristote et la monnaie », *Revue des études grecques*, vol. 82, n°392, p. 349-364.
- Moreri, L., 1759, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée et profane*, Paris, éd. Lemercier, Desaint & Saillant, Herissant, Vincent, Le prieur, tome IV.
- Morin, S., 1996, *Le haut et le bas : signatures sociales, paysages et évolution des milieux dans les montagnes d'Afrique Centrale (Cameroun et Tchad),* Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, p.156.
- Morris, J., Preston-Whyte, E., 1994, *Speaking with beads: Zulu arts from Southern Africa*, New York, Thames and Hudson, p. 94.
- Morris, L. M., 1835, *Essai sur l'extérieur du cheval*, Paris, éd. Mme Huzard, 53 p.
- Moussa, A., Amatagna Y., 2008, *Instruments de musique traditionnelle du Cameroun*, Yaoundé, MINCULT, p. 35.
- Moutard, N-L, 1784, *Histoire universelle, depuis le commencement jusqu'à présent,* tome 25, Paris, éd. Moutard, p. 623.
- Muller, J.-C., 2009, *Parenté et mariage chez les Dii de l'Adamaoua (Cameroun)*, Nanterre, éd. société d'ethnologie, p. 114.
- Muraz, G., 1932, « Les cache-sexe du Centre-africain », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 2, n°1, p. 103-112.
- Mveng, E. (dir.), 1971, *Les danses du Cameroun*, Yaoundé, Direction des affaires culturelles du ministère de l'éducation, de la culture et de la formation professionnelle, p. 127.
- Nakamura, K., 2005, *Adornments of the Samburu in northern Kenya,* Kyoto, Kyoto University, p.160.
- Nana Sunjio, A. (Fo Nab Ngo Ière), *Le musée La Blackitude, arts et traditions préservés*, Paris, L'Harmattan, p.113.
- Ndiaye, F., Dubin, M., 1995, *Emblèmes du pouvoir : collection Mourtala Diop*, Paris, Sépia, p.143.
- Neaher, N. C., 1979, « Nigerian bronze bells », *African Arts*, vol. 12, n°3, p.42-47.

- Nelli, D., 1995, *Paroles d'hier et d'aujourd'hui : ainsi parlaient nos ancêtres*, N'djamena, CEFOD, p. 64.
- Nga Gondo, V., 2002, *L'opinion camerounaise : essai d'une autopsie critique*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du septentrion, 2 vol., 940 p.
- Ngametche, R., 2013, *Le festival Ngondo Afro-Monde de Montréal comme adaptation de l'identité culturelle des Sawa au Canada*, mémoire de maîtrise en arts soutenu à l'université de Laval, p. 151.
- Nguema- Obam, P., 2005, *Fang du Gabon : les tambours de tradition*, Paris, Karthala, p. 192.
- Nguetnkam, J. P., Youngue Fouateu, R., Bitom, D., Bilong, P., Volkoff, B., 2006, « Etude pétrologique d'une formation latéritique sur granite en milieu tropical forestier camerounais (Afrique centrale) », *Etude et gestion des sols*, vol. 12, n°2, p. 89-102.
- Nicolas, A., Sourrieu, M., Ncharé, O., 1998, *Les dessins bamum : Marseille-Foumban, Cameroun*, Milan, Skira, p. 150.
- Njoya, I., Martin, H. (trad.), 1952, *Histoire et coutumes de Bamun*, Dakar, IFAN, p. 271.
- Njoya, O., 2013, *Pouvoir monarchique et changements politiques dans le Noun (Cameroun),* Paris, l'Harmattan, p. 530.
- Nkili, A.-M., 1985, *Bikutsi : chants de femmes chez les Mvëlë,* thèse de troisième cycle, Université Paris X Nanterre, p. 704.
- Noah, J.-M., 2004, *le Bikutsi du Cameroun*, Ebolowa, Carrefour/Erika, p.128.
- Northern, T., 1973, *Royal art of the Cameroon: the art of Bamenda -Tikar*, Hanover, Hopkins center art galleries, p. 75.
- Northern, T., 1984, *The art of Cameroon*, Washington D.C., Smithsonian institution traveling exhibition service, p. 207.
- Notué, J. P., Perrois, L., 1984*, Contribution à l'étude des sociétés secrètes chez les Bamiléké (Ouest-Cameroun),* Yaoundé, ORSTOM, p.207.
- Notué, J. P., 1989, *la symbolique des arts bamiléké (ouest Cameroun) : approche historique et anthropologique*, Lille, reprod. Thèses, p. 916.
- Notué, J. P., 1993, *Batcham : sculptures du Cameroun nouvelles perspectives anthropologiques*, musée de Marseille/RMN, p.213.
- Notué, J. P., 1993b, « Art et culture du Grassland camerounais », in : Perrois L. (dir.), *Les rois sculpteurs : art et pouvoir dans le Grassland camerounais*, Paris, RMN, p. 85-91.
- Notué, J. P., 1995, « Parures de tête du Grassland » dans : Falgayrettes-Leveau *Parures de têtes*, Paris, Dapper, p. 263-297.
- Notué, J. P., 1995b, « L'ornementation de la tête chez les Fang » dans : Falgayrettes-Leveau *Parures de têtes*, Paris, Dapper, p. 263-297.
- Notué, J. P., 2000a, «Les arts du Grassland» dans : Falgayrettes-Leveau C., *Arts d'Afrique*, Paris, Dapper, p. 209-234.
- Notué, J. P., 2000b, «Figures de reliquaire Fang» dans : Falgayrettes-Leveau C., *Arts d'Afrique*, Paris, Dapper, p. 235-255.

- Notué, J. P., Triaca, B., 2005, *Baham : arts, mémoire et pouvoir dans le Royaume de Baham (Cameroun) : catalogue du Musée de Baham,* Milan, 5 Continents, 165 p.
- Notué, J. P., Triaca, B., 2005, *Bandjoun : trésors royaux au Cameroun/ Bandjoun : tradition dynamique, création et vie : catalogue du musée de Bandjoun*, Milan, Cinq continents, p.246.
- Notué, J. P., Triaca, B., 2005, *Mankon: arts, heritage and culture from the Mankon kingdom: catalogue of the Mankon Museum*, Milan, Cinq continents, p.255.
- Notué, J. P., Triaca, B., 2006, *Babungo: treasures of the sculptor kings in Cameroon: Babungo memories, arts and techniques: catalogue of the Babungo Museum*, Milan, Cinq continents, p.182.
- Notué, J.-P., 2007, *Créations plastiques et patrimoine au Cameroun*, thèse HDR soutenue à Paris I, p.283.
- Nyst, N., 2005, «Le trésor de la chefferie de Bafut : un musée ? », *Civilisations*, vol. 52, n°2, p.57-74 accessible en ligne sur https://civilisations.revues.org/243.
- Okafor, E. E., 2002, " La réduction du fer dans les bas-fourneaux - une industrie vieille de 2500 ans au Nigéria", dans : Bocoum H. (dir.), *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique- une anicenneté méconnue en Afrique de l'ouest et Afrique centrale*, p. 35-48.
- Onoratini, G., 2002, *Le bleu égyptien*, réalisation : Thierry Lalain & Régis Ridolfo, production : CNRS, durée : 50 min.
- D'Orbigny, C., 1841, *dictionnaire universel d'Histoire naturelle*, vol.1, Paris, p. 649.
- Ossah Mvondo, J.-P., 1995, « Archéologie dans la réserve du Dja et de ses environs (Sud-Cameroun) », *Nyame Akuma*, n°44, p.21-24.
- Ozainne, S., 2013, *Un néolithique ouest-africain : cadre chronoculturel, économique et environnemental de l'Holocène récent en Pays dogon (Mali)*, Francfort, Africa Magna Verlag, p. 304.
- Pagès, P., 1971, *Vakana Malagasy (perles malgaches),* Tanarive, éd. Musée d'art et d'archéologie de l'université de Madagascar, p. 32.
- Palès, L., Seliquer, P., 1937, « Découverte d'un important gisement préhistorique à Fort Lamy (Tchad) », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 7, n°2, p.125-172.
- Pallas, P. S., 1766, *Elenchus zoophytorum*, Frankfort, éd. Franciscum Varrentraft, p. 502.
- Panini, A., di Salvio, M., 2007, *Middle Eastern and Venetian glass beads: eight to twentieth century*, Milan, Skira, p. 300.
- Park, M., Rennell, J., Castéra, J-H., 1799, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique fait en 1795, 1796 et 1797,* Paris, Dentu-Carteret, 2 vol.
- Passarge, S., Eldridge, M. (trad.), 2000 (1894), *Adamawa-rapport du comité allemand pour le Cameroun aux cours des années 1893-1894*, Paris, éd. Khartala, p. 617.
- Pastoureau, M., 2000, *Bleu histoire d'une couleur*, Paris, éd. Seuil, p. 215.

- Pather, L., 2013*, La création vestimentaire dans l'Afrique du Sud post-apartheid : expression d'interactions multiculturelles*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Paulin, P., 1808, *Voyages aux indes orientales*, tome 1, Paris, éd Trouneisen, p. 496.
- Paulme, D., Brosse, J., 1956, *Parures africaines*, Paris, Hachette, p. 95.
- Perrenoud, M., 2010, «Les relations de la Suisse avec l'Afrique lors de la décolonisation et des débuts de la coopération au développement», *International development policy*, n°1, p.81-98.
- Perrois, L., 1968, *La circoncision Bakota (Gabon),* Paris, éd. ORSTOM, p.109.
- Perrois, L., 1993, *Les rois sculpteurs : art et pouvoir dans le Grassland camerounais*, Paris, MNAAO/RMN, p. 225.
- Perrois, L., 1993b, « Sculpteurs et notables (Ouest Cameroun) », dans : *Créer en Afrique, deuxième colloque européen sur les arts d'Afrique noire*, Arnouville, éd. Arts d'Afrique Noire, p. 136.
- Perrois, L., Notué, J. P., 1997, *Rois et sculpteurs de l'ouest Cameroun : la panthère et la mygale,* Paris, éd. ORSTOM, p.388.
- Peuchet, J. 1798*, Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, volume 2, Paris, éd. Blanchon, p. 802.
- Picard, J., 1987, *Beads from the West African trade series*, 5 vol., éd. Carmel.
- Pietz, W., 2005, *Fétiche : généalogie d'un problème*, Paris, éd. Kargo & l'éclat, p. 156.
- Pinghane Yonta, A., 2012, "L'autopsie traditionnelle chez les Bamiléké de l'Ouest Cameroun : enjeux et perspectives", *Le pluralisme médical en Afrique. Hommage à Eric de Rosny,* Paris, Karthala, p.69-85.
- Plankensteiner, B., 2007, *Bénin, cinq siècles d'art royal*, Vienne, éd. Snoeck, p. 535.
- Platiel, S., Kaboré, R., 1998, *Les langues d'Afrique subsaharienne*, Paris, Ophrys, p.501.
- Pline l'Ancien, 2013 (Ier siècle ap. J. C.), Schmidt, S. (traducteur), *Histoire naturelle*, Paris, Gallimard, p. 2127.
- Podlewski, A. M., 1965, *La dynamique des populations du Nord du Cameroun, entre Bénoué et Tchad*, Yaoundé, Cahiers de l'ORSTOM S. H., n°18, p.234.
- Poirier C., 1950, « Influences islamiques de Madagascar », *Cahiers Charles de Foucauld*, n°21, p. 64-75.
- Pradelles de Latour, C. H., 1979, «La symbolique des rites de la naissance chez les Bangwa au Cameroun», *Enfance*, vol.32, n°3-4, p.237-240.
- Pradelles de Latour, C. H., 2005, *Rites thérapeutiques dans une société matrilinéaire : le gérem des Pérè Cameroun*, Paris, éd. Karthala, p. 247.
- Rafolo, A., 2005, "Contribution à l'étude des perles des sites archéologiques du deuxième millénaire A. D. Nord de Madagascar", *Taloha*, n°14-15, accessible via : http://www.taloha.info/document.php?id=232.
- Rajade, A., 2009, « Fonction des « grosses perles de ceinture », élément de parure ou objet fonctionnel ? », *Revue archéologique de Picardie*, n°1-2, p. 77-85.
- Ramusio, G.-B., 1606, *Delle navigationi et viaggi*, Venise, éd. I Giunti, 3 vol.

- Rangapanaiken, J., 2011, « Des perles de verre pour dater l'occupation du site archéologique de Mapungubwe hill (Afrique du Sud), un des centres « urbains » des royaumes de Monomotapa » in *Chimie 2.0,* accessible en ligne via http://www.cnrs.fr/chimie2_0/spip.php?article91.
- Rasoarifetra, B., 2011, "Les perles de Vohémar, origine et marqueurs culturels", *Etudes Océan Indien*, n°46-47, p. 178-193.
- Rechignac, A., 1965, « Composition chimique qualitative et origine de la coloration des perles de verre provenant des sépultures de Hou-Ngoutchoumi région de la Bénoué », *bulletin de l'association française pour les recherches et les études camerounaises*, n°1, p. 57-61.
- Reynhout, M. D., 1823, *La Côte d'or comparée avec l'Europe en général*, Dortrecht, Tydeman, vol.2, p. 258.
- Ribot, I., Orban, R., et de Maret, P., 2001, *The prehistoric burials of Shum Laka Rockshelter (NorthWest Cameroon)*, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Vol.164, série in 8°, 218 p.
- Richet, P., 2007, « Une brève histoire du verre- du Moyen âge au monde contemporain », revue du verre, vol.13, n°4, p. 4-8.
- Rivallain, J., 1994, *Echanges et pratiques monétaires en Afrique du XVe au XIXe siècle à travers les récits des voyageurs*, Paris, Musée de l'homme, p. 150.
- Römer, L. F., 1989 (c. 1750), *Le golfe de Guinée 1700- 1750, récit de L. F. Römer*, Paris, l'Harmattan, p. 236.
- Rosch, E. H., 1973, "Natural categories", *Cognitive psychology*, n°4, p. 328-350.
- Rood, O., 1881 (1879), *Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie*, Paris, G. Baillière, 280 p.
- Rousaki, A., Coccato, A., Verhaeghe, C., Clist, B.-O., Bostoen, K., Vandenabeele, P., Moens, L., 2016, "Combined spectroscopic analysis of beads from the tombs of Kindoki, Lower Congo Province (Democratic Republic of Congo)", *Applied spectroscopy*, vol. 70, n°1, p. 76-93.
- Roussier, P., 1935, *L'établissement d'Issigny 1687-1702. Voyage de Ducasse, Tibierge et d'Amon à la Côte de Guinée publiés pour la première fois et suivis de la relation de voyage du royaume d'Issiny par P. Godefroy de Loyer,* Paris, Larose, p. 242.
- Roux, V. (dir.), 2000, *Cornaline de l'Inde : des pratiques techniques de Cambay aux techno-systèmes de l'Indus*, Paris, éd. de la maison des sciences de l'homme, p. 545.
- Rumphius, G. E., 1750, *Herborium amboinense*, éd. Meinardum Uytwerf, Amsterdam, 12 vol.
- Sachnine, M., 1982, *Le lamé (Nord Cameroun),* Paris, SELAF, p. 254.
- Savary, C., 1978, «Situation et histoire des Bamum (II) », *Bulletin annuel du musée ethnographique de Genève,* n°21, p. 121-161.
- Savary des Brûlons, J et P. L., 1741 (1723), *Dictionnaire universel de commerce*, Paris, éd. veuve Etienne, p. 879.

- Schaeffner, A., 1990, *Le sistre et le hochet : musique, théâtre et danse dans les sociétés africaines*, Paris, Hermann, p. 191.
- Schaeffner, A., 1933, "Notes sur la musique des populations du Cameroun septentrional", in : *Mission Dakar-Djibouti*, Paris, Skira, p. 65-70.
- Ségalen, P., 1967, *Les sols et la géomorphologie au Cameroun,* Paris, éd. ORSTOM, p. 51.
- Seignobos, C., Deguine, J.-P., Aberlenc, H.-P., 1996, « Les mofu et leurs insectes », *Journal d'agriculture traditionnelle et botanique appliquée,* vol. 38, n°2, p. 125-187.
- Seignebos, C., Lafarge, F., 1982, *Montagnes et hautes terres du Nord Cameroun,* Rocquevaire, éd. parenthèses, p. 188.
- Seignobos, C., Thys E., 1998, *Des taurins et des hommes : Cameroun, Nigéria*, Montpellier, IRD éditions, p. 399.
- Seignobos, C., Tourneux, H., 2002*, le Nord-Cameroun à travers ses mots : dictionnaire de termes anciens et modernes*, Paris, Karthala, p. 334.
- Servet, J. M., 1977, « Questions aux économistes sur les origines des monnaies », *Cahier Monnaie et financement*, n°4, p. 51-91.
- Shaw, T., 1965, "Spectrographic analyses of the Igbo and other Nigerian bronzes", *Archaeometry*, vol.8, n°1, p. 86-95.
- Shaw, T., 1977, *Unearthing Igbo-Ukwu, archaeological discoveries in eastern Nigeria*, Oxford, Oxford University press, p.121.
- Sherr Dubin L., 1995, *Le livre des perles : parures, bijoux et ornements du monde, du néolithique à nos jours,* Paris, de La Martinière, p. 364.
- Simo, G., 2004, *Une approche du sacrement du mariage à travers les coutumes matrimoniales des Bamiléké*, Yaoundé, éd. Saint Paul, p. 335.
- Sissoko, F-D, 1955, *Sagesse noire : (sentences et proverbes malinké)*, Paris, éd. de la tour du guet, p.62.
- Sordinas, A., 1965, "A report on the manufacture and marketing of Adjagba beads in Ghana", *Journal of glass studies*, vol. VII, p.114-119.
- Sutton, J. E. G., 2001, "Igbo Ukwu and the Nile", *African Archaeological Review*, vol. 18, n°1, p. 49-62.
- Taborin, Y., 2004, *Langage sans parole : la parure aux temps préhistoriques*, Paris, Maison des roches, p. 215.
- Tardits, C., 1980, *Le royaume Bamoum*, Paris, Armand Colin, p. 1078.
- Tardits, C., 2004, *L'histoire singulière de l'art bamoum - Cameroun*, Paris, éd. Maisonneuve & Larose, p. 127.
- Teruzzi, G., Alessandrello A., 2007, *Trade beads from Venice to the Gold Coast*, Milan, Centro studi di Africana, n. p.
- Théret, B., 2008, « Les trois états de la monnaie », *revue économique*, vol. 59, n°4, p. 813-841.
- Thomas, L. V., 1963, "Remarques sur quelques attitudes négro-africaines devant la mort", *Revue française de sociologie*, vol.4, n°44, p. 395- 410.

- Thompson, J, .2001, « L'art athapascan du Nord : tradition et innovation » dans : *L'art du Grand Nord*, Paris, Mazenod, p.309-356.
- Tixier, R., 1945, *Contribution à l'étude de quelques pigments pyrroliques naturels des coquilles de mollusques, de l'œuf d'Emeu et du squelette du corail bleu (Heliopora caerulea),* Paris, éd. Masson et Cie, p. 397.
- Tornay, S., 1978, *Voir et nommer les couleurs*, Nanterre, CNRS, p. 680.
- Torney, S., 2014, *Itinéraire nilotique. Afrique orientale*, Paris, Karthala, p. 360.
- Tournier, A., Prinsloo, L. C., Colomban, Ph., 2012, "Raman classification of the glass beads excavated on Mapungubwe Hill and K2, two archaeological sites in South Africa", *Journal of Raman spectroscopy*, vol. 43, n°4, pp. 532-542.
- Trautmann, R., 1939, *La divination à la Côte des esclaves et à Madagascar : le vôdoû fa, le sikidy*, Paris, Larose, p. 155.
- Trinkaus, E., Milota, S., Rodrigo, R., Mircea, G., Moldovan, O., 2003, "Early modern human cranial remains from the Pestera cu Oase, Romania", *Journal of Human Evolution*, n°45, p. 245-253.
- Van Beek, W., 1995, "A granary in the earth: dynamics of mortuary rituals among the Kapsiki/higi", dans: Baroin, C., Barreteau, D., von Graffenried, C., (dir.) 1995, *Mort et rites funéraires dans le bassin du lac Tchad*, Paris, ORSTOM, p. 137-152.
- Van Beek, W., 1998, « Les bovins, richesse du pays », in : Seignobos, C., Thys E., 1998, *des taurins et des hommes : Cameroun, Nigéria*, Montpellier, IRD éditions, p. 15-38.
- Van der Sleen, W.G.N., 1973, *Handbook on beads*, Liège, Halbart, p. 142.
- Van Wing, J., 1941, *Etudes bakongo. II. religion et magie*, Dilbeek, G. Van Campenhout, p.301.
- Vanacker, C., 1984, « perles de verre découvertes sur le site de Tegdaoust », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 54, n°2, p.31-52.
- Vanhaeren, M., d'Errico, F., Stringer, C., James S. L., Todd, J. A., Mienis, H. K., 2006, "Middle Paleolithic Shell Beads in Israel and Algeria", *Science*, vol. 312, n°5781, p. 1785-1788.
- Varichon, A., 2005, *Couleurs : pigments et teintures dans les mains des peuples*, Paris, Seuil, p. 287.
- Verneur, M, 1864, "Précis des découvertes récemment faites dans l'intérieur de l'Afrique par MM. Oudney, Denham & Clapperton", *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes ou archives géographiques du XIXe siècle*, tome 21, n°63.
- Vidal, N., 2011, *Le grand livre des étonnantes graines entre nature et cultures*, Chevagny sur Guye, Orphie, p. 193.
- Vincent, J. F., 1964, *Perles et objets de dot kota (Mbamba et Ndasa de la region Sibiti-Komono),* Brazzaville, éd. Institut de recherches scientifiques au Congo, p.18.
- Vincent, J. F., 1976, *Traditions et transitions : entretiens avec des femmes béti du Sud-Cameroun mariage et situation pré-coloniale, anciens rites de femmes, magie et sorcellerie, réactions à la christianisation*, ORSTOM, p.166.

- Waffo, U., 2009, *Menaces sur la mangrove du Cameroun*, Yaoundé, publié par memoireonline.com, n.p.
- Walckenaer, Ch. A., 1842, *Collections des relations de voyages par mer et par terre*, vol.20, Paris, éd. Desrez, p. 463.
- Warnier, J. P., 1985, *Echanges, développement et hiérarchies dans le Bamenda précolonial (Cameroun)*, Stuttgart, éd. Franz Steiner Verlag Weisbaden, p. 323.
- Warnier, J. P., 1992, «Rapport préliminaire sur la métallurgie du groupe Chap» dans : Essomba, J.-M. (dir.), *L'archéologie au Cameroun*, Paris, Karthala, p.197-212.
- Warnier, J. P., 2009, *Régner au Cameroun : le roi-pot*, Paris, Karthala, p. 338.
- Wente-Lukas, R., 1977, "Fer et forgeron au sud du lac Tchad (Cameroun, Nigéria)", *journal de la société des africanistes,* vol. 47, n°2, p.107-122.
- Willett, F., Ravaute, A., 1971, *Ifé : une civilisation africaine*, Paris, jardin des arts Talladier, p. 232.
- Willett, F., 1977, *Baubles, bangles and beads: trade contacts of medieval Ife*, Edinburgh, Center of African studies, p. 31.
- Willett, F., 1982, *Treasures of ancient Nigeria*, Londres, Royal academy of arts Collins, p. 161.
- Wilson, A., 2003, *The bead is constant*, Accra, Ghana Universities press, p. 153.
- Zeebroek, R., 2015, « Perles et tissus. Les instruments monétaires au Katanga», *Afrique Archéologie & arts,* vol. 13, p. 21 -38.
- Zeki, S., 1990, Colour vision and functional specialization in the visual cortex, *Discussion in Neuroscience,* n°6, p.7- 64.
- Zhiri, O., 1991, *L'Afrique au miroir de l'Europe : fortunes de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, Genève, Droz, p.247.
- Zibrowius, H., Cairns, S. D., 1992, *Revision of the northeast Atlantic and Mediterranean Stylasteridae (Cnidaria, Hydrozoa),* Paris, éd. du museum, p. 136.

Liste des tableaux

Tableau 1 : Précipitations moyennes à Yaoundé et à Lomié (à 400km à l'est de la capitale) et à Moloundou (frontière sud-est) 20
Tableau 2 : généalogie des rois du Kanem Bornou d'après Al Makrizi traduit par Joseph Cuoq 55
Tableau 3 : les perforations d'une perle 72
Tableau 4: groupes de perles régulières issus de "Classification and Nomenclature of beads and pendants" 79
Tableau 5: Types de perles irrégulières d'Horace C. Beck 86
Tableau 6 : Liste des minéraux bleus sur Terre avec leurs propriétés physicochimiques : en gris italique les éléments discordants avec les pierres d'aigris 219
Tableau 7 : Historique des monnaies en Chine 412

Liste des figures

Figure 1 : carte géographique du Cameroun 15
Figure 2: carte représentant les différents reliefs du Cameroun 17
Figure 3 : carte des précipitations annuelles en Afrique (1970, Pierre Gourou) 19
Figure 4: mangrove du Cameroun (estuaire du rio del Rey) issue du mémoire de 2009 par U. Waffo 21
Figure 5: plaine côtière du Cameroun vers Limbé 21
Figure 6 : plage de Kribi 22
Figure 7: paysage de l'Adamaoua près de Ngaoundéré 24
Figure 8 : savane sèche dans les plaines du Nord 25
Figure 9: parc de la Bénoué, dans la cuvette de la Bénoué 26
Figure 10: monts Mandara en période sèche 26
Figure 11: greniers et séchage de la paille dans les monts Mandara. 31
Figure 12 : groupes linguistiques en Afrique 34
Figure 13 : carte des langues et familles du Cameroun issue de l'ouvrage de Daniel Barreteau, Roland Breton et Michel Dieu, p.171 35
Figure 14: Bung dié du Grassland avec des détails de piliers sculptés 40
Figure 15: ndop (détail) 42
Figure 16: cartes présentant les frontières du Cameroun au XXe siècle 44
Figure 17 : Cheval barbe (dessin issu de l'ouvrage *Essai sur l'extérieur du cheval* daté de 1890). 57
Figure 18 : détail de l'atlas de Fra Mauro présentant l'Afrique avec le sud en haut 58
Figure 19: carte archéologique des abords du lac Tchad par Jean-Paul Lebeuf en 1981 60
Figure 20: Détermination du rapport longueur/largeur d'une perle 69
Figure 21 : exemples de perles d'espacement: perles parallélépipèdes saumon à gauche, boutons à droite 70
Figure 22 : perles archéologiques dont les lumières sont réalisées sans forage 73
Figure 23 : perles en melon « melon beads » 74
Figure 24: de gauche à droite: une perle ocellée, des millefiori et des perles à chevrons 75
Figure 25: des modèles similaires 76
Figure 26: procédé de création d'une perle soufflée 78

Figure 27: Pendant inclassable....86
Figure 28 : galets issus de la fouille de Tichitt en Mauritanie (Pierre Duhard) 92
Figure 29: perles ayant une lumière irrégulière. 99
Figure 30: cache-sexe du Nord Cameroun (Peabody museum of Harvard)....100
Figure 31 : corne cérémonielle du Cameroun (Grassland)....101
Figure 32 : Perle Baoulé....104
Figure 33: Exemple de fiche d'objet de corpus....105
Figure 34: carte illustrée des populations actuellement célèbres pour leur art perlé 111
Figure 35 : Cauris (*Monetaria moneta*) 119
Figure 36 : siège perlé de l'ouest du Cameroun (région des Grassfields, population Bamiléké) du XXe siècle 120
Figure 37 : Coquillage provenant des collections du muséum d'histoire naturelle de Rotterdam 122
Figure 38: Perles en test d'oeufs d'autruche provenant d'une tombe Sao (conservées au musée du quai Branly) 124
Figure 39: collier de perles en vertèbres fabriqué par les Fali et conservé au musée du quai Branly....125
Figure 40: Graines de *Coix lacryma jobi* 126
Figure 41: graines de *l'Abrus precatorius* 127
Figure 42 : Collier en graines de haricots 128
Figure 43: sonnailles avec des perles en coque de fruits 129
Figure 44: perles en cornaline de type I, II et IV. 132
Figure 45: perles minérales blanches découvertes par l'archéologue Jean-Paul Lebeuf sur un site Sao....133
Figure 46 : perles en pierre bleues (71.1950.71.1956) 134
Figure 47: photographies de perles archéologiques Sao trouvées en contexte funéraire. A gauche: perle provenant du site de Goulfei, 4cm, traces monochromes rouges, conservée au Peabody museum d'Harvard; A droite: perle de 5 cm de long et 2 cm de large représentant vraisemblablement un suidé....137
Figure 48: statues Sao représentant les perles utilisées en tour de cou (conservées au musée de Ndjamena et au MQB) 138

Figure 49: objet perlé contenant des perles de verre (rouge et jaune) et des perles en émail bleu. Anc. coll. Jean Gabriel Gauthier 139
Figure 50 : perles en fritte- à gauche: perle archéologique de Mapungubwe avec moule, au centre perle actuelle du Ghana (1,6 cm de diamètre) et à droite perle ethnologique de Kiffa (2cm de long) 140
Figure 51 : perles en fer conservées au musée de Leiden (n°5899-1039) 142
Figure 52: collier en laiton conservé au Metropolitan museum n°1979.532.32 144
Figure 53: pendant phénicien à gauche; à droite deux pendants carthaginois; datés du IIIe siècle av. J. C. 148
Figure 54: Calebasse provenant du trésor de Bandjoun (Grassland) 159
Figure 55 : Portrait de Duarte Pacheo Pereira 164
Figure 56: photographies des *conus guinaicus et genuanus* 166
Figure 57: carte de Gastaldi édition 1563 de *Navigationi e viaggi* 168
Figure 58: carte de 1556 (édition française) 169
Figure 59: Vitrail représentant Richard Hakluyt (Bristol) 169
Figure 60: détail d'une carte représentant le golfe de Guinée par Hondius (1606) 171
Figure 61 : illustration des « babioles » (« trincklets ») portés en collier faits en conta de terre 174
Figure 62 : portrait de Jean Baptiste Ducasse par Hyacinthe Rigaud 175
Figure 63 : gravure-portrait issue de Voyage de Guinée contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et on fabrique de l'or, les dents d'Eléphant et les esclaves. 176
Figure 64: portrait de l'abbé Prévost 182
Figure 65 : portrait de Rumphius, gravure extraite de *Herborium Amboinense* (1750) 186
Figure 66 : portrait de John Leyden, dessin au fusain provenant des collections de Denholm Village 191
Figure 67 : portrait de Hugh Clapperton par Gildon Manton 1825 conservé au National galleries Scottland 192
Figure 68 : portrait de Richard Lemon Lander par William Brockedon av. 1854 conservé au National Portrait gallery de Londres 194
Figure 69 : planche présentant l'*Isis nobilis (ou Corallium rubrum)* 200
Figure 70 : galet en labradorite poli de provenance africaine 205

Figure 71: Soumis à l'action du feu, le verre se brise contrairement à la labradorite 220
Figure 72 : Détail d'une production perlée des monts Mandara, œuvre Fali conservée au musée d'Angoulême 228
Figure 73 : Détail d'une œuvre perlée du Grassland réalisée avec la technique de la broderie 228
Figure 74 : schéma de structure de tissage de l'objet perlé de la Figure 72 229
Figure 75 : calebasse en broderies perlées de la fin du XIXe siècle provenant du Grassland 230
Figure 76 : détail de la statue perlée royale exposée au musée du quai Branly 231
Figure 77 : dessins de poupées perlées Fali par Emile Gallois, supports en bois et épi de maïs 234
Figure 78 : détail du rapport du masque suspendu en ivoire de Bénin (conservé au Pitt Rivers Museum) 236
Figure 79 : Chapiteau Nok, conservé au pavillon des Sessions 238
Figure 80 : fragment de statuette anthropomorphe Sao conservé au Musée du Quai Branly 239
Figure 81 : reconstitution de la tombe à Igbo Richard 241
Figure 82 : deux bronzes perlés d'Igbo Ukwu : un ornement de bâton et un pot (photographie Frank Willett) 242
Figure 83 : collier de danseur en broderie perlée- conservé au musée ethnologique de Berlin 244
Figure 84 : danseurs à l'occasion du concours national des danses patrimoniales à Yaoundé le 29 avril 2011. 245
Figure 85 : des perles de verre sont portées en colliers simples par les épouses des fon 246
Figure 86: création contemporaine de Ly Dumas 248
Figure 87 : représentations anthropomorphes du royaume de Bénin présentant des coiffes perlées. 251
Figure 88: Oba Akenzua II en tenue d'apparat qui aurait été volée à Olokun selon la légende 251
Figure 89 : quelques sacs perlés du Cameroun 253
Figure 90: masques buffles du Grassland (collection particulière) ; masque frontal et masque-casque. 256

Figure 91 : à gauche- page405 de *Wanderungen und Forschungen im Nord-Hinterland von Kamerun* par Franz Hutter ; à droite – planche de 1930 avec un tuyau perlé représenté en deux parties pour des questions d'échelle. 258
Figure 92 : Siège en cauris ayant appartenu au trésor royal de la chefferie de Bandjoun 270
Figure 93 : différentes formes de perles de cornaline provenant d'Igbo Ukwu 272
Figure 94 : « le gardien des trésors de la chefferie », photographie de Frank Christol, tirage sur papier baryté conservé au musée du quai Branly.....283
Figure 95: atlas catalan- portulan de 1375- partie occidentale.....289
Figure 96 : atlas catalan – portulan de 1375- partie orientale (Asie centrale).....289
Figure 97 : Portraits en plan rapproché; photographie du chef de Dschang par Frank Christol (1930) et peinture murale de l'actuel souverain de la chefferie de Batcha 292
Figure 98 : photographies de fon prises par Franck Christol durant sa campagne (1925-1936) 294
Figure 99 : photographie officielle de Ngié Kamga Joseph, à la tête de la chefferie de Bandjoun 295
Figure 100 : photographie officielle de Njimonluh Seidou, à la tête de la chefferie de Bangangté 296
Figure 101: photographies de Hapi IV, chef du Bana par Daniel Lainé 298
Figure 102 : photographie officielle d'Aboumbi II, à la tête de la chefferie de Bafut.....299
Figure 103 : images de la généalogie des premiers rois Bamum depuis Nchare 302
Figure 104 : deux photographies de rois Bamoum Njoya 303
Figure 105 : quelques objets typiques du Grassland 309
Figure 106 : Trois poupées du Nord Cameroun de styles différents 311
Figure 107: photographies de Fali circa 1960 par Jean-Gabriel Gauthier.....312
Figure 108: sonnailles aux pieds d'un danseur de l'est du Cameroun (danse adouyaye) issu du film de Christian Gobé et investiraucameroun.com 315
Figure 109 : détail d'un danseur Ouldémé (Monts Mandara, Nord Cameroun) 315
Figure 110 : société de guérisseurs en costume de danse pour le nguon 317
Figure 111 : plaque du royaume du Bénin représentant des guerriers 320
Figure 112 : photographie de la danse de la roue 1935.....321
Figure 113 : *Raw*-ham utilisé par une mère et son enfant Fali.....323
Figure 114: à gauche : garçons Fali ; à droite: filles Fali 324

Figure 115 : insigne perlé (n° III C 25131) 328
Figure 116 : deux sièges cadeaux protocolaires offerts à Jacques Chirac (création Bamiléké) 329
Figure 117 : capture de vidéo du documentaire "Le Ngondo" acessible via: presidenceducameroun.cm 331
Figure 118: deux sanza avec perles comme éléments vibrants 335
Figure 119: *Agbe shekere* provenant du Cameroun (collection du Metropolitan museum) 336
Figure 120 : porte-voix provenant de Foumban (Grassland) conservé au musée du quai Branly 337
Figure 121 : sifflets Bamiléké 338
Figure 122 détail d'un tchidal (extrait du livre instruments de musique traditionnelle du Cameroun) 339
Figure 123: Rôle artistique des perles à travers la comparaison de deux statues similaires 341
Figure 124: *Atwonzen* perlé exposé au musée du quai Branly 344
Figure 125: Tabourets du Grassland en panthère avec des pelages différents 347
Figure 126: fauteuil avec mise en abîme (©Nelson Atkins Museum of art) 348
Figure 127: tabouret, trône et chaise 350
Figure 128 : lit d'apparat perlé 351
Figure 129: repose calebasse 353
Figure 130 : récipients perlés 355
Figure 131: deux tenues comprenant le masque-cagoule (dessin Raymond Lecoq) 356
Figure 132: Danse de société secrète réalisée lors des funérailles à Bali Nyonga 362
Figure 133: Danseurs de Ménang avec leur costume végétal et leurs sonnailles aux chevilles 363
Figure 134 : élément d'apparat (musée national de Lagos) 367
Figure 135 : schéma d'un chapelet chrétien et correspondance avec les prières (©polemissionnairedeprovins.fr) 370
Figure 136 : amulette Fali et sa fiche d'inventaire 373
Figure 137 : amulette prophylactique de Bafia conservée au Pebody museum de Harvard 374
Figure 138 : statuette *netu* servant à contrer les sortilèges 382
Figure 139 : dessin en coupe d'une sépulture fali de 1992 réalisé par Jean-Gabriel Gauthier (1995, p.58) 385

Figure 140 : Schéma d'une sépulture en double-jarre contenant des objets perlés (parure) 390
Figure 141 : hommage aux ancêtres à travers les sièges lors de l'intronisation d'un nouveau chef 395
Figure 142 : Billets de l'Afrique équatoriale française de 1941 : les deux faces 409
Figure 143 : billet de 10 000 francs imprimé en 1991 par la banque centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest.....410
Figure 144 : 10 naira datés des années 1980 410
Figure 145 : portrait officiel de Nyimi Mabintsh III, roi Kuba par Daniel Lainé 415
Figure 146 : Coiffes de chef Pendé (n° IMA 1989.1146 et 1989.1147) 416
Figure 147 : représentations d'ibangula (couronnes perlées Tchokwé) 417
Figure 148 : deux gravures colorées de chefs Zoulou au XIXe siècle (1849 et 1836).....417
Figure 149 : La parure perlée traditionnelle Xhosa portée par Mandela (en haut) et des femmes (en bas).....419
Figure 150 : Perles d'Egypte dynastique présentant des cartouches 421
Figure 151 : objets perlés des Yoruba (Nigéria occidental) 424
Figure 152 : objets perlés d'Afrique centrale 425
Figure 153: Pipe originaire d'Afrique australe 425
Figure 154 : opèlè divinatoires sur ate 427
Figure 155 : collier issu de la tombe TT96 (Sennéfer) exposé au musée du Louvre.....429
Figure 156: statue de bouddha asiatique avec chapelet.....445
Figure 157 : Costume de danse *Pullo Yana* « femme peule » 446
Figure 158 : Schéma des oracles à souris et matériel divinatoire en perles de type V (en haut à droite) et de type I (bas droite).....448
Figure 159: masque funéraire de la Basse Epoque conservé au musée de Montélimar.....449
Figure 160 : armure en perles de jade 450
Figure 161 : Inhumation avec de nombreuses perles en ivoire (Sunghir, Russie).....451
Figure 162 : Relevé et photographie d'une scène centrée sur une femme parée de perles.452
Figure 163 : scène de têtes rondes au Tassili N'Ajjer avec personnage paré de perles 453
Figure 164 : Quelques statues africaines comportant des représentations de perles 454
Figure 165 : Bas relief de temple présentant des personnages parés d'objets perlés 456

Figure 166 : Pot et bas-relief représentant une offrande de sang par des personnages royaux 457
Figure 167 : Vénus de Kostienki, Russie (période gravettienne) 458
Figure 168: Regards perlés à travers le monde 462
Figure 169 : Exemples de plantes stylisées visibles dans les « cache-sexe » cérémoniels des monts Mandara 465
Figure 170: Exemples d'animaux stylisés visibles dans les « cache-sexe » cérémoniels des monts Mandara 466
Figure 171 : quelques oiseaux à dos convexe vivant dans le Cameroun septentrional 467
Figure 172 : stylisation de cauri 469
Figure 173 : figuration d'un serpent.....469
Figure 174 : figuration de la sensualité 470
Figure 175 : quelques figurations de constructions architecturales.....470
Figure 176 : Les losanges dans l'art pictural et perlé (maison et parure) 472
Figure 177 : Motifs à base de carrés visibles dans les pagnes des monts Mandara.....473
Figure 178 : Jeux de triangles.....473
Figure179 : Motifs géométriques issus de fleurs 474
Figure 180 : « Cache-sexe » n°2000.29.89 conservé au Peabody Museum 474
Figure 181 : rideau de perle pour le marché international réalisé dans les monts Mandara (côté Nigéria).....475
Figure 182 : Figures d'éléphants dans l'art perlé du Grassland.....478
Figure 183 : Représentations de buffle 479
Figure 184 : Représentations de singes.....481
Figure 185 : iconographie des arachnides dans l'art perlé du Grassland 482
Figure 186 : Quelques figurations d'oiseaux dans l'art perlé du Grassland 483
Figure 187 : chaise perlée de reine avec des motifs de serpents 485
Figure 188 : motif géométrique dérivé de la forme du caméléon.....486
Figure 189 : pipe aux motifs de la grenouille.....487
Figure 190 : détail de la figuration de poisson cernée par des losanges 488
Figure 191 : exemple de frises de personnages symbolisant le peuple.....489
Figure 192 : siège à double caryatide.....489

Figure 193 : détail d'un porte- calebasse avec figuration d'un fon et d'une mafo ou épouse royale 491
Figure 194 : Schéma d'un œil humain et de ces cônes colorés 496
Figure 195 : schéma de couleurs s'opposant entre elles 502
Figure 196 : jeu visuel montrant le mécanisme de l'assimilation 503
Figure 197 : l'harmonisation de trois couleurs (jaune-gris-mauve) 503
Figure 198 : Capture d'image du film *La liste de Schindler* de S. Spielberg 504
Figure 199 : Masques *tupum* issus de collections et ventes publiques 505
Figure 200 : Trois objets avec des contrastes rouge-vert et des formes dynamiques 506
Figure 201 : Deux objets utilisant la dualité jaune orangé- bleu foncé au Nord et à l'Ouest 506
Figure 202 : Mise en valeur du cyan par association noir-bleu clair 507
Figure 203 : perles à noms spécifiques 510
Figure 204 : art perlé en *fô fô* et *sesse* 512
Figure 205 : Quelques objets perlés tricolores nuit-blanc-rouge 513
Figure 206: Quelques objets en trio sesse, m'be et n'gob 514
Figure 207 : Objets bamoum, bamiléké et tikar aux quatre couleurs primaires du Grassland 515
Figure 208 : Art perlé contenant des couleurs lumineuses et insaturées 517
Figure 209 : Objet contemporain fabriqué par Paul Tahbou à Bandjoun en 2013 519
Figure 210 : sac de chasseurs aux couleurs des Fali © Mingei museum 520
Figure 211 : Objets perlés Kapsiki aux couleurs d'eau 521
Figure 212 : parures Podoko 522
Figure 213 : Pagne cérémoniel aux couleurs familiales 523
Figure 214 : Perruques Fang aux perles blanches conservées au musée du quai Branly 525
Figure 215 : Bracelet en laiton d'origine Fang 526
Figure 216 : Deux objets avec du blanc et du bleu 527
Figure 217 : colliers du byéri conservés au musée du quai Branly 527
Figure 218 : cache-sexe Sao 533
Figure 219 : perle en alliage cuivreux issue de la mission Sahara-Cameroun 538
Figure 220 : perle zoomorphe bien conservée (n°71.1938.53.427 du musée du quai Branly) 539
Figure 221 : Pendant issu de la fouille d'Igbo Isaiah au Nigéria oriental 541

Figure 222 : Perles pendantes en alliage cuivreux 541
Figure 223 : poteries nagadiennes avec représentations stylisées de fleurs 543
Figure 224 : détail d'une résille de perles exposée au musée du Louvre (Basse Epoque) 545
Figure 225 : coiffe Fang n°1569-27 551
Figure 226 : coiffe Bamoun n°AM-482-3 552
Figure 227 : Siège n° 3301-2 555
Figure 228 : statuette n°4794-1 556
Figure 229 : Masque éléphant n°3486-3 du Tropenmuseum.....557
Figure 230 : Calebasse n°3518-1 des réserves du musée Volkenkunde de Leyde 558
Figure 231 : pipe n° APM15885 (ou 15885 hp).....560
Figure 232 : détail d'un tuyau de pipe perlé (109 cm) avec des motifs de grenouille stylisés de deux manières 560
Figure 233 : Tambour n°70.2012.31.137 562
Figure 234 : Lamellophone n°71.1934.171.661 563
Figure 235 : statue perlée du musée du quai Branly 566
Figure 236 : masque exposé au musée du quai Branly (vues de face et latérale).....568
Figure 237 : Curieux objet archéologique découvert en site Sao (71.1949.3.917) 569
Figure 238 : Sièges 570
Figure 239 : masque cagoule 571
Figure 240 : « Cache-sexe » n° MNHN-2008-2-147 572
Figure 241 : Statue commémorative n°IIIC 21040 574
Figure 242 : Pipes royales à gauche bamum, à droite Bali 575
Figure 243 : Perles n°IIIC 25716 575
Figure 244 : siège B13-806.....576
Figure 245 : calebasse EO.1964.4.3.3 5C MRAC Tervuren 577
Figure 246: Calebasse du Whitby Museum 578
Figure 247 : masque buffle du musée Rietberg 580
Figure 248 : L'afo-a-kom 584
Figure 249 : « Cache-fesse » n°2000.620.18.....585
Figure 250 : objet n° 2000.620.7 586
Figure 251 : Calebasse n° 1986.336a,b 587
Figure 252: porteuse de coupe d'origine Kom.....588

Copyrights des figures

Certaines images diffusées n'ont pas de droit d'auteur spécifié ; il a été choisi d'indiquer néanmoins le nom du site ou le nom de l'auteur de la publication.

1 Codeko14.org/ville/kribi/ ; 3 Pierre Gourou ; 4 Uilrich Waffo ; 5 amateursinafrica.com ; 6 cm.worldmapz.com/photo/681_de.htm ; 7 gicrossa.blogspot.fr/2011/01/situation-geographique-de-ngaoundere.html; 8 planetere.org/bulletin/2010/Cam-extNord.htm; 9 benouenationalpark.org ; 10 travelocameroon ; 13 ORSTOM ;14 Valérie de Galembert ; 15 Hamill gallery ; 19 Jean-Paul Lebeuf ; 22 combinaison d'images issue de Bernard Secher et Mapungubwe museum; 25 dessin Claudette Vanecker, photo Pitt Rivers museum ; 26 cerraverre.free.fr ; 27 chaz.org ; 28 Pierre Duhard ; 30 Peabody Museum ; 37 musée d'histoire naturelle de Rotterdam ; 38 montage d'après l'inventaire du musée du quai Branly ; 39 musée du quai Branly ; 43 à 46 musée du quai Branly ; 47 Pitt Rivers Museum & Pascal ; 48 musée du quai Branly & Ndjamena; 50 montage issu du Mapungubwe Museum, Bead Museum (Arizona), Pierre Jacob ; 52 Metropolitan museum ; 53 Drouot, musée de Carthage ; 54 Bianca Triaca ; 75 Bianca Triaca ; 77 Emile Gallois ; 78 Pitt Rivers Museum ; 79 Musée du quai Branly ; 93 Thurstan Shaw, 97 & 98 Frank Christol; 99 à 102 Daniel Lainé; 103 Ibrahim Njoya; 104 Goethe George, Daniel Lainé; 105 droite Musée du quai Branly; 106 galerie Loeb, Sotheby's, Musée du quai Branly; 107 Jean Gabriel Gauthier; 108 Christian Gobé; 109 Nathalie Fernando; 112 André Ménard; 113 & 114 Jean-Pascal Benoit; 115 ethnologisches museum Dalhem ; 116 Sarran; 117 presidenceducameroun.cm; 118 Musée du quai Branly; 119 Metropolitan museum of art; 120 Musée du quai Branly; 121 Amyas African art; 122 MINCULT; 123 & 124 musée du quai Branly; 125 montage issu des objets conservés au Linden museum (Stuttgart), Ubersee museum (Brême), ancienne collection Vöhringer in: Tamara Northern 1984 p.44, world museum (Liverpool); 126 Atkins museum of art; 127 Helene Holdensburg; 128 Francine Ndiaye, 1995, fig. 117; 129 Jean Polet; 130 Musée royal d'Afrique Centrale, musée du quai Branly, collection privée, institut français du Cameroun IFC Yaoundé; 131 Dayton art Institute, Raymond Lecoq; 132 LESeulBlueboy (youtube); 133 photographie issue de *Les danses du Cameroun* 1971; 134 musée national de Lagos; 135 polemissionnairedeprovins.fr; 137 Peabody museum of Harvard; 138 musée du quai Branly; 139 Jean-Gabriel Gauthier; 141 Hans-

Joachim Koloss; 145 Daniel Lainé; 146 Indianapolis museum of art; 147 mutambi.org; 150 Petrie museum; 151 : Hamill gallery, Metropolitan museum, galerie CSAO ; 152 Mary Harrsch art institute of Chicago; 153 pijpenkabinet Amsterdam; 154 Afshin Mokthtari; 155 musée du Louvre; 158 (photographies de droite) Alain Germon musée d'ethnographie de Neuchâtel/ musée du quai Branly; 159 musée de Montélimar ; 162 dinosoria.com (musée de l'homme, Paris) et http://algeriedjanet.afrikblog.com//albums/le_plateau_du_tassili/photos/1399899-_macintosh_hd_users_davidcadasse_desktop_s_b_blogfinal_s_b_blog_.html; 163 http://algeriedjanet.afrikblog.com/albums/peintures_et_gravures_rupestres__tassili_n_ajjer___algerie/photos/1371106-29.html; 164 ICOM ; 165 British Museum ; 167 Giuseppe Novelli ; 168 MRAC, MQB, museum Volkenkunde, A. Speltdoorn, MQB ; 176 Jean-Gabriel Gauthier, Peabody museum, museum Volkenkunde ; 180 Peabody museum ; 182 Jean Porchez, musée Madoi ; 183 SMB (Staatliche museen zu Berlin), MEN (musée ethnographique de Neuchâtel); 184 Tribal art auktion.de et Sotheby's ; 185 collection privée New yorkaise, British museum ; 186 British museum, Pierre Harter, Bianca Triaca ;189 Ethnologisches museum, Staatliche museen zu Berlin ; 190 MQB ; 191 musée Barbier Mueller, Staatliche museen zu Berlin ; 192 photographie personnelle des réserves du musée de Leiden ; 193 metropolitan museum ; 194 http://www.blueconemonochromacy.org/how-the-eye-functions/; 195 quentincourapied ; 196 http://www.psy.ritsumei.ac.jp/~akitaoka/DeValoisDeValoisCcheckers.jpg; 198 Universal pictures ; 199 vente Christie's de 2010, British museum, musée d'Israel, musée MADOI ; 200 Boston museum of fine arts, MEG, Kabangondo ; 201 Mingei international museum, übersee museum ; 202 Ethnologisches museum, Staatliche museen zu Berlin ; 204 © 2013 voix du monde, arkhade, galerie amarica ; 205 Benjamin Thywissen ; 206 MEG, Ethnologisches museum ; 207 MQB, collection privée ; 208 MEN (musée ethnographique de Neuchâtel), Minneapolis institute of art, Metropolitan museum ; 209 la route des chefferies ; 210 Mingei museum ; 211 salle des ventes de Chinon (2011 et 2014) ; 212 Gaddera ; 213 Peabody museum of Harvard ; 214 à 217 MQB ; 218 Romain Vincent/ musée d'histoire naturelle de la Rochelle ; 219-220 MQB ; 221 University of Iowa Museum of art ; 222 British museum ; 223 Metropolitan museum of art ; 224 musée du Louvre ; 225 Volkenkunde museum ; 226 Afrika museum ; 227- 228 Volkenkunde museum ; 229 Tropenmuseum ; 230 Volkenkunde museum ; 231-232 pijpenkabinet Amsterdam ; 233-237 MQB ; 238-239 musée Jacques Chirac (Sarran) ; 240 MNHN ; 241-243 Ethnologisches museum, Staatliche museen zu Berlin ; 244 übersee

museum ; 245 MRAC/ Dapper ; 246 Whitby museum ; 247 musée Rietberg ; 248 https://plone.unige.ch; 249 à 251 Metropolitan museum ; 252 carlos Museum, université d'Emory ;

Table des matières

Chapitre 1 - Le Cameroun, une Afrique en miniature....15

Une grande variété d'écosystèmes....16

- ❖ Les reliefs du Cameroun....16
- ❖ Les climats du Cameroun....17
- ❖ Un pays alliant forêt dense et savane sèche....20
- ❖ Les humains et leur environnement : des agro-systèmes multiples....27

Des populations diverses se côtoyant et se mêlant....33

- ❖ Diversité linguistique....33
- ❖ Diversité religieuse....36
- ❖ Politique et organisations sociales....37
- ❖ Pratiques culturelles....38

Histoire du Cameroun : de la diversité à l'unité....43

- ❖ Une volonté d'unification : de 1884 à nos jours....43
- ❖ Histoire précoloniale....45

Conclusion du chapitre "Cameroun, une Afrique miniature"....64

Chapitre 2 - Les perles, définition et intérêts de l'étude....67

Caractéristiques d'une perle....67

- ❖ Lexique et méthode d'analyse d'une perle....68
- ❖ Historique des classifications typologiques des perles....78
- ❖ Elaboration d'une nouvelle classification....95

Histoire et géographie des perles....106

- ❖ Historique des perles dans le monde : une origine controversée....106
- ❖ L'importance des perles en Afrique et au Cameroun....110

Chapitre 3 - Typologie des principales perles au Cameroun....115

Les formes courantes....115

- ❖ Les types....115
- ❖ Les dimensions....116
- ❖ Les aspects....117
- ❖ Les perforations....117

Les perles d'origine organique....117

- ❖ Les perles en coquillages....118
- ❖ Les perles en tests d'œufs d'autruche....123
- ❖ Les perles en squelette....124

- ❖ Les perles en kératine....125
- ❖ Les perles végétales....125

Les perles minérales....129

- ❖ La calcédoine rouge....129
- ❖ Les autres minéraux et roches....133

Les perles synthetiques....135

- ❖ Les matériaux composites de types terres cuites, émail & glaçures....135
- ❖ Le métal....141
- ❖ Le verre....145

Couleurs et décors....154

Un élément de datation ?....156

- ❖ L'échec de la typologie....157
- ❖ La datation par résultats archéométriques....159
- ❖ La problématique de la réutilisation des perles....160

Origine géographique des perles....161

Chapitre 4 - Les perles d'aigris ou accoris....163

Les témoignages historiques....163

- ❖ Duarte Pacheco Pereira....163
- ❖ Giovanni Battista Ramusio et Léon l'Africain....166
- ❖ Richard Hakluyt....169
- ❖ Pieter de Marees....170
- ❖ Samuel Brun....171
- ❖ Olfert Dapper....172
- ❖ Jean Barbot....172
- ❖ Jean Baptiste Ducasse....174
- ❖ Guillaume ou Willem Bosman....175
- ❖ Godefroy de Loyer....177
- ❖ Reynaud Des Marchais....178
- ❖ Jacques Savary des Brûlons....180
- ❖ John Green, Alexandre Deleyre & Antoine-François Prévost....181
- ❖ George Edvard Rumpf (ou Rumphius)....185
- ❖ Peter Simon Pallas....187
- ❖ L. F. Römer....187
- ❖ Paul Erdmann Isert....188

- John Leyden 190
- François de Rivarol 191
- Hugh Clapperton 192
- Richard Lemon Lander 192

Caractéristiques d'une perle d'aigris selon ces écrits 194

Discussion sur le matériau des perles d'aigris 196

- La piste des perles synthétiques 197
- Les perles d'origine organique 199
- L'hypothèse des perles d'origine minérale 202

La théorie de la labradorite soumise à l'expérimentation 220

Quelques pistes pour retrouver de véritables perles d'aigris 221

- Recherche parmi les données archéologiques 221
- Recherche parmi les objets thésaurisés facilement datables 223

Chapitre 5 - Les objets perlés et leur montage 225

Le statut du perlier au Cameroun 225

- L'incidence du genre sur le statut du perlier 225
- Les différents statuts dans le Grassland 226

Les méthodes de perlage 227

Des fils et des supports 232

- Composition des fils 232
- Les supports 233

Objets perlés anciens 237

- Les arts Nok 237
- Les arts Sao 238
- Igbo Ukwu (IXe –XIe siècle) 240
- L'art du royaume de Bénin (XIIIe siècle -1897) 243

Perlages actuels : entre tradition et innovation 244

- Colliers, ceintures & bracelets (main et cheville compris) 244
- Vêtements 247
- Ornements de tête 249
- Sacs 253
- Chasse-mouches et cannes 254
- Les fourreaux d'épée 254
- Les masques 255

- ❖ Le mobilier : trônes, chaises, tables et lits 259
- ❖ Statues & atwonzen 259
- ❖ Calebasses 260
- ❖ Statuettes et poupées : des modélisations d'anthropomorphes 260

Chapitre 6 - La fonction pécuniaire des perles 265

Les caractéristiques de la monnaie & leur relation aux perles 265

- ❖ Troc, paléomonnaie ou monnaie : le choix des termes employés 265
- ❖ Les caractéristiques de la monnaie 267

Pratique de la monnaie perle à l'échelle locale et internationale 268

- ❖ Le cauri 268
- ❖ Le cauri des rivières 271
- ❖ La cornaline 271
- ❖ Le corail *Corallium rubrum* 273
- ❖ Les perles de verre 273
- ❖ La problématique des perles en terre cuite 276

De la monnaie à la « paléomonnaie » : thésaurisation et valeur rituelle 279

- ❖ Trésor 282
- ❖ Offrande rituelle 283

Les axes commerciaux mis en exergue par les perles 284

- ❖ Des routes longues aux périodes médiévales 284
- ❖ La révolution du XVIe siècle : un essor des commerces avec l'Europe 286
- ❖ Perles actuelles : une recrudescence des perles locales et de l'Extrême-Orient 287

Les indices d'une transformation des sociétés africaines 288

Chapitre 7 - Le rôle social des perles 291

Au Grassland : un témoignage de notabilité 291

- ❖ Les portraits des chefs Bamiléké 292
- ❖ Attributs des autres notables 299
- ❖ Portraits des rois Bamoum 300
- ❖ Causes de la relation entre notabilité et perles au Grassland 303
- ❖ La notabilité avant le XVIIIe siècle 305

Des marqueurs culturels 308

- ❖ Des ensembles culturels distincts 308
- ❖ Des divergences selon les cultures au sein d'une même région 310

L'appartenance à des corporations, l'illustration d'un savoir 314

- ❖ Corporations de métiers 314
- ❖ Sociétés secrètes d'initiation 320

L'âge et la vie conjugale 322

- ❖ La petite enfance 322
- ❖ L'enfance et l'adolescence 323
- ❖ L'âge adulte 324
- ❖ Le statut marital 324

Témoignage de relations profondes et prospères 325

- ❖ Cadeaux diplomatiques entre localités 326
- ❖ Cadeaux diplomatiques offerts aux nations européennes 327
- ❖ Le Ngondo 330

Chapitre 8 - Les perles à usage artistique 333

La musique ou l'esthétisme des sons 333

- ❖ le choix du matériau 333
- ❖ les instruments perlés 334

Les arts plastiques ou l'importance de la texture et des couleurs 340

- ❖ Les jeux de lumières et de formes 341
- ❖ La polychromie 342
- ❖ Une œuvre pointilliste 344

Les arts décoratifs & appliqués ou la sensualité pratique 346

- ❖ Mobilier : entre art plastique et fonction pratique 346
- ❖ les arts appliqués ou la volupté des objets portés 355

La danse au Cameroun : une synthèse des arts 357

- ❖ Un art très répandu chez les hommes et les femmes 357
- ❖ Un cadre cérémoniel 359

Objets perlés archéologiques et art 365

Conclusion sur les perles et leur usage artistique 368

Chapitre 9 - Les pratiques spirituelles 369

Le chapelet : un objet de piété 369

Médecines et pratiques magiques 371

- ❖ L'instauration des maladies 371
- ❖ La prévention 372
- ❖ Le diagnostic clinique 375
- ❖ La guérison 378

Funérailles et rites funéraires....384
- ❖ Funérailles actuelles....384
- ❖ Rites funéraires anciens issus des données archéologiques....387

Le culte des ancêtres....392
- ❖ Crâne & perles : un lien indissociable pour plusieurs cultures du Cameroun....392
- ❖ Un dérivé de ce culte : les *atwonzen*....393
- ❖ Les objets perlés sans relique utilisés dans le culte des ancêtres....394
- ❖ En archéologie....395

Chapitre 10 - Bilan des usages et confrontation des résultats aux autres régions du monde....399

Des utilisations multiples et superposées sur un même objet....399
- ❖ Les poupées de fertilité....399
- ❖ Les costumes et accessoires de danses traditionnelles....401
- ❖ La parure quotidienne....403
- ❖ Les sacs....403
- ❖ Les pipes....404
- ❖ Les perles mortuaires....404
- ❖ Les atwonzen....404
- ❖ Les sièges....405
- ❖ Les statues....405
- ❖ Les calebasses....406

Confrontation avec les autres régions du monde....407
- ❖ Les perles dans l'économie africaine et mondiale....407
- ❖ Le statut social des perles....414
- ❖ Les perles dans les arts....423
- ❖ Le rôle magique des perles....426
- ❖ Les perles et les religions....430
- ❖ La combinaison de plusieurs usages pour un même objet....433

Conclusions de chapitre et de partie....434

Chapitre 11 : La symbolique universelle des perles....439

Les perles au Cameroun, responsables d'utilisations a visée méliorative....439
- ❖ Poupées de fertilité....439
- ❖ Calebasses perlées....440

Des objets allégoriques....441
- ❖ Union, alliance et communication....441

- ❖ Abondance: richesse, générosité et fertilité 442
- ❖ Protection 443
- ❖ Les notions d'idéal : beauté et gloire 443

Confrontation avec les autres régions du monde 444

- ❖ Les chapelets 444
- ❖ Costume de danse dogon du *sigui* 445
- ❖ Objets perlés Kuba 446
- ❖ Oracles à souris de Côte d'Ivoire 447
- ❖ Les momies de l'Egypte antique 448
- ❖ Les offrandes de Koush 449
- ❖ Les objets perlés funéraires des autres continents 450
- ❖ Témoignages indirects : les représentations de perles dans la sculpture et les arts picturaux 451
- ❖ Symbolisme dans la linguistique 458

Hypothèse d'une origine préhistorique de la symbolique des perles 460

Conclusion de chapitre 461

Chapitre 12 : Les symboliques culturelles de l'iconographie 463

Iconographie dans le Cameroun septentrional 463

- ❖ Les représentations figuratives du Nord Cameroun 463
- ❖ Les représentations géométriques du Nord Cameroun 471
- ❖ Evolution de l'iconographie du XIXe siècle à nos jours 475

Iconographie du Grassland camerounais 476

- ❖ Les mammifères terrestres 476
- ❖ L'araignée: connaissance et ancestralité 481
- ❖ L'oiseau : spiritualité 483
- ❖ Les reptiles: immortalité 483
- ❖ Animaux aquatiques: la fécondité 487
- ❖ Humains 488
- ❖ Autres motifs : union, force, fécondité ? 493

Conclusion de chapitre 494

Chapitre 13 - La sémiotique des couleurs 495

Des stimuli visuels 495

- ❖ Perception des couleurs chez l'humain 495
- ❖ Comparaison avec les autres animaux terrestres diurnes 498

- ❖ Réponses réflexes du cerveau face au chromatisme 500
- ❖ Associations symboliques aux comportements induits.....504

Un véritable code culturel.....508

- ❖ Les couleurs au Grassland camerounais.....508
- ❖ Les couleurs dans le Nord 520
- ❖ Les couleurs dans le Sud 523

Conclusion sur l'usage des couleurs dans l'art perlé et son symbolisme 528

Chapitre 14 - La recherche sémiotique en archéologie : apports et limites de l'ethnoarchéologie ...531

Principes et utilisations de l'ethnoarchéologie 531

Evaluation de la possibilité d'appliquer l'ethnoarchéologie aux Objets perlés archéologiques du Cameroun.....532

- ❖ Objets archéologiques du Nord Cameroun 532
- ❖ Objets archéologiques d' Igbo Ukwu.....540

Données ethnologiques des populations actuelles du Cameroun utiliséés pour comprendre les objets archeologiques d'Afrique.....542

- ❖ Conventions de représentations figurales actuelles au Nord Cameroun.....542
- ❖ Similarité des techniques de perlage actuellement utilisées et archéologie.....544
- ❖ Objets archéologiques similaires à ceux de l'actuel plateau sud camerounais 546

Symbolique des perles archéologiques : des méthodes alternatives.....546

Chapitre 15 – Quelques objets intégralement étudiés.....549

Quelques objets des collections publiques et privées européennes.....549

- ❖ Musée d'Angoulême.....549
- ❖ Musées des Pays-Bas.....550
- ❖ Musée de la pipe d'Amsterdam 559
- ❖ Musée du quai Branly.....560
- ❖ Musée Sarran 570
- ❖ Musée national d'histoire naturelle de Paris.....572
- ❖ Musée de Berlin et de Brême.....573
- ❖ Musée royal d'Afrique centrale de Tervuren.....576
- ❖ British Museum & Whitby Museum.....578
- ❖ Les musées suisses 579
- ❖ La route des chefferies - galerie Amarica 581

Quelques objets des collections publiques et privées Camerounaises 581

Quelques objets des collections publiques et privées americaines 584

- ❖ Metropolitan museum.....584

❖ Carlos museum (université Emory) d'Atlanta 587
Collections Orientales 589
Conclusion 591
Bibliographie 595

Résumé : Perles d'Afrique, des données archéologiques aux objets actuels : utilisations et symbolisme à travers l'exemple des perles du Cameroun

Les perles, petites masses percées de part en part destinées à être enfilées pour servir en particulier d'ornement, sont une des catégories d'objets les plus fréquemment observées dans les fouilles archéologiques en Afrique. Elles sont aussi présentes dans nombre d'objets perlés actuels ou récents, tels que les colliers, les coiffes, les vêtements, les instruments de danse ou même le mobilier. Employées dans les arts de cour comme dans les formes plus populaires, montées par enfilage simple ou incluses dans des broderies et des tissages, les perles sont omniprésentes dans l'existence d'un Africain, au point d'être considérées comme un des marqueurs d'africanité. Durant la période du commerce triangulaire, elles étaient une des marchandises européennes les plus prisées et ont été une des contreparties les plus courantes dans l'achat d'esclaves. L'objectif de cette thèse est de comprendre les raisons qui ont abouti à un tel engouement pour ces éléments, à travers l'étude des usages et des symboliques des perles du Cameroun, pays surnommé « l'Afrique en miniature ». Au cours de cette recherche, seront traitées les « pierres d'aigris » ou « accory », perles bleues produites localement et constituées d'une matière mystérieuse, particulièrement recherchées dans le Golfe de Guinée durant les temps modernes (XVe- XVIIIe siècles).

Summary: Beads of Africa, from archaeological data to contemporary items: uses and symbolism trough the example of Cameroonian beads

Beads, beautiful small and perforated items made to be strung, are very common in African archaeological excavations. They are also familiar in actual and modern articles, like collars, headdresses, clothes, dance stuff and furniture. Used in art of courts as well as popular forms, put together in simple assembly or included into embroidery or weaving, beads are everywhere in the life of an African, that's why they are today a designer label of africanism. All along the triangular trade, Europeans often gave beads in exchange of slaves. This thesis aims to understand why the beads are so valuable in Africa for many centuries. To reach it, uses and symbolism of Cameroonian beads are studied because Cameroon is called "Africa in miniature". During this research, we investigate the mystery of agree beads, also called acory, which were highly valued in early modern period.

Mots clés (Keywords) :

Perles (beads), Cameroun (Cameroon), Afrique (Africa), art, archéologie (archaeology), ethnoarchéologie (ethnoarchaeology), usages (uses), symboliques (symbolism), aigris (aggrey), couleurs (colours), techniques (technology), iconographie (iconography).